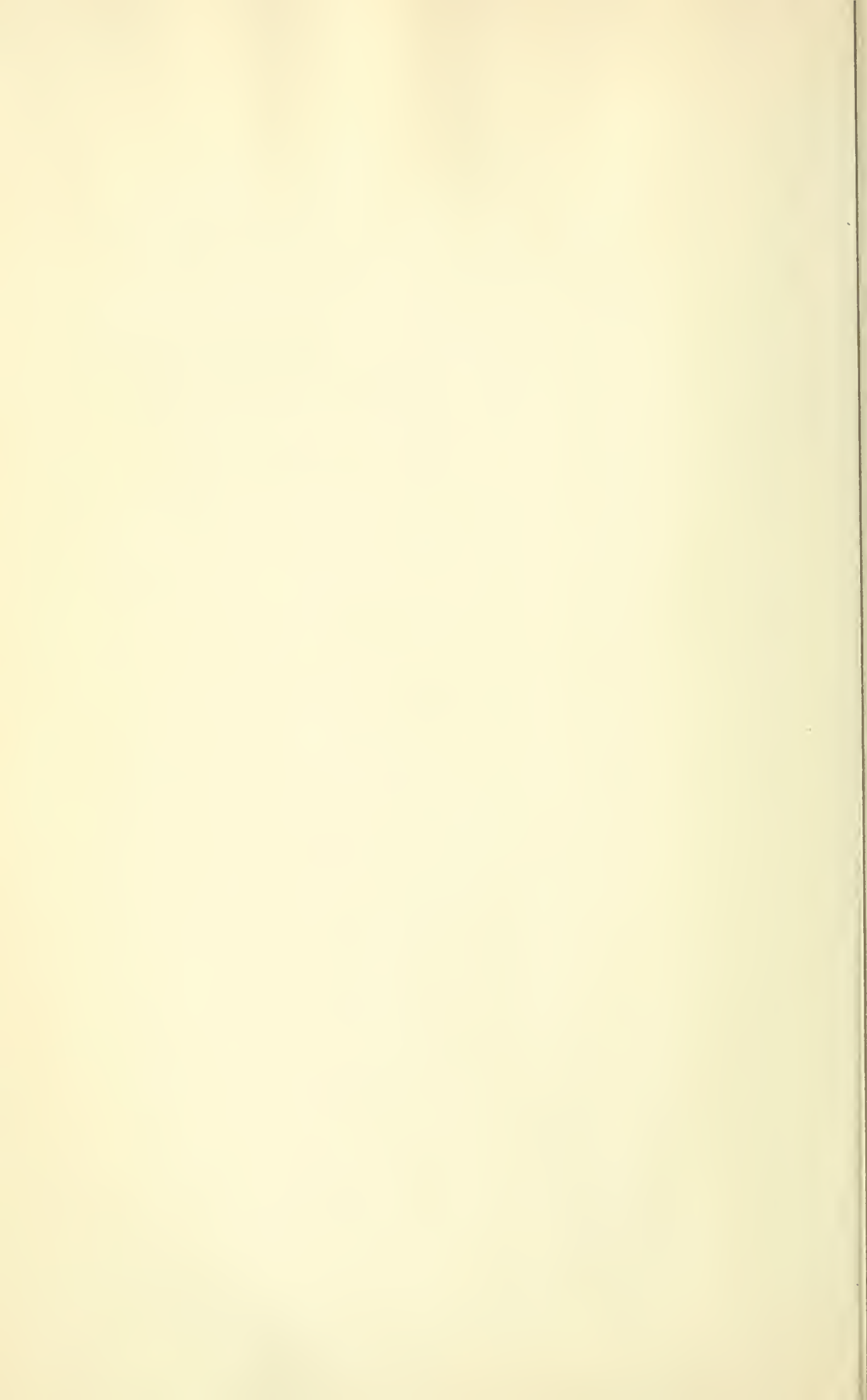






210c

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE LITTÉRATURE WALLONNE



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE
LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XXIV.

Tome XXXVII des publications



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
rue St-Adalbert, 8.

1897



PC
3041
S55
t.37-38

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 2^e CONCOURS DE 1895.

(VOCABULAIRES TECHNOLOGIQUES).

MESSIEURS,

Deux mémoires ont été envoyés en réponse au 2^e concours : « Un vocabulaire technique wallon-français ».

Votre jury le regrette : Aucun des deux ne remplit les conditions voulues pour mériter une distinction.

Le premier : *Vocabulaire du Charretier*, en wallon de Stavelot, porte la devise : *Cherchons et nous trouverons*. C'est une nomenclature, dépourvue de toute explication, et d'ailleurs incomplète, de termes qui, presque tous, si pas tous, sont rappelés dans le *Vocabulaire des Agriculteurs*, par M. Albin Body, que vous avez couronné en 1881.

Le second, qui a emprunté sa devise au n^o 111 des *Enfantines* de J. Defrecheux, est un *Vocabulaire du Cigariier, Tabatier, Pipier*, etc. Il est le fruit de recherches consciencieuses. Mais quoiqu'il présente

tous les caractères d'un travail sérieux, il ne nous a pas été possible de le couronner, parce que, d'un bout à l'autre, il confond le premier et le deuxième concours de votre programme.

Nous exprimons le vœu que l'auteur, sans se faire connaître, soit remis en possession de son mémoire; qu'il en dégage le vocabulaire technique, après en avoir éliminé les termes absolument français, et qu'il prépare avec le reste une réponse au concours n° 1 sur l'historique du métier.

Ces décisions ont été prises par trois voix contre une.

Le Jury :

Ch. DEFRECHEUX,

H. SIMON,

D. VAN DE CASTEELE

et N. LEQUARRÉ, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 23 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions.

Les billets cachetés joints aux deux mémoires, ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 6^e CONCOURS DE 1895.

(NOMS DE LIEUX DU PAYS DE LIÈGE).

MESSIEURS,

Un seul mémoire vous a été envoyé en réponse au 6^e concours : « Une étude sur un certain nombre de noms de lieux propres au pays de Liège ».

Votre jury n'a pas eu à délibérer longuement pour décider, à l'unanimité, que ce mémoire ne mérite aucune espèce de récompense.

C'est un travail superficiel, dépourvu de tout esprit scientifique. L'auteur ne s'est même pas donné la peine de rechercher les anciennes formes des noms de lieux; il s'est borné à dresser une sorte de catalogue de noms de villages qu'il classe plus ou moins logiquement en prenant pour base la terminaison. Mais il en est encore à voir dans *Pepinster*, la terre d'un nommé Pepin; il ne soupçonne pas que *Hodimont* et *Hodister* sont identiques, pas plus que *Dalhem* et *Dolhain*; il dérive bravement *Courtrai* de

cour sans, bien entendu expliquer ce dernier mot ; il identifie *meiz*, *mex* ou *meix* avec l'adverbe *mieux*, etc., etc.

Il est superflu d'en dire davantage pour expliquer le jugement de votre jury.

Le Jury :

E. DUCHESNE,
D. VAN DE CASTEELE
et N. LEQUARRÉ, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 10 février 1896, a donné acte au jury de ses conclusions.

En conséquence, le billet cacheté, accompagnant la pièce non couronnée, a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR UN MÉMOIRE PRÉSENTÉ
HORS CONCOURS EN 1894.

MESSIEURS,

Nous n'entrerons pas dans un examen approfondi du mémoire qu'on nous a envoyé hors concours sur les « *Prénoms liégeois dérivant du latin* » : c'est une œuvre qui est d'une trop grande faiblesse au point de vue du fonds et de la forme. La rédaction en est très peu soignée. La nomenclature laisse beaucoup à désirer : beaucoup de prénoms ne sont guère liégeois, et on en chercherait en vain un grand nombre qui sont très usités. L'auteur connaît peu la vraie forme des prénoms wallons. Tout ce qui concerne les étymologies est excessivement défectueux. Parmi les ouvrages consultés par l'auteur, il manque les deux plus importants : pour le français, *les Noms de baptême et les Prénoms*, par Edouard-Léon Scott ; pour le wal-

lon, l'intéressant mémoire de MM. Defrecheux et Chaumont, sur les petits noms ou nom de caresse liégeois. .

En somme, c'est là une œuvre très imparfaite et qui ne peut obtenir aucune distinction.

Le Jury :

N. LEQUARRÉ,

J. DELBOEUF

et I. DORY, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 11 février 1895, a donné acte au jury de ses conclusions.

En conséquence, le billet cacheté, accompagnant l'œuvre non couronnée, a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 18^e CONCOURS DE 1895.

(PIÈCES DE VERS EN GÉNÉRAL).

MESSIEURS,

Il a été répondu par vingt-deux envois au n^o 18 du concours de 1895 : *Pièces de vers en général*. Encore nombre d'entre eux se composent-ils de plusieurs pièces ; ce qui montre que l'on écrit beaucoup trop, pourrait-on dire en constatant que la qualité ne répond ici nullement à la quantité ; les concurrents semblent trop souvent oublier qu'il s'agit d'un concours littéraire.

Sans doute il est désirable de voir rédiger en wallon des petites pièces de genre renouvelées du français, telle que le sonnet, par exemple : mais qui ne sait qu'en raison même de leur peu d'étendue, la perfection de la forme est requise ? Une grosse faute, des inexactitudes, les à peu près les rendent, comme c'est ici le cas, inacceptables. Un certain nombre des pièces soumises au jury paraissent être de la même main : combien il eût mieux valu que l'auteur eût mis tous ses soins à une seule !

Si nous sommes satisfaits de voir participer à nos concours des écrivains wallons de Namur, de Charleroi, de Verviers, nous avons en même temps le regret de remettre à l'an prochain l'espoir de pouvoir

couronner des pièces provenant de ces groupes divers. Ajoutons, pour compléter une appréciation générale, que les quelques pièces plus longues qui nous ont été présentées témoignent plutôt de la recherche à froid d'un développement systématique; mais elles restent sans élan, ni ordre, sans être soutenues par le bonheur de l'expression.

De toutes les pièces examinées, le jury vous propose, en attendant de meilleurs résultats généraux, de retenir moyennant correction et en leur attribuant avec la médaille de bronze une première et une seconde mention honorable, le n° 2 *Pitits tâvlaî*, *So l' Batte âx ouhaî* et *A Colon*; et le n° 26 *Les Cense*, une chanson.

Les membres du Jury :

N. LEQUARRÉ,
Ed. REMOUCHAMPS
et J.-E. DEMARTEAU, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 11 mai 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Charles Derache, de Liège, s'est fait connaître comme étant l'auteur des deux pièces couronnées *Pitits tâvlaî* et *Les Cense*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

LÈS CENSE

PAR

Charles DERACHE.

DEVISE :

O tempora ! O mores !

MÉDAILLE DE BRONZE.

Les gosse cangèt avou lès gins :
Çou qui n' vis dū nin ine aute l'aïme,
On di qu' po tot-à-fait c'è l' même,
Mais portant, è m' vèye, ji n'a nin
 L' sov'nance
D'aveur vèyou,
Onque qu'a hayou
 Lès cense !

Por zèlles tot l' monde a d' l'attach'mint.
I s' pou qui d'vins l' colére on dèye
Qui c'è-st-ine invenchon mādèye
Foû d' quî on n'ârè qu' dèz tourmint,
 Dès transe...
Mâgré çoula
Nolu n' tape là
 Sès cense !

Tot comme si leus coffe èstît vûd,
On veû sovint dès riche piscrosse
Ni magnî qu' dès souwèyès crosse.
Et dire qu'is n'ont jamâye avu
L' dotance
Qu'is d'vront 'nne aller
Sins èpouirter
Leus cense !

Li p'tit Geore, tot timpe â matin,
Pâte po li scole avou corège.
Lu qui, chaque joû, minève l'arège
Il è tot cangi : D'èsse contint.
I danse...
C'è comme çoula
Hoûye pace qu'il a
'Ne grosse cense !

O cense ! on t'aîme, pitit comme grand,
Ca t'è 'ne clé qui droûve totes lès sérre.
Portant j'aîm'reu co mî l' misère
Qui t'aveur tot m' dishonorant.
M' créyance,
C'è qu' malgré tot
L'honneur passe co
Lès cense !

PITITS TAVLAI

PAR

Charles DERACHE.

DEVISE :

Pau, mains bin.

MÉDAILLE DE BRONZE.

I.

SO L' BATTE AX OUHAI.

- « Louquîz donc qué vigreûx pîsson !
» C'è-st-on mâye, n'a nou risse qu'on l' nôye,
» Et qwand vos ôrez sès chanson
» Vos n' rigrètt'rez nin vosse manôye
- » C'è dix cense, nin 'ne dimêye di mons,
» Èl volez-v' ?... ji n'aîme nin qu'on m' sôye...
» Louquîz don qué vigreûx pîsson,
» C'è-st-on mâye, n'a nou risse qu'on l' nôye. »
- » Droviez vosse gayoule.... là, c'è bon ;
» I s' kitape... ! fâreû bin qu'on l' lôye...
» Stopez l' trô d' l'abeûre, nom di nom !
» Trop târd... vo-l'-là qui vole èvôye...
» Louquîz don qué vigreûx pîsson ! »

II.

A COLON.

Qwand on coûre avou l' bleu-mây'té
I n' fâ jamâye mèskeûre sès foice.
C'è çou qui n' fai qu' di s' répèter,
Tot corant, li rossai Jeannèsse.

Vèyez-v' li grand pindâr sav'ter ?...
I va tot comme li vint qui chèsse...
Qwand on coûre avou l' bleu-mây'té
I n' fâ jamâye mèskeûre sès foice.

A l' coine d'ine rowe, tot ènondé,
I bouhe li cou-z-â haut Nanèsse,
Mais lu n'a wâde di s'arrèster :
Ine bèlle affaire, ine feumme qu'on r'vièsse,
Qwand on coûre avou l' bleu-mây'té !

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 12^e CONCOURS DE 1895.

(PIÈCES DE THÉÂTRE EN PROSE).

MESSIEURS,

Chargé de donner, au nom du jury, son appréciation dans un concours littéraire, M. Delbœuf résuma de la sorte aux concurrents ses impressions et celles de ses collègues : « Dans les divers travaux qui nous ont été soumis, il y a beaucoup de bon et pas mal de nouveau ; malheureusement, le bon n'est pas nouveau et le nouveau n'est pas bon. »

Tel est, en somme, l'effet produit sur nous par la lecture des 8 pièces de théâtre en prose. Chose étrange, alors que débarrassé des entraves qu'apporte

le souci des rimes et de la facture du vers, le dramaturge, semble-t-il, devrait être bien plus à l'aise dans l'édification d'une pièce, tout au contraire, le voyons-nous pécher déjà dans la conception même du drame en prose. Cela et tous les défauts que nous aurons à signaler lorsque nous passerons en revue les différentes pièces, ne peuvent provenir que de la légèreté avec laquelle on accepte le plus petit motif à sujet théâtral, et des négligences apportées dans l'élaboration de l'œuvre.

Mieux du reste que toute critique générale, un examen des pièces nous convaincra de la vérité de cette allégation.

Suivons l'ordre des inscriptions :

N° 1. *Çou qui l' pèquet fai*. Égaré par des amitiés de cabaret, le père Clajot dissipe les ressources du ménage au point que celui-ci, composé en plus de la mère, d'un fils et d'une fille adultes, serait expulsé de sa demeure et verrait ses quelques misérables meubles vendus à l'encan, n'était l'intervention bienfaisante de l'huissier, ancien ami de Clajot, qui provoque le repentir de l'ivrogne et le réconcilie avec sa famille, avec son propriétaire ainsi qu'avec les autres créanciers.

Le titre par lui-même est déjà incorrect : il faudrait : *Çou qui l' pèquet fai fer*. La devise : *Castigat ridendo mores* ne se justifie guère, elle constitue même un singulier contraste avec le sujet. Sans doute le but est louable, une œuvre de ce genre fortement charpentée mériterait non seulement une récom-

pense chez nous, mais encore de vifs encouragements de la ligue antialcoolique, seulement la pièce nous soumise, est on ne peut plus mal présentée et donne à peine de ci de là une scène non pas convenable, mais passable.

Voyez le début : Que de longueurs dans les plaintes, elles se répètent d'une façon si monotone qu'elles finissent par nous agacer. Et le père ivrogne ! Quelle tête de Turc ! Toute la famille daube à l'envi sur lui, on ne lui reconnaît aucune qualité qui pourrait dans la suite plus ou moins justifier sa brusque conversion. En graduant ces lamentations, en intercalant dans ces récriminations quelques formules restrictives en faveur du père, l'auteur aurait naïvement mais éloquemment peint la situation d'un ménage d'ivrogne. Très bien décrite la scène du pochard rentrant chez lui et buvant avec ses amis ; bien nature aussi l'introduction de cet étranger de Wandre que nul ne connaît, qui s'introduit dans la demeure et fraternise avec les compagnons grâce au *pèquet*. Certes ces tableaux sont exacts et de nature à dégoûter de la crapuleuse et dangereuse ivresse du genièvre. Mais le raccord final est bien mal emmanché, le dénouement est trop subit, on s'explique difficilement le personnage de l'huissier apôtre et petit Manteau Bleu alors qu'aucune grande cause, aucune vraie catastrophe ne nous garantit la validité du serment d'ivrogne de Clajot.

Au point de vue du style, je constate les absences fréquentes des pronoms personnels, l'abondance des

redites, les longs monologues, le style sans variété : les mêmes tournures de phrases, les mêmes mots se retrouvent dans la bouche de l'huissier, de Françoise et de Louis. Le comique fait complètement défaut et les couplets sont bien faibles.

N° 2. *Ine an après*. Un jeune homme a perdu sa fiancée l'année précédente, il se meurt non tant de cette perte que de l'oubli d'une chanson chère à la bien aimée. Après d'inexplicables hésitations et dans l'espoir de le ranimer *in extremis* !, une autre jeune fille qui l'aime en secret lui chante le couplet dont elle a gardé le souvenir. Il croit d'abord revoir son amie, puis se rend compte de la supercherie opérée et cette désillusion provoque chez lui une crise mortelle.

Comme on peut en juger, ce sont là des variations sur un thème connu. C'est en somme, et l'auteur, loin de s'en cacher, s'en fait gloire : *Lèyîx-m' plorer* arrangé à la sauce dramatique. Mais le cuisinier s'est montré bien parcimonieux dans la confection du brouet. Cette suite de scènes larmoyantes a vite fait d'épuiser l'intérêt du lecteur ou de l'auditeur. L'amnésie partielle joue ici un rôle important qui n'a guère sa raison d'être, pas plus que la jalousie rétrospective ou posthume de Jeannette sachant ce que désire son cousin et ne s'exécutant que forcée par l'ami Jules. Comment qualifier cet amoureux qui se meurt plutôt de l'oubli d'une chanson que de la mort même de l'adorée. Et n'est-ce point cruauté pure que l'obstination de Jeannette à refuser cette romance,

un heureux à propos de sa part évitait et la triste méprise et peut-être le fatal dénouement. Bien jolie la mélodie, l'air en est charmant, aussi l'auteur devrait-il donner une suite à ce frais couplet.

En lisant cette pièce, on s'aperçoit que l'ouvrier a pendant assez longtemps déserté l'usine et que le maniment des outils ne lui est plus aussi familier, en effet la pièce fourmille de mots et d'expressions françaises, on y constate aussi certaines discordances. Ainsi, par exemple, je lis sur la couverture, à la suite du mot *ouhe* : *eune di chaque costé*. Il faut *onque*. *Ouhe* est masculin comme le français : huis. Page 5 : *assoupi*, il faudrait *èssouqu'té* ou *èssop'té*; *i parait qu'i va mîx*, on dit : *j'ô's bin qu'i va mîx*. Page 7 : *Intrant tot absorbé*, il faudrait : *pièrdou d'vins sès pinsêye*. Page 10 : *Avant qui*, le wallon dira : *divant qui*, *amâ qui* ou *mâ qui*. Page 12 : *Ni v' dépitex nin*, le vrai mot est *ni v' mâgriyîx nin*; page 14 : *reste à vèyî*, en wallon : *seul'mint fât vèye si*; *et dont i n' pou riv'ni so l'air* se doit remplacer par : *et qui n' pou riv'ni so l'air* *Ji l'aveu oyous chanter par Mèlie*, *par* n'est guère wallon, mieux vaudrait : *à Mèlie*. Page 15 : *quant à mi*, on dit : *tant qu'à mi*, *por mi*, *po m' pâr*.

N° 3. *Drame di famille* (dialecte de Namur). L'enfant gâté de bons villageois est devenu un parfait mauvais sujet. Pressé par les exigences de ses passions, il se décide à voler ses parents et surpris par son père dans la perpétration du vol, il lutte contre lui et l'assassine.

Quel a donc été le but de l'auteur en écrivant ce drame. Je ne suis pas suffisamment éclairé à ce sujet. L'a-t-il voulu faire en vue d'une représentation aux distributions de prix, établir le corollaire de ces nouvelles qu'on rencontre dans les ouvrages AMDG sous les titres de : X ou le mauvais sujet ; « du danger des mauvaises fréquentations ». « Indulgence ou faiblesse maternelle mal récompensée ». Si c'est là son objectif, il est parfaitement atteint et je m'incline. Mais a-t-il voulu soumettre son écrit à l'appréciation d'un public plus éclairé, partant plus difficile et plus exigeant, la situation devient tout autre, foin de ma précédente approbation, je proteste et je critique. Certes l'œuvre est écrite en excellent wallon, mais à part cette concession, que d'objections à faire quant à la charpente du drame. Combien pauvre est l'invention et combien peu approfondie l'étude des caractères. Pourquoi tant broyer du noir, pas n'était besoin dans une pièce semblable de pousser tout à l'extrême et de terminer en mélodrame. Évidemment, après avoir « carotté » quelques pièces de cent sous à « maman », on s'explique qu'un chenapan de village aille jusqu'au vol, mais de là au parricide ! On est tenté d'y voir un cas d'inconscience relevant de la psychiatrie plutôt qu'une tant profonde dépravation. Pourquoi ne pas s'appesantir davantage sur cette idée : *Si vos li avîz fait apprinde on bon mètî*, il y avait là matière à d'excellents développements bien en situation. Je relève une seule plaisanterie ?

pour toute la pièce : *Pou-t-on intre quand on è d'dins*. Comment apprécier l'adresse de *Batisse* qui sent le besoin de dire *au public* qu'il va pleuvoir et qu'il vient rechercher son parapluie ? Je trouve, pour ma part, la scène III ou le départ de *Batisse* bien invraisemblable ; je ne puis croire qu'ayant à sa garde pareille somme, *Batisse* soit aussi tranquille et se dispose à laisser seules et la grosse bourse et la maison. Ce n'est pas le savetier de La Fontaine qui en ferait autant. Enfin est-il bien habile, est-il même humain de crier : *Au secours* quand son fils lève la main sur lui ? Un homme de cinquante ans est encore solide, l'irritation doit doubler ses forces et la peur doit au contraire amoindrir celles du garnement. L'amour propre familial évite la divulgation de semblables hontes et une maîtresse tripotée, une bonne correction infligée *manu paterna* semblerait devoir suffire et satisfaire les plus exigeants. *Enfantin* a dit l'un des membres du jury en parlant de ce drame et c'est bien le mot qui synthétise le mieux nos opinions.

N° 4. *Deux ange*. Une mère et sa fille brûlant d'un amour intense pour un vieil ami de leur frère et oncle, lequel ami n'a cependant rien de don Juanesque. Ce bourreau des cœurs malgré lui, après avoir accordé sa main à la mère, se la laisse reprendre pour la donner à la fille. Dans cette production, l'auteur a peut-être cru faire du marivaudage, il n'a fait qu'une berquinade. L'idée première, qui sert de point de départ, est superbe, mais

l'analyse en est complexe et ces problèmes ne comportent pas de solutions aussi simples que l'auteur se l'imagine. Au début, je ne vois point l'âge des acteurs et je ne suis pas fixé sur la situation de fortune, car il n'existe aucune indication concernant le mobilier, et le mot *rintî* ne signifie rien pas plus que *soûr d'on rintî*. Les caractères ne s'y soutiennent pas, l'amour est mené tambour battant comme dans les opérettes ou plutôt c'est de la voltige comme au cirque. Comment ! une femme en plein épanouissement, arrivée à l'âge où la passion doit s'être accrue par le veuvage, où les sens loin de se calmer s'exacerbent physiquement, irait s'immoler pour sa fille, une enfant de 16 ans et cela en faveur de qui ? : d'un homme de 45 ans. Encore si cet homme, si Baiwir n'était pas prévenu des sentiments de la mère pour lui, mais elle-même lui en a fait la confidence.

Alors quoi ? en se prêtant aussi aisément à toutes ces variations, en acceptant l'amour de pensionnaire ou la précocité de Rosine la fille, après avoir d'abord subi l'amour de la mère, on ne peut plus l'excuser, il n'y a plus qu'à le traiter de fantoche ou de pantin. Comment aussi la disproportion d'âge ne fait-elle pas plus réfléchir Dupont, qui semble la forte tête de la famille ? Il faut bien reconnaître que tout cela est naïf et singulièrement maladroit. J'aurai d'ailleurs bien des réserves à faire au sujet du wallon qui semble à chaque instant traduit mot à mot du français. A preuve citons : page 5 : *nin du tout* ; page 6 : *et l'réalité ni dismintih'rè nin l'tâv'laî* ; page 7 : *ni*

songîz qu'à vosse bonheur personnel. A la page 8 : *fer clore lès mâlès linwe*, il faut évidemment *fer taire*; page 10 : *mi fèye è m' rivâle*, on dit : *mi fèye va so mès avône, so m' main*; page 11 : *si sacrifû à çou qu'on aîme*, le wallon exige : *po 'ne saquî qu'on aîme*. *Jône èt jolèye*, il faudrait *nozèye*, car *jolèye* a le sens de bigarré. Page 16 : *i s'attèche à l' feumme*, n'est pas wallon. — Page 21 : *i ravize à l' feumme*, l'à est de trop, etc., etc. En voilà suffisamment, je pense, pour montrer la défectuosité de la pièce au point de vue wallon.

Le n° 5. *C'èsteu ine gigolètte* est une tentative de théâtre ultra naturaliste dans le genre de celles qu'on jouait jadis à Paris, rue de la Santé. C'est une suite de scènes ignobles qui se passent en cabinet particulier entre un débauché, une fille et le souteneur de celle-ci. La fille grise le « Miché » qui sort de l'aventure trompé, volé et pas content. Cette polissonnerie a pour devise : *Bin fer et lèyî dire*; faisons mieux, n'en disons rien du tout.

N° 6. *Victoire!* Des soldats belges font la petite guerre dans les Ardennes; ils arrivent dans un village pour s'y cantonner la veille de la fête. Une fermière veuve et sa fille ont à héberger deux soldats dont un sergent; tout d'abord, les femmes se sont effrayées, la mère déguise même sa fille en garçon, mais on a bientôt fait de lier connaissance grâce à l'amabilité ainsi qu'à la bonne humeur des nouveaux venus. La conversation devient plus intime, et voyez comme on se retrouve, le sergent est le fils de lait de la

fermière. D'où reconnaissance, intimité rétablie, amour et projet de mariage entre les deux jeunes gens.

Voilà du moins une bonne pièce, bien présentée. Cette idée de petite guerre dans les Ardennes n'est certes pas mauvaise et peut prêter à de jolis développements dont l'auteur a su tirer bon parti. Bien nature cette crainte des soldats : les paysans et les femmes surtout ont, par les veillées, souvenance des conquêtes d'antan et des déprédations, des violences commises par les troupes logées chez l'habitant, elles se figurent le présent analogue au passé, c'est ce qui légitime cette idée du travesti de Victoire. Le valet fou, amoureux pour rire, ne tient heureusement pas trop de place, néanmoins la plupart de ses mots manquent de sel, car ils ne sont pas en situation. Le garde-champêtre pour avoir sa raison d'être, doit se constituer le protecteur des deux femmes et l'auteur devra ajouter deux ou trois lignes afin de nous le montrer intrigant pour faire donner à la veuve, des soldats bien élevés et de bonnes mœurs. Le wallon est bon, correct, pur de mots et de tours français, mais il n'est pas assez corsé, il manque de ce diable au corps nécessaire pour enlever une action si lestement menée, il y a trop peu d'esprit dans le dialogue et l'auteur, parfois, aurait besoin de châtier son style, par exemple en évitant les répétitions de mots comme page 2 et page 5.

Un fermier bien à l'aise ayant une fille à marier, un soupirant riche mais ridicule, un valet et une servante idem, un amoureux pauvre mais sincère-

ment épris et qui nécessairement finit par l'emporter, tel est le thème du n° 7 : *Po l' cœur*. Ce n° est loin de manquer de verve, mais pourquoi l'auteur cherche-t-il ses effets dans le ridicule des noms : *Babinème*, *Pétrâte*, *Hârpique* ! Celui-ci, du moins, le sympathique amoureux, aurait dû trouver grâce à ses yeux, et lui octroyer un nom bien sonnant me semblait de toute justice. Et puis ces types qui, j'en conviens, obtiennent toujours un succès d'hilarité à la scène auprès du gros public, ce paysan flamand, idiot ; cette servante sourde, cet amoureux riche et bègue ne sont-ils pas archi connus et complètement usés. N'aurions-nous pas également quelques remarques à faire au sujet des jurons ou trop vulgaires ou trop réalistes ? Les trois premières scènes sont de purs hors d'œuvre ; il en est de même de la scène V. La scène IX (la 2^e rentrée de Babinème) n'a d'autre but que d'éloigner le *cinsi Pétrâte* et de laisser seuls Florine et le cordonnier. Le restant des scènes se suit bien, mais au point de vue de l'intrigue, le fermier ne se laisse-t-il pas trop vite persuader de donner sa fille à son galant ? L'auteur ne pouvait-il provoquer plus de résistance en créant une galerie de soupirants autres que le bègue repoussoir, ayant, par exemple, des défectuosités morales que l'ingéniosité des deux vrais amoureux aurait rendues saillantes ? En se créant des difficultés à vaincre, l'auteur gagnait d'autant plus en mérite et rompait avec la banalité inhérente à ces sortes de pièces. Rien

à dire du wallon sinon qu'il est très bon, nonobstant les quelques restrictions antérieurement énoncées.

Le n° 8. *Li jalos'rèye d'à Pièrre* est l'histoire d'un *colèbeu* jaloux de son voisin qui se trouve être l'amoureux de sa fille. La pièce est bien mal agencée : tel détail ne s'explique guère, tel autre n'a aucune relation avec la pièce. Le wallon est pur, mais très pâle, fortement anémié. La scène de sorcellerie est visiblement une réminiscence *dè l' neûre poye*. On ne rencontre dans cet acte rien de remarquable ni comme esprit ni comme force comique.

Je sais bien qn'en lisant ce rapport, d'aucuns nous accuseront d'être trop sévères, trop grincheux, de ne pas être assez tolérants à l'égard de certaines pièces méritantes à plus d'un titre, dans lesquelles, à leur avis, les imperfections sont rachetées par nombre de qualités ; mais nous estimons rendre service à l'art wallon, au théâtre tout particulièrement en exigeant des auteurs des œuvres fortes et susceptibles de longue résistance. En prodiguant les distinctions, en les décernant à profusion et trop légèrement, nous leur enlèverions le seul mérite qu'elles puissent avoir : la force morale qui aide à la consécration du succès littéraire et souvent même du succès scénique. Notre responsabilité se trouverait ainsi fortement engagée ; de telle sorte qu'en cas de défaite, l'auteur serait en droit de nous rendre comptables du double échec qui l'atteindrait et dans son amour propre et dans ses intérêts. Ceci dit pour mieux expliquer encore notre parcimonie dans l'octroi des récom-

penses, résumons-nous et concluons en proposant d'accorder une seule distinction : mention honorable avec impression au n° 6, intitulé *Victoire*.

Les membres du jury :

MM. J. DELAITE,

I. DORY,

J. FELLER,

Ch. GOTHIER

et Ch. SEMERTIER, *rapporteur*.

La Société dans sa séance du 13 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Lambert-Joseph Etienne, de Liège, s'est fait connaître comme étant l'auteur de la pièce couronnée (*Victoire*). Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

VICTOIRE !

COMÈDÈYE ÈN INE AKE

PAR

Lambert-Joseph ETIENNE.

DEVISE :

Qui fai bin, trouve bin !

MÉDAILLE DE BRONZE.

PERSONNÈGE :

MACHO, <i>gârd-champête et pârRAIN d'à Victoire</i>	48 an.
JULIN, <i>vârlet (d'mèye bouhî)</i>	28 »
ÉMILE BONCOUR, <i>sèrgent d'vins lès piyotte.</i>	23 »
LAFLEUR, <i>sôdârt (remplaçant)</i>	35 »
MAYANE, <i>borgeuse.</i>	58 »
VICTOIRE, <i>si fèye</i>	23 »

Li scène si passe divins ine mohonne borgeuse, d'on viyège dè l' province di Lîge, li sèm'di dè l' fièsse, è meus d' sèptimbe 1889, so l' vèsprêye (¹).

(¹) Épisode de la petite guerre d'Aywaille de 1889.

VICTOIRE !

COMÈDÈYE ÈN INE AKE.

AKE I.

Li scène ravise ine plèce borgeuse d'à l' campagne. Ine ouhe è fond, onque dè hinche costé. A dreute, ine linièsse. A prumi plan, ine tâve, et ine chèyire d; chaque costé. È fond à dreute, ine armà, dè hinche costé, ine sitoûve, cial et là, lès ahèsse d'on manège. Qwand l' teûle si live, Mayane, pèle lès cromptre assiowe à l' tâve. Victoire inteûre avou 'ne ronde tâte so 'ne cleuse.

Scène I.

MAYANE, VICTOIRE.

VICTOIRE (*tot-z-intrant avou 'ne ronde tâte so 'ne cleuse, et tot l' mostrant à Mayane*).

J'a 'bin réussi m' kuhèye édon, mame..... louquîz 'ne gotte, qui les rondès tâte sont bèle ?

MAYANE (*tot louquant l' ronde tâte*).

Awè, mi-éfant, vos èstèz ine feumme tot oute ! Mâgré qui nos n' sèyanse qu'inte di nos aute po fer l' fièsse, on aîme bin dè magni 'ne saquoi d'appétihant !

VICTOIRE.

Inte nos aute dihez-v' ?.... Mais on n' sé nin qui è-ce qui pou v'ni.....

MAYANE.

Quî è-ce qui vaireu ?

VICTOIRE.

Èco n' sé-t-on !... on parint ou 'ne kinohance ou l'aute !....

MAYANE.

Ji n'sé nin va, m'fèye.... is ont bin trop sogne di leus jambe !... Volà bin des còp qui nos les prians, et co màye nouque di zèls n'a v'nou jusqui cial !!

VICTOIRE.

Is polèt bin nos surprinde, amâ qu' nos n'y pinsanse !

MAYANE.

Bin, is sèront bin v'nou !

VICTOIRE (*tot r'prindant l'ronde tête*).

Ji m'va mètte cisse ronde tête là è l'dispainse avou l's aute !!

MAYANE.

Awè, mais sèrez bin l'ouhe, savez, po l'chèt.

VICTOIRE (*tot sôrtant dè hinche costé*).

Awè, mame, i gn'a nou risse !

Scène II.

MAYANE.

MAYANE.

Sihe rondès tête, on jambon, on rosti d'vai, on polèt, dè pan, des cromptîre et des lègume, ine tonne di bîre so l'jontî, nos avans d'quoi fer l'fièsse comme i fâ, s'i vin 'ne saquî, et ma foi, s'i n'vin pèrsonne, les pauve ènne âront leu pârt !...

Scène III.

JULIN, MAYANE.

JULIN (*tot-z-intrant bièss'mint*).

Nosse dame ?.....

MAYANE.

Qui gn'a-t-i donc, Julin ?

JULIN.

C'è..... c'è l' vèye Garitte, qui d'mande po-z-aveur ine qwâte di lèssai.....

MAYANE.

Vùdiz 'nnè fou dè moudeû qu'è-st-è l'armâ è l'officène.....
lèvez l' tape cou !

JULIN (*tot 'nne allant*).

Bon, nosse dame !

(*A part.*)

Lèvez l' tape cou, ènnè prinde fou d' l'officène, qu'è-st-è l'armâ divins l' moudeû !

Scène IV.

MAYANE.

MAYANE.

Pauve vîle Garitte, va !... C'è bin mâlheureux di s' trover sins d' tot rin d'vins ses vîx joû, ossu c'è d' bon coûr çou qu' ji lî donne !.....

Scène V.

MAYANE, VICTOIRE.

VICTOIRE (*tot rintrant*).

Oh ho ! vormint mame.... Vos n' savez nin quî qui s' va marier ?

MAYANE.

Oh ! nènni !... quî donc ?

VICTOIRE.

Nonôre di mon l' chârli !....

MAYANE (*tote èwarrêye*).

Oh ho ! avou quî donc lèye ?

VICTOIRE.

Avou J'han d' mon Lognai !... on va d'main tirer s' prumî ban !

MAYANE.

Elle va fer on bon pârti....

VICTOIRE.

Awè, ca J'han, c'è fleur di valèt !

MAYANE.

Is f'ront sûr bon manège, ossu, c'è l' bin qui j'èlsî sohaite !...
Et vos donc, m' fèye, qwand frez-v' vosse chûse ?

VICTOIRE (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Mi ?... J'a co bin l' timps mame, ji so si bin avou vos ! !

(*Elle rabrêsse Mayane.*)

MAYANE (*tot r'souwant 'ne lâme 'avou 'ne coine di s' vantrain*).

Awè, mi èfant, c'è vraiye !... Mais ji n' viqu'rè nin todîs.
ji d'vins vèye, ji v' vòreus bin vèyi marièye divant dè mori ! !

VICTOIRE.

Mori ! !... I n' fâ nin tûser à çoula !

MAYANE.

Nènni, mais çoula vîn bin sins qu'on y tûse... Si vos m' volez fer binâhe, sâyîz dè tourner è l'ouye d'on jône homme ou l'aute... ènnè mâque nin âtou cial, qui v' vòrîz bin hanter ! !

VICTOIRE (*tot tûsant*).

J'èl sé bin.....

MAYANE.

Gn'a-t-i nouque di zèls qui v's ahâye ?

VICTOIRE (*annoyeus'mint*).

Nènni mame !.....

MAYANE.

D'où vin çoula ?

VICTOIRE.

Pace qui d'vins l'timps, is avît l'air di nos d'hifrer, mais dispôye qu'is vèyèt qui nos viquans-st-à d'mèye. .. qui n's avans fait ragrandi nosse mohonne, i n' savè pus k'mint fer des âdiosse avou mi !

MAYANE.

C'è çou qu'arrive sovint!!.... Mais ji v's èl di co, si vos trovez on jône homme d'adreut, vos m'rindrez-st-aoureuse tot li rindant raison !!

(*On ô d'vins lès coulisse di dreute ine trompette qui jowe ine marche di sôdârt.*)

VICTOIRE (*tot corant à l' fignièsse*).

Èye! dai, mame..... c'è des sôdârt !

MAYANE (*tote èwarrêye*).

Des sôdârt, dihez-v' ?

VICTOIRE.

Awè!... vinez on pau vèyî, parait.....

MAYANE (*tot louquant à l' fignièsse*).

Èye! mère di Diu!... tot çou qu'enne a !!

VICTOIRE.

Tin!!.... volà qu'is s'arrèstèt, is vont mutoi logî cial è viyège !

MAYANE (*tot fant dès èclameur*).

Bin, s'ennè sèreu-st-ine bèlle, cisse-la!!! Binamêye notru dame!...qwand ji m' rapinse çou qui m' vile mère m'a raconté, ji so-st-à châre di poye, qwand ji veu ces dial ècoirps là !!

VICTOIRE.

Pinsez-v' qu'is sont si calin qu' çoula ?

MAYANE.

Awè, awè !... Qwand les Còsaque et les Kairserlik ont v'nou cial è pays, dè tìmps d' Napolèon, les pauvès feumme avît hâsse, allez.....

VICTOIRE.

Cès sôdârt-là, ji n' di nin, mais cès-cial, c'è tos éfant dè pays, qui n' qwèrèt qu'à fer leu chervice pâhûl'mint !

MAYANE.

Ji n' m'y fèye nin qwand même, c'è-st-ine trop laide nâtion d' gins !

(Elle si vout rassîr à l' tâte, mais Macho inteure, elle va ad'divant.)

Scène VI.

MACHO, MAYANE, VICTOIRE.

MACHO.

Bonne nute, bonne nute ! !

MAYANE.

Bonne nute, gârd-champête !

VICTOIRE.

Bonne nute, pârain ! !

MAYANE.

Qué novèlle di v' vèye, donc ?

MACHO.

Pa ! ji v' vin prév'ni qui v's allez-st-aveur deux sôdârt à logî !

MAYANE (*tote èwarrêye*).

Kimint !... nos aute logî des sôdârt ?

MACHO.

Awè !... i fâ bin, tot l' monde ènne a s' pârt ; is d'meuront

cial è viyège jusqu'à londi à matin... is vont fer l'guèrre à Sprimont !!

MAYANE.

Bin, n's èstans gâye !... Nos allans passer 'ne bèlle fièsse avou des ètringîr divins nos mohonne, mèrci Diu !

MACHO (*tot soriant*).

Victoire ârè des galant po fer l' fièsse.

VICTOIRE (*tot r'mèttant l' manège à pont*).

Oh ! mais, pârain, ji n'tin nin dè fer l' fièsse avou des sôdârt... qui direu-t-on avâ l' viyège ?

MACHO.

Poquoi donc ?

MAYANE.

Pace qui c'è tos foirsôlé, qui n'appointè sovint rin d' bon d'vins les manège.

MACHO (*tot riant*).

Ha, ha, ha, ha ! Rapâh'tez-v' tote les deux... louquîz di les r'pahe comme i fâ... is n' dimandèt qu' çoula !

MAYANE.

Oh bin, po beûre et po magnî, rin n' lèsî mâqu'rè !

MACHO.

C'è l' principâ, vos veûrez, parait !

MAYANE.

Ji n'a d'keûre, ji n'f'rè nou bin tant qu'is sèront cial !... Volez-v' beûre on vèrre di bire ?

MACHO.

Mèrci !!! Is vont v'ni tot à c'ste heûre, parait, vos deux logeu !

MAYANE.

Si vite qui çoula ?

MACHO.

Awè !... Tènez vola les deux billèt !

(*I li donne deux billèt d' log'mint.*)

MAYANE (*tot prindant lès billèt*).

Porveu qui ci n'seüye nin deux mâlès âme po nos v'ni fer dè l' pône, todi !

MACHO.

Gn'a nou risse, mais d'vins tos les cas, ji vairè fer 'ne tournêye pus târd jusqui cial, po vèyî çou qui s' passe !

VICTOIRE.

Vos èstèz bin bon, pârain !... Merci !

MACHO (*tot 'nne allant*).

Jisqu'à pus târd !

MAYANE.

Awè !... ni mâquez nin dè v'ni, savez !

MACHO (*so l'ouhe*).

Nènni ! â-r'vèye ! !

VICTOIRE.

A-r'vèye, pârain !

Scène VII.

MAYANE, VICTOIRE.

MAYANE.

Nos èstans bin livrêye qwand même ! Deux sôdârt à logî èmon des feumme totès seûle... j'ènne a sogne, parait, mi !

VICTOIRE.

Vos n' polez mâ ! !...

MAYANE.

Ci n'è nin por mi qu' ji jâse... c'è por vos, ces sôdârt là sont comme des dis'terminé après les jônès bâcèlle... et... ine fèye qu'on à pièrdou ses jotte, on n' les r'trouve mâye tote, parait !...

VICTOIRE.

Vos m'èwarez, mame....

MAYANE.

I gn'a d' quoi ossu !

(*A lèye même.*)

Kimint fer donc signeûr, kimint fer ?

(*Haut.*)

Si n's avis co ine homme d'adreut avou nos aute, ci n' sèreu
co qu'on d'mèye mâ !

VICTOIRE.

Et Julin... nosse vârlet ?

MAYANE.

On d'mèye bouhî comme lu, qui volez-v' qu'i faisse, donc ?

VICTOIRE (*tot tûsant*).

C'è vraiye ! !...

MAYANE.

Sav' bin quoi.... vos d'meur'rez cachêye so l' planchî jisku'à
après d'main ; ji mètrè doirmi les sôdârt so l' sinat, di c' ma-
nîre-là, vos n' courrez nou risse !

VICTOIRE (*annoyeus'mint*).

Dimoni cachêye so l' planchî po l' joû dè l' fièsse, c'è bin
annoyeux, çoula ! !

MAYANE.

Qui frîz-v' d'aute, donc ??

VICTOIRE.

Ji n'è sé rin ! !

Scène VIII.

MAYANE, JULIN, VICTOIRE.

JULIN (*tot-z-intrant joyeus'mint*).

Hai, nosse dame ?

MAYANE.

Qui gn'a-t-i donc, Julin ?

JULIN.

I gn'a tant des sôdârt avâ l' viyège, dai ! !...

MAYANE (*freud'mint*).

J'èl sé bin.. .. qui n' sitronlèt-is ! !

JULIN (*tot èwarré*).

Poquoi donc, nosse dame ?

VICTOIRE.

Pace qui j'a sogne di zèl... parait, mi !

JULIN (*ènnoçain'mint*).

Nin mi, savez..... ji les aime bin.....

MAYANE.

Les valèt n' polèt mâ, ci n'è nin comme les bâcèlle !

JULIN (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Qui Victoire si mousse à valèt, elle ni porè
mâ non pus !

VICTOIRE (*joyeus'mint*).

Tin !... c'è-st-ine idèye ! !

MAYANE.

Awè, mais pinsez-v' qui n' vis rik'noh'ront nin ossu ?

VICTOIRE.

Nènni..... l'à l-nute.....

JULIN (*lî côpant l' parole*).

Tos les chèt sont gris, di-st-on todi !

MAYANE (*à Victoire*).

I v' fâreu des hâre di valèt, et vos 'nne avez nin ossu po
çoula !.....

JULIN.

Pa, qui Victoire mètte mes mouss'mint d' dimègne, is sont tot battant nou !

VICTOIRE.

J'èl vou bin, ji so binâhe !

JULIN (*ènnoçain'mint*).

Is ârît trop bon, dai, zèl, les sôdârt dè v'ni prinde nos crapeute... c'è... c'è qui ji v's aime bin, dai, mi, Victoire.

VICTOIRE.

Et mi ossu, dai, Julin !

JULIN (*tot riant d' binâhisté*).

Ha ! ha, ha, ha ! j'èl sé bin ! !

(*Gangeant d' ton.*)

Nosse dame !... volez-v' bin qui j' vâye fer 'ne tournêye avâ l' viyège po vèyî les sôdârt ?

MAYANE.

Awè !... Mais avez-v' fôré les bièsse ?

JULIN.

Awè, nosse dame !

MAYANE.

Eh bin ! vos polez 'nne aller, mais ni d'monez nin târd, savez !

JULIN (*tot sôrtant*).

Nènni !... c'è... po vèyî li cî qu'à ine grande bâbe là... li maisse taburî !

MAYANE.

Awè va, sot m' vé ! !

Scène IX.

MAYANE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

I n'è nin co si sot allez, louquîz on pau quèlle idêye qu'il a-st-aou !... Et on bon coûr donc qu'il a.....

MAYANE.

Çoula n' pou nin mâquer, nos li avans stu si bonne, nos l'avans rastrindou sins r'proche, qwand l' viyège el kiboutève, pace qu'il è aut'mint qu'ine aute !

VICTOIRE.

C'è vraiye !... Si j'el vou fer binâhe, ji n'a qu'à li dire qu'il è m' galant, i rèye, i rèye comme on sot !

MAYANE.

C'è-st-ine amoureux d' qwarème, savez, cila, i n'a wåde di v' fer dè l' pône !

VICTOIRE (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Oh bin, nènni, i gn'a nou risse !

(*On ô dè brut d-d'foû*).

MAYANE.

Vocial ine saqui !

VICTOIRE (*tot louquant à l' fignièsse*).

Awè ! C'è les deux sôdârt, qui sont è l' cour ! !

MAYANE (*tot choquant Victoire dè hinche costé*).

Sâvez-v' bin vite so l' planchi !... Habèye !

VICTOIRE (*tot s' sâvant*).

Awè ! !...

Scène X.

MAYANE.

MAYANE.

Qui l' bon Diu et l' binamêye Sainte-Vierge vôte qui ci n' seûye nin deux calin po nos fer dè displi !

(*On ftre so l'ouhe.*)

Scène XI.

MAYANE, ÉMILE, LAFLEUR.

MAYANE (*tot droviant l'ouhe*).

Intrez, intrez, mes èfant !!

(*A pàrt, tot r'montant l' scène.*)

I vâ co mîx qui jî faisse tot douc'mint avou zel !!

ÉMILE.

Bonne nute, madame !!

LAFLEUR (*joyeus'mint*).

Bonne nute, savez, mame !!

MAYANE.

Bonne nute vos deux !!... Dishalez-v' donc ?

(*Elle lèst prind leu fisike, et les mète divins 'ne coine dè dreut costé.*)

ÉMILE (*tot disfant s' sac*).

C'è bin cial èmon Bâdouin, portant, èdon ?

MAYANE (*tot mètçant s' sac di costé*).

Awè m' fi, c'è cial !

ÉMILE (*tot louquant avâ l' plèce*).

(*A pàrt.*)

Tins, c'è drole !!

(*A Mayane.*)

Nos v's allans t'ni k'pagnèye jusqu'à londi
à matin, paraît, nosse dame !

MAYANE.

Vos èstèz les bin v'nou, mes èfant, vos ârez-st-à beure et à
magnî tant qu' vos vorez ; mais seul'mint, i v' fàrè bin doirmi
so l' sinat, nos n'avans nin des lét ni dè l' plèce assez so
l' planchî !!

LAFLEUR (*tot s'assiant*).

A l' guerre comme à l' guerre !... On n' louque nin d' si près

dai, d'vins les sôdârt !... Qwand on va-st-è l' potte, i fâ bin qu'on s' couque so les planche ! !

ÉMILE.

Gn'a-t-i longtims qui v' hâbitez c' viyège cial, nosse dame ?

MAYANE.

J'èl creu bin, j'y a v'nou â monde !

(*A part.*)

Tin ! d'où vint m' dimande-t-i

çoula ?

(*A Émile et à Lafleur.*)

N'avez-v' nin faim, mes èfant ?

LAFLEUR.

Bin ma foi... ji di l' vraiye, s'on aveu on p'tit boquêt à magnî, on n'èl laireu nin là !

MAYANE.

Bin assiez-v' à l' tâve tos les deux... ji va v'ni !

(*Elle ènnè va po l' hinche costé.*)

Scène XII.

LAFLEUR, ÉMILE.

ÉMILE (*tot s'assiant*).

Mi, ji n' sé çou qu' j'a, mais ji n'a ni faim, ni seuf !

LAFLEUR.

I fâ magnî po l' faim à v'ni !... I gn'a l'air dè n' rin mâquer cial... sèrgent !

ÉMILE (*tot louquant hâre et hotte*).

On l' direu, todi.....

LAFLEUR.

C'è po çoula, qui c' sèreu ine bièstrèye di s' hontf, nos 'nne ârans ni pus ni mons !

Scène XIII.

MAYANE, ÉMILE, LAFLEUR.

MAYANE (*tot-z-intrant avou l'ronde tête*).

Vocial ine bonne ronde tête àx preune, louquîz

(*Elle li mète so l' tâte, adonpuis elle prind l' caf'tière so li stouve, et mète
deux jatte divant zels, tot d'hant :*)

A c'ste heùre,

vocial ine bonne caf'tière di cafè, buvez et magnîz comme i fâ.

(*A pârî, tot-z-allant qwèri l' lamponette so l'armâ.*)

Qwand is âront bin loffé, is f'ront comme les pourçai,
is s' couqu'ront !

(*Li nute tome.*)

ÉMILE.

Kimint, dè l'ronde tête ? ?.....

MAYANE (*tot-z-alloumant l' lamponette*).

Awè ? C'è d'main l' fièsse cial è viyège !

LAFLEUR (*tot côpant l'ronde tête*).

Èye ! Saint Mathî !... qué bonheûr, nos n' sârîs mîx toumer !!

(*I hagne d'vins on d'mèye qwârtî.*)

MAYANE (*tot mètçant l' lamponette so l' tâte*).

A la bonne heùre ! ni v' hontîz nin, savez !

(*A Émile.*)

Jans m' fi, corège, prindez ci p'tit boquèt là !

(*Elle li présinte on qwârtî d'ronde tête.*)

ÉMILE.

Po v' fer plaisir, ji va magnî on p'tit boquèt.

(*I côpe li qwârtî è deux.*)

LAFLEUR.

Volà ciète dè l'bonne ronde tête !! È-ce vos qui l'a fait, nosse
dame ?

MAYANE (*sîns tûser pus lon*).

Nènni, c'è m' f.... c'è... m' voisène ! Ji d'vin trop vèye po fer
ces ovrège-là !

(*A pârî.*)

J'a bin mâqué di m' vinde !!

ÉMILE.

Bin allez, ji li fai mes complumint, on 'nnè fai nin dè l'mèyeu à Lîge !

LAFLEUR.

J'èl creu bin, on moirt si r'livreu po 'nnè v'ni magnî !

ÉMILE.

Mais n'avez-v' nolle jône fèye, nosse dame ?

MAYANE (*tote embarrassêye*).

Oh !... nènni .. nènni, ji n'a qu'on fi !

(*A part.*)

Vèyez-v' les âme dânéye, èlsî fâreu des jouguette ! Ji va prév'ni Victoire qu'elle si d'mèfèye di zèl !

(*A Émile et à Lafleur.*)

Buvez et magnîz savez... ji va v'ni....

(*Elle ènnè va po l' hinche costé.*)

ÉMILE.

Awè ! allez, nosse dame !

Scène XIV.

ÉMILE, LAFLEUR.

LAFLEUR (*à Émile qui n' magne pus*).

Vos avez l'air tot drole vos, sèrgent, poquoi n' magnîz-v' nin, donc ?

ÉMILE (*annoyeus'mint*).

Pace qui ji comptève mi trover cial èmon ine vile kinohance, et qui j' so blousé !

LAFLEUR (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha !... Et c'è po çoula qui vos brognîz avou vosse vinte ?

ÉMILE.

Awè... wisse qui ji comptève èsse, i gn'a ine jône fèye; adoncpuis c'è des pauvrès gins.

LAFLEUR (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Mi j'aime mîx d'èsse wisse qu'i gn'a d'quoi s' fer glètter l' minton, qui d'èsse wisse qui gu'a des jònès fèye, et magni dè l' totoye !

ÉMILE.

Chaskeune si gosse !... I valève bin les pône dè d'mander â c'mandant po v'ni logi cial !

LAFLEUR.

Awè !... Vos estes-st-amoureux, parait vos sergent, ji veus çoula, mais dismèfiyîz-v', les chin ènnè crèvet di c' maladèye-là ! Jans, magnîz co on p'tit boquet, nos n'àrans nin tos les joû ine sifaite occâsion, louquîz on pau, mi ?

(*I prind on boquêt d'ronde tâte, et hagne divîns.*)

ÉMILE.

Awè, toi, galaval... Si t'y va todîs ainsi, ti n'sârè nin soper !

LAFLEUR.

Sia, sia !... Ji frè comme Madame Goffin, ji m' mèttrè-st-à l'àhe !

(*I disbot'nèye si capote.*)

Scène XV.

(*Mayane inteure avou Victoire qu'è moussèye avou on grand long sârot, ine calotte di sôye è l' hanètte po cachi ses ch'vèt, on lâge pantalon à ligne.*)

ÉMILE, LAFLEUR, MAYANE, VICTOIRE.

MAYANE (*distant so l'ouhe, avou Victoire, qu'è geinèye d'intrer*).

Vocial mi f.... fi, parait, Mècheus !

ÉMILE (*tot louquant Victoire*).

Ah ha ! c'è sur on bai jône homme !

MAYANE (*tot v'nant avou Victoire â prumî plan dè hinche costé*).

Il è-st-on pau gêné, parait avou les sôdârt.

LAFLEUR.

Çoula s' comprind, on n'è veu nin sovint vers cial, mais i n'a wåde... les sôdârt, c'è tos bons diale, qui l' bon Diu n' hé nin !

ÉMILE (*à Victoire*).

D'nez-m' li main, jône homme, nos estans des bons camarâde, dai !

MAYANE (*à Victoire qu'è geinêye*).

Jans, d'nez l' main à Mossieu, ainsi !

VICTOIRE (*tot d'nant l' main à Émile*).

Pusqui çoula v' pou fer plaisir, volà l' main !

ÉMILE (*tot li d'nant l' main*).

A la bonne heûre ! !

LAFLEUR.

Et mi donc ?

MAYANE.

Awè dai, i n' fâ fer nou jalot ! !

VICTOIRE (*tot d'nant l' main à Lafleur*).

Volà l' main ossu !

LAFLEUR.

Èye cinq cint mèye carabène !... quelle bèlle main qu' vos avez !

MAYANE (*tote embarrassêye*).

Awè... . jî v' va dire.....

LAFLEUR.

I va todîs è scole, mutoi ?

MAYANE.

Awè... awè !

ÉMILE.

Avez-v' avu baicôp des prix, jône homme !

MAYANE (*viv'mint*).

J'èl creus bin, qwand 'l allève è scole àx bèguène !...

(*A part.*)

Çou qu' j'a stu dire là !

LAFLEUR.

Kimint donc vers cial, les bèguène fèt scole àx valet ? ?...

VICTOIRE.

Ah ! mais c'è qwand j'esteu-st-éfant, qui m' mame vou dire !...

LAFLEUR.

Oh ho !... i m' sonle bin !....

ÉMILE.

A c'ste heûre, divins quoi studiz-v', jône homme ?

MAYANE (*viv'mint*).

Oh ! d'vins des grands live !....

ÉMILE (*à Victoire*).

Çoula n' vis ireut-i nin d'esse sôdârt ?

VICTOIRE.

Mi ?... oh nènni !

LAFLEUR.

Vos sèriz portant on bai p'tit sôdârt, vos ârîz des crapaude tant qu' vos vôrîz !

VICTOIRE.

J'aîme mîx dè d'moni avou m' mame !

ÉMILE (*pînsîf*).

Vos avez raison, c'è qwand on n'a pus nolie mère, qu'on se l' trèstor qu'on a pièrdou !

MAYANE.

Vos avez pièrdou vosse mère, parait ?

ÉMILE.

Awè, volà bin des annêye !

MAYANE.

C'è comme nos aute, j'a pièrdou mi homme, vol' ârè cinq an
à l' Chand'leur !

LAFLEUR.

Oh ho !... Di quoi è-st-i moirt, donc ?

MAYANE.

Oh ! nos n'è savans rin !

LAFLEUR.

Buvève-t-i ?

MAYANE.

Oh ! bin nènni, po çoula !

LAFLEUR (*à pârt*).

Il è moirt di seû ainsi, s'i n' buvéve nin !

(*A Mayane.*)

C'è bin mâlhureux
çoula, nosse dame !

MAYANE (*anoyeus'mint*).

Awè, mes èfant... qwand j'y tùse.....

(*Elle vou choûler.*)

LAFLEUR.

Jans, jans... lèyans les moirt è pâye, ni jâsans pus d' coula !

ÉMILE.

C'è vraîye !... On n' les ra nin à choûler !

MAYANE.

Magnîz, savez, mès èfant !

ÉMILE.

Mèrci, nosse dame..... mèrci !

MAYANE (à *Lafleur*).

Vos magn'rez co bin ci p'tit boquet là, èdonc, vos, m' fi ?
(*Elle li présente li doréye.*)

LAFLEUR.

Po v' fer plaisir..... awè, jans !

ÉMILE.

Pansâ, va !... Ji creus qui t'as l' magnant vier ! I vâreu mîx
di t' chergî, qui d' t'impli ! !

LAFLEUR.

C'è l' honteux qu'el piède, çoula ! Pusqu'on nos l' donne di
bon coûr... èdonc... jône homme ?

VICTOIRE.

Assurémint qui c'è d' bon coûr !

MAYANE (à *Victoire, à pârt*).

Ni jâsans nin trope di sogne di nos discôper !

ÉMILE.

Nos allans fer li p'tite guèrre à Sprimont, parait, nosse
dame !

MAYANE.

Oh ho !.....

LAFLEUR.

Awè, et on s' va d'nner 'ne fameuse chaude !

MAYANE.

Qui l' bon Diu vôte qui vos n' sèyîsse nin touwé todîs !

ÉMILE.

I gn'a nou rîsse !... On s' batte po l' po rîre !

MAYANE.

A quoi çoula chève-t-i, di s' batte po l' po rîre ?

LAFLEUR (*tot magnant*).

Po s'apprinde !....

(*A pârt.*)

A magnî dè l' ronde tâte âx preune !...

MAYANE.

C'è-st-ine saquoi qu'on a nin mèsàhe d'apprinde, hoûye tot l' monde el sé bin fer !

ÉMILE.

C'è po disfinde nosse pays conte les ètringîr, s'is volit v'ni prinde çou qu' nos avans !

MAYANE.

Ah ha ! ji comprend ! !...

LAFLEUR (*tot s'lèvant*).

Ji m' sovainrè longtims d' vosse ronde tête âx preune, nosse dame, c'è-st-aute choi qu' dè pan d' sôdârt !

MAYANE.

Ji so binàhe qui çoula v's a bin gosté ; à c'ste heûre, ji va pèler quéque cromptire po fer l' soper.

LAFLEUR.

Aboutez-m' les, ji les va pèler po passer m' tims !

VCTOIRE (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Kimint vos pèl'riz les cromptire ?

ÉMILE.

Awè ! Les sôdârt savèt bin fer marèye qwand i fâ !

MAYANE (*à pârt*).

Is savèt fer tot, ces pindârt là !

(*A Lafleur.*)

Ji va qwèri l' banstai !...

LAFLEUR.

Awè, et on vi vantrain, s'i v' plai !

MAYANE (*tot 'nne allant dè hinche costé*).

Vos allez-st-avu çoula !

Scène XVI.

LES MÊME, sâf MAYANE.

ÉMILE.

Et mi, so c' tîmps là, ji chant'rè 'ne pitite chanson !

VICTOIRE.

A la bonne heûre ! J'aîme bin d'oyî chanter les sôdârt !!

LAFLEUR.

Pusqui c'è l' fièsse, on s' pou bin réjouwi !...

VICTOIRE.

Oh ! awè, mi mame sèrè bin binâhe ossu !

(A part.)

Is n'ont nin l'air
d'èsse si mèchant qui m' mame dihéve, ces sôdârt là !

Scène XVII.

LES MÊME, MAYANE.

MAYANE (*tot rintrant avou on banstai d' cromptîre, on vantrain,
et on coutaî*).

Tènez, Mossieu, volà çou qu'i v' fâ !

LAFLEUR (*tot prindant l' vantrain, et tot l' mèttant d'vant lu*).

I n' mi fâ nin loumer Mossieu !

MAYANE (*tot lî mèttant on crameu à costé d' lu po mètte les cromptîre*).

Kimint è c' ainsi ?

LAFLEUR.

C'è tot l' même, porveu qui ci n' seûye nin trop târd
à l' sope !!

(I réye.)

Ha, ha, ha, ha !

ÉMILE.

C'è Houbert Lafleur !

VICTOIRE.

Èye ! qué bai no !

LAFLEUR (*tot pèlant les cromptîre*).

Is ont tot à fait d'bai, dai, les sôdârt ! A c'ste heûre, hoûtez
'ne gotte li sergent, i v' va crohî on p'tit boquet !

MAYANE (*à Émile*).

Kimint ?? vos allez chanter ?

ÉMILE.

Awè, si çoula ni v' displai nin !

MAYANE.

Oh bin nènni, â contrâve !

(*A part.*)

S'is n' fet nin pus mâ qu'çouia, il
irè bin.

ÉMILE (*chante*).

1^{er} COUPLET.

I gn'a des ci qu'aîmet l' botèye,
Et qu' vantèt tote ses quâlitè ;
Mi j' préfère l'amour d'ine jône fèye
A vin, qu'on a tot-fer chanté !
L'amour d'ine mon-cœur jône et bèle
Freut tot m' bonheur, Diu m'è témon,
Qwand c'è qu' j'y tûse mi cœur trêfelle,
Dî jôye ji chante à plein poumon !
Aimer, aimer !

Ah !

Ci n'è ciète nou mystère,
Gu'a rin di si doux so l' terre.
Qui deux brave cœur
Qui s'aimèt d'amour !

2^e COUPLET.

Rin n'è si bai qu'on p'tit manège
Qwand on n' lais nin d'kwoili l'amour,
Li jôye tot fer qu'è si héritège
Avou l' douce pâye s'y d'nnèt rajour !
So l' terre les honnêur, les richèsse.
C' n'è qui l' pârtège des èvieux,
Li contint'mint nos mètte è lièssc !
C'è çou qui nos rind-st-aoureux !

Aimer, aimer !

Ah !

Ci n'è ciète nou mystère,
Gn'a rin di si doux so l' terre.
Qui deux brave coûr
Qui s'aimèt d'amour !

(*Mayane, Victoire, Lafleur caquèt des main.*)

MAYANE.

Èye ! Saint Ligî !... qui vos chantez bin !... Oh bin, po çoula,
nos allans beure ine botèye di vin !

LAFLEUR (*tot binâhe*).

Kimint, nos nos allans fer roge è vinte ?

MAYANE.

Awè ! mafrique, ca ji veu qui v's estez deux brave valèt !

(*Elle va quèri 'ne botèye è l'armê.*)

VICTOIRE (*à Émile*).

C'è-st-on plaisir di v's oyî chanter, sergent !

LAFLEUR.

C'è lu qu'è l'râskignoû d'li k'pagnèye po 'ne saquoi ossu, dai !

ÉMILE (*à Mayane, qui d'bouche li botèye et qui mètte des vèrre*).

Et vos donc, nosse dame, ni chantez-v' nin on p'tit boquet
ossu ?

MAYANE (*tot vûdant les vèrre*).

Oh ! mi... ji n' sé qui des vîx râv'lai dè tîmps passé !

ÉMILE.

C'è tot l' même... c'è ces chanson là qui j'aîme li mix d'oyî.

MAYANE (*tot prindant s' verre*).

Buvans todîs on p'tit côp po k'minci ! A vosse santé !

TURTOS.

A vosse santé !

(*Is buvèt.*)

ÉMILE (*à Mayane*).

A c'ste heûre !... C'è-st-à vosse tour à chanter, èdonc ?

MAYANE.

Jans donc, jans !... Mais n'riez nin d' mi savez ! !

ÉMILE.

I gn'a nou risse ! !

MAYANE (*chante, air ancien*).

La bouteille sur la table et le verre aussi,
Allons mes amis, il nous faut diverti.
Car en buvant l'esprit est en paix,
En faisant l'amour, et l'on n'y est jamais.
Et l'on n'y est jamais ! ! ⁽¹⁾

LAFLEUR *et* ÉMILE.

Vivât ! Vivât !

LAFLEUR (*tot prindant s' verre*).

Buvans co on p'tit côp, po çoula !... A vosse santé !

MAYANE (*à Lafleur*).

A vosse santé mon brave !

ÉMILE (*à Victoire*).

A vosse santé, jône... homme !

VICTOIRE.

Mèrci Mossieu.... A vosse santé !

(*Is buvèt.*)

(1) Ancienne chanson qu'on chantait dans les Ardennes.

Scène XVIII.

LES MÊME, JULIN.

JULIN (*tot-z-intrant viv'mint*).

Là !... qu' gn'a-ti donc cial ?

VICTOIRE (*tot s' sâvant dè hinche costé*).

Julin ?... âh ! il è capâbe.....

Scène XIX.

LES MÊME, sâf VICTOIRE.

JULIN (*tot biëss'mint*).

Tins ? Victoire a-t-elle sogne di mi ossu à c'ste heûre ?

MAYANE (*à Julin*).

Mâle linwe, va !

(*A pârt.*)

Kimint fer ?

ÉMILE (*à pârt*).

Victoire !... mais adon... c'è cial !

(*A Mayane.*)

Rapâh'tez-v' nosse dame !...

allez lî dire qu'elle vinse !

LAFLEUR (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! d'où vin nos volîz-v' fer avaler cisse colowe-là, donc ?

MAYANE.

Pace qui nos avis pawe qui vos n' nos fahîz dè l' pône !

JULIN.

C'è mi qu'èlsi a consî !...

LAFLEUR.

Bin vos 'lsî avez consî 'ne fameuse loign'rèye ! Avans-gn'

l'air d'èsse des moudreu, po-z-aveur si sogne qui çoula d' nos aute ?

MAYANE.

Oh ! nènni, ca ji so honteuse des boude qui nos avans dit !

ÉMILE (*tot soriant*).

Ci n'è rin ! nosse dame, li ci qu'à on trêsoûr èl cache vol'tî !

MAYANE.

D'ottant pus qu'on m'aveu tot-fêr dit qui les sôdârt n'estît nin tinre avou les jônès fêye !

LAFLEUR (*viv'mint*).

Oh ! çoula, c' n'è nin vraiye ! Avou les feumme, is sont comme des ognai !

ÉMILE.

Ji v'rêspônd bin qui nos n'li frans nolle pône, allez-l' houquf ?

JULIN.

Adoncpus, ji so cial, dai, mi !

MAYANE (*tot 'nne allant dè hinche costê*).

Bin j'y va, ainsi !

Scène XX.

ÉMILE, LAFLEUR, JULIN.

ÉMILE (*à Julin*).

Estez-v' dè l' mohonne, vos, camarâde ?

JULIN.

Mi?... j'èl creu bin, ji so l' vârlet, c'è mi qui sogne les biêsse !

LAFLEUR.

Oh ho !...

(*A part.*)

On veu bin qu'i lèst tin sovint k'pagnèye !

ÉMILE (*à Julien*).

Gn'a-ti longtims qu' vos èstèz cial ?

JULIN.

Awè... dispôye qui l' dame à-st-hérité.

ÉMILE.

Kimint... elle a hérité, l' dame !

JULIN.

Awè... di tot plein des cense ! !

ÉMILE (*tot èwaré*).

Oh ho !... Hante-t-elle, li fèye di cial ?

JULIN (*tot joyeux*).

Awè ! ! volà longtims.....

LAFLEUR (*à Émile*).

Vos estez horbou, sergent !... Vos polez bin taper vosse herna aute pâ !...

ÉMILE.

C'è dè vèyi ! !

(*A Julien.*)

A-t-elle déjà stu dansé à l' fièsse avou s' galant,
Vi ctoire ?

JULIN.

Nènni... mais elle l' la promèttou !

ÉMILE.

Oh ho !... Di wisse prov'néve, vos, mon brave ?

JULIN.

Mi ?... jì so di Houte-s'i-ploû !

LAFLEUR (*à pârt*).

Ji creu qu' l'î mâque on bois, mi, à cila ?

Scène XXI.

LES MÊME, MAYANE, VICTOIRE.

MAYANE (*à Victoire qu'è moussêye à bâcèlle et qui n'oise intrer*).

Jans, jans, grande sottè, intrez, is n' polèt wåde di v' fer dè l' pône !

JULIN (*tot corant so Victoire*).

Ji sos cial èdonc, mi !

ÉMILE (*à Victoire*).

Sèyiz pâhule, mam'sèlle, vos n' polez mâ !

VICTOIRE (*tot-z-intrant*).

Nènni j'èl sè bin, mais ji so gênêye dè l' balourdrêye qui j'a fait !!

ÉMILE.

C' n'è rin d' çoula, d'ottant pus qui ji n' so nin ine ètringîr po vosse mame !

MAYANE (*tote èwarrêye*).

Tin ?... qu'èstèz-v' donc, m' fi !

ÉMILE.

C'è bin vos qu'è Mayane Bâdcin, qu'a-st-avu on p'tit valèt à l' nourice qu'on l'oumève Émile Boncour èdonc ?

MAYANE (*tot fant des èclameur*).

Èye ! binamêye notru dame !!... Kimint donc, sèreusse vos ?...

ÉMILE.

C'è mi même !

MAYANE (*tot l' rabrèssant*).

Oh ! mi p'tit Émile !... Po c' còp cial, i fà qui ji v' rabrèsse !... È-ce ti possibe, comme vos estèz div'nou ?

LAFLEUR.

I n'aveu nin des mustache comme hoûye, parait, di c' timps-là !

(*I rève.*)

Ha ! ha ! ha ! ha !

MAYANE (*à Victoire*).

Jans donc, rabrèssi Émile ossu, pusqui c'è vosse fré d' lèssai !

VICTOIRE.

Pusqui c'è m' fré... j'èl vou bin !

(*Is rabrèssèt*)

JULIN (*à Lafleur*).

Vos 'nnè là onque qu'a pus d' chance qui mi... ji n'a mâye
aou c'ste aweur là !

LAFLEUR.

C'è qu' vos n' savez nin les parole qu'i fâ dire !

MAYANE (*à Émile*).

Mon Diu Signeur !... qui j' so binâhe di v' rivèyî !!

ÉMILE

Et mi ossu, ca mes parint m'ont tofer dit qui v's estiz ine
brave feumme; ossi vite qui ji sava qui nos logî cial è viyège
ji cora tot près dè c'mandant, li d'mander po poleur logî cial,
po v' vini vèyî !

MAYANE.

Vos avez bin fait !

ÉMILE.

Mâgré les pîrre qui vos tapîz è m' vôle, j'aveus comme on
prèsintumint qui c'esteu cial; mais comme vos m' dihîz qui
v' n'avîz qu'on valèt, et qui m' mame m'aveu tofer dit qui j'aveu
stu acclèvé avou 'ne pitite bâcelle qu'on loupé Victoire,
à c' moumint-là, ji fou tot amaqué.

VICTOIRE

C'è pace qui nos avîs sogne des sôdârt, parait... .

ÉMILE (*amoureux'mint*).

Ènne avez-v' co sogne, à c'ste heûre !

VICTOIRE (*tot soriant*).

Oh bin, nènni !

JULIN (*bièss'mint*).

Ni mi non pus, savez.....

LAFLEUR.

I n' si fâ mâye rappoirter d'après les brutinèze.

MAYANE.

Çoula, c'è bin vraiye !

(*A Émile.*)

Mais k'mint s' fai-t-i, qui vos estez sôdârt ?

ÉMILE.

Pace qui l' sòrt l'a volou ainsi !... Mais l' meus qui vin, j'âre fait m' tîmps !

MAYANE.

Oh ho ! Poquoi vosse papa ni v's a-t-i mèttoû nou remplaçant donc ?

ÉMILE (*anoyeus'mint*).

Mi papa ! !... il è moirt volà bin des annêye... bin mâlhureus'mint !

MAYANE (*viv'mint*).

Qui d'hez-v' là ?

ÉMILE.

Awè, il è moirt di chagrin ! Après l' moirt di m' mame, po r'hasi l' cla, mi papa rèsponda po onque di ses camarâde, qui s' sâva â lon pays, tot nos ruinant à plate costeur !.....

MAYANE (*tot fant des èclameur*).

Oh ! mon Diu ! è-ce ti possible ? ?

ÉMILE.

Si bin qu'on joû ji m' trova tot seu, sins pus d' tot rin, et sins rattrait !

MAYANE.

Oh ! mon Diu qué mâlheur ! .. Et qu'allez-v' fer qwand v's ârez fais vosse tîmps d'vins les sôdârt ?

ÉMILE.

Ji r'prindrè m' mestî d' pondeu, qui m'a d'nné dè pan à magnî, tant qu' j'intrasse à l'ârmêye !!

MAYANE.

Wisse irez-v' dimoni ?....

ÉMILE.

Ji n'è sé rin !.....

VICTOIRE.

Çoula n' vis ireut-i nin dè v'ni d'moni avou nos aute ?

ÉMILE.

Sia, mais.....

MAYANE.

Mais quoi ?... jâsez ?....

ÉMILE.

Pusqui Victoire a on galant, ji n' voreu nin v'ni k'mahî ses amour.

VICTOIRE (*tot riant*).

Ha ! ha, ha, ha ! Mi, on galant ? Oh ! bin, nonna !

ÉMILE (*joyeus'mint*).

È-ce vraiye ?

LAFLEUR (*à Julin*).

C'esteu 'ne boude ainsi, vôs, çou qu' vos d'hîz tot-rate ?

JULIN (*tot bonass'mint*).

Nonna !... Victoire, c'esteu m' crapaude, mais pusqu'elle aime mix s' fré qu' mi .. qu'elle hante avou, parait....

LAFLEUR.

Vos avez raison, fez comme mi, d'monez jône homme !

VICTOIRE (*à Julin*).

Ji v's aîm'rè todîs bin, savez, Julin !

JULIN.

Et mi ossu... savez.....

ÉMILE (*à Victoire*).

Et mi, m'afmez-v' bin ossu ?

VICTOIRE.

Ji n' vis sâreu hère, èdonc, pusqui m' mame vis veus vol'tt !

MAYANE.

Ah ! qui j' so binâhe di v's ôre jâser ainsi tps les deux !
Ji so même è lièsse, mi fi Émile, dè poleur hoûye vis prover
mi rik'nohance po les binfait qui vos parint ont-st-aou por mi !!

ÉMILE.

Kimint l' rik'nohance ?

MAYANE.

Awè ciète ! !... et même di pus, c'è grâce à vos, qui nos
viquans hoûye à noste âhe !

ÉMILE.

Tins ? d'où vin çoula ?

MAYANE.

Qwand ji v's euri acclèvé, li jou qui ji v' rèpourt à vosse
mohonne, ji plorève à chaudès lâme dè faller vis qwitter ;
mâgré qui j'aveu stu foirt bin payêye, vosse papa, vèyant qui ji
v's aveu pris à coûr, mi d'nna par rik'nohance ine obligation
so l' vèye di Lige... Mi, ni mi homme, nos n' savî çou qu' c'esteu
di c'ste imâge là ; j'èl wârda bin des annêye comme ine rilique
è ridan di m' comode, si bin qu'après l' moirt di m' pauve
homme, j'èl mostra-st-on jou à nosse mayer, qui m' dèrit qui
c'esteu comme on billèt d' lot'rèye. I marca l' numéro so
s' calpin, tot m' dihant qui louqu'reu si ji n'aveu rin wangnî....

LAFLEUR (*li côpant l' parole*).

Li rèsse s'advène, vos avîz fais rawse, comme â tourniquet
d'à Marèye !

MAYANE.

Awè ! nos avîs wangnî vingt cinq mèye franc ! !...

(*Is fèt turtos des éclameur.*)

ÉMILE

Ah ! qui j' so binâhe po vos aute ! !

VICTOIRE.

Por vos ossu, èdonc !...

MAYANE.

Oh ! awè, i v's ènnè r'vin ine pârt !

ÉMILÈ (*à Victoire*).

Oh ! nonna, ji n' dimande qu'ine sôre, c'è di v's aimer, et d'èsse aimé d' vos !

JULIN.

Awè, ca aimer sins èsse ainé, c'è comme dè l' jotte sins sé !

VICTOIRE (*à Émile*).

Sèyiz pâhule, Émile, j'y mettrè dè l' bonne vol'té ?

ÉMILE (*amoureux'mint*).

Oh ! mèrci Victoire, qué bonheur por mi d'èsse vinou cial è vosse mohonne !

Scène XXII.

LES MÊME, MACHO.

MACHO (*tot-z-intrant*).

Eh bin !... qué novèlle, cial ?

VICTOIRE.

Elle sont bonnes, pârain !... Ji v' présinte mi galant.....

MACHO (*lê côpant l' parole*).

Ah ha ! qui v's aveu-j' dit !

MAYANE.

Vos estez maqu'rai, seur'mint, vos ?

MACHO.

Nonna, mais po l' jouè d'hoûye, l'instruction a fait drovier

les ouye à tot l' monde, les sôdârt comme les borgeu savèt bin
rèspecter les bravès gins !

VICTOIRE.

Et d'ottant pus, qwand c'è-st-ine kinohance !...

MAYANE (*viv'mint*).

C'è li p'tit Émile Boncour qui j'a st-aou à l' nourrice, qwand
j'auri Victoire, là, vos v's è sov'nez bin èdon ?

MACHO.

Oh ho ! . i n'è pus p'tit savez à c'ste heûre !...

(*A Émile.*)

Ji so binâhe dè
fer vosse kinohance, pusqui v's estez amoureux di m' fiyoule !
(*Is s' dinnèt l' main,*)

ÉMILE (*tot li d'nnant l' main*).

Et mi ossu ! gârd-champète ! !

MACHO.

Eh bin ! si vos v' duhez l'on l'aute, qwand vos v' marèyrez,
vosse mame porèt bin dire qu'elle marèye les deux èfant qu'elle
veu l' pus voltî, ca elle m'a bin sovint jâsé d' vos !

MAYANE.

Oh awè çoula !... C'è çou qu' nos frans-st-amâ pau d' tîmps,
s' plaise-t'a Diu !

JULIN (*à pârt*).

Ji pou bin r'prinde mes miche, po c' còp cial.

LAFLEUR.

Mi, ji m' rafèye d'èsse ci joû là, po v'ni â banquet !

VICTOIRE.

Oh ! awè, nos invitrans tote les k'nohance.

LAFLEUR.

Li sergent n'a nin tant magnî qu' mi, mais i s'a rattrappé so
aute choi !....

ÉMILE.

Oh ! awè !... c'è lot m' grand bonheur, ca c' jouè là, j'ârè 'ne gintêye feumme, et ji r'trouv'rè ine bonne mère !

MAYANE.

Ah ! bin m' fi, c'è todis ainsi, cial so l' tère, qui fai bin, trouve bin ! A c'ste heùre, po fièsti vos accoird, amusans-nos, fans l' fièsse turtos èssonle !

JULIN.

Awè ! vive les sôdârt ! !

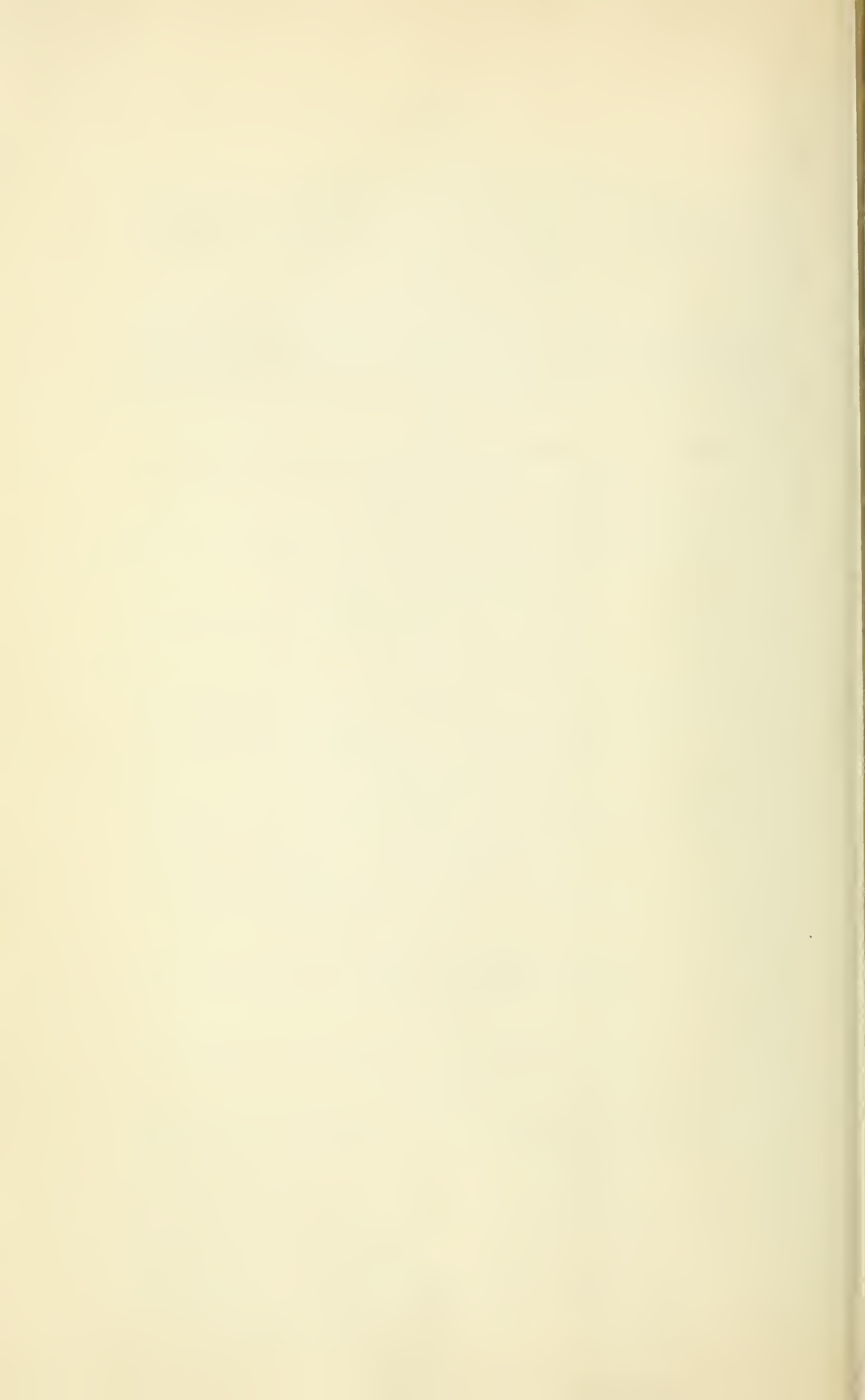
VICTOIRE (*chante*).

Pusqui vos nos là d'accoird
Divins nos hantrêye
Onque comme l'autè cial à l' pus foirt
Qu'on chante et qu'on rèye.
On n' fai mâye nou bon mariège.
Qwand on n' si dû nin.
Po fer 'ne aoureux manège
I fâ l' contint'mint !

RÈSPLEU.

Haye les vix comme li jônèsse
Qu'on s'amuse qu'on seûye è lièsse
Les borjeu, les sôdârt
Qu'on profite turtos dè l' fièsse,
Les borjeu, les sôdârt
Qui tot l' monde cial y prinse pârt !
(*Is rèpètèt turtos l' rèspheu.*)

LI TEULE TOME.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 14^e CONCOURS DE 1895.

(SATIRE SUR UN MUSÉE, ETC.).

MESSIEURS,

Votre quatorzième concours, bien qu'il semble à première vue de nature à exciter la verve railleuse de nos auteurs, n'a pas produit plus cette année que les années précédentes ; deux pièces seulement nous sont parvenues : *On musèye à Lîge* et *A grand lombârd, li vinte des gage*.

La première nous a paru conçue d'une façon assez indécise ; ce n'est pas une description et ce n'est pas, non plus, une satire ; les quelques traits piquants qu'elle renferme ne suffisent pas pour justifier une récompense.

La seconde vaut mieux ; c'est un tableau assez complet et qui ne manque pas d'observation ni même d'un certain comique ; mais il est trop pro-

saïque et l'auteur n'a pas suffisamment transformé son sujet en laissant agir un peu plus son imagination.

Telle qu'elle est, la pièce nous a paru mériter une mention honorable, mais sans impression au bulletin.

Le Jury :

MM. Ch. DEFRECHEUX,

J. MATTHIEU

et Victor CHAUVIN, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 10 février 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Charles Derache, de Liège, s'est fait connaître comme étant l'auteur de la pièce intitulée : *A grand lombârd, li vinte des gage*. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 15^e CONCOURS DE 1895.

(SCÈNES POPULAIRES DIALOGUÉES EN VERS).

MESSIEURS,

Deux pièces nous sont parvenues pour ce concours : *Après l'messe di mèye-nute* et *Ine copenne inte les bergî d' Noyé*.

Ce ne sont pas, à strictement parler, des scènes populaires dialoguées, mais plutôt de véritables noëls, dont les auteurs (ou l'auteur) se sont donné beaucoup plus de peine que ne le font d'ordinaire nos concurrents; on sent que les sujets ont été étudiés et travaillés avec soin et il est facile de s'apercevoir que la langue est très pure et très correcte.

C'est au premier Noël que nous accordons nos préférences; le sujet est bien wallon et heureusement conçu, malgré des longueurs et des répétitions; certaines parties même sont vraiment poétiques;

aussi lui avons-nous accordé une mention honorable, avec impression.

L'autre Noël est inférieur au précédent et ne nous a pas paru mériter de récompense.

Le Jury :

MM. Ch. DEFRECHEUX,

J. MATTHIEU

et Victor CHAUVIN, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 10 février 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Joseph Schoenmaekers, vicaire à Saint-Georges-Engis, s'est fait connaître comme étant l'auteur de la pièce intitulée : *Après l'messe di mèye-nute*. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

Après l'messe di Mèye-nute

SCÈNE POPULAIRE DIALOGUÉE (WALLON D'HU)

PAR

Joseph SCHOENMAEKERS.

DEVISE :

Chaque fièsse a sès jôye.

LI MAME.

Jans, haye, Marèye ? dishombrez-v' di v'lèver.

Vos n' sèrèz mâye prête,

Po-z-aller ôre li grand messe di Noyé :...

Vos èstèz 'ne mazètte

Et 'ne nawe jône fèye; vos n'tusèz qu'a doirmi

Et à fer toilètte....

V' lèyèz vosse mâme ovrer à s' fer mori

Divin les bouquète ;

Poquoi n' vinèz v' nin on p'tit pau m'aidf,

Vos qu'estez couh'nire ?

Ji v' kinohe bin, qwand s'rè po lès magnî

Vos vairèz l'prumîre ?

Allons, corrège, hoûye vos allez s'trumer

Vosse longue cotte à rôye,

Et l' nou chapia qu' vosse matonte a-st-ach'té,

Chèrgi d' ruban d' sòye ;...

Comme j'arè bon, ji sèrè fire di vos !
V's allez-t-èsse si gâye....
V' n'arez nin frûd, avou vosse grand pal'tot
Divin cès nivâye....

MARÈYE.

Taihiz-v' donc, mâme, on-z-è si bin è lét
D'vin cès tims d' geâlêye ;
Lèyèz m' soqu'ter, ji n'a wâde di mâquer
Li mèsse dè l' journêye....
J' sos si nâhie d'avu travayî hîr
A r'nètti l' manège.
Et, po m' lèver, mâgré même tos mès d'sir
J'enne a nin l' corège....
On n' pôrrè nin waitî, tèl'mint qu' frè spais
Mi bèlle nouve toilètte ;
N'è-c' nin parèye ? à l' mèsse dè jou, j'irè
Po qu'on m' veuye ine miètte ?

LI MAME.

Vosse pitit fré, 'l è pus corègeux qu' vos
Il è d'jà st-èvôye,
Avou s' montia, sès gros novias sabots
Li cour tot plein d' jôye....
Vos sèpèz bin qui mes' jombe ni vont pus
Comme divin m' jônèsse,
Si ji poléve, j'iru priyî l' bon Diu
Po qu'i m' rinde mès foice :
Ah ! m' fèye... Qui n'a-je co mès jombe di vingt on
Et 'ne vigreuse poitrène !
Sins m' fer hairi, j'enne iru comme l'èfont
A l' mèsse di matène.
Hoûye li sâveur appoite so l' monde ètîr
Sès faveur et s' pâye,
Lu qu'èstu roi, i dishind dè biâ cîr,
Divin les nivâye !...

MARÈYE.

I farè bin m' lèver po v' fer plaisir
Ca, j'aïme tont di v' plaïre...
Et sûre l'eximpe dè bel èfont dè cîr
Qu'a k'nohou l' misère.
Fisez bin vos bouquette, fâ chèrgî l' feu...
Qu'elle sèyèsse roslonte...
Et vos cougnou, qu'on les trouve co mèyeu
Qu' les cî di m' matonte !...
Ni mâquez nin, tot-rate, d'aller qwèri
Ine aune di sâcisse ;
I n'a dè l' boune, à l' finiesse dè crassî
Vos sèpez bin wisse.

LI MAME.

I n' tin qu'à vos di v'ni, vaici, v' moussi
Tot près dè l' coulèye ;
Adlez li stouve, v' n'arez nin frûd vos pîd
Tot hapant 'ne blamêye...

MARÈYE.

Et mi p'tit fré, n'è-st-i nin co riv'nou
Dè l' mèsse di Mèye-nute ?
Volà deux heure... i m' sonle qu'il è tadrôu ;
Dispôye vingt minute
I d'vreu èsse cial, i s'rè surmint d'morer
Avou s' viye matonte
Divont l'âté dè bel èfont mamé,
Ax loumîre blawtonte !...

LI MAME.

Nosse brave èfont, il è st-èvôye priyî
Li bon Diu, po s' mère ;
Li p'tit Jésus qu'a l' clé dè paradis
Qu'è v'nou hoûye so l' tèrre...

MARÈYE.

I va rintrer... i m' sonle qui j' l'ô riv'ni...
C'è lu qu' bouhe à l' poite;
Pauve pitit coirps, il arè bin gangnî,
Ine boune chaude bouquète !...

LI MAME.

Bonjou, mi-èfont, abèye vinez r'châffer
Vos main ègealèye...
Vèyez l' bon feu qu' por vos j'a-st-apprusté
Chouquez-v' è l' coulèye...
Bougîz vos châsse, v's arez mèyeu vos pîd
Vinez d'vin mes brèsse
Mi p'tit poyon... vos estez trop ginti !...
I fâ qu' ji v' rabrèsse.

L'ÈFONT.

J'a bon, dai, mame, magré qu' fève on timps d' leup
J' n'a frûd qu'à m' narène...
J' wage qu'elle è pus roge qui l' cisse d'on pèqu'teu
Qui houme des sopène...
Bin moussi comme j'estu, ji n' polève mâ
Di sinte les frudeure,
On deu r'merci li bon Diu qwand on-z-a
Ine boune chaude mousseure.

LI MAME.

Avez-v' priyî, mi-èfont, adlez l'âté
Dè maisse d'à l' copète ?
L'avez-v' vèyou, tot p'tit, tot èwalpé
Couqui d'vin s' fahète ?
N'oyève-t-on nin patrouyi des chap'let
Tot avâ les vòye ?
Et des respieu, tot comme âx jouû des roi
Dè l' jônèsse è jôye !

L'ÈFONT.

Mame, c'è d' tot cour qui j'a priyî por vos
Et po m' sour Marèye.
Tot l' timps dè l' mèsse, j'esteu so mes deux g'nox
Waitant s' tièsse crolèye.
J'a tont priyî li bel èfont mamé
Di v' rifer habèye ;
Ah ! qu' j'arè bon, li joû qui vos porrez
Roter so vos skèye.
N's irons èssonne à l'èglise li r'mèrci
Et brouler 'ne chandèlle...
Ji veu d' vaici, là wisse qu'il è couqui
A fond dè l' chapèlle.

LI MAME.

Ah ! brâve trêsoûr, comme vos vèyez vol'ti
Vosse mame qu'è malâde !
Ça m' rind corège... i m' sonle qui ji va mix
Dèjà d'pôye tot-rate...
Ni rouviez nin qui l' cîr qu'è-st-hoûye contint
Accoide, les jou d' fièsse,
Ax jône èfont qu'aîmet bin leus parint
Grâce, jôye et richèsse...
Estu-t-i bia, mi fi, li p'tit bon Diu
A fond dè l' chapèlle ?
N'avu-t-i nin des verdeure atou d' lu
Et tote à l' pus belle ?

L'ÈFONT.

Il è si bia, li p'tit mamé Jésus
Couqui d'vin s' rislîre...
J' n'a mâye vèyou noule èfont pus bia qu' lu
Divin l' vèye ètire...

Ses deux bleus ouye estît broqué sor mi
I m' tindève ses brèsse...
Tot l' timps dè l' mèsse, ji m' plaihève à l' louqui
Ca, j'avu 'ne boune plèce...
Ses deux massale èstît tote bleuves di frûd
Et ses lèpe nozêye
Si drovît co pus lage qui mes deux dûgt
Et tote disong'têye...
Atou di s' banse on vèyéve adlé lu
Baicôp des loumîre
Mèye feu qu' blawtît, so l' bel èfont Jésus
Comme ine aloumîre...

LI MAME.

Des moncia d'homme, ènne avu-t-i baicôp !
Surmint par cintaîne ?
Dès binde di feumme, avou leu vîx jagau
Comme âx jou d' nouvaine ?
Et vosse matonte, ni l'av' nin raminer
I'o li d'ner vosse brèsse ?
Elle è halcrosse ! elle a sogne di toumer
A câse dè warglèce.
Li pauve viye âme ! poquoi, n' l'av' nin houqui
Po magni 'ne bouquète ?
Et bure ine tasse... Lèye, elle tin si vol'tî
A chaf'ter 'ne miyète...
Si linwe, elle rote... elle va comme on molin...
Qwand elle bù s' copète...
Elle sai qui l' cafè fai banni l' chagrin,
Li pauve vie maquète !

L'ÈFONT.

C'è po çoula qui j'a riv'nou trop târd
A câse di m' matonte,
C'è mi qui l'a r'miné, comme on sôdârt,
Mâgré ses nononte...

Elle vairè sùr, elle m'i l'a promèttou
Tot m' fizant 'ne carèsse
Po houmer n' jàtte... elle ni vairè qu' dè jou
A cåse di s' vilèsse.
Mais ji jåse trope... J'a portont ine faim d' leup....
Dispòye hîr, à l' nute,
J'ode... les bounès bouquète qui sont so l' feux
Dinez-m' ine bin cûte ?...

MARÈYE.

Taihez-v', donc, mame, lèyez r'poiser l'èfont
Vos jàs'rez tot-rate...
Aboutez li li cougnou l' pus ross'lont,
Il a faim comme qwate...
Et dispèchez-v' à c'ste heure qu'il è r'châffé
D'apponti l' gronde tâve,
So l' timps qu' j'irè qwèri l' pot d' bourre salé
Qu'è-st-â fond dè l' cåve.

LI MAME.

Awè, bâcèlle, sièrvez dè chôcolât
Avou les bouquète...
Nosse jône glawine aim'rè co mîx çoula;
Appoirtez l' pailète ?
Por mi, vos m' frez mi p'tite tasse di cafè :
I n'a qu' ça qui m' dispiète;
Ça m' gostrè tont, avou mi p'tit boquet
Di rostie bouquète...
Corège, mi-èfont, magnez so tote vos dint
Mais sins v' fer malåde...
Mettez-v' à l' tâve; ca, vos d'vez avu faim
Nos jàs'rons tot-rate.
V'là des cougnou... prindez çou qu' vos volez
Dè l' tripe, dès bouquète...
Ou dè l' sâcisse qu'on vin d'aller ach'ter;
Elle ê frisse et nètte !...

L'ÈFONT.

Comme c'è bon, mame, sûr... on dirà qui m' sour
E-st-ine vraiye couh'nîre;
Po les bouquète, elle n'a nin spârgni l' bourre,
Et k'nohe li manîre
Di fer l' couhine... Qwand elle arè marié,
Çou qu' ji lî sohaite...
Li ci qu'elle hante... Qu'i s' vante d'avu trové
Ine jône fèye si faite...

MARÈYE

Pitite glawine... hoûye, vos m' vairez miner
A l' mèsse di dihe heûre,
Avou m' bèle toilètte... i fâ bin m' montrer
Ji vièrrè m' moncœur...
J'a n' si bèle cotte... et des noviâ solé...
Ji sèrè si fîre...
S'i m' trouve si gâye... i vôrè mi s'poser
Sûr avant l' Saint-Pîrre !...

LI MAME.

Taihez-v' donc, Marèye !... vos avez bin l' timps
V's estez trop prèssêye...
Adlez vosse mame, v's estez nâhie d'èsse bin,
V's estez 'ne foirsaulêye !...

L'ÈFONT.

Binamêye mâme, irè-j' co miner m' soûr
A l' mèsse dè l' journêye ?...
Si v' volez bin, vos frez tont d' jôye à m' coûr
Édonc là, Marèye ?
Ca, j'aîme tont d'ôre ces biâ respheu d' Noyé
Qu'on chante so l' doksâle...
Et j' vouru bin bâhi l'èfont mamé
So sès deux massale.....

LI MAME.

Awè, mi-èfont, qwand vos v's ârez r'poiser

So vos deux orèye.....

Avou Marèye, v' porez aller hoûter

Cisse doûce harmonèye !...

È cisse bèlle nûte, vos n' divez nin rouvi

Li ci qu'on fièstiye

Cè'-st-ine èfont d'hindou dè paradis

Hoûye... i fâ qu'on l' priye...

I vin so l' terre po drovi l' paradis

Qu'Adam l' prumî homme

Avu pièrdou, po sès fâte, ses pèchi

D'avu magnî l' pomme...

Por nos, pus tard, i s'rè clawé so 'ne creux

I vièrs'rè des lâme...

Lu, l'èfont Diu !... li pône, li faim et l' seu

Vont mèsbrugî si-âme !...

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 3^e CONCOURS DE 1895.

(GENTILÉS OU NOMS ETHNIQUES WALLONS).

MESSIEURS,

Nous avons reçu, en réponse à cette question, un tout petit mémoire, si l'on peut qualifier ainsi une simple recette en quelques lignes pour *créer* une catégorie de mots wallons.

L'auteur s'est imaginé qu'il fallait indiquer le moyen de forger des gentilés wallons. Il se trompe. Nous demandions de faire la liste des gentilés ou noms ethniques wallons. Et quoi qu'en pense l'auteur, ils ne sont pas si nombreux. Il s'agissait donc de recueillir les mots wallons de l'espèce, *qui sont en usage*. Nous attendions, en un mot, des matériaux précieux pour le dictionnaire wallon complet que la Société est dans l'intention de faire. « On comprend, dit l'auteur, que l'on puisse dire aussi bien Flémali, Flémalai et aussi Flémalien ». Dites-nous seulement lequel de ces trois vocables est usité.

Avec un pareil système, comment m'assurer si Sterlin (ceux de Ster?), Mamdien (j'écrirais Mâmedien, de Malmédy), Ramelotain, Tinlotain, Treuponet (de Trois-Ponts), Theutai, Palognard (de Palogne), Mâchwet (de Marche), et quelques autres, n'ont pas été tous fabriqués par l'auteur, et sont puisés dans la langue courante des Stavelotains? De plus, Brâhi (de Bra?), Chestrolai (de Neufchâteau?), Samiot, Haloni, Thunien devaient être accompagnés d'une note explicative.

Ce travail ne répond nullement à la question proposée et ne mérite aucune récompense.

Les membres du Jury :

N. LEQUARRÉ,

J. MATTHIEU

et I. DORY, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 13 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. En conséquence, le billet cacheté accompagnant la pièce non couronnée a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 11^e CONCOURS DE 1895.

(CONTE OU NOUVELLE EN PROSE).

MESSIEURS,

Une seule pièce a été envoyée au concours; elle a pour titre les *Roûleux, histoire di Noyé*.

C'est un conte où la mysticité est poussée trop loin et qui par suite manque de vraisemblance.

Il est en wallon de Namur et contient un certain nombre d'expressions du terroir qu'il sera fort utile de conserver dans les archives.

C'est du reste là le principal mérite de cette composition.

Le jury, à l'unanimité, propose d'attribuer à son auteur une mention honorable, sans impression.

Les membres du Jury :

V. CHAUVIN,

E. DUCHESNE

et Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 9 mars 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. M. Léon Pirsoul, de Namur, s'est fait connaître comme étant l'auteur de la pièce intitulée : les *Roûleux*, ayant obtenu une mention honorable sans impression.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 13^e CONCOURS DE 1895.

(PIÈCES DE THÉÂTRE EN VERS).

MESSIEURS,

Deux pièces seulement ont été envoyées à notre concours dramatique en vers. Cela était à prévoir, du moment que nous avons décidé d'adjoindre à celui-ci, un concours de pièces en prose. En effet, la prose se prête mieux que les vers à la scène. Mais, ce que nous étions en droit d'espérer, c'est que ne prendraient part à notre concours en vers, que des personnes connaissant les règles de la versification.

Or, des deux pièces reçues, l'une est d'un auteur qui ignore absolument ces règles. Nous n'entreprendrons pas d'analyser *Cou qu'ine mâle gawe pou fer*. Cette pièce, longue comme une semaine sans pain, est absolument dénuée d'intérêt et d'esprit de suite; les caractères de ses personnages changent subitement comme si une fée des contes de Perrault venait les toucher du bout de sa baguette. L'auteur, dans une note qu'il adresse à notre secrétaire, réclame l'indulgence pour son orthographe, parce que, dit-il, travaillant quatorze heures par jour, sans même avoir le dimanche pour se reposer, il ne dispose que de trente minutes par jour pour écrire.

Cette confession mérite un conseil : employez, futur Scribe, ces trente minutes à lire les bonnes pièces wallonnes, d'abord, ensuite, prenez un traité de versification française : les règles sont à peu près les mêmes pour le wallon.

La seconde pièce, *L'èfant trouvé*, en wallon namurois, possède, à côté de certains défauts dont nous parlerons plus loin, de grandes qualités. Analysons d'abord ces quatre actes.

Le cabaretier Myin Dubois et dame Catherine, son épouse, ont élevé une jeune orpheline, devenue aujourd'hui une gentille demoiselle ne manquant pas d'amoureux. L'un d'eux même, *Ziré*, machiniste au chemin de fer, lui propose de devenir sa femme; mais le cœur de Marie a déjà parlé. Henri Gilon, un employé, a su se faire distinguer et nous le voyons, au premier acte, implorer et obtenir un rendez-vous de la fille adoptive des Dubois.

Myin porte le deuil de son épouse ; non seulement par les signes extérieurs, mais au fond de son âme. Après le départ de Marie (il languit depuis le jour de sa mort) il est pris de faiblesse et meurt en prononçant le nom de sa femme.

Lorsque la toile se lève sur le second acte, deux ans se sont écoulés. Marie est devenue mère des œuvres de Henri. Celui-ci a perdu sa place et s'est livré à la débauche. La scène représente un marché à la droite duquel se trouve une église. Notre héroïne arrive avec l'intention d'abandonner son enfant. Auparavant, toutefois, elle veut demander à Dieu

protection pour le petit être et elle entre dans le temple. Lorsqu'elle en sort, elle rencontre Henri quittant un estaminet voisin. Elle le supplie de donner un nom à son enfant et se déclare trop faible pour nourrir son fils : elle se relève de maladie ; son lait est tari. Henri refuse et s'éloigne, laissant la mère, désespérée, qui, se voyant seule, dépose le petit être dans la manne d'une revendeuse du marché, *Lalïe*, l'épouse de *Blanc*, un houilleur qui, au premier acte, est venu annoncer son mariage au cabaret Myin.

On conseille à *Lalïe* de déposer l'enfant au Commissariat ; mais, en vraie femme du peuple, elle répond qu'elle ira déclarer sa trouvaille, mais que l'enfant ne restera pas sans mère. Elle a déjà une fille, ce petit garçon lui fera le couple.

Au troisième acte, qui se passe le soir du même jour, nous sommes chez *Lalïe*. Elle attend son mari, qui doit revenir de la houillère. Elle n'est pas sans un peu d'inquiétude, la bonne femme ! Que dira son homme quand il saura que la famille possède un nouveau rejeton ? Une bouche de plus à nourrir, cela compte dans un ménage de mineur ! Elle le sait bon, cependant ; elle a confiance. Mais voilà bien d'une autre mésaventure ! Elle a perdu son porte-monnaie, sans doute en faisant le trajet jusque chez le commissaire !

Marie, alors, survient. Elle a trouvé l'objet perdu et le rapporte, heureuse de voir l'intérieur où son fils est appelé à vivre.

Blanc arrive à son tour : Lalie lui conte la nouvelle qui est loin de lui déplaire : garçon et fille, ce sera le souhait d'un roi !

Nous avons sauté vingt ans, lorsque la toile se lève sur le quatrième acte.

L'enfant trouvé a embrassé la profession de musicien. Il fait ses études à l'étranger. Au lever du rideau, nous voyons *Blanc*, tout interdit d'une dépêche qu'il vient de recevoir : son fils adoptif l'informe qu'il a bien réussi son examen, qu'il a le premier prix d'instrument et qu'il arrive à cinq heures. *Blanc*, en faisant part de cette nouvelle à sa fille Lucie, lui apprend qu'André n'est pas son frère.

Lucie est tout heureuse de cet aveu, car elle aime André. Elle racontera la chose à Marie, la vraie mère d'André, qui reste maintenant avec les parents adoptifs de son fils. Au retour d'André, on l'instruira des incidents qui ont accompagné sa naissance. Lui aussi aime Lucie et de frère et sœur, les enfants deviendront mari et femme.

Cette pièce est bien écrite. Le wallon est fort pur, les vers coulent de source et le dialogue est bien mouvementé.

Signalons, cependant deux hiatus qui auront échappé à l'auteur :

Et on crâne cou éco !

et à la dernière page, dernier vers :

Honneur au travayeux et à l'honnêteté.

L'auteur doit éviter, cependant, un défaut grave

qui dépare son œuvre : la recherche d'effets scéniques en dehors de l'action. Il est évident que l'orage qui éclate, au premier acte, n'a été placé là par l'auteur que pour pouvoir faire agiter une platine en zinc ! Et *Blanc* qui chante les joies du mariage avec accompagnement de coups de tonnerre ! Alors qu'instinctivement, pendant l'orage, on parle bas.

C'est également pour chercher à empoigner le public que l'auteur fait mourir Myin en prononçant le nom de sa femme ; mais cela est du clinquant et non de l'or pur.

Un homme qui vient encore de faire des réflexions sur la façon dont d'autres jouent aux cartes, qui répond à Marie lui disant que son souper est prêt : je suis content, car je me sens en appétit et puis qui meurt de consommation, en prononçant le nom de sa femme, quelques minutes après, cela n'est pas naturel. On meurt subitement d'une attaque d'apoplexie ou de la rupture d'un anévrisme ; mais la mort de Myin n'est pas naturelle et on ne l'a introduite que pour faire une fin d'acte accompagnée de trémolos à l'orchestre.

Le dramaturge aurait dû comprendre que son œuvre était suffisamment poignante par elle-même, sans qu'il eût besoin de recourir à ces vieux mots et à ces trucs démodés.

Cette phrase, entre autres, se reproduit à plusieurs reprises : *Sauvé ! Merci, mon Dieu ! merci !* et je crains fort qu'au lieu de l'émotion que l'auteur en attend pour les auditeurs, elle ne suscite le rire ; car

cette phrase a été, avec *Où suis-je ?* parodiée bien souvent !

Disons, pour finir, et ceci est une impression toute personnelle, que nous n'aimons pas le dénouement amené par l'auteur. Cette jeune fille, toute heureuse d'apprendre que le jeune homme près duquel elle a vécu vingt ans, comme une sœur, n'est pas son frère, et qui déclare immédiatement qu'elle l'aime et qu'elle croit qu'il en sera de même de son faux parent, nous semble bien près d'avoir éprouvé un amour incestueux. La pièce gagnerait aussi de valeur, pensons-nous, si l'auteur pouvait des 2^e et 3^e actes, qui sont assez maigres, n'en faire qu'un seul.

Ses restrictions faites, comme nous l'avons dit, la pièce a de grands mérites et le jury décide de lui accorder un second prix.

Les membres du Jury :

Ch. DEFRECHEUX,

I. DORY

et Ch. GOTHIER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 11 mai 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. Le billet cacheté accompagnant la pièce couronnée a fait connaître que M. Léon Pirsoul, de Namur est l'auteur de cette pièce intitulée : *L'èfant trouvé*. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

L'ÈFANT TROVÈ

PICE ÈN QUATRE AKE EN VERS

PAR

Léon PIRSOUL.

DEVISE :

Li malheûr d'onque fai l' bonheûr di l'auto.

COMPOSITION DÈ L' PICE.

Prumî ake :

LI CABARÈT D'A MYIN.

Deuzaînme ake:

L'ABANDON D' L'ÈFANT.

Trozaînme ake :

ÈMON L' BRAVE LALIE.

Quatraînme ake :

20 ANS APRÈS.

Li prumî ake si passe en 1873; li 2^e et l' 3^e en 1875; li 4^e en 1895.

Tote l'affaire si passe à Nameur.

PERSONNAGE :

LALIE, <i>marchande di légume</i>	28 an.
TITINE, <i>vîe marchande di légume</i>	55 »
BATISSE PIRAUX, LI BLANC, <i>ovrî houyeux</i>	30 »
MARIE, <i>mesquène d'à cabarèt d'à Myin</i>	24 »
LUCIE, <i>fêye d'à Blanc</i>	21 »
HENRI GILSON, <i>employé, galant d'à Marie</i>	25 »
ALPHONSE, <i>si camarâde</i>	25 »
ZIRÉ, <i>machinisse au ch'min d' fièr</i>	27 »
MYIN DUBOIS, <i>cabar'tî</i>	60 »
ANDRÉ, <i>fi d'à Marie; (l'èfant trové), artiste</i>	21 »
FÉLICE, <i>plafonneux, pratique d'à Myin</i>	40 »
ZANTE, <i>peinte, pratique d'à Myin</i>	35 »
LOUIS, <i>sèrwî, pratique d'à Myin</i>	40 »
Gamin	12 »
<i>Bèveux, one agent d' police, deux sôlèye, des passant, des madame, et des gamin.</i>	

Personnage do prumî ake :

MARIE, siêrveuse do cabarèt	24 an.
MIYIN DUBOIS, cabar'ti	60 »
HENRI GILSON, employé d' notaire	25 »
ALPHONSE, si camaråde	25 »
ZIRÉ, machinisse au ch'min d' fièr.	27 »
BATISSE PIRAUX, LI BLANC, houyeux.	30 »
FÉLICE, plafonneux	40 »
ZANTE, peinte.	35 »
LOUIS, sêrwî	40 »
Des Monsieur.	

Costume : MARIE, on bia d' vantrain blanc, bèlle et prôpe, foirt gaie; MYIN, tènue d'intérieur, on tricotté, l'air abattu, vîx et poite li doux; HENRI, bin prôpe, costume di monsieur; ALPHONSE, bin prôpe; ZIRÉ, abiemint et calotte do ch'min d' fièr, i poite li doux; BATISSE, mettu comme li dimègne; FÉLICE, d'vantrain, calotte dauborée dit chausse; ZANTE, blouse di peinte; LOUIS, court saurot, one miètte mannèt.

Li scène si passe par on londi dins l' cabarèt d'à Myin en 1873.

Li thèate riprésinte on cabarèt bin ètertînu; uche au fond, uche à droite et à gauche fond; comptoir à droite au prumî plan, ètagère; trois tauve, tchéyaires par ci par là; affiche à l' murâye, one situve di cabarèt.

LI CABARÈT D'A MIYIN.

AKE I.

Au lèver do rideau, Marie poite des pinte sur on plateau au trois homme qui sont à l' tauve do fond ; à l' tauve di dvant à gauche si trouve Félice, Louis et deux ôte jouant aux caute. Miyin è st-stampé à leu droite et waite jouer. Zante lit l' gazette à l' tauve di droite ; les cia do fond causent-nu èchonne ; li lampe, qui pind au mitant do plafond, è-st-allumée ; on jône monsieur è-st-au comptoir, causant avou Marie.

Scène I.

MIYIN, MARIE, FÉLICE, LOUIS, ZANTE *et des bèveu.*

LOUIS (*i jouent-nu aux caute*).

Si j' rinterre mi p'tit roi, sûr qu'is estaînnent capotte,
Mais nos gagnans tot l' maîme, Marie, sièrvos des gotte.

MARIE (*riv'nant au comptoir*).

Tot d' suite les homme !

FÉLICE (*d'mandant aux aute*).

Mais quoi, è-c' qui nos jouans co ?

DEUZÈME JOUEU.

Jouans sept ligne tot foû !

MARIE (*dins l' comptoir*).

È-c' des gotte po tortos ?

PRUMI JOUEU (*machant*).

Non, cher pitit crèton, por mi fau mètte one pinte
Et l' principal di tot ni vos fioz nin rattinde !

MARIE (*apprêtant l' tournée*).

Tot d' suite vos auroz ça !

(*On Monsieur interre va au comptoir ad'lé l' prumi Monsieur.*)

DEUZÈME JOUEU (*waittant s' jeu*).

Passe !

LOUIS (*waittant s' jeu*).

Et mi, ji n' sé quoi ?

(*A Dubois.*)

Et vos, qu'è-c' qui vos chonne, qui fau-t-i fer Dubois ?

MIYIN (*waittant deux jeu*).

Bin mi, ji n' freuve nin tant, ji risquéereuve one couye,
Mais vos froz sûr vosse ligne ; c'è bin rare quand ji m' brouye.

FÉLICE (*mouais tapant-là s' jeu*).

S' on vou jouer comme ça, mi ji n' va nin pus lon !...

Tot à l'heûre nos pièdrans jusqu'à noste pantalon !

Miyin waite tos les jeu, pousse Louis po qu' i vôle,
È-c' jusse ça ?

MIYIN (*riv'nant à droite*).

Ji comprind, ça vou dire qui j' èvôle !

MARIE (*appoirtant l' tournée*).

Les homme, voci vos gotte !

(*Les bèveu do fond sôrtent-nu.*)

MIYIN (*allant à Zante, aux joueu*).

Mèttans qui j' n'a rin dit.

Ji n' fai nin ça por mau, j' pinseuve vos fer plaigi !

LOUIS (*à Miyin*).

Ohi, Félice è mouais pace qu' i sin qu' va co piède !

(*I jouent-nu.*)

MIYIN (*à Zante on Monsieur vou carrèssê Marie*).

Et qui nouvelle don Zante, qu'è-c' qu' on dit su l' gazette ?

ZANTE (*mèttant l' gazette su l' tauve*).

Oh ! Miyin, gn'a rin d' rare, todis l' même tos les jouù ;
Des crime, des accidint.

PRUMI JOUEU (*jouant*).

Co cinq ligne n's èstans foù !

MİYIN (*à Marie*).

Marie, donnez-m' one pinte et toi don Zante, qu'è boisse ?

ZANTE.

Marie, donnez-m' one pinte di vie bîre namuroise.
A propôs, gn'a Dupont qui vint di m' raconter,
Qui t' maujonne è-st-à vinte et qu' t' alleuve nos quitter ?

MİYIN (*anoyeux*).

Ohi, Zante, c'è bin l' vrai ji m' ritire des affaire ;
Et quand ji songe poquoi, ji n' sé m' passer qu' dè braire.
(*Marie siève les deux pinte ; Myin r'soùve ses oûye avou on noir mouchoi.*)

LOUIS (*à ses camarâde*).

Bèvans nosse gotte, vos aute ?
(*I bèvent-nu.*)

ZANTE.

Ohi, c'è malhèreux

On a tortos ses pône !

MİYIN.

N's èstaine si bin nos deux...
Durant bintôt trinte an qui nos viquaîne èchonne,
Jamais l' queue d'on ramage, car elle esteuve trop bonne !
(*Les Monsieur do comptoir sôrtent-nu, Marie les rêmoine.*)

FÉLICE.

Nos n'avans pus qu'one ligne et gn'a l' croûye qu'è-st-au trô ;
Ni rians pus, messieu, là qu'i toûne des carreau !

MIYIN (*les lârme aux ôûye*).

Nin co su hiât joû d' timps, l' brave feumme esteuve èvôye...

Ji so bin malhèreux, j'irè bintôt l' rivôye !

Vos m' là tot seu su l' terre ?

(*Marie sôrte pa l' comptoir.*)

ZANTE (*po l' consoler*).

Ni vos disbauchtz nin,

Gn'a vramint pont d'avance di vos fer tant d' chagrin.

MIYIN.

C' qui vos m' dijoz c'è l' vrai, mais du moins ji m' solage

Quand ji pou causer d' lèye, et ji r'trouve do corage.

FÉLICE (*mouais, si lèvant*).

Oh ! c' coup-ci, c'è trop foirt !... piède avou roi garni !

PRUMÎ JOUEU (*riyant*).

Gn'aveuve pont d' pont dins l' jeu.

LOUIS.

Nè rin n' s'avans fini,

A c'ste heûre nos p'lans bin boire !

(*Is vont au comptoir.*)

Scène II.

LES MÊME et BATISSE.

BLANC (*intran*t).

Salut, la compagnie !

TORTOS.

Ah ! Blanc.

(*On orage passe, on étind ploûre et tonnè; il allume timps in timps.*)

BLANC (*gaie*).

Allons Miyin, donnez-nos l' gotte ?

MİYIN (*criant*).

Marie !...

(*Marie rinterre.*)

Siêrvos vit'mint des gotte.

LOUIS.

Et bin, commint va-t-i ?

BLANC.

A la douce frère Louis, mais n' fai nin bia sôrti.

(*I allume.*)

I tonne, i ploû à r'lache, c'è l' momint d' mètte ses botte.

ZANTE.

Ohi, c'è-st-on tims d' chin !

BLANC.

Mais mi, ji fais ribotte,
Ji so gaie aujourd'hu, ji rote à l' pluie au vint !

PRUMÎ JOUEU.

A l'honneur di qué saint ?

(*I tonne.*)

BLANC.

Ça n' m'arrive nin sovint,
Mais, si ji fai l' ribotte, por mi c'è-st-on joû d' fiêsse ;
Si ça dure cor one miêtte, ji piêdrè vraimint l' tiêsse !
Sèm'di ji m'a marié?... bèvans... à vote santé !...

ZANTE.

Bin, là l' prumère novelle !

(*I allume.*)

TORTOS (*lèvans l' verre*).

Po vosse prospérité !

BLANC.

Si marier, c'è laid jeu, car on s' brouye co quêne fîye,
Mais quand vos chèyos bin, c'è-st-on bia joû dins l' vîye.

(*I tonne.*)

MIYIN.

Ah ! Batisse c'è bin l' vrai, mi j'aureuve donné m' song,
Tote mi vie po m' chère feumme.

BLANC.

Faut qui j' chante one chanson !

On a tant causé su l' mariage
Et mostré tos les p'tits défaut.
Maugré ça, ji n' piède nin corage,
Car mi p'tite feumme è comme i fau.
Elle è-st-honnête et travayeuse,
Deux quâlitè rare po l' momint.
Ossi, ji saurai l' rinde heureûse,
Jè li frè todis s' contint'mint.

RÉFRAIN.

Ci sèrè l' paradis su l' tèrre
Ji so binauche rin qu' dè l' waittî;
Li bonheûr c'è-st-one grande affaire, } *bis.*
Nos nos voirans todis voltî !

Ah ! j'èl pou dire franch'mint, c'è-st-one bin brave bauchelle
Et c' qui n' gâte nin l'affaire, c'è qu'elle è-st-assez belle.

(*I allume.*)

LOUIS.

Allons, tant mieux Batisse, toi qu'è-st-on brave ovri
Ji so binauche po t' même car tè l'a bin gangnî.

BLANC.

Merci, cher camarâde !

(*A Marie.*)

Fèye, rimplichoz les vèrre.

(*Aux aute.*)

Ohi, ji n' so qu'ovri, qu'one grumiote dissus l' terre,
Ji n'a po tote l'ôrtune qui m' corage et mes brès,
Ci n'è qui pa s' travail qui l'ovri parvèrè !

(*On étind cor one miètte tonner.*)

ZANTE.

Ça c'è bin l' vrai va, Blanc.

LOUIS.

A vote santé, Batisse !

BLANC (*aux homme*).

È-c' qui vos v'noz tortos, nos îrans mon Mitisse.

(*Is èvont.*)

Jusqu'à pus taurd, Miyin !

MIYIN (*su l'uche, i waite one miètte*).

Ohi !

Scène III.

MIYIN et MARIE.

MARIE (*allant coire les vèrre di d'sus les tauve*).

Qué brave garçon,

I cause tot ossi bin qu' Monsieur Henri Gilson !

(*Surprise.*)

Tènoz, commint s' fai-t-i, volà qu'il è chîge heûre

Et qui n'euche nin co v'nu ? Sûr qui vèrrè d' ta l'heûre.....

(*Elle sôrte pa l' droite ; i tonne cor one miètte.*)

MIYIN (*riv'nant*).

Qué tîmps, todîs qué tîmps. C'è-st-à n' oîsu sôrti ;

I plou jamâis parèye, gn'a Mouse va co grochi.

(*Rèflèchichant.*)

Oh ! Batisse è marié ! bin jî n' m'è douteuve wère,

Portant on s' voi sovint li pus drole di l'histoire !

Ah !... jî croi qui l' commère qu'a seû li scamoter

Sèrè todîs heureûse, elle pou bin s'è vanter.

MARIE (*rintrant*).

Miyin s' vos v'loz mougî, gn'a voste soper qu'è prête !

MIYIN (*en-x-y allant*).

C'è ça m' fèye, ji m'y va ! Ji sin qui m' gozi grètte.

(*I sôrte pa l' droite.*)

Scène IV.

MARIE.

MARIE (*tote seule; waittant ènn' aller Miyin*).

Miyin n' viqu'rè pus wère, il èva tot douc'mint,

Dispôye qui s' feumme è moite on voi bin qu'i distin.

(*Elle rimèt tot à place et r'frotte les tauve.*)

Brave homme, ji m'è fai mau, car il è vraitmint m' père.

Si ji n' l'aveuve nin ieu, j'aureuve quène fiye misère !

Ji sôrteuve di l'hospice quand j'a v'nu m' présinter,

Ji n'esteuve qu'one èfant nin trop foite di santé.

Quand il a seu m' mâlheur, qui j'esteuve ôrpheline

I m'a vite accepté po sièrvu s' bonne Cathrine.

J'esteuve vraitmint leu fèye. Ji les vèyeuve vol'ti,

J'aureuve fait tot por zèls, j' m'aureuve sacrifiî.

Volà d'abôrd onze an, qui j' so-st-à leu service,

Si n'a-st-i qu' tos bonheûr; mais volà c' qu'è l' pus trisse,

Cathrine su hiût joû d' timps a-st-i foû di c' monde-ci ?

Alôrs, l' tristesse è v'neuve, pupon d' bonheûr vaici...

Comme one plante qu'è malâde, Miyin lai baler l' tièsse

I rattind après l' moirt comme on jône rattind l' fièsse ?

Mais mi, què va-j' div'nu ? faureuve m'ènne occuper...

Po ça, ji sé foirt bin qui j' poureuve mi marier;

Ziré mi voureuve bin, mais volà ji préfère,

Monsieur Henri Gilson, employé d'on notaire.

(*Gaie.*)

I vin m' vòye tos les joû et, ça m' saisi vraitmint

Qui n'euhe nin co passé ? Quène fiye à cause do timps

Qui n'aurait seu sôrti... Choûte ?... on cause su l' pavée...

(*Rintraut dins s' comptoir.*)

Scène V.

MARIE, HENRI, ALPHONSE.

(Is inteurent-nu li dos l' prunt, i r'serrent-nu leu parapli.)

HENRI *(intran)*.

C' n'è pus ploûre, c'è wîdt.

ALPHONSE *(riyant)*.

Gn'a les vanne sont lèvée ?

MARIE *(à paurt)*.

C'è li !

HENRI *(v'nant à Marie et li donnant l' mouain)*.

Bonsoir Marie ! Ça va-t-i todîs bin !

MARIE *(gaie)*.

Ohi, monsieur Henri.

ALPHONSE *(moquant, adlé l' comptoir)*.

Et les amour, ça prind ?

MARIE.

Ça prind foirt bin, monsieur ! Qu'è-c' qui vos allez prinde,
Qu'è-c' qui j' pou vos sièrvu ?

ALPHONSE *(v'nant à gauche)*.

Mi ji m' va boire one pinte.

HENRI.

Mi sièrvoz-m' on cognac ; mèttoz-è onque por vos.

MARIE.

Vos estoz bin aimabe.

(Apprêtant l' tournée.)

HENRI *(à Alphonse, à paurt)*.

Cours t'assîte et lais-nos,

J'a deux mot à li dire ?

ALPHONSE (*bas à Henri*).

Vos p'loz fer, camaråde,
Ji m' va lire li gazette !

(*A paurt.*)

Ji choutrè l' couyonnâde !

MARIE (*sièrvant*).

Messieu, voci vos vèrre.

ALPHONSE (*moquant*).

A vote santé, crèton !

Pitit ange des amour !...

(*I choque et va à l' tauve gauche.*)

MARIE (*riyant*).

Oh ! mon Dieu, qué doux nom !...

HENRI (*adlé Marie*).

Alphonse ni cang'rè nin, car fau todis qu'i riye !
Mais, qui novelle vaici ?

MARIE.

Todis l' même !

HENRI.

Chére Mariye,
Vos m' pardonn'roz, nèdon, d'awoi sti si taurdu ;
Ji n'aureuve vramint seu v'nu, pus timpe aujourd'hu !

ALPHONSE (*à paurt*).

Ça j'èl croi, d'pôye deux heûre nos èstans mon Toinette.
Nos amusaine les fèye tot causant d'amourette !

MARIE.

Vosse bèsogne vos rit'neuve ?

HENRI.

Ohi, ça presse bramint ;
C'è comme on fait exprès, tot l' monde fai s' testamint !

ALPHONSE (*à paurt*).

I li frè l' cinq ossi t'te à l'heûre ?

MARIE.

C'è qui j' pinseuve

Qui l' timps...

HENRI.

Ci n'è nin co po l' timps qui j' rèscul'reuve;
Po v'nu d'lé vos Marie, ji pass'reuve dins do feu,
Ji n' sé nin ci qui j' freuve ?...

ALPHONSE (*à paurt*).

Henri, joue li grand jeu !...

Ça brûle ?...

MARIE.

È-c' qui c'è vrai ?

HENRI (*avou passion*).

Commint fau-t-i vos l' dire ?

Vos n' pinsez nin bin sûr qui j' vins vaici po rire....

Oh ! non, ji vos rèspecte et ji vos voi voltî...

ALPHONSE (*à paurt*).

Wâye ! l'êfant fou dè l' berce, là l' gros mot qu'è lachî.....

HENRI.

Ohi, j' vos voi voltî, j'ennè piède vramint l' tièsse,
Dispôye li jou qu' ji v's a vèyu, là, d'lé l' fègnèsse.
A c'ste heure, chaque coup qui j' passe, mes ouye vont là tot droit,
Ji croi todis v's y r'voûye !...

ALPHONSE (*à paurt*).

Il è tot l' même adroit.

MARIE (*heureûse*).

Si c'è l' vrai c' qui vos d'joz, ji sèrè bin heureuse.
Ji doi v' dire one saquoi car mi ji so curieuse;
(*Sérieuse et l' fixant dins les ouye.*)
Bin vrai, vos v'loz m' marier ?

HENRI.

Ji n' l'a jamais catché !

ALPHONSE (*à paurt*).

Oh ! c'è ça, po s' cou-ci gn'a l' pèchon qu'a bèchi.....

(*I s' lève et va podri vóuye pa l' fègnèsse.*)

MARIE.

Alôrs ji m' fiye à vos.

ALPHONSE (*à zels*).

Gn'a l' pleuve è-st-arrêtée ?

(*I s'ôte è l' coâ, à gauche.*)

MARIE.

Woit, ji vos vois volté, ji sins m' cœur qui toctée,
Ji sins bin qu' c'è l'amour, l'amour qui j'a por vos.

HENRI.

Ji vos r'merci Marie, des parole qui vos d'joz.

(*Avou feu.*)

Vos m' rindoz l' pus heureux, qu'on pou trover su l' terre !
Pusqui j' sé vos pinsée, mi ji n' saurais nin m' taire,
Fau qui j' diye tot à fait, tot c' qui s' passe didins m' cœur.
Marie, mi chère Marie, ci n'è qu' vos qu' fait m' bonheur,
Ci n'è qu' por vos qui j' vique ! Vraiment tote li journée
Ji vos r'voi d'avant mes ouye, vos estoz m' seule pinsée.

MARIE (*heureuse*).

Henri, qu' vos estoz bon ?...

HENRI (*li t'nant les mouain*).

Si ji n' vos vèyeuve pus,
Ji vos l' jure divant vos, j'aim'reuve ottant moru !
Volà bin l' feu d' l'amour qui vos avoz fait prinde
Et qui n' distindrè nin, po ça n'uchîz pont d' crainte.

MARIE (*heureuse*).

Comme vos m' rindoz binauche, comme mi cœur è contint...
Ah ! ji vos aime ossi déjà dispôye longtims ?

HENRI.

Ji n' oiseuve nin pinser d'ètinde one chòse parèye,
Tos vos doux mot sont là, d'mèré dins mes orèye ?

(Alphonse rinterre.)

MİYIN (*dins l' coulisse*).

Marie, v'noz deux minute ?

MARIE (*à Henri*).

Tot d' suite ji va riv'nu !

(Elle sôrte pa l' droite.)

Scène VI.

HENRI, ALPHONSE.

HENRI (*l' sùvant*).

Ohi ! ji vos rattind.

ALPHONSE (*riv'nant do fond*).

Qui nouvelle, è-c' conv'nu ?

L'affaire è-st-elle baclée ?

HENRI (*fiant l' loûr*).

Diquoi... don ?... quène affaire ?...

ALPHONSE (*moquant*).

Parait qu' ça n' va nin mau ! On n' saveuve vos fer taire ?

Pauve feumme elle è dins l' bonne ? Pinse-t-elle qu'on va l' marier...

Elle pourè bin rattinde, elle a l' tims d' chamosser ?

HENRI (*sérieux*).

Non Alphonse, t'è trompé ! Ji n' so pus du tout l' même,

Cit-cile jè l' vois voltî ?

ALPHONSE (*moquant*).

T'è l' trouve bonne comme dè l' crème

HENRI.

C'è-st one brave bauchelle, qu'a des bellè qualité.

ALPHONSE (*s'épouillant*).

Tote les feumme, c'è les même?... Lais-l' bin là su l' costé!...
L'amour c'è des bièstrie, ça n'amoïnne qui l' misère,
On s' va foute dins l' pènin pinsant qu'on va-y-èsse clére....
Choute-mu, suis mes conseil. Ti voirè qu'j'a raison?

HENRI (*tièsse bachê*).

Non, ça c'è-st-impossibe.....

ALPHONSE (*v'lant l' rimostrer*).

Mais toi, qu'è bia garçon,
Qui n'è nin l' prumî v'nu, puis qu'a cor one belle place,
Commint c' qui ça s' pou fer qui t'è co si bonasse?
Allons, causans franch'mint?

HENRI.

Ji so pris, jè l' sins bin!

Ji n' pou pus m'è disfer...

ALPHONSE (*mouais*).

Bin, fau-t-èsse on gamin ...
On vrai pâpâ laulau?... Volu prinde one mesquène?
Bin j'ireuve co pus vite mi pinde à l' bardaquène....
Mesquène di cabaret, qu' tot l' monde vint rabressî,
Les jône tot comme les vîx tortos vont l' caressî?...

HENRI (*r'lèvant l' tièsse*).

Alphonse, ci n'è nin l' vrai, c't'elle cile elle è-st-honnête.

ALPHONSE (*v'lant lî fer comprinde*).

Comme les aute, jusqu'aux gn'gno?... Ji sé qu'elle n'è nin laide,
Mais là m' façon d' pinsée : c' è-st-on bia p'tit boquet,
On s' dèrang'reuve co bin, po sayî dè l'awê?
Mais, quand c'è po s' marier c'è-st-one aute paire di manche
Faut bin waittî c' qu'on prind car avou l' timps ça cange...
Puis nos estans trop jône; amusans-nos todis,
Nos r'grett'rans nosse jône timps; ritin bin ci qui j' di?

Fians dâner les bauchelle, racontans l'zi des craque
Et quand on tint l' pigeon vite au fèrant qu'on l' flaque.....
Allons, cause ?

HENRI (*pinsif*).

Ji n' sé quoi ?... Taijans-nos, là qu'elle vint ?

Scène VII.

LES MÊME *et* MARIE.

MARIE (*rintrant*).

Vo-m' ci d'jà, ji rarrive.

ALPHONSE (*à Henri*).

Ni n' mèrans pus longtims ?

HENRI.

Non, nos 'nne allans !

(*A Marie.*)

Marie, avant d' quitter l' maujonne

Fau qui j' vos d'mande one chòse.

(*Alphonse va dins l' fond.*)

MARIE.

Diquoi ?

HENRI (*doux*).

Vos qu'è si bonne,

Vos n' mè l' refus'roz nin. Vos d'mand'roz po sòrti,

Di d'ci dins one bonne heure, ji sèrè su l' marchi !

MARIE (*saisie*).

C'è-st-one chòse impossibe...

HENRI.

Nonna !

MARIE (*balzinant*).

Commint m'y prinde ?

HENRI (*prêt à 'nne aller*).

Fioz tot c' qui vos pouroz, mi j'irè vos rattinde...

ALPHONSE (*dins l' fond, à paurt*).

Qu'è-c' qui m' chipotte co là ?

MARIE (*qui n' sé quoi*).

C'è qui.....

HENRI.

Fioz-c' qui vos p'loz,

Surtout ni manquez nin ?

MARIE.

C'è deur, ci qui vos v'loz.....

Scène VIII.

LES MÊME et ZIRÉ.

ZIRÉ (*intran*).

Bonsoir mèssieu !

TORTOS.

Bonsoir.

ZIRÉ (*à l' tauve di gauche, pirdant l' gazette*).

Marie, on vèrre di bîre ?

HENRI (*à Ziré*).

È-c' qu'i plou co, monsieur ?

(*Marie è dins l' comptoir.*)

ZIRÉ (*sèch'mint*).

Ça n' vau nin l' poinne dè l' dire.

HENRI (*à Alphonse*).

D'abôrd nos ènne îrans. È-c' qu'on è prête, vailà ?

MARIE (*poirtant l' pinte à Ziré*).

Volà Ziré ?

ALPHONSE.

Ohi, j' transi...

MARIE (*riv'nant*).

Vos 'nne allez d'jà ?

ALPHONSE (*à Marie*).

N's allans vòuye les bauchelle,

(*A Henri.*)

N'è-c' nin l' vrai, camaråde ?

On a tant do plaiji d' fer croire des couyonnåde !...

HENRI (*ènn' allant*).

Ohi ; jusqu'à pus taurd.

(*Marie les rëmoïne, puis Henri li di bas en fiant des signe.*)

C'è bin conv'nu, nèdonec ?

Por à hiût heure ?

MARIE (*fiant signe qu'ohi*).

Ohi !...

(*I sôrtent-nu, Marie va su l'uche et waitte.*)

Scène IX.

ZIRÉ et MARIE.

ZIRÉ (*l' gazette è l' mouain*).

C'iste homme-là n' m'annonce rin d' bon !

MARIE (*riv'nant rêfléchichant à paurt*).

Ohi, mais, po sôrti, j'aurè bin malaugie !

(*V'nant dins s' comptoir.*)

ZIRÉ (*à paurt*).

Li sènne què l'attrap'rè, sèrè co bin logie.....

(*A Marie.*)

Bin, Marie, qui novelle, ça va-t-i comme on vou ?

MARIE (*r'lavant des vèrre*).

Tot douc'mint là, Ziré. On fai tot çu qu'on pou !

L'orage è-st-i passé ?

ZIRÉ.

Gn'a co saquant nûlée,
Mais j' croi qu' c'è tot po ça ! C'è-st-one fameuse soirée.
Cang'mint d' conversation, fau qu' ji d'mande one saquoi ?
Avoz... rèflèchi po..... c' qui j'a d'mandé ?...

MARIE (*fiant l' loûr, rilavant*).

Diquoi ?

ZIRÉ (*gêné*).

Bin, vos savoz bin, donc, po l'affaire.... do mariage.

MARIE (*si rappèlant*).

Ah ! ohi, ji comprind !... Non, Ziré ...

ZIRÉ (*anoyeux*).

C'è damâge !

Car ji vos voi voltî !... Ji chercheuve po v' mète bin.

MARIE (*doûce*).

Ji sé qu' vos estoz bon, mais là, malhèus'mint,
Ji n' so pus maisse di m' cœur, ji n' pou rin vos promète...

ZIRÉ (*trisse*).

Ah ! ji comprind seul'mint poquoi v's estîz si frette.
Poquoi vos n'avez nin choûté tos mes doux mot...
One aute aveuve passé !... A c'ste heûre, mi ji so d' trop !...

MARIE (*po l'arrêter*).

Mais vos n' compirdoz nin ?...

ZIRÉ.

Sia, ji sé c' qui s' passe.

Volà d'jà saquant joû qui c'ste affaire-là m' tracasse...
Ji m'intèresse di vos, comme si v's estîz mi-èfant

MARIE.

Mais, Ziré...

ZIRÉ.

Choutez-m' bin, ji vou dire tot portant ?
Vosse cœur n'è pus d'à vos ?

MARIE.

C'è l' vrai, ji vos l' cofèsse

ZIRÉ.

Mais l'homme qui vos l'a pris, ois'riz bin dire qui è-ce ?

MARIE.

C'è...

ZIRÉ.

Ah ! ni d'joz nin s' nom, ji n'èl sé qui trop bin ;
Il esteuve co vaici, gn'a nin cor on momint ?
C'è-st-on bia jône monsieur, qui vos a tourné l' tièsse...
I sé bin çu qu'i fai, car ci n'è nin one bièsse !...

MARIE (*à paurt*).

C' qui l' jalous'rie fai dire ?

ZIRÉ.

Rit'noz bin c' qui j' vos di,
I vos promettè tot, li bonheur po todis,
Li mariage, tot c' qu'on vou, mais si pus grande inviye,
C'è d' vos prinde on momint, çu qui gât'rè vosse viye....

MARIE.

Mais vos v' mèttoz dins l' tièsse totès bêtise, Ziré ;
Avant qui vos n'intréche, i m' jureuve di m' marier !

ZIRÉ.

Fau bin qui laiye comme ça, qui vos promette des chòse,
I vos catch'rè les spène, ni vos l'rè vòuye qui l' rôse.
Ji sé bin c' qui c'è d' ça, car mi, j'aveuve one sou
Qu'è moite gn'a nin longtims pusqui ji poite co l' doù,
Qui s'aveuve lèyi prinde tot comme ji vos l'explique.
Li père di s' pauve èfant a vite quitté l' Belgique.

Putôt qui d' marier m' sou !... Volà c' qu'on voi sovint,
Des jône homme sins cœur qui tappe-nu l'honneur au vint...
Waitîz bin c' qui vos fioz, car on coup l' farce jouée
C'è bin fini, trop taurd di dire : « j'a-stî trompée ! »

MARIE.

Ziré, ji comprend bin tote vos bonnès raison,
Mais ji crois bin qu' Henri n' freuve nin parèye action !

ZIRÉ.

Qui l' bon Diè l' vôle, l'av'nir nos dirè qué nouvelle !...
Ji vos a rèspecté comme one bin brave bauchelle,
Ji vos vèyeuve voltî, ji v'leuve fer vostre bonheur.
Mais pusqui vos n' p'loz nin, ni foirciz nin vosse cœur !
(I boi s' pinte et paye.)

MARIE.

Ça m' fai dè l' poinne por vos, qui v'leuve mi rinde heureuse
Ji m' sovairè d' vos si pus taurd j' so malheureuse.....

ZIRÉ *(ènne allant)*.

Marie, rèflèchîchoz !.....

(D'lé l'uche.)

Vos avoz co do tims,

I n'è nin co trop taurd !....

(I sôte.)

Scène X.

MARIE.

MARIE *(tote seule)*.

(Li sâvant.)

J'y song'rè, n' craindoz rin !

(Tote pinsive et douc'mint.)

Portant, si d'jeuve li vrai, sèreuve one chòse terribe;
Henri qu' m'abandonn'reuve..... Non, non, c'è-st-impossible ?
I m' dijeuve co t'te à l'heûre, qu'i n' viqueuve qui por mi,
Qu'i n' rattindeuve qu'one chòse, li momint d' nos uni,

Qu'i n' sèreuve bin heureux, qui quand n' sèraïne èchonne...
C'è bin l'amour qui cause, dijoz qu'è c' qui vos chonne ?
Ziré qui m' voi vol'ti, voi l' dangi tot costé.
C'è malhèreux por li, mais qu'è-c' qui j' pou-z-i fer ?
Li cœur ni s' commande nin; quand i cause fau qu'on rote
Si ji n'a nin Henri, ji croi qu' ji d'vairè sotte !...
(*I sonne on quart d'heure.*)
Volà l' quart di hiût heûre ! Il è tims dè sòrti...
Commint va-j' fer, mon Dieu, faurè-t-i co minti ! ..
Ji n' oise nin-z-è causer, j'a peu qui n' mi questionne
Mi qui n'èva jamais, qui n' bouge nin dè l' maujonne...
Là qu'i vin justumint ?...

Scène XI.

MIYIN et MARIE.

(*Musique en sourdine po les deux scène finale.*)

MIYIN (*interre tot doûc'mint, l'air foirt abattu et s' lai chair
sur one chèyère*).

MARIE (*allant à li*).

Miyin, qu'è-c' qui v's avoz ?

MIYIN (*lent'mint*).

Ji n' so nin bin dins m' pia.

MARIE.

Ça m' fai dè l' poïne por vos.

(*A paurt.*)

Ois'rè-j' bin li causer....

MIYIN.

Vos sèrroz, savoz, m' fèye,

Mi j'ènne irè couchi, ji sin qui j'a sommèye !

(*I s'lève et vou 'nne aller.*)

MARIE (*à paurt*).

Voci l' momint d' causer !

(*A Miyin.*)

Miyin !

MIYIN (*si r'tournant*).

Quoi, qu'è-c' qui gn'a ?

MARIE (*tot près d' lu*).

Bin choutez, vos savoz c'è bin rare quand j'èva,
J'aîme mia d'mèrer vaici ?

MIYIN.

Po ça, v's èstoz gintiye ?

MARIE (*doûce*).

Pou-j' bin sòrti one miètte ?...

MIYIN (*saisi*).

Poquoi fer, don Marie ?

MARIE (*à paurt*).

Qu'è-c' qu'i fau qui j' lî die ? Quoi lî raconter ?... Ah !
(*Tot cherchant.*)

J' vins d'apprinde pa. . Ziré, qui... l' fèye d'à..... Dòre Balhat
È su l' point dè moru... ji voureuve l'aller vòuye.

MIYIN.

Ci c'è po ça, j' vou bin; mais surtout n' fioz qui l' vòuye.

MARIE (*binauche, à paurt*).

Ji so tot l' même sauvée !

MIYIN (*à Marie*).

Ji n' mi sin nin trop bin

J'aureuve peu qui..... quéne fîye....

(*I va s'assîte divant li stove.*)

MARIE.

Ji n' taug'rè wère, Miyin !

Por aviè les nouve heûre ou po hiût heûre et d'mée...

MIYIN (*l' couûpant*).

Nin pus taurd, savoz ?

MARIE.

Non, non, ji sèrè rintrée !

(*A paurt.*)

Quéne fîye qui j'aureuve frèd, ji m' va prinde mi mouchoi.

(*Elle li prind d'lé l'comptoir, li met su s'dos, elle quitte si d'vantrain; puis sérieuse.*)

Ji n' sé s' c'è-st-one idée, mais m' cœur bat cran'mint roid...

MIYIN (*à li-même*).

Comme ji m' sin div'nu flauwe, ji n' tin pus su mes patte.

MARIE (*pinsive*).

Ji n' sé si j' doi 'nne aller ?...

MIYIN.

È-c' qui j' sèreuve malade ?

MARIE (*quittant s' mouchoi*).

Non !... non, ji n'irè nin !... mi d'voir mi r'tin vaici...

MIYIN (*à Marie*).

Vos sèrroz bin les uche, et les fignièsse ossi !

(*Waitant Marie, qui pinse.*)

Eh ! bin, n'è 'nne allez nin ? Vollà d'abòrd hiût heûre ;

Si vos rattindoz co, vos 'nne iroz nin t'te à l'heûre !

MARIE (*rimèttant s' mouchoi sins l' sawoi*).

(*A paurt.*)

Henri, m' rattind j' so sûre !...

(*Waitant Miyin.*)

Si s' douteuve où c' qui j' va.....

(*I sonne hiût heûre, saisie.*)

Hiût heûre !... Henri..... Henri !....

(*Allant d'lé Miyin.*)

Miyin... ji... ji... m'èva ! ..

(*Elle cour érôye pa l' fond.*)

Scène XII.

MIYIN.

MIYIN (*tot seu, après on momint*).

Gn'a l' lampe qu'èva douc'mint, gn'a pus wère di pètrole.

(*Rèfléchichant one miyette.*)

Qu'è-c' qui Marie aureuve, i m' chonne qu'elle è tote drole ?

(I s' lève d'on randon.)

Là qui j'y songe seul'mint, ni m'a-t-elle... nin trompé...
I m'chonne qu'elle trônneuve tote, quand elle m'a v'nu d'mander
L' permission po sôrti...

(I s' rassté en dijant:)

Non, ci n'è nin c' qui j' pinse !...

*(Comme tot-à-l'heure on ètind ploûre, i tonne todis pus foirt puis il allume;
ensîn on deuzième orage qui passe.)*

(Miyin choûtant.)

Tènoz... qu'è-c' qui j'ètind ?... C'è l'orage qui r'commence !...

(I allume on gros coû, i s' lève.)

Ji m'èva... ji so mau... ji n' saureuve pus d'mèrer...

Ji m' va monter couchî... ji sèrè mia dins m' lét !...

(I tonne.)

(I èva tot doûc'mint todis pus accablé.)

Mon Dieu, comme ji d'vins drole .. ji plée dissus mes jambe...

È-c' qui j'aure co l' foice di monter jusqu'à m' chambre ?....

(Il allume, i tonne, li lampe distinct cauzu.)

(Miyin tot pièrdu.)

Ah !... ji stoffe... ji n' voi pus... mes oùye sont tot brouyî...

Mi voix... divin trop flauwe..... ji n' saureuve pus criî.....

(I chai à l' terre comme one masse.)

Ah !.....

(Si r'lèvant sur on brès.)

Ji so bin jondu...

(Il arrache tot c' qu'il a su s' poitrine.)

Comme ji souffe dè l' poitrine...

C'è tot, l'heure è sonnée... ji vos r'trouve, chère Cath'rine !....

(I r'chai po l' bon.)

RIDEAU.

Personnage do deuzème ake :

LALIE, feumme do Blanc, marchande di légume 28 an.
TITINE, vte marchande di légume. 35 »
MARIE, ancienne mèsquenne 26 »
HENRI JILSON, employé 27 »
ALPHONSE, si camarade 27 »
One agent d' police.
Des madame, passant, soulée, gamin.

Li scène si passe su l' marchi des jotte, au commence'mint di l'hivier 1875.

Costume : LALIE et TITINE, habiemint prôpe di marchande di légume; MARIE, habiie
pauvriteus'mint et tote en noir, l'air malåde; HENRI, minape, costume tot rapé;
ALPHONSE, bin prôpe comme au prumi ake; AGENT, en t'nue.

Li théâtre riprésinte li marchi des jotte; dins l' fond à droite et à gauche, si trouve
one tauve avou des légume dissus; des banse autoû des tauve. Au mitant dè
l' place on perron; à gauche, au prumi plan, intrée d'on cabarèt; à droite au prumi
plan, intrée d'one reuwe, astoc l'église Saint-J'han. Au fond à gauche et à droite
intrée d'one reuwe.

L'ABANDON D' L'ÈFANT !

AKE II.

Au lèver do rideau, Titine et Lalie sont d'lé leu tauve; tims in tims passe des gins et tote sôrte di chòse qui pou passer su les reuwe; one madame marchande des légume.

Scène I.

LALIE, TITINE, *one Madame, Passant.*

(*Lalie, adlé s' tauve soffèlle dins s' covet po fer rallumer s' feu.*)

TITINE (*à l' Madame*).

Allons, pirdoz-les !

MADAME (*v'lant 'nne aller*).

Non, c'è trop chère.

TITINE.

C'è po rin !

LALIE (*dè l' Madame, tot soufflant, à paurt*).

Bon Diè, ça fai l' madame, ça n'a nin deux skèlin !

MADAME (*s'arrétant*).

Po quinze cense les deux botte !

TITINE.

Pirdoz-les, malaujie !

Vos m' fioz téll'mint causer, qui j'è so tote naujie.

(*Li Madame, pâye et 'nnè va.*)

A vote service Madame !

(*Madame sôrte.*)

Scène II.

LALIE, TITINE, *Passant, Agent, Gamin.*

LALIE.

Qui c' qui c'è, donc c' feumme-là ?

TITINE.

J' n'èl connais nin d' pus qu' vos !

(*V'nant d'lé Lalie.*)

Quéne chicoteuse c'è ça.

LALIE.

Elle marchande dissus tot.

(*Des gins passent-nu.*)

TITINE.

Tot à fait cosse trop chère.

Faleuve tos mes poria po dix cense po li plaire. .

Ci n'è pus comme dins l' tims !

LALIE.

Ah ! l' commerce è chèyu !

TITINE.

Et on crâne coup èco ! Car mi, j'a d'jà vèyu

Vinte sur one seule journée cinq ou chîx berwèttée !

Mais qué vindage alôrs !... Vosse vie matante Citée

Pou v's è dire one saquoi.

(*Des gins passent-nu.*)

LALIE.

Ji sé bin qui d'vint taurd,

Qui c' n'è pus wère li tims qu'on gangneuve tant des caur.

A c'ste heûre faut grètter deur !

TITINE.

Ah ! c'è bin l' vrai, va, m' fèye.

Scène III.

LES MÊME, *Gamin et des soulée.*

(Des gins, vont autoù des tauve d'à Lalie et Titine; deux soulée vègnent-nu d' droite, des gamin les sutrent-nu en les fiant dâmnner.)

PRUMÈRE SOULÉE.

Gn'a m' feumme qui m'a quitté, pasqui j'aîme bin l' botèye,
Mais mi, ji m' va vinde tot. ..

(On gamtn li attache on papî à s' dos et l' sache pa l' pal'tot, tos les aute si moquent-nu d' zèls.)

(Si toûrnant sur les gamin.)

T'te à l'heûre !... sacrè... gamin ?...

DEUZÈME SOULÉE *(aux gamin).*

Si vos n' foutez nin l' camp, vos sauroz po combin !...

(On Monsieu passe adlé zèls.)

N'è-c'-t-i nin l' vrai monsieur ?...

(I passe tot ntte stns l' waité.)

PRUMÈRE SOULÉE *(à s' camarâde).*

Vins, n's îrans boire li gotte ?

DEUZÈME SOULÉE.

Wèsse qui n's estans vaici ?...

(Les gamin vont cor autoù d' zèls; one agent parât, les gamin courent-nu évôye.)

PRUMÈRE SOULÉE.

Bin su l' marchî des jotte !

(Is interrent-nu au cabarèt à gauche.)

Scène IV.

LALIE et TITINE.

TITINE *(riv'nant do fond gauche).*

Lalie, c'è d'abòrd tot po l' marchî !... Qui fai frèd ?

LALIE.

Mi, c'è m' dèraïne samoïne.

(Brichouddant dins s' covet.)

Ah ! qué mannèt covet...

C'è qu'i n' chauffe nin du tout; c'è l' vrai, savoz, Titine;

Ji n' sé au monde di Dieu, ci qu' l'a dins l' capotine ?

TITINE.

Nos frans mon Chitna boire one jatte di cafeu,

Vos pidroz vosse covet nos î r'mèttrans do feu....

(Elles sôrtent-nu à gauche.)

Scène V.

HENRI.

HENRI.

(Il arrive di droite, tot seu, tot pinsif, habiyi pauvrîteus' mint.)

Les tims sont bin cangî !... j'a bin fait des biestrie,

J'è fais co po l' momint; c' qui m' tracasse c'è Marie !

Jè l'a vèyu volti, mais tot passe même l'amour...

Il arrive des momint qu'on attrape tortos s' tour.

Elle a ieu l' sinque ossi, mais ça m' richait su l' tièsse

Et ji vois bin à c'ste heûre, qui j' n'a-st-i qu'one vraie bièsse...

Mi jè l'a rindu mére et j'a v'lu m'è disfer,

Car, quand j'a connu l' faute, ji n' l'a pus v'lu marier !...

Et v'là d'jà d' ça, deux an... ji n'a pus stî tranquille,

(Des gamin vèquent-nu doûc' mint voler des carotte à l' banse d'à Lalie.)

Elle vineuve mi trover dins tos les coin dè l' ville;

Elle mi r'clameuve des caur po-z-èlèver l'èfant !...

Et mi po l' continter j' lî tappeuve saquant franc...

Alphonse aveuve raison, qui n'a-j' suit ses consèye ?...

Mais non, j'esteuve aveule !... Tot l' monde vou fer parèye !...

C'è quand il è trop taurd qu'on r'grette li tims passé,

On chai si téll' mint bas qu'on n' sé pus s' ramasser !

J'a tot d' suite cangi d' vie, ji n' so pus qu'one canâye,
Ji boi comme on trau d' terre et ji r'cherche les batâye.
J'enne a si téll'mint fait qu' mes parint m'ont chessi
Et s'ils avâinent oisu, j' croi qu' m'aurâinent bin r'noyi....
A c'ste heûre, ji n' travaye pus; j'a stî chessi pa m' maisse,
Pasqui j'aveuve volé saquant franc foû di s' caisse !...
J'èl oise bin dire mi même, ji n' f'rè jamais rin d' bon...
Ji n'a qu'one chose à fer, d' m'ègazi po l' légion !...
(*I va po' nne aller pa l' gauche, Alphonse interre; Lalie et Titine rivègnent-nu
à leu tauve et des gins vont d' lé zèls.*)

Scène VI.

HENRI, ALPHONSE, LALIE, TITINE, *gins*.

ALPHONSE (*li rêscontrant*).

Tins, qui volà !...

(*Saisi.*)

Henri !...

(*Allant à li.*)

Qué nouvelle ?

HENRI (*gêné*).

Ça n' va wère.....

(*A paurt.*)

I m' va r'clamer les caur qui j' li doi ?...

ALPHONSE.

Vie histoire ?

(*A paurt, en l' waitant.*)

Il è tot l' même minabe...

HENRI (*tièsse bâchiê*).

C' n'è pus wère li bon timps,
Quand n's avâine tant d' plaiji...

ALPHONSE.

Mais, c'è pace qui t'vou bin
Si t'è pauve et minabe, ça ci n'è qui di t'faute,
Ti bonheur è croulé comme on vrai chèstia d'caute...
T'aveuve one si bonne place, des bons parint...

HENRI (*tièsse bâchê*).

C'è l'vrai.

ALPHONSE.

Qui t'vèyainne voltî comme li purnale di leu-z-ouye !
A c'ste heure, i t'ont chèssî, car ti n'è...

HENRI (*r'lèvant l' tièsse*).

Qu'one arsouye...

ALPHONSE.

Portant, gn'a cor on r'mède ?

HENRI.

On r'mède, disse ?.. li quéque donc ?

ALPHONSE.

Marier Marie...

HENRI.

Jamais !...

ALPHONSE.

Poquoi ?

HENRI.

Pace qui j' di non !

Ji sé qu'ji n' fai nin bin, mais ji n' cange nin d'idée.

ALPHONSE.

Portant c'è-st-one grande faute qui d'mande d'èsse rèparée ?
Ah ! si t' m'aveuve chouté !

HENRI (*embêté*).

C'è bon, n' causans pus d' ça !

Ji sé bin c' qui j' doi fer ! j'a m' tiesse comme on' saya !

ALPHONSE

Et po mes vingt franc, donc, faurè-t-i co rattinde ?...

HENRI (*r'toûrnant ses poche*).

Faurè bin, camaràde, ji n' saureuve nin les rinde !

ALPHONSE (*à paurt*).

Nin one vie cense sur li..... fau qui j' li die deux mot.

(*A Henri.*)

Intrans one miètte vaici !

(*Is interrent-nu au cabarèt, gauche.*)

Scène VII.

LALIE et TITINE.

LALIE (*à Titine*).

C'è l' vrai, c'è comme vos d'joz !...

(*One Madame va d'lé Lalie.*)

Qui d'mandez, donc, Madame ?

MADAME.

On kilog d' chicorée !

LALIE.

Tot d' suite vos auroz ça !

(*Elle li siève.*)

Vos sèroz bin pèsée.....

Scène VIII.

LES MÊME et MARIE.

MARIE.

(*Arrive di droite, avant-scène, tossant, poirtant one éfant su ses brès.*)

Ji n' sé ci qui j' doi fer.... et portant, faurè bin,

Ah ! pauve pitit éfant, li qui n' si doute di rin !...

Li qui j' voi si voltî, mi seul bonheur su l' terre,
Faurè m'è séparer... car ji n' viqu'rè pus wère...
Mon Dieu, qu'è-c' qu'i d'vèrè si j' mour à l'hospitau ?
On l' mètrè dins l'hospice, quéne fie i toun'rè mau...

(Sospirant.)

Ah ! comme li vie è deur... comme j'aurai stî punie,
Ci n'è qu'on misèrabe qu'aurè v'nu gâter m' vie...
Apris l' moirt d'à Miyin qu'a v'nu tot boul'verser..
Ji n' saureuve quausu dire tot c' qui j'a traversé !
Les parole d'à Ziré sont présinte à m' mémoire,
Si j'èl aveuve chouté ?... mais, ji n'èl v'leuve nin croire.
C'pendant j'a stî trompée !... trompée par on vaurin....
Qui m'a volè mi-honneur et traité comme on chin !
Ji fieuve mau j'èl sé bin, j'esteuve one miyette coupabe,
Mais ji n' saveuve nin co, di d'quoi l'homme è capabe...

(On étind l'orgue di l'église Saint-Jean qui va.)

Ji so bin décidée, fau qu' j'abandonne mi-êfant...
Portant mi-amour por li divin todis pus grand...
C'è mau çu qui j' va fer, mais qui l' bon Diè m' pardonne
C'è l' misère qui m'oblige car mi ji so trop bonne !...

(A-st-êfant.)

Avant d' nos séparer, fau qu' j'adresse au bon Diè,
Mes dairènès prière....

(Choûtant l'orgue.)

L'èglîche è là, tot près...

(Elle va à droite, avant-scène.)

Scène IX.

TITINE, LALIE, HENRI, ALPHONSE.

LALIE (*à Titine*).

Là qu' j'a d'abòrd vindu tot c' qui j'aveuve su m' tauve.
Di d'ci dins dîx minute, ji r'mètrè tot dins m' cauve !

TITINE.

C'è cor one bonne journée, ji n' mi plain nin non plus.

LALIE (*waitant*).

Vos n'avez pus grand chose !

TITINE.

Saquant tièsse di cabu !

Nos irans nos r'chandi et n' boirans cor one jatte !

(*Elles sôrtent-nu pa l' reuwe do fond gauche, Henri et Alphonse sôrtent-nu do cabarèt.*)

ALPHONSE.

Ainsi, c'è-st-inutile ?...

HENRI.

Ohi, j' l'a dit tot-rate,

Et po n'importè quoi, persônnè ni m' frè cangi ?

Jè va 'nne aller po l' France et j'irè m'ègagi...

ALPHONSE.

Eh ! bin, tant pire por toi... ji voit qu' gn'a pont d'avance,

Di t' fer comprinde raison ! Ji t' fai cadeau d' mes sence,

Ji t' sohaite bon voyage...

(*Li donnant l' mou ain.*)

HENRI.

Merci !

ALPHONSE.

Mais, t'aurè deur

Et ti r'grett'rè sovint ti vîx pays d' Nameur...

(*Henri d'meure tièsse bachie, Alphonse vou 'me aller pa l' droite avant-scène et voit arriver Marte; i rêscule saisi et dit au public.*)

Marie, avou-st-èfant !... oh !... l'affaire si complique ?...

(*I cour évôye pa l' fond à droite.*)

Scène X.

HENRI, MARIE.

(*Marie, rabrèsse si t'èfant et n' rimarque nin Henri qui waite à l' terre tot pinsif.*)

HENRI.

Di d'ci dins vingt-d' quatre heure, j'aurè quitté l' Belgique...

Ji n'a pont d'ïcaur sur mi, laurè fer l' vòye à pîd !

(*Décidé.*)

Ji n' rescule nin po ça !... j' so prête... j'a mes papî !...

(*I vou 'nne aller, mais i r'marque Marie, il è saisi.*)

Quoi ?... Marie...

MARIE (*saisie*).

Oh ! Henri... c'è l' bon Diè qui l'avòye...

HENRI (*à paurt, en s' risachant*).

Commint c' qui j' va m'y prinde, po 'nne aller sins m' fer vòye?..

(*I vou 'nne aller doïc'mint.*)

MARIE (*s'avançant*).

Henri ?

HENRI (*s'arrêtant*).

Wàye, ji so pris...

(*I bache li tièsse.*)

MARIE (*d'lé li*).

Choutez-m' on seul momint...

HENRI (*embêté*).

Eh ! bin quoi, qu'è-c' qu'i fau ?... Aye, qu'on s' dispêche vit'mint...

MARIE.

Si ji m' trouve su vosse vòye, c'è l' hazard qui m' amoïne,

Ji n' vos a pus vèyu dispeuye bin des samoïne ?...

C'pendant ji songe à vos...

HENRI (*lèvant les spale*).

Volà todis s' chanson...

MARIE.

Ji so binauge di vos r'vòye, por one èsplication,

Et puis, po v' rappèler tote vos bèllès promèsse...

(*Suppliante.*)

Henri, ji so malåde, ji plée dizo l' faiblesse ;

Si j' vineuve à moru, qui d'vèreuve nosse pitit ?

(*I n' bouge nin, ni di rin.*)

Vos n' dijoz rin, portant, c'è vosse song, c'è vosse fi !...

HENRI (*comme on r'proche*).

Oh ! c'è c' qui ji n' sé nin !...

MARIE.

Taijoz vos, malhonnête ?

N'è d'joz pus des parèye, car li bon Diè v's awaite...
Si ji n' so pus honnête, ci n'a stî qui par vos,
Vos seul, qui m'a trompé, qui m'a promettu tot...
V' savîz bin c' qui vos flîz, vos l'avoz su l' consiince,
Et l' bon Diè tin des vège bramint pus grande qu'on n' pinse...
Quand j'esteuve mon Miyin, vos n' causîz wère comme ça ?
Vos n' viquîz qui por mi, mais ... ci n'è pus c' tîmps-là...
Li faute è faite, c'è tot... ji n' so qu'one malhèreuse !...
Quand ji passe dins les reuwe, ji so vraimint honteuse.
Tot ça, c'è cause di vos !... Vos p'loz tot rèparer,
Si vos choutez vosse cœur, vos pourroz nos sauver...
Ji rattind vos parole !

HENRI (*embêté*).

Po m' nêyî dins l'misère,

Jamais !...

MARIE (*rèsculant, saisie*).

Henri !... c'è tot !... Ci coup-ci ji voi clère !
Vos n'estoz qu'on vrai lâche !

HENRI (*lèvant les spale*).

Ci n'è nin do novia !...

Avoz d'abòrd fini ?

MARIE (*s'eschauffant*).

Vos n'estoz qu'on bouria....
Waît, vos n'valoz nin co l' boquet d' coide po vos pinde !...
(*Waitant-st-êfant et l' rabrèssant.*)
Pauve êfant !...

HENRI (*li waitant su l' costè, mais ni plèyant nin*).

Ji m'èva, ji n' vou pus rin ètinde
Car ji m' sin tot r'moué !...

(*I sôte vite pa l' droite.*)

MARIE (*rilèvant l' tièsse, li vèyant 'nne aller*).

Ni riv'noz jamais pus....

Scène XI.

MARIE.

MARIE.

(*Elle è tote seule, i n' passe personne, riv'nant à l'avant-scène.*)

A c'ste heure, c'è fini, tot espoir è disparu....
Pauve pitit innocint, vos n'avez pus pont d' père,
Quéne fie dins saquant jou, vos n'auroz pus vosse mère...

(*Elle brai.*)

Mais, mon Dieu, quand ji songe poquoi ji so vaici,
Ji frum'jîe, ji trônne tote !...

(*Elle va vouye di tos les costè.*)

Ji n' voi persônne par-ci,

Profitans do momint...

(*Elle avance dins l' fond, waitant todis autoû d' lèye, elle discouve si-t-èfant.*)

Jè l' va mette là, dins l' banse...

(*Elle riwaite si-t-èfant et l' rabrèsse.*)

Faut qui j' vos abandonne, por mi liquéne souffrance...

(*Allant tot près, puis riv'nant cor en l' rabrèssant, waitant autoû d' lèye.*)

Ji vos quitte, chér èfant, mais si j' pou co viquer,
Ji sèrè todis là, po rach'ter c' qui j' va fer !

(*L' rabrèssant.*)

Chér pitit ange, adieu !...

(*Elle li met vite dins one des banse d'à Lalie ; on fait do brût dins l' cabaret, les
soulée sont poussée à l'huche, Marie en les vèyant cour vite évôye pa
l' fond droite.*)

Scène XII.

Les deux soulée, gins, LALIE, TITINE.

(Li prumère soulée è déjà assez long et n' di rin, i waite si camarâde, qu'è foirt sou et qui s'arrête devant l'uche do cabarèt.)

DEUZÈME SOULÉE (*mostrant l' pougne au cabarèt*).

Vos auroz d' mes novelles,
Sâle mannet cabar'tî !...

(Li prumère soulée vint l' sachi po l' brès mais l'aute si r'toîne dissus.)

Vas-è, pourichinelle,
Ti n'è qu'on vrai gamin ; si ji m' choutreuve jamais,
(Des gins règnent-nu les voûye.)
T'aureuve one fameuse danse ; ji n' sé quî qui m' tin...

PRUMÈRE SOULÉE.

Mais,

Faureuve sawoi po ça !... C'è qui gn'a co persòne,
Qu'a seu l' batte, là, c'ti-ci...

DEUZÈME SOULÉE.

Comme on chèt ji t' sitròne...

PRUMÈRE SOULÉE.

Bin saye, si ti t' sin homme !

DEUZÈME SOULÉE (*i l'apougne*).

Attin, j' t'èl va mostrer...

(I s' battent-nu, si d'churent-nu et vont culbuter d'lé les banse d'à Lalie ; les gins sont d'lé zèls.)

LALIE (*en è r'sachant onque*).

Hai là, c'è bon comme ça, t'èl va tot dischurer...

DEUZÈME SOULÉE (*allant à droite*).

Canaye, ji n' li fieuve rin...

PRUMÈRE SOULÉE (*levant l' pougne, allant à gauche*).

Ji t' sipiereuve les patte...

TITINE.

Allez-r'zè d'lé vosse feumme...

PRUMÈRE SOULÉE (*mouai*).

Mi, ji n' so nin one gatte...

LALÎE.

Non, mais c' n'è nin bin fer, dè batte one homme qu'è soû,
Vos divrîz-t'èsse honteux...

PRUMÈRE SOULÉE.

C'è d'jà po l' troizème coû...

Nèrin, nos nos r'voirans...

*(I va pa l' droite, avant-scène et l'aute va comme i pou pa l' droite do fond;
les gins l' waitte-nu 'nne aller.)*

Scène XIII.

LES MÊME, *sauf les* DEUX SOULÉE, puis ONE AGENT.

ONE GINS (*qui waite*).

Il ènne a 'ne belle di chique...

LALÎE (*adlé zèls; Marie vin s'mostrer à l' coine dè l' reuwe di droite
avant-scène, waite su l' place*).

C'è-st-one saquoi d' bin laid, one homme qui boi do chnique.

TITINE.

Ji plain les malhèreuse qu'ont des homme comme ci-t-là;
Volà d'abôrd onze heure.

LALÎE (*allant à s' tauve*).

Ji m' va r'mette mes banstia...

*(Elle ramasse des banse di d'sus l' costé; les gins rient-nu d' vouye li soulée;
Lalîe prind l' banse avou l' éfant.)*

MARIE (*à paurt, qui waite*).

Qu'è-c' qui l' brave feumme va dire, quand...

LALIE (*saisie, waittant l' banse*).

Titine, vin one miètte...

MARIE (*trônnante*).

Qu'è-c' qui va-t-arriver...

(*Elle waitte todis.*)

TITINE.

Poquoi ?

(*Elle vin avou des gins.*)

LALIE.

Waitte dins m' bans'lette,

Ci qui j' vin dè trover; c'è-st-on bia gros mouchoi...

(*Lévant l' banse.*)

Comme li banse è pèsante...

TITINE.

Qu'è-ce ça por one saquoi ?

(*Elle disfait one miètte li mouchoi, i waittent-nu tortos.*)

TORTOS (*saisi*).

One èfant !...

(*Lalle li prind.*)

TITINE.

È-c' qu'i vique ?...

ONE GINS.

Quî-c' qui c'è qu' l'a v'nu mette ?...

MARIE (*trônnante*).

Persônne ni m'a vèyu !

LALIE (*l'èfant dins ses brès*).

Il è cor à l' fachette...

Commint c' qui gn'a des mère qu'aband'nu leu-z-èfant ? ..

MARIE (*à paurt*).

S' elle saveuve mes raison...

LALIE (*li rabrèssant*).

Et mi qui les aime tant...

TITINE.

I faut n'awoi pont d' cœur...

LALIE.

Et vramint pont d'entraye...

Po fer des ake parèye; faut-esse co d' pus qu' canaye...

MARIE (*cachant s' visage*).

C' qu'i fau qui j'ètinde dire...

LALIE (*mostrant l'èfant*).

Waitîz l' bia p'tit mouchon.

ONE GINS.

I pinse vòuye si moman !

MARIE (*si t'nant à poinne*).

Comme ji souffe !...

LALIE.

T'a raison !

Pusqui jè l'a trové, jè l' rèpoite è l' maujonne

Avou mi p'tite Lucie, i s'amus'ront èchonne...

A c'ste heure j'a deux èfant...

MARIE (*lèvant les brès au ciél*).

Sauvé !... mon Diu, merci...

(*One agent d' police interre bon-~~u~~-è roid di gauche et vin d'lé les gins.*)

AGENT D' POLICE.

J'arrive au grand galop !... parai qu'on s' ba vaici ?

ONE GINS (*riant*).

On s'a battu, v'loz dire ?...

ONE AUTE (*à paurt*).

Quand l' bataye è bin hiûte,
On voi seul'mint l' police !

AGENT.

Mais...

LALIE.

Là bin dix minute. .

TITINE (*moqueuse*).

I n' v'laine nin vos rattinde, vos d'mèriz trop longtims !

AGENT (*vexé*).

Ji n' so nin tos costé !... Puis çoci n' vos r'garde nin...
Et pont d' rassemblement !...

(*I pousse les gins.*)

ONE GINS.

Mais gn'a cor one affaire ?

AGENT.

Quoi ?

LALIE (*mostrant l'èfant*).

Là c' qui j' vin d' trover, là, dins m' vie banse d'onzère.

AGENT (*saisi, pirdant s' calpin*).

One èfant... mais quand ça ?

(*Marie si r'mosterre à droite, saisie en vèyant l'Agent d' police.*)

MARIE.

Li police !

LALIE (*l'agent s'crît*).

Bin choutez :

Ji r'metteuve tote mes banse et j'alleuve èraller
Quand, sins m'attinde à rin, ji r'marque on bia mouchoi.
Ji crie après Titine, j' trônneuve, ji n' sé poquoi !

Ji sache li banse d'lé mi, ji sins qu'elle è pèsante
J' prind l' mouchoi, j' voi l'èfant !... alôrs j'esteuve trônante

L'AGENT (*qu'à scrît tot l' tîmps*).

Bin c'è-st-one saquoi d' drole !... Personne n'a rin vèyu ?

TORTOS.

Personne !...

AGENT (*à Lalîe*).

D'abord nosse dame, avou mi faurè v'nu !

LALÎE

Monsieur, gn'a nin dangî pusqui l'èfant j' l'aurdée.

AGENT.

Fau qu' vos v'noche au bureau.

LALÎE.

Mais poquoi ?... quène idée ?

Li pauve pitit èfant, mi jè l' voi d'jà voltî...

MARIE (*heureuse*).

C'è l' bon Diè qu' m'a guidé ..

LALÎE.

Ji n' sé trop l' riwaitî

Ji n' pou pus m'è disfer ?

AGENT.

Fau v'nu d'lé l' commissaire,

L'èfant n'è nin d'à vos, faut v'nu gn'a pont d'affaire;

Si personne n'èl riclame, on pourrè vos l' lèyî...

TITINE (*à Lalîe*).

Lalîe, va jusqu'à là, po l' police fau plèyî !

Ji r'mettrè tes banstia !

LALÎE (*si décidant, à l'Agent*).

Bin vinoz, ji so prête.

ONE GINS.

Madame, ci qu' vos fioz-là mèrite bin qu'on l' rèpète,
V's avoz l' cœur bin placé, vos fioz l' pus belle action !...

TORTOS.

C'è bin l' vrai.

MARIE (*rifrottant ses ôûye*).

Quéne brave feumme !

AGENT (*à Lâlîe*).

Vos froz l' déclaration

Puis vos r'vèroz ?

LALÎE.

C'è bien !

(*I sôrtent-nu.*)

GINS.

On l' saurai vite è l' ville !

(*Tos les cias qui sont en scène vont jusqu'au fond do théâtre en moïn'rant Lâlîe
qui va pa l' reuwe droite do fond ; Marie en les vèyant 'nne aller avance su
l' place et suit doûc'mint les gins en dijant :*)

MARIE.

Ji sé qu'i sèrè bin, ji pou moru tranquille !

RIDEAU.

Personnage do troizème ake :

LALIE, feumme do Blanc, marchande di lègume	28 an.
TITINE, vie marchande di lègume.	55 »
MARIE, ancienne mesquenne	26 »
BATISSE LI BLANC, ovri houyeu.	32 »

Deux p'tits èfant à l' fachette.

Li scène si passe dins l' chambe d'à Lalie, li même jou qu'au deuzème ake
à 7 heûre à l' nait.

Costume : LALIE, tènue di moïnage prôpe; TITINE, comme au deuzème ake; MARIE,
comme au deuzème ake; BLANC, habîy'mint d'travail di houyeu avou s' bidon,
p'tit bourgèron bleu.

Li théâtre riprésinte li chambe d'à Lalie, prôpe moïnage; uche au fond à gauche;
on buffet, fond à droite, chand'ler avou chandelle dissus l' buffet; one situve
à gauche avou one cheminée, des chàyère, tauve à droite, tot près one berce; uche
à droite, 2^e plan.

ÈMON L' BRAVE LALIE.

AKE III.

Au lever do rideau, Titine et Lalie sont en scène; Titine è-st-assite à gauche dè l' berce et Lalie à droite. Titine tin li p'tite Lucie su ses brès et joue avou; Lalie tin l'èfant trové et li donne à mognî; li lampe è-st-allumée, elle si trouve su l' tauve.

Scène I.

LALIE et TITINE.

TITINE (*elle chante et fait danser l'èfant*).

A dada
Sur lé ch'val dè son papa,
Il a tant mangé
Du blé
Qu'il est tout pèlé !...
Hioup !... ta !... ta !...

Oh ! li p'tite canâye va !

(*Elle li rabrèsse.*)

Fioz rizette à moman ?

LALIE (*elle donne à mognî au p'tit*).

Waitîz donc, comme i mougne, li pauve pitit èfant.

TITINE.

Comme i vos waite !

LALIE.

I m' fai des ouye, c'è-st-one affaire !

TITINE.

Mais, vos n' racontez nin, çu qu'a dit l' commissaire ?

LALÏE.

Tin, ji n'y songeue nin ! J'a fait l' dèposition
Di c' qui s'aveuve passé. J'a d'mandé l' permission,
D'aurder l'èfant por mi, qui j' li sièvreuve di mère !

TITINE.

Et qu'a-t-on répondu ?

LALÏE.

Li commissaire Rosére.
Di service au bureau, m'a promis qui freuve tot,
Tot c' qu'i sèreuve possible po qu' l'èfant seuye d'à nos,
Si di d'ci dins quinze joû. gn'a persônne quèl' riclame,
L'èfant d'vairè nosse fi.

TITINE.

C'è quéne flye d'à 'ne grande dame ?

LALÏE.

Mi ji n'a nin l'idée, c'è putôt d'à 'ne pauve gins !
Car, quand on waite les lagne, on voi qui ça n' tin nin.
I gn'a tant qu'ont misère, qui n'ont nin one seule crosse
Po nourri leu-z-èfant, qui traînnent-nu viès leu fosse !
Po n' nin les vouye moru, leu mère, qui les aime tant,
Les abandonne sovint à l' pitié des passants...

TITINE.

C'è bin l' vrai ! Li misère pousse à fer bin des chôse ;
Et quand on y songe bin, l' viy des pauve n'è nin rôse !

LALÏE.

Et nos nos plaindans co nos aute maugré tot ça !
Nos d'vans r'merci l' bon Diè !

TITINE (*i sonne 7 heûre*).

Là sept heûre, ji m'èrva !
(*Elle met l'èfant dins l' berce.*)

I fau bin qu' j'è r'vôye vouye qui nouvelle à m' moinage ;
(*Riv'nant.*)

Qu'è-c' qui Baptisse va dire quand i r'vèrè d' l'ovrage ?

LALIE.

Oh ! Baptisse m'approuv'rè, ji sé qu'il a bon cœur,
Por li, les p'tits èfant, c'è l' pus grand d' ses bonheur !
I d'mande tot-fér on fi.

TITINE (*ènne allant*).

Po fer l'cope avou l' fèye !

Et bin, vos 'nnè là onque !

LALIE (*waitant l'èfant*).

I m' chonne qu'il a sommèye !
Ji m'èl va r'mètte dins s' berce !

(*Elle li r'met.*)

TITINE.

Et mi ji m' va raller.

Allons, po jusqu'à d'moin !

(*Elle èva.*)

LALIE (*pirçant l' lampe*).

Taurgîz, ji m' va v' lumer.

(*Elle va l' lumer.*)

Scène II.

LALIE.

LALIE.

(*Quand elle rivin, elle waite à ses cass'role su li stove, puis r'vin s'assite
à gauche de l' berce et bercéye.*)

Baptisse sèrè saisi quand j' li dirè l' nouvelle ;
Vollà passé sept heûre, ji so sûr qui distelle.
Li qui n' s'attind à rin, i sèrè bin surpris,
Quand jè li va mostrer qui nos avans on fi !

Au matin gn'aveuve rin, nos n'avaïnnne qui Lucie,
Por à l' nait quand i r'vin nosse famille è grochiè !
C'è vite fer dè l' bèsogne... et portant c'è comme ça,
Nin co sur one journée vo-l-là div'nu papa !
Ji m' rafie qu'i rinterre !

(Elle si lève.)

Ji m' va mette les assiette

(Elle met l' tauve.)

Ji crois qui l' soupe è chaude, quittans-l' ju dè l' couviète
(Elle va à li stove et fai c' qu'elle di.)
C'è qui, po m' cher Baptisse, li qui j' voi si vol'ti,
J'aïme bin d'esse todi prête, quéne fiye di m' fer bruti.
Mais, c'è l' mèyeu des homme ; gn'a bin wère di parèye
Et dire qu'i gn'enne a tant qui n' sont qui po l' botèye !...
Li travail et s' famille, volà ses grands plaiji.
Quand si journée è faite, qu'i sin qu'il è nauji.
I s'assid tot près d' mi, li s' gazette dilé l' tauve,
Ou joue avou li p'tite et li raconte des fauve !
Enfin ji n' di qu'one chòse, il è bon comme li poin ;
Ossi j'è so fine sottte et j'èl siève aux p'tits soin !

(One pòse.)

Tènoz, ji songe seul'mint, téll'mint qu' j'esteuve pressée,
Qui j' n'a nin co compté c' qui j'a fait su m' journée !

(Elle va à l'armoire coire si chènà puis r'vin.)

Ji n' mi plain nin todis, j'a cor assez vindu !

(Elle waite didins, puis tote saisie.)

Mais, commint ?... è-c' bin l' vrai !... Mon Dieu j'a tot pièrdu...
Mes lîve et m'porte-monnaie èstainnent didins m'grande poche...

(Elle sache foù on mouchoi roge.)

Dins m' chènà gn'a pus rin !... gn'a pus qui m' mouchoi roge...
Ji m' va vite à l' vallée, dire qu'on waite aux èfant,
Pace qu'i fau qui j'èvôye qui j'a 'ne saquoi d' pressant.
Alòrs, ji courrè vite dissus l' place dè l' Mannouye,
Ji n' frè vramint qu'one couse, ji courrai tote li vouye

(Elle vou 'nne aller, mais justumint on bouche à l'uche; saisie elle rèsente.)

I m' chonne qu'on bouche ?... Entrez !

Scène III.

MARIE et LALIE.

MARIE (*intrant timid'mint*).

Bonsoir, Madame !

LALIE.

Bonsoir

I fai spais su l' montée, donc ?

MARIE.

Bin, cor assez noir !

Madame è-c' bin vaici, èmon Baptisse Delfosse ?

LALIE.

Ohi, poquoi ?

MARIE (*waitant l' berce*).

Pace qui...

LALIE (*saisie, tot d'on coû*).

Mon Dieu !... vos v'noz d'à l' fosse ?...

Baptisse..... sèreuve... toué ?...

MARIE (*vite, po l' rapaugî*).

Non, j' vos rappoite çoci !

(*Elle li donne li grande boûse avou les caur et les live.*)

LALIE (*pirdant l' boûse, tote saisie*).

Mes live et m' porte-monnaie !

(*Pirdant l' moain d'à Marie.*)

Commint va-j' vos r'merci !

(*Après on momint.*)

Comme vos m'avez saisi, ji n' mi ra nin co tote !

C'è qui d'on coûp d' grisou, l' houyeu è vite capotte.

Commint c' qui v's avoz seu qui l' bouse esteuve mi bin ?

MARIE.

C'è pas l' pus gros des live, gn'a vosse nom qu'è scrît d'dins.

Si j'aureuve aurdé tot, ji n' sèreuve nin pus riche.
Ji so pauve, j'el sé bin, mais j' gangne honnêt'mint m' miche.

LALÎE.

On voi qui v's estoz brave, ji vou vos r'compinser !

MARIE.

Oh ! madame !

LALÎE.

Ji vou mi ! Vos n' vois'roz nin r'fuser.

MARIE (*à paurt*).

S' elle si douteuve jamais...

LALÎE.

Ji va vaici, dins l' chambre

Et ji r'vin.

(*Elle sôte à droite.*)

MARIE.

Fioz madame !...

Scène IV.

MARIE.

MARIE.

Ji trônne tote su mes jambe !

(*Elle waite autoû d' lèye, puis fixée li berce et choûte s' on n' fai pont d' brât.*)

Persônne ni m' saureuve vouye... cher fi, v'noz dins mes brès !

Quéne fyîe c'è l' dairin côup, qui vosse mère vos voirè...

(*Elle va po prinde si fi, mais elle dimeure tote saisie.*)

Qu'è-c' qui j' voi... deux éfant !... on direuve one germâle,

Mais, ji r'connais bin m' fi, mi cher binainmé Châle.

(*Elle li prind dins ses brès et l' rabrêsse.*)

Ji n' pinseuve pus vos r'vouye, mais l' bon Diè n' l'a nin v'lu,

Comme par on côup d' hasard ji vos r'voi aujourd'hu !

J'esteuve adlé Saint-Jean et ji voi v'nu l' police.

On èmoinne li brave feumme, l'agent fieuve si service;

Ji m'avance d'lé les gins et ji voi dins l' couro
Comme one espèce di sache qu'esteuve cor assez gros...
Jè l' ramasse, j' waite didins... por mi c'estait l' richesse.
Alôrs, ji m' dimandeuve à quî ça pleuve bin esse ?
Ji m' risache su l' costé, ji r'waite cor on coup d'dins
Et j' voi dins l' fond dè l' bouse one cope di p'tits calpin.
Ji prind l' pus gros des deux et j' vois scrî drî l' couviette
On nom : Madame Delfosse; i gn'aveuve même one lette.
Quand j'a vèyu c' nom-là, mi coirps à tot r'moué,
C'esteuve li nom dè l' feumme qu'on v'neuve di remoinrner.
Ji v'neuve dè l'ètinde dire et j'a d'mandé st-adresse.
J'a v'nu dix cou dins l' reuwe, passant d'zo ses fègnesse,
Car ji n' oiseuve intrer ! Après bin des momint
Ji so tot l' même montée rinde ci qui n' mi vin nin !
En même timps,

(Elle sitrint-st-éfiant.)

Ji pou r'vouye li seul trësôr di m' vie,
Mi pauve pitit éfant, qu'avait l' mine si jolie !

(Elle li rabrèsse, puis dressant l'oreye.)

Merci, mon Dieu merci, di m' protéger tant qu' ça.
Rimettans-l' bin douc'mint, ji vin d'ètinde des pas !

(Elle li rabrèsse co et l' rimet comme il esteuve.)

Scène V.

LALIE et MARIE.

LALIE (*avou des habîemint*).

Tènoz, pirdoz çoci !

MARIE.

Mais !...

LALIE.

Gn'a pont d' mais qui tègne,
Voci deux chautès cotte qui j' metteuve li dimègne.
Vos m'avez dit d' t'à-l'heure qui v's estiz pauve ?

MARIE.

Ohi,

Mais vos estoz trop bonne.

LALÎE.

Non, non, pirdoz çoci !

Ji di qu'one telle action mèrite si rècompinse ;

Elle sèront bonne por vos, gn'a wère di diffèrince !

MARIE.

One rècompinse Madame, vos l' mèritez mia qu' mi,

Ji n'a quausu rin fai, po qu' vos m' traitèche ainsi !

Mais vos, c'è bin aute chòse !

(Elle waite li berce.)

LALÎE.

Vos...

MARIE *(saisie, à paurt)*.

Ji divreuve mi taire !...

LALÎE.

Vos savoz bin c' qui gn'a ?... Vos connichoz l'affaire ?

MARIE *(èbarrassée)*.

Ohi !... j'esteuve d'lé Saint-Jean, des feumme.. m'ont dit tot !

LALÎE *(on ètind monter)*.

Què di-st-on ?

MARIE.

Bin.....

LALÎE *(choûtant)*.

On monte !... C'è m' boulomme, taijans-nos !...

Car i n'è sé co rin.

(Elle va viè l'uche.)

MARIE *(à paurt, allant à droite)*.

Mon Dieu !

Scène VI.

MARIE, LALIE, BAPTISSE.

BAPTISSE.

(Il interre en chufflant, il è co tot mannèt, i met s' bidon su li cheminée.)

Bonsoir, Lalie.

LALIE (*riv'nant à l' berce*).

Bonsoir, Baptisse !

BAPTISSE (*vèyant Marie*).

Madame !

(*Puis à Lalie tot quittant s' pal'tot.*)

Li p'tite è-st-elle couchie ?

È-c' qu'elle tosse cor one myiète !

LALIE (*traînnant*).

Ohi !... mais

BAPTISSE (*saisi*).

Mais diquoi ?

Sèreuve-t-elle .. par hazard... aureuve-t-elle... one saquoi ?

LALIE (*Baptisse vou s'avancê, Lalie l'arrête*).

Ni vos saisichoz nin, gn'a...

BAPTISSE (*avançant maugré lèye*).

Sia, ji vou vouye ?...

(*Arrivé d'lè l' berce i n'oise pus aranci.*)

Mi pauve pitite Lucie !...

(*I s' lance dissus.*)

MARIE (*à paurt*).

Ji voureuve iesse èvouye !

BAPTISSE (*divant l' berce, s'arrête saisi*).

Qu'è-c' qui tot ça vou dire ?... Ji voi deux p'tits éfant ! ..

Ji r'connais nosse pitite. . mais l'aute ?...

LALIE.

Ni d'joz nin tant ?

Ji m' va vos raconter tot c' qui concerne l'histoire,
C'è-st-one bin drole di chòse, ça ji vos prie dè l' croire.

BAPTISSE.

Ji vos choûte ?

MARIE (*qu'è gênée*).

Mais madame, ji va quéne fyîe gêné,
Ji m'èva.

LALIE.

Dimèrez donc brave feumme, dimèrez ;
V' n'estoz nin d' trop vaici ! Volà c' qui gn'a Baptisse :
J'alleuve rimette mes banse didins l' cauve d'à Jilisse
Nos estainne si binauche, li vindage alleuve bin
I n'esteuve co qu'onze heûre et nos n'avainne pus rin.
Nos allans mon Chitna po boire nosse pitite jatte,
Quand nos sôrtans, ji vois deux homme qu'allainne si batte...

MARIE (*à paurt*).

Ji sins m' cœur qui sônne tot quand ji m' rissovint d' ça !

LALIE.

Tot en s'apougnant, i roulent-nu dins mes banstia...
Ji cours vite adlé m' tauve quéne fyîe qu'on n' m'è l'ècrasse.
Les deux homme bèroulânnent dins les broûs, dins les basse
Tot s' donnant des côup d' pîd, des côup d' pougne tot costé !
On les a séparé, car i s'aurânnent chetté !
Do tîmps qu'ils ènn' allânnent, mi ji r'mètteuve mes banse
Mi dispêchant vit'mint, pusqui j'esteuve d'avance.
J'alleuve awoi fini, quand tot d'on côup ji voi
Dins l' fond d'one di mes banse one espèce di mouchoi ?
J'èl vou prinde, mais.....

MARIE (*à paurt*).

C'esteuve mi-éfant !...

LALIE.

Gn'aveuve aute chòse.....

C'esteuve...

BAPTISSE.

(Waitant l' berce.)

Li p'tit !

LALIE.

Tot jusse !... bia comme one pitite rôse !

Ni d'mandant qu'à viquer ! Vite, j'èl prind dins mes brès

Et jè li siève di mère...

MARIE.

L' bon Diè vos r'compins'rè !

LALIE.

Merci, madame ! Apuis comme one agent passeuve

Nos li avans dit tot et pusqu'on l'exigeuve,

J'a stî d'lé l' commissaire qui m'a co d'mandé tot.

Alòrs mi, j'a d'mandé po qu' l'èfant seuye d'à nos ?

Si persônne n'èl riclame, i sèrè d' nosse famille...

Dijoz si j'a bin fait ?

BAPTISSE.

Ohi, t'noz vos tranquille

C'è-st-one charmante action qui vos avoz là fait...

I gn'a tant d' malhèreux su l' terre !

MARIE.

Ah ! c'è bin l' vrai !

BAPTISSE.

Et ji n' trouve rin d' pus bia, qui d' s'aidi l'onque à l'aute,

Mais par malheur à c'ste heûre, ci n'è pus wère li môde !

On fai chacun por li, tant pîre po l' cia qu'a foin,

Mais mi, po l' malhèreux ji paurtage todîs m' poin

Ji n' so nin riche portant !

(I prind l'èfant dins ses brès.)

MARIE (*à paurt*).

Si doi-t-esse on brave père !

LALIE (*à Baptisse*).

C'è-st-on bia p'tit garçon.

BAPTISSE (*li waitant*).

Cher èfant... v's estoz clére !

Tant qui j' sèrè su l' terre, j' frè c' qui j' pourè por vos,
Vos sèroz comme nosse fi !

MARIE (*à Baptisse*).

Qué bon cœur qui v's avoz ?

Et vos p'loz bin iesse sûr, si s' moman... v's èttindeuve
Qu'elle vos poitreuve dins s' cœur bènichant vosse belle œuvre !

BAPTISSE (*à paurt*).

Ji n' sé nin si m'è l' chonne, j'a d'jà vèyu c' gins-là ?...
Mais où, ji n'è sé rin !...

LALIE.

Blanc, vos n' sauriz fer mia ;
Ji saveuve bin d'avance qui vos n' p'liz mau d' rin dire.

MARIE.

Portant, gn'a tant des homme qu'ont l' cœur deur comme li pfre.
(*A paurt.*)
Mi, ji sé c' qui c'enne è !...

BAPTISSE.

C'è l' vrai, gn'enne a bramint !
Et qui faient-nu moru leu pauve feumme di chagrin.
Ji ois'reuve bin wagi, ji so sûr qui j' gangn'reuve,
Qui l'èfant qui j' tin là, c'enne è cor one belle preuve.
Li mère s'enne a disfait putôt qu' dè l' vouye moru...
Ou bin tote li samoïne li père rintreuve bèvu...

Ou quène fyîe c'è l'èfant d'one malhèreuse bauchelle,
Qu'on galant a trompé !...

*(Marie, si lèyant aller, car elle esteuve tote drole au comminc'mint
dè l' tirade d'à Baptisse.)*

MARIE.

Mon Dieu !...

LALÎE et BAPTISSE.

Tènoz, qu'a-t-elle ?

(Lalîe cour vite tot près et Baptisse rimet l'èfant è l' berce.)

BAPTISSE (à Lalîe).

Mais quî c' qui c'è c' feumme-là ?

LALÎE (*d'lê Marie*).

Ji m' va vos l'espliquer.

MARIE (*rivint à lèye*).

C'è... fini !... Qui... j' so mau !...

LALÎE.

Sauroz bin vos lèver ?

MARIE.

Ohi !

LALÎE.

V's estoz malàde ?

BAPTISSE.

Lalîe, donne vite one gotte ?

MARIE.

Merci, v's estoz bin bon !

BAPTISSE.

Poquoi, vos trônez tote !...

MARIE.

C'è l' faiblesse, ci n'è qu' ça... non, non Monsieur, merci !

Ji m'a sintu 'nne aller, car i fai choûd vaici.

LALÎE.

Tot l' même li stove è roge !

(A Baptisse.)

Baptisse fau qui j' vos die

Poquoi madame è v'neuwe vaici.

BAPTISSE.

Ji choûte Lalie

(A part.)

Mais w'a-j' vèyu c' feumme-là ?

LALIE.

Elle passeuve justumint

Qui j'alleuve au bureau.

MARIE.

Ji vèyeuve tant des gins

Qu' j'a v'lu vouye c' qui gn'aveuve.

LALIE.

Mi j'esteuve tote pièrdeuwe...

Ji m' dispêcheuve téll'mint qu' j'a pièrdu m' bouse è l' reuwe.

One miètte après, vaici madame è l'a r'trové.

Lèye ni vèyant qu' si d'voir, vins di mè l' rappoirter.

BAPTISSE.

Quoi qu' ji n' vos connais nin, madame, j' vos félicite ;

(A part.)

Ji n' pleuve mau d' pinser ça, ji vou qui l' diale mi pite...

J'aveuve one aute idée !...

(Mostrant les deux feumme.)

Vos p'loz roter vos deux !

LALIE.

Ohi, Baptisse, c'è l' vrai ; mais si n's estans heureux,

Ci brave feumme-ci n' l'è nin !

BAPTISSE.

Poquoi ?

LALIE.

Ji m' va vos l' dire :

Li misère li cochesse !

MARIE (*si r'drèssant*).

Ci n'è nin co ça l' pîre.

Si j'esteuve seul'mint pauve, ah ! ci n' sèreuve co rin ..

Mais ji sin l' maladie qui m'èpoite tot douc'mint.

Si j'aveuve li santé ji cherch'reuve di l'ovrage,

J' travay'reuve comme vos aute, j'a bramint do corage !. .

Mais, non ! ji so trop flauwe ji n'oise aller nulle pau,

Ji doi fini mes joû sur on lét d' l'hospitau.

Persônne ni m' rigrètrè, ji so tote seule su l' terre !

BAPTISSE.

Tote seule, dijoz ?

MARIE.

Tote seule !

LALÎE

Pauve bauchelle, quène affaire !

MARIE.

J'alleuve roter tote seule, j'esteuve comme vos... èfant

Quand li bon Diè m'a r'pris, mi papa, mi moman !

Ji n'a jamais connu tote les doucès caresse

Qu'one mère donne aux èfant !

BAPTISSE.

Li bonheur dè l' jônese !

MARIE.

Ji n'a rin ieu d' tot ça !

BAPTISSE.

Mais portant, si vos p'liz

Marier on brave ovri, qui vos voireuve voltî ?

È-c' qui vos n' trouv'rîz nin li bonheur qui vos manque ?

Dijoz, qu'è-c' qui vos chonne ?

LALÎE (*à paurt*).

Pauve feumme, comme elle è blanque...

MARIE (*trisse*).

Non ! car tot ça vèyoz, n'a nin stî fait por mi !

J'aîmeuve on bia jône homme, qui m'aveuve tot promis.

Alôrs, j'esteuve heureuse, ji pinseuve esse sauvée,
Ji fieuve des⁵bia projet, j'aveuve tote sôrte d'idée !
Mais l' bon Diè qui voi tot, nos a v'nu séparer...

LALÎE et BAPTISSE.

Il è moirt ?...

MARIE (*bachant l' tièsse*).

Moirt !... ohi !...

(*A paurt.*)

J'aîme mia n' rin raconter

(*A zêls.*)

Ji m' disgostée dè l' vie !

BAPTISSE.

Tot l' même v' n'avoz pont d' chance...

Pusqui v's estoz tote seule, sins wère di conichance,
Si vos d'mèrer par ci, vos p'loz v'nu tos les joû
Quand ci n' sèreuve seul'mint qui po nos dire bonjoû.

LALÎE.

C'è sûr, ça frè plaiji, vos sèroz dè l' maujonne !

MARIE.

(*V'lant 'nne aller, ses r'gard vont sovint do costé dè l' berce.*)

Fuchîz sûr, ji vairè, car vos estoz trop bonne.

BAPTISSE.

Mi, j'aîme les malhèreux, c'è m' caractère ainsi.
C'è comme si t'èfant-là, j' l'aîme dèjà comme mi fi.
Ah ! j'ènn'è frè one homme, s' on n' vint nin nos l' riprinde,
One homme, jusse, brave et bon.

MARIE.

Qui l' bon Diè vos ètinde !

(*Elle sôrte.*)

RIDEAU.

Personnage do quatrême ake :

LALIE, feumme do Blanc	48 an.
MARIE, ancienne mesquène.	46 »
BAPTISSE, li Blanc	30 »
ANDRÉ, l'èfant trové, artisise musicien	21 »
LUCIE, fèye d'à Baptisse	21 »
ON GAMIN	12 »

Li scène si passe dins l' chambre d'à Lalie; il è 2 ou 3 heùre après-midi en 1895.

Costume : LALIE, costume bin prôpe; MARIE, costume noir bin prôpe; BAPTISSE, costume d'intérieur bin prôpe; ANDRÉ, costume di jône homme bin prôpe; LUCIE, costume di jône comère bin prôpe.

Li théâtre riprésinte li chambre do moinage d'à Baptisse; one belle chambre; uche au fond mitant, fignièsse au fond à gauche et à droite; uche au 3^e plan à gauche, cheminée au 1ⁱ plan gauche; uche à droite 2^e plan, one armoire tot près d'l'uche; pitite tauve à gauche et à droite, des chèyère; des diplome et des palmes aux muraye; on man'quin d'onzère, avou des habiemint d'sus.

20 AN APRÈS.

ACTE IV.

An lèver do rideau, Baptisse li on bouquet d' papi; c'è-st-one dèpêche;
il è-st-assis à droite.

Scène I.

BAPTISSE.

BAPTISSE (*tot seu*).

Volà pus d' vingt-cinq côup qui j' rilî c' papi-ci :
C'è-st-one dèpêche di m' fi. « Cher père, bien réussi.
Premier prix d'instrument, embrass' sœur et chér' mère.
Reviendrai train cinq heûre ! » Li bonheur mi fai braire !
Ah ! jè l'aveuve prèdis volà d'abòrd vingt an,
Qui j'ènnè freuve one homme, mais j' n'espèrèuve nin tant.
J'è v'leuve fer one ovri capâbe di gangnî s' viye,
Polant si présinter où c' qu'il aureuve l'inviye.
Mais j'a cangî d'idée; jî m' va vos dire poquoi :
L'èfant qu'alleuve è scole, apirdeuve n'importe quoi,
Il estait todîs l' prume, c'estait signe d'one foite bolle;
En effet à quinze an, i finicheuve ses scole.
Il aimeuve li musique et suiveuve les lèçon.
Et mi par on bia jou j' li rapoite on violon !
Vraimint tote li journée i studieuve comme one homme,
Ossi, volà ses prix, tote one masse di diplome,
Des mèdâye d'ôr, des palme et c' n'è nin co fini,
Car po l' conservatoire, il a co l' prumî prix.

Il è co professeur à li scole di musique,
C'è-st-one artisse di pus po nosse pitite Belgique.
Ji m' rafie dè l' rivoûye, dè l' sitrinde dins mes brès
Et dè l' féliciter di ses novia succès.
Mi fèye li voi volti pinsant bin qui c'è s' frère
Et li, l' pauve ôrphulin, crois todis qui j' so s' père.
J' n'a co woizu li dire et portant faurè bin
A c'ste heûre qu'il è-st-one homme ji croi qu'i sèrè timps.
(I d'meure tot pinsif.)

Scène II.

BAPTISSE *et* LUCIE.

LUCIE (*intrant pa l' droite*).

Papa, n'a-t-on nin v'nu d'èmon Françoise Magotte ?

BAPTISSE (*pinsif*).

Non, m' fèye !

LUCIE.

I faurè bin, qui j' li rèpoite si cotte,
Pusqui li fau po d'moin.

(V'nant d'lé Baptisse.)

Tot en fiant l' commission,
Ji songe à ça papa, s' j' alleuve à li station
Po rattinde noste André ?

BAPTISSE.

Voste idée è foirt bonne ?...

LUCIE (*li waitant*).

Mais qu'avoz, don papa ?

(Elle li prind les moain.)

Vos estoz drole qu'i m' chonne...

Estoz malåde ?...

BAPTISSE.

Non, m' fêye, vos p'loz vos rassurer
Si vos m' trovez pinsif, ci n'è qu'à cause d'André !

LUCIE (*saisie*).

D'André ?... li qu'è si bon !... qu'a-t-i fait po v' displeire ?

BAPTISSE.

Rin ! mais l' viye di vosse frère n'è vramint qu'on mystère.
J' pou vos causer franch'mint, vos estoz viye assez,
Ji croi qui j' pou vos dire tot çu qui s'a passé !

LUCIE (*saisie, à paurt*).

Mon Dieu, qui va-j' apprinde ?...

BAPTISSE.

Vos sèroz bin saisie,
Car vos n' vos doutez d' rin, mi chère pitite Lucie.

LUCIE (*qui transi*).

Allons, dijoz vit'mint papa, j' rattind todis...

BAPTISSE (*li pirdant les moain et l' fixant*).

André, n'è nin vosse frère !...

LUCIE (*allant à gauche, astomaquée*).

N'è nin... qu'avoz... là dit ?...

BAPTISSE (*trisse*).

Nin pus, qu'i n'è nosse fi !...

LUCIE (*v'nant d'vant li et l' waitant*).

C'è vrai, c' qui vos v'noz d' dire ?
Oh ! non, ji n' vos croi nin, vos d'joz ça, c'è po rire ?

BAPTISSE (*sérieux*).

Non, chère éfant, c'è l' vrai ?... c'è-st-one éfant trové ?
Gn'aurè bintôt vingt an, qu' vosse mère l'a rappoirté...

LUCIE (*gaie*).

Alôrs, ji so sauvée !... C'è comme si jè l' sinteuve

Ah ! qui j' sèrè heureuse ?...

BAPTISSE (*saisi, à paurt*).

Mais, qu'a-t-elle... on direuve...

(*A lèye.*)

Mi ji n' comprind nin du tout, vosse magnère d'agi ?

Li chòse qui j' vin d' vos dire vos fai donc bin plaiji ?...

LUCIE.

C'è l' vrai, vos n' savoz nin poquoi ji so binauche,

Cher binainmé papa, vinox fau qui j' vos bauche.

(*Elle li rabrèsse.*)

BAPTISSE.

Mais, qu'è-c' qui... ça vou dire ?

(*A paurt.*)

Ji n' sé s' elle mi comprind ?

LUCIE.

Ji m' va vos l'espliquer, car ji n' vos catch'rè rin.

André, l' pus bon des homme.

BAPTISSE.

Gn'ènnè a wère di parèye,

LUCIE (*contâine*).

A tote les qualité possibe.

BAPTISSE.

C'è bin l' vrai m' fèye.

LUCIE.

Ji n'esteuve qu'one èfant, qui dèjà mi p'tit cœur

Ni batteuve qui po m' frère. Li pus grand d' mes bonheur

C'esteuve d'esse adlé li, mi r'poisant su si spale.

Et li, po m' fer containne, mi baujeuve su l' massale.

Les année ont passé, nos estans div'nu grand

Nos nos amans todis comme quand n's-estainnent èfant.

Seul'mint noste amitié pirdeuve one aute tournure,

C'è l' bon Diè qu' nos moindr'neuve, papa ji vos l'assûre !

BAPTISSE.

Ji comprend vosse bonheur ! André, sè-ti ça ?

LUCIE.

Non !

BAPTISSE (*saisi*).

Alôrs, mi chère éfant, s'il aveuve one mayon ?...
Qu'è-c' qui vos friz ?

LUCIE.

Papa, vos p'loz vos t'nu tranquille ;
I m'a dit, nin on coû, mais ji pou bin dire mille,
Qui n' si mari'reuve nin, qui n' v'leuve nin nos quitter,
Qu'il aveuve comme one dette qui falleuve raquitter.
Il a compris papa, qui v's avoz rindu poïne,
Qui vos avoz travayî bramint des samoïne
Po li fer s' position !

BAPTISSE.

Et ji n'èl rigrette nin.
Ji so binauche di li, car il a pris l' bon ch'min.

LUCIE (*elle va po 'nne aller*).

Ji transi dè l' rivouye !...

BAPTISSE (*on doigt su s' bouche*).

Nin on mot, j' vos en prie ?

LUCIE (*allant à gauche*).

N'uchiz nin peu, papa ; ji m' va voûye d'lé Marie
Po qu'elle vègne avou mi !

(*Elle sôrtie.*)

Scène III.

BAPTISSE.

BAPTISSE (*tot seu*).

Sûr qu'elle dirè qu'ohi,
Car elle aime noste garçon comme si c'esteuve si fi !

C'è-st-one honnête commère, qu'a ieu s' jônèsse gâtée,
Ou bin qui catche on s'crèt, ça todis stî mi-îdée.
S' on li cause do passé, c'è rare quand elle respond !...
Mais, lèyans-là tot ça ni causans qu' di m' garçon.
Dispouye vingt an qui j' l'a, çu qui m' chonne li pus drole,
C'è qu'on n' l'a nin r'clamé !... Mi, j'a t'nu mes parole,
J'a v'lu li donner m' nom, qui poite avou fiérté.
C'pendant, gn'a cor one chòse qui vin co m' tourminter !
Tos les quinze di chaque mois l' facteur m'apporte one lette ;
Didins, s' trouve on mandat po touchî quate roûlette.
Li cia qui mè l'avoûye, ci n' pou-t-esse qu'on parint ;
J'a sayî d' sawoi quî, mais jamais ji n' trouve rin !
Il è possibe qu'on joû nos saurans l' fond d' l'histoire,
En tout cas ji n' crain rin, ça ji vos prie dè l' croire.
Mi feumme è-st-è l' coujènne, ji m' va li dire deux mot.
(I sôrte pa l' droite.)

Scène IV.

MARIE et LUCIE.

(Marie et Lucie rinterrent-nu pa l' gauche.)

LUCIE *(fians c' qu'elle di)*.

Ji sèrè tot d' suite prête ; mi p'tit mouchoi su m' dos
Et ji quitte mi d'vantrin.

MARIE *(va à droite)*.

Por nos aute, quéne dicausse,
On è tortos contint.

LUCIE.

Gn'a qu' papa !

MARIE *(saisie)*.

Tins !... à cause ?.....

LUCIE (*choûte si gn'a persônnne*).

Ji m' va vos dire poquoi, mais n'èl rèpètez nin,
Là qui fini d' m'èl dire; quéne fie vos l' savoz bin :
André qu' nos aimans tant, li gâté dè l' maujonne
Et bin ci n'è nin m'frère, maugré qui j'èl richonne !
C'è-st-one éfant trové !...

MARIE (*saisie*).

Ji saveuve bin tot ça,
J'a connu vos parint au rappôrt di c' chòse-là...

LUCIE.

On pou dire qui j'a stî l' pus heureuse des bauchelle
Quand tot-à-l'heure papa m'a-t-appris l' grande nouvelle !
Pusqui n' n'estans qu' nos deux, j' vou vo raconter tot.

MARIE.

Ji vos choûte, chère éfant, c'è d'André qu' vos caus'roz ?

LUCIE.

Jè l' vois si bin voltî, qui j'è pied vramint l' tiesse ;
Ainsi vos compirdoz, comme mi cœur è-st-à l' fièsse.
Li qui n'a pont d' parint,

(*Marie bache li tièsse.*)

Qui n' les a nin connu,

Sins m' moman qu' l'a trové, qu'è-c' qui sèreuve div'nu ?...
S'il aureuve co s' moman, qui j' connireuve si d'meure,
J'îreuve vite tot près d' lèye sins rattinde on quart d'heûre,
Po li dire ci qui s' passe ! Fau qu' nos cherchanche après !...
Nos l' trouv'rans, j'è so sûre, li bon Diè nos aid'rè.....

MARIE (*tote drole, à paurt*).

S' elle saveuve qui c'è mi ?...

LUCIE (*Marie si tai*).

Vos n' dijoz rin, Marie ?...

Portant, vos qu'è si bonne.....

(*Cangeant d' ton.*)

Vos n' v'loz rin m' dire quéne fiye ?...

MARIE (*drole*).

Mais... ji n' sé rin....

LUCIE.

Sia, causez n'uchîz nin peu,
Persônne ni saurè rin, pusqui n' n'estans qu' nos deux ?

MARIE (*lèvant l' tièsse, Lucie li fixée*).

Vos v' trompez...

LUCIE (*si r'tirant*).

Oh ! non na, ji li tot dins vos ouye,
Vos d'voz sawoi bramint ?...

MARIE (*saisie, à paurt*).

Ji trônne tote comme one fouye !...

LUCIE (*elle vou 'nne aller à droite*).

Ji cour vite qwère papa, li vos frè bin causer ?...

MARIE (*l'arrêtant*).

Gn'a nin dangî d' tot ça, ji m' va vos continter.

LUCIE (*adlé lèye*).

Enfin, ji saurè quoi !

MARIE (*avou précaution*).

Mais, ci qui j' va vos dire,
Ni doi nin s' repèter, vaici n' s'agi nin d' rire.

LUCIE.

Li s'crèt sèrè bin t'nu.

MARIE.

D'abôrd, ji m' fie à vos ;
Ni vos saisichoz nin, di c' qui vos ètindroz.
(*Avou feu.*)
Volà passé vingt an, Lucie, one brave commère
Abandonneuve si fi parce qu'elle aveuve misère ;
L'èfant esteuve sauvé, mais l' mère alleuve bin mau !
Elle a d'mèré deux mois sur on lét d' l'hospitau.....

Quand elle a bin sti r'faite, elle a cherché d' l'ovrage
Car c'esteuve one bauchelle qui n' manqueuve nin d' corage.
Alòrs, tot c' qu'elle gangneuve, elle l'avoyeuve vaici ;
Elle a les ouye su s' fi, car elle dimeure par-ci !...

LUCIE (*qui transi*).

Mais, dijoz-m' vit'mint s' nom ?

MARIE (*balzinant*).

C'è.....

LUCIE.

Causez donc sins crainte...

MARIE (*balzinant*).

C'è.....

LUCIE.

Qui donc ?...

MARIE (*si décidant*).

C'è mi ! ..

LUCIE.

Vos !... j'aureuve du vos comprinde...

(*Elles chaient-nu dins les brès l'one di l'aute.*)

Qu'è-c' qui moman va dire, quand elle appirdrè ça ?

MARIE

En tout cas, mi ji m' chège d'averti vosse papa !

(*On étind do brui à droite ; c'è Baptisse et Lalie qui vègnent-nu.*)

One saqui, taijans-nos !...

Scène V.

LUCIE, MARIE, BAPTISSE, LALIE.

(*Quand elles veuyent-nu Baptisse et Lalie, Marie fai l' sènne qu'appréte Lucie
po 'nne aller ; Lalie rimet les affaire à place.*)

BAPTISSE.

V' n'estoz nin cor évouye ?

LUCIE.

Bin, nos avans co l' timps...

LALIE.

Po couru tote li vouye,
Vos sèroz frèche di chaud ?

MARIE.

Nos irans li p'tit train;
I sèrè bin cinq heùre quand arriv'rè nosse train !
(Elles vont 'une aller, Lucie prind des pice et rovie one saquoi).

LALIE.

Rivnoz tot droit savoz ?

LUCIE.

Nos n'irans qu' mon Françoise !
(Elle sortent-nu pa l' fond.)

Scène VI.

BAPTISSE, LALIE et On Gamin.

LALIE *(su l'uche)*.

C'è ça, nos v' rattindans !...
(Puis riv'nant, elle voit one saquoi su l' chère.)
Elle a rovi l' chamoisse ?

BAPTISSE.

Ji comprind foirt bin ça, car l'èfant n' si sint pus,
Elle è si bin binauche qu'on n' saureuve pus l' tinu...

LALIE *(d'lé Baptisse)*.

Aureuve-t-on bin pinsé volà n' dijaînné d'année,
Qui nosse pitite Lucie, qu'a todis stî gâtée,

Aureuve vèyu voltî l'èfant qu'j'aveuve trové ?

BAPTISSE.

Ji n' p'leuve mau d' pinser ça ! Mais ji doi dire qu'André
È-st-one fleur di jônne homme ; ji croi qu'pus d'one mam'zelle
Sèreuve fiér dè l'awoi !

LALIE.

Po ça, c'è-st-on modèle.

BAPTISSE.

Alòrs, si position.

LALIE.

Là c' qui compte po bramint,
C'è-st-one chòse qu'on waite foirt.

BATISSE.

Ça, ji vos croireuve bin
Tot en causant Lalie ji vois qui nosse tims s' passe,
Nos n'avans co rin dit su l'affaire qui m' tracasse ?

LALIE.

Volà seul'mint l' grand coùp !...

BAPTISSE.

Comme i sèrè saisi !
Ji n' sé commint m'y prinde po dire one chòse ainsi
(A Lalie.)
Si vos li d'jîz, don vos ?

LALIE.

Mi, ji n'aurè nin l' foice,
C'è bin trop foirt por mi.

BAPTISSE.

Vau mia s' taire quand on n'oise,
Ji caus'rè pusqu'i fau.
(On bouche.)

LALIE (*choûtant*).

Ji croi qu'on a bouchî ?

Intrez ?

(Elle va douvièt, on gamin interre poirtant on bouquet èv'loppé; Baptisse s'avance et prind l' bouquet, puis l' donne à Lalie qui vint à l'avant-scène.)

GAMIN.

C'è-st-on paquet d'à Monsieu Dèrouchî;

(Pirdant one lette fou di s' poche.)

Li lette espliqu'rè quoi.

(I li donne et vou 'nne aller, mais Baptisse l'arrête et li donne one saquoi.)

BAPTISSE.

Tènoz, là vosse dringuelle.

GAMIN.

Merci, monsieur.

(I sorte, Baptisse rivin tot liçant l' lètte.)

LALIE (*waitant l' paquet*).

C'è-st-on bouquet d' fleur; qu'elle sont belle !

BAPTISSE.

C'è l' directeur d'André qu' nos avouye on bouquet.

Il è fiér di s' t'èlève qui r'vin couviè d' succès.

LALIE.

Ça doi ll fer plaiji. Ji m' va l' mette là su l' dresse,

C'è mi què li donn'rè, vos n'auroz qu'à fer l' rèsse.

BAPTISSE.

Is vont bintôt rintrer, pusqu'is r'vèront tot droit.

LALIE (*choûtant*).

Choûte ?...

BAPTISSE.

On cause dissus l'uche.....

LALIE.

C'è zels, j'ètind leu voix !...

Scène VII.

MARIE, ANDRÉ, LUCIE, BAPTISSE, LALIE.

*(L'uche do fond si tappe au lauge ; Marie, André et Lucie si mosterrent-nu ;
André au mitant, court à Baptisse et Lalie.)*

BAPTISSE et LALIE.

Cher èfant !...

ANDRÉ.

Cher parint !...

(I les rabrèsse toûr à toûr ; Marie poite on paquèt et Lucie poite li cuisse au violon ; elles mettent-nu tot su l' taue gauche.)

BAPTISSE.

Vos d'vîz passer l'èpreuve,
Vos v'là sôrti l' prumî, c'è pusse qui j' n'espéreauve.
Por mi c'è-st-on bonheur qui d' vos féliciter.
(I li donne li moain.)
Vosse rinommée è faite, à c'ste heûre vos p'loz roter.

LALIE *(qu'a stê quère li bouquet).*

Et monsieur l' directeur di vosse-l' académie,
Vin d'avoyî çoci !...
(Elle li donne.)

MARIE.

Qué bia bouquet, Lucie.

ANDRÉ.

I sé d'jà l' résultat ; j'irè l' rimerci d'moin,
Mais vos saquant parole, cher père, m'ont fait pus d' bin
Qu' les cadeau qu'on m'a d'né !... C'è comme one récompînse.

LUCIE.

Qui cause bin, donc Marie ?

BAPTISSE.

Ji vos a dit c' qui j' pinse.

ANDRÉ.

Vos estoz contint d' mi, ji n'è d'mandeuve nin d' pus ;
Ossi vos l' savoz bin, j'a fait tot c' qui j'a plu.
Ji saveuve qui les cense qu'on donneuve po m'instruire,
C'estait l' prix d' vos soueur et même ci qu'è co pire,
V's allîz risquer vosse vie po gangnî saquant caur ;
Il è tîmps d' vos r'poiser, vos avoz fait vosse paurt.
Vos foice èvont douc'mint et vosse tièsse divins blanque.

LALIE (*à paurt*).

C'è-st-on cœur d'ôr qu'il a.

BAPTISSE.

C' n'è nin l' corage qui m' manque
Et si ji n' travaye nin, c'è qu' j'a l'influenza.

MARIE (*à Baptisse*).

Vos choût'roz vos èfant ?

LUCIE.

Dijoz qu'ohi, papa ?

BAPTISSE (*traînant*).

Portant...

ANDRÉ.

Gn'a rin à fer, l'affaire è-st-arrangée.
N'allez nin quéne fie croire, qui l'ambition m' guidée,
Qui l' fierté m'euche touchî ? Non ! ji n' so nin honteu
Di m' vanter d'avant tot l' monde d'esse li fi d'on houyeu.
Ji connais bin des homme qui n'ont qu'one fayée place
Et qu' par fierté n' waite-nu pus leu père quand i passe ?

LUCIE (*à paurt, à Marie*).

S'i saveuve.....

MARIE (*bas à Lucie*).

Taijans nos ?

ANDRÉ.

Ji n' so nin di c' trimpe-là.

LALÏE.

On connai vosse bon cœur.

ANDRÉ.

On m'a mostré comme ça.

BAPTISSE.

Bin, ji so fier di vos, ji n' vos trouve pont di r'proche,
Qui do contraire, ji n' pou vos fer qui des èloge.
Vos avoz todis sti l'èfant l' pus comme i fau,
Qui respècte ses parint, qui n'a jamais fait l' mau.

ANDRÉ (*li donnant l' moain*).

Oh ! papa !

LALÏE.

C'è bin l' vrai.

MARIE (*bas à Lucie*).

Si nos sòrtaine one myète ?

(*Elle è génée et Lucie li r'tint dè sorti.*)

LUCIE (*bas*).

Vos n' divoz nin quitter...

BAPTISSE (*à paurt*).

Voci l' momint d' m'y mette ?

(*A André.*)

André, vos m' choût'roz bin, ji doi vos dire on s'crèt
Qui vos concerne ?

ANDRÉ (*saisi*).

On s'crèt ?...

MARIE (*à Lucie, elle bache li tièsse*).

I n' pinse wère qu'è-c' qui c'è ?...

LALÏE (*à paurt*).

Qué coup qu' ça va li d'ner !...

BAPTISSE.

C'è-st-one chòse importante,
Ji so foirci d' vos l' dire, li consciince m'èl commande...
Vos n'estoz nin nosse fi ?...

(Tote one scène di gèsse po Marie.)

ANDRÉ.

(Saisi, pièrdu, waite tot l' monde toûr à toûr.)

Què d'joz ?... ji... n' so nin.....

BAPTISSE.

Non !...

LUCIE (à Marie, à paurt).

Faut-i dire tot ?...

MARIE (à Lucie).

Nin co...

ANDRÉ (saisi).

Portant..... ji poite vosse nom ?...

BAPTISSE.

C'è l' vrai; volà vingt an, probablèmint vosse mère.
V'neuve vos abandonner po v' tirer dè l' misère.
C'è su l' marchî des jotte qu' tot-à-fait s'a passé.
Tot en r'mettant ses banse, Lalie vos a trové;
On a cherché longtims po connêche vosse famille,
Mais jamais rin, c'esteuve totès poîne inutile.
Comme on n' vos r'clameuve nin, nos aute sins chipoter,
Nos avans vit'mint dit, qu' nos d'vâinne vos adopter.

(André, tièsse bachie, li mouchoi su ses oûye.)

MARIE (à paurt).

Ni doi-t-i nin m' maudit ?

LALIE (trisse).

C'è-st-one fameuse saisine...

BAPTISSE.

Lucie n'esteuve alòrs qu'one tote pitite gamine.

ANDRÉ (*rilèvant l' tièsse, mais abattu*).

Bravès gins, ji n' sè nin commint ji dois vos r'mèrci,
Des poïne et des tourmint qu' vos v's avoz d'né por mi,
Mais mi-affection por vos sèrè vosse belle couronne.
Quand à m' pauve mère, s' elle vique, c'è d' tot cœur qu' je
[l' pardonne.]

MARIE (*heureuse*).

Merci, mon Dieu !...

ANDRÉ (*à ses parint, puis waitant Lucie*).

Alôrs... Lucie ?...

LUCIE (*s'avançant*).

N'è nin vosse soû !...

Mais mi-amitié por vos d'vin pus grande tos les joû.

ANDRÉ.

(*Va d'lè lèye, Marie les waite, Baptisse cause avou Lalie.*)

Nos estans libe à c'ste heûre...

LUCIE.

N'allans nin co trop vite.

Vosse pauve mère, j'èl connais ?

(*Marie étindant ça, è saisie.*)

LALIE (*saisie, à Baptisse*).

Qui di-st-elle là, li p'tite ?

(*l s'avacent-nu.*)

ANDRÉ (*saisi*).

Vos l' connichoz ?...

BAPTISSE (*Marie si cache les oûye*).

Commint ?... C' n'è nin possibe ?

LUCIE.

Sifait,

Car ci n'a stî qu' par lèye qui j'a seu tot-à-fait.

ANDRÉ (*qui transi*).

Dimeure-t-elle aaur-ci ?

LALIE.

Nos l'connichans quène fiye !

LUCIE.

Nos l'aimans d'jà tortos, car vo-l'-là, c'è... Marie ?...

ÉCHONNE.

Marie !...

*(Tot l' monde è saisi, André cour dins les brès d'à Marie, Lucie
cause avou Baptisse et Lalie.)*

BAPTISSE (à Marie).

Alòrs, c'è vos... qu'avoyeuve tos les mois. .

MARIE.

Ohi, c'èsteuve bin mi.....

(André et Lucie sont tot près l'onque di l'aute.)

LALIE.

Vos nos diroz poquoi

Vos v's avoz résigné, volà tant des année,

A v' disfer d' voste èfant ?

MARIE.

Ji r'grette bin m' faute passée.....

Ji sé qu' vos m' pardonn'roz quand v' sauroz mes raison.

ÉCHONNE.

Nos vos pardonnans d'jà.

MARIE.

Ji sé qu' vos estoz bon.

BAPTISSE.

C'è justumint poquoi, vos n' divîz nin rattinte,

Si longtimps po causer !

MARIE.

Ji n' v'leuve nin vos l' riprinde,

Li qui fieuve vosse bonheur, qu' vos vèyoze si voltî.

Ji m' continteuve déjà quand ji pleuve li waitî.

ANDRÉ.

Ji vos aimeuve ossi, car vos estoz si bonne.

LALIE.

Vos avoz todis sti li bonne ange dins l' maujonne.

ANDRÉ.

Mais, ji voureuve sawoi quî c' qu'esteuve mi papa ?
È-c' qui vique co, moman ?

MARIE (*saisie*).

Ni causez jamais d' ça,
Li qui m'ènne a tant fait ! Vos n'aviz co nul âge
Quand i nos a quitté.

BAPTISSE (*à paurt*).

Qu' gn'a des homme qui sont lâche !...

MARIE (*à André, et triss'mint*).

J'esteuve pauve et malâde, et rin... rin !... po v' nourri....
Alôrs j' vos a stî piède, mais j'ènne a bin souffri !...

ANDRÉ (*li rabrèssant*).

Oh ! pauve moman !... mais, li ?...

MARIE.

Di li, rin !... pont d' nouvelle !...
Mais bin deux ans après, su l' gazette di Bruxelles,
J'a li qu' l'esteuve toué tot s' battant au Tonkin.
Il esteuve à l' légion étrangère !

BAPTISSE.

Li quène fin !

MARIE.

A c'ste heûre rovians tot ça ; il è moirt j'èl pardonne....

BAPTISSE (à *Marie*).

Fau qui j' vos die one chòse, tant qu'on è cor èchonne !

(A *André*.)

Tos les quinze di chaque mois, on m'avoyeuve vingt franc.

A c'ste heûre, ji sé seul'mint qui v'nainnent di vosse moman.

È l' place di m'è sièrvu, ji les metteuve à l' posse;

Dispeuye ostant d'année li somme è div'neuwe grosse.

LALÏE.

Volà d'abôrd quinze an.

BAPTISSE (à *André*).

J'a fait ça, c'è por vos,

Aujourd'hu j' fai mi d'voir et ji vin vos r'mette tot.

(*I li présinte on livrèt d'épargne.*)

ANDRÉ (*li rêfusant et avou feu*).

Oh ! jamais, ji n' frè ça ?... Les caur qu'on vos donneuve,

Vos les avoz gangnî. Si jamais j' les pirdeuve,

Ji n' sèreuve qu'on vrai lâche et ça ji n'è l' frè nin !

N'è-c' nin vos qu' m'a sauvé, qui m'a mostéré l' bon ch'min,

Qui m'a fait ci qui j' so ?...

BAPTISSE (*balzinant*).

Bin...

ANDRÉ.

Non, ji n' doi nin l' prinde...

BAPTISSE.

Mais, c' qui j'a fait por vos, ni doi nin vos surprinde,

Ji n' dimande rin po ça !

ANDRÉ.

Non ! rin ni m' frè cangî...

MARIE (à *Baptisse*).

Vos l's avoz mèrité.....

LALIE (*à Marie et André*).

Vos p'loz 'nne awoi dangi ?

(*I faient-nu signe qui non.*)

BAPTISSE.

Pusqu'i fau j' les pidrè.

(*A paurt.*)

Mais ji n' les tairè wère.

ANDRÉ.

Ji n' vos d'mand'rè qu'one chòse po bin fini l'affaire.

BAPTISSE.

Di quoi ?

ANDRÉ (*avou feu*).

Volà c' qui c'è : comme si j'aveuve bin seu
Qu' Lucie n'estait nin m' soû, l'amour è v'nu tot seu ;
Tos les joû c'esteuve pîre, car elle è si gintie.
Ossi po l'rinde heureuse ji donn'reuve tote mi vie !
Ji t'neuve mi sintumint catchî dins l' fond di m' cœur.
Aujourd'hu c'è trop foirt ji dois mostrer m' bonheur.
C'è poquoi j' vou vos dire, qui po viquer sins lèye
Ji n' saurè nin !

LALIE.

Vos v'loz d'mander... li moin d' nosse fèye ?

ANDRÉ.

C'è vrai.

BAPTISSE.

Bin, c'è d'à vos.

ANDRÉ (*li pirdant les moain*).

Merci.

LUCIE (*va l' rabrèssî s' papa*).

Papa, merci.

BAPTISSE (*mostrant l' livrèt su l' costé*).

Ji vos spaugne on cadeau qui vos frè bin plaiji,
Sèrè po vosse mariage ?...

MARIE (*à tortos*).

Là l' pus bia joû di m' vle.

LALIE (*à Marie*).

Et c'è l' seule rècompinse qui nos d'mandaîne, Marie.

MARIE.

Ji n' roviyrè jamais voste œuvre di charité :
Honneur au travayeu et à l'honnêtrêté.

RIDEAU.

FIN.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 4^e CONCOURS DE 1895.

(RECUEILS DE MOTS WALLONS.)

MESSIEURS,

En réponse à la quatrième question du concours de 1895, deux manuscrits sont parvenus au Comité. Le n^o 1, portant pour devise : *Aîman todi bin nosse vî wallon*, nous offre un recueil de *mots wallons* différant de l'idiome liégeois, en wallon de Stavelot écrit tel qu'il doit se prononcer; le n^o 2, qui a pour devise : *L'union fait la force*, est un lexique du dialecte de Tintigny et en général du pays gaumet (1).

Nous examinerons d'abord le travail le plus important et le plus soigné, qui est de toute évidence le manuscrit 2.

L'auteur se justifie dans sa préface de n'avoir traité que le *littera b* du quatrième concours en négligeant le *littera a*. L'excuse était inutile : la quatrième catégorie comprend deux concours différents et l'auteur rentre sous ce rapport dans les conditions du programme. Mais il est une autre question qu'il ne s'est pas posée en nous envoyant son travail, c'est celle-ci : le pays gaumet parle-t-il un dialecte wallon ? Si le doute sur ce point de linguistique s'était

(1) Nous écrivons *gaumet*, et non *gaumais*, comme l'auteur du lexique, parce que le féminin de ce mot est *gaumette*.

glissé dans son esprit, peut-être il nous aurait privé de son travail. C'eût été dommage, en vérité. Nous accueillons l'œuvre avec plaisir et reconnaissance ; mais, étant constitués en jury pour la critiquer, nous croyons que notre première tâche de critique est de montrer à notre correspondant que la parenté entre gaumet et wallon n'est pas aussi étroite qu'il se l'imaginait.

Les habitants de la province de Liège ou du nord du Luxembourg sont frappés de l'étrangeté du langage de leurs compatriotes du sud, et ils y comprennent peu de chose. Il y a entre wallon et gaumet : 1^o des différences phonétiques nombreuses, qui n'ont pas encore été recueillies ; 2^o des différences de vocabulaire qui constituent proprement la matière de ce lexique. De l'exposé des unes et des autres il résulte, à notre avis, que le gaumet ne peut guère être rangé parmi les variétés du dialecte wallon. Son orientation n'est pas vers le nord, mais vers le midi. Si le *Rouchi* du Hainaut a été définitivement détaché du *Wallon* par les linguistes et rattaché au *Picard*, il faudra en détacher aussi le *Gaumet* pour en faire une variété du *Lorrain*.

Voici les principaux traits phonétiques qui séparent nos deux dialectes en question (1).

.

Ce qui n'est pas moins caractéristique de l'originalité de ce patois, c'est qu'un grand nombre de mots,

(1) Suivaient quelques pages qui ont été reprises en un travail séparé. Nous les supprimons pour éviter double emploi.

et des plus usités, sont inconnus à la wallonie ; c'est que des expressions communes, qui reviennent dans le langage à tous les tournants de phrase, sont différentes des expressions employées chez nous. Le français les possède, aussi le lorrain, le champenois ; le wallon les ignore. Il ignore *tchû* (bout, morceau), *couchû* (tablier), *dujette* (besoin), *tchartchi* (chercher), *courdouni* (cordonnier), *froumèie* (fermer), *nounette* (épingle), *pachône* (personne), *bayi* (donner), *âk* (quelque chose), *èchwa* (hier), et mille autres. Le gaumet dit *ainlà*, *ainsi*, *toulà*, *touci*, *touplé*, *pa dé cô* (parfois), *catout*, *catant*, *kabé* (combien beau), *tchû* au lieu de *mon*, à *mon* (chez). Le futur du verbe *aller* est tiré de *vadere*, non de *ire* : *dju n'î vèrà-m* = *dji n'îrê nin*. Le *pas* de la négation française, rendu en w. par *nin*, est remplacée là-bas par la négation *mie* : *sa n' tu rwât mi* (cela ne te regarde pas), *nu mi fâr* (ne pas faire), *i n' vèlou-m* (il ne voulait pas). Le lexique d'ailleurs est là pour compléter la démonstration sur ce point.

Bref, ces différences de lexique et de phonétique mettent le sud du Luxembourg en dehors de la wallonie. Bouillon est wallon, Florenville, Chiny, Tintigny, Etalle, à plus forte raison Virton, ne le sont pas. Il y a naturellement une zone mixte, assez large, où les traits du wallon et ceux du lorrain s'entremêlent. La limite naturelle me paraît être les grands bois qui s'étendent au nord de la Semoy depuis la région allemande jusqu'à la Meuse.

Hâtons-nous de dire, en dépit de cette conclusion,

que nous accueillons ce lexique gaumet avec plaisir, et que nous le considérons comme rentrant dans les conditions de la question posée. C'est que d'abord la limite méridionale du wallon n'a pas été jusqu'ici fixée aussi rigoureusement que la limite occidentale. Ensuite il convient de laisser un sens assez élastique à ce mot de dialecte wallon pour n'exclure aucun des villages romans de la Belgique. La science, en effet, eût-elle établi des limites certaines, qui songera donc à étudier les idiômes de nos frontières belges, si les Belges ne le font pas ? Sans compter que le vocabulaire et la phonétique des dialectes voisins peuvent servir à éclairer, à expliquer notre wallon.

Abordons maintenant l'examen du lexique soumis à notre appréciation. C'est un travail consciencieux et que l'auteur déclare — avec un certain orgueil — entièrement original. Nous regrettons pourtant que l'auteur n'ait pas connu le dictionnaire wallon de Dasnoy (1). Sans être un modèle à suivre, puisque le but de Dasnoy, comme celui de Remacle, tout différent du nôtre, était d'enseigner le français et d'extirper les wallonismes, ce dictionnaire pouvait suggérer à l'auteur l'idée de recueillir une foule de mots qu'il a laissés échapper. D'ailleurs la connaissance de nos meilleurs dictionnaires, Grandgagnage, Forir, Lobet, Remacle, n'aurait pas nui à l'originalité

(1) J.-B. DASNOY. *Dictionnaire wallon-français, à l'usage des habitants de la province de Luxembourg (?) et des contrées voisines (!)*. Neufchâteau, 1858. C'est tout simplement un dictionnaire du pays de Neufchâteau.

de cet ouvrage. Ils auraient forcé l'auteur à supprimer des mots comme *antiquaille*, *boustifaille*, qui ne sont d'aucun terroir ; et que de rapprochements, de comparaisons fécondes ils auraient suggérés !

Ce lexique contient environ onze cents mots. Voilà pour la quantité. Il en reste bien des centaines à recueillir, mais onze cents mots choisis naturellement parmi les plus pittoresques et exhalant le parfum du pays gaumet, forment une utile et point méprisable contribution à l'étude des dialectes.

Sans être une œuvre de linguiste, l'ouvrage a été composé avec soin. Les mots sont très scrupuleusement définis. L'auteur a été aussi préoccupé de noter exactement l'orthographe. Si donc les remarques qui vont suivre font une place plus large à la critique qu'à l'éloge, c'est que le beau et le bon se constatent en une phrase et ne s'analysent guère, tandis que les déviations du bien sont diverses et doivent être signalées à part.

L'ORTHOGRAPHE. — Dans notre manuscrit *eu* fermé est distingué de *eu* ouvert par un accent aigu ajouté à l'encre rouge ; le *ch* et le *j* qui se prononcent purs sont soulignés de rouge pour les distinguer du *tch* et du *dj*. C'est très scrupuleux. Évidemment le signe rouge manque parfois par inadvertance, comme dans *creûjette*, *frumije*, *fâjin*. La comparaison des dialectes montre avec certitude qu'il faut prononcer *chtoûve* et non *tchtouve*, *coichi* et non *coitchi*, *chtraque* et non *tchtraque*, *châr* et non *tchâr*, *chardèy* et non *tchardèy*.

Il y a parfois omission d'accents. Ainsi il fallait

écrire avec l'accent circonflexe *âche* (aise), *crâie* (fente). On trouve écrit de deux façons dans le même article, *alônâie* et *alonâie*, *amîlëie* et *amileïe*.

H non aspiré n'est distingué qu'une fois, par un trait rouge, de *h* aspiré. Tous les *h* initiaux seraient-ils aspirés sauf dans un seul mot? Non, il y a omission. Ce qui le prouve, c'est que l'auteur a quelquefois deux façons d'écrire le même mot. Il répète à la lettre *u* les mots *uche*, *uchîr*, *uchia*, déjà inscrits à la lettre *h*. De même il dit *èchoi* et *hèchoi*, *iâie* et *hiâie*, *hossi* et *ossi*, *houf* et *ouf*, *oinclëie* et *huinclëie*.

On rencontre certaines inconséquences assez singulières : *Attachans*, *codâxans* avec *s* finale au lieu de *t* à la 3^e personne du pluriel ; *fèdan*, sans *t* final, quoique le mot *fendant* soit énoncé dans la définition, et que l'auteur, — est-il nécessaire de le dire? — affecte une orthographe gallophile. *Noir-bot* (littéralement *noir-bois*) ne doit pas avoir de *t*. Enfin, méprise comique cette fois, l'auteur écrit *il est* comme correspondant du français *il a*. Si *a* se prononce *è*, ce n'est guère une raison pour transformer *il è* en *il est* ! Influence du verbe *être* ! De même au futur, il faut écrire *il arè* et non *il aret*, puisqu'il n'y a pas de *t* dans *il aura*.

L'*e* muet du milieu des mots est tantôt figuré, tantôt remplacé par une apostrophe, tantôt supprimé. On trouve *assosnëie*, *agadlëie*, *handlëie*, d'autre part *brûl'neïe*, *bruch'tëie*, enfin *ajeveleïe*, *braijeneïe*. Dans d'autres cas il confond *e* et *eu* ouvert : Il y a quatre *e* dans *lemerette* dont aucun ne se prononce

comme ses voisins : il devait écrire *leumerette* ou *leum'rètte* en soulignant cet *eu*. La graphie est ici insuffisante. Elle l'est encore dans *fnau* (fenaïson) : il faut prononcer *fnau* avec *au* ouvert, contrairement à l'usage français.

Comment faut-il prononcer *en* dans *dèpense*, *emberlificotèie*? Cet *en* du français, qui représente deux sons, va nous induire en erreur. Pourquoi deux *l* à *dèhollèie*? Sans vouloir critiquer la présence des deux *l*, je voudrais savoir par quelle étymologie l'auteur justifie cette orthographe. En effet, du moment que, dans la transcription d'un dialecte sans passé littéraire, on s'éloigne de l'écriture phonétique, il faut des raisons, des raisons d'étymologie ou tout au moins d'analogie.

Ces raisons, notre auteur ne prétend pas les avoir. Il se préoccupe même fort peu d'étymologie, même quand elle paraît des plus simples à découvrir. S'il s'en était soucié, il n'eût pas écrit en un seul mot *mortauvége* pour *mort-aux-véges* (mort aux vers), à *larboulette* au lieu de à *la r'boulette* ou *reboulette* (à rebours), *néxa* pour *'néx-a* (venez-en), à *naveure* pour *a-n aveur* (w. *èvèr*, *èn-èvèr*), *parfanch'min* pour *parfand ch'min* (profond chemin), *maumurvin* pour *mau mu r'vint* (littér. *mal me revient*).

DÉFINITIONS. — Si maintenant nous abordons le plus important de la tâche que se propose le rédacteur d'un dictionnaire, les définitions, nous aurons à examiner si les définitions sont données de façon à nous enseigner bien réellement, d'une façon adé-

quate, la signification des mots. Après un examen très minutieux, nous pouvons affirmer qu'en général l'auteur a défini avec beaucoup de scrupule et d'exactitude. Et puisque nos critiques pourront amener tantôt des citations et des exemples, il est juste que l'éloge aussi apporte des preuves. Voici donc des exemples de définitions irréprochables :

« *aheuquître* (S'), v. pr. se couvrir la tête et tout le haut du corps d'un voile épais, ou bien y relever une jupe ou le dessous de la robe. Dans le pays gaumet les femmes du peuple, proches parentes d'un défunt, accompagnent le cercueil à l'église et au cimetière et se couvrent la tête pour la circonstance d'une longue pièce d'étoffe noire qui dissimule complètement le visage, le buste, et les mains. Cette pièce d'étoffe porte le nom de *heuque* (eu fermé), d'où le verbe *s'aheuquître*. Relever une jupe par dessus sa tête pour se garantir du froid ou de la pluie, c'est aussi *s'aheuquître*.

« *Arroi*, n. m. Grand filet de pêche, lesté de plomb à la partie inférieure, garni de flottes de bois au-dessus et barrant toute la rivière.

« *Barauden*, n. m. Faux étage fait de grosses pièces de bois au-dessus d'une grange pour y entasser les récoltes.

« *Fligi*, v. intr. Appuyer fortement en marchant sur une glace mince pour la faire fléchir ».

On rencontre même des analyses de sens assez fines :

« *Tâgëie* (en parlant à la 2^e pers. du pluriel); *tâte* (à la 2^e pers. du sing.). Expression persuasive et affir-

mative qui n'a pas d'équivalent en français et qui s'ajoute ordinairement à la particule oui (*oïi*) : *oïi tâgèie*, *oïi tâte*, que l'on pourrait rendre par *oui, n'est-ce pas?*; ou à une phrase courte : *néza avu mi tâgèie*, *vina avu mi tâte*, c'est-à-dire : venez, viens avec moi donc. La valeur de l'expression n'est cependant pas rendue ainsi exactement ».

Sans doute l'auteur aurait dû commencer par traduire littéralement : *taisez*, *tais-toi*, et peut-être alors aurait-il vu plus clairement encore que ce mot s'employait *pour fermer la bouche* à toute objection; néanmoins ces essais d'analyse et de traduction sont très louables.

Il y a des cas cependant où la définition me semble moins heureuse. Ou bien l'auteur, par un excès de précision, a donné une définition trop spéciale; ou bien, défaut plus rare, elle se trouve être trop générale ou trop vague; ou elle est trop périphrastique; ou enfin insuffisante par ignorance de l'étymologie. Nous allons parcourir ces divers cas, espérant que l'auteur, très capable de travailler avec méthode, tiendra compte par la suite des remarques qui lui paraîtront fondées.

1. *Définitions trop spéciales*. — L'auteur a essayé de rendre, de la façon la plus circonstanciée possible, le sens des mots. Quand il se trompe sous ce rapport, c'est par excès de zèle : c'est qu'il a considéré comme nécessaire et inhérente au sens une particularité accessoire et accidentelle. Il a noté le sens entendu réellement par lui et n'a pas voulu géné-

raliser. Ce procédé plein de probité est celui de la méthode expérimentale elle-même, et nous serions mal venus à en faire grief à l'auteur. Si donc *foulèie* signifie pour lui *effacer ce qui est écrit à la craie*, c'est qu'il a entendu le mot surtout au jeu de cartes, il songe à l'ardoise où l'on marque les points à la craie. Mais il est évident que la craie ne fait pas partie intégrante du sens de ce mot, et que *foulèie* signifie *effacer*. De même *affolèie* ne se dira pas seulement d'un coup dans les parties naturelles. *Hassoi* est défini *encombrement, désordre dans une cuisine*. Or, si le même désordre se produisait dans une salle à manger, le mot sans doute lui serait applicable. *Cuisine* n'indique donc pas une condition ou une restriction de l'emploi du mot, il évoque seulement un cas où le mot est très employé.

2. *Définitions trop générales.* — L'opposé se rencontrera par exemple dans les mots suivants : *Su dèrochi, se djè-ter fortement*. On voudrait savoir quels sont les sujets possibles de ce verbe. De quoi ou de qui dit-on qu'il se *déroche*? — (*Fâre*) *bé d'avant l'uche* est expliqué par *gaspiller en peu de temps son bien*. Cette définition trop abstraite ne laisse pas soupçonner le pittoresque du tableau évoqué : c'est gaspiller si complètement que les meubles soient mis devant la porte pour être vendus aux enchères. — *Plaquette* n'a pas la signification abstraite de *refus d'absolution*, mais l'expression *avoir la plaquette* signifiera *se voir refuser l'absolution*, parce que la *plaquette* (w. *plantchette*) est la petite porte du confes-

sionnal qui met en communication le prêtre et le pénitent.

3. La définition peut être incomplète ou erronée pour d'autres causes. Il peut arriver à notre auteur de classer à tort un mot dans la même catégorie grammaticale que le terme français qui a servi à le traduire. *Voûie* équivalent de notre wallon, *èvoy*, étant traduit par *parti*, sera considéré comme un participe passé. — *Aque* n'est pas un nom masculin, c'est un pronom indéfini, le aliquid latin. — *Aracotèie* qui est un adjectif, ne peut être traduit par *linge* etc. — *Avant* n'est pas plus adjectif que le français *debout* ou *ensemble*. — *Dèbîgi*, donné comme adjectif, est expliqué comme un verbe — *Târsi* adjectif, ne peut être défini par la locution infinitive *être en retard*. Fautes vénielles sans doute, et qui portent même en elles leur enseignement comme pour les faux adjectifs *voûie* et *avant*

4. Il y a une insuffisance d'analyse à peu près de même nature quand l'auteur donne comme mots à part des locutions évidemment composées, telles que *néxa*, *ca-tout*, *touplé*, *touci*, *toula*. Il faudrait les décomposer en *'nex-a*, *ca-tout*, *tout-plé*, *tout-ci*, *tout-là*, quitte à expliquer ensuite que *tout-plé*, par exemple, mérite sa place dans le lexique parce qu'il est toujours employé là où le français dit *beaucoup* sans complément : j'en ai beaucoup, *dj' a-n â tout-plé* (= tout plein); que *tout-ci*, *tout-là* sont presque toujours employés pour renforcer les adverbes trop courts *ci* et *là*:

'*nex-a tout-ci* : venez-(en) ici ; *ké ku t' fâs tout-là?* : qu'est-ce que tu fais là?

Beaucoup de ces définitions auraient gagné en précision si l'auteur avait cherché, autant que possible, à mettre le correspondant français de même racine à côté du mot gaumet. Qu'il ne veuille pas faire d'étymologie, c'est son droit. La *Société de littérature wallonne* n'exige pas d'ailleurs que ses bienveillants auxiliaires possèdent des connaissances scientifiques extraordinaires. C'est sa besogne à elle de coordonner, de classer, d'éclairer les uns par les autres les matériaux que les travailleurs de bonne volonté voudront bien lui envoyer, et elle est reconnaissante de toute aide, de tout effort consciencieux. Si nous demandons beaucoup ici à notre auteur inconnu, c'est que nous le croyons très capable de nous satisfaire, aussitôt que nous aurons signalé nos *desiderata*.

Nous engageons donc l'auteur de ce lexique à rechercher toujours le vrai correspondant français du mot à définir. Souvent ce mot, une fois trouvé, le dispensera de plus longue explication. Qu'il résiste aussi à la manie de rejeter le mot français identique pour faire paraître son patois plus original, pernicieux défaut dont les meilleurs dictionnaires, comme celui de Forir, ne sont pas exempts. Au lieu donc de traduire *âche* par *jouissance*, *délice*, qu'il traduise tout d'abord par *aise*. *Binâche* signifie *bien content*, c'est exact, mais la traduction étymologique *bien aise* serait certes plus précieuse pour un étranger.

Elle rattacherait immédiatement le mot dialectal à quelque chose de connu ; elle ferait de l'étymologie simplement, sans étalage de science et sans pédantisme. *Bisbie* peut être expliqué par *différend*, *querelle*, mais *bisbille* ne doit pas être omis. A côté de *cabré* je voudrais le français *cabri*. A côté de *courci*, *courroucé*. *Calouneïe*, n'est-ce pas *canonner*? *alônâie* n'est-ce pas *halenée*? Et ainsi de suite : *feintèie* est le mot *fienter*, *fidarchet* est le mot *fil d'archal*, et le *t* final doit disparaître ; *fierot* est un diminutif de *fier* ; *dèviti*, c'est *dévêtir* ; *ambardes*, qui est également dans le dictionnaire de Dasnoy, n'est qu'une corruption de *aubades*.

Que de fois aussi le correspondant français aurait remplacé avec avantage une longue périphrase ! Lisez à ce sujet les articles *chaquiran*, *pèrèie*, *domiche*, *tèché*.

L'auteur d'autre part ne se prive pas toujours d'indications ou de conjectures étymologiques. Parfois il rencontre bien, comme dans les articles *su racrapotèie*, *cu d'boûré*, *mancé* ; quelquefois l'essai reste indécis comme dans *casse-le-cou* (une sorte de gâteau), *glowé* (motte de terre). Elle est fausse pour (*voir*) *èvi* : détester, qui s'explique par (*videre*) *invitum*, et où le verbe *éviter* n'est certainement pour rien.

L'insuffisance de rapprochements étymologiques ou d'analyse de certains composés ou simplement le manque d'information a pu causer aussi des erreurs partielles ou totales dans les définitions. Est-ce que

antômie, vraisemblablement le liégeois *atomèy*, a bien le sens de personne *lourde, gauche, peu dégourdie*? Je pense qu'il signifie plutôt peu entreprenant, qui ne se remue pas plus qu'une *momie*, qu'un *squelette*. — *Fourboure* ne peut signifier *faire jeter un premier bouillon*, et *fourmougni* ne se dit pas nécessairement de *deux* cochons dont l'un mange beaucoup et l'autre peu. — *Frouyan* est l'exco-riation que désigne le wallon *froyon* (entrefesson). — *Hoirs* (héritiers) n'a-t-il donc plus que le sens de jeunes garçons espiègles? Sera-t-il permis de traduire *c'est un espiègle* par *c'est un hoir*? Non, n'est-ce pas? preuve que l'idée d'héritier n'a pas disparu.

Pour continuer à d'autres points de vue l'analyse de notre manuscrit, nous avons eu le plaisir de voir que l'auteur a tenu à expliquer maints usages, lorsque la clarté de la définition l'exigeait, et a recueilli beaucoup de dénominations locales de plantes. Il a des connaissances précises en botanique et l'on peut être sûr de ce qu'il avance. Quant au folklore, lisez les articles *bâyâ, brouïan, acude, pusèie, fouettage, Henri-Crochet, ambardes, amêlèie, dossâie, rue Saint-Bernard*. Nous sommes étonnés de rencontrer si peu de noms d'animaux. Sans doute l'auteur, bon botaniste, est aussi bon zoologiste. Il lui suffirait de raviver ses souvenirs en parcourant le *Vocabulaire de la Faune wallonne* de M. J. Defrecheux.

L'auteur ne peut avoir la prétention d'être complet. Il a encore beaucoup à recueillir autour de lui, et,

comme il possède de grandes qualités d'exactitude et de clarté, avec l'amour, semble-t-il, des choses du terroir, nous l'engageons vivement à continuer une œuvre si bien commencée. Qu'il prenne la bonne habitude de noter sur fiches, c'est-à-dire sur carrés de papier de la grandeur d'une carte correspondance, les mots, les tournures, les phrases pittoresques, les proverbes, les croyances, les usages. C'est le moyen de recueillir sans fatigue beaucoup de matériaux qu'on peut ensuite facilement classer et recopier. Qu'il se serve aussi du dictionnaire de Dasnoy comme aide-mémoire. Qu'il ne néglige pas les termes abstraits, même quand ils lui sembleraient moins curieux, qu'il n'omette pas non plus des termes qui lui paraîtraient trop parents du français : *lyèf*, *sèy*, *leùy* sont évidemment les mêmes mots que lièvre, sel, loup, mais ils sont prononcés d'un coup de langue bref et énergique, et terminés par un *y* qui est étranger au wallon comme au français et qui mérite bien la notation. Ce n'est pas à dire que chacun de ces mots doive nécessairement trouver place dans le lexique avec accompagnement d'analyse grammaticale et de définition. Des phénomènes de même nature pourraient être réunis et former un seul article de grammaire. On trouve à la fin du lexique un embryon de grammaire. L'auteur peut y ajouter beaucoup et se faciliter la tâche en tout point, s'il veut travailler suivant une méthode comparative. La lecture de nos dictionnaires wallons le dispensera de rédiger de longues explications, là où

il lui suffisait de citer un mot correspondant wallon à côté du mot usité dans son village. Elle lui fera voir plus clairement ce qui est original et ce qui ne l'est point, ce qui mérite une mention à part et ce qui doit être réuni en faisceau dans une grammaire plutôt que dans un dictionnaire. Il pourra se guider sur les deux essais de grammaire wallonne de M. Julien Delaite. S'il veut bien s'inspirer ainsi des travaux publiés par les membres de la *Société* ou sous leurs auspices, nous ne doutons pas qu'il soit à même bientôt de nous envoyer une œuvre de tout premier ordre. Nous proposons cependant de décerner dès maintenant à ce recueil une MÉDAILLE EN VERMEIL.

Nous voudrions pouvoir couronner aussi l'autre travail, le manuscrit n° 1. Mais il est loin de donner tout ce que promet son titre. Des cinq cents mots qu'il contient environ, les trois quarts existent en liégeois sans différence appréciable de prononciation. On n'accusera certes pas l'auteur de longueur dans les définitions. A chaque mot wallon correspond un mot français, bien ou mal choisi, sans autre éclaircissement. A côté du premier mot wallon, l'auteur a eu l'idée par après d'inscrire des synonymes, sans souci de la lettre alphabétique, ni des nuances de signification. L'ordre alphabétique d'ailleurs, qui n'est déjà pas suivi d'une manière irréprochable dans le précédent travail, est absolument méconnu ici. Quelques exemples de la manière de l'auteur nous dispenseront d'en dire davantage :

Adioss — fadesser.

Agadlé — mal arranger.

apôxitt (A l') — aposté, guet

Astrapâtt, âstikott, bouhett — accident.

Bourinn, rahoûrr — brouhaha, foule.

eûré (A l') — temps perdu, après repas.

èkroukî (S') — s'engosiller.

Groumai, lawet — sorte de boulie épaisse (sic).

Tout en remerciant l'auteur inconnu des peines qu'il s'est données, nous sommes bien forcés d'ajourner la récompense. Il a fait preuve de bonne volonté : qu'il fasse preuve maintenant de plus de science, de précision, de patience dans les recherches. On n'improvise pas un dictionnaire en quelques heures.

Les membres du jury :

Joseph DEFRECHEUX

Julien DELAITE,

et Jules FELLER, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 13 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté, accompagnant la pièce couronnée, a fait connaître que M. Edouard Liégeois, instituteur en chef, à Grâce-Berleur, est l'auteur du *Mémoire sur les mots wallons de Tintigny et du Pays gaumet*. L'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

LE PATOIS GAUMET

(DIALECTE DU LUXEMBOURG MÉRIDIONAL)

I. — Phonétique du Gaumet et du Wallon comparés

PAR

Jules FELLER.

II. — Lexique du patois gaumet

PAR

Edouard LIÉGEOIS.

PHONÉTIQUE
DU GAUMET ET DU WALLON
COMPARÉS

PRÉFACE

Les notes suivantes faisaient partie d'un rapport présenté à la *Société liégeoise de littérature wallonne*, en juin 1896, sur un *Lexique du patois gaumet* envoyé au concours. Il m'avait semblé que la Société pouvait accueillir l'ouvrage sans toutefois se donner l'air d'englober dans le wallon les autres patois romans parlés en Belgique. Il me parut prudent, avant d'entamer la critique de l'œuvre, de délimiter en trois ou quatre pages le domaine de la langue wallonne vers le sud. La Société manifesta le désir que cette partie du rapport fût imprimée séparément, avec les développements nécessaires. D'autre part, M. Liégeois, auteur du *Lexique* examiné et couronné par le jury, aurait voulu voir figurer ces remarques en tête de son ouvrage. C'est pour satisfaire à ce double désir, trop flatteur pour moi, que la *Phonétique du gaumet et du wallon comparés* va précéder le *Lexique du patois gaumet*.

Déjà, dans les *Mélanges wallons* ⁽¹⁾, M. J. Simon, de Châte-lineau, avait tracé la frontière linguistique du wallon à l'ouest. Un autre co-signataire de ce volume, M. Boclinville avait l'intention de faire le même travail pour la frontière méridionale. D'autres préoccupations l'ont détourné jusqu'ici de cette recherche. Les notes que nous publions en attendant n'ont pas la prétention d'épuiser le sujet. Elles instituent d'abord, pour la curiosité des wallons et des gaumets, un parallèle entre les deux dialectes. De plus elles visent à porter l'attention des

(1) *Mélanges wallons*, offerts à M. Maurice Wilmotte, par Clément Boclinville, Arthur Bovy, Auguste et Georges Doutrepont, Jean Haust, Auguste Gittée, Eugène Monseur et Jules Simon.

linguistes sur une région inexplorée, par où passent les limites de phénomènes linguistiques importants. Parfois elles traceront approximativement ces limites. Jusqu'ici, faute de renseignements suffisants, les Horning et les Meyer ont englobé sous le titre vague et naturellement provisoire de patois de l'est, des dialectes vraiment différents. Il est rare que lorrain et wallon ne se marient pas sous leur plume, souvent d'une façon aventureuse. Notre étude fournira au moins des matériaux plus abondants aux grammairiens des langues romanes, leur épargnant ainsi des inductions et des assimilations trop hâtées.

Nous n'avons pas essayé de tracer une ligne de démarcation *ne varietur* entre lorrain et wallon. Une pareille limite ne peut être fixée rigoureusement. Il y a toujours, aux confins des dialectes, des zones plus ou moins larges de pénétration réciproque, où s'entrecroisent et s'enchevêtrent les limites d'expansion des phénomènes linguistiques. Choisir un seul trait dialectal à l'exclusion des autres et le présenter comme caractéristique d'un patois, c'est bien arbitraire. Pour échapper à ce que les classifications ont toujours d'artificiel, nous déclarons ne présenter qu'un faisceau de différences entre le dialecte gaumet et les patois romans plus septentrionaux, sans décider si les différences constatées sont génériques, ou spécifiques, ou indicatrices de simples variétés. Et puis, à quoi bon chagriner par une conclusion trop catégorique ceux qui se plaisent à donner au mot wallon une extension plus grande? J'ai rencontré de braves gens qui se sentaient blessés dans leur orgueil national quand je leur disais que la langue du Hainaut, en grande partie, n'était plus du wallon. J'en scandaliserais d'autres en affirmant que le gaumet n'est plus du wallon. Laissons parler les faits : leur éloquence suffira.

En dernière analyse, d'ailleurs, n'est-ce pas l'histoire qui devrait décider? Historiquement, le problème peut s'énoncer

ainsi : les habitants des bords de la Semois ont-ils reçu leurs mœurs, leurs idées et leurs vocables du nord ou du midi ? Mettons à part les choses qui se créent ou se recréent sur place : de quel centre, ou plutôt de quels centres, ont rayonné les autres choses, les contes, les chansons, les fabliaux, les coutumes agricoles, les coutumes de la vie familiale et communale, et, partant, le langage véhiculaire de toutes ces activités ? Quels réseaux d'allées et de venues coloniales, commerciales, intellectuelles ont, dans la suite des siècles, déterminé la phraséologie et la phonétique d'un canton ? A l'histoire de répondre, en s'aidant de la linguistique sans doute, mais en l'aidant aussi pour la solution de ces questions compliquées. En tout cas, puisqu'il s'agit ici du pays gaumet, bien des choses lui sont venues du sud avec les chants d'amour et la Loi de Beaumont.

La région étudiée ici est principalement celle du lexique : Tintigny et le pays gaumet. La Semois forme strictement la limite du pays gaumet vers le nord. Les transsesmariens, surtout les habitants des bords de la Rulle, se nomment Hoguets. Leur langage, dont nous parlerons à l'occasion, se distingue de celui des gaumets, outre des différences notables, par une prononciation extrêmement brève de tous les sons finaux. Au dialecte hoguet appartiennent les villages de Marbehan, Rulles, Houdemont, Habay, Villers-sur-Semois et ses dépendances : Harinsart et Mortinsart. Au delà de l'immense forêt qui couvre la Semois au nord, règne le Chestrolet, dialecte de Neufchâteau, et plus loin l'Ardennais.

Je dois les matériaux de mon étude à mon expérience personnelle du patois d'Etalle, expérience déjà ancienne et qui avait besoin d'être rafraîchie, au travail de M. Liégeois, originaire de Tintigny, enfin aux connaissances de M. Cozier, instituteur de l'Ecole moyenne de Verviers, originaire de Rossignol, qui s'est prêté avec autant d'intelligence que de patience à mes

longues enquêtes. J'ai consulté, — avec la prudence nécessaire, — les textes imprimés : ceux de la *Parabole de l'Enfant prodigue* publiés jadis par la *Société de littérature wallonne* (t. VII), puis des contes parus dans *Wallonia*, une de nos deux revues de folklore. Pour la comparaison avec les patois des départements français avoisinants, la *Revue des patois gallo-romans* de Gilliéron et Rousselot, m'offrait des textes soigneusement transcrits, les *Patois de Champagne* de Tarbé (Reims, 1851, 2 vol.), des textes nombreux et variés. Enfin j'ai mis à contribution les *Etudes de Dialectologie wallonne* de M. Wilmotte (Romania, XVII, sqq.), pour l'ancien wallon, les *Mélanges wallons* déjà cités, les articles de M. P. Marchot sur les patois du Luxembourg. Les recherches de l'abbé Rabiet sur le patois de Bourberain, les travaux analogues de Horning, et la *Grammaire des langues romanes* de Meyer-Lübke ne m'ont pas quitté.

Une observation de pure forme. Le désir de rendre mon travail plus accessible m'a fait ajouter des explications, des préliminaires, des traductions de formules inutiles et même encombrantes aux yeux des grammairiens et des linguistes de profession, insuffisantes aux yeux des autres. Que les uns me pardonnent trop d'amplification et les autres trop de sécheresse. D'ailleurs les travaux de MM. Doutrepoint, Delaite, etc., parus dans ce recueil ont dû procurer aux lecteurs ordinaires du Bulletin quelque expérience de ces sortes d'ouvrages. Le premier a donné maintes définitions de termes que je me dispenserai de répéter, le second a utilisé l'alphabet phonétique de la *Revue des patois gallo-romans*, dont je me servirai également, en priant le lecteur de se reporter à leurs travaux.

CHAPITRE PREMIER.

VOYELLES.

A

1. *A* tonique libre du latin devient *ĕ* en gaumet, *ě* en wallon, à moins que cet *a* n'ait été soumis à l'influence de phonèmes qui en ont modifié l'ordinaire évolution. L(atin) pratum, w(allon) *prĕ*, g(aumet) *prĕy*; l. clavem, w. *klĕy*, g. *klĕy*; l. nasum, w. *nĕ*, g. *nĕy*; et de même, là où le w. dit *asĕ*, *sātĕ*, *ostĕ*, *adlĕ*, *wĕ*, *Noyĕ*, le g. dit *asĕy*, *sātĕy*, *ĕtĕy*, *adlĕy*, *wĕy*, *Nowĕy* (assez, santé, été, auprès, gué, Noël).

2. Sous l'influence d'une palatale suivante, cet *a* a eu d'autres destinées. Il y a ici deux cas à examiner : 1° celui de la finale -aticum, fr. -age; 2° celui où l'*a* est suivi (immédiatement ou non) d'une palatale (*c*, *g*, *e*, *i*), ou, comme les grammairiens disent souvent pour abréger, d'un *yod* (*y*).

La terminaison -aticum, qui présente *ĕte* comme développement régulier en w. devient *ĕte* en g. — W. *pojĕte*, *vĭjĕte*, *vĭxĕte*, *vĕjĕte*, *mănĕte*; g. *pŕjĕte*, *vĭlĕte*, *vĭsĕte*, *vŕjĕte*, *mĕnĕte*, *fĕte*, *fănĕte*. Au reste on ne peut songer à donner cette différence comme une caractéristique dialectale. D'abord si -*ĕte* l'emporte dans le nord wallon, -*ĕte* gagne du terrain à mesure qu'on s'avance dans le Namur et le Luxembourg. -*ĕte* se dit encore à Vielsalm (*vĭlĕte*), à Hotton, à Havelange (*pārtĕte*). La limite passe donc au sud de ces villages, puis s'infléchit au nord vers Hannut (*vĭjate*). Au sud de cette ligne -*ĕte* règne jusqu'au delà des frontières belges. Mais le pays messin dit pertége, gége. La voyelle oscille donc entre *a* et *e* dans le pays lorrain comme dans le pays wallon.

3. *A* + cons. + *y*. Devant les consonnes ou voyelles palatales (*i*, *e* qui deviennent *y*; *c*, *g* qui deviennent *y*), *a* persiste en *g*. Le mot *persiste* est assez hasardeux : il n'est pas possible de dire si cet *a* provient directement de l'*a* latin, ou s'il est une modification postérieure d'un *a* palatalisé par le phonème suivant. Quoi qu'il en soit, en wallon comme en français, *a* dans ces conditions passe à *e* (*ai*, *é*, *è*); et, comme les formes de cette espèce sont nombreuses, il suffirait de cette différence pour donner au gaumet un cachet d'étrangeté vis-à-vis du wallon. Exemples : L. *facere*, w. *fě*, g. *fār*; et de même w. *plēr*, *tēr*, *brēr*, g. *plār*, *tār*, *brār*. L. *factum*, w. *fě*, g. *fā*; et de même w. *plè*, *tè*, *brè*, g. *plā*, *tā*, *brā*. W. *trè*, g. *trā* (trait d'attelage). Fr. *tais-toi*, w. *tès-tũ*, g. *tā-t*. G. *lěz ār dũ ějũ*, ardennais *lěz ěrĕr dō ějũ*. L. *veracum*, w. *vrè*, *vrěy*, g. *vrā*. *Habacum*, le village de Habay : g. *hābā*. *Gladium*, g. *glā* (glaïeul); geai, *ějā*; magis, *mā*; jamais, *ějēmā*; magidem, *mā*; magistrum, *māt*; laid, *lā*; w. *krěy* (lente). g. *krāy*; aise, baise, abaisse, punaise : *āe*, *bāe*, *ābāe*, *pūnāe*. *Sapio* (je sais) = *sāy* à Willancourt, *sé* sporadiquement par analogie des 2^e et 3^e personnes. Mais j'ai, tu as, il a, w. *ěj'ě* (nord-w. *ěj'ā*), *t'ā*, *il ā*, donnent très régulièrement en g. *ěj'ā*, *t'ě*, *il ě*. Laisse-moi faire, w. *lě-m fě*, g. *lāy mĩ fār*.

Il en est de même de *a* atone devant une palatale : *placere* = *plājĩ*. Lait se traduit en w. par le diminutif *lěsě*, en g. *lāsě* : le g. *lě* est emprunté et ne se trouve que dans deux ou trois expressions d'origine étrangère : *lě d' kũlyĕf* (lait de couleuvre = euphorbe), *lě d' pũy* (lait de poule). Laissez-moi faire, w. *lěyĩ-m fě*, g. *lāyě-m fār*.

Tel est aussi l'usage constant des dialectes parlés au sud du gaumet. En patois messin on dit *ějēmā*, *mā*, *ějě t' rěcontrā* (je te raconterai), *fār*, *ār aerem*), *vrā*, *plyār* (**plācěre*), *pětnāy* (*pastinacam*, w. *pātněy*); *ěj'ā*, *t'ě*, *il ě*. En meusien on dit *ějě t' fārā fār*. La Champagne prononce *ě* (cf. Tarbé, textes à la fin du 1^{er} vol.).

Limite nord du phénomène — A Suxy, au nord de la Semois, cet *a* devient déjà *e* : *ɛʝ n' lǔ dĕrĕ mǎ*, *ɛʝ n' l'ĕ mǎ fĕ*, et même j'en ai surpris des traces dans le langage de mon interlocuteur de Rossignol. A Bouillon on dit *fwĕr* (facere), *fwĕ* (factum) *ɛʝĕ*, mais *ɛʝǎmwā*. A Bièvres, au fond de la région S.-O. de la province de Namur, on dit *plĕr*, *fwĕr*, *fwĕ* (facit, factum), *lĕchĭ* (g. *lǎchĭ* = laisser). La limite du phénomène $a + y = a$ passe donc entre Suxy et Rossignol, traverse Bouillon, puis se dirige vers la Meuse au sud de Revin (cf. Tarbé I, p. 155, ligne 3). Ceci soit dit pour répondre sommairement au vœu de Meyer-Lübke inclus dans ces mots (I, p. 222) : « On n'a pas encore fixé la limite de cet *a* du côté du nord ».

Exceptions. — En w. *pacat* (il paie), se dit *pōy*, ardennais *pāy*; haie devient *hōy*, ard. *hāy*. Mai = *māy*, braie = *brāy*. En g. *pāy*, *pāyĕ* (payeur), *hépāy* (hait-paie), *hāy*, *mĕy* (mois de mai). Le g. dit encore *frĕj*, *brĕj*, *āgĕs* (fraise, braise, chiste), en dépit de la palatale.

4. -arium, -ariam. — Le suffixe -arium a donné -ier en fr., *ī* en w. et en g. Exemples gaumets : noms de métiers : *būteī* (boucher), *pōrteī* (porcher), *gǎdlī* (chevrier); noms d'arbres : *srĭjī* (cerisier), *pōmī* (pommier), *pwārī* (poirier), *grūzlī* (groseiller); adjectifs : *prōmī* (premier), *dārnī* (à Tintigny, Sainte-Marie, etc., *dĕrnī* à Rossignol) (dernier).

5. Mais la ressemblance s'arrête au masculin. -ariam, qui fait en liégeois *īr*, en verviétois *ī* (¹), en namurois *ēr*, en ardennais *īr*, donne en gaumet -*yĕr*. La diphtongue ancienne a été protégée par l'*r* que conservait l'*a* du féminin. C'est une sorte de loi en gaumet que dans le même mot la même voyelle prend un son fermé long ou un son ouvert bref selon que la consonne finale tombe ou se conserve : *lĕ*, *lĕy* (loup), *trĕ*, *trĕy* (truite), *nū* (novum), *nyĕf* (novam). Donc tandis que le masc.

(¹) Cf. *Les parlers du nord et du sud-est de la province de Liège*, par GEORGES DOUTREPONT et JEAN HAUST, dans MÉLANGES WALLONS, page 31.

-yé est devenu -yi puis ī, le féminin a gardé la diphtongue intacte, ce qui crée une nouvelle différence très caractéristique. Exemples : w. *prūmīr* (arden. *prēmīr*), g. *prǣmyēr*; w. *dyērēn*, *dērēn*, g. *dārnyēr*, *dēryēr*. Il en est de même des nombreux substantifs féminins en -ière : *ūvriēr*, *rīvyēr*, *pāsyēr*. Voyez dans le *Lexique*, entre autres mots, *āhāteyēr*, *ēdyēr*, *ēinyēr*, *kōtyēr*, *fǣmyēr*, *fūryēr*, *mūjlyēr*, *fōrđyēr*, *pōrđyēr*, *ōzyēr*, *byēr*, *sivyēr*, *trōvyēr*.

Le chestrolet dit encore -yēr, mais au sud de la province de Namur, à Bièvre, on dit *tchōdīr*, *sōrsīr*.

A TONIQUE LATIN SUIVI D'UNE NASALE.

6. A suivi de *n*, *m* passe à *é* en gaumet et en wallon. Mais en terminaison masculine (c'est-à-dire contenant toute voyelle autre que *a*) la nasale se perd en g. sans nasaliser la voyelle précédente. L. *famem*, nord-w. *fē*, sud-w. *fwē*, g. *fē*; panem, n.-w. *pā*, s.-w. *pwē*, g. *pē*; granum, w. *grē*, g. *grē*; demain, n.-w. *dmē*, s.-w. *dmwē*, g. *dmē*; andain, g. *ādē*. Je néglige d'indiquer, comme étrangères à ce point-ci, les variations de la nasalisation wallonne suivant les régions. Il y a bien ça et là des îlots où les mots précédents subissent une dénasalisation partielle ou totale, mais alors on a affaire à un phénomène local qui attaque toutes les voyelles nasales indistinctement. C'est là une cause d'erreur pour les grammairiens étrangers qui ne peuvent pas toujours apprécier à distance la qualité d'un phénomène. Si on avait dit *grē* à Seraing comme on le dit dans le pays de Herve, Horning n'aurait pu s'empêcher d'y voir un signe de plus d'identité entre le wallon et le lorrain. Mais en gaumet et en lorrain le caractère du phénomène en question est différent. A côté de *pē*, *fē*, on trouve même *pīy*, *fīy* à Virton, et *pyē*, *fyē* aux environs de Virton. Le patois messin dit *pēy*, *fēy*.

Canem semble faire exception ici comme ailleurs : il devient *teē*. C'est que, dans ce mot, *a* précédé de *c* initial a donné

d'abord *che*, et le mot s'est trouvé dès lors dans une autre situation que les précédents.

7. A + n, m avec terminaison féminine, c'est-à-dire suivi de *a*, s'est aussi changé en *é*, mais la terminaison féminine a ici conservé la consonne, suivant une loi générale. Pourtant, à la différence du wallon, l'*n* n'a pas réagi en gaumet sur la voyelle précédente pour la nasaliser. On aura donc : *lanam*, w. *lĕn*, g. *lén*; *ranam*, *rĕn*, *rén*; *granam*, *grĕn*, *grén*; *ramam*, g. *rém* (branchettes pour ramer les pois, w. *dĕ rē d' pǣ*, de *ramum*); semaine, w. *sāmĕn*, namurois *sāmwĕn*) g. *smén*; fontaine, w. *fontĕn*, g. *fantén*.

8. An, am, entravés. — A la différence du w., le passage de *a* à *é* et la perte de la nasale s'observent aussi lorsque an, am, sont suivis d'une palatale. L. *plan'cam* (planche), w. *plāte*, g. *pléte*; *man'cam* (manche), w. *māte*, g. *méte*. De même à l'atone on trouve *pléteĭ*, *pléteĕt*, *méteĕt*. *Manducat* fait *méte*, et l'on dit à l'atone *médjĭ*, *mĭdjĭ* (Etalle), *mĭdjā* (Virton) « mangeons ». *Cambiare* (changer), w. *kādjĭ*. ard. *kādjé*, g. *æédjĭ*. *Manducare* a reçu un traitement bien différent en wallon. Tandis qu'on dit encore *mwĕdjĭ* à Bièvres, la nasale de ce mot en w. s'est unie au *y* suivant : n.-w. *manĭ*, ĭ *măĭ*. Le mot est d'ailleurs fort torturé : au nord de Houffalize, Laroche, Marche, Ciney on dit *manĭ* ⁽¹⁾, le sud dit *munĭ*, *muné*, la voyelle étant modifiée par la labiale *m* qui provoque la production d'un *w* (cf. § 25) ⁽²⁾. Ce traitement n'est pas inconnu au g. A Virton, d'après l'*Enfant Prodigue*, on emploie *munĭ* concurremment avec *médjĭ* : notez *munĕ* (mangeaient), au § 16 des deux versions, pp. 113 et 115, en parlant des cochons, et au § 23 *mĭdjĭrā* (mangerons), *myĕdjĭā* (mangeons), en parlant des personnes. On dit encore l'*a-munĭ*, litt. l'à-manger, et l'*amunĕr*, « la machine à manger, la gueule ».

(1) Voyez la carte de M. Boelinvillle dans *Mélanges wallons*.

(2) Si mon explication est exacte, on pourra trouver quelque village à la limite où l'on dise *mwōĭĭ*, intermédiaire entre *manĭ* et *munĭ*.

Cependant blanche, franche font *blāte*, *frāte*, en w. *blāk*, *frāk*, dont le *k* mérite attention.

9. A + n, m, entravé par une autre consonne qu'une palatale, devient *ā*, et la consonne nasale disparaît : *āfā* (enfant), *pōrlā* (parlant), *tēerā* (tisserand), *tā* (tant), *āvā*, *pās*, *grā*, *grāt*. Traitement conforme au wallon et au français qu'il suffit de constater. Stannum, w. *stē*, g. *ētēy*.

A TONIQUE DEVANT LES VÉLAIRES (*l*, *r*).

11. A tonique libre devant *l* a subi en g. un traitement varié : 1° talem, w. et g. *té*; qualem : *ké*; salem, w. *sé*, g. *sěy*. Avec terminaison féminine : palam, w. *pěl*, g. *pél*; alam, w. et g. *él*; scalam, n. w. *hāl*, *hòl*, s. w. *eāl*, g. *eyòel* : il faut compter avec l'influence du *c* devant *a*. Mortalem : *mórtél* est un mot de la langue religieuse. Meyer-Lübke veut voir dans toutes ces formes une influence littéraire (Gram. I, § 250), et il a raison pour *él* puisque le *Psautier lorrain* donne la forme régulièrement dérivée *aule*. De même, pour les mots à terminaison masculine qui ont conservé *l* finale : ce sont aussi d'évidents emprunts. Parfois l'instinct populaire a supprimé l'irrégularité en adoptant pour le mot le genre féminin. Ainsi *ótél* (autel. altare), devient fém. en g. tandis que le w. *āté*, *òté*, régulièrement formé, reste masculin. Le wallon, dans les mots *mórtél*, *ótél* (hôtel). *rěyél* (*réel* au sens d'*équitable*), fait aussi d'instinct le changement de *ě* français en *é*, mais la consonne finale trahit un emprunt. S'il n'y a point d'adjectifs anciens de ce genre, c'est qu'ils désignent des rapports que le peuple rend longuement par plusieurs mots. Je ne sais toutefois si M.-L. a raison également pour *sěy*, *té*, *ké* : la chute de *l*, la présence du composé *kěkěnk* (quelqu'un), des proverbes comme w. *té ti*, *té mi* (tel toi, tel moi) sans analogue en français, me semblent un garant d'antiquité.

12. 2° Mais le vrai traitement de *a* libre devant *l* se voit dans malum, g. *mō*, malam : *mōl*, nidalem : *niō*, * wisalem :

viēō (putois), valet : *vō*. En wallon la voyelle oscille de *ā* à *ō* : ard *ā* pur, liég. *ā*, verv. *ō*, nam. *ō*.

13. A devant *l* entravé. — L'*a* passe de même à *ō* en g. quand *l* est suivi d'une consonne. Exemples : fallit, w. *ī fā*, g. *ī fō*; falcem, w. *fā*, g. *fō*. Saltat, g. *sōt*; sal'cem, w. *sā*, g. *sō*; calcem, w. *æā*, g. *ǣēō*; à l'atone palpebra, w. *pāpīr*, g. *pōpyēr*. Cependant caballum, g. *æfō*, fait en ard. *ōvō* et non *ōvā*, en verviétois *ōvō* pour *ōvō*; alter fait partout *ōt*; enfin le w. *spāl*, g. *ēpāl* doit provenir de spatla et non de spalla qui est le point de départ ordinairement admis. Aliquid, al'quid devient *āk* dans certains villages (Rossignol, Tintigny, Etalle); on dit *ēk* à Suxy, *ōk* ailleurs; c'est *yōk* à Bièvres (*Wallonia* III, p. 155); le mot est inconnu en w., sauf dans la zone tout à fait méridionale.

14. A + pl, bl (-abulum, -abilem, -abulam) aboutit à *ōl* en gaumet, traitement bien différent du wallon, si l'on veut ici porter son attention sur les consonnes en même temps que sur la voyelle. Exemples : tabulam, w. *tāf*, *tōf*, g. *tōl* (*s' mēt ā tāb* dans *Enfant prod.*, p. 114, est une expression d'emprunt); stabulum, w. *stāf*, *stōf*, g. *ētōl*; Etalle, village du pays gaumet, se dit *ētōl*; rabulum rable ou rouable, w. *rāf*, *rōf*, g. *rūōl*; érable : *ōjrōl* à Rossignol, *ōrjōl* à Tintigny. Fabula a donné *fōf* par une métathèse de *l* qui a conservé l'*f*; w. *fāf*, *fōf*. Les adjectifs suivants n'ont à peu près aucun correspondant en wallon : *rūjōl* (piaulard), *hōdōl* (importun, fatigant, *hōdēy* = fatigué), *hāterōl* (qui se remue difficilement, difficile à manier), *pājōl* (paisible), *sěrvijōl* (serviable). On trouve dans le nord-w. *pāhūl*, *pōhūl*, *mālēdūl*, *mōlēdūl* que je rapprocherais volontiers de *hōdōl*. Dans le sud, en pays de transition, on a *hōdāl* à Lavacherie; *hāmāl* à Laroche; *āmōl*, *hěyōl* (germanique hat + abilis) à Forrière = *hāyāf* à Laroche; *sěrvijāl* à Neufchâteau.

Limite de -*ōl*. La limite extrême de ces formes en *ōl* au nord passe à la hauteur de Saint-Hubert. D'après M. Marchot (*Patois du Luxembourg central* dans *R. des P.-G.-R.*), Cham-

plon, Flamierge, Amberloup, Lavacherie disent *rāf*, *tāf*, *stāf* : c'est le pur traitement wallon de la voyelle et des consonnes; Nassogne, Forrière, Masbourg, Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne, Wellin ont *rōf*, *tōf*, *stōf*, avec *ō* du midi et les consonnes du nord; Arville, Saint-Hubert, Freux présentent *rōf*, *tōl*, *stōl* avec *f* et *l* en mélange; Moircy a *rāl*, *tāl*, *stāl*, avec *a* du nord et *l* du midi. Tout le pays au sud de cette région donne, sauf coloration locale des voyelles (cf. *sěrvījōl* ci-dessus), les mêmes résultats qu'en gaumet; il faut évidemment faire abstraction de l's de *stōl*, g. *ětōl*. *Sāb* (sabulum) et *tāb* sont des imitations du français.

Le lexique rend cet *o* par *ō* pour le village de Tintigny. En réalité il s'agit ici d'une nuance difficile à noter entre *ō* et *ō̇*. L'*o* de Liège est un *ā* encore actuellement noté *â* dans les publications liégeoises; celui de Verviers est *ō* et s'imprime souvent *au* : c'est l'*au* du français Laure, Paul, Maurice, mauvais; l'*o* de Tintigny représente le son *au* ordinaire du français, *ō* mi-fermé; enfin le son que nous notons *ō̇* est tout à fait fermé.

16. A + v, b. Tandis que *clavem* fait en w. *klé*, en g. *klèy*, *clavum* donne en w. *klā*, *klō*, en g. *klō̇*, *klōw*. Cette différence de traitement provient de ce que la labiale *v* devant *o*, *ou* est plus vélaire que devant *a*, *e*, et a transformé l'*a* précédent comme les vélaires *l*, *r*. On ne peut ici, comme le fait Rabiet (*Patois de Bourberain*, dipht. *au*), considérer le *v* comme disparaissant et *clavum* comme ayant la diphtongue *au* = *ō* : *clō* n'aurait jamais donné *klā* en wallon. — On ne pourrait fournir d'exemples gaumets correspondants à *habuit*, *sapuit*, w. *ũ*, *sũ*, car le g. a laissé s'éteindre le passé défini au profit du passé indéfini.

17. Il y a encore à s'occuper ici de la terminaison -abam de l'imparfait latin. *Fabam* devient en w. et en g. *fēf*. L'imparfait en -abam avait aussi donné en w. *ēf*, et *y-abam* : *īf*. -ebam au contraire a donné *ē̇*, *ē̇f*. Cet *ē̇* existe partout en w. au

conditionnel présent, qui était composé avec *habebam*, mais pour l'imparfait de l'indicatif, par suite des tendances à l'unification, une des trois désinences wallonnes l'emporte, éliminant plus ou moins complètement les formes concurrentes (voir pour les détails DOUTREPONT et HAUST dans *Mélanges wallons*, pp. 44-47). Or tandis que le wallon *év*, produit de *-abam*, s'est étendu souvent à toutes les conjugaisons, le *g* a fait triompher *ou*, *o* produit de *-ebam*, dont nous reparlerons à la lettre *é*. La dissemblance est ici complète.

18. **A + r libre.** Il ne se dégage pas de règle fixe des formes tirées de *rarum*, *carum*, *clarum*, *amarum*, *avarum*, *quare*. *Rār*, *avār* en *w.* et en *g.* sont d'évidents emprunts. Liège seulement a su donner une empreinte wallonne au premier de ces mots en prononçant *ròr*, et de même *sīgòr* (cigare). *æīr* (*carum*) est une forme ancienne tenant compte du développement de *ca* initial, puis traitant *e* secondaire comme l'*e* primaire de *ferus*, *fīr* : *æīr*. Mais ce mot n'est usité qu'en parlant de la *cherté* des objets : on dit *æēr*, du français *cher*, dans le sens du vieux mot *binamé* (bien-aimé). Le gaumet, diphtonguant l'*e* de *cher* comme s'il était primaire, dit *eyēr* *āmī*, *mā eyēr ôjā* (cher ami, ma chère « gent »), mais le *e* trahit l'emprunt. *Clarum*, *g.* et *w.* *klér*; féminin en *g.* *klért* : *d'lā bēl klért ôw*, mais : l'*ôw* è *klér*; *fyēr* fait aussi *fyért* au fém. De part et d'autre *amarum* devient *āmēr* et *quare* *kā* comme proclitique.

19. Les infinitifs en *-are* non précédé d'un *y*, et les formes verbales dérivées de *-atum*, *-atis*, *-ate*, reçoivent invariablement la terminaison *é* en *w.*, *ëy* en *g.* Dans certains villages, par une loi de phonétique syntaxique, la semi-voyelle de *-ëy* ne se prononce pas quand une consonne suit. On dit à Rossignol *ôjū n'ī ā-m ètèy* « je n'y ai pas été », mais *ôjū n'ī ā-m èté vwār*; *ôjū bē æātèy*, mais *ôjū bē æāté mū æāsō*. Ce *y* est naturellement impossible à conserver quand le verbe est suivi d'un pronom enclitique réduit à sa seule consonne. Si donc

on dit à Tintigny, d'après le *lexique*, *frũyěy vòt kũlòt*, on dira cependant sans *y* : *ăbăěě-v* « baissez-vous », *lăyě-m* « laissez-moi », *děhỗě-l* « secouez-le ».

Cette finale *ěy* n'existe nulle part en w., mais se rencontre abondamment en Lorraine et en Champagne. A Mangiennes, canton de Spincourt (Meuse), on dit *òlăy* (aller), *pàsáy* (passer), *tũmăy* (tomber). Dans l'Argonne : *ětěy*, *sówěy*, *kúrěy*, *maryěy* devant les voyelles, *ě* devant les consonnes (cf. *Revue des P. G.-R.*). A Bėru (arrond. de Reims) on dit *ědělěy*, *ăetělěy* (TARBÉ I, p. 99); à Auve (arrond. de Sainte-Mėnehould) *ramanseil*, *trouveil*, suivant l'orthographe de Tarbé I, 105; dans le canton de Sainte-Mėnehould *rassaziei*, *cherchiei*, *douně-m*, *traitě-m* (Tarbé I, 113).

20. Dans le féminin -atam, pas plus en g. qu'en w. ou en fr., la terminaison féminine n'a eu la force de conserver l'*r* intact. -atam devient *āy* en g., *ěy* en w. G. *bũāy* (lessive), *kăđjòlāy* (bigarrée), *nĩkāy* (nichée), *pěnrāy* (panérée), *ă lă vălāy* (de haut en bas), w. *bũwěy*, *kăđjòlěy*, *nĩkěy*, *ă l' vălěy*.

Le son *āy* se continue au midi : c'est le traitement du pays messin (*ěnay*, *rũsay*, *rătray*) et de la Meuse (*dětũsāy* « pelée »). Pour le nord, Tintigny se trouve sur la limite. A Rossignol on dit *bũěy*; à Etalle *bũāy*; à Tintigny le participe féminin seul est tantôt en -*ěy*, tantôt en -*āy*. Je trouve dans le *lexique* : *lě năějět sã ămĩlěy. dũ lă byěr ěvětělěy. sũk! sũk! mărěn lă pòte trówāy*. Mais les substantifs féminins en -ée y sont tous en *āy* : *ăvyòdāy*, *băstāy*, *brěeāy*, *bũāy*, *kăběrłāy*, *kărũāy*. La limite, partant de Habay, passe donc à Tintigny, puis se continue vers le S.-O. entre Virton et Florenville.

21. A + r entravé. En w. a + r entravé se conduit absolument comme a + l entravé (§ 13), et nous aurions pu les ranger sous le même titre si la même analogie existait en gaumet. Mais il n'en est ainsi que pour moitié. Le w. dit *hār*, *hòr*, hart; *eār*, *hòr*, déchirure; *sār*, *sòr*, sart; *lār*, *lòr*, lard; *rnā*, *rnò*, renard; *māy*, *mòy*, marne; *pār*, *pòr*, part; *lāte*, *lòte*,

large; *teār*, *teòr*, char; *teār*, *teòr*, chair; *tār*, *tòr*, tard. Le gaumet dit *hór*, *sór*, *lór*, *rnó*, *mól* (marne), *pó* (part), *lórte*, conformément au traitement de *al* entravé. Mais il dit *āb*, *teā* (carnem), *eār* (déchirure, messin *hhâ* suivant une orthographe du cru), *tār*, à l'atone *tārxǐ* (tardif). Les adjectifs français en *-ard* sont en *-ā*, fém. *-āt*. W. *brëyā*, *brëyò*, g. *brāyā*; il en est de même en messin. Les patois w. et g. sont riches en adj. de cette désinence : voyez dans le *lexique* : *pīlā*, *cānyā*, *bōwā*, *bābūyā*, *bācāyā*, etc. Cependant lézard se dit, à Tintigny tout au moins, *lǐjòrt* fém. (arden. *ōn lāzāt*), ortie se dit *kǔeòrt* fém., en dépit de la règle précédente. Barre (verrou) = *bòr*. Carrum w. *teār*, *teòr*, est traité en g. comme ayant ar libre : *teé*, en messin *teéy*.

22. A tonique entravé par d'autres consonnes que r, l, persiste en g. En wallon, le sud a toujours *a*, le nord remplace *ā* du sud par *ā*, *ō*, mais *ǎ* persiste sans passer à *ō* : s. w. *mālāt*, *pās* (pâte), *krā* (gras), *krās* (grasse), *ām* (âme), *māy* (mâle); nord-w. *mālòt*, *pòs*, *krò*, *kròs*, *òm*, *mòy*; sud-w. *pāy* (paille), *ǎjǐ gǎǎj* (je gage), *kǐ ǎj' vǎy* ou *kǐ ǎj' vǎe* (* *vadyam*), n. w. *pāy*, *ǎjǐ* ou *ǎjǐ wǎǎj*, *kǔ ǎj' vǎs*. Cependant *krǎe* (graisse) se dit au nord *kròh*.

23. Quand les deux consonnes qui suivent *a* sont semblables (*tt*, *ss*, *pp*) ou de même espèce (*pt*, *cy*, *ty*), *a* subsiste généralement. Cependant on observe en w. une tendance à passer à *ě*. Le phénomène est plus ou moins général suivant les régions. En gaumet il n'y a guère dans ce cas de passage à *ě*; néanmoins, comme l'*ě* reparait au sud, en Lorraine, en Champagne (par ex. à Bourberain), on ne peut considérer cette différence comme caractéristique. Exemples : saccum, w. *sěte*, g. *sǎte*; cattum, w. *teě*, à Tintigny *teě*; brachium, n. w. *brēs*, ard. *brě*, g. *brǎ*; lassum de (laqueum), w. *lēs*, g. *lǎs*; drap, w. *drě* (*drǎ* dans certaines exceptions), g. *drǎ*; il attache, w. *ātěte*, g. *ǎtǎte*; w. *ǎtěte* (épingle); platea, w. *plēs*, g. *plǎs*; glaciem, w. *glēs*, g. *glǎs*, * quattor w. *kwāt*, *kwět*, g. *kāt*; w. *ǎgēs* (pie), g. *ǎgǎs*.

Nous avons examiné jusqu'ici l'influence qu'exerce sur a latin un phonème suivant. Les phonèmes précédents ne restent pas toujours sans action sur la voyelle. Voici les deux cas principaux.

24. Quand l'a est précédé d'une palatale (*c, g, c* + consonne, *ie* + cons., cons. + *y*), il aboutit à *ĩ* en g., à *ĩ*, *yé* en w. Ainsi les finales -are, -atum précédées d'un *yod* ne font point -*yěy* en vertu du § 19, mais -*ĩ*. Au lieu donc d'aboutir à -*yé* comme dans le pays messin au sud, ou les Ardennes luxembourgeoises au nord, le gaumet a la finale *ĩ* pour l'infinitif, *ĩ* pour le participe masculin, *ěy* pour *y-atis*, *ĩy* pour le participe fém. et les subst. fém. correspondants. Exemples : abaisser et abaissé, liég. *ābāhĩ*, ard. *ābāēc*. g. *ābācĩ*; vous abaissez, liég. *vōz ābāhĩ*, ard. *v'z ābāēc*, g. *v' ābāēcěy*; abaissez-vous, g. *ābāēcě-v'*. Part. fém. liég. *dābīhěy* (gercée par la bise : *bīh*), ard. *dībījěy*, g. *děbījĩy*. Subst. fém : w. *sětēcěy*, g. *sātēcĩy* (sachée); w. *kūrěy*, g. *kārĩy* (bête crevée, litt. curée), w. *nūtěy*, g. *nātĩy* (nuitée), et de même g. *ārěņĩy* (toile d'araignée), *klěņĩy* (quenouillée), *kūrđĩy* (écourgée), *kīrĩy* (cuillerée), *sāyĩy* (seillée), *tāņĩy* (torgniole), *rāyĩy* (* exradicata), *ārĩy* (areata).

A côté de ces verbes en *ĩ*, il faut noter soigneusement un assez bon nombre de verbes en *ĩr* provenant de *y-are*. Comme c'est par la consonne finale qu'ils se distinguent du w., il sera plus régulier d'en parler à propos des consonnes.

Le suffixe toponymique -iacum produit aussi *ĩ*. Auby, Ancy, Azy, Baranzy, Chevigny, Chiny, Hachy, Messancy, Mussy, Sivry, Suxy viennent de primitifs en -iacum (cf. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique*, 471-520).

25. Quand l'a nasal est précédé d'une consonne labiale, cette labiale peut dégager en w. devant l'a une semi-voyelle *w*. Nous avons déjà cité à un autre point de vue les exemples *fwě*, *mwě*, *pwě*, *dmwě*, (§ 6); *samwēn* (namurois, § 7); *fwēr*, *fwé* (Bouillon, Bièvre, § 3). J'ai tâché d'expliquer au § 8 l'alternance

mǎñtī, *mǎñtī* par l'influence de la labiale : manducare devient *mǎñtī* dans la région où panem devient *pā*, mais il devient * *mwēñtī*, * *mwōñtī*, *mǎñtī* là où panem devient *pwē*. La forme *mwēðjī* que je trouve à Bièvre est un sûr garant que *mǎñtī* contient un *w*, lequel devait nécessairement être résorbé par l'*u* qui suit. Nous retrouverons cette influence d'une labiale précédente à propos de *e* + nasale (§ 47). Il n'est pas absolument nécessaire qu'une nasale suive, puisque facere, factum peuvent devenir *fwēr*, *fwè*, mais il est nécessaire que ce soit une labiale qui précède pour favoriser l'apparition de cet élément labial *w* : nulle part on ne rencontre *lwēn* pour laine, ni *twēr* pour taire. En gaumet ce *w* devant *a* latin n'apparaît pas : *ōrmwār* (armarium), en regard du *w*. *ārmè*, *ōrmò*, a bien l'air d'avoir subi l'influence du français armoire.

A ATONE.

L'examen de *a* atone ne fournira rien de bien caractéristique pour différencier *g.* et *w.*, et d'ailleurs nous en avons déjà fourni incidemment plusieurs exemples. Nous nous bornerons donc à quelques remarques.

26. *A* protonique c'est-à-dire exclusivement *a antétonique* dans la seconde syllabe du primitif latin disparaît en *w.* et en *g.* d'une façon plus radicale encore qu'en français. L'*e* muet qui représente cet *a* à l'intérieur des mots français forme encore syllabe en poésie; le poète wallon qui écrit ces *e* à l'imitation du français n'oserait leur donner une valeur syllabique. L'*e* ne se réveille en wallon qu'à la fin du vers féminin chanté. Nous écrivons donc *w.* *pātemē*, *pōtemē* (parchemin), *mǎismē* (habillement), *plēnmē* (pleinement), *bōnmē*, *byěsmē* (bêtement), *ōnyěsmē* (honnêtement). Tel est le traitement de -amentum et de -amente. Les subst. et adv. en -ment empruntés au français changent au contraire cet *e* muet en *ë* dans le sud-*w.*, en *ě/ũ* dans le nord-*w.* : *bǔgrǔmē*, *korěktumē*, *ōnétrǔmē*, *ābilyǔmē* (habillement), *āpārtǔmē*. Le suffixe

-atorem devient -œ; *trōvā*, *kōtā*, *fōtē*; -aturam devient œr: *trēvœr* (trab-atura); mirabilia = *měrvěy*; sacramentum = *sěrmě*, *syěrmě*; donnerai = *dōrě*, *dērě*, *dōrě*; aimerai = *ēmre* et de même de tous les conditionnels de verbes en -are. Pas de différence saillante en gaumet: *bātmě*, *būnmě*; *sūyœy* (secatorem); *trāvœr*; *bārā* (bailleraï = donnerai).

27. Dans les mots dérivés de formes où **a** était tonique, **a** antétonique latin subit les mêmes changements qu'à la tonique. Ainsi :

1° Quand il est suivi d'un *y*, il reste *a* (§ 3) : g. *plājī* (placere), *ājī* (aisé), *tājě* (taisez! cf. *Lexique*), *lāsě* (lait), *ǫ' fārā* (je ferai), *ěrwātī* (regarder), *ālādī* (gâter un nid), *ādā* (aidant); en messin *plyājī*, etc.; en w. *plězīr*, *āhī* ou *ōhī*, *tēhī*, *lēsě*, *ǫjī frě* ou *ǫjū frě*, *rīwētī*, *ělědī*, *ědā*.

2° Devant l, r, l'a/o de la tonique subsiste d'ordinaire à l'atone : g. *mōrlěy* (marnier); *mōmūrve* (litt. mal-me-revient); *ěōwāy*, de *ōw*, w. *sěwěy*, de *ěw* (*sěwé* = exaquare). De même g. *mōrdī*, w. *mārdī*, *mōrdī*; *kōzī*, w. *kāzī*, *kōzī*. Mal- est traité irrégulièrement dans le g. *mālāt*, *mālājī*, ā *mālvō*, liég. *mālāt*, *mālāhī*, ā *mālvā*.

3° A atone devant deux consonnes semblables se transforme comme il a été dit au § 23 : g. *rābrāsī*, w. *rābrěsé*, *rābrěsī*; g. *ātāteī*, w. *ātěteé*, *ātěteī*.

28. A atone subsiste dans les monosyllabes proclitiques : jam, g. et w. *ǫjā*, quam tantum, g. *kā-lā*; quam totum, g. *kā-tū*; quam bellus, g. *kā-bé*. Ce *kā* est tout à fait inconnu en w.; aussi une phrase comme le g. *kā-tū k' vālā* « comme en voilà » est-elle pour un wallon une énigme.

29. En première syllabe **a** peut subsister ou s'affaiblir en *ě*, *ō*, ou même disparaître dans des cas de phonétique syntaxique où les formes réduites sont possibles.

1° Exemples pour **a** subsistant en gaumet. L'**a** de ad préfixe se conserve, w. *āprēm*, *āprēm*, *āprēm*, *āprām*, g. *āprēm*

(adprimum), g. *ārīv*, *ātātē*, *āpōrt*; g. *eāvāy* (excavata, w. *hävèy*), *käbré*, *fäyīn*, *fävā*, *hänä* (w. *hēnä*), *ägū(w)*, *rägūjī*, *văēé* (vascellum), *hänī* (w. *häné*, *hēñī*, « mordre ») *săyē* (w. *sëyē*, *săyē* sagimen), *gätīr* (w. *gètyé*, *gètī*), *đjărě* (w. *đjěřě*), *eălēt* diminutif de *eyăl* (scalam), *sămdī* (w. *sëndī*).

2° Exemples d'ě en g. : *băn* (manne) donne à l'atone *băné* ou *běné* (tombereau, w. *běně*), *běnāy* (crèche), *běnět* (tablier d'homme; chapeau = *teěpé*, w. *teăpě*, châtrer = *teětrěy*, tasseau = *těeé*, année = *ěnāy*, grenier = *gěrnī*, w. *gŭrnī*, javelle = *đjěvé*, w. *đjävě*.

3° Les exemples d'o pour *a* en g. sont rares. Je ne connais que *dōmăte*, en w. *dămăte*. Le w. dit *ōñè* (g. *ăñé*), *ōně* et *ěně* g. *ăné*), *sōfră*, *mōhō* et *māhō* (g. *mājă*). On pourrait citer souvent d'autres variantes wallonnes des formes indiquées; nous nous sommes bornés à signaler les plus répandues dans le nord wallon et le sud wallon.

4° Dans les mots où *a* en première syllabe disparaît, la voyelle renaît après un groupe de consonnes, mais sous la forme *ũ*, qui sert de voyelle de liaison pour remplacer toute voyelle élidée. Ex. : *ě tefō* : *vōt teũvō*; *ě temé* : *vōt teũmé*; *lă tenūe* : *ěn teũmīe*. En w. la voy. de liaison est *i* ou *u* suivant les régions.

È

(è ouvert du lat. vulg. = ě du lat. litt.).

30. Le wallon diphtongue l'è entravé, à la différence du français : *tyěs*, *fyěs*, *byěs* (* besta), *đjŭnyěs* (* genestra), *yěb* (herba), *syěr* (cervum, la longue décele un emprunt, mais l'usage de diphtonguer est encore vivant), *syět* (certes), *prīyěs* (presb'tre), *fyěr*, *nyěr*, *vyěr*, *ăvyě* (namurois, adversus), *trīvyě* (travers), *rīvyěs* (renverse), *Lăbyě* (Lambert), *Stěbyě* (Stembert : Stein-berg), *pyět* (perte), *ĩ pyět* ard. *ĩ pyěr* (perdit). *Tyèn* (tepidus) et *Styèn* (Stephanus), montrent *e* diphtongué quand è se trouve en entrave romane.

Le wallon a fait passer à $\bar{t}$ le $y\check{e}$ provenant de $\grave{e}$ non entravé : $v\bar{t}$ (vetus), $p\bar{t}$ (pedem), $s\bar{t}$ (sedet), $kr\bar{t}v$ (crepat), $f\bar{t}v$ (febrem), $l\bar{t}v$ (levat), $f\bar{t}r$ (ferum), $f\bar{t}r$ (ferit), $\bar{t}r$ (heri), $l\bar{t}f$ (lep' rem), $b\bar{t}r$ (bière), $s\bar{t}r$ (caelum).

En gaumet $\grave{e}$ tonique libre aboutit à $y\check{e}$, $y\check{a}$ en syllabe fermée, c'est-à-dire si la consonne a subsisté après $y\check{e}$; ex. : $ly\check{a}f$, $py\check{e}r$. En syllabe ouverte $y\check{e}$ devient $\bar{t}$, ce qui rentre dans l'usage wallon; ex. : $p\bar{t}$, $v\bar{t}$, $dr\bar{t}$ (de-retro).

Mais $\grave{e}$ entravé ne se diphtongue pas en gaumet : herbam : $\acute{e}rb$, perdit : $p\acute{e}r$, nervum : $n\acute{e}r$, vermem : $v\acute{e}r$, vermis : $v\acute{e}e$, travers : $trav\acute{e}r$, in-adversum : $\check{a}n\check{a}v\check{a}r$, festam : $f\acute{e}t$; $b\acute{e}t$; $t\acute{e}t$; perticam : $p\acute{e}r\acute{e}$ (w. $p\bar{t}s$), lanterne : $l\check{a}t\acute{e}n$, genestra : $g\acute{e}t$, ferrum : $f\acute{e}r$ (cependant $fy\check{e}r$ à Willancourt), mer'lam : $m\acute{e}l$, (d'où $\acute{e}a\check{t}m\acute{e}l$, nom du village gaumet de Chantemelle, qu'il aurait fallu traduire Chantemerle; comparez le w. $\check{o}r\check{t}my\check{e}l$, loriot, « merle d'or »), $y\check{e}rp$, w. $\bar{t}p$ est doublement remarquable : c'est $\acute{e}rpicem$ pour $hirpicem$ traité comme $\acute{e}rpem$.

31. $\grave{E}$ + palatale. Une palatale suivante semble avoir empêché (Meyer-Lübke, 160), ou résorbé en w. la diphtongaison en $y\check{e}$: $\acute{e} + y$ a passé à $\acute{e}$, $\acute{e}$. Il est difficile en tout cas de retrouver iei dans $l\acute{e}$ ou $l\check{e}$ (lectum). La palatale subsiste en syllabe féminine : $v\acute{e}y$ (veclam), $pr\acute{e}y$ (precat). Telle est la règle; mais d'autres mots qui ont $\bar{t}$ ne peuvent s'expliquer qu'en admettant la diphtongaison : $s\bar{t}h$, $d\bar{t}h$, $v\bar{t}h$ (autre forme féminine de (veclam). $Ch\acute{e}w$ (sequit) provient également de $sy\check{e}w$, comme $ch\acute{e}r$ de $sy\acute{e}r$ (cervus) et $ch\acute{e}t$ de $sy\acute{e}t$ (certes).

En gaumet c'est l' $\bar{t}$ qui est de règle, et par conséquent la diphtongaison; $y\check{e}$ reste d'ailleurs sensible en syllabe féminine, protégé par la consonne finale. Cet $\bar{t}$ est déjà plus fréquent dans l'ardennais que dans le nord wallon. Il nous reste à fournir des exemples de cette hésitation entre $\acute{e}y$ et $y\check{e}y$, qui pourrait avoir pour origine des doublets comme vetus, *veclus. Pectus, w. $p\check{e}$, g. $p\bar{t}$; lectum, le lit : nord-w. $l\acute{e}$, ard $l\check{e}$, g. $l\bar{t}$; lectum, legit : nord-w. $l\acute{e}$, ard. $l\bar{t}$, g. $l\bar{t}$; legere : nord-w. $l\acute{e}r$, ard. $l\bar{t}r$,

g. *līr*; eligere, n.-w. *ēlēr*, g. *ālīr*; texere, n.-w. *tēh*, ard. *tēe*, g. *tēe*; pejus, w. *pě*, g. *pī*; pejor, w. et g. *pīr*; precat, w. *prěy*, g. *prīy*; negat, w. § 37, g. *nīy*, necat, w. *něy*, g. § 37; decem, n.-w. *dīh*, ard. *dīe*, g. *dīe*; sex, n.-w. *sīh*, ard. *sīe*, g. *ēīe*; integrum, w. *ētīr*. Il est difficile de dire si *vī* du w. et du g. est issu de vetus ou de * veclum : le substantif composé *vīzō* (à Neufchâteau) qui signifie litt. *vieux oing* a conservé l's de vetus. Veclam fait en liég. *věy*, en verviétois *vīl*, à Polleur, Theux, Nivezé, La Gleize, Lorcé, etc., *vīh* (le *ch* de l'allemand *ich*), à Laroche *vīy*, anciennement *vīe*, comme le témoigne le lieu dit *à l' vīe pwāt*. En gaumet : *lă fām ě vyěy*, *ěn vyě fām*. Ces alternances précieuses nous montrent *yěy* évoluant vers *ī* par l'intermédiaire de *yě*. Pour le masculin, je crois aussi avoir entendu à Etalle *vyě/ī* devant une voyelle : *ě pōf vyě ūm*. J'en conclus que c'est devant les voyelles que la contraction en *ī* s'est faite d'abord.

32. Quand *ě* est séparé de la palatale par une consonne, le traitement est le même, sauf pour le cas de *n + y*. Melius : w. *mī*, g. *myă*; à l'atone meliorem donne en g. *muăer*, réduction de *myăyăer*, w. *měyă*; ministerium : w. *městī*, g. *mětyě*; tertium : n.-w. *tīs*, ard. *tīr*, g. *tyěr*; domesticum, g. *dōmăe* (apprivoisé); medium se retrouve en w. dans *mītă*, ard. *mītă*, dans *dūsmětě* (de hoc medio tempore); mediam dans n.-w. *měynūt*, ard. *měynūt*, g. *mīnă*; midi : g. *mīdī* (à Rossignol *mīdě*); * petia, w. *pēs*, *pīs*, (*pyēs* est refait sur le français), g. *pyēs*. Species, w. *spēs* au sens de épices.

33. Ē devant les nasales aboutit à *ē*, *ěn* en g. et en w. *tē* (tient), *bē* (bien), rem : *rē*. Je laisse de côté les variations de la nasalisation.

Ē + nasale + *y* donne aussi *ě* en w. : teneat, *těn*; veniat, *věn*; subveniat, *sōvěn*. Le g. n'offre pas d'exemple à cause de son habitude de refaire le présent du subj. sur les verbes en -isco : *tně*, *vně*, *sūvně*.

34. *Ê* + nasale + consonne. Les mots qui avaient en latin en, em entravé (et aussi in) ont aujourd'hui en français an, du moins dans la prononciation sinon dans l'orthographe. Le wallon a très bien conservé le son *ê*, sauf dans les participes présents, mais il en est tout autrement en gaumet. A la vérité Tintigny et la bande nord de la région se rapproche du traitement wallon : on a conservé la voyelle *è* et laissé tomber la nasale. Le *Lexique* a les formes *tě*, w. *tě* (temps); *dě*, w. *dě* (dent); *vě*, w. *vě* (vent); *lět*, w. *lět* (lente, lentinem); *vět*, w. *vět* (ventre); je prends = *ɛjũ prě*; *õ n' lũ rprě-m*. Un mot comme *sěd* (cendre), montre que la nasale a été éliminée postérieurement à l'insertion de *d* entre *n* et *r*. Plus au sud *a* règne presque sans partage. Voici des exemples sans distinction entre la tonique et l'atone ni entre *en* et *in* primitif : Willancourt à l'ouest dit *pără* (parent), *ătrěy* (entrer), *vără* (viendra), *dă* (dans), *ă* (en); *n* reparait devant une voyelle : *ă-n ălă* (en allant). Virton dit *ăplĩ* (emplir), *văt* (ventre), *kũmășĩ* (commencer), *rătũr* (rentre), *vĩtmă*, *sũlmă*, *bělmă*. Même chose à Florenville. Bouillon prononce *ě* à la mode wallonne, sauf pour *en* préfixe : *s'ăgăđă*, *ăvõyă*. Mais ce trait n'empêche pas Bouillon d'être wallon, car *ă* pour *en* préposition ou préfixe existe encore à Saint-Hubert et à Beauraing, et ce n'est qu'une variation insignifiante de voyelle atone. Ce qui est réellement anti-wallon c'est *a* au lieu de *ê* à la tonique. S'il fallait avec nos renseignements tracer une ligne de démarcation provisoire, mais peut-être suffisante, de ce phénomène, nous la ferions passer au sud d'Etalle, de Tintigny, s'infléchir vers Chiny et passer entre Florenville et Bouillon.

35. *Ê* devant les vélaires. *Ê* devant *l* est devenu *a* dans les mots suivants en w. et en g. : il gèle : *ĩ đjăl*; la gelée : w. *đjălěy*, g. *đjălăy*; « engelée », w. *ěđjălěy*, g. *ăđjălăy*. Cet *a* existe aussi à Bourberain (Champagne méridionale). Il faut y adjoindre le g. *wăp*, w. *wěs* (guêpe).

Le suffixe -ellum, qui devient dans le N.-E. wallon *ê* et

dans le S.-O. *yă* donne en g. *é*, *éy*, *īy* et d'autre part *yě* en diptongue descendante. A Tintigny : *bé*, *trūpé*, *vé*, *ăné*, *těéé* (tasseau), *dījé* (dizeau). Pellem donne aussi *pé*. Fléau s'est contracté : *flé*, w. *flōyě*. A Rossignol : *bè*, *vè* (e mi-fermé), *anyé*. A Villancourt : *mārtiyě*. Dans le canton de Virton, d'après l'*Enfant prodigue*, on dit *pūeyě*, *byě*, *vyě*, *anyě*. A Frenoy : *béy*, *véy*. A Virton : *bīy*, *vīy*. Dans le département de la Meuse on dit *bī*, *trūpī*, *flāyī*. La limite passe à la hauteur de Rossignol qui connaît le double traitement, puis se dirige au sud de Florenville. Florenville et à plus forte raison Bouillon disent *vè* à la façon wallonne.

Le féminin -ellam, qui devient -āl en wallon, reste -ěl en gaumet : *măeěl*, *ětěl*, *pěrněl*, *brětěl*, *rűěl*. w. *măsāl*, *ěstāl*, *pūrnāl*, *būrtāl*, *rűwāl*. Par exception w. *běl*; *hyěl*, ard. *eěl* (scutella), g. *kyăěl* (*écuelle* et surtout *soupière*). On rencontre *ěl* déjà à partir de Haut-Fays, Fransiinne, Libin, Recogne, donc depuis le Luxembourg central.

36 Ê en hiatus. Dans deum ê se diptongue : *dyě*, *pardyě*; *dyěw*, forme w. ancienne, et *dyŭ*, g. *dyœ* tient compte de l'élément suivant.

Ê ATONE.

37. Ê atone + y. Negare devient en g. *nīr*, en w. *nōyī*, ard. *nōyé*. Necare au contraire devient en w. *něyī*, *něyé*, en g. *nŭyŭ*. Régulièrement ces deux formes latines auraient dû donner le même résultat, mais le besoin de clarté imposait la dissimilation. Seulement elle s'est faite en g. à l'inverse du w. De même à la tonique, negat, negat, ont la voyelle de l'infinitif : negat, nord-w. *nōy*, ard. *nōy*, g. *nīy*, fr. nie; negat, w. *něy*, g. *nŭy*, fr. noie. C'est donc le g. qui concorde avec le français, et l'usage wallon qui est divergent, comme pour bien d'autres cas. Precare, w. *prīyě*, *prīyī*. g. *prīyŭ* (*Enfant prod.*, p. 110) et *prīr*. Nec-entem, w. *nē*, n'existe pas en gaumet, la négation wallonne *ně*... *ně* y étant remplacée par *nŭ*... *mŭ*.

38. La diphtongue se retrouve en w. à l'atone dans le cas de *er, es* entravés : *pyětrĩ* (perdrix), *yěrpĩ* (herser), *syěrvĩ*, *pyěrdũ*, *dyěřě*, *yěrběy*, *syěřfũ*, *styěrmĩ* (éternuer), *tyěstũ* (têtu), *fyěstĩ* (fêter). Le g. ne diphtongue pas : *pětrĩ*, *pěrdũ*, *děrnĩ* (Rossignol), *dārnĩ* (Tintigny), *sěřfũ*, *tārnĩr* (sternutare).

39. Dans les autres cas l'*ě* subsiste de part et d'autre. Il y a encore certains affaiblissements à noter, surtout dans les préfixes.

Per employé comme préfixe et proclitique devient *pă* : *pădrĩ* (per-de-retro), w. ard. *pũdrĩ*, n.-w. *pōdrĩ*, namur. *pădrĩ*; *păeôn* (personne) inconnu en w.; dans *pădlě* (per-ad-latus), *păvô* (par aval, c'est-à-dire parmi), *pô* (par au), *pă* (par en), qui n'ont point de correspondants wallons, il y a de plus une contraction : *pô dă păt* « par les deux pattes », *pă teũ dũ něy* « par le bout du nez ».

E préfixe devient *ě* en w., *ă* en g. Eligere w. *ělěr*, g. *ălĩr*, Neufchâteau id. S'échinait g. *s'ăchĩnũ*.

Re-ad devient *ra* comme en français, c'est l'*e* du préfixe *re* qui disparaît, w. *răplũr*, g. *răplũr* re-ad-pluere.

Re-in devient *ră* en g., *rě* en w. C'est l'*e* du préfixe *re* qui est éliminé : g. *rěplĩ*, w. *rěplĩ* (remplir). Dans le cas où *re* est seul préfixe, il y a souvent en g. métathèse de l'*r* : w. *rĩvės* : reviens-tu ? g. *ěrvěť*.

Ex avec s ou x devant les voyelles est d'origine savante en français. A plus forte raison dans les patois x dénonce-t-il un emprunt. Cet *ex* se réduit à *s* en w. et en g. : examiner essayer, w. *sěmé*, g. *săměy*; essayer, w. *săyĩ*, *săyé*, g. *săyĩ* au sens de goûter. Ex devant une consonne subit un traitement assez original : 1° *ex* + c ou sc est traité de part et d'autre comme sc initial. Exscopare, w. *hově*, *ěově*, g. *ěũvěy*; excavare, n.-w. *hăvé*, ard. *ěăvé*, g. *ěăvěy*; exherbare sarcler, g. *ěěrběy*; sarcloir : *ěěrbă*; exsugare, w. *sũwé*, g. *ěũvěy*; essuie-main : g. *ěũ-mě*. Le gaumet, qui présente *e* au lieu de *s* initial devant une consonne, comme le français, n'a

placé *e* en ce cas -ci que dans le seul mot *ěkær*, w. ard. *ēær*, n.-w. *kær*, l. excutere. Les autres mots ont subi la palatalisation comme le wallon, et de la même façon que le w. ardennais.

Ex suivi d'une autre consonne, devient *es* ou *s* en w, *è* en g : exstinguere éteindre, w. *stēt* ou plutôt *dř-stēt*, g. *ětēt*; exstendere, w. *stēt*, g. *ětāt*; expalmare, w. *spāmé*, *spòmé*; extorquere, w. *stwět* *stwāt*; devant un groupe de deux consonnes le w. met *es* : *ěsprövé* *ěsprêt*. En g. il n'y a plus trace de préfixe dans *mũeĩr* (émoucher), *pěsĩr* (épouiller), *pěsyā* (épouilleur).

En syllabe initiale *e* d'origine latine ou romane devient plus fréquemment *a* en g qu'en w. Nous avons vu déjà *ālĩr*, *s'ăeĩnũ*, *păeôn*, *pădrĩ*; comparez encore w. *ěstéf*, g. *ătũ*; w. *sěřě*, *rěsěřě*, g. *sārěy* *rāsārěy*; g. *s'ămăyĩ*: se mettre en émoi, *flăeĩ*: fléchir, *tărnĩr*, w. *styěrmĩ* (sternutare).

Ē devient *o* sporadiquement en wallon dans *östé*, été; *östěđ*, étage; *pōdrĩ*, *přdrĩ*; *u* dans *průsté*, prêter.

Ē est éliminé: de divers préfixes, comme nous l'avons vu; de quaerere, g. *kě*, *krĩ*, w. ard. *kĩ*, *kwěřĩ*; g. *směn*, w. *săměn*, g. *lvěy*, w. *lvé*: lever. Les besoins de l'euphonie, au lieu de rappeler l'*e* élidé, introduisent dans les mots un *ĩ* ou un *ũ*: w. *sřtăel*, *sřtăel*; g. *sůměn*; w. *sřtwět*, *sřpòmé*, arden. *sřtwāt*, *sřpāmé*; w. *rnōy*, *rřnōy*, *rřnōy*, g. *rřnũy*.

É

(É fermé du latin vulg. — *ē*, *ĩ* du lat. litt.)

40. É tonique libre, en français aboutit finalement à *oi* dans l'écriture, à *wa* dans la prononciation. L'é primitif s'est d'abord diphtongué en *éi* qui a passé ensuite à *ěi*, puis à *ôi* qui subsiste encore dans l'écriture, tandis que la prononciation a continué à évoluer de *ôi* à *òe*, *oè* en diphtongue ascendante, c'est-à-dire *wè*. Ce *oè*, devenant plus fermé, aboutit à *œ*; devenant plus ouvert, à *wa*.

41. C'est *wa* qu'on prononce en gaumet et dans les départements français circonvoisins : *ăvwăr*, *pwăl* (poële), *trwă*, *mwă* (mois), *twă* (toit), *swă* (soif) *t vwă* (voit), *ětŵăl*, *nwăr*, *tŷnwăr* (tonitru). Au français pois correspond *pwăe*, comme si la forme-mère était *pesum* Heres fr *hoir*, g. *wăr*; verum : *vwăr*; *ěewă* (hier) vient sans doute de *heri-serum*, litt. hier soir; *ó kwă* = ad * *quetum*; *rwă* : *regem*; *swăl* : *secale*; *twăl* : *telum*, *ărătŵăl* : toile d'araignée Dans *flebilem* : *flă* et *frigidum* : *fră* la semi-voyelle *w* a disparu devant un groupe de deux consonnes. MEYER, § 76, donne une autre explication de *a*. Il faut ajouter encore que l'*a* de *w*, long ou bref, devrait être distingué en *a* ouvert et *a* fermé, mais les signes nécessaires nous font défaut.

42. Le wallon offre *ă*, *ə* au lieu de *wa* : *ăvăer*, *tră*, *mă*, *să*, *dă*, *băer*, *dăer*, *ră*, *păer*, *vă*, *stăel*, *năer*. L'ardennais a souvent *ə* : *avăer*, *să*, *dă*, *tă*. Tonitru s'écarte de la règle comme en français : n. w. *tônîr* ou *tônî*, ard. *tônér*. *Pă* (pois), *păs* (pèse), *tăel* (toile), font en ard. *pwě*, *pės*, *tăy*. -ebam devient *ă* en wallon.

43. On trouve *wè* dans un grand nombre de mots wallons, dont plusieurs pourraient être d'importation assez récente. Les mots en *wè* désignent souvent des choses du domaine intellectuel ou moral : *lwè*, *rwè*, *fwè*, et pourraient ne pas être exclusivement populaires, mais *kwè*, *pokwè*, *sakwè*, (*siquid*), *pwè* (*pesum* pour *pensum*), sont anciens et de formation populaire. Il peut exister des doublets du même mot dans la même région : ainsi à côté de *rwè* il subsiste une plus ancienne forme en liégeois, *rôy*, qui sert encore à désigner le roi du jeu de cartes ou le roi de l'épiphanie. Enfin il est à remarquer que l'Ardenne et surtout la région namuroise font un emploi plus étendu de *wè* que le N.-O. wallon : ard. *pwè*, *mwè*, *pwěf*; namur. *trwè* (trois), *vwè* (voit), *bwèr*, *bwèran* (boire, boirons), *drwè* (droit). Le wallon a encore conscience que *wè* correspond à *wa* du français : les nouveaux emprunts subissent ce change-

ment. Ex. : *āplwě* (emploi) *ewě* (choix), à côté de l'ancienne forme *tchūs*, *swěřěy* (soirée gala), *kŭrwě* (courroie), *Běnwě* (Bencit), à côté de l'ancienne forme qui survit dans *Wābně* (Val-Benoit) et *běnwět ew* (eau bénite), *fwě* (foi), à côté de l'ancienne forme restée dans *Sěl-Fě* (Sainte-Foi à Liège).

44. Il y a un troisième traitement de *é*, dans lequel *ói* s'est réduit à *o*. La diphtongue *éi* ayant passé à *ói*, le *y* de cet *ói* s'est effacé devant une palatale suivante, ou a servi de palatale pour supprimer un hiatus d'origine romane. L'*o* est donc resté seul sans pouvoir continuer à évoluer vers *œ* ou vers *wa*; il a subsisté ou il s'est assourdi progressivement en *ô*, *ũ*. (Une telle divergence ne se remarque point par exemple à Bourberain où *é* tonique devient régulièrement *o*). Exemples : 1° Plicat : g. *plūy*, n.-w. *plōy*, ard. *plöy*; plicare : g. *plŭyŕ*, ard. *plöyé*, n.-w. *plöyŕ*. Fricat : g. *frūy* (Tintigny), *frōy* (Rossignol), ard. *fröy*, n.-w. *frōy*. Ligat : g. *lūy* (Tint.), *lōy* (Ross.), ard. *löy*, n.-w. *lōy*. Teca : g. *tūy*, w. *tŕk*. Seca : g. *sūy*, ard. *söy* (dimin., *söylět*), n.-w. *sōy* (dimin. *sōlyět*). Riga : g. *rūy*, ard. *röy*, n.-w. *rōy*; à l'atone g. *rŭyě* « ornière ». 2° Viam : g. *vūy*, ard. *vöy*, n.-w. *vōy*; inviat : g. *ävūy*, ard. *ěvöy*, n.-w. *ěvōy*; inviare : g. *ävŭyŕ*, ard. *ěvöyé*, n.-w. *ěvöyŕ*. 3° Pilum n'existe plus que dans l'expression ard. *ô pöy* (*dŕ sé*, etc.), mais l'*o* est au reste attesté par le diminutif g. *pŭyăte*, ard. *pöyăte*, n.-w. *pöyěte*. 4° Les substantifs en -eta ont aussi *o*; le *t* est tombé et il y a eu hiatus. Creta : g. *krūy*, ard. *kröy*, n.-w. *krōy*; cleta : g. *klūy*, ard. *klöy*, n.-w. *klōy*, plus souvent *klěs*; seta : g. *sūy*, ard. *söy*, n.-w. *sěy*; moneta : g. *mŭnŭy*, w. *mănōy*; meta meule : g. *mūy*, w. *mōy*; digita : g. *dūy*, w. *dōy* (orteil). 5° L'imparfait en *ŕ*, *o* du gaumet, du latin -ebam, doit aussi provenir de *o* simple; *o* plus *v* provenant de *b* est devenu *ow*, *oy*, *u*, *o*. Exemples. *băyŕ* : donnait, *bărŕ* : donnerait, *ătŕ* : était, *srŕ* : serait *ăvŕ* : avait, *ărŕ* : aurait, *djŕ* : disait, *děrŕ* : dirait, *vlŕ* : voulait, *vörŕ* : voudrait. A Florenville, à Chinŕ, à Bièvres, on a *o* : *băyö*, *ăvö*, *astö* (à Bièvres), *ětö* (à Floren-

ville). Au nord de cette région on dit *ě*; Bouillon : *ěstě*, Neufchâteau : *ăstě*, Beauraing : *ăstě*. Au sud dans le département de la Meuse, on dit *ătôy*, *přvôy*, *ăřôy*; dans l'Argonne *ětă*, *ăvă*, *přvă*, *tŭyă* avec *ă* ouvert. Le patois messin toutefois revient à *œ*. Cependant *é* ne passe pas à *o* quand un *u* suivant vient se joindre à lui : *sebum* suif, à la différence de *-ebam*, devient en g. *eă*, en w. *sěw*.

45. Les monosyllabes *mē*, *tē*, *sē*, *quīd* ont donné des formes différentes à la tonique et à l'atone. *Quid* seul a une forme p'eine correspondant au français *quoi* : w. *pőkwe*, *ăvŭ kwě*, g. *přkwă*, *ăvă kwă*. *Se* a disparu à la tonique : on dit avec lui au lieu de avec soi. *Me*, *te* portant l'accent deviennent *mŭ*, *tŭ* en g. et en w.; comme proclitiques ou enclitiques les formes sont *mŭ*, *tŭ*, *sŭ*, dans la région où l'on prononce *ějŭ* (*je*), *ěivô*; *mŭ*, *tŭ*, *sŭ*, là où l'on prononce *ějŭ*, *ěivô* : g. *bay-mŭ să* « donne-moi cela », *tŭ tărě-t* « te tairas-tu ? », w. *dèn-mŭ sŭlă*, *dŏn-mŭ sŭlă*, *tŭ těrě-s*, *tŭ těrě-s*; enfin ces formes peuvent se réduire à *m*, *t*, *s* après une voyelle : w. *tē-t kă* « tiens-toi coi », *mè-t lă* en ard., mais *mèt-tŭ lă* en verviétois, « mets-toi là », *prē-m* « prends-moi », *ŭ-m dŭnă* « il me donna », *ô-s sitē* « on s'étend »; g. *tă-t* « tais-toi », *pră-m* « prends-moi », *ějŭ t'ă bāră* « je t'en donnerai », *ŭ s' bătă* « ils se battent ».

46 Il nous reste à voir comment se comporte *é* en présence des phonèmes qui influent d'ordinaire sur la libre évolution des voyelles.

É + *n*, *m* subit dans les deux dialectes un traitement collatéral à celui de *a* + *n*, *m* : plenum, w. *plē*, fém. *plēn*, g. *plé*, fém. *plén*. Mais nous avons vu déjà qu'une labiale précédente dégage volontiers après elle un *w*, ce qui amène *o* à la place de *e* : g. *pôn*, *avôn*, *amôn* (amène, cf. *amouenrez* pour Virton dans l'*Enf. prod.*, p. 114 et p. 116), *ŭō* (fenum), *mwē* (minus); w. ard. *pôn*, *ăvôn*, *vôn* (veine), *môn* (plus souvent *mŭn*), *mō* (moins); w. liégeois : *pôn*, *avôn*, *vôn*, *môn* (à Verviers *mén*, *ămén*), *mō*.

47. É suivi d'une palatale. Le résultat n'est pas toujours conforme à ce que nous avons dit aux §§ 41-44. Devant un groupe palatal, *gd*, *gt*, *et*, on obtient *ǣ*, *ǽ* en w., *wǣ* en g., ce qui donne des séries de mots assez régulières : w. *dǣ* (digitum), *strǣ* (strictum), *tǣ* (tectum), *drǣ* (directum), *frǣ* (frigidum), g. *dwǣ*, *ǽtrwǣ*, *twǣ*, *drwǣ*, *frǣ* ⁽¹⁾. De même *secale*, *regem*, *legem* font *swǣl*, *rwǣ*, *lwǣ* en g., *rwě*, *lwě* en w. mais *picem* (poix), est en g. *ǣpwǣ* (avec *a* emprunté à l'article), en w. ard. *hārpěy*, n.-w. *hārpīh*, *hōrpīh*, si l'on admet l'étymologie de Grandgagnage; et *vicem* (fois) est en w. *fěy*. La comparaison est difficile à établir par suite des lacunes de nos patois : ainsi on peut soupçonner *rwě*, *lwě*, *ǣpwǣ* d'être récents; *swǣl* n'a point de correspondant en wallon, où l'on emploie *wāsê*; *fěy* n'en a point en gaumet où l'on dit *kō* (coup). En regard de *tūl* (tegula), *rūl* ⁽²⁾ (regula), le g. m'offre *twīl*, *rěk* ⁽³⁾, c'est-à-dire des mots français.

Devant le groupe *ly*, *e* subsiste de part et d'autre : *kōsěy*, *měrvěy*, *ōrěy*, *parěy*, *věy* (vigiliam).

Viciam devient régulièrement *věs*, mais galbiniciam jaunisse, suit l'analogie des mots en -itiam : n.-w. *ǣjēnīs*, g. *ǣjōnūs*, comme *salcisiam*, n.-w. *sōsīs*, ard. *sūsūs*.

Viginti, triginta font en w. liég. et ard. *vēt*, *trēt*, en verviétois *vēt*, *trēt*, en g. *vēt*, *trāt*.

Groupons enfin ici des mots qui ont changé é en i par un phénomène d'*Umlaut*, s'il faut en croire l'explication encore contestable de W. Förster et de Meyer-Lübke : feci : w. *ǣjū fī*; presi pour prensi : *ǣjū prī*; illi : ī, ecc-isti : *sīst om*, *sīs fǣm*, *sī līf*, ou, dans la région de *u = i*, *sūst ām*, *sūs fām*, *sū līf*. Le g. dit *sūt*, *sū*. Ibi devient *ī* en g. et en w.

(¹) Cependant rigidum, w. *rǣ*, fait en g. *rèt*, = fr. *raide*.

(²) Tuile en w. se dit *tūlě*; *tūl* est le nom d'une craie brune. *Rūl* est le nom que les gens de métier donnent à leur mètre.

(³) J'ai pourtant retenu le mot gaumet *ārǣlěy*, réglé, soumis à une règle.

48. Une palatale précédente devant é fait aboutir é à *iei* qui se simplifie en i : *ceram* : w. *sĭr* (mais en verviétois *sæ̃r*), g. *sĭr*; *placere* : w. *plèxĭr*, g. *plājĭ*; *mercedem* : w. et g. *mĕrsĭ*; *pagesem* : w. et g. *păyĭ*; *recipere* : w. *rĭsĭr*, *rĭsūr*; *recenare* : ard. *rĭsĭné*; *cepam* suie, fait en w. *sĭf*, *sūf*, en g. *eu*.

Ê ENTRAVÉ.

49. Ê entravé devient ě en w., ě et quelquefois ũ en g. *siccum*, *siccam* : w. et g. *sĕtĕ*; *cippum* : *sĕp*; *mittere* : *mĕt*; *mittit* : n.-w. *mĕt*, ard. *mĕ*, g. *mĕt*; *mittat* : *mĕt*; *missam* : *mĕs*; *spissum* : w. *spĕ*, fém. *spĕs*, g. *ĕpĕ*; *nitidus* : *nĕ*, fém. *nĕt*; *piscit* : n. w. *pĕh*, ard. *pĕe*, g. *pĕe*; *cristam* : w. *krĕs*, g. *krĕt*; *virgam* : w. *vĕtĕ*, g. *vărĭĭ*; *viduam* : *vĕf*. Mais *viridem* fait en n.-w. *vĕr*, ard. *vĕr*, fém. *vĕt*, g. *văr*. *Siclam*, g. *săy*, (w. *sĕyĕ*), *circat* : g. *ĕărĕtĕ*. A Metz *mittere* devient *măt*; *nitidus*, *năt*; à l'atone *nătŷé*. L'ă du g. *văr* indique la limite nord du traitement par *a*.

Tredecim, sedecim font en w. *trăs*, *săs*, en g., du moins à Rossignol : *trĕs*, *săs*.

Les suffixes -ittus, -itta donnent de part et d'autre -ĕ, -ĕt : g. *lĭsĕ*, *năjĕt*, *bănĕt*, *kămrĕt*. Mais il faut remarquer que ces suffixes sont souvent remplacés par -ō, -ōt, et réciproquement. Cette interversion de -et, -ette, et de ot, otte, indique une autre orientation linguistique. Ex. g. *pĕlĕt*, w. *pĕlōt* (pelure, écorce), g. *băyĕt*, w. *băyōt*, g. *lĭnĕt*, w. *lĭnōt*.

Capillum est en w. *ĕvĕ*, en g. *ĕfă*. Il n'y a pas diphtongaison de é dans *myĕm* (Willancourt, Virton), mais cette forme est tirée de *meĕsme* (metipsimum); *mĕm* (Bouillon), *mĕm* (Florenville) sont wallons.

50. Ê + n entravé donne les mêmes résultats que é + n entravé : *vendit*, g. *vĕ*, w. *vĕ*; *findit*, g. *fĕ*, w. *fĕ*; *findere*, g. *fĕt*, w. *fĕt*; *vendere*, g. *vĕt*, w. *vĕt*; dans *tingere*, g. *tĕt*, w. *tĕt*, *tĕt*, *exstinguere*, g. *ĕtĕt*, w. (dĭ)-*stĕt*,

(di)stét apparaît la dentale intercalaire; pingere fait en w. *pôt*, *pôt*, avec *o*, sans doute sous l'influence de la labiale précédente. Pourtant cette raison ne peut être invoquée pour insimul, g. *āsēn*, mais w. *ēsōl*, *ēsōn*, *ēsōn*, *ēsōl*; pour simulat et tremulat: w. *sōl*, *sōn*, *sōn*, *sōl*, g. *sēn*, mais aussi *sāl*; w. *trōl*, *trōn*, *trōl*, *trōn*, g. *trābēl* et *trāl*. Femina est toujours capricieux: w. liég. *fām*, verv. *fām*, ard. *fēm*, à Polleur, Theux, Sart: *fōm*, g. Rossignol: *fām*, Tintigny, etc., *fām*. Lingua, w. *lēw*, g. *lāk*.

Ê ATONE.

51. Le traitement est le même à l'atone que pour è. On trouve d'ordinaire soit *ě*, *ǣ*, soit *ĩ*, *ũ*, ou la voyelle est élidée: g. *pěeā*, w. *pěeō*, *pěhō*; g. *měnūjī*, *mnūjī*; w. *měnūt*, *mūnūt* (minute), *měnās* (menaces), *mūnū* (minutus), *sīñāer* (seigneur), g. *pūžěy*, w. *pěžé*, g. *ābūvrěy* (adbiberare). Ê antétonique est éliminé par ex. dans g. *kūrěy* (* canerare), *lōenō* lusciniola, nom du village de Rossignol.

Ê atone en w. devient *ā*, *ō* devant *l*, *r*, quelquefois *ǣ*. Silvaticus, w. *sāvāte*, g. *sōvāte*; w. *ǧālō*, f. *ǧālōt* ou *ǧālōs*, g. *ǧālū*; w. *ārōd* ou *arōǧ*, g. *ālād* (hirondelle).

In ou inde devant une consonne devient *ě*, *ē* en wallon, *ǣ* en gaumet. W. *ěvōyī*, *ěvōy*, *ētré*, mais remarquez *ĩ s'ānōy*; g. *āvūyī*, *āvūy*, *ātrěy*, *ĩ s'ānūy*.

Ê atone + y, ly. Les mots wallons qui ont *ō* en syllabe tonique ont *ō* à l'atone: *plōyī*, *sōyī*, *ěvōyī*; de même à *ū* tonique gaumet correspond *ũ* atone: *plūyī*, *sūyī*, *āvūyī*, *rūyē* (cf. § 44).

Ê atone + ly devient *ĩ*, ou même *y*, rarement *ě* en w.: *ōrilyēt*, *pāvvyō* (papilionem), *kōsī*, ard. *kōsyé*, *sū mērvūyī*; *měyā* (melioem), g. *mūāer*.

■

(*i* fermé du latin vulgaire = *ī* du latin classique).

52. I fermé tonique, libre ou entravé, se conserve générale-

ment en gaumet; le wallon présente plus souvent *è* que *i*. Énumérons les principaux cas : 1° les monosyllabes : w. et g. *kī* (qui), *kī* (qui?), *sī* (sic), *dī* (dic). 2° -itum devient *ī* : g. et w. *fīnī*, g. *ēvī*, w. *ēvīs*, *ēvī* (invitus); mais au féminin -itam est en w. *ēy*, *ēy*, g. *īy* : ard. *fīnēy*, *pūrēy*, n.-w. *fīnēy*, *pūrēy*, g. *fīnīy*, *pārīy*. -itis, -ite donne en g. *ēy*; *dōrmēy*, w. *dvěrmē*. Nidum devient *nī*, *ridat. g. *rī*, n.-w. *rēy*, ard. *rī*. Fidat, g. *fīy*, w. *fēy*, *fēy*. Vitam : g. *vīy*, w. *vēy*, *vēy*. Scribit, g. *ēkrī*, ard. *skrī*, n.-w. *skrēy*. 3° Tricat : g. *trīy*, w. *trēy*, *trēy*. Amicum = *āmī* à Virton, à Bouillon, *āmē* à Florenville. Amicam = *amīy* en g. (emprunté en w.). Micam = *mīy*, lequel est devenu *mī*, *mī*, *m*, comme négation enclitique au lieu du w. *nē*. 4° Ripam : g. *rīv*. Adripat : g. *ārīv*. Lixiva : g. *lūēīv*, w. ard. *lēēīv*. 5° -ire devient *ī* de part et d'autre : g. *pārī*, *nērī*, *pūnī*, w. *pūrī* (n.-w. *pūrī*), *nūrī*, n.-w. *nērī*, *pūnī*. 6° Filum : g. et w. *fī*. Axilem : *āsī*, aprilis : *āvī*. 7° Ridere, frigere, scribere. g. *rīr*, *frīr*, *ēkrīr*, w. *rīr*, *frīr*, *skrīr*. 8° Filiam : g. *fīy*, w. *fēy*, *fēy*, villam, g. *vīl*, w. *vēy*. Mille, g. *mīl*, w. *mēy*. 9° Dignum, n.-w. *dēy*, signum, n.-w. *sēy*, enseigne, n.-w. *ēsēy*, vineam, n.-w. *vēy*, tineam, n.-w. *tēy*, lignum, n.-w. *lēy*. Le s.-w. et le g. ont *ī*. 10° -iclum, -iclam donne les mêmes résultats que *ill* ou *ily* : w. *ēivēy* ou *ēivēy* (cheville), g. *ēivīy*; w. ard. *ōrtēy*, n.-w. *ūrtēy* (ortie); w. *vēsēy*, g. *vēsīy* (vessiculam). 11° camisiam : n.-w. *temīh*, ard. *temīe*, g. *temīj* et *temīe* suivant l'euphonie.

53. *ī* suivi de *n* en syllabe masculine devient en w. et en g. *ē*, sporadiquement *ēø*. En syllabe féminine le g. diffère du n.-w. et garde l'*i*. Exemples : finem, *fē*; vinum, *vē*; mattinum, *mātē*; sagimen, n.-w. *sēyē*, ard. et g. *sāyē*; caminum, *temē*; cousin, w. *kūzē*, *kūzē*, g. *kūzē*; g. *věrmē*. *ětōzē* (mites). Nord-w. *vvěžēn*, *spēn*, *ī dvēn* (il devine), *mātēn* (matines), *tēn*, *fārēn*, *kūžēn*, *pětrēn* (poitrine des animaux), *lēm* (lime). Exceptez : *fāyīn* (faire), ad primam : li. g. *āprām*, *aprām*, verv. *āprām*. Sud-w. *vvěžīn*, *spīn*, *ī dvīn*, *līm*. Exceptez : *fārēn*

du moins à Tintigny, *mārĕn*, *ăprĕm*. Le messin revient à *e* : *ĕpĕn*, *kuhĕn*, *fĕmĕn*.

Même résultat lorsque l'*i* est entravé : quinque, g. *sĕk*, *sĕpk*; w. *sĕk*, *sĕk*; principem, w. *prĕs*, *prĕs*, g. *prĕs*.

54. I suivi d'une palatale ne présente rien de particulier, et nous avons pu ranger les exemples au § 52. L'alternance *ĭ* pour le g., *ĕ* pour le w. est assez singulièrement renversée dans w. *dĭr*, *adĭr*, g. *dĕr*, *adĕr* (dicere, ad-dicere). Il est assez étrange aussi de trouver *mĭy*, *amĭy* à côté de *frŭmĭh*, *teŭmĭh*, mais c'est ici une différence de consonne et non de voyelle.

55. I en hiatus. Dies devient *dĭ* en w. et en g. A Rossignol on entend plutôt *dĕ* que *dĭ*, mais c'est un trait purement local. Voici les noms des jours de la semaine, qui nous fourniront incidemment d'autres particularités : n.-w. *lŏdĭ* (*lŏdĭ*), *mŏrdĭ*, *mĕrkrĕdĭ* (*mĕrkŭdĭ*, *mĕrkĭdĭ*), *ġŭdĭ*, *vĕrdĭ*, *sĕmdĭ*, *dĭmĕn*; ard. *mŭrdĭ*, etc.; g. *lădĭ*, *mŏrdĭ*, *mĕrkŭdĭ*, *ġŭdĭ*, *vărdĭ* (à Tintigny; *vĕrdĕ* à Rossignol), *sămdĭ*, *dĭmăte* (*dyĕmăte* à Marbehan, *dyĕmĕte* à Etalle). Rivus, en roman riu = *rĭ*, *rŭ* en w., *rŭ* en g.

I ATONE.

56. *i* reparaît souvent à l'atone lorsque le mot primitif avait *ĕ* à la tonique, ce qui montre que cet *ĕ* wallon est un renforcement de *i*. W. *tĕn*, mais *tĭnă* (teigneux), *fĕy* : *fĭyŭl*; *spĕn* : *spĭnă*; *vĕy* : *vĭyé* (Villers). *vĭyĕte*; lineam, dérivé : *lĭnrĕ*; *ĭ rlĕn* (il dégèle), *rlĕn* (dégel), à l'atone *rlĭnĭ* (litt. redevenir vaseux, de limus). Ceci ne peut évidemment concerner que le wallon.

ĭ atone s'affaiblit en *ĭ*, *ŭ*, *ĕ*, ou enfin disparaît si la syllabe précédente le permet : dicebat, g. *dĭjŭ*, *djŭ*, w. ard. *dĕhĕf*, *dhĕf*, n.-w. *dŭhĕf*, *dĭhĕf*, *dhĕf*; divinat, w. ard. *dĕvĭn*, *dvĭn*; n.-w. *dŭvĭné*, ard. *dĕvĭné*, g. *dĕvĭnĕy*; primarius : n.-w. *prŭmĭ*, ard. *prĕmĭ*, g. *prămĭ*; fimus + arium, g. *fămĭ*;

diluvium, n.-w. *dülŭh*, filer. w. *fîlé*, *fîyî*, g. *fîlëy*;
clinare (cligner), g. *klœmëy*, w. *klîñî*.

î antétonique a disparu dans w. *vîhné* (vicinare), *vîhnòf*.

La longue est restée dans w. *skrîñé* (scrinellum), dans
g. *rûeé* (rivicellum), quoique w. *skrîñî* (scrinarius menui-
sier) et *rŭ*, *rî* présentent la brève; dans le g. *avîzëy*, *avîzwâr*,
prëvîzã.

O

(*ô* du latin vulgaire = *ö*, *au* du latin litt.)

57. *ô* tonique s'était primitivement diphtongué en roman,
comme *è*, sans doute par désir de donner plus de corps à la
voyelle, surtout dans les mots qui devenaient monosyllabes.
Or si *è* était renforcé par *y*, *ô* devait par affinité d'articulation
être renforcé par *w*. C'est ce *wo* qui est figuré *uo* dans *Eulalie*;
uo est ensuite devenu *ue* en ancien français et *ue* a évolué
diversement. Mais dans les autres dialectes, la transformation
de *ue* a produit des résultats différents. Sans nous égarer dans
cette question de modifications multiples, notons qu'en wallon
ô est représenté par toutes les nuances vocaliques allant de
a à *u*. Si nous laissons de côté *a* qui est purement local
(Verviers : *drâl*, *päräl*, *răw*, *năw* = drôle, parole, roue, nue),
il reste *ö*, *ó*, *ŭ*, *ū*, *œ*, *u*, pour représenter l'ancien *ô*. Je n'ai pas
trouvé *œ*, pourtant je ne doute pas qu'il existe. En gaumet, il
en est de même, mais il est rare que les mêmes mots se soient
arrêtés aux mêmes degrés de l'échelle vocalique qu'en wallon.
Il faut absolument pour l'exposé de ces divergences, choisir un
des dialectes comme base et multiplier les divisions. Nous
partirons du wallon.

58. *ô* tonique libre + d. t. Rota, w. *rôw*, g. *rŭw*;
potest, w. *pŭ*, g. *pœ*; coda, w. *kôw*, *kăw*, g. *kœ*, *kœy*.

ô + p, b. Opus, w. *ŭf*, g. *œf*; tropat, w. *î trŭv*, g. *î trŭf*;
probat, w. *î prŭv*, g. *î prŭf*; probam, w. *prŭf*, g. *prœf*.

ò + pr, br. Coprit couvre, w. *kūvǽr*; operat, w. *ūvǽr*, g. *kǔvǽr*.

ò + v. Bovem, w. *bū* (qqf. *būf* à Liège), g. *bū*; novem, w. *nūf*, g. *nǽf*, (w. *nūv ōm*, *nūf frā*; g. *nǽv ūm*, *nǽf āp* (neuf arbres), *nǽf frāp*); novum, w. *nū*, g. *nū* (*ē nū tēpé*; les Hogueys disent *ē nyǽ tēpé*); novam, w. *nūf*, g. *nyǽf* (à Rossignol : *ēn nyǽf pip*); ovum, w. *ū*, g. *ū*; plovit, w. *ī plū*, g. *ī plū*.

ò + r. Foris, w. *fū* (dehors), mais *fōr* comme préfixe : *fōr-pǔhī* (luxer le poing), g. *dhōr*; *fūr* comme préfixe : *fūrkrēē*; coeur : w. *kūr*, namur. *kǽr*, g. *kǽr*; soeur : w. *sūr*, g. *sǽr*; meurt, w. *ī mūr*, g. *ī mūr*; clodere : w. *klōr*, g. *klōr*.

ò + l. Mola, g. *mūl*; volit, w. *vū*, g. *vǽ*; colobra, w. *kōlūf*, *kōlōw*, etc, g. *kūlyǽf*; capreolum, w. *tēivrū*, g. *tēivrā*; filiolum, filiolam, w. *fīyū*, fém *fīyūl*, g. *fīyū*, *fīyūl*; tiliolum, w. liég. *tīyū*, ard *tēyū*, g. *tūyū* à Rossignol, *tīyū* à Sainte-Marie; lusciniolum, w. *rōskīnū*, g. « Rossignol » se dit maintenant *rōsīnōlè*, mais *lōenō* survit pour désigner le village de Rossignol; hordeolum, w. *ōryū* (orgelet); schola, w. *skōl*, g. *ēkōl*; parole, w. et g. *pārōl*; il parle, n. w. *ī pōrǽl*, ard. *ī pāl*, g. *ī pōl*.

59. O + palatale. ò + y : trojam, w. *trōy*, g. *trǽy*, *trǽ*; auca, n. w. *ōy*, ard. *āw*, g. *ōy*; focum, locum, jocum, w. et g. *fǽ*, *lǽ*, *ǫǽ*, *nī fǽ nī lǽ*; (le w. *ǫōw* est un substantif verbal tiré de *ǫōwé* : *ōn bēl ǫōw* = une belle façon de jouer); cocit, cocere, cuit, cuire, w. *kū*, *kūr*, g. *kǽ*, *kǽr*; apud hoc, w. *āvū*, g. *āvǽ*; hoc illud, w. *āyī*, *āy*, g. *ōyī*.

ò + y + cons. Coctum, coctam, w. *kū*, féminin *kūt*, g. *kǽ*, *kǽt*; octo, w. *ūt*, *ū* (*ūt ā*, *ū ǫyū*), g. *wīt* (*wīt frā*), noctem, w. *nūt*, (ard *nūt*, *nè* dans le sens de Vigile d'une fête : *lī nè do nōyé*; namur. *nè*), g. *nǽ*; le g. *ānǽ*, ard. *ēnè* (aujourd'hui) = hac nocte; vocitum, w. *vū*, féminin *vūt*, g. *vǽt*; coxam, w. *kōh*, ard. *kōe*, g. *kūe*, toujours avec le sens de branche.

ò + cons. + y. Appropriat, w. *ăprǝt̃e*, g. id.; hodie, w. *ũy* (cependant ard. *ăđjũrdũ*, nam. *óđjũrdũ*), le g. dit *ănă*; modium, w. *mũ*, g. *mă*; fodiat, w. *ĩ fǝy*, ard et g *ĩ fũy*; il s'ennuie, n.-w. *ĩ s'ănǝy*, ard. *ĩ s'anǝy*, g. *ĩ s'ănũy*; ostium, n.-w. *ũh*, ard. et nam. *ũe*, g. *ũe*; posteum puis, w. *pũ*; deposteum depuis, w. *ďpǝy*, *dpǝy*, *dispǝy*, *dũspǝy*, namur. *dispũ*, g. à Willancourt : *ďěpũw*; corium cuir, w. *kũr*, g. *kăer*; buire, g. *băer*; spoliat dépouille, w. *dispǝy*, g. *děpũy*; spolia, idem; molliat, n.-w. *mǝy*, ard. *mũy*, g. *mũy*; folia, nord-w. *fǝy* (à Verviers *fũy*), ard. *fũy*, g. *fũ*; cerefolium, w. *syěrfũ*, g. *sěrfũ*; veuille, w. *vǝy*, (g. *vlěe*); deuil, w. *dũ*, g. *dũ*; solium, w. *sũ*, g. *sũ*; olea, w. *ól*, fait en g. *wĩl*, mot qui me paraît emprunté, de même que *wĩt* « huit »; ce sont les deux seuls cas en effet où la diphtongue *ui* se rencontrerait en gaumet. Je n'en ai pas recueilli un seul exemple pour le wallon. Enfin oculum est en w. *ũy*, en g. *ũ* ou *ũy* (le *y* est très peu sensible); aboculum fait en w. et en g. *avăel*.

60. ò + nasale. En syllabe masculin le w. et le g. disent *bǝ* bonum, *sǝ* sonum, *tǝ* tonum, *ǝ* homo; en syllabe féminine, le w. dit *bǝn*, *sǝn* (il sonne), *tǝn* (il tonne). le g. *bũn*, *sũn*, *tũn*. Au masculin le verviétois dit cependant *bũnăm* (litt. bon-homme, au sens de « mari ») et le g. *ě bũn-ũm* « un bon homme » : l'adjectif fait corps avec le substantif et est traité comme atone. ò + gn se conduit de même que ò + n : sogna fait en w. *sǝn*, en g. *sũn*.

Ò ENTRAVÉ.

61. ò + n, m entravé. Hominem, w. *ǝm* (à Verviers *ăm*), g. *ũm*; somnum, w. *sǝm*, g. *sũm*; longum, w. *lǝ*, fém. *lǝk*, g. id.; domitat, computat, *dǝt*, *kǝt*; monstrat, w. *mǝstăer*, *mǝstěr*, g. *mǝtr*; constat avait perdu l'*n*, mais sans suivre l'analogie de o + s entravé : w. *kǝs*, g. *kũt*.

O + tt, ss, ll, lp, ld, etc. Le résultat est extraordinairement *ǝ* dans les deux dialectes de même qu'en français : *mǝ*, *sǝ*,

trö, (mot, sot, trop); [ce dernier mot conserve le *p* dans certains cas : *ðj'ënn ä tröp*, *tröp dü ðj'ë* (j'en ai trop, trop de gens)]; *köt*, *küt* (cotte), *grö*, *grös* (gros, grosse), g. id ; ossum, g. *öe* (w. *öhe*, ard. *öee*); tottum, w. *tö*, g. *tü*, très-tous : w. *törtö*, *türtö*, g. *türtü*; collocat, n.-w. *kūk*, s.-w. et g. *kūte*; collum, w. et g. *kō*; pollicem, w. *pōs*, (g. *pœteë*, diminutif); colpum coup, w. et g. *kó*; à Willancourt ce mot est diphtongué : *kouo*; solidum w. et g. *sū*, mais solidare devient à Willancourt *souodèy*; colligere est en g. *kūd*, en w. *köl*.

62. *o* + *r*, *s* entravé est plus intéressant à cause des résultats divergents qu'il a donné en g. et en w. En patois lorrain on dit *mouod*, *touod*, constate Horning. Nous n'avons d'exemples de cette diphtongaison que pour Willancourt : *souodèy*, *kouò*, *pouò* (paucum). Dans notre aire d'études c'est au contraire le wallon qui diphtongue l'*ò* devant *r*, *s* entravé, et le gaumet qui présente *o* simple : w. *kwèr*, *kwär*, g. *kör* (corps). Peut-être le *ö* du gaumet est-il le résultat d'une simplification postérieure, et provient-il aussi de *uò*. En effet qu'on examine les alternances suivantes déjà constatées maintes fois en gaumet même ou entre gaumet et wallon : *vyë/vé*, *nyë/néf*, *nyë/nū*, *lăy/lă*, *trăy/tră*, *teătëy/teăté*, *vyè/vī*, *fwē/fé*, *kwār/kör*, «avoine»/avón; on en tirera cette loi que l'élément semi-voyelle devient insensible quand le degré de la voyelle s'élève, et qu'ici aussi *kō*, *pō*, *mōrd*, *tōrd* faisaient à l'étape antérieure *kouò* ou *kwò*, *pwò*, *mwòrd*, *twòrd*. La diphtongue existerait ainsi en g. et en w., mais le *wò* du wallon aurait passé à *wè* puis en certains cantons à *wă*, tandis que le *wò* gaumet se serait assourdi en *wō* puis en *ō*. Exemples : *costa*, n.-w. *kwēs*, ard. *kwäs*, g. *kôt*; *fortem*, n. w. *fwèr*, ard. *fwär*, g. *för*; *mortem*, n.-w. *mwèr*, ard. *mwär*, g. *mör*, *mūr*; *mortum*, n.-w. *mwèr*, ard. *mwär*, g. *mör*, *mūr*, *mūy*; *cordam*, n.-w. *kwèt*, ard. *kwät*, g. *kört*; *porticum*, n.-w. *pwēs*, ard. *pwäs*, g. *pōrte*; *hordeum*, n.-w. *wëte*, ard. *wäte*, g. *ōrte*; *corpus*, n.-w.

kwèr, ard. *kwär*, g. *kôr*; corna, n.-w. *kwèn*, ard. *kwän*, g. *kôn*; porta, n.-w. *pwèt*, ard. *pwät*, g. *pört*; tordre, n.-w. *twèt*, ard. *twät*, g. *tört*. Corvum a produit les diminutifs w. *kwërbā*, *kwärbā*, porcum les diminutifs w. *pürsè*, g. *püëë*, et w. *pwärteĩ*, *pwëreteĩ*, morsum le dim. *mwërsè*. Signalons encore deux exemples où *u* latin a été traité comme *ò* : nuptia w. ard. *nwäs*, g. *nös*, emprunté au français; elucidat, g. *ĩ lwät* (il éclaire), à l'infinitif *lwädëy*. Si notre étymologie est exacte, nous avons là un cas où le gaumet adopte *wä* comme le wallon ardennais.

Ò ATONE.

63. On trouve à l'atone plus souvent *ũ* que *ö* en gaumet. plus souvent *ö* que *ũ* en wallon, g. *tũnwär*, w. *tõnĩr*; g. *sũnëy*, w. *sönë*; g. *nũvé*, w. *növè*; g. *mũlāy*, w. *mõnëy*; g. *kũrũn*, w. *kõrõn*, (verv. *kõrān*); g. *bũnāer*, w. *bõnāer*. Le w. change *ũ*, *ö* de la tonique en *ö* à l'atone : *klõr* : *klöyá*, *nũ* : *növè*, *kũr* : *kõrëdy*, *mũr* : *mölē*. La longue est due à la résorption d'une syllabe dans g. *kũteĩ*, w. *kũkĩ*, g. *mũnĩ*, w. *mũnĩ* (collocare, molinari).

On trouve *ë* dans g. *trëëë* (trochellum), w. *trökè*; g. *ĩ n' vëlä-m*, w. *ĩ n' völef nē*. On trouve *ũ* dans g. *ũyā* (oignons), w. *öyō*, g. *krũeĩ*, ard. *kröëé*, n.-w. *krõhĩ*, g. *dũyā* (dolentem). Enfin il y a élision de *ò* atone dans g. *sĩ vlũ*, *sĩ plũ*, ard. *sĩ vléf*, *sĩ pléf*, n.-w. *sĩ völä*, *sĩ pölä*.

Ó.

(*o* fermé du lat. vulg. = *ō*, *ũ* du lat. litt.).

64. *ó* tonique libre devient *é*, *è* dans la plupart des cas en wallon, *é*, *èy* en gaumet. On rencontre aussi *ò*, *ó*, *u* de part et d'autre, mais moins fréquemment, et enfin *u* dans quelques mots.

Sum, n.-w. *ŷĩ sō*, ard. *ŷĩ sũ*, g. *ŷỹ sē*; nos, w. *nō*, g. *nũ* à la tonique g. *āvũ nũ* (avec nous), w. *āvũ nõx-öt* (avec nous-

autres); la sifflante finale reparait devant une voyelle. Comme proclitique le mot est souvent réduit à *n* ou *n-z* dans le n.-w. *kwã n' vòlã* (quand nous voulons), *kwã n-z ãvã* (quand nous avons). Mais en ardennais et en gaumet le pronom de la première pers. du sing. s'est substitué à celui du pluriel : ard. *ɛʃ'ãvã* (nous avons), *ɛʃ'vlã* (nous voulons), g. *ɛʃũ kũñĩeã* (nous connaissons), *ɛʃ'vã* (vadimus) ⁽¹⁾; nous nous se rend par *ɛʃ'nõ*, *ɛʃ'nũ* : g. *kã ɛʃ'nũz ãtãrxĩeã* (quand nous nous attardons); interrogativement : n.-w. *ĩ ẽstã-n?* (y sommes-nous?), ard. *ĩ ẽstã-ĩe?* g. *ĩ sã-ĩe?* *ĩ vã-ĩe?* (y allons-nous?), *lũ pẽrnã-ĩe?* (le prenons-nous?). Vos fait de même en w. *võ* (vòz devant une voyelle), en g. *vũ*. Comme proclitique et enclitique le mot est souvent réduit à *v* : w. *võ vòlẽ* mais *kwã v' vòlé*; *volẽ-v* ou plutôt *volẽf* (voulez-vous?); *voz ãvé*, mais *kwã v-z ãvé*; les réductions sont plus fortes encore en gaumet : au lieu de *v-z ãvé*, il dit *v' ãvẽy* et même *v'ẽ*, *v'ẽy* : *ké k' v'ẽ fã?* (qu'est-ce que vous avez fait?), *ẽ-s tũ-s kũ v'ẽy?* (est-ce tout ce que vous avez?).

Lupum, w. *lœ*, g. *lœ* (à Rossignol), *lœy* (à Etalle, Sainte-Marie, etc.); nodum, w. *nõk*, g. *nœ*; nodat, w. *ĩ nõk*, g. *ĩ nõw*; solum, w. et g. *sœ*, fém. *sœl*; candelorum, n.-w. *ĩeãdlœr*, ard. et g. *ĩeãdlœs*, illorum : *lœ*, devant une voyelle : *lœz* : w. *lœz ẽfã ẽ mwèr*, g. *lœz ãfã ẽ mór*; moram, g. diminutif *mœrã*, ard. *mũl*. Les nombreux adjectifs terminés en latin par -osum, -osam, donne -œ, fém. *œs* en w, *œy*, *œs* en g w. *pũyœ*, g. *pœyœy* (pouilleux); w. *mālũrœ* (liég, *mālèrœ*,

(¹) Comme nous ne comptons pas examiner la morphologie à part, qu'on nous permette ici une hypothèse sur l'origine de cette substitution. Je ne crois pas que *je* se soit substitué à *nous* sans y être sollicité par quelque méprise de son. Devant la voyelle des verbes auxiliaires *avoir* et *être*, *n-z* palatalisé en *nj* sera devenu *ɛʃ* : *n-z ãvã*, *n-j ãvã*, *ɛʃ'ãvã*. L'hypothèse est facile à vérifier; *nz* n'a pu devenir *dj* que dans la région où *ego* était devenu *ɛʃ* et où *j* se prononce *ɛʃ*. (Comparez Meyer-Lübke II, § 78).

g. *mālærœy*; g. *nārœy*, *nïerœy*, etc. A Rossignol on dit encore *œ* et non *œy* : *gātīyœ* (w. *gētyœ*), *hātœ* (w. *hōtœ*). A Willancourt *œ* dégage un *w* : *hōtow* (*Wallonia* I, p. 10). Les noms d'agent en -atorem ont les mêmes terminaisons : g. *hōklœy* (tricheur), *sūyœy* (w. *sōyœ*, scieur), *mēdīœ* (mangeur), *dyūœ* (joueur), *teēsœ* (chasseur), *fāyœ* (faiseur, w. *fœ*), *fōteœ* (faucheur), *brōyœs* (broyeuse de chanvre). La terminaison -orem a donné *œr*, *œr* en g., en w. *œr* et *œ* : pavorem, nam. *pœ* (*pāw*, *pāū* en n.-w.), g. *pær*, nigrorem, g. *nwārær*, meliorem, w. *mēyœ*, fém. *mēyœs*, *mēyœt*, g. *mūær*; sudorem, w. *sūwær*, g. *eūær*, à Sainte-Marie *euær*. Les noms en -orium, -oriam, fr. -oir, -oire font aussi de part et d'autre -*œ*, -*ær*, à moins qu'ils ne soient d'emprunt récent. Ex. : g. *eērbœ*, *teētrœ*, *fācœ*, *sālœ*, *kūlœ*, *ātūnœ*, *ārūzœ*, *sēmœ*; au fém. *teēsær* (chassoire w. *teēsær* et *teēsœt*), *mēdīær* (mangeoire); excutere, n.-w. *hær*, ard. *eær*, g. *ēkær*.

65. *ó* + nasale. En syllabe féminine, les deux éléments restent séparés : poma, w. *pōm*, g. *pœm*, corona, w. *kūrōn*, *kōrōn*, g. *kūrūn*, mais en syllabe masculine, comme d'habitude, la consonne nasale disparaît, la voyelle nasalisée reste *ō* en w, et devient *ā* en gaumet. Cet *ā* pour *ō* ne peut d'ailleurs nous servir de caractéristique dialectale. La Lorraine et la Champagne ne l'ont point. Virton même et les environs disent *mājō*, Bouillon *mōjō*. C'est le nord du pays gaumet, de Chiny et Florenville à Etalle, puis le Chestrolet jusqu'au delà de Neufchâteau qui forment le domaine de *ā* = *ō*. Les exemples montreront que c'est non seulement *ó* + n, m libre, mais encore *ôn* entravé qui deviennent *ā* : mansionem, w. *māhō*, *mōhō*, g. *mājā*; messionem : *mēcā*; mistionem (méteil) : *mūtyā*; ericionem, w. *lūrsō*, g. *līrsā*; nomen, w. *nō*, g. *nā*; homo (on), g. *ā*, (w. *ōz ā rēzō*, g. *āz ē rājā*); monceau, w. *mōsē*, g. *māsē*; fontaine, w. *fōtēn*, g. *fātēn*; profond, g. *pārfā*; plomb, *plā*. Citons encore *nēyā* (noyau), *sæyā* (sureau), *strā* (w. *strō*), *hūjā* (coup de vent, ard. *ō hūzō d'ēr*),

ăfăsi (enfoncer, w. *ěfōsé*) *ăgă* (gond), *kăsi* (ard. *kăso*, tessons), *teētă* (chaton), *kūvyă* (Chestrolet : *eūvyă*, écouvillon), *mătă* (menton), *săvă* (savon), *ră* (rond), *măt* (monte).

66. O suivi d'une palatale. Jugum : g. *ġă* (le joug du bœuf) ; nucem, n.-w. *năh*, ard. *nă*, g. *năj* ; crucem, w. *kră*, g. *krwă*, forme sans doute empruntée (1) de même que vocem, g. *vă*, w. *vă*. O + cl. Genuculum, g. *ġănă*, à *ănă* (à genoux), w. *ġănă*, à *ănă*, verbe g. *ănăli*, w. *ănălé* ; coluculam, quenouille : w. *kănăy* avec *n* comme en français par dissimilation, g. *klăn*.

Ó ENTRAVÉ

67 Le résultat est *ô*, *ô*, *u* en w., *ô*, *u*, *u* en gaumet. O + r entravé : Turrem, w. et g. *tūr* ; turnum, w. *tūr*, g. *tă* ; furnum, *fūr* ; currit, *kūr* ; curtum, *kūr*, fém. w. *kūt*, g. *kărt* ; boue, g. *băl*, n.-w. *bră*, *brăli*, ard. *bôs* ; diurnum, g. *ġă*, w. *ġă* ; turnat, w. *ĭ tăn*, g. *ĭ tăn* à Rossignol ; tourte, g. *tărt*, w. *tărt* ; furcam, g. *fūrte*, w. *fôte*, diminutif *fôteet* ; bursam, g. *băj*, w. *băs*. — ó + l entravé : Ascultat, g. *ěkăt*, n.-w. *kăt*, s.-w. *eăt* ; sulphur, w. *săf*, g. *eăf* ; pulverem, *păr* ; la longue est due à l'absorption de *l*. — ó + 2 consonnes de même nature : Gutta : g. *ġăt*, w. *ġăt* ; stuppam, g. *ětăp*, w. *stăp* ; russam, g. *răs*, w. *răs*, *răs* ; summam, g. *săm*, w. *săm* ; ruptam, *răt* ; dubitat, g. *dăt*, w. *dăt* ; cubitum, g. *kăt*, w. *kăt* ; singluttat, g. *săġlăt*, w. *săġlăt* ; betullam, g. *băyăl*, w. *băyăl*, *băyăl*, *byăl*, *byăl* ; medullam, g. *măyăl*, w. *măyăl*, *măyăl*, *myăl*, *myăl* ; mollem, g. *mă*, w. *mă*, *mă* ; on dit même en verviétois *băyăl*, *măyăl*, *mă* ; buccam, g. *băte*, w. ard. *băte*, n.-w. *băk*. — Combinaisons nasales et palatales : punctum, w. et g. *pă* ; adjunctum, g. *ăġă* ; plumbum : w. *plă*, g. *plă*, *plă* ; rotundum, w. *ră*, g. *ră*, *ră* ; rumicem, w. ard. *răe*, n.-w. *răh*, *răh* ; verecundiam,

(1) Le mot *krăjêt* (croisette = abécédaire), montre que l'ancienne forme devait être *kră*.

g. *vërgũn*: pugnũ, w. et g. *pũn*; cuneum, *kũn*; juvenem: *ẽjon*; rubium, g. *rũte*, w. *rõte*; puteum, g. *pũe*, n.-w. *pũs*, ard. *pũs*; muscam, g. *mũe*, n.-w. *mõh*, ard. *mõe*. — ó + pl, bl: duplum, g. *dũp*, w. *dõp*; coplam, g. *kũp*, w. *kõp*.

Ó ATONE.

68. I La syllabe qui contenait ó subsiste, la voyelle est ô, ǔ, ū en wallon, quelquefois ũ, ū, elle est õ, ǘ, ǘ, u en gaumet. Les exemples montreront que c'est õ qui domine en wallon, ũ en gaumet. Ainsi présentent õ en w., u en g.: *mõrĩ*: *mũrĩ*, *dõté*: *dũtëy* *trõpè*: *trũpé*, *sõũĩ*: *sũũĩ*, *trõvé*: *trũvëy*, *tõsé*: *tũsĩ* *ãrõzé*: *ãrũzëy*, *rõzëy*: *rũzãy* *gõté*: *gũtëy*, *gõtĩr* ou *gõtĩ*: *gũtyëř*, *tõrtè*: *tũrté*, *fõrnè*: *fũrné*, *mõhon*: *mũeč*, *kõvé*: *kũvëy*, *hõvé* ou *cõvé*: *ẽũvëy*, et des centaines d'autres, dont les uns comme *mãjũnãy* (maisonnée), *mũeũ* (mulsionem), *tũrtũrëł*, n'ont point de correspondant wallon. L'ardennais a parfois ũ également: *kũrĩ*, *mũrĩ*, *gũtĩr*. 2° Présentent u en gaumet, õ, u en wallon: n.-w. *pũhĩ*, ard. *pũjé*, g. *pũjĩ*; *kũhën*, nam. *kũjën*, ard. *kũhĩn*, g. *kũjĩn*; w. *bũhõ*, g. *bũeã*; w. *kũũë*, g. *kũũë*; w. ard. *ẽũvyõ*, g. *kũvyũ*; n.-w. *gũũĩ*, ard. *gũũé*, g. *gũũĩ*; w. *brõsé*, *brõsté*, g. *brũeĩ*, *brũetëy*; w. *hũké*, g. *hũtëĩ*. 3° Présentent u en g. et en w., concordance rare: n.-w. *rũvĩ*, ard. *rũvyé*, g. *rũblĩr*; w. *bũyõt*, g. *bũyët* (bulle); w. *mũyĩ*, g. *mũyĩ*; présentent o de part et d'autre, w. *nõkĩ*, *nõké*, g. *nõwëy*, *fĩrnõwëy*. 4° Présentent ǘ en g.: *pǘrĩ*, ard. *pũrĩ*, n.-w. *pũrĩ*; g. *pǘmĩ*, w. *põmĩ*, *pũmĩ*; g. *nǘjët*, (noisettes), *nǘjũ* (noyau, en w. *nãwè*); *pǘyǘy*, w. *pũyǘ*. 5° Le wallon présente encore u. outre les deux ou trois cas cités plus haut, dans ard. *ẽjũrnã* (journal de terre), n.-w. *pũrnè*, g. *prõné* (échalier), w. *mũrgë* (muscatum), g. *mũrgë* (lilas en g.).

O protonique, en seconde ou en première syllabe, tombe entre certaines consonnes en gaumet: n.-w. *sõłõ*, ard. *sõłè*, g. *slõ* (soleil); w. *sõrĩ*, *sũrĩ*, *sũrũ*, g. *srĩ* (souri); w. *kĩnõy*

(quenouille), g. *klěŋ* pour *kōlěŋ*; volontiers fait en w. ard. *vǔltī*, n.-w. *vōltī*, le g. *vlătī*, a perdu le premier *o* et changé *on* en *ă* au lieu de *ā*; *ó* antétonique a disparu dans *ăpwă jněy*, w. *ěpwěžōné*; *měeněy*, w. ard. *měené* (moissonner avec le sens de *glaner*), *đjěrnāy*, w. *đjěrněy* (« gironée »). Les besoins de l'euphonie ramènent en g. la forme *sŭlŏ*, avec la voyelle intercalaire *ŭ*, mais les autres mots cités ne changent pas.

Le préfixe *com-*, *co-*, se réduit à *k* en wallon : *kměsé*, *knŏh*; quand la voyelle est nécessaire on emploie l'*ŭ*/*ŭ* intercalaire : *kŭmēsé*, *kŭnŏh*, et de même *kmě*, *kŭmě* (comment); le gaumet dit toujours, sans élision, *kŭmă*, *kŭmăsmă*, *kŭnŭeŭs*, *kŭnŭ*.

ú.

(u fermé du latin vulg. = u long du lat. littér.).

69. *ú* tonique, libre ou entravé, se conserve généralement en g., rarement en w.; le w. préfère *u*, *o*. Ainsi : 1° la terminaison *-utum* qui a servi à former tant de participes passés devient *ŭ* en g., *ŭ* en w. : *hirsutum*, g. *ŭrsŭ* (avec la première syllabe contaminée par le mot *ursus*, et de même *părsŭ*, *pŭnŭ* (pondu), *vnŭ*; w. *pŏnŭ*, *vnŭ*, *tŏdŭ*, *teěnŭ*. Les mots w. en *u*, comme *věrtŭ*, *săltŭ*, sont empruntés, ce qu'indique bien le traitement plus ancien de *săltŭwé*, *ŭ* *săltŭw*. 2° Au féminin *-utam* devient *ŭw* en g., *ŏw* en n.-w., (*ŭw* en verviétois par suite d'un alphacisme déjà signalé), *ŏy* dans les Ardennes. Donc g. *pěrdŭw*, n.-w. *pyěrdŭw*, verv. *pyěrdăw*, ard. *pyěrdŏy*, namur *pyěrdăw*. De même *crudum*, *nudum*, font en g. *krŭ*, *nŭ*. fém. : *krŭw* *nŭw*, en w. *krŭ*, *nŭ*, fém. *krŏw*, *krăw*, *nŏw*, *năw*; *mutat*, *sudat* font en g. *mŭw*, *sŭw*, en w. *mŏw*, *sŏw*. Ce *w* final, fortement articulé en w., est à peine perceptible en g. et devrait être figuré en plus petits caractères. *Culum*, g. *kŭ*, w. *kŭ*.

70. *U + r*. « En wallon, *u* suivi de *r* passe à *ă*, dit Meyer. En réalité la gamme des variations de cette voyelle va de

é à *ā* : le liégeois dit *dâer* (durum), l'arden. *dæ̃r*, Stavelot *dõr*, Verviers *dār*. Le g. présente *é* ou *æ̃*. Exemples : murum, w. *mæ̃r*, *mæ̃r*, *mā̃r* (arden), g. *mæ̃r*; purum, w. *pæ̃r*, *pæ̃r*, g. *pæ̃r*, *pūr*; maturum, n.-w. *māwæ̃r*, ard. *māwæ̃r*, g. *mæ̃r*; curam, w. liég. *kæ̃r*, verv. *kār*, ard. *kæ̃r*, g. *kæ̃r*; jurat, w. *êjæ̃r*, *êjūr*, g. *êjæ̃r*; sur (acide), w. *sæ̃r*, *sār*, *sõr*, *sæ̃r*, g. *sæ̃r*; securum fait en w. et en g. *sūr*. La longue liste des substantifs en -ura et -atura subit le même traitement en n.-w. et en g. : n.-w. *sōyæ̃r* (sciure), g. *sūyæ̃r*; w. *bājæ̃r*, *trāvæ̃r*, *āvātæ̃r* (profondeur), *brūyæ̃r* (lueurs d'incendie), w. liég. *krëvæ̃r* (crevasse), *frūdæ̃r*, *sëteæ̃r* (sécheresse), *āvêtæ̃r*, *pīsæ̃r* (litt. pincure = trait de malice), *brōsdæ̃r* (broderie), verv. *krëvār*, *brosdār*, *wūêjār* (gageure), *kwähār* (blessure), *pōstār* (statuette), ard. *sōyæ̃r*, *bājæ̃r*, *pōstæ̃r*, etc. Les nouveaux noms en -ure suivent l'analogie des autres : *nātæ̃r*, *vèrdæ̃r*.

71. U + y, libre ou entravé, donne *ū*, *ũ* en gaumet, *o*, *u*, *u* en wallon : carrucam, *æārūw* (à Tintigny, Etalle, Sainte-Marie, etc.), *teërūw* (à Rossignol), w. *teë̃rōw*; ruga, g. *rūw*, w. *rōw* (à Verviers *rāw*, *teërāw*); sugat, g. *eūw* (d'où *eū-mé* : essuie mains), w. *sōw*; festucum, g. *fētũ*, w. *fistũ*; sabucus, w. *săũ*, ard. *săw* avec saute d'accent (g. *sě̃nã*); lucere, w. et g. *lūr*; conducere, g. *kōdūr*, w. *kdūr*; conductum, g. *kōdū*, w. *kdū*; conduit, g. *kōdũ*, w. *kdū*; fructum, w. *frũ*, liég. *frūt*, (à l'atone *frūtête*), g. *frū*. Judicem, g. et w. *êjũêj*; pulicem, g. *pūs*, w. *pūs*; luctat, w. et g. *lūt*, subst. *lūt*, *lūtê*; acucula devient en g. *ügūw*, mais le w. *ăwèy* vient de *acicula*; pediculus était devenu *peduculus*, d'où anc. fr. *peouil*, nord-w. *pyũ*, ard. *pěw* avec saute d'accent. Il est difficile de dire si le g. *pæ̃* vient de *pyæ̃* en conservant la diphtongue ascendante ou de *pāw* avec diphtongue descendante, comme dans le w. *pěw*, *pāw*, *sāw*.

72. U devant une nasale, donne plus souvent *æ̃* en g. qu'en w. : plumam, n.-w. *plōm*, ard. *plūm*, g. *plæ̃m*; prunam, w. *prōn*, *prūn*, *prūm*, g. *præ̃n*; brun, brune, n.-w. *brō*, fém. *brōn* (le verviétois, ici encore, dit *brān*, *prān*), ard. *bræ̃*, *brūn*,

g. *bræn* au masc. et au fém.; spumam, n.-w. *hõm*, ard. *eũm*, g. *kæm*; allume, fume, n.-w. *alõm*, *fõm* (à Verviers *fũmèy*), ard. *ālũm*, *fũm*, g. *ālœm*, *fœm*. Rhume, g. *ræm*, féminin comme Rabiet l'a noté aussi pour Bourberain; *ɔʃ'ā lă ræm* = j'ai la pituite. Lunam, n.-w. *læn*, ard. et g. *lũn*; comunem, n.-w. *kõmæ*, féminin *komæn*, ard. et g. *kõmœ*, *kõmũn*. Un, une sont le plus souvent proclitique; avec un se dit: n.-w. *ävũ õk*, ard. *ävũ õk*, g. *ävœ ěnk*: quelqu'un est en w. *kékõk*, *kékók*, g. *kěkěnk*; avec une, w. *ävũ õn*, g. *ävœ ěn*.

Pour *ún* entravé il y a peu d'exemples. Junium fait en w. *ɔjœ*, *ɔjœn*; le g. *ɔjwœn* semble être un emprunt; communia fait en w. *lě kmõy*, nom de plusieurs lieux-dits.

73. Donnons encore quelques exemples pour *u* entravé. Je rapporte le g. *lær* à luridum; putidum qui était devenu puttum est en w. *pũt*, *kũt*, (g. *pũtœn*); nullum, w. *nũk* avec le *k* final de *õk* (unum), signifie aucun, personne (en g. *pæ-õn*); nullam, n.-w. *nõl*, ard. *nũl*, g. *nũl*; butyrum, n.-w. *bũr*, ard. *bũr*, g. *bœr*.

ú ATONE.

74. *o* tonique wallon provenant de *ú* s'assourdit en *ũ* à l'atone. A cela correspond en gaumet *ũ* tonique, *ũ* atone. Exemples: w. *tũwé*, *ĩ tõw*, g. *tũěy*, *ĩ tũw*; w. *sũwé*, *ĩ sõw*, g. *sũwěy*, *ĩ sũw*; w. *mũwé*, *ĩ mõw* (mutare), g. *mũěy*, *ĩ mũw*; w. *bũwé*, *ĩ bõw*, g. *bũěy*, *ĩ bũw*, *bũāy*; w. *rõw*, *rũwāl*, g. *rũw*, *rũěl*; w. *brũlé*, *ĩ brũl*, g. *brũlěy*, *ĩ brũl* (la longue en syll. atone provenant d'une contraction de perustulare).

A *ũ* du w. le g. répond aussi par *œ*: *ālũmé*, *ālõm*, g. *ālœměy*, *ālœm*; *fũmĩ*, *fõm*, g. *fœměy*, *fœm*; *tũmé*, *tõm*, g. *tœměy*, *tœm*; *plũmẽ*, *plõm*, g. *plœměy*, *plœm*; et de même g. *kœrěy* (curé), *pœrěy* (purier), *rœměy* (rumare).

Nutrire est traité identiquement comme putrire: g. *nœrĩ*. *pœrĩ*, w. *nũrĩ*, *pũrĩ*, sauf en verv: *nũrĩ*, *pũrĩ*.

ó, *œ* sont régulièrement nasalisés dans w. *lõdĩ*, g. *lœdĩ*.

On trouve *u* de part et d'autre dans g. *rlūjā*, w. *rlūhā* (reluisant), g. *rūtēy*, ard. *rūtyé* (ruditare), g. *mūtē* (mutin), w. *trūvēl*, g. *trūēl* (truelle).

On peut rencontrer certaines déviations, *ī* au lieu de *ū* : w. *kōmīñé*, *kōmīñō*, *ākōmīñī* (communier, communion, donner la communion); *ē* au lieu de *æ* : g. *pērnēl*, w. *pūrnāl*. g. *ā pērēt*, ard. *ē pūrēt* (en bras de chemise); *y* en hiatus : w. *hyēl*, ard. *eyēl* ou *eēl*, g. *kyāel* (scutella).

Le pronom *tu*, qui est proclitique, devient en w. ard, *tō*, n.-w. *tū*, *tī*, g. *tū*.

Il peut y avoir suppression de *u* dans ce même pronom : w. *t'ā* (tu as), g. *t'ē*. *U* antétonique a disparu dans manducare, w. *māñī*, *mūñé*, g. *mēčjī*, *mūñī*.

Consonnes.

Le sort des consonnes est implicitement indiqué dans les exemples fournis à propos des voyelles. Il est nécessaire cependant de coordonner et de compléter ces premières notions. Nous ne parlerons pas des changements qui affectent la totalité ou la majeure partie du domaine gallo-roman. La transformation, par exemple, de *c*, *g* devant *a*, si importante pour différencier le wallon du rouchi, est ici fort accessoire. En w. comme en g. on prononce *œ*. *ɔj*, et si nous abordons plus tard ces points, ce sera pour signaler des différences et des exceptions. Les consonnes sont diversement traitées suivant qu'elles sont *initiales*, *intérieures* ou *finales*.

CONSONNES INITIALES.

75. *œ* et *ɔj* peuvent être influencés par une consonne suivante. Lorsque la voyelle intermédiaire est éliée, la cons. initiale *œ*, *ɔj* et la cons. suivante qui arrive en contact doivent être au même degré. Caballum donne *œivō* ou *œivō*, mais *œ'vō* doit devenir *œfō* comme en gaumet, ou *ɔjvō* comme en wallon. Capillum subit le même sort : g. *sē œfā* (ses cheveux),

w. *sě đvě*. Chevalet = g. *tefōlē*. Il y a assimilation réciproque dans les mots suivants en wallon, tandis que le gaumet a réduit les deux éléments assimilés à un seul : genesta, w. *đjnyēs*, mais après l'élision *dě đ'nyēs* doit devenir *dě-nyēs*. A la vérité, dans ce premier exemple, le second *n* aurait été produit tout aussi bien par le durcissement de *ny*, sans l'intervention du *đj* initial, mais il n'en est pas de même des mots suivants : genuculum : w. *đjūnō. đjīnō*, mais après l'élision *mě đ' nō* devient *mě-nyō*; junicem : w. *đjūnĩ*, avec élision *dě-nyĩ*; juniperum : w. ard. *dě-nyyœr*. Le gaumet dit après élision *dě nēt*, *dě nũ*, *dě nys*.

76. Dans le français du centre, *ca* ne devient pas *che* lorsque la syllabe est suivie d'une palatale : *cavea* reste *cage*, sans doute par dissimilation. Le wallon méconnaît cette loi, peut-être parce que la seconde syllabe, étant plus rarement palatalisée, n'a pu provoquer ce besoin de dissimilation. *Cavea*, en effet, devient *teēv*; *calcare* devient *teōkī*, (fr. cocher); *cauchemar*, dont le premier composant est de la même racine que *calcare*, fait en w. *teōkmār*, et, par dissimilation ou par étymologie populaire, *teōdmark*. Le *ca* intérieur n'a pas été palatalisé dans les mots wallons précédents, mais il l'est dans le gaumet *teāteĩ* (*calcare*). Il n'y a pas moyen d'ailleurs d'établir de règle fixe à cet égard; fournissons quelques exemples de nature à montrer s'il y a correspondance pour les mêmes mots entre g. et w.; *cambiare* changer, w. *kāđjī* ou *kāđjé*, g. *teēđjĩ*; *catuliare* chatouiller, w. *gētī*, *gětyé*, g. *gātīr*; *caviola*, w. *gāyól*, *gāyūl*, *gěyól*, *gěyāl*, g. *gāyól*. Gallica (nux), w. *đjěy*, *đjāy*. Pour le *ca* intérieur, il faut remarquer que le g. dit *vāte*, *bŷte*, *brōte*, *kūte*, *kūteĩ*, *hŷte*, *hŷteĩ*, *klōte*, *klōteĩ*, tandis que le nord-w. dit *vāte*, *bōk* (bouche), *brōk* (broche), *kūk* (il se couche), *kūkī*, *hŷk* (il appelle), *hŷkī* (appeler, hucher), *klōk* (cloche), *klōkī* (clocher). L'ardennais présente tantôt *te*, tantôt *k* : *vāte*, *běte*, *kūteé*, *hŷké*, *klōte*. Je trouve encore dans le dict. w. de Remacle *mōkī*, moucher,

mökwě, mouchoir, et *mökyô*, mouchure. Le gaumet *teärteï* (chercher, circare), n'a point de correspondant wallon.

77. Le *g*, *gu* (devant e, i) qui provient en français soit de *w* germanique, soit de *v* latin contaminé de *w* germanique, n'existe en w. et en g. que dans les mots empruntés. Donc *w* initial subsiste : w. *wé*, g. *wěy*; vespa, w. *wës*, g. *wăp*; loup-garou, n.-w. *lă wěrř*, ard. *lô wăřř*, g. *lă wăřř*; guère, w. *wèr*, g. *wā*, messin *wā*; garder, s.-w. *wārdé*, i *wāt*, n.-w. *wōrdé*, i *wōt*, g. *wārděy*, i *wōrt*; v. fr. waitier, guetter : g. *řřwātř*, i *rwāt*, w. *wētř*, *rwētř*; gazon, w. *wăzô*, g. *wwăzā* (*w* du moins à Rossignol). Mais le *g* français gagne du terrain et il infecte plus de mots en gaumet qu'en wallon : gager : n.-w. *wăđř*, w. ard. *găđjé*, g. *găđjř*; gagner, n.-w. *wăňř*, ard. *găňjé*, g. *gěňř*; gain, en w. fém. plur. *lě wăň*, en g. fém. *lă gěň*, *lă găň*. Guérir, n.-w. *řřwěrř*, ard. *řřwăřř*, g. *găřř*; (re)gain, w. *wăyê*, g. *rgê*; gâteau, n.-w. *wăstê*, (ard. et g. *gătô*, mot d'emprunt). On trouve *g*, même en w., dans gâter, w. *gôté*, g. *gătěy*; garnir, w. *gòrnř*, *gărnř*, g. *gărnř*; guerre, w. et g. *gěr*.

78. Le *v* devant *wě*, *wă* peut devenir insensible, si la prononciation est un peu lâche. D'où en w. la forme *wězē* à côté de *vwězē* (voisin); *Bôwězē*, nom propre en verriétois pour Bonvoisin; *wětřr* à côté de *vwětřr*; *ăwătrô* (avorton), *wăř*, *awăř* en g. pour *vwăř*, *ăvwăř*. Ce sont là des phénomènes de prononciation individuelle ou locale peu importants en eux-mêmes. Si je cite celui-ci, c'est par ce que cette particularité devient assez commune en Lorraine.

79. La consonne qu se prononce *k* en français, l'élément labial est tombé. On prononçait encore *kw* en français lorsque ca est devenu che, sinon *cu* provenant de *qua* eût été palatalisé aussi. L'élément *w* est resté presque toujours en wallon, tandis qu'il a disparu en gaumet. Le g. dit : *kăt* (quatre), *kēs* (quinze), *kăřēm* (carême), *ē saké teěpé* (un chapeau quelconque, *săkě* = siquis au sens de quiquis). En wallon les choses

sont plus compliquées. Le *w* a disparu dans *kă* (usque ad); *kă* (quare); *diskă*, *đjŭskă* (deusque ad); *kī?* (quis?); *kī* (qui); *kă* (quetum); *kôm* (quomodo); *kī* (quaerere); *ké* (qualis); *ôn sakī* (une certaine personne, siquis). Il est resté partout ailleurs devant les voyelles non labiales, mais dans les parties de la région méridionale qui affectionnent *ô* au lieu de *ā*, *w* a une tendance à disparaître. La résorption du *w*, qui était déjà faite en latin devant *u* (anticus) a dû commencer en *w*. devant *ô*. C'est pourquoi le namurois dit *kôt* (cartes) à côté du liégeois *kwât* ou de l'ardennais *kwāt*, c'est pourquoi le français, oublieux de l'étymologie, écrit *comme*, *coter*, *comment*. Exemples de *kw* en wallon : *kwă* (quand), *kwār* (quart), *kwât* et *kwêt* (quatre), *kwěrât* (quarante), *kwēs* (quinze), *kwôrēm* (à Liège, quadragesimum), *săkwă*, tém. *săkwât* (maints, maintes, siquanti), *săkwě* (siquid = aliquid), *kwěrī* (quaerere); si on prononce *kătwăs* quatorze, c'est par métathèse du *w* plutôt que par dissimilation, au lieu de *kwâtăs* (§ 105).

80. *S* initiale devant une voyelle palatale devient souvent *œ* en gaumet; elle reste *s* en *w.*, sauf dans la région de Neufchâteau, voisine du pays gaumet, où le *œ* fait déjà son apparition dans certains mots. Seba suie, *w.* *sīf*, chestrolet *œuf*, g. *œē*; sulphur, *w.* *sūf*, g. *œuf*; suite, g. *œēt*; sudare, *w.* *sūwé*, g. *œŭěy*; source, *w.* *sūr*, g. *œūr* (c'est le masculin dont le français *source* est la forme féminine); cingulare, *w.* *sēglé*; à Neufchâteau, par métathèse de *l*, *elégé*, g. *elăké*. Par exception on trouve *h* en n.-w. dans *hŭflě* (sifflet), *hŭflé* (subilare), g. *œŭflě*, *œŭflěy*, mais *souffler* (sufflare) et *soufflet*, qui font aussi *œŭflěy*, *œŭflě* en g. sont en n.-w. *sōflé*, *sōflě*.

81. *S*, *ex*, *exs* suivis d'une consonne (*t*, *tr*, *p*, *pr*, *cr*), ne subsiste pas en français, pas davantage en gaumet, tandis qu'en wallon jamais *e* initial n'a pris la place de l'*s*; *w.* *spăté*, g. *ěpătěy*; *w.* *stāf*, g. *ětōl*; *w.* *skrīr*, g. *ěkrīr*; *w.* *stēt*, g. *ětāt* (extendere). Quand l'euphonie l'exige, au lieu de *e* prosthé-

tique. le w. introduit *ř*, *ŕ* après *s* : *sŕpřŕ* (écraser). *sŕpŕšš* (épouser), *sřkŕl*, *sřkřl* (école). Je trouve en patois de Tintigny les seules exceptions suivantes : *etŕf*, w. *stŕf* (poêle, litt. étuve); *šsbřřř*, ard. *sbřř*, *šstŕšš*, w. *stŕšš* (chaussons de lisières); *strŕ*, w. *strŕ*; *šstrš*, w. *strš* (stramen).

82. *Ex* préfixe suivi de *c*, *h*, s'était réduit à *sc*. Ce groupe *sc*, primaire ou secondaire, mérite une étude à part. *Sc* est devenu en wallon du nord *h* fortement aspiré (le *xh* des anciens textes) en arden. et en namur. *e*; en gaumet on trouve des résultats variés : *scala*, n.-w. *hŕl*, s.-w. *eāl*, *eŕl*, g. *eyāl*; *excavata*, n.-w. *hřvř*, ard. *eřvř*, g. *eřvř*; *scopare*, n.-w. *hŕvř*, ard. *eŕvř*, g. *eřvř*; *exherbare*, g. *eřrbř*; *spuma* devenu *scuma*, n.-w. *hŕm*, ard. *eřm*, g. *křm*; *scutella*, n.-w. *hyřl*, ard. *eyřl*, g. *kyřl*; *excutere*, n.-w. *hřr*, ard. *eřr*, g. *škrř*. Il faut y joindre le mot *ascoltare*, n.-w. *hřtř*, ard. et nam. *eřtř*, g. *škrřtř*, et le liégeois *dřhyřřřř* (dis-caricare), *dřhřř* (discalceare), traités comme di-scaricare, di-scalceare, réguliers ailleurs : verv. *dřřřřřřř*, *dřřřřř*, ard. *dřřřřřř*, *dřřřřř*.

Meyer-Lübke (I, § 470), donne comme évolution de *sc* à Liège *sc*, *etš*, *e*, *ř*, *h*. Le s.-w. s'est arrêté à mi chemin de cette évolution. En gaumet, les mots *křm*, *kyřl*, *škrř*, indiquent une chute de l's laissant le *k* intact. Le traitement n'est pas plus uniforme en messin, mais le *k* est plus fréquent : à côté de *eyāl* (échelle), on trouve *kwřl* (écuelle), *ř křř* (à l'abri, g. *ř eřř*, de *exsugare*), *kŕřř* (écorcheur, n.-w. *hwřřř*, ard. *ewřřř*, g. *kŕřřř*), *křřř* (écosses).

83. Il resterait à signaler des irrégularités qui affectent la consonne initiale des mots sans pouvoir être ramenés à des lois. De ce nombre est la substitution d'une initiale sonore à une sourde. Le w. est régulier, contrairement au français, quand il dit *krŕ*, *krř* (fr. gras); le verviétois aussi quand il dit *krŕt* pour désigner un quartier de la ville aboutissant à une *grotte* (crupta), mais w. et g. changent *k* en *ř* lorsqu'ils pro-

noncent *găyôl* (caveola) et *gătî* ⁽¹⁾. g. *gătîr* (chatouiller); le w. *gôlé* (collier) est rég. en g. : *kôlëy*.

G initial est tombé dans w. *lôt*, dérivé de glis, comme dans le français loir.

Le contraire de ce qui est arrivé dans *spuma* s'est produit dans le n.-w. *spîrî*, écureuil, qui se rattache au grec σκίουρος, ard *skîrô*, g. *ëküră*.

Le gaumet présente les mêmes particularités que le français dans *năp*, w. *măp* (cf. *Remacle. Dict. w*), en latin mappā, dans *nêp*, *népî*, w. *mês*, *měsplî* (mespilum, néflier), dans *nîvô* (le fr. niveau, emprunté). w. *lêvê* (libellum) En revanche le w. dit *blăm*, *blămé*, *blămèy*, le g. *flăm flămăe*.

Il y a aphérèse de *l* dans le w. *ăprôy* (lampreda) et peut-être dans *ôbărôn*, mot liégeois qui signifie *bannière* et qu'on rapproche de labarum. Au contraire *l* article s'est agglutiné au substantif dans le w. *lîrsô*, g. *lîrsô* (ericionem), et dans *lêr* (hedera). En gaumet, et aussi en chestrolet, l'*a* de l'article féminin, qui est *lă* et non *lî*, *lû* comme en wallon, s'est attaché au substantif dans *ăeô*. (chaux), *ăeîmô* (chenal), *ăfôrê* (forêt), *ăpwă* (poix); w. *lî teă*, *dê l' teă*. g. *l'ăteô*, *d' l'ăteô*, *ê mă d'ăteô*. A remarquer encore la prosthèse de *l* dans le g. *lûêt* dérivé de uvula lulette, tandis que le w. dit *ălûêt* par étymologie populaire; et la prosthèse de *n* dans le g. *nôd*, w. *ôdé* (flairer, répandre une odeur), le g. *nôdă*, w. *ôdă* (odorat). Toutes ces particularités, prises isolément, sont sans importance ni signification; réunies en faisceau elles montrent l'usage gaumet presque toujours divergent de l'usage wallon. Or si la parenté dans les espèces animales et chez l'homme se manifeste le mieux par certains traits accidentels, il doit en être de même des produits animiques tels que les contes, les chansons, les dialectes.

(¹) On pron. *cătî* et *gătî* en liégeois, *gêtî* en verviétois, *gëtyé* au Sud.

CONSONNES INTÉRIEURES.

Il faut examiner d'abord ce que deviennent les consonnes simples : 1° après l'accent tonique ; 2° avant l'accent.

84. Explosives sourdes après l'accent. En général la consonne se perd en syllabe masculine. L'a au féminin et à l'indicatif présent a eu la force de prolonger la vie de l'explosive en changeant la sourde en la sonore correspondante *b, d, g*. Ce cas de *b, d, g* secondaires sera traité plus loin avec celui de *b, d, g* primaires. Il nous reste à rechercher ce que deviennent *p, t, c* devant une voyelle autre que *a*. Mais *c* devant *e, i*, étant devenu fricatif en latin vulgaire, doit encore être éliminé. Toute l'histoire des autres cas peut donc se résumer en quelques exemples : *lupum*, w. *lǣ*, g. *lǣy* ; *caput*, g. *æū* ; *focum*, w. *fǣ*, g. *fǣy* ; *locum*, *lǣ* (dans l'expression *nǣ fǣ nǣ lǣ*), g. *nǣ fǣy nǣ lǣy* ; *paucum*, w. *pók*, *pók* (*pók d' æwǣ* peu de chose, *pók ā pók*, peu à peu), g. *pók* ; *amicum*, w. et g. *āmī* ; *festucum*, w. *fīstū*, g. *fūtū* ; *latus*, w. *lé*, g. *lǣy*. Le participe en -atum a pour terminaison en w. -é, en g. *ǣy*, sauf un cas traité ci-après ; -etum, -itum deviennent *ī*, -utum devient *ū* en g., *ū* en w. ; *flōrī*, *flǣrī* ; *pyērdū*, *pērdū*.

84 Explosives sonores. Il faut d'abord éliminer *b* qui avait passé à *v* en latin vulgaire ; restent *d, g* primaires, et *d, g* issus de *t, c*. *Nudum*, w. *nū*, g. *nū* ; *nidum*, w. et g. *nī* ; *vadum*, w. *wé*, g. *wǣy* ; *videt*, w. *vǣ*, g. *vǣ*. *Nudam*, w. *nōw*, g. *nūw* ; *codam*, w. *kōw*, *kāw*, g. *kǣy* ; *vitam*, n.-w. *vǣy*, ard. *vǣy*, g. *vīy* ; *setam*, w. *sǣy*, *sōy*, g. *sūy* ; *rotam*, w. *rōw*, g. *rūw* ; *rutam*, w. *rōw*, g. *rūw*. Les participes féminins en -atam font *ǣy* en w., *āy* en g, ceux en -itam font en n.-w. -*ǣy*, en ard -*ǣy*, en g -*īy* : *flōrǣy*, *flōrǣy*, *flǣrīy* ; ceux en -utam font -*ōw* en n.-w., *ōy* en ard., *ūw* en gaumet : *kōzōw* (en verviétois *kōzāw*), *kōzōy*, *kūzūw*. Exemples pour *c, g* : *amicam*, w. et g. *āmīy* ; *secam*, *secat*, n.-w. *sōy*, ard. *sōy*, g. *sūy* ; *plagam*, n.-w. *plōy*, ard. *plāy*, g. *plāy* ; *rugam*, w. *rōw*, g. *rūw* ; *dogam*, w. *dēw*, g. *dóf*, *dǣf* ; *suga*, w. *sīf*, qqf. *sēw*

(cf. Scheler et Gggg. v° *sew*), en chestrolet *eūv*, en g. *eū*; jugum, g. *ǫǣ*; fagum, w. *fǣw*, en g. *fǣwēl* = jeune hêtre. De cette liste, qu'il serait facile d'allonger, il résulte que *y* et *w* sont, en g., les finales ordinaires des mots qui avaient une explosive après l'accent. Mais *y* et *w* proviennent-ils de l'explosive ancienne? Non. Tout au plus peut-on affirmer que les consonnes palatales *c*, *g* favorisent le développement de *y*. Aussi ce *y* existe-t-il en w. comme en g. : w. *pōy* (pacat), *plōy* (plicat), *prēy* (precat), *nēy* (necat), *ōy* (auca). Mais *y*, *w* se sont plutôt dégagés des voyelles précédentes ou suivantes; ce sont des phonèmes qui naissent spontanément pour supprimer un hiatus, *y* après une voyelle palatale *a*, *e*, *i*; *w* après une voyelle labiale *o*, *u*, ou encore devant *o*, *u*. Ainsi le w. dans *dēw*, *sēw*, n'indique pas quelle consonne a disparu, mais il dérive d'une voyelle tonique *o* ou *u*; au contraire *y*, dans *sōy*, *sūy*, *plōy*, *plūy*, malgré la présence de *ō*, *ū*, accuse une voyelle tonique antérieure *i*, *e*; dans le verviétois *kāw* (coda), *rāw* (rota, ruga et ruta), *pyērdāw*, *w* s'est dégagé d'un *o* antérieur dont *a* a pris la place; l'ardennais *pyērdōy*, *kōzōy* est une véritable anomalie; la présence de *f* ou *v* dans *sīf*, *eūv*, *dēf* doit être attribuée à un durcissement ou consonnification de *w*.

85. Fricatives après l'accent. 1° *S* disparaît en terminaison masculine, mais subsiste en term. féminine : mesem, n.-w. *mǣ*, ard. *mwě*, g. *mwǣ*; rasum, w. *rē*, (*ō rē d'lā*, litt. au rez de là, mais à la finale : *lēyī l'ō rēs*, litt. laissez-le au rez), g. *rē*; -osum, w. -*ǣ*, g. -*ǣy*; pe(n)sat, n.-w. *pǣs*, ard. *pēs*, g. *pēs*; -osam, w. et g. -*ǣs*; mais casam, g. *æū* (chez) doit la perte de l'*s* à ce que le mot, devenant préposition et employé sans article, cessait de sonner comme un féminin.

2° *C* devant *e*, *i* a été diversement traité; il se change en *y*, ou en *e*, *j*, *χ*, *h*, ou il disparaît : pacem, w. *pōy*, *pāy*. (le g. *pē* est emprunté au fr., car il faudrait régulièrement *pā*); facis, *face, w. *fē*, g. *fā*; taces, tacet, tace, w. *tē*, g. *tā*;

places, placet, w. *plè*, g. *plā*; jacet, w. *ǵé*; decem, n.-w. *dī* devant une consonne, mais la palatale reparait à la fin d'une phrase ou devant une voyelle : *dīh-ōm* (*h* sonore), *ǵ'ēnn' ā dīh* (*h* sourde); ard *dī*, *dīj-ōm*, *ǵ'ēnn' ē dīe*; id. en g., sauf que le g. conserve volontiers la palatale même devant une consonne : *dīj vāte*, *dīe pūeē*, habitude inconnue au wallon; vicem, w. *fěy*, *fīy*; picem, g. *āpwā*, ard. *hārpěy*, n.-w. *hōrpīχ*, composé d'après Grandgagnage de *harz* (résine) + picem; cruce[m], w. *kré*, g. *krwā*; nucem, n.-w. *nāh*, ard. *nā*, g. *nāj*, *nājēt*. Les formes n.-w. *frūmīχ*, *frūmīχ*, s.-w. *frūmūe*, *frūmūe*, *frī-mūe*, g. *frūmīj* dénotent une transmission bien peu précise de la forme latine et doivent se rattacher à formicem, car formicam aurait dû donner *frūmīy*. Reste à savoir pourquoi vocem, perdicem, herbicem, soricem, n'ont pas été traités de la même façon. Tout cela dénote une singulière hésitation.

3° *V* du latin vulgaire répond à *v*, *b*, *p* devant *a* du latin littéraire. Dans nos deux dialectes, comme en français, il disparaît en syllabe masculine et subsiste en syllabe féminine : clavem, w. *klé*, g. *klěy*; nivem, ard. *nīf*; novum, w. *nū*, g. *nyǎ*, *nū*; sebum, w. *sěw*, g. *ěé*; scribit, scribe, n.-w. *skrěy*, ard. et g. *skrī*; novem, w. *nūf*, g. *nǎf* (les noms de nombres conservant mieux leur consonne finale); novam, w. *nūf*, g. *nyǎf*; levat, leva, n.-w. *līf*, ard. et g. *lēf*; fabam, w. *féf*, g. *fǎf*; cubat, n.-w. *kǎf*, ard. *kūf*, g. *kǔf*; ripam, g. *rīv*; sapam, g. *sǎf*; scopat, scopam, n.-w. *ī hǎf*, *dē hǎf*, ard. et g. *ěǎf*; cupa, w. *kūf*.

86. Explosives avant l'accent. Leur traitement est à peu près le même qu'en français dans nos deux dialectes, sauf que les semi-voyelles qui apparaissent à la chute des consonnes *t*, *d*, *c*, *g* sont plus perceptibles dans ces patois et doivent figurer dans l'écriture. La labiale *p* s'est changée en *v*: adigrare, w. *ārivé*, g. *ārivěy*; copertum, n.-w. *kōvrū* ⁽¹⁾, ard. *kūvrū*, g. *kūvrī*; deapertum, n.-w. *drōvū* ⁽¹⁾, ard. *drūvrū*, g. *dūvrī*.

(1) En liégeois, exceptionnellement, *kūvyér*, *dūvyér*.

Les dentales, éliminées, sont remplacées par *y*, *w* : natalem Noël, w. *nōyē*, g. *nōwēy*; mutare, w. *mūwē*, g. *mūēy*; betullam et medullam, w. *bēyōl*, *mēyōl*, etc., g. *bīyōl*, *mīyōl*; sudare, w. *sūwē*, g. *eūēy*; sudorem, w. *sūwær*, g. *eūær*. Les palatales, éliminées, sont remplacées par *y*, *w*. La présence de *w* après *o*, *u*, m'incline à penser que *y* n'est pas issu directement de *c*, *g*; d'autre part *y* apparaît en lieu et place d'autres consonnes. L'articulation des explosives dentales et palatales s'est probablement amollie et empâtée au point de devenir presque indistincte, et c'est leur résolution qui a permis la production des nouveaux phonèmes *y* et *w*. Exemples pour *c*, *g* : pacare, n.-w. *pāyī*, ard. *pāyē*, g. *pāyī*; ligare, n.-w. *lōyī*, ard. *lōyē*, g. *lūyī*; locare, n.-w. *lōwē*, ard. *lūwē*, g. *lūwēy*; exsugare essuyer donne les mêmes résultats que sudare : w. *sūwē*, g. *eūēy*.

87 Fricatives avant l'accent. 1° *S* devient sonore : pe(n)sare, w. *pēzē*, g. *pūzēy*; petroselinum. fr. persil, w. *pyērzē*, g. *pērsēp*. 2° *C* (devant *e*, *i*) devient *h* douce en n.-w. quelquefois *z* : *dīhēn* (dizaine), *ūhē* (oiseau), *rēhē* (raisin), *dām hēl* (domnicella), *rlūhā* (relucentem), *vwēzē* (voisin), *mēzēl* (macellam, dans un nom de lieu-dit à Verviers); il devient aussi *h* en ardennais, mais parfois *j* ou *z* : *dījēn*, *ūhē*, *vēhē* (voisin), *lāzāt* (lacerta), *rlūhā*, *plēhā* (placentem); il devient *j*, parfois *z* en gaumet : *dījēn*, *ōjē*, *rzē*, *plājī* (placere), *dījē* (dizeau), *rlūjā*. Le vrai traitement ancien paraît bien être *h* pour le wallon, *j* pour le gaumet, *j* et *h* en pays de transition. Le *z* qui se présente dans des doublets comme *rēzē* ou *rwēzē* à côté de *rēhē*, *vwēzē* à côté de *vēhē*, *dāmzēl* à côté de *dām hēl*, trahit des formes relativement récentes. C'est dans des formes nécessairement originales à cause de leur sens, comme *nō dhā* (nous disons), *vō dhē* (dicitis), *tō dhā* (tout disant), g. *djā*, *djē*, que l'usage ancien doit être recherché, à défaut de règle sûre que les chartes en ce point-ci ne peuvent nous donner.

3° *V*, primaire ou provenant de *b* subsiste généralement :

cubare, w. *kòvé*, g. *kǔvèy*, et de même w. *nīvāy*, *fāvā*, *nōvē*. *avēr*; g. *fāvā*, *nūvé*, *āvūr* ou *āvūr* (à Willancourt). Mais *b*, *v* disparaissent dans le voisinage d'une voyelle labiale : *sabucum*, w. *sǎŭ*, g. *sǎŭā*, autre forme wallonne contractée *sǎw*; *pavorem*, w. *pǎŭ* et *pǎw*. Ce dernier ne dérive pas nécessairement du nominatif *pavor*, mais s'explique comme *sǎw*. *Saporem* a aussi donné *sǎw*, *maturum* en certains endroits *mǎw*.

4° *F* intervocalique ne peut se trouver qu'après le préfixe et est traité comme *f* initiale : *mǐfu* (mille-feuille), *pǎrfō* (profond), *dǔfé* (défaire), g. *pǎrfā*, *dfār*, *eěrfū*.

Sonnantes. La place de l'accent reste ici sans influence et nous n'aurons pas besoin de la division précédente.

88. *M N* se conservent en syllabe féminine : *ranam*, w. *rēn*, g. *rén*; *ramam*, w. *rēm*, *rēm*, g. *rém*. Le *g* ne nasalise jamais la voyelle précédente, comme cela se pratique largement en pays wallon : *ēm* (amat), *pōn*, *plēn*, *samwēn* (Namur). La nasale ne peut exister en gaumet, puisque les voyelles *a*, *e*, *o*, tendent aux extrêmes impossibles à nasaliser : *lén*, *plén*, *smén*, *bŭn*, *sŭn*. En syllabe masculine, ou bien la nasale disparaît comme consonne après avoir nasalisé la voyelle précédente, ou, comme il arrive dans certains cantons, en verviétois, en gaumet, l'*m* et l'*n* se changent en nasales palatales : *æé*, *æěn*. Il y a même des régions en n.-w. où toute nasalité a disparu. Nous renvoyons pour ces variations locales au travail de MM. G. Doutrepoint et J. Haust dans les MÉLANGES WALLONS.

89. *R* se conserve le plus souvent en term. masculine comme en terminaison féminine : w. *flǎer*, *mér* (mer), *mūr* (meurt), *pǎer*, *vǎer* (verum), *fīr*, *kòròn*, *dǎer*, *frūdǎer* (froidure), *ētūr* (entier), *prūmūr* (premi re) : g. *flǎer*, *mèr*, *mūr*, *pwār*, *vwār*, *fyěr*, *kūrŭn*, *dǎer*, *frūdǎer*, *ātyěr*, *prǎmyěr*.

Cependant *r* posttonique disparaît dans les noms en -arium (w. *prūmā*, *věvī*, g. *prǎmā*, *vŭvī*), dans les noms en -ariani seulement en verviétois, dans ceux en -orium (w. et g. *sālǎ*),

en -atorem (w. *soyă*, g. *sŷyăy*), partiellement dans ceux en -orem (cf §§, 64, etc.). Quant aux infinitifs des verbes, -are devient *é* en w., *ěy* en g.; -ere tantôt *ĩ*, tantôt *ăer* en w., *wăr* en g.; -ire devient *ĩ* de part et d'autre; les proparoxytons en -ere sont ici hors de cause. Mais la classe des verbes en y + are est hautement intéressante et mérite d'être étudiée de près.

90. La majeure partie des verbes gaumets en *y-are* à l'infinitif en *i* bref, au lieu d'aboutir à *yé* comme dans le pays messin au sud ou comme dans les Ardennes luxembourgeoises au nord. Mais nous avons trouvé un nombre assez respectable de verbes en *y-are* qui ont en gaumet l'infinitif en *ĩr* et présentent en outre certaines particularités de conjugaison connexes. C'est là un fait qui n'a pas, que je sache, été signalé jusqu'ici. Le wallon possède un seul de ces verbes, (*teĩr*, cacare), mais il a passé inaperçu; le gaumet en a peut-être plus de cinquante. Quels verbes en *y-are* sont en *ĩr*, et pourquoi? voilà ce qu'il faudrait déterminer.

Alignons quelques infinitifs de verbes en *ĩr* avec leurs correspondants wallons ou lorrains :

Gaumet :	Messin :	Ardennais :	Nord wallon :
<i>ăkrēmĩr</i>	encramié	<i>ěkrămyé</i>	<i>ěcrămĩ</i> .
<i>s'ăhăekĩr</i>	—	<i>s'ăhăekyé</i>	—
<i>ėgrăjĩr</i>	augrahié	—	—
<i>ėkăfĩr</i>	—	<i>sikăfyé</i>	
<i>s'răfĩr</i>	—	<i>sĩ răfyé</i>	<i>sĩ răfĩyĩ</i> .
<i>răublĩr</i>	—	<i>răuvyé</i>	<i>răuvĩ</i> .
<i>răsěrsĩr</i>	—	(<i>răsěrsyé</i> (Laroche))	(<i>răsěrsĩ</i> (Liège).)
		(<i>răsěrsé</i> (Neufchâteau))	(<i>răsyěrsĩ</i> (Walmédy).)
<i>nětĩr</i>	natié	<i>nětyé</i>	<i>nětĩ</i> .
<i>gătĩr</i>	cokié	<i>gětyé</i>	<i>gětĩ</i> .

On ne distingue qu'une chose à première vue, c'est que les verbes gaumets en *ĩr* correspondent à des verbes liégeois ardennais, messins, soumis à la loi de Bartsch-Mussafia. Mais tous les verbes en *y-are* ne font pas l'infinitif en *ĩr*: qu'est-ce qui distingue *nětĩr* de *ănăetĩ*? *năeĩr* de *ăbăeĩ*?

Si on examine le reste de la conjugaison, on trouvera que les verbes en *īr* ont au participe passé *ī* pour le masc., *īy* pour le fém. : *gātī gātīy* ; mais *ābāēī* fait au part. masc. *ābāēī*, fém. *ābāēīy*. Voilà une première différence. Il y en a d'autres à l'indicatif présent, qui deviendront sensibles, si nous comparons diverses sortes de verbes en -are :

1. <i>tǎmĕy.</i>	2. <i>ābāēī.</i>	3. <i>s'ānĕtī.</i>	4. <i>sū rāfīr.</i>
<i>ǫŕ tǎm.</i>	<i>ǫŕ ābāē.</i>	<i>ǫŕ m'ānĕtī.</i>	<i>ǫŕ m' rāfīy.</i>
<i>tū tǎm.</i>	<i>t' ābāē.</i>	<i>tu t'ānĕtī.</i>	<i>tū t' rāfīy.</i>
<i>ī tǎm.</i>	<i>īl ābāē.</i>	<i>ī s'ānĕtī.</i>	<i>ī s' rāfīy.</i>
<i>ǫŕ tǎmā.</i>	<i>ǫŕ ābāēā.</i>	<i>ǫŕ nūz ānĕtyā.</i>	<i>ǫŕ nū rāfīyā.</i>
<i>v' tǎmĕy.</i>	<i>v' ābāēĕy.</i>	<i>vū v' ānĕtyĕy.</i>	<i>vū v' rāfīyĕy.</i>
<i>ī tǎmā.</i>	<i>y ābāēā.</i>	<i>ī s'ānĕtyā.</i>	<i>ī s' rāfīyā.</i>

A l'examen de ce tableau, les différences se dessinent. Il y a dans le radical du n° 4 quelque chose qui manque au n° 3 : c'est l'*i* de *rāfīyā*. Il y a dans le n° 3 quelque chose qui manque aux types 1 et 2 : c'est le *y*. Le n° 2, avec son infinitif en *ī*, représente évidemment l'analogue des verbes français en -ger, -cher, -sser : les consonnes palatales ont absorbé l'*ī*, qui n'est plus visible qu'à l'infinitif. Donc si 1 représente des verbes en are précédés d'une consonne, 2 et 3 représentent des verbes en *y*- are, 4 des verbes en *i*- *y*- are.

Les verbes en *y*- are donnent ier en français, *yé* en arden., *ī* en nord-wallon par une contraction ordinaire, *ī* bref en gaumet, ce qui est assez étrange. Donc les verbes en *i*- *y*- are auraient dû donner en français *īier*, *īyé* en ardennais, *īyī* en n.-w., *īyī* en gaumet. Par conséquent *s' rāfīyī*, *s' rāfīyĕ*, *spīyī*, *spīyĕ* sont parfaitement réguliers ; mais *ǫtīyĕ*, *ǫtī*, *nĕtyĕ*, *nĕtī*, *rūvyĕ*, *rūvī*, en regard de *gātīr*, *nĕtīr*, *rūblīr*, apparaissent maintenant comme ayant fait subir au radical verbal une contraction : *ǫtī* est contracté de *ǫtīyī*, *nĕtyĕ* de *nĕtīyĕ*. Le gaumet a aussi fait la contraction, mais il a de plus conservé l'*r*, en quoi il s'est montré original.

A quelles terminaisons latines correspond réellement ce

théorique *i- y- are*? D'abord il faut devant *-are* un premier élément palatal, que nous appelons théoriquement *yod*, mais qui est constitué par *c, g, dy, ty, sy, ssy, ly, by, py, ny, my*. Ensuite ces groupes doivent être précédés d'un second élément palatal *i* ou *e*. Il faudra éliminer de cette liste les groupes qui, au lieu de transformer la consonne palatale en simple *y* permettant la contraction postérieure de *iyare* en *-īr*, aboutissent à *-īēi, -ījī, iāīi, iñī*. Donc *rūblīr* doit provenir de *re-oblitare*, c'est-à-dire de *reoblitare* dont le *t* a dégagé un *yod*. Les verbes en *-iliare* ou en *-ielare, -eiller, -iller* du français, donneront *-īr* en gaumet : v. fr. *gatiiller*, g. *gātīr*. C'est assez dire que le *gātī gētyé* du wallon ne peuvent être tirés de *catulire*, ni *rasersī* de *resarcire* comme le disent les etymologistes. Si *cacare* a donné *teīr*, même en wallon, c'est parce que la transformation de *ca* initial en *che* a précédé l'autre : *teeyare* contient les deux éléments palatalisés nécessaires. Si au contraire *fricare, secare* n'ont pas donné en g. *frīr, sīr*, mais *frūyī, sūyī*, c'est que la première voyelle a cessé auparavant d'être palatale.

Pour que *sternutare* donne *tārīr*, il faut que *-utare* soit devenu *-ūtyare* ou *-ityare*; l'*u* de ce mot s'était palatalisé en *i*, tout au moins en *u*, quand *ityare* devenait dans le dialecte gaumet *īr*. Cependant le traitement que l'abbé Rabiet a signalé pour les verbes en *-urare, -irare* (d. des patois gallo-romans, I, p. 257) ne se retrouve pas ici.

Voici une liste des verbes gaumets en *-īr* que nous avons pu recueillir jusqu'ici :

1. *ākrēmīr, dēkrēmīr*, messin : *ancremié* (je ne puis donner pour le messin l'orth. phonétique), ard. *ēkrāmyé, dīskrāmyé*, n-w. *ēkrāmī*, sens : emmêler, démêler.

2. *s'āhēkīr*, ard. *s'āhēkyé* : s'envelopper la tête d'un voile (*hēk*).

3. *teābrīr* : tituber. — 3^{is}. *teētīr* : castigare.

4. *teīr* : w. id., de *cacare*.

5. *eōrīr*, défini dans le *Lexique* : tourner autour d'un lieu, d'une réunion avec de mauvaises intentions; cf. messin *échorié* : écouter clandestinement; *chorié* : qui a l'oreille coupée; de *exauric(u)lare* avec le sens particulier de « mettre oreilles dehors ».

6. *ēkǎfīr*, ard. *sīkǎfyé* : ôter les écales (*kǎfū*, *kǎfyōt*).

7. *ěgrājīr*; étendre les cendres d'un brasier; messin : *angrahié*, même sens.

8. *gātīr*, *děgatīr*; ard. *gětyé*, *dīgětyé*; liég. *kātī*, verv. *gētī*, *dūgētī*; namur. : *kěkī*; messin : *kōkié*, à Bourberain *gětōyé* : chatouiller (**catuliare*).

9. *grāwīr*, ard. *grāwyé*, n.-w. *grāuī*; messin : *growillé* : gratter la terre, la fouiller en grattant.

10. *hūspīr*, correspond au fr. *houspiller*.

11. *kānīr* : chipoter.

12. *kūsmīr*, sens d'après le *Lexique* : muser, tripoter autour du feu; messin *keusmeillé* : faire un travail de peu d'importance (*co-somniculare*; en w. *somī* = sommeiller; il y aurait lieu de rechercher un verbe g. *sūmīr*).

13. *kūvīr* : écouvillonner (**scopiliare*).

14. *mōrfīr*, litt. morfiller; mâchonner.

15. *mūēīr* : émoucher : (**emuscicare*).

16. *mūskīr* même sens que *kūsmīr*. M. Cozier me le définit : « S'occuper à des ouvrages manuels peu importants et durant peu. » Est-il de la même racine que muser?

17. *nūteīr* : manger du bout des dents, sans appétit; messin : *naquéillé*.

18. *nīr*, ard. *nōyé*, n.-w. *nōyī* (*negare*).

19. *nětīr*, messin : *natié*, ard. *nětyé*, n.-w. *nětī*, fr. nettoyer.

20. *pāsīr* : épouiller. Quoique *poux* se dise *pé* en g., je pense que *pāsīr* représente un type **pollicicare*, faire le geste d'écraser entre les pouces. Le messin *peuyé*, écaler, dériverait de **expellicare*.

21. *pīr*, ard. *pīyé* : marcher sur, fouler aux *pieds*.

22. *prīr*, ard. *prīyé*, n.-w. *prīyī* : *precare*.

23. *sũ rākṛātīr* : se ratatiner (cf. Gggg. v. *cretelai*, p. 140).

24. *sũ rāfīr* : se réjouir ; ard. *sĩ rāfyé*, n.-w. *sĩ (sũ) rafīyĩ*.

25. *rāsěrsĩr*, reprendre des bas, rentraire ; Chestrolet : *rāsěrsé*, arden. *rāsěrsyé* ou *rāsěrsé*, n.-w. *rāsěrsĩ* ; en messin *rěssercis* signifie une reprise à l'aiguille.

26. *rōēīr* : ronger un os : *rodilyare* ; à Bourberain : *rōēé* = dévorer.

27. *rūblīr* : oublier, ard. *rūvyé*, n.-w. *rūvĩ*. (Participe passé en g. *rūblĩ*, féminin irrég. *rūblĩs*).

28. *tārīr* : éternuer ; ard. *styěrnĩ*, n.-w. *styěrmĩ* ou *styěrnĩ* ; messin : *trěnowé*.

29. *sābrīr*, litt. sabriller.

30. *sũ trēīr*, litt. se truitiller, (de *truie*, non de *truite*), se vautrer dans la boue.

31. *ūēīr*, de ostium, huis ; litt. huissiller, ouvrir et fermer les portes.

32. *sũ vētrīr*, se vautrer, * *veltricare* : faire le veltre ou vautre ; ard. *s' kīhūdrīyé*, n.-w. *sĩ vūtrĩ*, *sĩ kīhūtrĩ* (cf. Gggg. v. *si voutrĩ*).

91. *R* alterne avec *S*, et réciproquement : *cathedra*, w. *teěyīr*, *teěyĩ*, g. *teés* ; *candelorum*, g. et ard. *teādlās*, n.-w. *teādlāer* ; *besicles* : w. *běrk*.

92. *L* intervocalique se conserve en général avant l'accent. Le w. *pōyěte*, g. *pūyāte* a été formé de *pōy* plutôt que de *pilaticum* directement. Après l'accent tantôt elle se conserve, surtout en syllabe féminine, tantôt elle se palatalise en *y* ou disparaît : w. *gāy* (*gula*), *mōy* (*mola*), *pōy* (*pilum*), *pěl* (*palam*), *él* (*alam*), *eāl* ou *hōl* (*scalam*), *kěl* (*quelle*) ; *ké* (*quel*), *kěn*, *kěn*, *ké* en verviétois : *lũ kěn* (*lequel?*), *kěn ām* (*quel homme*), *kě bwě* (*quel bois*) ; *l* est remplacé par *r* dans le n.-w. *sīr* (*caelum*) ; du côté de Ciney *l* devant -are devient *y* : *fīyīr* = *filer*.

GROUPES DE CONSONNES.

93. Pt, ps, bt, bs deviennent *t*, *s* : *septem*, w. et g. *sět* ; *ruptam*, *rūt* ; *acaptare*, w. *āteté*, *ěteté*, g. *ātetěy*.

94. Dans le groupe *ct*, *c* devient *i* en français, puis *i* se joint à la voyelle précédente ou palatalise la consonne suivante; le second élément *t* ne se conserve qu'en terminaison féminine. Dans nos deux dialectes, il s'en faut de beaucoup que le *c* soit partout visible. Il y a exception évidente en *gaumet* quand la voyelle qui précède la palatale est *a*; en ce cas il ne reste plus aucune trace de la palatale. Mais il en est souvent de même après d'autres voyelles, comme les exemples le montreront surabondamment. Exemples : *factum* : w. *fě*, g. *fā*; *factam*, w. *fět*, g. *fāt*; *tectum*, w. *tā*, *tǎ*, g. *twǎ*; *dictum*, w. et g. *dī*, *dictam*, *dīt*; *strictum*, w. *strā*, g. *ěstrwǎ*; *lectum*, n.-w. *lē*, ard. *lě*, g. *lī*; *pectinem*, *pěŋ*; *octo*, w. *ūt*, g. *wīt*; *noctem*, w. *nūt*, g. *nā*, ard. *nūt* et *ně*; *coctum*, w. *kū*, g. *kō*; *coctam*, w. *kūt*, g. *kāt*; *fructum*, w. *frǔ*, liég. *frūt*, g. *frǔ*; *lactem* est détrôné par un diminutif *lacticellum* : w. *lěsě*, g. *lǎsé* (cf. § 27).

95. *Cs*, *x* ne donnent pas non plus des résultats uniformes. On trouve en n.-w. *h*, en ard. *e*, en g. *e* ⁽¹⁾ dans : *coxam*, fr. cuisse, w. *kōh*, *kōe*, g. *kūe*, avec le sens de branche; *textit*, w. *těh*, *těe*, g. *těe*; *lixiviam* : w. *lěhīv*, *lěeīv*, g. *lūeīv*; *laxa* = subst. laisse, w. *lǎh*, *lǎe*, g. ?. On trouve *s* en w. et *e* en g. dans : *taxonem*, w. *tāsō*, g. *tǎeā*; *maxillam*, w. *māsāl*, g. *mǎeěl*. On trouve enfin *s* de part et d'autres dans : *sexa(g)inta* : w. *swěsāt*, g. *swāsāt*; *axilem*, w. et g. *āsī*. Il ne reste plus de trace de *x* dans le w. *frēn*, *teēn*, g. *frén*, *teén*, ni dans le w. *bwět* (boîte); mais *bwět* semble être un emprunt : il faut probablement voir dans l'ard. *běs* (boîte à beurre, d'une seule pièce de bois) le vrai descendant du latin *buxida*.

96. *G* suivi de *n*. Avant l'accent ce groupe devient *n* : *adsignare* : w. *āsěné*; *cognosco*, n.-w. *kīnōh*, *kūnōh*, ard. *kinō*, g. *kǎnū*; *signer*, *magnifique* deviennent *sīné*, *mǎnīfik*

(¹) Sur les limites de *h*, *e* — *h* (douce), *j*, au lieu de *s*, *z*, voyez HORNING dans la R. des Patois G.-R., t. I, p. 256.

dans les bouches wallonnes. Après l'accent *g* + *n* devient *ŋ* : w. *děŋ* (dignum), *lěŋ* (lignum), *sěŋ* signum, *pŕŋ* (pugnum). C'est par influence analogique qu'on dit *ădďěŋŕ* (addignare), *sěŋŕ* (signare), *pŕŋŕ* (pugnare, poigner), et de même *ŏŋě*, g. *ăŋě* (agnellum). Le w. *stě*, g. *ětěy* provient d'un type *stanum*; w. *mălěŋ*, g. *mălŕn* d'un type *malinam*.

97. NCT. L'élément palatal, qui est encore visible dans les graphies françaises saint, oint, étreint, n'existe ni en gaumet, ni en wallon : *ɛ̃pō*, substantif (joint, le participe est reformé analogiquement : *ɛ̃pōdŕŭ*), *pō* (point), *vŕzō* à Neufchâteau = vieux oint, cambouis; le participe est reformé par analogie : *ōdŕŭ*). Nous avons vu le g. *ăđŕŭ* (adjunctum) qui a perdu la nasale. Cet *ō* ne devient pas *ă* en gaumet.

98. Combinaisons avec *S*. Un groupe de consonnes dont le premier élément est *s*, (réserve faite de *sc*), se conserve en w. avant l'accent; après l'accent, le groupe devenant final, c'est l'*s* que le wallon conserve. En gaumet, jamais l'*s* ne subsiste : c'est toujours le second élément, même à la finale. Ce trait est un de ceux qui différencient fortement le gaumet du wallon.

Donc on aura pour *sp* : *vespa*, w. *wěs*, g. *wăp*; *respondet*, w. *rěspō*, g. *rěpō*; *crépu*, w. *krěspŕ*, g. *krěpŭ*; *mespilum*, w. *měsplŕ*, g. *něpŕ*. Il en est de même de *sp* initial (§ 81).

On aura pour *st* : *crista*, w. *krěs*, g. *krět*; *festucum*, w. *fŕstŭ*, g. *fŭtŭ*; *rastellum*, w. *rŕstě*, g. *rtě*, *rŭtě*; *castellum*, w. *ăěstě*, g. *ăětě*; *costa*, w. *kwěs*, g. *kôt*; *testa*, w. *tyěs*, g. *tět*; *gustum*, w. *gōs*, g. *gŭ*; *agustum*, w. *ăwŕs*, g. *ăŕ*; *aestatem*, w. *ōstě*, *ěstě*, g. *ětěy*; *devestire*, g. *děvŕŕ*; vieux fr. *chastoi*, g. *ăětŕwă*; *ecc-iste*, w. *sŕst*, *sŕs*, g. *sŭt*.

Sc au contraire se change en palatale, *h* (forte) pour le n.-w., *e* pour l'ard. et le g. qui concordent souvent sur l'emploi du *e*, comme le lecteur l'aura déjà remarqué. Quelquefois, après l'accent, *sc* disparaît ou encore se réduit à *s* en wallon. Exemples : *cognoscere*, n.-w. *kŕŋōh*, *ɛ̃ŕ kŕŋōh*; ard. *kŕŋōe*, *ɛ̃ŕ kŕŋō*; g. *kăŕnŭe*, *ɛ̃ŕ kăŕnŭ*; ils connaissent = w. *ŕ kŕŋōhě*,

à *knöeë*, g. *ĩ kũññeã*; musca, n.-w. *möh*, ard. *möe*, g. *mũe*; boscum, w. *bwě*, g. *bö*; luscum, n.-w. dim. *lűskě*, ard. *lűs*, g. dérivé: *lűekār*; friscum, n.-w. *frěh* (mouillé) et *frīs* (frais), ard. *frěe*, g. id.; crescere, cresco, n.-w. *krěh*, *đĩ krěh*, ard. *krěe*, *đĩ krě*, g. *krěeĩ*, *đĩ krěe*; descendere, n.-w. *dĩhět*, ard. *děeět*, g. *děeāt*; vascellum, n.-w. *wähě*, ard. *văeě*, g. *văeě*.

99. Combinaisons avec *R*. Avant la tonique le groupe *r* + cons. subsiste généralement en g. et en w. : w. *yěrběy* (litt. « herbée »), *kwěrbā* (corbeau), *sōrpět* (serpette), *syěrpě* (serpent); *kwěrdě* (cordon), *wōrdé* (garder), *pyěrdũ* (perdu), *pwěrté* (porter), *ũrtěy* (ortie); *věrdjěy* (= virgat), *ōrzěy* (argile), *pűrsě* (porcellum), *mwěrsě* (morcellum), *fōrteět* (fourchette); *fōrně* (fourneau), *tũrné* (tourner), *kwěrné* (corner), *dwěrmĩ* (dormir), *ōrměy* (armée); *syěrvĩ* (servir); *rűvyěrsě* (renverser); g. *ěěrběy* (sarcler), *pěrdũ*, *pōrtěy*, *fűrné*, *kōrněy*, *sěrvĩ*, *teārteĩ*, etc. Les exceptions portent surtout sur *rs* qui peut devenir *e* en gaumet : *rvěeĩ* (renverser), *păeôn*, *pěeôn*, *pěewěñ* (persona, employé comme pronom) lorrain : *păeěñ*, à Metz *péeěñ*. **Rc(e)** donne le même résultat dans *pűeě*, *pűelā* (porcelet). **Rm** a donné lieu à une métathèse dans le w. *frűmăte* (formaticum), *frűmĩχ* (fourmi), et dans le g. *frűmăte*, *frűmjũ* (« fromageons » frnits des mauves, puis la mauve elle-même), *frűmĩj*, *frűměy* (fermer). **Rd** a subi une métathèse dans le w. *tōdrű* (attardé). **Rb** s'est réduit à *b*, *p*, *m* dans le corresp. w. du vieux mot corbisier (= cordonnier) : n.-w. *kwěphĩ*, *kwěbhĩ*, ard. *kwăpĩ*, namur. *kwămjĩ*.

100. Après la tonique, en wallon un des deux éléments disparaît toujours, parce que deux consonnes ne peuvent subsister à la finale. C'est d'ordinaire le premier élément *r* qui est éliminé en syllabe féminine, c'est le second en syllabe masculine. L'usage gaumet s'écarte beaucoup du wallon. Là deux consonnes peuvent subister à la fin d'un mot; mais nous trouverons aussi des cas où les deux consonnes sont tombées, des

cas où tantôt l'r, tantôt la seconde consonne ont disparu. Il serait difficile de réduire en règle ces variations capricieuses : une liste d'exemples en tiendra lieu. On dit donc en n.-w. *kwër*, ard. *kwär* (corpus), g. *kōr*; *tōr*. *tār* (tard), g. *tār*; *lōr*, *lār* (lard), g. *lār*; *kwët*, *kwät* (corde), g. *kōrd*; *pwët*, *pwät* (il porte, la porte), g. *pōrt*; n.-w. *pyët*, ard. *pyër* (il perd), g. *pért*; w. *yëb* (herbe), g. *ërb*; *bōb*, *bāb* (barbe), g. *bārb*, mais le w. dit *Bōr*, *Bār* (Barbe, nom prop.); *pōt*, *pāt* (il part), g. *pārt*, mais partem = w. *pōr*, *pār*, g. *pō*; mortum, w. *mwër*, *mwär*, g. *mōr*, *mūr*, mais aussi *mūy* (canton de Virton, *Enfant Prod*, p. 114 et 117); renard : w. *rnō*, *rnā*, g. *rnār*, mais les adjectifs en -ard ont en w. -ā, -ō pour le masc., -āt, -öt au féminin, en g. -ā, fém. -āt; il faut y ajouter le nom propre Bernard, g. *Bernā*. Quant à *rg*, *re* : surgit = w. *ī sūr*; spargit, *ī spōt*, *ī spāt*, ard. *ī spār*; virgam, w. *vëte*, g. *vérç*; largum et largam, n.-w. *lōte*, ard. *lāte*, g. *lōrte*; porcum, g. *pūe* (employé comme épithète, au sens propre on dit *puecé*); furcam, w. *fōte*, g. *fūrte*; circat, g. *teārte*; arcum se retrouve dans le verviétois *ër* (cerf-volant), dans *ërsō* (même sens), *ërdyë* (« arc-Dieu » = arc-en-ciel), *ōrvō* (passage voûté, rue voûtée), *ārvōlū* adj.; r + m, n : dormio, -is, -it, n.-w. *ɔjī dwēm*, *ɔjū dwër*, etc, ard. *ɔjī dwär*, *tō dwär*, *ī dwär*. g. *ɔjū dō*, *tū dō*, *ī dō*; turnum, w. *tūr*, g. *tū*; *turnat, w. *ī tūn*, g. *ī tōn*; furnum, n.-w. *fōr*, *fār*, ard. *fōr*, g. *fūr*. Cornam, n.-w. *kwën*, ard. *kwän*, g. *kōn*; diurnum, w. *ɔjū*. g. *ɔjū*; r + v : servit, n.-w. *syëf*, *eëf*, ard. *syër*, g. *sérf*; cervum, w. *syër*, g. *sér*; r + s : ursum, w. et g. *ūrs*; bursam, w. *būs*, g. *būj*; cursam, w. *kūs*, g. *kūrs*. Nous ne faisons pas entrer dans cette liste des mots comme *dō* (dos), *sū* (sursum), *ɔjū*, (deorsum), qui avaient déjà s pour rs en latin vulgaire.

101. Combinaisons avec L. L devant une consonne s'est vocalisée en u : altum, *hō*; alter, *ōt*; calcare, w. *teōkē*, *teōké*, mais g. *teāteī*; alnum, w. *ōn*, *ōnè*, g. *ōné*. Falsum, n.-w. *fō*, ard. *fā*, g. *fō*; et de même *sōvāte*, *pōm*, *ōté*, *hōsī*

(hausser). Disons, pour ne pas écrire tant de fois les mêmes formes que al entravé devient en liégeois *â*, en verviétois *ô*, en namurois *ô*, en ardennais *ā*, en gaumet *ô*. L'ardennais dit donc *sāvāte*, *pām*, *āté*, *hāsé*; le gaumet *sōvāte*, *pōm*, *ôtël*, *hōsĭ*. D'autre part ol entravé devient *ū* en w. et en g. : ascultat, n.-w. *hūt*, ard. *eūt*; cultellum, w. *kūtè*, g. *kūté*; dulcem, w. et g. *dū*, féminin *dūs*, sulphur, w. *sūf*, g. *eūf*, pulverem, w. *pūr*, g. *pūr*. Parfois, comme dans le français orme, *l* s'est changé en *r* : w. *pīrpīt* (pulpitulum), *ōrmānāk*, ard. *ārmō-nāk* (almanach).

102. Combinaisons nasales. En français la voyelle précédant *n*, *m* + cons. est nasalisée, puis *n*, *m* disparaissent comme consonnes, quoiqu'elles subsistent dans l'écriture. En w. et en g. la nasale tombe aussi, la voyelle précédente est, suivant les régions, plus ou moins nasalisée; en gaumet nous avons vu que *in*, *en* entravés deviennent *ā*, *ē* sans nasalisation, du moins en règle générale. Enfin la dernière consonne du groupe se perd en syllabe masculine, de sorte qu'un mot comme *tempus* perd les trois consonnes en g. et devient *tā* ou *tē*. Exemples : w. et g. *plāt*, *lāp*, *brāte*, *frō*, *fō*; attende : w. *ātē*, g. *ātāt*, fîndere, w. *fēt*, g. *fāt*, *fēt*; voyez au reste les §§ 32 et 51 où *en*, *in* entravés sont traités en détail. Inde mérite une mention particulière. En face du g. *ĭj'ān ā*, *ĭj' m'ā vā*, *ā vā-t*, *vā-t-ā*, le w. dit : *ĭj' ěnn'ē*, *ĭj' m'ěnnē vā*, *ē vū-s*, *va-z-ē*, *ĭ 'nnē vā*, *ĭ 'nnē vū*.

Mn s'est réduit à *m* : Scamnum, w. *hām*, *eām*; domna, *dām*; somnum, w. *sōm*, g. *sūm*; lamna, *lām*.

103. Consonnes + *l*. Avant l'accent le groupe subsiste, sauf que *pl*, *cl* deviennent *bl*, *gl* : inflare, w. *ēflē*, g. *āflēy*; duplare, *dōblē*, ecclesia, n.-w. *ēglīx*, ard. *ēglīe*, g. *ēglīe*. Après l'accent *l* tombe comme seconde consonne (w. *dōp*, g. *dūp*), à moins qu'on n'ait recours à une transposition d'accent pour séparer et conserver les deux consonnes, ce qui arrive dans sufflat, n.-w. *ī hūfǣl*, ard. *ī eōfǣl*, g. *ī eūfǣl*.

La paroxytons qui contiennent des groupes semblables sont d'ailleurs peu nombreux, mais si on introduit ici les proparoxytons qui, par chute d'une voyelle, présentent les mêmes groupes en latin vulgaire, il y a d'autres remarques à faire.

Avant la tonique c' l, g' l précédés d'une consonne subsiste : w. *sòklé*, ard. *sāklé* (sarcler); w. *sēglé*, g. *sānglěy* (sanglier); mais *jocularē = w. *ǫǵlě*. Après la tonique c' l, g' l précédés d'une consonne perd son l en w. d'après la loi des consonnes finales : *sěk*, g. *sěk* (cercle); *kōvyěk*, g. *kǻvērt* (couvercle); *sěk*, g. *sěpk*, (cingulum); *ōk*, g. *ěpk* (ungulum), *mōy*, *māy*, g. *māl* (masculum).

Avant la tonique c' l, g' l non précédés d'une consonne gardent tantôt le second élément l, tantôt le premier sous la forme y : *mōrlī* (vieux fr. marreglier), *tūlē* (de tegula); *s'ǻǵōlē* (s'agenouiller); *sěyè* (de sic'la = situla); *vīyěs* et *vīlēs* (vieillesse); *vāyī* et *vālī* (verv.), vigilare; *kīlī* et *kǻyī* (cocleare); *māytē* (maculatum); g. *mōrlī*, *s'ǻǵōlī*, *sāy*, *vyěyěs*, *kī* (cuiller). Après la tonique il est naturel que ce soit la dernière consonne l qui tombe le plus souvent; la première subsiste sous la forme y ou même disparaît : w. et g. *ōrěy*; *vī* fém. n.-w. *vīl*, ard. *vīy*, *vīy*, *vīe* (veclum = vetulum), g. *vī*, *vyě*, f. *vyěy*; *ūy*, g. *ūy* ou *ū* (oculum); *tūl* (tegula); *ǫǵnō*, *ǫǵnō*, g. *ǫǵnū* (genuculum).

Le groupe b' l a dû devenir vl dans nos régions, puisque le w. offre *stōf*, *stāf*, *stō* en conservant le v seulement changé en f comme consonne finale, et que le g. offre *ětōl*, évidemment de *ětaul* avec vocalisation du v. Voyez les ex. au § 14; ajoutez-y le verv. *āscē* (ensuple, insubulum), à titre d'ancien emprunt, le mot étant d'ailleurs visiblement emprunté puisqu'il traduit in latin par *ā*. — Pour les autres cas, rien d'original : *ǻkōplé*, *pěplé*, *pāp*, *kōp*.

104. Consonnes ÷ r. Les groupes *tr*, *dr*, *cr*, *gr*, se réduisent à r avant l'accent, et cet r peut même disparaître quand, par syncope de la voyelle suivante, il précède une consonne, soit à la syllabe finale, soit dans l'antétonique : w. *nūrī*, *pūrī*,

sěrmē, g. *něřĩ*, *pěřĩ*, *sěrmǎ*; mais w. *lòm*, *lām* (larme), *lònrēs*, *lānrēs* (litt. larronnesse). Après l'accent le résultat est aussi *r*, qui peut disparaître soit dans tout le domaine que nous étudions pour certains mots, soit sporadiquement pour d'autres, w. *pěr*, *měr*, *frér* ou *fré*, *pīr*, *ětīr*, *něr*; *drī*, *teěyīr* et *teěyī*, *teěyĩ*; *tònéř*, *tònr*, *tònĩ*; en g. *pěr*, *měr*, *frěr*, *pyěr*, *nwār*, *drī*, *tāmwār*.

Les groupes *pr*, *br* deviennent *vr* avant l'accent : *teivřimō* (Chèvremont), *teivřĩ* (chevreuil), *āvřĩ* (avril); g. *ěkǎřǎ*, *āvřĩ*, *dāvřĩ*, en w. *drōvĩ*, *drǔvĩ* par métathèse de *r*. Après l'accent, *r* tombe comme dernière consonne finale : w. *fīř*, *līř*, *ōřfěř*, g. *fyěř*, *lyěř*. — Cet *r* s'est changé en *l* dans w. *věł* (vitrum), *věłĩr* (vitrail), *věłtĩ* (vitrier).

105 Consonnes + w. Les groupes *qw*, *gw* se réduisent à *w* en wallon : *aqua*, *ěw*; *aqualem*, *ěwāl*; *sequit*, *ěěw*; *lingua*, *lěw*; *inguen*, *ěw*; excepté *sangue*, *sōk*, *sō*. En g. *ōw*, *égāl*, *lāk*, *sā*. — *tw* déjà en latin vulgaire s'était réduit à *t* : *battuere*, *futuere*, *quattuor* étaient devenus *battere*, *futere*, *quattor*; w. et g. *bāt*, *fūt*, w. *kwāt*, g. *kāt*. Si *quatuordecim* devient en w. *kātwās*, c'est plutôt par métathèse du *w* que par une double irrégularité, car il faudrait *kwātās*. — *Nw* se réduit à *n* : *tenuem*, w. *těn*, g. *těn*. — Dans *dw*, le *w* est consonnifié en *v*, devant lequel *d* disparaît : *viduum* et *viduam* : w. *věř*, g. *věř*. — *brw* était devenu *br* en latin vulgaire : *febr(u)arium*, w. *fěvrĩ* (irrégulier en comparaison de *prǔmĩ* qui a *i* long), g. *fǎvrĩ*. — Enfin *rtw* s'est réduit à *nt* dans *mortuum*, le *w* devenait insensible devant l'*u* suivant et se fondait avec lui : fr. *mort*, w. *mwěr*, *mwār*, g. *mōr*, *mūr*, *mūy*. Cette résorption du *w* dans l'*u* est conforme à ce que nous avons dit au § 79 du *w* à l'initiale.

106. Consonnes + *y*. Il s'agit ici des voyelles *e*, *i* cessant de former syllabe et qui, en latin vulgaire, se prononçaient comme la semi-voyelle *y*; *y* provenant de consonnes a été traité ailleurs. 1° Labiale + *y* : *my*, placé avant la tonique, passe à *ɲ* : *commeatum*, w. *kōđjĩ*, g. *kōđjĩ*; *by*, *mby* de même : w. *rōđjĩ*, *ārěđjĩ*, *kāđjĩ*, g. *rǔđjĩ*, *ārǎđjĩ*, *teěđjĩ* pourtant

gobionem donne en n.-w. *gōvyō*, ard. *gēvō*; py protonique aurait subsisté complètement dans le n.-w. *āprēpī* (appropriare), *apī* (apiarium), si le y ne s'était fondu dans l'i suivant comme *w* se fond dans *ō*, *u*. Le g. dit *lāpyé*, *āprūteĩ*, mais *piđjā*, qui vient plutôt de * pibionem; vy protonique donne *đj* dans w. *lēđjīr* (léger), *sōrđjā* (servientem), et *y* dans *gāyōl*; g. *lējēr*, *gāyōl*. — Après la tonique by devient *đj* ou plutôt *te* comme consonne finale: *rōte* (rubeum) ⁽¹⁾, *ārēte* (enrage), g. *rūte*, *ārāte*; mby de même: *kāđj*, g. *teēđj* (cambiat); mais by se réduit aussi à *y*: *ōy*, *āy* (habeat). Py posttonique perd le premier ou le second élément en w.: *hēp* (hache), *krēp* (crèche), *sēp* (sache), mais aussi *sōy* et *sāy* (sache), (g. *sāvīe*).

Vy posttonique donne divers résultats: *teēv* (cavea), *plēf*, *plōf*, ard. *plēw* (pluvia), *dīlūh*, *dūlūf* (* diluviam), *sēf* (* sapium); *sāte*, *sēte* (salvia), g. *sōte*.

107. 2° Dentales + *y*: ty protonique aboutit à *h* douce en n.-w., *j* en g.: rationem, n.-w. *rāhō*, *rōhō* (*rēxō* est un emprunt), g. *rājā*; puteare, n.-w. *pūhī*, ard. *pūjē*, g. *pūjī*, ty posttonique aboutit à *s*, (parfois *j* en gaumet); *plēs*, g. *plās*; *pūs*, g. *pūj* (puits); ard. *nwās*, g. *nōs* (noptia); *tīs*, g. *tyēr* (tertium); *rīteēs*, *vīlēš*, *đjēnīs*, g. *đjónūs*; captiat, w. *teēs*, g. id., et de même avant l'accent *teēsī*.

108. Dy, gy, y se sont confondus dans le latin vulgaire en un *y* assez peu uniforme pour qu'il puisse aboutir finalement à des résultats divers: *y*, *j*, *e*, *h*, ou rien. Contrairement à Meyer (§ 510), je préfère attribuer les divergences finales à la variété des groupes primitifs que de considérer *j* et *h* comme développés d'un *y* uniforme. Quoi qu'il en soit, modium devient en w. *mū*, g. *mōē*; hodie, *ūy*; medium, *mē* (*ē mé l'vōy*), *mē* (*dū s' mē tē*), fém. *mēy* dans *mēynūt* (minuit); gladium devient en g. *glā*; pejus en w. *pē*; majum, *māy*; magis,

(1) Un autre exemple est *gōđj* ou *gōte* (cf. Gggg. v° *goge*), nom d'une sorte de poisson qui représente probablement le nominatif *gobio*.

mē, g. *mā*; magister, *mēs*, g. *māt*; corrigia, *kōrīh*, *kūrīe*; l'ardennais *sikōrēy* viendra de * *excoriata*, le g. *kūrđjī* de * *excorigiata* qui tous deux contiennent *y*.

Dy précédé de *r* et *dy* germanique donnent *đj* qui se durcit en *te* à la finale : hordeum, n.-w. *wěte*, ard. *wāte*, g. *ōrte*; invadiare, w. *ēgāđjī*, *ēgāđjé*, g. *āgāđjī*; vadio *đjī wāte*, g. *gāte*; vadium, n.-w. *wěte*, ard. *wāte*, g. *gāte*.

Ndy donne naissance à une nasale mouillée *ŷ*, tout comme ny : g. *věrgŷŷ* (*verecundia*).

109. Sy protonique devient *h* douce en n.-w., *j* en ard. et en g., sy posttonique devient *h* forte en n.-w., *e* en ard. et en g. : basiare, n.-w. *bōhī*, ard. *bājé*, g. *bōjī*; * *basiam* fém., n.-w. *bōh*, ard. *bāe*, g. *bōe*; ceraseam, n.-w. *sěréh*, ard. *sělīe*, g. *srīe*; cerisier, n.-w. *sěréhī*, ard. *sělījī*, g. *srījī*; camisa, n.-w. *teīmīh*, ard. *teīmīe*, g. *temīe*; maison, prison, n.-w. *māhō*, *prīhō*, ard. *mōhō*, *prījō*, g. *mājā*, *prījā*. — Ssy devient *h* forte, *e* avant comme après l'accent; incrassiare, n.-w. *ěkrōhī*, ard. *ěkrāeé*, g. *ākrāeī*; crassia, n.-w. *krōh*, ard. et g. *krāe*.

110. Ny devient *ŷ* comme dans les autres régions : araneam, w. *ārēŷ*, *ōrēŷ*, *ěrēŷ*, g. *ārēŷ*; vineam, w. *vēŷ*; tineam, *tēŷ*; teneat, *tēŷ*; graneam, *grēŷ*; avant l'accent, *tīŷā* (*teigneux*), *līŷrē* (dim. de *lineum*); chelidonium, w. *sōlōŷ*; cuneum, w. *kūŷ*, g. *kūŷ*, avant l'accent : *kūŷě*, *kūŷī*, ard. *kūŷé*. Nulle forme wallonne, à moins qu'empruntée, ne contient le traitement de *ny* qui se trouve dans le fr. *linge*, *grange*, *étrange*, *fange*, *coin*.

Rny perd l'*r* après l'accent : *spōrŷī* (*épargner*), mais *spōŷ*, ard. *spāŷ*, g. *rěpōŷī*; *hōŷ*, nam. *skōŷ* (* *excarnea*). Je ne trouve mny que dans *sōđj*, *sōđjī* (*somnium*, *somniare*).

111. 3° Gutturales + *y*. Gy a été traité avec Dy § 108. Cy précédé d'une voyelle ou d'une consonne donne *s* en w. et en g. : glacies, w. *glēs*, g. *glās*; minacia, *mēnās*; laqueum, w. *lēs*, g. *lās*; brachium, n.-w. *brēs*, ard. *brē*, g. *brā*. Avant l'accent, w. *mānsī* (*menacer*), *lēsī* (*lacer*), *rābrēsī*, g. *rābrāsī*

(embrasser). Précédé d'une consonne : w. *teōs*, *ōs*, *teōsī* *lēšū* (chausse, once, chausser, linceul), g. *teōs*, *ōs*, *teōsī*, *lēšū*. Peut-être retrouverait-on subsidiairement *e* au subjonctif (*faciam*, ard. *fāe*, g. *fāyīe*), mais le système du subjonctif est trop entamé par l'analogie pour qu'on puisse en tirer quelque chose de certain.

112. Ly aboutit à *y* dans le w. *fěy* (filia); *mōy* (molliat); *fāy* (folia); *kōsěy* (consilium); *pāy* (palea); *fāyě* (feuillet); *māyě* (maillet), *pāyās* (paillasse), *kōsī* réduction de *kōsyī*, ard. *kōsyě*; g. *fěy*, *māy*, *fū* (l'*ū* n'est pas favorable à la conservation du *y*), *pāy*. *kōsěy*, *kōsēyī*. Mais le *y* disparaît dans le w. *fī* (filium), *mī* (melius), *ā* (allium), g. *fī*, *myā*, *ō*. — Le w. *ōl* (olea), g. *wīl*, est irrégulier et de source ecclésiastique.

112. Ry n'a point conservé le *y*, pas plus qu'en français. Nous renvoyons aux chapitres des voyelles pour les détails sur -arium, -ariam, -orium, -oriam, et nous ne citerons ici qu'un exemple pour rappel : w. *prūmī*, fém *prūmīr*, g. *prēmī*, *prēmīyēr*; *kūr*, g. *kār* (corium); *kōlā*, g. *kūlā* (instrument pour filtrer le lait), w. et g. *teēsār* (chassoire); augurium, w. *āwār*; *bōnār*, g. *būnār*; feria, w. *fōr*, g. *fwār*. — Sororius fait exception : w. *sōrōte*. — Ry précédé d'une consonne a aussi perdu l'élément palatal : atrium, w. *ēt* (cimetière autour de l'église).

CONSONNES DANS LES PROPAROXYTONS.

Dans les proparoxytons, après la syncope de la voyelle médiale, il s'était formé après la tonique des groupes de consonnes analogues aux précédents; mais ont-ils toujours subi les mêmes transformations? Non, parce que le groupe secondaire s'est formé plus ou moins tard : la loi qui régissait les groupes primaires analogues pouvait avoir cessé d'agir. De plus il s'était formé aussi des groupes nouveaux, comme *m'r*, *m'l*. Il faut donc examiner à part ces groupes secondaires, quitte à se montrer sobre de développements, quand les résultats sont identiques aux précédents.

113. Dans un groupe de trois consonnes, celle du milieu tombe en français, sauf dans les groupes *m, n, s, r* + cons. explosive + *r, m* + cons. expl. + *l*. Ainsi *carp'num* devient *charme* et *excort'cem* : *écorce*. Mais en w. les groupes de consonnes subissent souvent des pertes bien plus grandes. Si *carp'nalem* devient *teòrnāl* par simple perte de la consonne médiale, *pers'ca* devient *pīh*, et *excorticem* : *hwēs*, ard. *ewās*. C'est que le wallon ne tolère pas deux consonnes à la fin des mots, le gaumet, lui, n'admet pas d'autre groupe final que *rt* : *pērt* = perd're, *tōrt* = torc're.

114. Les sonnantes combinées entre elles. Dans les groupes *m'n, n'm*, il y a eu assimilation puis réduction à une consonne : w. *ōm, ām*, g. *ūm* (*hom'nem*) ; *ōm, ām*, g. *ām* (*an'mam*). — Dans les groupes *m'r, n'r, m'l, l'r*, il y a insertion de *b, d* en français, non en w. ni en g, sauf quelques exceptions. Nos deux dialectes font disparaître une des deux consonnes à la finale. Exemples pour *n'r* : w. *vērdī*, g. *vārdī* (*vendredi*) ; g. *ējēr* (*gendre*) ; w. *tēr*, g. *tār*, (*tendre*) ; ard. *sēn*, n.-w. *sēt*, g. *sāt* (*cendre*), dérivé : w. *sēdrī*, g. *sādrī* ; nous viendrons = w. *nō vērā*, g. *ēj' vārā* ; nous retiendrons = w. *nō rtērā*, g. *ēj' rtērā*. — Exemples pour *m'r*. Ici *b* se trouve intercalé : *teāb, nōb, mārē* (*chambre, nombre, marbre*). — Ex. : pour *m'l* : w. *trōl* (*trem'lat*) ou *trōné, trōlé* ou *trōné* (*trem'lare*) ; *sōl, sōn* (*sim'lat*), infin. *sōlé* ou *sōné* ; insim'l, w. *ēsōl, ēsōn* ; le g. dit *trāl, sāl, sēn, āsēn*. — Ex. pour *l'r* : w. *vōrē* (*voudrai*), *mūrē* (*moudrai*), *pōrē* (*pourrai*), g. *vōrā, mōrā, pōrā*. *Corylus* devenu *colyrus, col'rus*, a donné en w. *kōr*, dérivé : *kōrī* (*coudrier*). — *S* + cons. + *r, ss* + cons. + *r*. Ces groupes ne peuvent que se réduire à *s* en w. à la finale, à *t* en g essere fr. être, w. *ēs*, g. *ēt*. — *S'm, s'n* d'abord changés en w. en *hm, hn*, se sont réduits à *m, n* : *blōm, blām, āblōmé* (*blas'ma, blas'mare*), *mēm*, g. *myēm* (*mees'me*), *dīn dīné* (*des'nare* pour *decenare*) ; *hn* est devenu *ŋ* dans le wallon *ōŋ, āŋ*, (*as'nus*). — *R'l* se réduit à *l* à la finale wallonne : *pāl* (ard. = *par'lat*), *teòl, teāl* (*Car'lus*) ; si on veut conserver les deux

consonnes il faut intercaler *c* : *ĩ pòrœl*, comme dit le n.-w. Le g. ne conserve pas *r'l* à la finale : *pól*, *teāl*. On trouve *y* dans le w. *mòy*, fr. marne pour *marle*, sans doute parce que le mot était primitivement *margila*, g. *mól*, *mórlëy* (marner).

115. Combinées avec d'autres consonnes, les sonnantes subissent le même traitement que dans les groupes primaires : *cann'bis*, w. *teên*; *call'dus*, *teó*; fém. *teót*; *comp'tare*, *kôté*; *am'ta*, *tāt*; *avunc'lum*, *ōk*; *temp're*, *tép*.

116. *G, C* palatal + *t, d, r* se conduisent comme *ct, gd, gr* primaires. Le wallon combine le plus souvent la voyelle palatale issue de *c, g* avec la syllabe précédente. Après *a* le gaumet laisse tomber le *y*, pourtant il est contestable que ce soit sans compensation : l'*a* de *fār* (facere) n'est-il pas allongé au même titre que l'*u* de *kūr*, g. *kær* (cocere), de *vūdī* (vogitare)? Quoiqu'il en soit, *placitum* devenu *plag'tu(m)*, *play'tu(m)* fait en w. *plè*, en g. *plā*; *placitare* devenu *plag'tare* fait en n.-w. *plètī*, ard. *plètyé*, g. *plèdëy*; *adjutare* devenu *aitare* fait en n.-w. *èdī*, ard. *édé*, g. *ādī*; *vogitum* fait en w. *vū*, en g. *væt*; *vogitare*, *vūdī*, *vūdyé* g. *vædī*; *magida* fr. maie, w. *mè*, g. *mā*; *digita*, ard. *dōy*, g. *dūy*; *dicere*, *facere*, *cocere*, w. *dīr*, *fé*, *kūr* ⁽¹⁾, g. *dër* (la brève est à remarquer) *fār*, *kær*; *rigidum*, w. *ræ*, fém. *ræt*, g. masc. et fém. *rèt*; *frigidum*, w. *fræ*, fém. *fræt*, g. masc. *fră*, fém. *frăt*.

117. Les verbes français du type *peindre, sourdre, croître*, qui procèdent de *ng, nc, rg, rc, sc* + *r* ont déplacé ou perdu la palatale et intercalé *d, t*. En wallon et en gaumet il ne reste du groupe que le *d, t* intercalaire, la seconde consonne disparaissant comme finale : w. *pōt* (pingere), *plēt* (plangere), *dyōt* (jungere), *twèt* (*torcere); *sūt* (urgere), g. *pēt*, *plēt*, *dywēt*, *tōrt*. Il faut cependant mettre à part les verbes qui avaient *sc'r*; ceux-ci changent *sc* en *h, e* : w. *crescere*, *krêh*,

(1) Dans *dicitis facitis* l'accent a reculé : w. *dūhé*, *dāhé*, *dèhé*, *dhé*, g. *dijé*; w. *fxé*, *fyé* et souvent *fě*, g. *făyé*.

ard *krěe*; cognoscere *kĩnõh*, ard. *kĩnõe*, pascere, *řĩpãh*, g. *krěeĩ*, *kĩnũe*, *řĩpãeĩ*. — Ns'r est réduit à *s* dans *kěs*, g. *křs* (coudre, consuere); lg'r est aussi réduit au *d* intercalaire dans *mūt* (mulgere), et ce *d* se retrouve dans les dérivés *mūdā*, *mūdēy* (en g. *mūeā* = mulsionem).

118. Cons. + l. Le groupe *t'l* se réduit à *l* en g. et en w. : spatula, w. *spāl*, g. *ěpāl*; pour *d'l*, il est difficile de dire si le w. *sěrsěl* est emprunté au français, ou tiré directement de querquedula; *c'l* dans secale devient aussi *l*: g. *swāl*; mais l'*u* du groupe -*gul*- n'a pas subi la syncope, *g* a été labialisé, et une contraction s'en est suivie: tegula, regula, w. *tāl*, *rāl*; en g. je connais *ārālēy*: adregularare. Le w. *nāl* vient sans doute d'un * negula. Aboculus, fr. aveugle, est en w. *avāl*, g. id.

119. Cons. + n. Nous avons vu au § 114 *dān* et *õñ*; dans les autres cas *n* l'emporte aussi au détriment des consonnes précédentes: w. *teōrnāl*, *teārnāl*, dérivé de carpinum, *Styěn*: Stephanum, *ějón*: juvenem; *lěvrõn*: abrotanum. Pour la terminaison -udine, dont l'évolution est si controversée et discutée encore dans le dernier n° de *Romania*, nous trouvons en wallon, à part d'autres mots empruntés au français, le mot *ěkām*, *ěklõm*, *ěglõm*, g. *āklēm*, incudinem; diminutif g. *āklēmě* (enclume à battre la faux) (1).

120. Cons. + c (e, i). Ce groupe se rencontre après la tonique dans la terminaison numérique -decim, w. *õs*, *dõs*, *trās*, *kātwās*, *kwēs*, *sās*, g. *õs*, *dūs*, *trēs*, *kātōrs*, *kēs*, *sās*; dans excorticem, n.-w. *hwēs*, ard. *ewās*, g. *ěkōe*, dans panticem, w. et g. *pās*. Lacticem: diminutif w. *lěsě*, g. *lāsě*.

121. Lorsque les deux éléments sont des explosives, le second élément l'emporte en tant qu'articulation, mais le premier impose son degré au second. Pour le degré la chose n'est sen-

(1) Nous ne prétendons pas trancher d'un mot la question, mais il nous semble que, si -udine est devenu -ume en français, ce doit être par un processus analogue à celui de femina et de carpinus devenant femme, charme; dentale + n est devenu labiale + n, par dissimilation et sous l'influence de la labiale u.

sible en w. et en g. que devant la tonique, puisque toute consonne finale devient dure. Ainsi vogitam devient en w. *vūt*, mais vogitare = *vūdī*, tandis que placitare = *plētī*. De ce que *aitare devient en w. *ēdī*, *ēdē*, je conclus qu'il y a un *y* doux et un *y* dur, ou qu'on anticipe en posant aitare pour la forme réelle du latin vulgaire. Les consonnes du suffixe -aticum étaient devenues sonores; le *te* wallon ne représente pas en ce cas le t'c du latin, c'est la forte ordinaire de la finale remplaçant une douce. Aussi le *ɔ̃* reparait-il avant l'accent : *kōrēɔ̃jā*, *ōrēɔ̃jā*, *pārāɔ̃jā*. De même Leodicum (cf. flam. *Luick*, all. *Lüttich*) devient *Līte* avec *te* final, à côté de *Līɔ̃jwē* (Liégeois).

CONSONNES DOUBLES.

122. Nous avons traité les groupes formés de consonnes différentes, il reste à dire un mot des consonnes doubles. En général les explosives lab. et dent. se conservent, mais réduites à une seule consonne : *lēt* (littera), *gōt* (gutta), *mēt* (mittit), *bāt* (battit), *kwāt* (quattuor), *stōp* (stuppam), *sēp* (cippum, piège à moineaux). Les explosives guttur. se réduisent d'ordinaire en la fricative correspondante : g. *bōte*, ard. *bōte*, n.-w. *bōk* (buccam); w. et g. *vāte* (vaccam); w. *sēte*, g. *sāte* (saccum); w. et g. *bēte* (beccum), *sēte* (siccum); g. *pēte*, w. *pēteāl* (*piccum?) — *Nn*, *mm* disparaît comme consonne en syllabe masculine : annum, *ā*, mais par endroits *ān*; penna au contraire = *pēn*, flamma = *blām*, mamma = *mām*. — *Rr* devient *r* en syll. masc. comme en syll. fém. ferrum, w. *fyèr*, g. *fér*, *fyèr*; terram, *tèr*, currit, *kūr*. Mais carrum w. *teār*, *teōr*, est en g. *teé* comme si le mot latin était carum. — *ll* devient *l*, *y*, ou disparaît; ille = *ī* devant une consonne, *īl* devant une voyelle; illa = *īl*, *ēl*; bellum, w. *bē*, g. *bé*, bellam, w. et g. *bēl*; betullum, g. *bū*, betullam, w. *bēyól*, g. *bīyól*; satullum, g. *sū*, w. *só*; satullam, g. *sūl*, w. *sól*; vallem, w. *vā*, *vò*, g. *vó*; pullam, w. *pōy*, g. *pūy*; villam, w. *vēy*, g. *vīl*; mille, w. *mēy*, g. *mīl*. — *ss* est souvent palatalisé : bassum, w. *bā*, g. *bāe*;

ossa, g. *lěx ōe*, n.-w. *ōhē*, ard. *ōēē*; grossir, w. *grōhŭ*, *grōēŭ*, g. *grōēŭ*.

CONSONNES FINALES DU MOT.

123. Les monosyllabes sont le plus souvent employés comme proclitiques ou enclitiques, et soumis à des lois d'euphonie syntaxique plutôt qu'à des lois de phonétique pure. Dans les polysyllabes, les finales, primaires ou secondaires, sensibles encore en français dans la liaison des mots, sont le plus souvent devenues insensibles en g. et en w. Le w. dira : *grā ě grō* ou *grāp ě grō* (en verviétois), *plē ě vū*, *strā ě lōte*, laissant tomber une ou deux consonnes qui ne se réveillent pas devant des voyelles. Le cas contraire existe sans doute, mais plus rarement : *sōt-ŭ ōjā lō?*, *ěst-ŭ vāer?*, *il ěst ěvōy*; g. *ět-ŭ vrā?* *sā srūt-ŭ vrā?* *il ět āvūy*. Les voyelles cimentatrices en cas d'hiatus deviennent invariablement *y* et *w*, plus ou moins sensibles suivant le plus ou moins de lourdeur des prononciations locales et individuelles. On entendra donc dire *kē bē-y-ěfā*, *ō nū-y-ābŭ*, *y-ālōw tō-w-ā fē* (il dépense tout au fur et à mesure).

S finale peut donner lieu à deux remarques intéressantes. Comme signe du pluriel il a disparu totalement des substantifs en w. et en g., mais il est resté sensible en w. dans les adjectifs, lorsque ceux-ci précèdent les substantifs en qualité d'épithètes, et que le substantif commence par une voyelle : *dē bēx-ěfā*, *dē bēlēx-ūstēy*. Remarquez la saute d'accent du féminin : *dē bēlē pōm*, *dē bēlēx-ōmōn* (framboises). Jamais en gaumet il n'y a de saute d'accent au féminin pluriel, mais l'*s* redevient sensible dans les mêmes conditions. — L'*s* finale de la deuxième personne du singulier suivie du pronom *tu* sujet est assimilée au *t* en gaumet, elle s'assimile au contraire le *t* en wallon, w. *vŭs?* = *vŭs-s?* (veux-tu?), *pŭs?* (peux-tu?), *kŭ dŭs?* (que dis-tu?), *fēs?* (fais-tu?), *ěl lēs?* (le lis-tu?), *ěl tēs?* (le tiens-tu?), g. *vāt?* *pāt?* *tŭ tārē-t?* *vārē-t?* (veux-tu? peux-tu? te tairas-tu? viendras-tu?).

Corrections et additions.

NOTE SUR LA FINALE *é*. — Les mots wallons et gaumets se terminant par *é* avaient tous *é* long dans le manuscrit. Des scrupules me sont venus pendant la correction des épreuves. Il me sembla que l'*é* de *klé* (clef), *fé* (faire), *ăvé* (avez), ne pouvait guère être prolongé. Il n'apparaît certainement long que dans les formes verbales quand le pronom sujet suit : *ăvé-f* (avez-vous), *vôlē-f* (voulez-vous). De même *lé* (lectum, lu), apparaît long si on le compare à l'ardennais *l̄*, mais bref si on le compare à *lēr* (lire). La perception est ici troublée par une illusion : *é* et *ó* nous paraissent essentiellement longs, *è* et *ò* essentiellement brefs. De même *i* long semble toujours fermé, *i* bref toujours ouvert (*m̄l̄*, mieux ; *mǎ*, moi ; *vǐvī*, vivier). Comme la plus grande partie des caractères phonétiques étaient « bloqués », c'eût été jeter de nouvelles complications dans la correction des épreuves — *illa crux!* — que de vouloir mettre partout où il y avait doute un *é* prudent. Le lecteur est prié de faire plus d'attention à la qualité qu'à la quantité de cette finale *é* et de la considérer comme de durée mixte.

P. 210, 5^e l. avant la fin : lire *rĕkōtrā*.

P. 213, § 7 fin : lire *fōtĕn* et *fātĕn*.

P. 213, seconde moitié : ajoutez le signe de la brève sur l'*a* et l'*u* des mots *măŋĭ*, *măŋĭ*, *măŋĭ*, *ămăŋĕr*, etc.

P. 214, § 9 : pour l'exception *stan num*, renvoyez à § 96 fin.

P. 214, dernière ligne et p. 15 première ligne : lisez *nĭō*, *vĭēō*.

P. 215, § 14 : aux exemples nord-w. ajoutez *syĕrvŭl*, qu'on prononce aussi *eĕrvŭl* (serviable).

P. 218, § 21 : comprenez que les formes en *ā* sont du sud-w., celles en *ò* du nord-w. Le gaumet tranche donc fortement sur l'ardennais.

P. 225, § 32, l. 3 : *măĕr*.

P. 229, l. 6 : lire *stĕt*.

P. 230, l. 3 : après (soif), remplacez le *t* par une virgule.

P. 236, avant dernière ligne : *făyĭn* signifie *faîne*.

P. 236, après la dernière ligne, il y a eu un bourdon; lisez donc : sud-w. *vwěžǎn*, *spǎn*, *ǐ dvǎn*, *lǐm*; exceptez *fǎrě̃n*, *mārě̃n*, *ǎprě̃m*. En g. *ěpǎn*, *lǐm*, etc. Exceptez *fǎrě̃n* (du moins à Tintigny), *mārě̃n*, *ǎprě̃m*.

P. 237, § 55, l. 5 : *ǧyūdǎ*; l. 6 : *ǧyūdǎ*, *vǎrdǎ*.

P. 238, fin : A propos de *trǎuv*, *prǎuv*, je n'ignore pas que les consonnes douces deviennent fortes à la finale. Pourtant, quand une voyelle longue précède, on entend plutôt une douce qu'une forte dans certains mots, ou dans certaines bouches. J'ai noté sans parti pris, mais non peut-être sans subjectivisme.

P. 240, § 60, l. 1 : masculine.

P. 241, l. 4 : ard. *ǫeě*; l. 9 : *kǔd* ou *kǔt*.

P. 244, l. 3 avant la fin, *fǎtě̃n* : Une autre enquête m'avait fourni *fǎtě̃n*, cf. § 7 fin.

P. 246, § 68, l. 7 : lire *mǫhō* (moineau). — § 68, au 4^e, lire : présentent *ǫ*, *ǫ*.

P. 248, § 71, l. 10 : lire plutôt *ǧyǔtē*.

P. 249, § 72 fin : *kmǫ̃n*; § 74, l. 6 : g. *brǔlě̃y*.

P. 254, § 83, l. 2 : ramenées.

P. 259, l. 2 : *nǫ̃yé*, *nǫ̃wě̃y*.

P. 259, § 87, l. 3 : *pě̃rsě̃n* est donc une exception. — l. 4 : *ǔhě̃*.

P. 271, l. 1 : les paroxytons...

P. 272, l. 8 : effacez *ěkǫ̃rǎ*.

P. 272, § 105, l. 2 : lire *aequalem*.

Peut-être le lecteur désirerait-il encore, pour faciliter ses recherches, voir reparaître les mots cités en index alphabétique. Mais alors notre travail aurait écrasé le *Lexique* dont il est le frère siamois.

LEXIQUE
DU PATOIS GAUMET.

AVANT-PROPOS.

En 1895, la Société liégeoise de littérature wallonne mit au concours la question suivante :

“ Rechercher les mots wallons employés dans un village ou dans une région de la wallonie et différant notablement des mots de l’idiome liégeois, à l’exclusion des mots qui se trouvent dans les dictionnaires ou vocabulaires locaux. „

“ N. B. La Société a pour but, en instituant ce concours, de rassembler les matériaux pour former un dictionnaire complet. „

En présence des intentions de la Société, il me parut que le dialecte gaumet ne devait pas être exclu des nombreux idiomes wallons qu’elle se propose de grouper en faisceau en élaborant son dictionnaire.

M’en tenant aux termes de la question, je recherchai et mis en ordre les mots gaumets “ différant notablement des mots de l’idiome liégeois „ et je soumis mon travail à l’appréciation du jury.

L’accueil favorable qui lui a été fait et la distinction flatteuse qu’il a valu à son auteur, me montrent bien que je ne m’étais pas trompé.

Mais dans les termes où la question était formulée, cet opuscule, considéré comme lexique du dialecte gaumet est nécessairement fort incomplet; il l’est d’autant plus que je me suis également attaché à en écarter tous les vocables ayant une trop marquante analogie de forme et de signification avec leurs correspondants français.

Succès comme noblesse oblige; celui-ci m'impose en quelque sorte le devoir de compléter ce premier aperçu de l'idiome gaumet en réunissant les mots, les tournures, les phrases pittoresques, les proverbes, les croyances, les usages, etc., qui ont échappé à une première recherche; j'y ajouterai pareillement bon nombre de termes qui m'avaient d'abord paru avoir trop d'affinité avec le français mais qui, à cause de leur phonétisme particulier méritaient cependant la notation.

Je me propose enfin de faire précéder ce nouveau travail d'un aperçu grammatical où j'essayerai d'établir, en les généralisant, les principales règles grammaticales auxquelles le dialecte gaumet est susceptible d'être soumis.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici à M. Jules Feller, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Verviers, mes plus vifs remerciements pour les judicieuses observations dont il m'a honoré après avoir lu mon manuscrit et pour la bonté qu'il a eue d'écrire la savante dissertation philologique qui accompagne cet opuscule.

AVERTISSEMENT RELATIF A L'ORTHOGRAPHE.

La difficulté de figurer en caractères convenables la prononciation exacte des mots gaumets a forcé l'auteur à employer tel quel l'alphabet français. Le lecteur est prié de tenir compte des remarques suivantes :

1. *g* (devant *e*, *i*), *j* et *ch* ont le même son qu'en français, sauf avertissement contraire. Lorsqu'il faudra prononcer *dj* et *tch* c'est-à-dire *ǫj* et *tch* en une seule articulation, nous l'indiquerons entre parenthèse après l'en-tête de chaque article.

2. Les finales *eye*, *aye* se prononcent comme dans le français *grasseye*, *mayonnaise*.

3. Les consonnes finales muettes du français seront figurées aussi dans le lexique : il faut en faire abstraction dans la prononciation. Exemple *bos* par analogie de *bois*, pron. *bo*.

4. *e* à la fin du mot est muet ; *e* à l'intérieur du mot représente l'*eu* bref ouvert du français *mener*, *peuple*, *meuble*. Le même son est parfois rendu par *eu*. Pour éviter toute confusion l'*e* muet à l'intérieur du mot sera remplacé par une apostrophe.

5. *eû* représente *eu* fermé, long ou indéterminé, comme dans le français *vigoureux*. Cinq ou six fois nous avertissons qu'il faut prononcer *eu* long ouvert (*ê*).

6. *ô* représente *o* fermé long. Dans les cas, assez rares, où il faudra prononcer *o* long ouvert, nous l'indiquerons entre parenthèse par le signe italique *ò*.

7. *oi*, *ai*, *au*, *ou* ont le son des diphtongues françaises correspondantes.

LEXIQUE DU PATOIS GAUMET

A

Abachi, v. tr. Faire descendre : *Abachèye la branche, ju cud'râ les peumes*, abaissez la branche, je cueillerai les pommes. **S'abachi**, v. pr. Se baisser ou même s'accroupir : *Abachè-v', lu vè pass'rè d' seûr vous*, baissez-vous, le vent passera au-dessus de vous.

Ablow'ti, v. tr. Éblouir. Adj. qual. Ébloui.

Abouvrèye, v. tr. Faire boire le bétail : *Allèye abouvrèye les vaches*.

Abreûnèye (œ), adj. qual. Ergoté : *Soile abreûnèye*, seigle ergoté.

Accipèye, v. tr. Prendre furtivement ou par tromperie : *I m'è co accipèye deux francs*, il m'a encore soustrait deux francs.

Ache, n. f. Aise, jouissance, délice. Adj. Content, satisfait : *il est moult âche*.

Achi, n. m. Essieu.

Achôrèye, v. tr. Effrayer, épouvanter, mettre en fuite, en parlant des animaux : *Lu chin è achôrèye nôs pouyes*, le chien a effrayé, dispersé nos poules.

Achourdi, v. tr. Assourdir.

Acoumôrdèye, v. tr. Accomoder : *Acoumôrdèye l' fromage*. Habituer à : *Acoumôrdèye les pouchés à la sanre*, habituer des cochons au troupeau commun.

Acouvissi (S'), v. pr. S'accroupir.

Acowèye, adj. qual. Accoué. Accouplé pour la génération, en parlant du chien.

Acrèmfr, v. tr. Enchevêtrer, emmêler.

Acrolèye, v. intr. Enfoncer dans la vase, dans un marécage ; *j'â acrolèye dès l'étang*, j'ai enfoncé dans la vase de l'étang.

Acude, v. tr. Rassembler les porcs du village aux sons de la corne ou d'une trompette, pour les conduire au bois ou dans les champs.

On dit aussi, au pays gaumet, *acude les fîes*, ce qui signifie aller prendre chez elles les jeunes filles le jour de la fête pour les conduire au bal. Ce sont les jeunes hommes qui sont chargés de ce soin ; précédés des musiciens qui jouent leurs airs les plus entraînants, ils font le tour du village et chaque danseuse recueillie en route prend place dans le cortège. On continue de la sorte jusqu'à ce que l'on soit de retour à la maison où se tient le bal. Les enfants, qui sont toujours de toutes les parties de plaisir, ne manquent pas une si belle occasion de s'ébaudir et ils escortent par les rues la bande joyeuse. Il n'est pas besoin de dire si cette tournée bruyante cause quelque rumeur dans l'endroit.

Acuv'lèye, v. tr. Empiler le linge dans le cuvier : *Acuv'lèye la buâye*, encuver la lessive.

Adant, n. m. Aide, adjoint : *Pernèye courage, v' arèye in âdant après-midi*, prenez courage, vous aurez un aide après-midi.

Adaûbourèye, v. tr. Enduire de matière fécale.

Ad'lèye ou **d'lèye**, adv. Auprès de.

Ademèye, v. tr. Entamer : *Ademèye l pé, la bière, etc.* ; entamer le pain, la bière, etc.

Adem'mèt, n. m. Entamure.

Adère. *Su layi adère* ; se laisser convaincre, entraîner.

Afanci, v. intr. Enfoncer.

Afandrèye, v. intr. Enfoncer profondément dans une fondrière.

Affut, n. m. Adresse : *C'è in houme d'affut*, c'est un homme adroit.

Afistolèye, v. tr. Arranger grossièrement, maladroitement ; mal habiller. Adj. qual. Mal arrangé, mal habillé. Synon. : *aguinchi (tch)*, *arnichi (tch)*.

Afolèye, v. tr. Donner un coup violent dans les parties naturelles ; blesser, estropier.

Afrâ, n. m. Terre labourée avant l'hiver pour les semailles du printemps.

Afrède, v. tr. Mettre une terre en *afrâ*.

Afrouyi, v. tr. Frayer ; préparer par un certain temps d'usage : *Afrouyi in ch'min*.

Agad'lèye, adj. qual. Habillé sans goût, sans soin. V. *afistolèye*.

Agayan, n. m. Ustensile, outil.

Agan, n. m. Gond.

Agî, adj. qual. Aisé, facile : *Ça è bin âgi a fâre*, c'est facile à faire.

Agra, n. m. Énergie, goût, adresse, aptitude : *I n'è pon d'agra*, il n'a aucune aptitude.

Agrichi (tch), v. tr. Prendre brusquement hors des mains :

Lu chèt li è co agrichi sa tartine, le chat lui a arraché sa tartine des mains.

Agaise (Pierre d'), n. m. Schiste.

Agûche, n. f. Durée de fauchage entre deux aiguisements. Manière d'aiguiser : *Il è 'd' boune agûche*, il a une bonne manière d'aiguiser.

Aguinchi (*tch*), v. tr. et pr. Accoutrer, s'accoutrer ; syn. de *afistolèye*.

Ahachière, adj. Estropié, invalide.

Ahalèye, v. tr. Embarrasser, gêner. Adj. Embarrassé, gêné.

Ahali, n. m. Objet ou individu embarrassant.

Ahènèye, v. tr. (Anc. ahaner). Faire les semailles d'automne

Ahèt, n. m. Personne nonchalante, sans énergie.

Aheûquîr (**S'**), v. pr. Se couvrir la tête et tout le haut du corps d'un voile épais, ou bien y relever une jupe ou le dessous de la robe. Dans le pays gaumet les femmes du peuple, proches parentes d'un défunt, accompagnent le cercueil à l'église et au cimetière et se couvrent la tête, pour la circonstance, d'une longue pièce d'étoffe noire qui leur dissimule complètement le visage, le buste et les mains ; cette pièce d'étoffe porte le nom de *hœque*, d'où le verbe *s'ahœquîr*. Relever une jupe par dessus la tête pour se garantir du froid ou de la pluie, c'est aussi *s'ahœquîr*.

Ahotèye, v. intr. En parlant d'un véhicule quelconque, être arrêté par un obstacle, s'embourber. Adj. Arrêté par un obstacle, embourbé : *il è ahotèye*.

Aidière, adj. Etat d'une vache qui a passé l'année sans donner de veau et que l'on continue à traire, mais sans en retirer un lait aussi abondant.

Aigrette, n. f. Cerise aigre. *Aigriette*.

Ajèv'lèye (*êj*), v. tr. Mettre en javelles.

Ajôquèye (*ɔʃ*), adj. Placé dans un endroit saillant, sur une branche élevée; se dit surtout en parlant des oiseaux.

Ajou (*ɔʃ*), n. m. Adjoint au porcher. Les personnes qui mettent nouvellement des cochons à la *sanre* (v. ce mot) doivent fournir un *ajou* au *porchî*, pour l'aider à accoutumer les nouveaux venus aux habitudes du troupeau. (V. art. *porchî*).

Alâdi, adj. Se dit d'un nid abandonné à la suite de trop fréquents dérangements éprouvés par les oiseaux qui l'ont construit.

Alande, n. f. Hirondelle.

Alfre, v. tr. Trier, choisir les plus belles pièces : *Alfre des crombîres*.

Almaudèye, v. intr. Parler l'allemand : *I almaudint assène*; ils parlaient l'allemand ensemble. Se dit par extension de tout langage que l'on ne comprend pas : *qué qui almaudant tout-là?* quel langage parlent-ils là?

Alourdi, v. tr. Étourdir par un coup violent. Adj. Étourdi par un coup violent.

Alunèye, adj. Étourdi, évaporé.

Amarèye, v. intr. Enfoncer dans la vase, dans un marécage.

Amayi (*S'*), v. pr. Se mettre en émoi, s'inquiéter : *Nu t'amâye mi*, ne t'inquiètes pas.

Ambârdes, n. f. pl. (de aubade). Sérénade donnée la veille de la *dicâsse* ou fête communale, vers les neuf heures du soir, devant l'église et à la porte du bourgmestre, du curé et même des gros bonnets de l'endroit, qui offrent à la jeunesse le vin ou au moins la petite goutte d'honneur. Devant l'église ou joue l'air de l'hymne « *Iste confessor* ».

Amflèye, adj. En parlant d'un fruit à coquille : atteint d'une maladie qui noircit et gâte l'intérieur.

Quand i plû l'jou d' la Saint-Jean, les nœjettes sant

amîlèyes ; quand il pleut le jour de la Saint-Jean, les noisettes sont gâtées.

Amitieuye, adj. Qui témoigne aisément de l'amitié.

Amourette, n. f. Brize intermédiaire. *Briza media* L.

Ampône, n. f. Fruit du framboisier.

Ampônf, n. m. Framboisier. *Rubus Idaeus* L.

Anâvèye, v. tr. Engendrer, introduire une chose nuisible : *Anâvèye les pûces, les s'nèyes, etc.* ; engendrer, introduire les puces, le séné des champs ou moutarde sauvage, etc.

Andé, n. m. Andain.

Aneû, adv. Aujourd'hui.

Aneûti (S'), v. pr. S'anuiter.

Anichi, v. tr. Salir. *Lu tè s'aniche*, litt. le temps se salit, c'est-à-dire le ciel se brouille. R'anichi ; salir une place qui vient d'être nettoyée.

Aniquéye (S'), v. pr. Faire un léger somme.

Anôvrèye, adj. Embesogné.

Antômî, n. m. Personne peu entreprenante, peu dégourdie, qui ne se remue guère plus qu'une « anatomie » (squelette).

Aoutèye (S'), v. pr. En parlant des oiseaux : Faire le gros dos et s'enfoncer la tête sous les ailes.

Apigi (ɔʝ), v. tr. Empêtrer : *in ch'fau apigi*.

Aque, pron. ind. Quelque chose. Fam. : *âque c'è des crottes d'ôyes*.

Aragi (ɔʝ), adj. Enragé, acharné, fort tenace : *Il è aragi des quate pattes et du mugé* ; il est enragé des quatre pattes et du museau ; c'est-à-dire, il est fort acharné, attaché avec opiniâtreté à qqc.

Aran, n. f. Étable à porcs.

Arantoile, n. f. Toile d'araignée.

Arassoti, adj. Être tout sot, raffoler de quelqu'un ou de quelque chose.

Archî (*tch*), n. m. Enfant espiègle et joueur.

Arègne, n. f. Araignée.

Arègne, n. f. Toile d'araignée. Syn. de *Arantoile*.

Ares, n. m. pl. Ne s'emploie que dans cette expression : *Les âres du jou*, l'aube.

Arî, n. f. Planche de légumes : *In ârî d'poiches*, une planche de pois. Ce que l'on bat en une fois sur l'aire de la grange : *Battans co in ârî*, battons encore une airée.

Aroûyi (**S'**), v. pr. Se couvrir de rouille. Adj. Couvert de rouille.

Arroi, n. m. Grand filet de pêche lesté de plomb à la partie inférieure, garni de flottes de bois au-dessus et barrant tout un cours d'eau.

Artu, n. m. Individu obstiné et sournois.

Asmède, v. intr. Ne s'emploie que dans cette expression : *Elle asmède*, en parlant d'une vache qui approche de l'époque du vélage.

Assène, adv. Ensemble.

Assoc'nèye, adj. Qui vit en concubinage. Se dit de personnes associées pour exécuter un travail quelconque.

Astôrèye, adj. Mal servi, sans soins, sans prévenances : *il è bin mau astôreye*.

Atère ou **Ateure**, prép. Entre.

Atêts, n. m. pl. Jeu de cache-cache : *Jouèye (dj) aux atêts*.

Atoquèye, v. tr. Fixer, soutenir au moyen d'une cale : *Atoquèye la rue*, caler la roue.

Atournèye, v. tr. Lier une sauce, un mets : *Atournèye l'rix*.

Atourneû, n. m. Étourneau commun. *Sturnus vulgaris* L.

Attachants (*tch*), n. m. Capitules du bident tripartit et de la bardane.

Aubissan (anc. fr. abéson, abson, opson), n. m. Toute espèce de champignon.

Aublette, n. f. Ablette. On dit aussi *blanche* (*tch*).

Auweû, n. m. Évier.

Avant, adj. Profond : *In trô avant, ène rivière avante*; un trou profond, une rivière profonde.

Avanteûre, n. f. Profondeur.

Aveur (à-n), loc. prép. En comparaison de : *Coume çu pouch'lan-là d'meure pitit a-n-aveur les aut'*; comme ce cochonnet reste petit en comparaison des autres.

Aviondâye, n. f. Très grand élan pris en reculant de plusieurs pas en arrière.

Avique, adj. Vivant en bonne santé, en parlant des jeunes enfants et des petits des animaux : *il è bin avique*.

Avisëye, v. tr. Épier en observant secrètement.

B

Bablot, adj. Bavard, diseur de riens.

Bablotèye, v. intr. Parler beaucoup pour dire des riens.

Babouyâ, n. m. Bavard; bredouilleur. Sorte d'onomatopée.

Bacâyâ, fém. **Bacâyâte**, adj. Criailleur, criailleuse.

Bacâyî, v. intr. Criailler.

Bâchelle (anc. fr. bace, bacelle, bachelles, jeune fille, servante), n. f. Galerie mobile en bois placée sur le devant d'un lit pour soutenir les couvertures et le dormeur pendant le sommeil. Servante (vieux), t. de jeu : quille du milieu d'une rangée latérale : *Plante la bâchelle à gauche* (*tch*).

Bachi ou **Abachi**, v. tr. et pr. Baisser; se baisser.

Bâdivèye, v. intr. Ne penser qu'à manger, désirer faire de

bons repas et en parler sans cesse : *C'est in gourmand; i bâdive toujou* ; c'est un gourmand; il ne pense qu'à manger, il a faim de tout ce qu'il voit.

Bâdiveuye-veuse, adj. Celui ou celle qui bâdive.

Baffe, n. f. Coup du plat ou dure vers de la main sur la joue.

Bagage (*ɔʃ*), n. m. Homme léger, dont on fait peu de cas.

Bagnole, n. f. Mauvais véhicule.

Bahot, n. m. Cupule de la faine.

Bâjeûre, n. f. Baisure.

Bâyâ, n. m. Qui a l'habitude de crier à tout propos.

Dans la légende des grandes chasses nocturnes : personnage qui dirigeait les chiens en criant dans les airs : « Taïaut ! Taïaut ! » *J'â oyi l' bâyâ*, j'ai entendu le bâïâ.

Bâyi, v. intr. Crier très fort.

Bayi, v. tr. Donner : *Çu qu'an baye an n' lu r'prè-m'* ; ce que l'on donne on ne doit pas le reprendre.

Balaû, n. m. Batte des jardiniers.

Balèye, v. tr. Se servir de la batte.

Balzinèye, v. intr. Hésiter : *I n'è-m' balzinèye*, il n'a pas hésité.

Bané ou **Béné**, n. m. Petite banne montée sur deux roues.

Bane, n. f. Sorte de chariot servant au transport du charbon de bois.

Banette, n. f. Gros tablier de travail. *Payi sa banette* : régaler les compagnons en entrant dans un métier.

Banquette, n. f. Accotement des routes.

Banse, n. f. Manne longue et basse, de forme ovale.

Bans'tâye, n. f. Le contenu d'une *banse*.

Baraudeû, n. m. Faux étage fait de grosses pièces de bois au-dessus d'une grange pour y entasser les récoltes.

Barbian, n. m. Joubarbe des toits : *Sempervivum tectorum* L.

Barrette, n. f. Bonnet de femme blanc, s'appliquant exactement sur la tête et dépourvu de toute garniture.

Bârô (ò), n. m. Tombereau.

Batardèye, adj. Zool. Produit mélangé de deux espèces différentes : *Canari*, *chin batardèye*.

Batijârde, n. f. Baptême à l'église; personnes qui prennent part à la cérémonie.

Les enfants du voisinage accompagnent à l'église le parrain et la marraine qui, après la cérémonie, leur jettent à différentes reprises en chemin, celle-ci des poignées de dragées, celui-là, s'il est riche, de menues monnaies. Ils les suivent en criant « *Sucs, sucs marène la poche trowâye!* » ou bien « *Sous, sous parin!* ». Ce qui signifie littéralement: des bonbons, des bonbons, marraine à la poche trouée; des sous, des sous, parrain.

Batiji, v. tr. Administrer le baptême.

Batisse, n. f. Babeurre.

Batte-beurre, n. m. Fruit du nuphar jaune.

Ce fruit, qui ressemble beaucoup à la baratte ordinaire, renferme des graines d'un jaune butyreux mêlées à une sorte de matière visqueuse. Les enfants percent un trou à la partie supérieure, y enfoncent une bûchette qui simule la batte à beurre et par des mouvements alternatifs qu'ils lui impriment de haut en bas et de bas en haut, ils imitent l'opération du battage du beurre. Au bout de quelques instants il sort du fruit, par le trou du couvercle, une matière grasse et jaunâtre pareille à celle que le manche de la batte amène à l'extérieur de la baratte. La similitude est aussi complète que possible.

Bateûre, n. f. Batte ou battoir des blanchisseuses.

Baûquette, n. f. Lucarne, soupirail.

Bazin, n. m. Populage des marais : *Caltha palustris* L.

Bé, adj. Beau. *Fâre bé d'avant l'uche* : Expression signifiant gaspiller en peu de temps le bien que l'on possédait ; c'est le dissiper si complètement que les meubles soient mis devant la porte pour être vendus aux enchères.

Bèche-bos (*tch*), n. m. Zool. Pic.

Bèche-vessi (*tch*), v. tr. Intervertir les bouts de deux objets longs et semblables. Tête-bêche.

Bécolette, n. f. Belette commune. *Mustela vulgaris* L.

Bênâye, n. f. Crèche. V. *Mégeûre*.

Berdoûchi, v. tr. Donner une volée de coups, frapper violemment : *I berdoûche nôs bêtes*. (Anc. fr. bardache, gaule ; bardacher, gauler).

Berjaud (*ɔʃ*), n. m. Longue perche destinée à battre la surface de l'eau et les herbages des bords pour déloger le poisson et le diriger vers un filet (le plus souvent le truble) tendu à une certaine distance

Berjaudèye (*ɔʃ*), v. intr. Se servir du *berjaud*. Faire beaucoup de bruit dans l'eau avec les pieds et les mains. En parlant des poissons : Faire des bonds fréquents hors de l'eau pour saisir une proie.

Berlaffe, n. f. Violent soufflet : *I lî è foutu n' berlaffe* ; il lui a appliqué un violent soufflet.

Berloquèye, v. intr. Frapper à une porte en la secouant : *Berloquèye a l'uche*.

Bèrô (*ð*), n. m. Bélier.

Beûre, n. f. Cruche, buire.

Bian, n. m. Morceau de bois court, fixé au bout d'une corde, pour être passé dans un œillet. V. *Bowélet*.

Bîche, n. m. Berceau.

Bîchi, v. tr. Bercer.

Bin, n. m. Bien. Adv. De la bonne manière; beaucoup : *I travaille bin ; i mége bin.*

Binâche (pr. bi-nâche), adj. Bien aise, fort content.

Bique-et-bouc, n. m. Hermaphrodite.

Biquette, n. f. Jeune chèvre.

Biquin, n. m. Chevreau. V. *Cabré*.

Bisbie, n. f. Bisbille; différend, querelle : *Il è co en bisbie avu s' frère*; il est encore en querelle avec son frère.

Biséye, v. intr. En parlant des vaches harcelées par les mouches : Courir, s'enfuir vers l'étable en levant la queue en l'air. Se dit aussi d'une pierre qui fend l'air avec rapidité. C'est une onomatopée.

Blanc-bounet, n. m. Terme péjoratif pour signifier femme. *C'est d' l'ouvrage (dj) du blanc-bounet.*

Blonche (*tch*), n. f. Grosse motte isolée dans un terrain labouré : *I s' rumue coume in hosse-cu su 'n blonche*; il s'agit comme un hoche-queue sur une motte.

Bloqué, n. m. Bloc.

Blosse, n. f. Toute espèce de prune. (Anc. fr. belloche, belloce, beloce). *Saute-aux-blosses*, n. des deux g. Personne légère, évaporée.

Blossf, n. m. Prunier.

Bochèt (*tch*), n. m. Bosquet.

Boch'lèt (*tch*), n. m. Tique. Nom vulgaire de l'ixode ricin *Ixodes ricinus* L.

Boquet (à pî), loc. adv. A cloche-pied.

Bôre, n. f. Trou servant de retraite à certains animaux, particulièrement aux grenouilles, aux poissons et aux écrevisses. *Bôre des fâyes* : Cavernes que l'on prétendait être habitées par des fées.

Bore (ò), n. f. Gros verrou en bois, non adhérent à la porte.

Borèye (ò), v. tr. Fermer à la *bôre*.

Bos d' mûnf, n. m. Morelle — douce-amère. *Solanum Dulcamara* L.

On rencontre cette plante dans les buissons, sur les berges et les digues qui avoisinent les moulins à eau; c'est ce qui lui a probablement valu la dénomination de *bos d' mûnî*; bois de meunier.

Bottelin, n. m. Grosse botte de paille courte.

Boû, n. m. pl. Ramilles du bouleau avec lesquelles on fait les balais.

Boûcé, n. m. Gonflement subit produit par un coup violent.

Bouchi, v. tr. Boucher, fermer, v. int. Donner de grands coups : *I bouchout s' nôs vaches avu in batan*; il frappait nos vaches à coups de bâton.

Bouchî (*tch*), n. m. Boucher.

Boud'lette, n. f. Nombril. Du bas lat, botellus, boyau; anc. fr. boudine.

Bouf'tèye, v. intr. *Nu mi bouftèye*; ne souffler mot : *I n'è-m' bouftèye*.

Boûje, n. f. Bourse; ampoule.

Boule, n. f. Boue; *su treûtîr dès les boules*; se vautrer dans la boue.

Bouleau, n. m. Synon. de *Berjaud*.

Boulèye, v. intr. Se servir du *Bouleau*.

Boûlf, n. m. Bouleau blanc *Betula alba* L.

Bouloir, n. m. Physispore vulgaire. *Physisporus vulgaris*. *I crèche coume in bouloir*; il se développe rapidement.

Bouquet, n. m. Morceau : *in bouquet d' pé*, un morceau de pain.

Boûsan, n. m. Échelon.

Boussé, n. m. Cruchon en grès, destiné surtout à contenir la boisson des ouvriers agricoles.

Bouteboute, n. m. Huppe vulgaire. *Upupa epops* L.

Bowâ, n. m. Chien qui aboie sans cesse.

Bowèye, v. intr. Aboyer.

Bowelet, n. m. Œillet au bout d'une corde, dans lequel on passe le *bian*. V. ce mot.

Bouyette ou **Bouyotte**, n. f. Bulle d'air qui monte à la surface de l'eau.

Brafje, n. f. Braise.

Braijsi ou **Braijs'nyèye**, v. tr. Faire passer rapidement des braises incandescentes dans les sabots pour les échauffer.

Braijsot, n. m. Brasier.

Brâre, v. intr. Pleurer : *I brâ coume ène Madeleine*.

Brayâ, n. m. Pleureur.

Brasèye, v. tr. Souder.

Brette, n. f. Démêlé, chicane.

Breûlèye, v. intr. En parlant de la vache : beugler. Pousser de grands cris de douleur. (Triv.).

Brichâye, n. f. Jaillissement produit par une pierre que l'on jette dans l'eau ou par les mains que l'on y agite.

Brichi, v. intr. En parlant des poissons, sauter au-dessus de la surface de l'eau pour saisir une proie.

Brich'naudèye, v. intr. Tripoter dans l'eau.

Brîes, n. f. pl. Bouillie de froment ou d'avoine : *mégi des brîes*, manger de la bouillie.

Brigoûsier, n. m. Revendeur ambulancier.

Brinque, n. f. Femme de mœurs légères.

Broche (*tch*), n. f. Robinet en bois.

Brodèye, v. intr. Marquer du froid à quelqu'un : *ouaye ! vous nous brodèye, j' crois ? eh ! vous nous boudez, je crois.*

Brouha, n. m. Marmelade de fruits séchés dont on garnit les tartes.

Brouyage, n. m. Prix des sonneries aux *brouyans*.

Brouyan, n. m. Crécelle ; remplace les cloches les quatre derniers jours de la semaine sainte.

En temps ordinaire, les offices de l'église sont précédés des trois sonneries, premier, deuxième et dernier coup. Le mercredi saint, après le départ des cloches pour Rome, commencent les sonneries aux crécelles. La plupart des jeunes garçons de sept à douze ou treize ans, munis chacun du traditionnel *brouyan* — l'instrument passe parfois de père en fils pendant plusieurs générations — se constituent en une petite société dirigée par deux ou trois maîtres (*mâtes*) choisis parmi les plus âgés ou les plus forts. Le quartier général de la société est à la porte du presbytère, d'où part le mot d'ordre ; aux heures habituelles des sonneries de l'église, la troupe s'ébranle, les maîtres en tête, pour faire le tour des rues du village. Pendant quelques instants tous les *brouyans* s'agitent en des moulinets vertigineux et assourdissants, puis l'un des maîtres, vrai tambour-major au petit pied, pirouette sur le talon, fait face à la bande et d'un geste impérieux, commande l'annonce de la sonnerie. Aussitôt les crécelles cessent leur bruit et de toutes les petites poitrines s'échappe la phrase suivante, scandée en chœur sur un ton quasi lugubre :

« *Aû-aû premî cô* (deuxième ou *dârnî*)

» *Câ-âréme est môrt*,

» *Nô-ônè î dô.* »

Ce qui signifie : « Au premier coup, carême est mort ; non fait, il dort ».

Les offices ont lieu très tôt le matin, et les dormeurs ont souvent peine à se trouver au poste à l'heure réglementaire.

Mal leur en prend, car les maîtres, rigides exécuteurs de la consigne, infligent aux retardataires des amendes qui consistent dans le retrait d'un ou de plusieurs œufs le jour du partage. Du plus loin qu'ils voient venir les paresseux ils leur crient : « *Trop tard, in û d'moins* », peine extrêmement sensible pour ceux qui en sont l'objet. Il est vrai qu'avec les maîtres il est souvent des accomodements et que le jour du partage venu, beaucoup d'amendes sont tombées dans l'oubli le plus complet.

Les sonneries aux crécelles durent jusqu'au retour des cloches qui a lieu le samedi saint à la messe. A l'issue de l'office la société des *brouyeûyes* va de maison en maison, recueillir le paiement des sonneries aux crécelles. Ce paiement consiste le plus ordinairement en œufs ou en menue monnaie. La tournée terminée, on sort du village et, dans une prairie ou sur un pâquis des environs, on compte les œufs et les sous récoltés, puis le partage s'en fait proportionnellement à l'âge et surtout à la taille des sociétaires. Car maintenant encore, comme au temps de La Fontaine, la raison du plus fort est souvent la meilleure.

La société est ensuite dissoute et les *brouyans* rangés jusqu'à l'année suivante.

Brouyi, v. intr. Agiter une crécelle. Au lieu de *brouyan* et *brouyi* on dit aussi *tartelle* et *tartèlèye*.

Brouyi, v. tr. Briser les tiges du chanvre et du lin avec la broie.

Broûye, n. f. Broie.

Brouyeûre, n. f. Lueur d'incendie.

Bruche, n. f. Brosse.

Bruchi ou **Bruch'tèye**, v. tr. Brosser.

Bruch'teuye-teuse, adj. Brosseur.

Brût'nèye, v. tr. Ébruiter.

Bua, n. m. Cornet en bois que les faucheurs attachent à leur ceinture et dans lequel ils placent l'aiguiloir.

Buâye, n. f. Lessive : *j'allans fâre la buâye*, nous allons faire la lessive. Linge lessivé : *not' buâye est bin blanche*, notre lessive est fort blanche.

Dans toute la Lorraine belge, on cultive le lin et le chanvre et le produit annuel en est employé à la confection de la toile nécessaire aux besoins ordinaires de la famille. La même quantité étant produite chaque année ou au moins à des intervalles assez rapprochés, on comprend que la plupart des ménages sont abondamment pourvus de linge. Chez beaucoup de personnes les chemises, les draps de lit, les taies, les essuie-mains, les mouchoirs, etc., s'empilent par nombreuses douzaines dans les hautes armoires, ce qui leur permet d'user des mois durant de cette importante provision. Aussi le lessivage par semaine ou par quinzaine y est inconnu, sauf pour les menus articles. Le linge sale est entassé dans des mannes ou suspendu dans les greniers. L'hygiène n'y trouve peut-être pas toujours son compte, mais qui ne connaît la persistance des vieilles coutumes ?

L'époque du grand lessivage étant arrivé, la ménagère se met d'abord en quête des *laveuses*, souvent cinq ou six, et fixe le jour du nettoyage général. Ce premier point étant réglé, le cuvier est amené dans la cuisine et disposé sur un grand trépied de bois, à proximité du foyer. Tout le linge sale est ensuite apporté sur les lieux, puis, après un savonnage superficiel, il est entassé dans le cuvier ; celui-ci est enfin recouvert d'un drap grossier sur lequel on étend une forte couche de cendre de bois.

On commence alors à couler. Voici en quoi consiste cette opération. On puise de l'eau bouillante dans un grand chaudron appendu au-dessus du foyer et on la verse sur le cendrier ; cette eau traverse toute la couche de linge empilée dans le cuvier, s'écoule par une ouverture pratiquée au bas et est reçue

dans un baquet, d'où elle est reversée dans le chaudron et soumise à une nouvelle ébullition. On répète la même opération jusqu'à ce que l'eau ressorte du cuvier aussi chaude qu'on l'y a versée ; cela nécessite ordinairement une journée. A ce moment le linge est à point pour subir le lavage.

Le lendemain de grand matin, il est transporté au lavoir public. Cet utile établissement existe dans tous les villages du pays gaumet et y est considéré de première nécessité à l'instar d'une maison commune ou d'une école. La journée entière y est employée au lavage, et pendant que la fontaine retentit du bruit des battes frappant les lavoirs de coups redoublés, les rires, les petites médisances et les joyeux propos s'y donnent largement carrière.

Les laveuses rentrent le soir à la maison avec le linge ; elles l'étendent sur de longues tables en le battant fortement avec les mains. Leur mission est alors terminée ; elles reçoivent leur salaire agrémenté du petit verre obligatoire qu'elles ne boudent jamais, et au revoir jusque dans cinq ou six mois.

Le lendemain, si le temps est favorable, la lessive est mise à sécher sur toutes les haies du voisinage, et ce n'est pas l'un des moindres étonnements de l'étranger qui traverse ce pays, de voir se développer ces longues enfilades de linge d'une éblouissante blancheur. V. les mots *acuv'lèye*, *batteûre*, *cèdrî*, *fanténe*, *gitèye*, *laveû*, *r'cudeû*, *selle-bûresse*, *touné à buâye*.

Buquèye, v. tr. et intr. Heurter légèrement. En terme de pêche, se dit du heurt produit par le poisson dirigé dans le truble.

Bûté. Excavation naturelle d'où sort une source bouillonnante.

C

Ca, adv. **Que**, signifiant combien : *ca bé!* que c'est beau ; *ca tout qu' vala!* quelle quantité en voilà !

Caberlâye, n. f. Pluie passagère, ondée. V. *horlâye*.

Caboche, n. f. Gros clou à tête plate en forme de marteau.
Fig. Mauvaise tête.

Cabôrette, n. f. Fente d'une jupe, devant ou sur le côté.

Caboulâye, n. f. Le contenu d'un grand chaudron de pommes de terre que l'on fait cuire pour les repas des porcs :
fâre la caboulâye.

Cabré, n. m. Cabri. V. *Biquin*.

Café, n. m. Cosse des papilionacées. Capsule vide du pavot.
Cupule de la noisette. V. *Écafîr*. *Café, scaffia, scafa*.

Cafiâ, n. m. Babillard, diseur de riens.

Caflette, n. f. Écaille de poisson.

Cagnard, n. m. Homme cynique.

Câgne (à la). Loc. adv. : *Ses solèyes allant à la câgne*, ses souliers s'éculent.

Câgni, v. tr. Éculer.

Cahote, n. f. Rouleau de pièces de monnaie.

Câye, n. f. Jouet d'enfant. (Anc. fr. *cayaux*, jouets ou joujoux d'enfants).

Câye, n. f. Fille ou femme désœuvrée, ne s'occupant que de toilette et de frivolités

Cayi, adj. Caillé : *lait cayi*. Desséché : *pé cayi*. pain caillé, c'est-à-dire desséché après avoir été coupé.

Cayô, n. m. Caillou.

Cajolâye (dj), adj. En parlant d'une vache : qui est est de deux couleurs, ordinairement noir et blanc.

N. f. pl. Pommes de terre bouillies avec la pelure.

Calboteû, n. m. Petit vaisseau fait d'écorce de saule, dans lequel les enfants recueillent les fraises des bois. (Anc. fr. *calbostais*, petite caisse où l'on serre différents objets).

Calounèye, v. tr. Poursuivre quelqu'un en lui jetant des pierres, des cailloux.

Camoussèye, adj. Moisi. Qui est de couleur de moisissure.

Campousse, n. f. Poursuite donnée à quelqu'un avec l'intention de le battre.

Can'tèye, adj. Trempé par la pluie : *j'ètans can'tèyes*, nous sommes trempés.

Caniâ, n. m. Chipotier.

Canfr, v. intr. Chipoter : *qué quu t' canî?* que chipotes-tu?

Canle, n. f. Mauvais client.

Canrèye, v. intr. En parlant des récoltes : sécher au soleil et à l'air : *v'là du bon tè, not' avône va canrèye*; voilà un bon temps, notre avoine va sécher. V. tr. Enlever au râteau, après le battage, les débris de paille mêlés au grain. Cette opération précède le vannage.

Canrins, n. m. pl. Débris de paille et d'épis enlevés au râteau avant le vannage : *bayèye les canrins aux vaches*.

Caramagna, n. m. Rétameur. Syn. de *chaudremaquî*.

Carouyi (su), v. pr. Se rouler en étant couché sur le sol. On dit aussi *su fâre carouyi*.

Caruâye, n. f. Corvée.

A Tintigny et dans tout le pays gaumet, les maisons sont construites en calcaire jurassique; c'est une pierre jaunâtre et sableuse que l'on trouve partout sur les lieux et qui est habituellement extraite des terrains communaux. Si celui qui fait bâtir une maison n'est pas dans l'aisance, ou bien si l'on se trouve à une époque de l'année où les travaux des champs ne permettent pas de se procurer facilement les voituriers nécessaires pour le transport des pierres, on organise une *caruâye*. Tous les charretiers de bonne volonté prennent jour un dimanche matin, pour conduire gratuitement les pierres de la

carrière au village; la plupart s'y trouvent dès l'aube et le premier arrivé reçoit un bouquet garni de rubans, dont il orne le collier de son cheval de tête. Il va sans dire qu'il est fait à tous ceux qui participent à la *caruâye* une large distribution de rafraîchissements et même de victuailles.

Cette coutume est une réminiscence de la vieille solidarité communale qui unissait si étroitement la bourgeoisie aux siècles passés et qui n'a pas encore totalement disparu des mœurs luxembourgeoises.

Casmaråde, pour mascarade, n. f. Travertissements du carnaval.

Casmin, n. m. Pâte claire dont on fait les crêpes et les gaufres.

Cass ! interj. Au chat !

Câsse ! interj. Terme de jeu, qui se dit pour faire recommencer un coup qui n'a pas été joué régulièrement : *câsse qui boque* ; qui touche recommence.

Cassan, n. m. Tesson : *fâre des cassans* ; briser une pièce de faïence.

Poteries en faïence : *v'tà l' marchand d' cassans*.

Casse-le-cou, n. m. Sorte de gâteau très fin, fait dans un moule.

Casset, n. m. Matière dont sont faites les billes des enfants : *des chiques du casset*.

Cassette, n. f. Tête, crâne : *ène manvaise cassette*, une mauvaise tête. *I lî è brisèye la cassette*, il lui a fendu le crâne.

Cassounf, n. m. Marchand de faïence.

Catibulèye, v. tr. Contrarier : *ça l' catibule*, cette affaire le contrarie.

Cat'nagf (*dy*), n. m. Homme qui s'occupe trop de la cuisine.

Casuel, adj. Cassant.

Caûsi, adv. Presque.

Cèdrî, n. m. Pièce de grosse toile que l'on étend sur le linge empilé dans le cuvier à lessive et que l'on recouvre d'une forte couche de cendre de bois.

Cha ! (*tch*), interj. Expression dont on se sert pour appeler un chien.

Chabot (*tch*), n. m. Ne se dit que dans cette expression : *sounèye l' chabot*, pour indiquer le bruit particulier que produit un objet fêlé qui reçoit un choc.

Chacâ (*tch*), n. m. Chabot commun. *Cottus gobio* L.

Chacottèye (*tch*), adj. Piqueté de nombreuses taches noirâtres. Celles-ci se montrent sur du linge trop longtemps entassé dans des mannes ou enfermé dans les armoires humides et privées d'air.

Chaffette, n. f. Babillarde. (Onomatopée).

Chaland (*tch*), n. m. Négligent; lent à payer ses dettes.

Chaland (*tch*), n. m. Larve du hanneton.

Chalèye, n. m. et adj. Boîteux.

Chalette, n. f. (Échelette). Sorte d'échelle courte, de forme trapézoïdale, que l'on met sur le devant d'un chariot ou d'une charrette lors du chargement des fourrages et des céréales. A l'une des traverses supérieures on fixe le gros bout d'une perche qui presse la charge et dont l'autre extrémité est fortement attachée, au moyen d'une chaîne ou d'une grosse corde, à l'arrière du véhicule.

Chall, n. m. Ridelle.

Chalmardèye, v. tr. Découper maladroitement : *chalmardèye l' pé*, *chalmardèye l' jamban*. Adj. Même sens.

Chambrîr (*tch*), v. intr. Tituber.

Chame (*tch*), n. f. Jante.

Chantré (*tch*), n. m. Grillon des champs et grillon domestique. *Gryllus campestris* et *Gryllus domesticus* L. Il è la coume in chantré; il est fort chétif.

Chaquèye (*tch*), v. tr. Faire claquer un fouet.

Chaque feû (*tch*), n. m. Silex.

Châquiran (*tch*), n. m. Individu malingre, chétif et dépourvu d'appétit.

Chard, n. m. Accroc à un vêtement, à une étoffe.

Chardèye, adj. Ébréché : *coûté chardèye*. Adj. et n. Brèche-dent.

Chariot-David (*tch*), n. m. Constellation de la Grande-Ourse.

Chaudèye, v. pr. Se brûler légèrement.

Chaudremaquî, n. m. Syn. de *caramagna*.

Chavette, n. f. Écheveau.

Chavâye, n. f. Cavée. (Anc. fr. *chaver*, *chever*, creuser, en parlant des eaux).

Ché-Peûchet (*tchè*), n. m. Char-Poucet.

Chépé d' querèye (*tch*), n. m. Iris cultivé et Iris sauvage.

Chèrbèye, v. tr. Sarcler.

Chèrbeû, n. m. Sarcloir.

Chèrèye, v. tr. Déchirer : *j'â chèrèye m' couchû*; j'ai déchiré mon tablier. V. intr. Se déchirer : *si l' ciel chèrout, i gn'arout tout plé d'alouettes du princhès*; si le ciel se déchirait (tombait), il y aurait beaucoup d'alouettes de prises. Se dit à une personne qui s'effraye sans raison de dangers imaginaires.

Chesseûre (*tch*), n. f. Mèche d'un fouet. (Anc. fr. *chassoire* — fouet de charretier).

Chétan (*tch*), n. m. Jeune chat.

Chètreû (*tch*), n. m. Mauvais couteau.

Chètrèye (*tch*), v. tr. Châtrer.

Cheû, n. m. Suif : *cheû d' gaye*, suif de chèvre. (Anc. fr. *sieu*).

Cheûr (*tch*), v. intr. Tomber : *ça n'è-m' cheû dè in pot trowèye*; la nouvelle ne s'en perdra pas.

Cheûte, n. f. Suite : *tout d' cheûte*, tout de suite.

Chèvète (*tch*), n. m. Licol.

Chiâ (*tch*), n. m. Pleutre.

Chiche (*tch*), n. f. Pomme ou poire séchée au four.

Chieule, n. f. Échelle.

Chimagrâwe (*tch*), n. des d. g. Simagrée. Pleureur. (Anc. fr. *chimagrée*).

Chîmèye, v. intr. Suinter, suppurer.

Chim'nâye (*tch*), n. f. Cheminée.

Chim'nan (*tch*), n. m. Chenet.

Chin (*tch*), n. m. Chien.

Au n' dèmand' mi aux chins si v'lant des cô d' batans; on ne demande pas aux chiens s'ils veulent des coups de bâton — on ne fait pas une demande dont on sait d'avance la réponse.

Chinan, n. m. Fine bande longitudinale que l'on enlève sur la tige du coudrier et qui sert à lier les balais. On en fait aussi des *banses*. V. ce mot.

Chine-dêts, n. m. Qui grince les dents.

Chin'lette, n. f. Petit fragments de bois mince et effilé. Planure faite au couteau.

Chinèye, v. intr. Rire bruyamment.

Chinière, n. f. Tige du coudrier propre à faire des *chinans*.

Chinot (*tch*), n. m. Jeune chien. Prov. *An noûye toujou les premî chinots*; on noie toujours les chiens de la première portée. Celui qui, à un jeu, perd la première partie, répond au contentement de son adversaire par ce dicton, que l'on peut

traduire ainsi : « Peu m'importe de perdre la première partie, elle est mauvaise; je gagnerai les autres, qui sont les bonnes.

Chîpe-paû-z-ûyes (*tch*), n. m. Qui pleure pour peu de chose.

Chîpèye (*tch*), v. intr. Se dit en parlant du cri des petits oiseaux. C'est une onomatopée : *chîp... chîp...*

Chique (*tch*), n. f. Bille des enfants : *chique du casset*, bille grise; *chique du mârbe*, bille blanche. — *Chique du crombîre* : fruit de la pomme de terre. — *Chique du toubac* : morceau de tabac que l'on met en bouche. *Ju n' t'a barou-m' ène chique du toubac*; je ne t'en donnerais pas une chique de tabac; cela n'a nulle valeur.

Chiqu'rote (*tch*), n. f. Très petite pomme de terre développée sur des *stolons* tardifs dont des pluies prolongées ont provoqué l'émission.

Chîrie (*tch*), n. f. Commodité.

Chitré, n. m. Basse carte.

Chitte, n. f. Dévoiement.

Chitte-agealâye (*ɔʃa*), n. f. Enfant frileux, pâle de froid.

Chitte-du-jâ (*ɔʃ*), n. f. Cardamine des prés. *Cardamine pratensis* L. — Dans le langage des enfants : fromage blanc. *An li è min d'la chitte-du-jâ su s' pé*; on lui a mis du fromage blanc sur son pain.

Chlaunèye, v. tr. Donner une volée de verges.

Chôgnâ, n. m. Sournois.

Chôgni, v. intr. Faire le sournois.

Chorfre, v. intr. Tourner autour de quelqu'un en l'observant sournoisement.

Chou, n. m. Petite source isolée.

Chou ! chou ! (*tch*), interj. Appel du cochon. On dit également : *chouri ! chouri !*...

Choûfe, n. m. Soufre.

Choufflet, n. m. Sifflet.

Choufflèye, v. int. Siffler. *I verrè choufflèye la linette*; il ira siffler la linotte — il sera emprisonné.

Choufflèt, n. m. Soufflet.

Choufflèye, v. tr. Souffler. Adj. Soufflé, boursoufflé.

Chouque, interj. Signifiant : qu'il fait froid !

Chourette (*tch*), n. f. Jeune truie. Syn. de *treuyette*.

Chouvèye, v. tr. Nettoyer d'un fort coup de balai. Fig. Mettre quelqu'un à la porte.

Chouvie, n. f. Femme méprisable.

Chôwâye, n. f. Pissement abondant.

Chowe, n. m. Glui.

Chowèye, v. tr. Préparer le glui.

Chtoûve, n. m. (litt. étuve). Poêle, appareil de chauffage. Synon. de *Fourné*.

Chtraque, adj. Fort affaibli, épuisé par la maladie : *il est bin chtraque*.

Chû (*tch*), n. m. Bout : *prè-t' pan chû du nèye*; prends-toi par le bout du nez — vois tes défauts avant de parler de ceux des autres. *I n'a vanrè-m a chû* : il n'en viendra pas à bout.

Chû (*tch*), prép. Chez : *chû nous*.

Chuâye (*â*), loc. adv. A l'abri de la pluie. A l'arrivée d'une averse les enfants se sauvent vers un abri en criant : *à chuâye ! les coqs î sant*; c'est-à-dire : courons nous mettre à couvert, les coqs y sont déjà.

Chuche, n. f. Échasse.

Chûe, n. f. Suie. (Anc. fr. *siue*).

Chuèye, v. intr. Suer. V. tr. Sécher : *ju f'rans chuèye not' buâye aneû* ; nous ferons sécher notre lessive aujourd'hui.

Chuèye, v. tr. Essuyer : *chuèye vós més*, essuyez vos mains.

Chû-mé, n. m. Essuie-mains.

Cfle, n. f. Faucille. (Anc. fr. *cillier*, couper les blés).

Cflèye, v. tr. Couper avec la faucille.

Citans, n. m. pl. Ciboule. *Allium fistulosum* L.

Clabot, n. m. Graillon, crachat épais.

Clabotèye, v. intr. Se mouvoir trop aisément : *mu pî clabote dudè m' solèye* ; mon pied joue trop facilement dans mon soulier.

Clambochi (*tch*), v. int. Tituber. V. *chambrère*.

Clampin, n. m. Éclopé.

Claque, n. f. Gifle. — Charge très lourde. — Fig se dit de quelqu'un fortement pris de boisson : *i n' n-è n' belle claque* : il en a une bonne charge.

Clâvin, n. m. Mucosité, matière lubrifiante.

Clègne, n. f. Quenouille.

Clègnie, n. f. Quenouillée.

Clemèye, v. tr. Clignoter ; fermer les yeux à demi.

Clemette, n. f. Jeu de cache-cache. Syn. de *atêts*.

Clèye d' bon Dieu, n. f. Orchis.

Cliche (*tch*), n. f. Loquet, clenche.

Clichî (*tch*), v. intr. Gratter à la porte en remuant la clenche.

Clique, n. f. Gousse. Ne s'emploie que dans cette expression : *ène clique d'aulx*, une gousse d'ail.

Clisse, n. f. Clifoire. Mauvais fusil.

Clôye, n. f. Claie. (Du m. lat. *cleta*).

Cnédelle, n. f. Sorte de mets que l'on prépare en déposant par cuillerées dans de l'eau bouillante, une pâte épaisse faite de farine, de lait et d'œufs. Lorsque la cuisson est opérée, on dresse sur un plat et on arrose de beurre frit. V. *couïe du suisse*.

Cô, n. m. Cou : *i faûrout lê loyi l' pé au cô*; il faudrait lui lier le pain au cou — c'est un mangeur insatiable.

Cô, n. m. Coup : *in cô d' pougne*, un coup de poing.

Cô, n. m. Foix : *c'est l' premî cô qu' j'y allans*; c'est la première fois que nous y allons.

Prov. *I n' faut qu'in cô pou tuèye l' leuye* — il ne faut qu'avoir la chance une fois pour réussir, pour faire fortune.

Pa-des-cô, loc. adv. Parfois.

Coche (*tch*), n. f. Truie à laquelle on a retranché les ovaires.

Cochet (*tch*), n. m. Jeune coq.

Cochet (*tch*), n. m. Nielle des blés. *Lychnis Githago* L.

Cocheuye (*tch*), n. m. Châtreur.

Cochi (*tch*), v. tr. Retrancher les ovaires à une truie.

Codâxèye, v. intr. Se dit en parlant du cri que la poule fait entendre après avoir pondu : *not' pouye codâxe*; *nôs pouyes codaxant*.

Coi (**au**), loc. adv. A l'abri du vent, du froid : *mettè-v' au coi*.

Coichi, v. tr. Aplatir d'un coup violent.

Coyine, n. f. Couenne.

Collèye, n. f. Très forte charge. V. *Claque*.

Col'tin, n. m. Gilet. *Acol'tin*, loc. adv. : en manches de chemise.

Cômu (*ð*), adj. Interloqué, stupéfait.

Cône, n. f. Coin : *la cône d'in bos, d'in drap d' lît*, etc.

Cône, n. f. Corne; *les bêtes à cônes*. — Instrument à vent fait ordinairement d'une corne, ou de fer blanc : *la cône du porchî*.

Cônèye, v. intr. Sonner de la corne.

Cône-du-gaye, n. f. Bercebranc-ursine. *Heracleum Sphondylium* L.

Côpan, n. m. Tison.

Côrette ou **Rêne côrette**, n. f. Grenouille verte. *Rana esculenta* L.

Côri, n. m. Coudrier. *Corylus Avellana* L.

Cossette, n. f. Gerbe renversée qui sert de couverture à un tas d'autres gerbes dressées.

Cossi, v. intr. Entrelacer plus de trois fils, cordes, etc.

Cotière, n. f. Dosse. Première et dernière planches sciées sur le côté d'un tronc d'arbre.

Coûché, n. m. Couvercle : *coûché d' pot; coûché d' pipe*. Pr *I gn'è si lâ pot qui n' trouve su coûché*; il n'y a si laide personne qui ne trouve à se marier.

Couchû, n. m. Tablier léger de femmes, pour la parure et pour faire les menus ouvrages.

Couye, n. f. Testicule. — Terme de jeu de cartes.

Couye du suisse, n. f. V. *Cnédelle*.

Couyon, n. m. Poltron. — Jeu de cartes.

Coumounèye, v. tr. Traîner en longueur.

Coupe, n. f. Écoupe, pelle.

Coupette, n. f. Sommet, faite : *coupette d'in toit, d'in âpe*

Coupette, n. f. Espèce de pomme de forme allongée.

Courci, adj. C'est le français *courroucé*. Mais tandis que celui-ci exprime une très grande surexcitation, le terme gaum

ne marque qu'une légère émotion provoquée par un acte simplement désagréable : *il est courci pac' qu'an s'est moquèye d' lu*. Pour indiquer une plus forte agitation, c'est le mot *colère* que l'on emploie : *il ètout dè 'n' belle colère*, il était dans un grand courroux, dans une violente colère.

Coûreau, n. m. Branche desséchée et encore adhérente à l'arbre.

Courf, n. m. Grand goret.

Courian, n. m. Lanière étroite de cuir.

Couriette, n. f. Cordon d'étoffe. Fig. Pièce de terre longue et étroite.

Courjie (*dj*), n. f. Fouet, escourgée.

Cout'à-bras, n. m. Syn. de *rouÿot*.

Coûté, n. m. Couteau.

Coûté, n. m. Gâteau de cire des abeilles.

Couvet, n. m. Feu conservé sous la cendre après la combustion du bois.

Couvisse, adj. Se dit d'un œuf à demi-cuvé : *û couvisse*. *Uïes* ou *ûs couvisse*s, yeux brouillés par manque de sommeil ou par fatigue de la veille.

Couvisse (*â*), loc. adv. *Su mett' à couvisse*, s'accroupir.

Cowèt, n. m. Casserole en fonte à queue, munie de trois pieds.

Crabossi, v. intr. S'occuper d'un travail manuel peu important. En parlant d'un apprenti : commencer à exécuter quelques menus ouvrages.

Craffe, n. f. Coque vide des œufs, des noix et des noisettes.

Crafougni, v. tr. Chiffonner, au sens propre.

Crahé, n. m. Scorie.

Crâye, n. f. Fente d'une porte légèrement entr'ouverte : *ruwâti pa la crâye du l'uche*; regarder par la fente de la porte.

Fente dans un plancher : *j â temèye in sou dè la crâye*; j'ai laissé tomber un sou dans la fente du plancher.

Crama, n. m. Crémaillère du foyer. (Anc fr. *cramal*).

Cramiette, n. f. Espèce de crochet à deux branches servant à dépendre une marmite de la crémaillère.

Cran, n. m. Tuf calcaire.

Crânière, n. f. Lieu d'où l'on extrait le *cran*.

Crante, adj. Très fatigué : *ju sœ crante*, je tombe de fatigue.

Crantèye, v. intr. Tomber de fatigue. Ne pouvoir achever un repas, un plat entamé : *i crante*, il ne peut plus manger.

Craquèye, v. intr. En parlant de la foudre : éclater. *I vint d' craquèie in bé cō*; un violent coup de tonnerre vient d'éclater.

Crâquèye, v. intr. Se dit en parlant du cri du corbeau et d'une poule que l'on étreint.

Craûque (â), loc. adv. Perché sur une grosse branche; posé en un endroit saillant.

Craûquèye, v. intr. Coasser.

Crè, n. m. Cran.

Crèchi, v. intr. Croître, grandir.

Creûjette, n. f. Alphabet; premières notions de lecture : *il è co à la creûjette*.

Croisâde, n. f. Carrefour, entrecroisement de plusieurs chemins : *A la croisâde des routes*.

Crombîre, n. f. Pomme de terre. *Solanum tuberosum* L. V. *rambîre*. (Du holl. *grondpeer*, poire de terre).

Crow'lu, adj. Contrefait, rabougri. Fig. Sournois, irascible.

Cruchi, v. tr. Écraser entre les mains ou entre les doigts ce qui offre une certaine résistance : *cruchi des ècayèts*, briser des noix entre les mains. V. *fruchi*.

Cuche, n. f. Branche d'arbre.

Cuché, n. m. Branche d'arbre garnie de feuillage.

Cuchette, n. f. Menue branche d'arbre.

Cuchôrde, n. f. Ortie commune.

Cuchordèye, v. tr. et pr. Piquer ou se piquer avec des orties.

Cude, v. tr. Cueillir. (Anc. fr. *couldre*, de *colligere*).

Cugnet, n. m. Coin de bois ou de fer pour fendre le bois. Pièce de pâtisserie de forme allongée.

Terrain triangulaire.

Cuj'nâye, n. f. Cuite de pommes de terre pour les pores.

Cuj'nèye, v. intr. Faire cuire des pommes de terre pour les cochons.

Culbanseû, n. m. Balançoire faite d'une branche d'arbre abaissée.

Culbansi, v. intr. Se balancer.

Cul d'bouré, n. m. Culbute. Signifie proprement le saut que le bourreau fait faire au supplicié au moment ou l'exécution s'accomplit.

Cul d'chin. Cynorrhodon. Rosier de chien. *Rosa canina* L.

Cusmia, n. m. Chipotier, musard.

Cusmîr, v. intr. Chipoter, muser.

Cuvian, n. m. Écouvillon.

Cuvîr, v. tr. Écouvillonner.

D

Dache, n. f. Flaque d'eau.

Damas, n. m. (dama). Renouée bistorte. *Polygonum*

Bistorta L. Se dit par comparaison d'un instrument tranchant bien affilé : *i côpe coume in damas*, c'est-à-dire comme une des célèbres lames de Damas. Espèce de prune très succulente, dont le plant est venu de la ville de Damas.

Dârèye, v. pr. Se ruer : *i s'è dârèye su s' frère*; il s'est rué sur son frère.

Daru, n. m. Être imaginaire, à la chasse duquel on conduit le soir, munis d'un sac, les niais, les individus de facile croyance; le plus souvent ce sont des ordures qu'on leur fait capturer dans leur sac : *ju verrans à la chesse (tch) aux darus*.

Daûbâye, n. f. Accusation, réprimande que l'on subit injustement : *c'est co mi qu'è attrapèye la daûbâye*.

Daûne, adj. État d'étourdissement dans lequel on se trouve après avoir fait plusieurs tours sur place.

Daûnèye, v. intr. Faire plusieurs tours sans changer de place.

Dèbfji, adj. Fendillé, excorié par l'effet de la bise : *il è les més toutes dèbfjies*; il a les mains excoriées par la bise.

Dèbrasèye, adj. Dessoudé.

Dèbraûlèye (Su), v. tr. Se désagréger, tomber en miettes : *v'là l'achau (tch) qui s'dèbraule*; la chaux s'émiette, se désagrège.

V. t. Écraser au moyen d'un pilon de bois les pommes de terre que l'on a fait cuire pour les cochons : *dèbraûlèye la cuj'nâye*. Fig. Déranger en parlant du temps : *l'orage è dèbraulèye l' tè*.

Dèbrichi, v. tr. Faire jaillir de l'eau sur... : *i m'è dèbrichi*.

Dècaroûyf (Su), v. pr. Se rouler à terre.

Dècâssèye, v. tr. Casser en menus morceaux : *dècâssèye des pierres, du pé*, etc.

Dèchausserie (tch), n. f. Repas donné en l'honneur des

voisins, particulièrement des femmes, le lendemain d'une noce. On y délie la jarretière de la mariée.

Dèchaux (*tch*), adj. Ne s'emploie que dans cette expression : *à pîd dèchaux*, les pieds nus.

Dèchessi (*tch*), v. tr. Disperser, éloigner par de mauvais traitements : *la guerre è dèchessi les gens* (*dj*); *vot' chin è dèchessi nôs bêtes*.

Dèchipe, n. m. Grand destructeur de vêtements.

Dèchloquèye, adj. Qui a les vêtements en lambeaux.

Dèclichette (*tch*), n. f. Dévoiement, en terme familier et badin.

Dèclichi (*tch*), v. tr. Faire tomber le chien d'une arme à feu. Abattre d'un coup de fusil : *dèclichi in lieuf*.

Dècowèye, v. tr. Séparer des chiens accouplés.

Dècrèmîr, v. tr. Démêler : *dècrèmièye m' filèye*, démêlez mon fil.

Dègaïne, n. f. Facilité de parler : *il è n' boune dègaïne*, il parle facilement.

Dègaïnèye, v. tr. Ne s'emploie qu'avec le verbe *faire* comme auxiliaire : *fâre dègaïnèye*, faire sortir brusquement du lit.

Dègânlèye, v. tr. Déranger le feu, éparpiller les tisons et les braises.

Dègatîr, v. tr. Chatouiller, au sens propre. V. *gatîr*.

Dègotèye, adj. Dégourdi, éveillé : *i n'è-m' fô dègottèye*, il n'est guère éveillé.

Dègraubouyi (**Su**), v. pr. S'éveiller et sortir du lit lentement, paresseusement : *t'è mout d' maû du t' dègraubouyi*; tu as bien du mal de t'éveiller et de te lever.

Dègrigni, v. tr. Parodier les paroles de quelqu'un en grimaçant.

Dègueûlèye (*œ*), v. intr. Vomir. Triv.

Dèhachi (Su) (*tch*), v. pr. Se chamailler, s'empoigner : *i s'ant co dèhachi*, ils se sont encore querellés et empoignés

Dèhale, n. f. Débarras : *laûdâte ! belle dèhale*, Dieu soit loué ! nous voilà bien débarrassés.

Dèhallèye, v. tr. Débarrasser. Adj. **Débarrassé** : *va-t'a, ju s'rans bin dèhalèyes*, va-t-en, nous serons bien débarrassés.

Dèhambrèye, v. tr. Désencombrer. Adj. Désencombré.

Dèhambrèye (Su), v. pr. Se hâter.

Dèhav'tèye, v. tr. Biner au moyen d'une houe à dents : *dèhav'tèye les crombîres*.

Dèholèye, v. intr. Tripoter, déranger : *qué qu'u-t' dèholes ?* que tripotes-tu ?

Dèhossi, v. tr. Secouer fortement et à plusieurs reprises : *dèhossê-l', i s' ravîrè* ; secouez-le fortement, il s'éveillera.

Dèhotèye, v. tr. Oter l'obstacle qui arrêtaît un véhicule ; le tirer d'une ornière. V. *ahotèye*.

Dèhowèye, v. tr. Biner au moyen de la houe pleine.

Dèhuchi (*tch*), v. tr. Admonester, gronder : *su père l'è dèhuchi*.

Dèye, n. m. Dé à coudre.

Dèye, n. m. Fleurs de la digitale et des grandes campanules. V. *doité*.

Dèmarèye, v. tr. Désembourber.

Dèmargouyf, v. tr. Malmener, tarabuster sans cesse.

Dènâvèye, v. tr. Détruire une chose nuisible ; s'en débarrasser. V. *anâvèye*.

Dènortèye, v. tr. Décevoir, décourager. Adj. Déçu, désappointé.

Dèpense, n. f. Espèce de soupente, dans les maisons qui

n'ont pas de cave, pour remiser les pommes de terre et autres légumes.

Dèpigi (*ɔʃ*), v. tr. Dépêtrer : *dèpigèye vot' chuvau*; dépêtrez votre cheval.

Dèpîtrouyî, v. tr. Déranger quelqu'un avec qui on couche en remuant sans cesse les pieds, en les jetant de tous côtés.

Dèrandâle, n. m. Qui dérange tout bruyamment.

Dèrochi (**Su**) (*tch*), v. pr. Gesticuler, se démener, pour inspirer de la crainte : *nu t' dèroche-mi tant, an n'è-m' peur du ti*; ne te démènes pas tant que cela, on ne te craint pas. V. *dètapèye*.

Dèroufèye, v. tr. Dépouiller, surtout en parlant du gibier à poil : *dèroufèye in lieuf*. V. *roufèye*.

Dérpe, n. f. Dartre.

Dessouyî, v. tr. Scier le bois à brûler en morceaux courts.

Dèt, n. m. Dent : *quand les pouye arant des dêts*; chose qui ne se réalisera jamais.

Dètapèye (**Su**), v. pr. Se démener, gesticuler. Syn. de *dèrochi* (*su*). *Su dèrochi* c'est se démener pour inspirer la crainte; *su dètapèye* c'est simplement gesticuler en parlant, se remuer beaucoup.

Dèvalâye, n. f. Descente, pente, penchant.

Dèvalèye, v. tr. Dévaler, descendre : *dèvalèye la côte*; *dèvalèye à la cave*.

Dèvesse, n. f. Grande peur : *Il è euye n' belle dèvesse*; il a eu une fière peur.

Dèviti, v. tr. et pronom. Dêvêtir; se dêvêtir, se dêshabiller.

Doguin, n. m. Taquin.

Doité, n. m. Doigtier.

Doité, n. m. Fleur de la digitale et des grandes campanules. V. *dèye*.

Domiche, adj. En parlant d'un animal : doux, qui aime et recherche les caresses.

Doquet, n. m. Bouquet de fleurs.

Dos-dos (à), loc. adv. Sur le dos : *portèye à dos-dos*.

Dôse, n. f. Exanthème produit par la piqure des insectes, des orties, etc.

Dossâye, n. f. Quantité de grain que fait moudre un ménage, ordinairement pour la consommation d'une semaine. Syn. de *moulâye*.

Dans la partie du Luxembourg qui appartient à la zone jurassique et qui comprend le pays gaumet, les eaux sont fort abondantes; aussi les moulins qui les utilisent y foisonnent. Les meuniers parcourent les villages, s'y disputant la *dossâye* chez les habitants et leur promettant à qui mieux mieux de faire belle farine, de rendre beaucoup de son et de prendre faible mouture. Ce qui ne les empêche pas, au dire des ménagères, de forcer souvent la mesure. Si elles sont trop peu satisfaites du rendement, elles témoignent leur mécontentement par cette phrase significative : « *Co in pô vous n' nous arin r'bayî quu l' sache* » (*tch*); encore un peu vous ne nous auriez rendu que le sac.

L'équipage du meunier est caractéristique; c'est une charrette couverte d'une bâche blanche posée sur des lattes cintrées; à l'arrière se trouve une échelle que le meunier abaisse ou relève à volonté et qui lui donne accès dans sa charrette pour y déposer les *dossâyes* qu'il a recueillies et qu'il y transporte sur son dos. Souvent l'échelle traîne à terre durant toute la traversée d'un village. Un ou deux chevaux mènent le véhicule; de forts grelots, fixés à leurs colliers, annoncent par de bruyantes sonneries le passage du meunier dans les rues du village.

Douvri, v. tr. Ouvrir : *douvrèye l'uche*, ouvrez la porte.

Doûye, n. f. Orteil : *la grosse doûye*; *la p'tite doûye*.

Dôve, n. f. Douve : *tèmèye à dôves*; se dit en parlant d'un tonneau dont les douves se séparent et tombent en un tas.

Drî, prép. Derrière : *cachè-v' drî l'uche*; cachez-vous derrière la porte.

Drôgue, n. f. Patience d'eau. *Rumex Hydrolapathum* Huds.

Dû ou **Duye**, n. m. Deuil.

Duyant, adj. Douloureux au toucher.

Dulèye, prép. Près de, auprès de.

Duseûr, loc. prépos. Au-dessus de : *i fâ noir duseûr lu bos*; il fait noir au-dessus du bois.

E

Ècaffr, v. tr. Écosser; ôter la cupule des noisettes : *ècaffr des poiches, des fèves, des ôliettes, des nôjettes*.

Ècayèt, n. m. Fruit du noyer.

Ècayetî, n. m. Noyer royal. *Juglans regia* L.

Ècarquîr, v. tr. Écarquiller : *ècarquîr les ûyes*.

Èchoi, adv. Hier. *D'avant-èchoi*, avant-hier.

Èclî, adj. Disjoint, en parlant des douves d'un tonneau : *c' touné-là n' téré-m' l'owe, il est tout èclî*. (Anc. fr. *eschier*).

Ègali, adj. Alerté, éveillé : *v'là in p'tit valèt qu'est bin ègali*.

Ègrâgîr, v. tr. Étendre des braises incandescentes afin de pouvoir mieux se chauffer : *ègrâgîr lu couvèt*.

Emberlificotèye, v. tr. Tromper en une chose de minime valeur, de peu d'importance : *çu coquin-là m'è co emberlificotèye*.

Epatèye (rad. patte), v. tr. Fouler sous le pied : *lu ch'faû li è èpatèye in doigt*. Écraser : *èpatèye des crombîres*.

Epatèye, adj. Consterné, abasourdi : *quand il è apprin la nouvelle il è ètèye tout èpatèye*.

Equeûre (*ê*), v. tr. Secouer : *êqueûre la poussière, êqueûre des grènes, etc.*

Esbarèye, adj. Ébahi, abasourdi. Syn. de *êpatèye*.

Escavèche, n. m. Poisson inariné. (De l'espagn. *escabeche*, même sign.).

Esquintèye, adj. Époumonné, essoufflé.

Esquintèye (*s'*), v. pr. Se fatiguer outre mesure.

Estampi, adj. Posté, arrêté quelque part sans faire aucun mouvement : *il ètout estampi au moitî du ch'min.*

Esterloc, n. m. Gamin léger, turbulent.

Estochet (*tch*), n. m. Chaussou, sorte de chaussure. (Anc. fr. *stochet*).

Etaule, n. f. Étable, écurie.

Etèle, n. f. Copeau. (Anc. fr. *astelle, estelle, estaille*).

Eticot, n. f. Perche à haricots.

Eto, n. m. Souche d'arbre.

Evaltounèye, ad. et n. Évaporé, léger.

Evètèye, adj. Éventé, afflé : *du la bière èvètèye.*

Evi (*voir*), v. tr. Voir d'un mauvais œil, détester : *i gn'è rin quu j' voiyiche si èvi*; il n'y a rien que je déteste tant.

F

Fâ (*à*), loc. adv. Au fur et à mesure : *père à fâ*, prendre au fur et à mesure.

Fache, n. f. Pièce d'étoffe dans laquelle on enveloppe le nouveau-né.

Fachette, n. f. Maillot : *afant à la fachette.*

Facheû, n. m. Longue bande d'étoffe que l'on enroule autour des langes qui enveloppent le nouveau-né.

Fâgin, n. m. Poussier de charbon.

Fâye, n. f. Fée.

Fayine, n. f. Faîne.

Fayine, n. f. Fouine. *Mustela foina* L.

Fantène, n. f. Fontaine; lavoir public.

Faraûdèye, v. intr. S'habiller avec recherche.

Faraûd, adj. Habillé avec recherche.

Faude ou **Place du faude**, n. f. Endroit où l'on a fait du charbon de bois. (Anc. fr. *faulde*).

Faumène, n. m. Manche de faux.

Fava, n. m. pl. Fanes de pommes de terre. (De *fabalia*, tiges de fève).

Fé, n. f. Faim. *Vôs solèyes ant fé* : vos souliers sont décousus, ouverts à la pointe.

Fédant, n. m. Morceau de bois obtenu en fendant un tronc ou une grosse branche en plusieurs pièces.

Fédasse, n. f. Fente, crevasse.

Fègne, n. f. Fange, marécage.

Fel, adj. Fort, vigoureux, vaillant : *il è attrapèye in fel cô d' pougne*; il a reçu un violent coup de poing.

Fénasse, n. f. Grandes graminées très grêles, que l'on rencontre surtout dans les taillis. Fig. Cheveux longs, rudes et en désordre.

Ferdâyî, v. intr. Frapper à grands coups sans but bien précis; gauler : *ferdâyî dès les peumes*; gauler les pommes. V. *flagaudèye*.

Fertiant, adj. Souple, en parlant du bois : *pou fâre des*

bonnes haûrts il faut du bos fertiant; pour faire de bonnes harts, il faut du bois bien souple.

Fessi, v. tr. Empailler les chaises. Entrelacer des osiers, de menues branches. Fr. *faisser*; anc. fr. *fesser*.

Femièrre, n. f. Fumée.

Feume-bos, n. m. Litt. bois à fumer. Tige du chèvrefeuille.

Ff, n. m. Ligneul.

Fiac, n. m. Ficaire Fausse-Renoncule. *Ficaria ranunculoides* Mönch.

Fidarchè (*tch*), n. m. Fil d'archal; fil de fer.

Fierot, n. m. Dim. de fier. Jeune vaniteux.

Figne-à-stran, n. m. Géotrupe stercoraire. *Geotrupes stercorarius* L.

Figni, v. intr. En parlant du porc : fouiller la terre avec le groin.

Filèye, n. m. Fil à coudre.

Firloque, n. f. Chiffon, lambeau d'étoffe.

Firloquf, n. m. Chiffonnier.

Flâ, adj. Qui est facilement pris de lassitude, particulièrement pendant les chaleurs. Mou, indolent.

Flâci, adj. Fané, flétri, qui n'a plus aucune vigueur. Se dit particulièrement en parlant des fleurs.

Flabaud, n. m. et adj. Doucereux, caressant.

Flache, n. f. Certaine étendue de terrain emblavé. *A flache*, loc. adv. Par grandes quantités.

Flachi, adj. Versé, en parlant des grains. V. intr. Fléchir sous le faix.

Flagaudèye, v. tr. Syn. de *ferdâyî*.

Flate, n. f. Bouse. Fig. Faible, sans force, en parlant d'une personne.

Flatèye, v. intr. En parlant de la vache : évacuer la bouse.

Flauve, n. f. Fable, conte.

Flé, n. m. Fléau à battre le grain.

Fleûr-du-tounoir, n. f. Litt. fleur de tonnerre. Anémone Sylvie. *Anemone nemorosa* L.

Fliji (*ɖʃ*), v. intr. Appuyer fortement en marchant sur une glace mince pour la faire fléchir.

Flijeû, n. m. Glace qui fléchit facilement.

Floches (*tch*), n. f. pl. Épillets de la linaigrette.

Floche (*tch*), n. f. Houppe. (Anc. fr. *floc*, *floche*; du lat. *floccus*, flocon).

F'naû, n. f. Fenaison.

Foch'lette, n. f. Forficule ou perce-oreille. *Forficula auricularia* L.

Foitage (*ɖʃ*), n. m. Fouettage. Vieille coutume qui consiste en ceci : le lendemain de Noël, les jeunes hommes se rendent, par petits groupes, au domicile des jeunes filles qu'ils ont fait danser à la fête (dans le pays gaumet on ne danse guère qu'à cette occasion), et reçoivent d'elles, pour prix de leurs bons offices, qui des noix ou des noisettes, qui des caramels, des dragées, etc. C'est le *foitage*.

Sans doute qu'autrefois on *fouettait* celles qui mettaient quelque difficulté à s'exécuter, d'où le terme *foitage* aurait pris naissance. Il paraît même que dans certaines localités cet usage existe encore et que les jeunes gens font leur tournée munis chacun d'un petit faisceau de verges.

Les enfants, qui trouvent l'occasion bonne, courent aussi par bandes, de maison en maison, sans s'inquiéter même s'il y a des jeunes filles, pour réclamer leur *foitage*. Ils disent en se présentant : « *Bonjou, j' vins qué m' foitage.* » Ce possessif est délicieux. Beaucoup de personnes n'échappent à leurs impor-

tunités qu'en tenant leurs portes fermées ou en faisant mine de leur donner, au moyen d'une bonne boussine, ce qu'ils demandent si innocemment.

Fône, n. f. Fourche en fer à trois ou quatre dents. *Fône fèn'resse*, fourche à deux dents et à long manche pour charger et décharger les récoltes.

Fônèt, n. m. Grosse guêpe très dangereuse.

Fouyan, n. m. Taupe commune. *Talpa europea* L.

Fouyan, n. m. Taupinière : *èpande les fouyans*.

Fouyeresse, n. f. Femme que l'on emploie pour le bêchage.

Fouyi, v. tr. Bêcher.

Foulèye, v. tr. Effacer avec le doigt ou l'éponge ce qui a été tracé à la craie sur un tableau ou sur une ardoise. Au jeu de cartes on dit par exemple : *foulèye in point* ou *foulèye n'rouye*, pour signifier effacer un trait. Dans les autres cas on dit *effacèye*.

Fourbateûre, n. f. Hydrophile brun.

Four, particule signifiant hors, au-delà, et au figuré marquant, excès, déviation.

Fourbouli, adj. Cuit à l'eau bouillante : *des crombîres fourboulies*.

Fourboûre, v. tr. Faire cuire à l'eau bouillante.

Fourbouyi (Su), v. pr. Se tromper dans des calculs.

Fourcrèchi, v. tr. Grandir au point que les vêtements deviennent en peu de temps trop courts : *il è fourcrèchi s'pantalon*.

Fourdormi (Su), v. pr. Dormir au-delà de l'heure fixée.

Fourgitan (ðj), n. m. Avorton.

Fourgitèye (ðj), v. intr. Avorter, en parlant des animaux.

Fourière, n. f. Bout de champ, humide, non cultivé et destiné à la pâture des bestiaux. (Anc. fr. *forière*).

Fourmougni, v. tr. Se dit en parlant de deux animaux domestiques, surtout des cochons, lorsque, étant élevés ensemble, l'un mange plus que l'autre et que celui-ci ne se développe pas à l'avenant du premier, *i gn'è inqu' du nos pouchés qui fourmougne l'aut'*, *i n'vint-m'si bin*; il y a un de nos cochons qui mange plus avidement que l'autre, celui-ci ne se développe pas aussi bien.

Fournagi (*ŷ*), v. intr. Mettre le pied dans une ordure

Fourné, n. m. Appareil de chauffage, poêle.

Fourpougni (**Su**), v. pr. Se luxer le poignet : *i n'sè-m' fourpougni*, il n'a pas donné grand' chose.

Fourséni, v. intr. Perdre beaucoup de sang.

Foute, v. tr. Donner, appliquer : *foute ène baffe, ène tògnè, ène pile*. Jeter, lancer : *foute des pierres, foute voûye, foute à l'uche; fous l'camp*, va-t-en vite. Ce mot est d'un usage très fréquent.

Fraîje, n. Fraise. Dict. *Autant n'fraîje dès la gueûye d'in leuye*; petit morceau. *La taye aux fraîjes*, le taillis aux fraises : chose longtemps cherchée et désirée : *nous y v'là à la taye aux fraîjes!*

Les enfants disent :

- « A la Pèn'coute
- » Fraîje qui boute;
- » A la Saint-Jean (dj)
- » Fraîje cudant;
- » A la Saint-R'mi
- » Rôte tes pèni ».

Ce qui signifie littéralement : A la Pentecôte, fraise en bouton; à la Saint-Jean, fraise cueillant; à la Saint-Remy, range tes paniers.

Fraîjî, n. Fraisier comestible. *Fragaria vesca* L.

Fragi (*ɔʃ*), v. tr. Battre du grain en tenant le chaume dans les deux mains et en frappant fortement les épis contre un mur ou sur un tonneau renversé. Blanchir les murs extérieurs d'une maison avec un lait de chaux que l'on applique au moyen d'un faisceau de menues verges trempées dans le liquide. Cingler : *i li è fragi n' cuche dès la figure*.

Frambâje, n. f. Fruit de l'Airelle Myrtille.

Frambâjî, n. m. Airelle Myrtille. *Vaccinium Myrtillus* L.

Frouyan, n. m. Entrefesson : échauffement au point de contact des fesses.

Frouye, n. f. Époque du frai des poissons et des batraciens.

Frouyi, v. intr. Frayer. (Anc. fr. *froier*, *froyer*).

Frouyi, v. tr. Froisser ; frotter vivement entre les mains une pièce d'habillement pour en extraire la crotte : *frouyèye vot' culotte, vot' gadin*.

Froumèye, v. tr. Fermer : *froumèye l'uche*. Adj. Fermée.

Froumîje, n. f. Fourmi.

Froumîjeû, n. m. Fourmilière.

Fruche, adj. En parlant des plantes-racines : creux, spongieux à l'intérieur : *in navé fruche*.

Fruchi, v. tr. Syn. de *cruchi*.

G

Gadin, n. m. Jupe commune de dessous.

Gad'li, n. m. Chevrier.

Gaffe, n. f. Jabot des oiseaux. Partie supérieure du devant d'une chemise.

Gaffèye, v. tr. et pr. En parlant des oiseaux : remplir, se remplir le jabot. Adj. Qui a le jabot rempli : *nôs ôyes sant bin gaffèyes*.

Gagi (ḡḡ), v. tr. Dresser procès-verbal pour délit dans les bois ou les campagnes.

Gaye, n. f. Chèvre. Dict. *I bâj' rout' n' gaye atèr' les cônes*; il baiserait une chèvre entre les cornes — il est extrêmement maigre.

Ça li vint coume les crottes au cul d'ène gaye; ça lui vient comme les crottes au cul d'une chèvre — il parle facilement, avec volubilité.

Gaye, n. f. Sorte de chevalet sur lequel on appuie une pièce de bois pour la scier en morceaux courts.

Gayette (â), loc. adv. A califourchon sur les épaules.

Gayot, n. m. Jeune taureau.

Gale, n. f. Gui blanc. *Viscum album* L.

Galaffe, n. m. Goinfre. On dit aussi goulaffe. (Anc. fr. *galavart, galifre*).

Gargossan, n. m. Escargot.

En rencontrant un escargot, les enfants disent : « *Escargot-gô-got, montre-moi tes deux cornes, j' te dirai où sont tes grand-père et grand' mère; ils sont à Paris-Rouen, où on sonne tant les deux cloches, din-dan, ban-ban* ».

Gargossan, n. m. Gorge; *sârrège l' gargossan*; saisir quelqu'un à la gorge. (Anc. fr. *gargate, gargète*). V. *potré*.

Gargotèye, v. intr. Grelotter : *ju gargote du fra*; je grelotte de froid.

Gargouyi, v. intr. Faire entendre des gargouillements : *mu vèt' gargouye*, mon ventre gargouille.

Gatyan, adj. Chatouilleux, au sens propre.

Gatîr, v. tr. Chatouiller, au sens propre.

Geâ (ḡâ), n. m. Geai. V. Chite du gea

Gendârme, n. m. Renflement terminal du spadice des aroïdées. Grande goutte.

Gent-môrt (â) (ɔʃ), loc. adv. *Sounèye à gent-môrt* : sonner le glas.

Gèran (ɔʃ), n. m. Giron.

Gére (ɔʃ), n. m. Gendre.

Gernâye (ɔʃ), n. f. Contenu du giron; ce qu'on peut prendre dans son tablier : *ène gernâye du peumes*.

Gin (ɔʃ), n. m. Bande de terrain, espace plus ou moins large occupé à la fois par un ou plusieurs travailleurs : *cude, cîlèye, cherbèye à gins*.

Ginolfe (ɔʃ), n. f. Grosse poignée de grain ou de son : *mettèye ène ginolie d' gruches*; mettez une poignée de son.

Gitan (ɔʃ), n. m. Essaim.

Gitèye (ɔʃ), v. intr. Essaimer.

Gitèye (ɔʃ), v. tr. En parlant de la lessive : couler.
V *lessive*.

Glâ, n. m. Iris Faux-Acore. *Iris Pseudo-Acorus* L.

Glajot (ɔʃ), n. m. Syn. de *glâ*.

Glaudinette, n. f. Narcisse des poètes. *Narcissus poeticus* L.

Glorieuye, adj. Vaniteux.

Glôt, adj. Friand.

Glowé, n. m. Motte de terre sèche.

Godin, n. m. Bouvillon.

Goulâye, n. f. Goulée.

Grabouyi, v. intr. Contrarier; causer de l'envie :
Ça t' grabouye co.

Grabouyi, v. tr. Gribouiller.

Grafinèye, v. tr. Égratigner.

Gratte-cul, n. m. Houx commun. *Ilex Aquifolium* L.

Grav'lf, n. m. Vairon ou véron lisse. *Phoxinus laevis* Ag.

Grêvète, n. f. Petit fragment de pierre : *j'â n' grêvète dès m' solèye*. Pl. Gravier . *ju mettrans des grêvètes dès not' cour* ; nous mettrons du gravier dans notre cour.

Gribarguigne, n. m. Grondeur ; toujours de méchante humeur : *vî grîbarguigne*.

Grougnan, n. m. Groin. Fig. *T'arè du grougnan* ; tu seras admonesté, on te fera des observations désagréables.

Groûlèye, v. intr. Grommeler. En parlant du chat, faire entendre un grondement sourd.

Gruches, n. f. pl. Son : *pu d' gruches quu d' farène*, plus de son que de farine, promesses vaines.

Gruelle, n. f. Petite prune jaune, assez commune.

Grumé, n. f. Gruau.

Gruselle, n. f. Groseille.

Grus'li, n. m. Groseillier.

Guernouye, n. f. Grenouille.

Dict. *C' n'è-m' lu la cause quu les guernouyes n'ant pont d' quèye* ; c'est un lourdaud, un niais.

Guernouyi, v. tr. Dépenser en peu de temps ; gaspiller : *il è bintôt euye guernouyi ses sous* ; il a eu vite dépensé son argent.

Gugni, v. intr. Pousser du coude.

Gufe, n. f. Quille : *jouèye aux guîes*.

Guinche, n. f. Femme de mauvaise vie.

Guminèye, v. intr. Rouler de mauvais projets : *qué quu t' gumines co?* quels mauvais desseins médites-tu encore ?

H

H non aspiré est précédé de guillemets.

Haccart, n. m. Qui n'a qu'un testicule.

Hachi (*tch*), v. tr. Tirer à soi. V. pr. S'ôter : *hachè-v' (tch)*, ôtez-vous de là.

Hach'rôle, adj. Difficile à manier.

Hagni, v. tr. Mordre brusquement : *vot' chin m'è hagni*; votre chien m'a mordu.

Hâye, n. f. Haie.

Hâyî, n. m. Ouvrier qui s'occupe de la plantation et de la réfection des haies.

Halâye, n. f. Abri de genêts ou de paille adossé à un mur battu du nord pendant l'hiver.

« **Halcotâye**, n. f. Petite charrée pouvant tenir entre les ridelles.

» **Halcotî**, n. m. Hàbleur; ouvrier qui travaille mal.

» **Halônâye**, n. f. Halenée. Ne s'emploie que dans cette expression : *boire d'in halônâye*; boire d'un trait, sans reprendre haleine.

» **Hamèye**, v. tr. Mesurer un espace à grands pas.

» **Hana**, n. m. Coupe, écuelle. Fr. *hanap*. — *Vî hana*, expression injurieuse par laquelle on désigne une vieille personne méprisante.

» **Handé**, n. m. Linges des enfants au maillot et, par extension, tout autre linge et vêtements; mais dans ce sens il est peu employé. *Allèye r'cude les handés*; allez recueillir le linge que l'on a mis à sécher. *Il è co min ses bons handés*, il a encore mis ses meilleurs vêtements.

» **Hand'lâye**, n. f. Fumier que l'on tire en une fois des étables.

» **Hand'lèye**, v. t. Enlever le fumier des étables.

» **Hanicroche** (*tch*), n. m. Qui manque de dextérité; maladroit. (Anc. fr. *hanicroche*, arme dont le fer était recourbé en crochet).

» **Han'tècliche** (*tch*), n. m. Mauvais ouvrier, qui n'a pas goût au travail.

» **Hape**, n. m. Hasple, instrument au moyen duquel on met en écheveau la charge de la bobine d'un rouet.

» **Haquin**, n. m. Paille hachée.

» **Haquineû**, n. m. Hache-paille.

» **Hâr**, interj. Cri du charretier pour indiquer la gauche.

» **Harcot**, n. m. Râteau à dents de fer, servant particulièrement à égaliser le cailloutis des routes.

» **Harlam** (*fàre*). Locution qui signifie briser, frapper sur les meubles à coups violents : *harlam su l' meub' !...* (Anc. fr. *arlam*, pillage).

» **Harna**, n. m. Manche de faux muni de quatre longues dents en bois, que l'on emploie pour le fauchage des céréales.

» **Harnèye**, v. tr. Briser les reins. Adj. A qui on a brisé les reins.

» **Harotte**, n. f. Mauvais cheval.

» **Harque**, n. f. Déméloir.

» **Hassoi**, n. m. Désordre, encombrement : *qué hassoi dès cûte chambe-là* ; quel désordre dans cette chambre !

» **Hâte**, n. f. Besoin pressant d'aller à la garde-robe : *j'à hâte du pichi*.

» **Hate**, n. f. Hêtre des forêts. *Fagus sylvatica* L.

» **Hat'relle**, n. f. Jeune hêtre.

» **Hatut'ries**, n. f. pl. Amas de vieux outils, d'objets disparates.

» **Haûrt**, n. f. Hart : *i n'vau-m' la haûrt pou l'pende* ; c'est un vaurien, un individu méprisable.

» **Hautans**, n. m. pl. Grains qui restent enveloppés de leurs balles après le vannage : *vous bârèye les hautans aux pouchés*.

» **Hauverlin** (*pèni d'*), n. m. Grande manne d'osier, en forme de tronc de cône renversé.

» **Havet**, n. f. Croc à deux ou à trois dents servant à tirer le fumier des étables. Houe à dents, employée pour le binage des pommes de terre. V. *dèhav'tèye*.

» **Hémèye**, n. des d. g. Vache ou bœuf à tête noire et blanche.

» **Hènette**, n. f. Nuque. *Si v'jerèye (dj), l'bon Dieu v'ter'rè la langue pa la hènette* ; si vous blasphémez, le bon Dieu vous tirera la langue par la nuque.

» **Henri-crochet** (*tch*), n. m. Être imaginaire, dont on fait un épouvantail aux petits enfants pour leur inspirer une crainte salutaire des eaux. « *Henri-crochet* les habite, leur dit-on ; si vous en approchez il vous saisira et vous entraînera au fond. »

Hérbe, n. f. Herbe.

Hérbe-aux-porés, n. f. Chélidoine majeure. *Chelidonium majus* L.

Hérbe-aux-pûces, n. f. Sureau Yèble. *Sambucus Ebulus* L.

Hérbe-au-sang, n. f. Achillée Millefeuille. *Achillea Millefolium* L.

Hérbe-du-môrt, n. f. Tanaisie commune. *Tanacetum vulgare* L.

Hérbe-du-pouché, n. f. Renouée des oiseaux. *Polygonum aviculare* L.

Hérbe Saint-Antoine, n. f. Renouée Persicaire. *Polygonum Persicaria* L.

Hérbe-sé-queuye, n. f. (Herbe sans queue). Ordure.

« **Hèt'**, interj. Cri du charretier pour indiquer la droite.

» **Heûque**, n. f. Voile noir épais dont les femmes s'affublent aux enterrements de proches parents. V. *S'ahéquière*.

» **Herèye (Su)**, v. pr. Se ruer, se précipiter sur...

» **Hiâye**, n. f. Un certain laps de temps : *v'là d'jè n' hiâye qu'il est voûye*; il y a déjà quelque temps qu'il est parti.

» **Hiërpe**, n. f. Herse.

» **Hiërpi**, v. tr. Herser.

» **Hinsi (Su)**, v. pr. Se frotter contre un corps dur pour calmer une démangeaison. Se dit surtout en parlant des animaux.

» **Hipèye**, v. intr. Pousser des cris de joie. (Angl. *Hip! hip!*).

» **Hiquette**, n. f. Hoquet.

» **Hisse**, n. f. Blouse, sarrau, souquenille.

» **Hobette**, n. f. Javelles dressées par faisceaux de deux ou trois et liées au sommet. (Anc. fr. *hobe*).

» **Hobette**, n. f. Baraque des douaniers. (Fr. aubète).

» **Hob'tèye**, v. tr. Dresser les javelles pour en opérer la dessiccation : *j'allans hob'tèye not' avône*.

» **Hodèye**, adj. Fatigué.

» **Hodôle** (*ô*), adj. Ennuyeux, lassant : *in ouvrage hodôle, in afant hodôle*.

Hoirs, n. m. pl. Héritiers, mais avec le sens d'enfants bruyants, difficiles et ennuyants : *v'la-ci co avu tous ses hoirs*; la voici encore avec tous ses bruyants enfants.

« **Holbrette**, n. f. Personne versatile. Mauvais client.

» **Holèye**, v. tr. Secouer fortement un arbre pour en faire tomber les fruits : *holèye les blosses*.

» **Holf**, n. m. Hâbleur : *c'est in holi*.

» **Holière**, n. f. Talus plus ou moins élevé qui soutient des

champs disposés en gradins sur le penchant d'une colline ou d'un monticule.

» **Hopsécrô**, n. m. Individu pesant, paresseux, qui ne va pas plus loin qu'on ne le pousse.

» **Hoqu'lèye**, v. intr. Tricher.

» **Hoqu'leuye**, n. m. Tricheur.

» **Horlâye**, n. f. Averse. V. *Caberlâye*.

» **Horlé**, n. m. Monticule; petite éminence.

» **Horquette**, n. f. Grosse motte isolée dans un terrain labouré : *il ètou pòsèye su 'n' horquette*.

» **Hossète**, n. f. Panier de forme ovoïde, ouvert à la partie supérieure et destiné surtout à contenir des œufs. Panier de pêche : *i gn'è-m' grand' chòse dès la hossète...*

» **Hosseû**, n. m. Sol mouvant dans les fanges.

» **Hossi**, v. intr. Vaciller, trembler, branler, osciller, chanceler : *la tâb' hosse, lu pléchi hosse, mu dèt hosse, la tér' hosse, i hosse*; c'est-à-dire : la table vacille, le plancher tremble, ma dent branle, le sol oscille, il est ivre.

« *Bè-v' da wârde, ça hosse. — Çu n'est rin, tout c' qui hosse nu teum mi* ». « Prenez garde, cela n'est pas solide. — Il n'y a pas de danger, tout ce qui oscille ne tombe pas. » Réponse ironique et à double sens.

« **Hossi**, v. tr. Secouer : *hossèye l'âbe*, secouez l'arbre.

« **Hosse-pot**, n. m. Grosse partie, où beaucoup d'argent est exposé.

» **Hoûf'**, adj. En parlant de la pâte : bien levée, très légère. Meuble : *la tére est bin hoûfé*.

» **Hoûlèye**, v. intr. Hurler, en parlant du loup, et souffler avec bruit en parlant du vent.

» **Houline**, n. f. Chenille. *Il è les houlines*; il a une maladie de langueur.

» **Houmèye**, v. tr. Humer : *houmèye in û*, humer un œuf.

» **Houpèye**, v. tr. Enjamber : *houpèye la hâye*, *houpèye l' rouché*.

V. intr. Appeler quelqu'un de fort loin : *houpèye, i vérè*; hélez-le, il viendra. — De *houp*! interj. qui sert à appeler.

» **Houppe**, n. f. Sommet d'un arbre.

» **Houppî**, n. m. Houppier. Ensemble des branches qui forment la cime d'un grand arbre et, par extension, l'arbre lui-même : *d' lèye l' bé houppî*; près du beau houppier.

» **Houpré**, n. m. Meulon que l'on fait à la fin de la première journée de fanage : *ju mettrans not' fon à houprés ané*. V. *mulé*.

» **Hourbalèye**, v. tr. Donner des coups, faire subir de mauvais traitements : *i hourbale su frère*.

» **Hourdèlèye**, v. intr. Se dit en parlant du bruit que produit le feu dans un poêle à fort tirage.

» **Hourète**, n. f. Chouette.

» **Hourlan**, n. m. Hanneton.

» **Housète**, n. f. Partie d'un bas auquel on a retranché la jambe. Y layi ses housette. Y trouver la mort.

Bayi des housèttes : joindre sur la glace un glisseur que l'on a devant soi, en le gagnant de vitesse.

» **Houspîr**, v. tr. Houspiller.

» **Howe**, n. f. Large houe employée surtout pour l'écobuage.

» **Howé**, n. m. Hoyau.

» **Howéye**, v. tr. Houer.

Huche, n. m. Porte. — V. fr. *huis*, d'où : à *huis clos*, *huissier*.

Huchia, n. m. Qui met les portes continuellement en mouvement.

» **Huchi** (*tch*), v. tr. Appeler.

Huchîr, v. intr. Mettre les portes continuellement en mouvement.

» **Huinclêye**, v. intr. Se dit en parlant du cri strident que pousse un cochon que l'on tire ou que l'on maltraite.

» **Hulté**, n. m. Baratte ».

J

Jalône, (*ɔʃ*), n. f. Dévidoir.

Jargô (*ɔʃargô*), n. m. Jars.

Jaunusse (*ɔʃ*), n. f. Bruant jaune *Emberiza citrinella* L.

Jean-bounhoume (*ɔʃ*), n. m. Pantin; figure dessinée grossièrement.

Jean-foute, n. m. Homme méprisable.

Jean-pounf (*ɔʃ*), n. m. Homme qui s'occupe sans nécessité des travaux réservés aux femmes, surtout de la cuisine.

Littéralement : qui aime à savoir si les poules ont *pounu* (pondu). On dit aussi simplement *pounî*.

Jean-routf (*ɔʃ*), n. m. Enfant qui court les rues.

Jèvé (*ɔʃ*), n. m. Javelle.

Jôbrisse (*ɔʃ*), n. m. Jeune enfant rieur, espiègle.

Joguette (*ɔʃ*), n. f. Féverole.

Jône (*ɔʃ*), n. m. Terme générique pour signifier oiseau : *in bé jône*, *in p'tit jône*. — Petits des animaux, particulièrement des oiseaux : *in nid d'carbô avu quat' jônes*. — Pénis.

Joque (*ɔʃ*), n. m. Perchoir des oiseaux. *A joque*, loc. adv. Au perchoir : *nôs pouyes sant à joque*; nos poules sont rentrées et perchées.

Joquèye (*ɔʃ*), v. intr. Tarder. Ne s'emploie guère que négativement : *nu joquè-m'* ; *i n'è-m' joquèye*.

Jouaffe (*ɔʃ*), n. f. Givre.

Joute (*ɔʃ*), n. f. Chou de Savoie.

Jowe (*ɔʃ*), n. m. Provision de fruits tenue en réserve dans une cachette.

Jupsin (*ɔʃ*), n. m. Rusé, espiègle, en parlant d'un jeune enfant.

L

Lace, n. f. Lacet à prendre les grives, les perdrix, etc.

Lâchi ou **Layi**, v. tr. Laisser : *lâchè-m' ou layiè-m' tranquille*.

Lait d'coulieuve (Lait de couleuvre), n. m. Euphorbe.

Lanzé, adj. Qui manque d'agilité, de prestesse.

Lanzinèye, v. intr. Lanterner, traîner en longueur.

Lapin, n. m. Mélange de betteraves cuites, d'eau chaude, de son et de regain, que l'on donne aux vaches fraîches de lait.
— Grande goutte.

Lâresse, n. f. Côté d'une maison qui se trouve entre deux pignons.

Lâtissan, n. m. Laiteron.

Laveû, n. m. Pierre ou planche inclinée du côté de l'eau, sur laquelle on frotte et bat le linge en le lavant.

Luchîve, n. f. Eau de lessive.

Luchîvèye, v. tr. Passer à l'eau de lessive.

Lèche, n. f. Carex des fanges.

Leuye, n. m. Loup. — Dictons : *I n' faut qu'in cô pou tuèye l' leuye* ; c'est-à-dire il ne faut qu'un effet du hasard pour réussir, pour faire fortune.

An n'y voi-m' pu quu l' leuye à s' cul — il fait une profonde obscurité.

Lète, n. f. Lente.

Leumèye, v. tr. Éclairer : *leumè-m'*, éclairez-moi.

Leum'rette, n. f. Feu follet.

Leûre (œ), n. f. Flaque de purin.

Lijôrde (ð), n. f. Lézard.

Lim'chourd, n. m. Esprit obtus.

Lim'çan, n. m. Limaçon.

Lirsan, n. m. Hérisson d'Europe. *Erinaceus europaeus* L.

Lobâ, adj. Flatteur.

Lobèye, v. tr. Flatter, aduler : *t'a-n ès menti, c' n'è-m' pou t' lobèye*; tu en as menti, ce n'est pas pour te flatter. Expression grossière, mais souvent employée.

Lôgne, adj. Lourdaud, simple d'esprit. (Anc. fr. *loigne*).

Loide, n. f. Éclair de chaleur.

Loidèye, v. unipers. Dégager des éclairs de chaleur. (Anc. fr. *enloder*).

Loyi, v. tr. Lier : *i n' fâ-m' pou loyi in boudin*; il ne travaille pas, il ne fait absolument rien.

Loyette, n. f. Jarretière.

Loyin, n. m. Lien.

Losse, adj. et n. Paresseux, indolent.

Loucet, n. m. Bêche. Fr. *louchet*.

Louc'tâye, n. f. Quantité de terre soulevée en une fois avec la bêche.

Louch'cart, n. m. Strabite.

Louquète, n. f. Soupirail : *la louquète du la-càve*. Petite

ouverture pratiquée au bas de la porte d'un poêle pour faciliter le tirage; petite pièce de métal qui ferme cette ouverture.

Louvètte, n. f. Besace.

Luché. Pelote de coton, de fil, etc.

M

Mâ, n. f. Maie, pétrin.

Machelle, n. f. Mâchoire et par extension la tête. (Triv.).

Magot, n. m. Estomac des oiseaux.

Mâyiette, n. f. Œillet d'agrafe.

Mâjan, n. f. Maison : *ène belle mâjan*; cuisine : *ju dîn'rans à la mâjan*, nous dînerons à la cuisine.

Mâjounâye, n. f. Maisonnée : *toute la mâjounâye*.

Malâji, adj. Malaisé, difficile.

Malengrougne, n. m. Grognon : *in lâ malengrougne*, un vilain grognon.

Mal'tan, n. m. Frelon, bourdon. (Anc. fr. *malot*; — *taon*, grosse mouche).

Mambournage (à), loc. adv. A foison.

Mancé, n. m. Monceau, tas. *Temèye à in mancé*, tomber en un monceau : s'affaïsser subitement.

Man'dâte, n. f. Mangeaille : *il est toujou prête, pou la man'dâte*.

Maniquet, n. m. Petit homme. Du flam. *manneken*.

Maquèye, v. tr. Frapper, assommer d'un coup violent. (Anc. fr. *macquer*).

Maquet, n. m. Coup violent.

Maquette, n. f. Têtard des batraciens.

Marcau, n. m. Matou.

Marchau, n. m. Maréchal-ferrant.

Marchau, n. m. Grosse fourmi noire des bois.

Mardienne, n. m. Petit juron familial : *oyi, mardienne*.

Marèdèye, n. m. Goûter : *portèye l' marèdèye à vot' père; pernèye vot' marèdèye.*

Marèdèye, v. intr. Goûter : *'né-z-a marèdèye, venez goûter.*

Marède, n. f. Goûter composé d'œufs cuits durs et de tartines, que les enfants vont faire à la campagne le dimanche de la mi-carême : *fâre la marède.* Le jour même : *c'est ané la marède*, c'est aujourd'hui la *marède*.

Margoulette, n. f. La bouche : *tâ ta margoulette*, tais-toi.

Mariâye, n. f. Mariée; danse de mai.

Parmi les vieilles coutumes chères au pays gaumet, l'une des plus dignes de fixer l'attention est certes la danse de la *mariée*.

Tous les dimanches de mai, après les vêpres, une troupe de fillettes, formant cortège à l'une d'entre elles et la conduisant par la main, va de porte en porte collecter pour la Vierge et danser la *mariée*. Choisie parmi les plus mignonnes, cette *mariée*, dont le nom dérive de Marie, est parée pour la circonstance; vêtue de blanc, les cheveux bouclés et rehaussés d'une élégante couronne, elle porte un bouquet à la main, une aumônière au bras et souvent à la ceinture quelques rubans empruntés à l'autel de la Vierge.

Aux portes des maisons où elles s'arrêtent, les fillettes forment cercle autour de la mariée et chantent d'abord la ritournelle suivante :

Mai, joli mai,
Joli mois de mai,
Aux trimazots.

Les trimazots ce sont les fillettes, la mariée et leur danse.

Elles entonnent ensuite une sorte de cantilène pendant l'exécution de laquelle la petite *mariée* va et vient dans le cercle de ses compagnes, marchant à pas mesurés et s'inclinant profondément chaque fois que le nom de Jésus est répété, ce qui arrive fréquemment.

Les couplets chantés pendant la danse varient notablement suivant les localités; voici, à titre de curiosité, ceux qui paraissent le plus en faveur.

1.

- « Me promenant parmi les prés,
- » Mon doux Jésus j'ai rencontré,
- » Mon cœur vole, vole, vole,
- » Mon cœur vole vers les cieux.

- » A ses genoux me suis jetée;
- » Ma fille, que me demandez ?
- » Mon cœur vole, vole, vole,
- » Mon cœur vole vers Jésus (ou vers les cieux).
- » L'humilité, la charité.
- » — Ma fille vous les aurez;
- » Mon cœur vole, etc.

- » En paradis quand y serez,
- » Avec les anges vous chanterez :
- » Mon cœur vole, etc.
- » Te Deum et Laudate,
- » Ce sera pour l'éternité.
- » Mon cœur vole, vole, vole,
- » Mon cœur vole vers les cieux.

2.

- » Jésus s'en va parmi les champs,
- » Sa mère le suit tout en pleurant,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.

- » Où allez-vous, mon cher enfant ?
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.

- » Je m'en vais à Jérusalem,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.

- » N'y allez pas, mon cher enfant,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.

- » Les Juifs y sont, vous trahiront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.
- » Au visage vous cracheront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus,
- » Couronne d'épines vous mettront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus.
- » A une croix vous attacheront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus. »
- » Le côté droit vous perceront,
- » Jésus, sainte-Marie, mère de Dieu, Jésus. »

Après la danse, la mariée présente son aumônière à la personne en l'honneur de qui la ronde a eu lieu ; celle-ci y dépose une pièce de monnaie ou bien fait don d'une couple d'œufs, que reçoit une des suivantes. L'argent recueilli, ainsi que celui qui provient de la vente des œufs est consacré à l'ornementation de l'autel de la Vierge ou à l'accroissement de son trousseau.

La collecte est suivie d'un gracieux remerciement exprimé dans les termes suivants :

- « Nous vous remercions, monsieur (madame ou mademoiselle)
- » De la bonté que vous avez.
- » Ce n'est pas pour nous qu' nous demandons,
- » C'est pour la Vierge et son enfant.
- » Marie priera son fils (*bis*)
- » Qu'il vous le rende en paradis. »

Si c'est d'un jeune homme que la *mariée* a sollicité la générosité, les chanteuses auront soin d'ajouter en finissant :

- « Nous vous remercions, monsieur,
- » De la bonté que vous avez.
- » Nous priérons la Sainte-Vierge
- » Qu'elle vous envoie une belle maîtresse.
- » Ce n'est pas pour nous qu' nous demandons, etc. »

La danse de la mariée n'est pas limitée au pays gaumet ; on

la retrouve en Lorraine et même, paraît-il, jusque dans les Vosges.

Matan, n. m. Menton.

Mat'nèye, adj. Tourné, en parlant du lait.

Maûle, n. f. Marne; terre glaise. (Anc. fr. *marle*).

Maûlière, n. f. Marnière. (Anc. fr. *marlière*).

Maû-mu-r'vint, n. m. Litt. Mal me revient. Personne revêche.

Maûrlèye, v. tr. Amender au moyen de la marne : *maurlèye in prèye*.

Mâzé, n. m. Mai — rameau de verdure dont on garnit les rues à l'occasion d'une procession. Arbre que l'on plante devant la demeure d'un fonctionnaire nouvellement élu.

Mé, n. f. Main.

Mèbayl (Su), v. pr. Mal distribuer les cartes.

Mêche, n. m. Jardin.

Mégeûre (dg), n. f. Crèche. V. *bènaÿe*.

Mente, n. f. Mensonge.

Menterie, n. f. Synon. de mente.

Mèploche, adj. et n. Perclus, privé momentanément de l'usage d'un membre; — qui se sert maladroitement de ses mains.

Merdeuye, n. m. Poltron; qui manque de fermeté.

Mèrseûl (*tout*), loc. adv. Absolument seul.

Méscient, n. m. Semblant : *fâre, nu mi fâre méscient*; faire semblant, ne faire semblant de rien.

Meûran (œ), n. m. Fruit de la ronce.

Miâye, n. f. Mets composé de pain réduit en petits morceaux et trempé dans du lait froid.

Miôle, n. f. Moëlle.

Mirguet, n. m. Lilas commun. *Syringa vulgaris* L.

Misse, n. f. Rate : *i n'è pon d' misse* ; il n'a pas de patience, il ne sait attendre. (Ital. *milza* ; allem. *milz*, même signif.)

Mitounâye, n. f. Pain trempé dans du café au lait.

M'nuehâde, n. f. Viscères d'un porc qui vient d'être tué.

Môye, n. f. Meule.

Mômian, n. m. Jeune enfant désagréable. Fr. *môme*.

Môre, v. tr. Moudre : *môre lu gré, lu cafè*.

Morfîr, v. intr. Mâchonner : *i morfie toujou*, il a toujours quelque chose en bouche.

Morgnif, n. m. Homme acariâtre, sournois.

Môrt-aux-véges, n. f. Vermifuge.

Moûchan, n. f. Ce que l'on trait en une fois : *nôs vaches ant bayi 'n' boune moûchan*.

Mouchet, n. m. Moineau.

Mouchiau, n. m. Mouche des fruits à pépins. Partie d'un sac qui dépasse la corde avec laquelle il est lié.

Mouchîr, v. tr. Emoucher.

Mouchotte (dch), n. f. Sécrétion du nez.

Moulâye, n. f. V. *dossâye*.

Moulu, adj. Harassé.

Mousinèye, v. unipers. Bruiner.

Mousinètte, n. f. Pluie fine, bruine.

Mouss'ré, n. f. Mousse (plante).

Mouyette, n. f. Mouilloir des fileuses.

Muffe, n. m. Bourru, butor (français : *mufle*).

Mujé, n. m. Museau.

Muj'lèye, v. tr. et adj. Museler.

Muj'lière, n. f. Muselière.

Mulé, n. m. Tas de foin que l'on fait à la fin de la deuxième journée de fanage. V. *houpré*.

Mussi, v. tr. Enfermer, cacher : *mussèye les pouchés*, faites rentrer et enfermez les porcs; — *où est-i mussi?* où est-il caché.

Muté, n. m. Genou.

Mutian, n. m. Méteil.

Mûtin, n. m. Mutin, obstiné, têtue.

N

Nâchîâ (*tch*), n. m. Qui ne touche aux aliments que du bout des dents, qui n'a jamais d'appétit.

Nâchîr (*tch*), v. intr. Manger peu, sans appétit.

Nareuye, adj. Délicat sur la propreté des aliments. Dicton : *pu niche pu nareuye*; c'est souvent une personne malpropre qui fait le plus facilement la dégoûtée.

Nènèt, n. m. Sein : *pére lu nènèt, bayi l' nènèt*.

Nénot, n. m. Diminutif de nain, nabot, très petit homme.

Népî, n. m. Néflier d'Allemagne. *Mespilus germanica* L.

Neû, n. f. Le soir : *à la nœ*, au soir. Nuit : *par nœ*, pendant la nuit.

Neûgnan, n. m. Noyau.

Neûjette, n. f. Noisette.

Neûjèttî, n. m. Coudrier noisetier. *Corylus avellana* L.

Neûtîe, n. f. Nuitée. La nuit : *il è plû toute la nœtîe*, il a plu toute la nuit.

Niau, n. m. Nichet.

Nicdouille, n. m. Niais, imbécile, pleutre.

Niche, adj. Sale, malpropre. Dicton : *i n' pirè-m' su les*

niches bêtes; à l'heure où il se lève, il ne marchera pas sur les vilaines bêtes, il fait grand jour depuis longtemps.

Nich'lot, n. m. Salaud; ordurier dans ses propos.

Nich'reuye, adj. Qui manipule des choses malpropres ou qui en parle souvent; qui ne se nettoie pas.

Nich'tèye, n. f. Saleté : *i gnè des nich'tèyes dès l' gré*, il y a des saletés dans le grain. *C'est n' nich'tèye*, c'est un individu méprisable.

Niquâye, n. f. Nichée : *niquâye du pouyans, du pouch'lans*.

Nivètte, n. f. Nid de poule, caché ordinairement dans les greniers à fourrage.

Node, v. tr. Sentir, exhaler une odeur : *ça node la violette*.
Flairer : *node ène rōse*.

V. intr. Fleurer : *v'là 'n' fleur qui node bon*.

Noir-bos, n. m. Nerprun purgatif. *Rhamnus cathartica* L.

Noireur, n. f. Nuée orageuse.

Nônet, adv. Non fait.

Ncume, **Noum'dan**, adv. N'est-ce pas?

Nounette, n. f. Épingle ordinaire.

Nounf, n. m. Étui à épingles et à aiguilles.

●

Ochan, n. m. Dernier morceau d'un pain.

Oche, n. m. Os : *i n'è qu' la pé et les oches*; il n'a que la pean et les os.

Oche, n. f. Cheville de fer qui retient la roue dans l'essieu.
(Anc. fr. *heuce*).

Oyi, particule affirmative. Oui.

Oj'lette, n. f. Rumex Oseille. *Rumex acetosa* L.

Oj'lette du berbis, n. f. (Oseille de brebis). *Rumex Petite Oseille. Rumex acetosella L.*

Oliette (ø), n. f. Œillette Pavot somnifère. *Papaver somniferum L.* Diction : *an li arou bouchi l' cul avu in gré d'ôliette* ; il a été pris d'une grande frayeur.

Orjôle, n. f. Érable champêtre. *Acer campestre L.*

Ortolan, n. m. Marmouset, galopin.

Ouaye! interj. Eh! *Ouaye! qué quu v' fèye?* Eh! que faites-vous?

Oursu, adj. Hérissé : *v'là 'n' vache qu'è l' poil moult oursu* ; voilà une vache qui a le poil tout hérissé.

Owe, n. f. Eau. Diction : *i vau-m' plé s' cul d'owe* ; c'est un propre à rien, un paresseux.

P

Pachône, n. m. et adj. Enfant ou jeune homme contraint en société, n'osant parler : *c'est in pachône.*

Palâdèye (Su), v. pr. Flâner, marcher sans but. Fr. *balader.*

Palot, n. m. et adj. Paresseux, indolent : *qué gros palot* ; — *t'è mout palot.*

Panne, n. f. Visière. Rebord d'un chapeau.

Pansu ou **Pansard**, n. et adj. Goulu, goinfre. Sous les fenêtres d'une maison où se fait une noce, les enfants vont crier :

- « Saint Pansard n'a pas soupé ;
- » S'il vous plaît, lui en donnez :
- » Un morceau de chaud pâté
- » Et un verre de vin,
- » Comme au père capucin. »

Pantoufe du la Vierge, n. f. Lotier corniculé. *Lotus corniculatus* L.

Pâquette, n. f. Buis toujours vert. *Buxus sempervirens* L.

Parfand ch'min (dch), n. m. Chemin creux. Litt. profond chemin.

Parpounan, n. m. Très petit œuf d'oiseau de basse-cour.

Paroune, n. f. Palonnier.

Passau, n. m. Passage étroit dans une haie, fermé d'une clôture basse que l'on peut aisément enjamber.

Pateré, n. m. Rustre; homme très mal élevé.

Patereau, n. m. Terrain inculte, prairie sèche où l'on ne récolte pas de foin et que l'on fait pâturer.

Patoûyi, v. tr. Manier d'une façon rude ou indiscreète.

Pau, n. f. Part : *la pau du bon Dieu*; la chambre à air dans l'œuf cuit dur.

Paûme, n. f. Épi.

Paûmèye, v. intr. Épier — se former en épi.

Pavine, n. f. Chiendent Dactyle. *Cynodon dactylon* Pers.

Pé, n. m. Pain : *il è bin la moiti du s'pé kœt*; il ne vivra plus autant qu'il a vécu. *Pé guégnant, pé mégeant* (dg); qui vit au jour le jour.

Pé, n. m. Fruit des malvacées.

Pé, n. f. Peau : *fâre des pés d'runaud*; faire des peaux de renard — dégobiller.

Pé d' coucou, n. m. Oxalide Petite-Oseille. *Oxalis acetosella* L.

Pèchan, n. m. Poisson : *boire la mer et les pèchans*; avoir une grande soif.

Pèchône, pr. ind. Personne : *i gn'è pèchône*, il n'y a personne.

Pégne-du-leuye, n. m. Cardère sauvage. *Dipsacus sylvestris* Mill.

Pèle, n. m. Poêle. Pièce contiguë à la cuisine, où se tient habituellement la famille; chambre commune où se trouve le poêle : *ju dîn'rans an pèle*.

Pèlètte, n. f. Épluchures de pommes de terre, de fruits, etc.
— Peau, en terme de mépris : *c' n'è-m' grand' chose du sa pèlètte*; c'est une personne méprisable.

Peme, n. f. Pomme.

Pemf, n. m. Pommier.

Pemette, n. f. Jaune de l'œuf.

Pénâye, n. f. Pièce de toile confectionnée dans les ménages.
Dans la Lorraine belge on cultive le lin et le chanvre. Le travail de ces matières textiles s'y pratique sur une assez grande échelle et est réservé exclusivement aux femmes. Après la récolte elles procèdent successivement aux opérations du rouissage (*la rôde*), du broyage (*brouyi*) et du teillage (*rèqueure*). Le filage se fait en hiver. Pendant les longues soirées de cette monotone saison, les rouets sont en mouvement dans la plupart des maisons; certaines personnes engagent même des fileuses de profession pour toute la durée de l'hiver. Le fil produit par ce long travail sert à confectionner la *pénâye*. Le tissage se fait également sur les lieux; il y a des tisserands dans la plupart des villages V. art. *buâye*.

Pénf, n. m. Panier.

Perèye, v. tr. Verser le premier bouillon qu'ont donné les pommes de terre ou autres légumes.

Pétan, n. m. Étincelle.

Pette, n. f. Peur. *Fam. Il è euye n' bèle pette*; il a eu une fière peur.

Peû, n. m. Pou Diction : *les pæ's l' még'rant*, les poux le

mangeront — c'est un paresseux qui finira dans la misère et la malpropreté.

Peû d'bos, n. m. Cloporte ordinaire. *Oniscus murarius* Cuv.

Peûchet (*tch*), n. m. Pouce. On dit, pour dénommer les doigts : *pœchet*, *lâridèt*, *grande dame*, *Jean d' la saû*, *p'tit crouteau coin-coin qui n'a jamais mangé d' boudin*.

Peûciâ, n. m. Qui cherche ses poux. Fig. Ladre (avare).

Peûcir, v. intr. Épouiller.

Peuyeuye, n. m. Pouilleux.

Pî, n. m. Pied. Pis (mamelle des quadrupèdes domestiques).

Piche (*tch*), n. f. Cénelle.

Pichi, v. tr. Uriner.

Pichotte, n. f. Urine.

Pîlâ, n. m. Piaulard.

Pflèye, v. intr. Piauler. Crier ou pleurnicher sans cesse.

Pflaû, n. m. Bouvreuil vulgaire. *Pyrrhula europea* Vieill.
— V. *pioune*.

Piôlant, n. m. Enfant bruyant, pleurard.

Pîpfe, n. f. Oiseau imaginaire : « *J'â trouvèye in bé nid...* »
— « *Oyi, in nid d' pîpfe, qui gn'è rin si an n'y chîe.* » « J'ai trouvé un beau nid .. » — Oui, un nid de pîpfe, où il n'y a rien si on n'y ch... »

Pinsan ou **Èpinsan**, n. m. Pinson ordinaire. *Fringilla cælebs* L.

Pinsans, n. m. pl. *Avoir les pinsans* : avoir l'onglée.

Pioune, n. f. Pivoine des jardins. *Pæonia officinalis* L.

Pioune, n. f. Syn. de *pîlaû*.

Pipe, n. f. Narcisse Faux-Narcisse. *Narcissus Pseudo-Narcissus* L. — Morceau : *ène pipe du boudin*.

Pîtèye, v. intr. En parlant de la vache : lancer avec force un pied de derrière.

Pîtèye, v. intr. Piéter : *i vòrou bin r'pîtèye à la masse*; — il voudrait bien pouvoir recommencer, il ferait en sorte de mieux agir.

Pîwiche (*tch*), n. m. Vanneau.

Plaquette, n. f. Planchette qui ferme le guichet d'un confessionnal. Par extension, refus d'absolution.

Plat d'ôsière, n. m. Petite claie à tarte. V. *volette*.

Platé, n. m. Écuelle de bois. Anc. fr. *platel*.

Plène, n. m. Plane. Platane à feuilles d'érable. *Platanus acerifolia* L.

Pleûquâ, n. m. Qui demande sans cesse, en pleurnichant.

Pleûquèye, v. intr. Demander en pleurnichant.

Plôve, n. f. Pluie.

Pluchi (*tch*), v. tr. Ramasser grain à grain : *pluchi des faynes*, ramasser des faînes une à une.

Plûre, v. unip. Pleuvoir.

Pô, adv. Peu.

Pochi, v. tr. Faire des taches d'encre sur un devoir, dans un cahier, etc.

Poiche, n. m. Pois cultivé. *Pisum sativum* L.

Poirasine, n. f. Colophane. (Litt. *poix-résine*).

Pône, n. f. Peine.

Poquette, n. f. Pustule produite par la vaccination et la variole. Se dit de la maladie même : *il è les poquettes*, il a la variole. (De poche, petite poche).

Porchf (*tch*), n. m. Porcher. V. *acude*.

Porette, n. f. Poireau. — Ail Poireau. *Allium Porrum* L.

Ossi var quu porette; aussi vert qu'un poireau. Cette comparaison s'emploie au propre et au figuré.

Pôrge (*pòrdj*), n. m. Tas de fumier à proximité des étables.

Pôrgière (*pòrdjyèr*), n. f. Fosse à fumier.

Possan, n. m. Pot de grès ou de terre cuite vernie, dans lequel on fait crêmer le lait. (Anc. fr. *poçon*, *posson*).

Potèt, n. m. Petite excavation circulaire dans le sol. Dimin. de *pot*.

Potré, n. m. Synon. de *gargossan* : *sârrèye l' potré*.

Pouché, n. m. Pourceau. Homme ordurier.

Pouch'lan, n. m. Porcelet : *la foire aux pouch'lans*; *niquâye du pouch'lans*.

Pouch'lèye, v. tr. Cochonner.

Pouchel'rfe, n. f. Polissonnerie.

Pougne, n. m. Poing.

Pouyan, n. m. Poussin.

Pouye, n. f. Poule. Dictons : *ène pouye qui pond in û tous les jous c'est n' boune pouye*; une poule qui pond un œuf tous les jours est une bonne poule — raison d'un joueur qui fait régulièrement son point; est applicable également dans d'autres circonstances. On dit parfois seulement : « *Ène pouye qui pond in û tous les jous...* », laissant le reste en suspension; c'est l'interlocuteur qui achève. — *Il est sèrieû coume ène pouye qui piche*; il est sérieux comme une poule qui pisse — il veut paraître sérieux. *I faurout ène grande pouye pou li pére in vége au cul*; il a de longues jambes.

An li f'rout croire quu les pouyes pounant s' les saû èt qu'elles devallant pa la houppe; on lui ferait croire que les poules pondent sur les saules et qu'elles descendent par la cime. — C'est un benêt.

Pouyette, n. f. Poulette.

Pouyette, n. f. Petit gâteau que l'on fait pour les enfants le jour de la cuisson hebdomadaire ou à l'occasion d'une fête : *si v' ètèye genti an v' frè 'n' pouyette*; si vous êtes gentil on vous fera une *pouyette*.

Pounasse, n. f. Lit qu'on fait rarement et qui garde l'empreinte du corps.

Pounf, n. m. V. Jean-pouni.

Pouralèye, v. intr. Se remuer beaucoup, aller et venir sans cesse dans la maison : *qué quu t' pourales?*

Preume (à), loc. adv. Seulement : *v' arivèye à preume?* Vous arrivez seulement?

Prèvisant, adj. Regardant, trop ménager.

Prigni, v. intr. En parlant des vaches : rester sans manger ou ne manger que très peu dans un mauvais pâturage : *nôs bêtes ant co prigni, an l' voit bin*; nos vaches sont encore restées sans manger, on le voit bien.

Prôné, n. m. Porte de jardin ou de prairie faite seulement de deux montants et de trois ou quatre traverses en bois grossier.

Prow'lèt, n. m. Épervier, oiseau de proie.

Puant, adj. Vaniteux.

Puantine, n. f. Infection, puantise.

Pucelle, n. f. Cerisier-à-grappes. Vulg. *Merisier-à-grappes*. *Cerasus padus* D. C.

Pûje, n. m. Puits.

Pûjeû, n. m. Puisoir.

Pûji, v. tr. Puiser : *j'u m' va pûji d' l' owe à la rivière*; je vais puiser de l'eau à la rivière.

Pûji (su), v. pr. Avoir pris de l'eau dans ses chaussures :

ju m'â pûji dès les prèyes. V. intr. Prendre eau : *mes solèyes pûjant*; mes souliers prennent eau.

Putré, n. m. Sorbier des oiseleurs. *Sorbus aucuparia* L.

Pusé, n. m. Vesce cultivée. *Vicia sativa* L.

Pusèye, v. tr. Peser. Coutume du pays gaumet : *pusèye les fîes*.

Au mois de mai, vers le soir et surtout à la sortie du salut, les jeunes gens, réunis par petits groupes, attendent ou cherchent les jeunes filles pour les *peser*. Aussitôt qu'apparaissent les premières, à l'issue de l'office, il se produit dans la foule une bousculade générale. Poursuivies par les guetteurs, qui essayent de les saisir, elles fuient en jetant des cris. Plusieurs pourtant sont bientôt atteintes et subissent incontinent le *pesage*. Un des jeunes gars en prend une par la taille, un autre la saisit par les pieds et de cette façon ils la soulèvent à une certaine hauteur, pendant qu'un troisième passe en se courbant sous ce pont vivant. Ils la remettent ensuite sur ses pieds : elle est *pusèye*.

On ne pèse qu'une fois la même personne. Des scènes semblables se continuent pendant tout le mois jusqu'à ce que la plupart des jeunes filles aient subi le *pesage*. Il n'y a guère que les plus agiles ou... les plus laides qui y échappent.

Q

Qué ou **Quér**, v. tr. Chercher, aller à la recherche : *qué quu t' vins qué?* que viens-tu chercher?

Ne s'emploie qu'à l'infinitif.

Quertan, n. m. Creton. Se dit par ironie des maux qui se développent quelquefois autour de la bouche.

Queuye, n. f. Queue. Dictons : *il è autant d'idèyes qu'in chin è d'poils à la queuye*; il a autant d'idées qu'un chien a de poils

à la queue — se dit d'une personne extrêmement versatile. — *C'est l'ceu qui tint la queue d' la péle qu'est l'pu ahalèye*; c'est celui qui tient la queue de la poêle qui est le plus embarrassé — celui qui est chargé des soins du ménage sait mieux que personne ce qu'il en coûte de soucis et de peines.

Queu d' chèt ou **Queueye du chèt**, n. f. Prêle des champs. *Equisetum arvense* L.

Queme, n. f. Écume.

Quemèye, v. tr. Écumer : *quemèye l' pot*. V. intr. Se couvrir d'écume : *v'là l' pot qui queme*.

Quem'resse, n. f. Écumoire.

Quem'rètte, n. f. Petite écumoire.

Queûrfe, n. f. Charogne. (Litt. *curée*). Femme de mauvaises mœurs.

Quf, pron. interrog. Qui ?

A la question *qui* ? réitérée par une personne qui n'a pas bien entendu un nom cité, l'interlocuteur impatienté répond : « *C' n'è-m' des quis, c'est des fourchettes* ».

Quf, n. f. Cuillère.

Quf d' pot, n. f. Louche.

Quîrfe, n. f. Cuillerée.

Quieulâye, n. f. Écuellée.

Quieule, n. f. Écuelle. (De *scutella*).

Quirf-fte ! interj. Cri pour appeler les poules.

R

Râbie, n. des d. g. Pingre.

Rabôrèye (su), v. pr. En parlant de certains animaux, principalement des poissons : s'enfoncer, se retirer dans un trou. V. *bôre*.

Rabowan, n. m. Roquet hargneux, qui aboie sans cesse.

Racassi, v. tr. Recevoir dans les mains un objet qui a été jeté en l'air.

Rachichi (su), (*tch, tch*), v. pr. Litt. devenir comme une *chiche*. Se ratatiner. Adj. Ratatiné.

Raclôre, v. tr. Enclore de murs, de haies, etc. Emprisonner : *an l' frè raclôre*, on le fera emprisonner.

Racrapotèye (su), v. pr. Ramener les cuisses et les talons vers le corps, particulièrement au lit quand il fait froid. Litt. Se mettre à la façon des crapauds.

Racrâtî, adj. Ridé et desséché.

Racrâtîr (su), v. pr. Se rider, se dessécher.

Rafir (su), v. pr. Se réjouir d'une chose qui doit prochainement arriver : *ju m' rafî des vacances*.

Rafoûrâye, n. f. Herbe verte que l'on va couper dans les taillis, au bord des chemins, sur les talus, etc , pour servir de fourrage : *j'allans à la rafoûrâye*.

Rafroumèye, v. tr. Mettre sous clé.

Ragad'lèye (*fâre*), v. intr. Tourmenter, obséder, agacer en débitant des fadaises, des niaiseries.

Raglènèye, v. tr. Ramasser les fruits laissés après la récolte : *raglènèye les pemes*.

Ragosse, n. f. Trognon de chou.

Ragoutèye, v. tr. Boire, par gourmandise, les dernières gouttes laissées dans les verres : *ragoutèye les verres*.

Ragûgi, v. tr. Aiguiser, émoudre.

Rayi, v. tr. Arracher : *rayi in dèt, les crombires*; arracher une dent, les pommes de terre.

Rayie, n. f. Masse d'herbages qui remplissent le lit de

certains cours d'eau, tels que renoncules aquatiques, conferves, etc.

Ramanc'lèye, v. tr. Rassembler, réunir : *ramanc'lèye les bêtes*. Mettre en monceau : *ramanc'lèye l' fon*; mettre le foin en tas, en meulons.

Ramôre, v. tr. Rémoudre.

Rambîre, n. f. Pomme de terre. Altération de *crombîre*.

Rampe, n. f. Lierre grimpant. *Hedera helix* L.

Rampo (ð), n. m. Au jeu de quilles, partie égale, même nombre de quilles de chaque côté : *fâre rampò, avoir rampò*.

Ranichi, v. tr. Salir de nouveau ce qui venait d'être remis en état de propreté : *il ant dèjè ranichi not' pèle*; ils ont sali de nouveau notre poêle (chambre).

Rânlèye, v. tr. Râler, haleter.

Rapîtèye, v. tr. Remettre des pieds neufs aux bas.

Raquèye, v. tr. Frotter fortement une allumette pour l'enflammer.

Rassache (*tch*), n. m. Truble ou trouble, filet de pêche.

Rassarèye, v. tr. Saisir une femme ou une fille par la taille et l'embrasser : *rassarèye les fies*.

Rassersîr, v. tr. Rentraire, reprendre.

Rat, n. m. Lubie : *c'est co in rat qui passe*; c'est une lubie qui lui passe par l'esprit.

Rauch'nèye, v. tr. Enlever, ramasser tout, ne rien laisser, surtout en parlant des fruits : *il ant bin rauch'nèye tous les nêjètî*; ils ont nettoyé tous les noisetiers, ramassé jusqu'à la dernière noisette. — Adj. Même signif

Ravau, n. m. Ravine.

Rawardèye, v. tr. Attendre : *rawardè-m', j'a r'vèrans assène*; attendez-moi, nous retournerons ensemble.

R'boulètte (à la), loc. adv. A rebours, en sens contraire : *rutournèye coume ène tripe à la r'boulètte*; mettre à l'envers, comme on ferait d'une tripe.

R'bulets, n. m. pl. Farine grossièrement blutée.

(¹) **R'chaudèye**, v. tr. Passer à l'eau bouillante les vases dans lesquels on a fait crêmer le lait. (Forme pleine : *ruchaudèye*).

R'cugn'tèye, v. intr. Jouer, deux ou plusieurs perdants entre eux, pour savoir qui payera seul la partie.

Règuèmène, n. m. Vieux radoteur : *tâgè-v', vî règuèmène*; taisez-vous, vieux radoteur.

Remèye, v. intr. Ruminer, en parlant des animaux : *remèye sa patôere*, ruminer sa pâture.

Rèqueûre (œ), v. intr. Au jeu de cartes, faire une levée : *wâtèye d' rèqueûre*; tâchez de faire une levée. — V. tr. Teiller.

Reûle, n. m. Eau répandue sur un pavé ou un plancher : *il è r'véchi la saye, i gn'è in bé rœle su l' pléchi*; il a renversé le seau, l'eau est répandue sur le plancher.

Reume, n. f. Rhume : *il è la reume*; il a un rhume. — Diction : *Ça est trop chaud pou sa reume*; — il élève trop haut ses prétentions, il éprouvera des désillusions.

Reûpe, n. f. Érucation, rot. On dit aussi : *grâces d'Allemand*, et parfois on ajoute : *les pouchés à fant ostant*. — Grâces d'Allemand, les pourceaux en font autant.

Reûpèye, v. intr. Érucer, roter.

(¹) L'élision de l'*u*, n'a pas lieu quand le mot est employé isolément ou lorsqu'il est précédé d'une syllabe-consonne :

ène pé d' runand;

dès l' rucudeû;

ju va l' rplouï;

Après une syllabe-voyelle, l'*u* s'élide;

in p'ût r'naud;

in nû r'cudeû; *ju l' va r'plouyî*.

Réus (uce), adj. Réduit à néant, perdu, ruiné : *il est réus*; c'est fini de lui.

R'finâ, n. m. Rôdeur, finassier.

R'gibaud (*ɔʃ*), n. m. Reginglette.

R'gibèye (*ɔʃ*), v. int. En parlant d'une pièce qui fait ressort; se détendre brusquement.

Riblette, n. f. Morceau étroit et long que l'on abat en découpant une étoffe. — Fig. Terrain long et étroit.

Rîe, n. f. Longue grappe d'ognons, d'ails, etc., liés par les queues : *rîe d'ugnans*, grappe d'ognons.

Riglot, n. m. Rigolle.

Rîre des gros dêts (rire des grosses dents). Expression qui signifie *pleurer*.

Rîve, n. f. Bord d'un cours d'eau. *Mette à la rîve* : étendre du linge sur un pré, à proximité du bord de l'eau, pour le blanchir en l'arrosant.

Rivèye, v. tr. Arracher à la main les feuilles vertes du hêtre pour en faire des paillasses.

Rivian, n. m. Liseron des champs et liseron des haies. *Convolvulus arvensis* L. et *Convolvulus sepium* L.

R'montrance, n. f. Ostensor.

R'mussi, v. tr. Faire rentrer et enfermer les porcs : *allèye r'mussi les pouchés*.

R'naquèye, v. intr. Vomir, en parlant des animaux, surtout du chat. V. fr. *renâcler*.

R'naudèye, v. intr. Renarder. — V. *fàre des pés d'runaud*. Se dit aussi d'une cheminée dans laquelle le vent refoule la fumée vers l'intérieur : *not' chim'nâye runaude*; *not' fourné r'naude*.

V'là not' fâé qui r'naude, lu tè va chégi (tch, dg.); voilà notre feu qui *r'naude*, le temps va changer.

On dit aussi *r'poussi*, repousser.

R'nos, n. m. pl. Octave de la fête communale; réjouissances qui ont lieu à cette occasion : *fâre les r'nos*.

Rôbote (ò), n. f. Petit chausson (pâtisserie) qui contient une pomme.

Rochi (*tch*), v. tr. Jeter, lancer : *rochi des pierres*.

Rôchîr, v. tr. Ronger un os.

Rôde, n. f. *Mèt' à la rôde* : rouir le lin et le chanvre.

Rôdèye, v. tr. Rouir.

Rôyi (ò), v. tr. Rouler les yeux, les écarquiller : *i rôye deux û coume in vichô*; il roule, il écarquille deux yeux comme un putois.

Roiynette, n. f. Très petite poule et très petite pomme.

Rôquian, n. m. Trognon de fruit.

Roro, n. m. Grelot.

Rôtèye, v. tr. Ranger, mettre de côté : *rôtèye vòs bagages*, *rôtèye les cârtes*; rangez vos habillements, rangez les cartes.
— Adj. Mort et enterré : *vou-l' là rôtèye*; le voilà mort et enterré.

Rouché, n. m. Ruisseau. Diction : *tôn'-s-y l' rouché*;ournes-y le ruisseau — se dit à qui demande sans mesure : « *M'man, bayè-m' co cinqu' francs, allèye* ». — « *Oyi tât', tôn'-s-y l' rouché*. Trad. : Maman, donnez-moi encore cinq francs, je vous prie. » — « *Oui-dà !ournes-y le ruisseau* ». Ce qui signifie : demande-moi d'un coup tout ce que j'ai.

Roufèye, adj. Qui a le poil serré, épais : *v'là in chèt qu'est bin roufèye*. — Chaudement habillé : *i n'arè-m' fra, il est bin roufèye* — il n'aura pas froid, il est bien habillé.

Roûye, n. f. Raie, ligne, sillon. Dictons : *Temèye à la roûye*, tomber dans la raie — être à bout de forces, épuisé. — *I n'è-m' au chû d' ses rouyes*; il n'est pas au bout de ses raies — il aura des déboires, des revers.

Roûyot, n. m. Gâteau percé d'un trou circulaire au milieu.
V. *Cout' à-bras*.

Roûyé, n. m. Trace d'une roue sur le sol.

Routeû, n. m. Chemin servant pour la vidange des campagnes et le passage du bétail.

R'sin d' mèye, n. m. Raisin de mai (forme pleine : *rusin*.)
Botryche Lunaire. *Botrychium Lunaria* Sw.

R'bâre, n. m. Synon. de *rampô*, forme pl. *rubâre*.

R'boulèye, v. tr. Replier l'extrémité d'un clou ou d'un autre objet pointu. — Adj. Qui a l'extrémité repliée. Fig. Revêche : *t'è co mout r'boulèye anô* ; comme tu es encore revêche aujourd'hui.

R'chuèye, v. tr. Ressuyer, sécher : *lu vèt va r'chuèye not' avône* ; le vent va ressuyer notre avoine. — Adj. Ressuyé : *i n'è-m' co r'chuèye drî les orèyes* ; il n'est pas encore ressuyé derrière les oreilles — c'est un blanc-bec qui se mêle à la conversation des grandes personnes.

R'cude, v. tr. Recueillir et mettre en javelles ce qu'un faucheur abat. Ramasser les œufs dans les nids des poules.

R'cudeû, n. m. Tine, baquet recueillant les eaux.

Rue, n. f. Roue : *i gu'è-m' pu bèsoin d' ça quu d' cinq' rues à in ché* ; il n'est pas plus besoin de cela que de cinq roues à un chariot. C'est une chose qui ne sert à rien.

Rue Saint-Bernard, n. f. Arc en-ciel. En le voyant apparaître, les enfants disent : « *La rue Saint-Bernard, trois jous bés, trois jous lês, trois jous coume i fâ* ». — La roue Saint-Bernard, trois jours beaux, trois jours laids, trois jours comme il fait.

Rue, n. f. pl. *Fâre des rues* : faire des ricochets sur l'eau.

R'fachi, v. tr. Remmailloter.

R'fessi, v. tr. Rempailler. V. *fessi*.

R'finèye, v. tr. Déterrer au figuré : *où è-t-i ètèye r'finèye ça* ?
Où a-t-il déterré cela ?

Rugolusse, n. m. Réglisse glabre. *Glycyrrhiza glabra* L. Jus des rhizomes en extrait desséché noir : *in batan d' rugolusse*; *du rugolusse*. *Rugolusse du bos* ou *bos d' rugolusse*, les rhizomes séchés de la plante.

R'huchi (*tch*), v. tr. Rappeler : *allèye r'huchi vot' père*. V. *huchi*.

Rûjôle (*ò*), adj. Importun, piaulard : *afant rûjôle*.

R'mus'rèye, v. intr. Vomir à la suite d'excès de boisson. Synon. de *r'naudèye*.

Rûne, adj. *Rûne sabe* (sable) : terrain peu productif, où le sable domine.

R'pachi, v. tr. Repaître, en parlant des animaux : *r'pachi les ch'fau*. Adj. Repu : *les ch'fau sant r'pachi*.

R'pitèye, v. intr. Rebondir : *les chiques rupitant su l' pavèye*; les billes rebondissent sur le pavé. — Repousser : *su fusique rupite*; son fusil repousse.

R'pîtèye, v. intr. V. *pîtèye*.

R'plouyi, v. tr. Replier. — Adj. Rembarré; remis à sa place : *il è ètèye subtilement r'plouyi*.

R'sougni, v. intr. Appréhender, craindre, redouter : *ju r'sougne du m'a-n allèye*; j'appréhende de m'en aller.

Rûtèye, v. intr. Grogner, crier, en parlant du cochon : *nôs pouchés ant fé, i rûtant*; nos cochons ont faim, ils crient.

Rututu, n. m. Planures faites au rabot.

R'véchi, v. tr. Renverser, répandre : *r'véchi in touné, r'véchi d' l'owe*; renverser un tonneau, répandre de l'eau.

R'wâti, v. tr. Regarder : *qué qu' vous r'wâtèye?* que regardez-vous. — V. intr. Prendre soin : *r'wâtèye bin à vôs bagages*; prenez bien soin de vos habillements.

R'vinette, n. f. Retour en arrière d'une boule ou d'une bille qui a rencontré un obstacle : *c'est 'n' guê d'là r'vinette*; c'est une quille abattue par le retour de la boule.

R'zoguèt, n. m. Violent contre-coup.

S

Sabots, n. m. pl. Fleurs de l'aconit Napel.

Saboule, n. f. Verte réprimande.

Sache (*tch*), n. m. Sac.

Sachfe (*tch*), n. f. Sachée.

Saye, n. f. Seau.

Sayi, v. tr. Goûter : *sayez in pô not' bière*; goûtez notre bière. (Anc. fr. *sauer*).

Sayfe, n. f. Contenu d'un seau : *ène sayfe d'owe*, un seau d'eau.

Sayin, n. m. Saindoux.

Saint-François, n. m. Empreintes que les enfants font sur la neige en s'y étendant et en écartant les bras latéralement.

Sanre, n. f. Troupeau commun de porcs. V. *acude*. (Anc. fr. *soundre*).

Sartouye, n. f. Lamproie de ruisseau ou de Planer. *Petromyzom branchialis* L.

Saû, n. f. Saule. Dicton : *an li f'rout croire quu les pouyes pounant s' les saû èt qu'elles dèvallant pa la houppe*; on lui ferait croire que les poules pondent sur les saules et qu'elles en descendent par la cime. C'est un bonasse, un lourdaud.

Saûr, n. m. Terrain écobué.

Saurtèye, v. tr. Écobuer : *saurtèye in trûche*; écobuer un terrain improductif.

Sé, prépos. Sans : *il est sé l' sou*; il est sans argent.

Séch'ran (*tch*), n. m. Prairie très sèche et peu productive.
V. *Trûche*.

Selle-bueresse, n. f. Grand trépied en bois sur lequel on place le cuvier à lessive.

Sèran, n. m. Partie la plus fine et la plus belle du lin teillé.

Seûgnan, n. m. Sureau noir. *Sambucus nigra* L.

Sîquette ! Interj. Cri pour appeler les oies.

S'lo, n. m. Soleil. *S'lo boutant*, soleil couchant.

Snèye, n. m. Moutarde des champs ou moutarde sauvage.
Sinapis arvensis L.

Soi, n. f. Soif. « *J'à soi* ». — « *Piche èt s' bois*. » « J'ai soif... » — « Pisse et bois ». (Trivial).

Soile, n. m. Seigle. (Anc. fr. *soile* — lat. *secale*).

Sonrèye, v. intr. Dormir profondément en ronflant. (Triv.)

Soquette, n. f. Grosse souche; morceau d'un tronc d'arbre.
Comp. *I dô coume ène soquette*; il dort profondément.

Sos'nèye, v. intr. S'associer pour exécuter un travail long et difficile; mettre en commun, pour exécuter ce travail, un même nombre de chevaux.

Sosson, n. m. Associé. (Anc. fr. *soçon*, du lat. *socius*).

Sougne, n. f. Soin : *p'tits afants, p'tites sougnes*; petits enfants, petits soins. — *A sougne*, loc. adv. Inquiet, embarrassé : *nu t' mette-mi à sougne*; ne t'inquiètes pas.

Soûyerie, n. f. Scierie.

Souyètte, n. f. Scie. (Anc. fr. *soie*).

Souyeûre, n. f. Sciure.

Souyeuye, n. m. Scieur.

Dicton : *V'là l' neuve,*
Dit l' souyeuye;

voilà le nœud, dit le scieur ; ce qui veut dire : voilà la difficulté.

Soumantière, n. f. Cimetière.

Sourbatte, v. tr. Battre superficiellement, sans délier les gerbes.

Stran, n. m. Étron. (Triv.). — *Stran d' mouche*, chiure de mouche.

Suc, n. m. Sucre.

Suc-du-gaye, n. m. Gaillet Grateron. *Galium aparine* L.

Suquèye, v. intr. et tr. Cossier, heurter de la tête, en parlant des chèvres et des moutons : *not' gaye suque* ; *elle è suquèye l' chin*. V. *tuquèye*.

T

Tâjèye, à la 2^e pers. du plur. ; **tâ-t'**, à la 2^e pers. du sing.

Cette expression signifie proprement *taisez-vous*, *taïs-toi*, n'ajoutez rien à ce que je vous demande, ne faites point d'objection, acceptez sans mot dire.

Tâjèye affirme ou nie avec plus de persuasion : *oyi, tâjèye* ; *nònd, tâjèye*, ou bien marque une prière plus instante : *'nex-à* (venez-en) *avu mi, tâjèye* ; venez donc avec moi. **Tâjèye** c'est l'impératif *taisez* ; au singulier on dit *tâ-t'*. Et bien des gens du pays croient parler français en traduisant ces mots par *taisez*, *taîte* : *oui, taisez* ; *oui, tais-te*.

Tanfinèye, v. intr. Haleter.

Tartelle, n. f. Crécelle. — Fig. *Babillarde*. V. *brouyan*.

Tartellèye, v. intr. Agiter une crécelle. Fig. Babiller.

Tarnfr, v. intr. Éternuer.

Târzi, adj. Attardé.

Taule, n. f. Table.

Taûpé, n. m. Troupe, rassemblement de bêtes : *j'â foutu 'n' pierre dès l' taupé*; j'ai jeté une pierre dans le tas.

Tèch'ran, n. m. Tisserand.

Tèché, n. m. Synon. de dizeau (*dîjé*). Il y a toutefois entre ces deux expressions une différence notable de signification. Le *dîjé* est un tas de dix gerbes, le plus souvent couchées : *mèt' l'avône à dîjés*; dans le *tèché* les gerbes sont toujours dressées, en nombre variable — huit à quinze — et recouvertes d'une *cossette*, autre gerbe disposée sur le tas en forme de toit pour le garantir de la pluie.

Tède, v. tr. et intr. Tendre, disposer, placer : *tède des côrdes, des vivrous*. Diction : *i tède à toutes les nasses*; — tout lui est occasion à profit.

Tempounette, n. f. *Fâre la tempounette*, cirer ses cheveux, les arranger avec soin, particulièrement sur les tempes.

Tèran, n. m. Tiroir.

Terri, n. m. Aire de cuisine faite en béton.

Tiyant, adj. Très souple, en parlant du bois.

Tissi, v. tr. En parlant des petits des animaux, teter : *mettèye tissi l' vé*.

Tôgnie, n. f. Taloche.

Toquâye, n. f. (de *estoc*, souche). Plant de pommes de terre.

Toquèye, v. tr. Ne s'emploie que dans l'expression : *toquèye in bon fâé*, faire un gros feu. V. int. Frapper : *toquèye à l'uche*, frappez à la porte; *toquèye pu fôrt*, frappez plus fort.

Toquet, n. m. Homme court, trapu et très fort.

Torchette (*tch*), n. f. Torche de paille placée dans un champ pour indiquer que l'occupation en est interdite.

Torinèye, v. intr. Se dit d'une vache qui, étant en chaleur, monte sur les autres.

Tot, n. m. Talon, ce qui reste des cartes après la distribution.

Toûyâ, n. m. Farfouilleur.

Toûye, n. f. Toile d'une pailleasse, d'un matelas. Anc. fr. : *toie*.

Touyette, n. f. Taie d'oreiller, de coussin.

Toûyi, v. intr. Farfouiller. V. *trifouyi*.

Toûyisse, n. m. Mets fait d'un mélange d'œufs et de lait cuits ensemble.

Touné, n. m. Tonneau. — *Touné-à-buâye*, cuve à lessive. *Boire les secs et les tounés*, être pris d'une grande soif.

Tounoir, n. m. Tonnerre. *Feur du tounoir*; Anémone Sylvie.

Tourèt, n. m. Rouet.

Tourté, n. m. Tourte. Syn. de *rouyot*.

Tourtous, pr. ind. Tous : *il i ètintourtous*, ils y étaient tous. (Anc. fr. *trestout*).

Tout-ci, Tout-là, loc. adv. Ici, là : *'nex-à tout-ci; allèye tout-là*.

Toutèye, v. intr. Au jeu de cartes, entrer d'un atout.

Tout-plé, loc. adv. Beaucoup : *j'a-n â tout-plé*. Litt. *tout plein*.

Touzet, n. m. Croûte de lait; pellicules qui couvrent le corps des jeunes oiseaux.

Trâ, n. m. Trait d'attelage.

Traveûre, n. f. Abat-foin.

Trèché (*tch*), n. m. Grappe de noisettes. Trèché.

Trèlèye, v. intr. En parlant de la pluie ou des fruits tombant d'un arbre que l'on secoue fortement : *qué plôve, coume elle trèle*; quelle forte pluie, comme elle tombe dru! *Çu vè-là*

n' larè-m' ène blosse su les âpes; elles trèlant coumè si an les hollout; ce vent impétueux ne laissera pas une prune sur les arbres; elles tombent comme si on les secouait.

Trèmeûre, n. f. Trémie.

Trèmois, n. m. Fourrage formé d'un mélange, d'avoine, de vesces et de féveroles que l'on coupe à l'état vert.

Trempounette, n. f. Pain trempé dans du café au lait.

Tressautèye, v. intr. Tressaillir, faire un soubresaut.

Treuye, n. f. Truie. — Comp. iron. et triv. : *il èst fier coume in pœ s' l'orèye d'ène treuye*; il est fier comme un pou sur l'oreille d'une truie. — Jeu : *j'allans jouèye à la treuye*.

Treuyette, n. f. Jeune truie.

Treûtîr, v. tr. Rouler dans la poussière ou dans la boue : *il l'è trêti dès la leûre*; il l'a roulé dans le purin. V. pr. Même signification. V. *vétrîr*.

Triaque, n. m. Thériaque. *Marchand d'triaque à quat' sous la boîte* : hâbleur, fier-à-bras.

Trich'mande, n. f. Petite fille espiègle.

Trifouyi, v. intr. Farfouiller. Syn. de *toûyi*.

Trigaudèye, v. tr. Frelater, adultérer les boissons.

Trimâr, n. m. Tintamarre.

Troufe, n. f. Tourbe. (Allem. *torf*).

Trowèye, v. tr. et adj. Trouer, troué. Dict. *Ça n'è-m' chœ dès in pot trowèye*; la nouvelle ne s'en perdra pas.

Trowière, n. f. Trouée dans une haie.

Trûche, n. m. Pré très sec et peu productif. V. *Sèch'ran*.

Tujan, n. m. Large plaque de fonte qui est la base du foyer.

Tupin, n. m. Vaisseau quelconque de cuisine.

Tuqué, n. m. Chicot : *tuqué d'èpine*. Balai usé : *tuqué*

d' raman. Jeunes plumes des oiseaux : *i n'ant-m' co les tuqués floris*; les barbes des plumes ne sont pas encore sorties de leurs gaines.

Tuquèye, v. tr. et intr. En parlant de la vache : heurter de la tête. V. *suquèye*.

U

U ou **Uye**, n. m. Œil. *Il è euye les û pu grands quu l' vèt*; il a eu les yeux plus grands que le ventre : il n'a pu manger ce qu'il s'était servi.

V

Vaché, n. m. Cercueil. (Du bas lat. *vascellum*).

Vachette (*tch*), n. f. Colchique automnal, surtout à l'époque de la fructification.

Vayin, n. m. Pelle à feu.

Valerien, n. m. Vaurien, dans le sens le moins mauvais.

Vanloche (*tch*), n. f. Grand auvent couvrant une cour en partie.

Var-pèchière, n. f. (Litt. *Vert-pêcheur*). Martin-pêcheur. *Alcedo hispida* L.

Var-bouc, n. m. Être imaginaire tenant à la sorcellerie. Juron familier : *ah ! l' var-bouc, qué tè*; (De l'allemand. *wer-bock*, homme-bouc).

Vau (à), loc. prèpos. Parmi, dans. *A vau la ville*, dans le village. *Allèye à vau la ville*, c'est aller passer une partie de la journée chez des parents ou des amis, pour y causer, s'y amuser en travaillant : *elle est à vau la ville avu s' tourèt*; elle est dans le village avec son rouet.

Il n'y a guère que les femmes qui aillent à *vau la ville*.

Avau-ci; à vau-là, loc. adv. Par ici, dans cet endroit-ci;

par là, dans cet endroit là : *i gn'è-m' bécô d' nâjettes à vau-ci; ju vèrans voir à vau-là*; — il n'y a pas beaucoup de noisettes dans cet endroit-ci; nous irons voir par-là.

Vé, n. m. Veau. Dicton : *ça lî prè coume la chitte aux vés*; ça lui prend comme la diarrhée aux veaux; — il prend brusquement une résolution.

Véche, n. m. Ver. Dict. *I faurout ène grande pouye pou lî père in véche au cul*; il faudrait une grande poule pour lui prendre un ver... — il est haut monté sur jambes.

Vessie, n. f. Appellation générique des silènes.

Vèt', n. m. Ventre. Dict. *C'est l' vent' du ta mère*; cela ne t'arrivera jamais plus.

Vétrîr, v. tr. et pr. Vautrer, se vautrer. V. *trâtîr*.

Vichô, n. m. Martre putois. *Mustela putorius* L.

Vicotèye, v. intr. Vivre pauvrement, chétivement.

Viette, n. f. Vilebrequin.

Vivrou, n. m. Verveux.

Volette, n. f. Syn. de *Plat d'ôsière*.

Vôte, n. f. Crêpe, pâtisserie.

Voûye, n. f. Voie, chemin : *la voûye des môrts, la voûye d'au bos*; le chemin des morts, le chemin du bois. *Tapèye voûye, foute voûye*, jeter sur la voie, se débarrasse. — Parti : *il est voûye*; litt. en voie, en route; il est parti.

Voûyette, n. f. Sentier : *j'a vèrans pa la voûyette*; nous irons par le sentier.

W

Wâfe, n. f. Gaufre.

Wayin, n. m. Culture et semailles d'automne.

Wâmèye, n. m. En parlant du cochon : *flamber* ; passer à la flamme pour en brûler les poils.

Wâme, n. f. Brandon, torche de paille enflammée qui sert à flamber le cochon.

Wape, n. f. Guêpe. Fig. Femme méchante, acariâtre.

Wardèye, v, tr. Garder : *i wârde les vaches*.

Wazan, n. m. Gazon.

Z

Ziglette, n. f. Petit poisson indéterminé : *i n'è-m' prin 'n' ziglette* ; il n'a pas pris le moindre poisson.

VOCABULAIRE ENFANTIN.

- Bibine**, n. m. Bonnet.
Bibique, n. f. Chèvre.
Bîbîre, n. f. Pomme de terre.
Bicot, n. m. Dent.
Bôbô (*ô*), n. m. Mal.
Caca, n. m. Saleté, excrément.
Châchâ, (*tch*), n. f. Viande.
Chocho (*tch*), n. m. Soulier.
Chouchou (*tch*), n. m. Cochon.
Cocâ, n. m. Œuf.
Cocote, n. f. Robe, vêtement.
Colâ, n. pr. Nicolas.
Dâdâ, n. m. Cheval.
Dôdô, n. m. Lit. — *Fâre dôdô*, dormir.
Gègè, **Gege** (*ôj*), n. pr. Joseph.
Griot, n. m. Pou.
Gugusse, n. pr. Auguste.
Lili, n. pr. Henri.
Meumeu (*mœmœ*) ou **Mômô**, n. f. Vache.
Mimile, n. pr. Émile.
Mîmîse, n. f. Chemise.
Mimisse, n. m. Chat.
Minote, n. f. Main.
Nânâ, n. m. Lit. Dormir : *fèye nânâ*, dormez.
Nènèt, n. m. Sein.
Nonnon, n. m. Oncle.
Pipisse, n. f. Urine. *Fâre pipisse*, uriner.
Pîtot, n. m. Pied.
Sâça, n. pr. François.
Tatâ, n. f. Tante.
Toutou, n. m. Chien.
Vélot, n. m. Veau.
-

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 16^e CONCOURS DE 1895.

(SATIRES & CONTES).

MESSIEURS,

La satire et le conte, c'est-à-dire deux des formes les plus familières à l'esprit wallon, celles qu'affectionne peut-être le plus cette race plutôt gaie que sentimentale, plutôt railleuse qu'enthousiaste qui est la race wallonne ! Il semblerait que le concours qui y appelle nos poètes dût chaque année nous apporter un contingent important d'œuvres délicates ou piquantes, gracieuses ou spirituelles, voire même de pièces portant le cachet de cette joyeuse mais inoffensive gauloiserie, que le wallon ne déteste pas. Si nous avons le droit de concevoir une telle espérance, nous avons le regret de constater qu'elle a été déçue cette année. Aucune des quatorze œuvres présentées au 16^e concours en 1895 ne mérite l'impression. Plusieurs ne sont que la versification telle quelle d'historiettes qui traînent un peu partout. Aucune n'a le fini, la légèreté de touche, la grâce des

détails que tant de nos poètes ont su mettre dans le conte, le trait acéré, l'aimable ironie, l'observation juste qui font le charme de tant de nos pièces satiriques. Les meilleures portent la trace de cette hâte, de cette négligence que nous avons eu plusieurs fois le regret de signaler aux concurrents comme le principal défaut dont ils ont à se défendre et qui est trop accusé cette fois pour que le jury puisse proposer de récompenser aucune des pièces soumises à son examen.

Les membres du Jury :

MM. P. D'ANDRIMONT,
JOS. DEFRECHEUX,
ARN. RASSENFOSSE
et H. HUBERT, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 13 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions.

En conséquence les billets cachetés joints aux pièces, ont été brûlés séance tenante.

Société Liégeoise de Littérature Wallonne.

RAPPORT SUR LE 17^e CONCOURS DE 1895.

CRAMIGNONS & CHANSONS.

MESSIEURS,

Plus heureux que ceux qui se sont essayés dans la satire et le conte ont été les auteurs qui ont adopté la forme plus facile de la chanson, notamment celle qui est pour ainsi dire favorite au pays de Liège, le cràmignon.

Des vingt-deux pièces qui ont été présentées au 17^e concours, il en est peu qui n'aient quelque qualité. Mais en raison de la facilité même du genre, le jury s'est considéré comme obligé de se montrer plus sévère et de ne distinguer que des œuvres ayant un réel mérite. Deux ont surtout attiré son attention. C'est un cràmignon portant le n^o 16 : *Nosse jône timps* et une chanson portant le n^o 18 : *Nosse pitite mame*. Dans toutes deux, l'idée est heureuse et la langue bien wallonne. Quelques légers défauts qu'un

peu plus de soin aurait fait disparaître, ne nous permettent toutefois de proposer pour ces deux pièces que la médaille de bronze. Elles figureront cependant avec honneur dans nos publications.

Le Jury :

MM. P. D'ANDRIMONT,
JOS. DEFRECHEUX,
ARN. RASSENFOSSE
et H. HUBERT, *rapporteur.*

La Société dans sa séance du 13 avril 1896 a donné acte au jury de ses conclusions.

M. Emile Gérard, de Liège et M. Charles Derache, de Liège, se sont fait connaître comme étant, le premier, l'auteur de la pièce intitulée : *Nosse pitite mame* et le second, l'auteur de la pièce intitulée : *Nosse jône timps*, qui ont obtenu des mentions honorables.

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

Nosse jône timps

CRAMIGNON

PAR

Charles DERACHE.

AIR : *Mès sabots laridondaine....*

DEVISE :

Av' oyôu, les vîx ?...

MÉDAILLE DE BRONZE.

1.

Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jônèsse
Li coûr batte pus reûd,
Areû-t-on même ine blanke tièsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

2.

Areû-t-on même ine blanke tièsse,
Li coûr batte pus reûd,
Lès sov'nances riv'nèt timpèsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s' jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

3.

Les sov'nances riv'nèt timpèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Houye s'on n'sé pus bogî d'plèce
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

4.

Houye s'on n'sé pus bogî d'plèce,
Li coûr batte pus reûd,
On s'riveû jône et plein d'foice
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

5.

On s'riveû jône et plein d'foèce,
Li coûr batte pus reûd,
Hantant Marèye ou Nanèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

6.

Hantant Marèye ou Nanèsse,
Li coûr batte pus reûd,
On allève à totes lès fièsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

7.

On alléve à totes lès fièsse,
Li coür batte pus reûd,
Tot t'nant s'belle crapaude po l'brèsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx!

8.

Tot t'nant s'belle crapaude po l'brèsse,
Li coür batte pus reûd,
Comme on s'sintéve rikokèsse....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

9.

Comme on s'sintéve rikokèsse,
Li coür batte pus reûd,
On èsteû fir di s'maitrèsse;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

10.

On èsteû fir di s'maitrèsse,
Li coür batte pus reûd,
Elle féve tourner totes les tièsse,
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx!

11.

Elle fève tourner totes les tièsse,
Li cœur batte pus reûd,
Puis 'ne fève arrivé so l'plèce....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

12.

Puis 'ne fève arrivé so l'plèce,
Li cœur batte pus reûd,
La wisse qu'on dansève à foice....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

13.

La wisse qu'on dansève à foice,
Li cœur batte pus reûd,
On sintève dès p'titès bièsse....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

14.

On sintève dès p'titès bièsse,
Li cœur batte pus reûn,
Vis qu'magnî lès jambe timpèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

15.

Vis qu'magnî lès jambe timpèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Et sins fer ni kèsse, ni mèsse....
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

16.

Et sins fer ni kèsse, ni mèsse,
Li coûr batte pus reûd,
On s'enondève d'ine plainte pèce ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

17.

On s'enondève d'ine plainte pèce,
Li coûr batte pus reûd,
Puis qwand l'nute èsteû bin s'pèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

18.

Puis qwand l'nute èsteû bin s'pèsse
Li coûr batte pus reûd,
Ossi nâhî qu'on poû l'èsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse !
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

19.

Ossi nâhî qu'on poû l'esse,
Li coûr batte pus reûd,
On 'nnè rallève tot è lièsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

20.

On 'nnè rallève tot è lièsse,
Li coûr batte pus reûd,
Et comme on n'èsteû nin d'glèce ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

21.

Et comme on n'èsteu nin d'glèce,
Li coûr batte pus reûd,
On s'fève dès doucès carèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

22.

On s'fève dès doucès carèsse
Li coûr batte pus reûd,
Waitîz qu'vos oûye ni s'mouyèsse
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

23.

Waitîz qu'vos ouye ni s'mouyèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Çoula fai plorér l'vîyèsse ;
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

24.

Çoula fai plorér l'vîyèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Mins ç'n' èst nin sûr di tristèsse,
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

25.

Mins ç'n'èst nin sûr di tristèsse,
Li coûr batte pus reûd,
Areû-t-on même ine blanke tièsse,
Qwand c'è qu'on r'tuse à s'jonèsse,
On è-st-hureûx,
On rouvèye sès creûx !

Nosse pitite mame

PAR

Emile GÉRARD.

AIR : *Beau lilas.*

DEVISE :
J'y tûse co !

MÉDAILLE DE BRONZE.

Qwand, trop timpe, nosse mère mora,
I d'mora,
Nosse sour po miner l' manège ;
Lèye-même n'esteu qu'ine èfant ;
A doze an,
Comme elle mostra dè corège !

Nos l' noumîs « p'tite mame » turtos ;
J'èl veu co,
A pône pus haute qu'ine chèiyre,
Qu'elle nos féve dire, tour-à-tour,
Li bonne sour,
A pîd dè lét, nos priyîre.

Elle si féve vèye si vol'tî !
Nos l' hoûtis

Comme nosse prôpe mère, à 'ne parole;
Ji veu co s' visège contint,

A matin,
Qwand 'lle nos èvoyîve è scole.

Avou si p'tit bleu vantrain,
L'air hâtain,
Elle ni pierdève nin 'ne munute,
Et tot-fér c'esteut d' trotter
Et d' frotter,
Dè matin jusqu'à l' neûre nute.

C'esteu plaisir di l'oyî
Gazouyi
Bouwant, montêye so 'ne passète,
Qwand ses bais ch'vè neûr disfait,
A hopai
Ritoumit so s' blanke hanète !

Jône fèye, elle n'a mâye jâsé
D' s'amuser,
Et d' cori les bal, les fièsse.
Elle aima mîx si d'vèrti
Inte ses p'tit,
Qu'ont-st-avu tote si jônèsse !

Nenni, ji n' sâreu rouvî,
Mi qu'è vîx,
Nosse sour di si douce sov'nance !
Si no mi r'mowe co todîs,
Qwand j'èl di,
Et m' cour è plein d' rik'nohance !

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ.

ANNÉE 1896.

Séance du 13 janvier. Le bureau pour 1896 est ainsi constitué :

MM. Nicolas LEQUARRÉ, président ;
Charles-Auguste DESOER, vice-président ;
Julien DELAITE, secrétaire ;
Charles DEFRECHEUX, trésorier ;
Joseph DEFRECHEUX, bibliothécaire-archiviste.

La Société adopte le programme des concours de 1896 qui a été inséré p. 493 du T. XXXVI des publications.

Séance du 10 février. La Société a reçu la traduction par M. Courtois, curé à St-Géry, de la 1^{re} et de la 9^e églogue de Virgile en wallon de Perwez (Brabant) ; après examen, elle sera éventuellement insérée dans l'Annuaire.

Sur la proposition de M. Dory, la Société discute la signification exacte des mots : *adrî, ourtèye d'agou, ahây'mint, ârmoya, atteléûre, babane, balâdrèye, banacoffe, blasser, boh'ter, briffe, marinde, cabirou, qwârer, cayoteû, clipe, climpe* ou *climpaî*.

M. Delaite propose de s'atteler sérieusement à l'œuvre du Dictionnaire wallon. La Société approuve et décide d'examiner dans la prochaine séance les mots commençant par les lettres A et A B.

Séance du 9 mars. MM. Delboeuf et Lequarré distribuent un projet d'orthographe dont ils sont les auteurs. M. Delaite est autorisé à présenter un autre système à la Société.

Séance extraordinaire du 20 avril. La Société a reçu avec une douloureuse surprise la nouvelle de la mort de son vice-président, M. Charles-Auguste Desoer. M. le président paye un juste tribut d'hommage à la mémoire de ce vrai wallon, de cet homme aimable et dévoué. Il rappelle les nombreux services que le défunt a rendu à la Société, en prenant une part active à ses travaux mensuels, en jugeant ses concours annuels et en composant parfois de gentilles poésies qui restèrent presque toujours inédites. Il propose de lever la séance en signe de deuil, ce qui est adopté. La biographie de M. Desoer paraîtra dans l'Annuaire.

Séance extraordinaire du 23 avril. La Société a envoyé à la famille de son illustre membre, M. W. Frère-Orban, une lettre de condoléances.

La Société décide que les œuvres insérées dans l'Annuaire seront tirées à 100 exemplaires à part, dont 50 pour les auteurs à titre gracieux.

M. Auguste Doutrepont, professeur de philologie à l'université de Liège, est nommé membre titulaire.

La Société nomme une Commission, composée de MM. Delaite, Dory, Doutrepont, Feller, Lequarré et Michel, chargée d'examiner les systèmes d'orthographe proposés pour le Dictionnaire.

Séance du 11 mai. La Société se livre à une discussion générale sur la façon de composer le Dictionnaire.

Résultats généraux des concours de 1895.

2^e CONCOURS. — *Vocabulaire technologique.* Pas de distinction.

3^e CONCOURS. — *Gentilés ou noms ethniques.* Pas de distinction.

4^e CONCOURS. — *Mots wallons omis dans les dictionnaires*. Médaille de vermeil, avec impression, à M. Edouard Liégeois, instituteur en chef à Grâce-Berleur, pour son Mémoire sur les *Mots wallons de Tintigny et du pays Gaumet*.

6^e CONCOURS. — *Noms de lieu du pays de Liège*. Pas de distinction.

9^e CONCOURS. — *Onomatopées wallonnes*. Pas de distinction.

11^e CONCOURS. — *Contes en prose*. Médaille de bronze, sans impression, à M. Léon Pirsoul, de Jambes lez-Namur, pour sa pièce intitulée : *Les Rouleu*.

12^e CONCOURS. — *Pièces de théâtre en prose*. Médaille de bronze, avec impression, à M. Lambert-Joseph Etienne de Liège, pour sa pièce intitulée : *Victoire !*

13^e CONCOURS. — *Pièces de théâtre en vers*. Médaille d'argent, à M. Léon Pirsoul, de Jambes lez-Namur, pour sa pièce intitulée : *L'Efant trové*.

14^e CONCOURS. — *Satires sur un Musée*, etc. Médaille de bronze, sans impression, à M. Charles Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *A grand Lombârd. Li vinte des gâge*.

15^e CONCOURS. — *Scènes populaires dialoguées en vers*. Médaille de bronze, avec impression, à M. Joseph Schoenmaekers, vicaire à Saint-Georges-sur-Meuse, pour sa pièce intitulée : *Après l'messe di mège nute*.

16^e CONCOURS. — *Satires et contes en vers*. Pas de distinction.

17^e CONCOURS. — *Cramignons et chansons*. Médaille de bronze, avec impression, à M. Charles Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Nosse jône timps*.

Même récompense à M. Emile Gérard, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Nosse pitite mame*.

18^e CONCOURS. — *Pièces de vers en général*. Médaille de bronze, avec impression, à M. Ch. Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Pitits Tâvlai*.

Même récompense au même auteur pour sa pièce intitulée : *Les Cense*.

Séance du 12 octobre. La Société a reçu une lettre de M. le Dr Tihon, de Theux, annonçant qu'il est l'auteur de la pièce intitulée : *Compère Lorient*, insérée dans le dernier bulletin.

Le banquet annuel est fixé au 12 décembre 1896. La Commission chargée de l'organiser est composée de MM. d'Andrimont, J. Defrecheux, Delaite, Duchesne, Hock et Lequarré.

Séance du 9 novembre. M. le Président rend hommage à la mémoire de l'illustre savant que l'Université de Liège vient de perdre en la personne de Joseph Delbœuf, décédé pendant les vacances. M. Delbœuf a été un des membres les plus brillants et les plus assidus de la Société. Il a toujours conservé un faible pour le langage de ses premières années et il a, presque depuis la fondation de la Société, apporté à ses collègues les lumières de sa vaste érudition et de son esprit éclairé. Aux portes du tombeau, il écrivait encore, avec M. Lequarré, son essai d'orthographe wallonne et sa dernière pensée, son dernier labeur, a été pour notre vieille Société qu'il affectionnait particulièrement. Les honneurs académiques devant être rendus à M. Delbœuf, M. le Président prononcera à cette solennité un discours au nom de la Société.

La Société décide que l'on insérera chaque année dans le bulletin un rapport du bibliothécaire relatif aux achats, aux échanges et aux acquisitions de l'année.

La Société examine les moyens de dresser un catalogue complet de sa très riche bibliothèque.

Séance du 14 décembre. Sur la proposition de M. J. Defrecheux, la Société décide de distribuer aux lauréats des concours un tome des Bulletins ou de l'Annuaire avec la médaille qu'ils ont gagnée.

CONCOURS DE 1896.

La Société a reçu 63 pièces :

2° CONCOURS. — Vocabulaires technologiques.

N° 1. *Vocabulaire du tisserand*. Devise : J' vas tot dreut.

N° 2. *Vocabulaire de l'industrie du tabac, etc.* Devise : Gros Patapouf, marchand d' sinouf...

Jury : MM. Ch. Defrecheux, Delaite, Simon et Lequarré, rapporteur.

6° CONCOURS. — Noms de lieux.

N° 1. *Noms de lieux de la commune de Jalhay*. Devise : Fagnes.

Jury : MM. Duchesne, Lequarré et Feller, rapporteur.

11° CONCOURS. — Types populaires liégeois.

N° 1. *Lu vîx Jâcques Louhai*. Devise : Tous les ouhai sont bai.

Jury : MM. Dory, Duchesne et Chauvin, rapporteur.

12° CONCOURS. — Contes et nouvelles.

N° 1. *Là pus lon*. Devise : Li pèquet, cisse mādite boisson.

N° 2. *L'armâ*. Devise : On n'est jamais excusable.

N° 3. *Lu poye d'à pré Massin*. Devise : Tote les biesse ni s' raviset nin.

N° 4. *On binfait n'è mâye pierdou*. Devise : J'aîme les ouhai.

N° 5. *Joye et pône*. Devise : De te fabula narratur, puer.

Jury : MM. Ch. Defrecheux, Duchesne et Chauvin, rapporteur.

13° CONCOURS. — Pièces de théâtre en prose.

N° 1. *On qwèreu d' bouse*. Devise : Qui vout trope, n'a rin.

N° 2. *Les treus sise*. Devise : Vilès sov'nance.

N° 3. *Tot è bin qui finihe bin*. Devise : Où sont tombés les malheureux.

N° 4. *Lu matoufèt*. Devise : Tout par le travail.

N° 5. *Li fèye Mathy*. Devise : Tes père et mère honoreras.

N° 6. *On bai jou d'fiesse*. Devise : On pou heure ses pouce.

N° 7. *Les maisse sont sourti* ⁽¹⁾. Devise : Qui va y lèche.

Jury : MM. Delaite, Dory, Feller, Gothier et Semertier, rapporteur.

14^e CONCOURS. — Pièces de théâtre en vers.

N° 1. *Les mâ d'aquire*. Devise : Sins sogne, sins pône (3 actes).

N° 2. *Fôge à vinte*. C'è tot fôrgeant.

Jury : MM. Dory, Doutrepont et Gothier, rapporteur.

16^e CONCOURS. — Scènes populaires dialoguées en vers.

N° 1. *Pourquoi qu'il aime*. Devise : Pus d'on savant l'a dit.

N° 2. *Ine copène à l' vesprèye*. Devise : Contint'mint passe richesse.

N° 3. *Joseph, li sôcialiste à viyège*. Devise : Hàtons-nous d'en rire.

Jury : MM. Chauvin, J. Defrecheux et Doutrepont, rapporteur.

17^e CONCOURS. — Satires et contes en vers.

N° 1. *Prédiction*. Devise : Prédihez ou n'prédih nin.

N° 2. *L'amateur di fleur*. Devise : A chaskeune ses gosse.

N° 3. *Fagatte*. Devise. Veni, vidi, vici.

N° 4. *Histoire du Gènèvive du Braibant*. Devise : Todis l' pays.

Jury : MM. P. d'Andrimont, Hubert, Rassenfosse et J. Defrecheux, rapporteur.

18^e CONCOURS. — Gramignons et chansons.

N° 1. *Li chanson dè prétimeps*. Devise : Joyeux prétimeps.

N° 2. *Ji mi r'veus*. Devise : Sans prétention.

N° 3. *Dispôye l'an trinte* ⁽¹⁾. Devise : On fait çou qu'on pou.

N° 4. *Lu chet d'coulèye*. Devise : Miwa miawou.

N° 5. *Avou l'prétimeps*. Devise : On fait çou qu'on pou.

N° 6. *Corégix voste èfant*. Devise : Le devoir avant tout.

N° 7. *Mi maisse*. ⁽¹⁾ Devise : Ja fait n' pasquèye.

N° 8. *Sophèye*. Devise : L'amour.

N° 9. *L'ombrelle*. Devise : Ax nulèye.

N° 10. *Lî brubeu*. Devise : Porminans-nos.

N° 11. *Rose*. Devise : Chantez ouhai.

N° 12. *Li vîx Colas*. Devise : Aclive des chins.

N° 13. *Chanson à mi p'tite femme*. Devise : Mu deuzème chanson.

N° 14. *Prumir amour*. Devise : Mu prumire chanson.

N° 15. *Tot hossant mi p'tite fèye*. Devise : Mu treuzinme chanson.

N° 16. *Elle accompte co si ancien galant*. Devise : A l'wåde di Diu.

N° 17. *Ji n' sé l's oder*. Devise : Vive nosse vix langage wallon.

N° 18. *C'est assez drole*. (1) Devise : C'è vraiye.

N° 19. *Viquez sins vos !* Devise : A bas les Flamingants !

Jury : MM. Lequarré, Remouchamps et Demarteau, rapporteur.

19° CONCOURS. — Une pièce de vers en général.

N° 1. *Les saison*. — Devise : Diew a bin fait.

N° 2. *Nute di jun*. Devise : J'aime ine bell nutte.

N° 3. *Lu Disdu* Devise : Diè nos wåde do mà.

N° 4. *Côp d'ouye so l'Grande Bêche*. Devise : Ut pictura poesis.

N° 5. *E bois*. Devise : Si nos estans wallon...

N° 6. *Passe oute dè cabaret*. Devise : Suvans l'bonne vòye.

N° 7. *Treus bons ami*. Devise : La raison du plus fort.

N° 8. *Les bribeu*. Devise : Soyons charitable.

N° 9. *Nosse dumorance*. Devise : Vive le bonheur familial.

N° 10. *Qu'ènnè d'hez-v' donc là ?* Devise : Qui ne fait chà-teaux en Espagne.

N° 11. *Après*. Devise : Les neurès idèye (1).

N° 12. *Lu sauleye et l'chandelle*. Devise : Bien faire et ne rien craindre.

- N° 13. *Li vîx ch'vâ*. Devise : Pauve biesse.
N° 14. *E l'nivaye*. Devise : Vox populi.
N° 15. *So l'pavèye*. Devise : Cet âge est sans pitié.
N° 16. *L'riche riwiné*. Devise : Diêwe tinrè compte.
N° 17. *Risquans nos*. Devise : Mi prumi sonnet.
N° 18. *Lu femme*. Devise : Seyans nos
N° 19. *Li jône fèye et l'solo* (1). Sans devise.
N° 20. *Li colon et l'mohet*. Devise : Dinant nos l'main.
N° 21. *Li clokî dè covint*. Devise : C'sèrè todîs parèye.
N° 22. *L'vîx cruc'fix d'a m'mère*. Devise : Chaskeune deu
poirter s'creux.

Jury : MM. P. d'Andrimont, Hubert, Rassenfosse et J. Defrecheux, rapporteur.

(1) AVIS. Les pièces n° 7 du 13^e concours, n° 3, n° 7 et n° 18 du 18^e concours, n° 11 et n° 19 du 19^e concours seront exclues si les auteurs n'envoient pas immédiatement au secrétaire, rue Hors-Château, 50, le billet cacheté exigé par le règlement et contenant leur nom et leur adresse.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1897.

PROGRAMME.

1^{er} CONCOURS. — Une étude sur les règlements, les us et coutumes de l'une des corporations de métiers de l'ancien pays de Liège, d'après des documents authentiques. Expliquer les termes spéciaux employés dans les pièces officielles ou dans l'usage commun; remonter autant que possible à leur origine; dire s'ils sont restés en vogue dans le langage de l'industrie moderne et dans quelles localités; rassembler les faits historiques relatifs à la corporation que l'on aura en vue; comparer enfin brièvement son organisation à celle de la même corporation dans d'autres villes principales des provinces belges, telles que Gand, Bruxelles, etc.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

N. B. Sont exclus du concours les mémoires relatifs aux corporations des *Tanneurs*, des *Drapiers* et des *Vignerons*.

2^e CONCOURS. — Un vocabulaire technologique wallon-français (relatif à un métier, un état ou une profession, au choix des concurrents). Citer les sources autres que les traditions orales, s'il en existe, et faire autant que possible l'histoire des termes spéciaux les plus importants.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

N. B. — Sont exclus du concours les vocabulaires de l'*apothicaire-pharmacien*, de l'*armurerie*, des *brasseurs*, des *bouchers et charcutiers*, des *boulangers et pâtissiers*, des *chapeliers en paille*, des *chandelons*, du *charretier à Stavelot*, des *charrons et charpentiers*, du *cigariier*, etc., des *cordonniers*, des *couvreurs*, des *cultivateurs*, des *drapiers*, des *ébénistes*,

des *graveurs sur armes*, des *houilleurs*, des *maçons*, du *maréchal-ferrant et du forgeron à Malmedy*, des *menuisiers*, des *mouleurs*, *noyauteurs et fondeurs en fer*, des *pêcheurs*, des *ramoneurs*, des *serruriers*, des *tailleurs de pierre*, des *tanneurs*, des *tisserands*, des *tonneliers* et des *tourneurs*.

3° CONCOURS. — Faire un recueil des gentils ou noms ethniques wallons (Hestati, Spadois, Ad'neux ou Agneux, Hèvurlin, Coy'tai, etc,

Prix : une médaille de vermeil.

4° CONCOURS. — a) Rechercher et définir les mots wallons qui ne sont relevés dans aucun de nos dictionnaires, vocabulaires ou glossaires (Grandgagnage, Forir, Remacle, Body, Simonon et autres).

Les concurrents pourront consulter aux archives de la Société des listes de mots nouveaux compris sous les lettres A B C et D.

b) Rechercher et définir les mots wallons employés dans un village ou dans une partie de la Wallonie et différant notablement des mots de l'idiôme liégeois, à l'exclusion de ceux qui se trouvent dans les dictionnaires et vocabulaires locaux.

Les prix seront proportionnés à l'importance des collections.

N. B. — En instituant ces concours, la Société a pour but de rassembler des matériaux pour former un dictionnaire complet. Les travaux couronnés ne seront pas nécessairement publiés dans le *Bulletin*; la Société se réserve d'en faire l'usage qu'elle jugera convenir.

5° CONCOURS. — Histoire bibliographique et anectodique de l'Almanach de Mathieu Laensberg et de ses contrefaçons.

Prix : une médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

6° CONCOURS. — Une étude sur des noms de lieux propres à une ou plusieurs localités du pays de Liège : origine, étymologie, classification, situation et comparaison, autant que possible, avec les noms similaires des pays voisins.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

7^e CONCOURS. — Une étude sur les vieilles enseignes de Liège, avec explications des emblèmes.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

8^e CONCOURS. — Un vocabulaire explicatif des anciennes dénominations des poids et mesures au pays de Liège.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

9^e CONCOURS. — Histoire de la littérature wallonne.

Les concurrents pourront traiter à leur choix :

1^o L'histoire de la langue wallonne et de ses productions, jusqu'au XVII^e siècle exclusivement.

2^o L'histoire de la chanson (pasquêyes, crâmignons, noëls, pièces politiques, etc.)

3^o L'histoire du théâtre wallon.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs pour chacun des trois concours.

10^e CONCOURS. — Une étude comparative de la syntaxe wallonne et de la syntaxe française.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

11^e CONCOURS. — Un examen critique des expressions et des locutions vicieuses qui s'introduisent dans le wallon liégeois.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

12^e CONCOURS. — Une étude en prose wallonne de quelques types populaires liégeois.

Prix : une médaille de vermeil.

13^e CONCOURS. — Un conte wallon, une nouvelle ou une scène dialoguée en prose.

Prix : une médaille de vermeil.

14^e CONCOURS. — Une pièce de théâtre en prose.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs.

15^e CONCOURS. — Une pièce de théâtre en vers.

Prix : une médaille d'or de la valeur de cent francs. Le prix pourra être porté à deux cents francs pour une pièce en vers en trois actes ou plus.

16^e CONCOURS. — Une chanson ou un tableau satirique sur les musées, bazars, marchés, etc., de la ville de Liège.

Prix : une médaille de vermeil.

17^e CONCOURS. — Une scène populaire dialoguée. (En vers ou en prose mêlée de vers).

Prix : une médaille de vermeil.

18^e CONCOURS. — Une satire (mœurs liégeoises) ou un conte en vers.

Prix : une médaille de vermeil.

19^e CONCOURS. — Un crâmignon, une chanson ou en général une pièce de vers faite pour être chantée.

Prix : une médaille de vermeil.

20^e CONCOURS. — Une pièce de vers en général. (Fable, monologue, sonnet, etc.)

Prix : une médaille de vermeil.

CONDITIONS GÉNÉRALES DU CONCOURS.

En vertu de l'article 25 du règlement, la Société fait imprimer les pièces couronnées dans les concours et celles non couronnées qui méritent cette distinction.

Ces pièces deviennent sa propriété.

L'insertion au *Bulletin* d'une œuvre quelconque sera accompagnée d'un tirage à part de cinquante exemplaires destinés à l'auteur de la pièce. Celui ci pourra en obtenir davantage à ses frais.

Les manuscrits envoyés à la Société restent sa propriété. Ils ne seront jamais rendus, même pour être recopiés.

La Société pourra décerner des mentions honorables. La mention honorable donne droit à une médaille de bronze et, s'il y a lieu, à l'impression de tout ou partie de la pièce mentionnée.

Toute médaille sera accompagnée d'un tome des publications de la Société.

Les concurrents indiqueront sur le billet cacheté, joint aux pièces qu'ils envoient, s'ils s'opposent à son ouverture, au cas

où ils n'obtiendraient qu'une mention honorable. A défaut de cette indication, tous les billets cachetés joints aux pièces couronnées seront indistinctement ouverts. Si l'auteur ne se fait pas connaître la Société statue.

La Société désire que les concurrents, tant dans leur intérêt que pour faciliter les travaux des jurys, fassent connaître si les sujets qu'ils ont traités sont complètement de leur invention. Dans le cas contraire, ils désigneront la source à laquelle ils auront emprunté leur idée.

Ils sont instamment priés d'indiquer exactement l'édition et les pages des livres auxquels ils empruntent des citations. Ils voudront bien aussi désigner les dépôts où sont conservés les manuscrits qu'ils auront consultés.

Ils sont tenus de se conformer aux règles d'orthographe que la Société a publiées dans le tome XIV, 2^e série, de ses *Bulletins* et dont ils pourront se procurer des tirés à part en s'adressant au secrétariat de la Société.

Ils sont priés d'adopter un format de grandeur moyenne, d'écrire très lisiblement et seulement au recto des pages.

Les pièces devront être adressées, franchises de port, à M. Julien Delaite, secrétaire de la Société, rue Hors-Château, n^o 50, à Liège, avant le 13 décembre 1897. L'auteur désignera sur l'enveloppe le concours auquel il destine son œuvre. Chaque envoi ne pourra contenir qu'une seule œuvre.

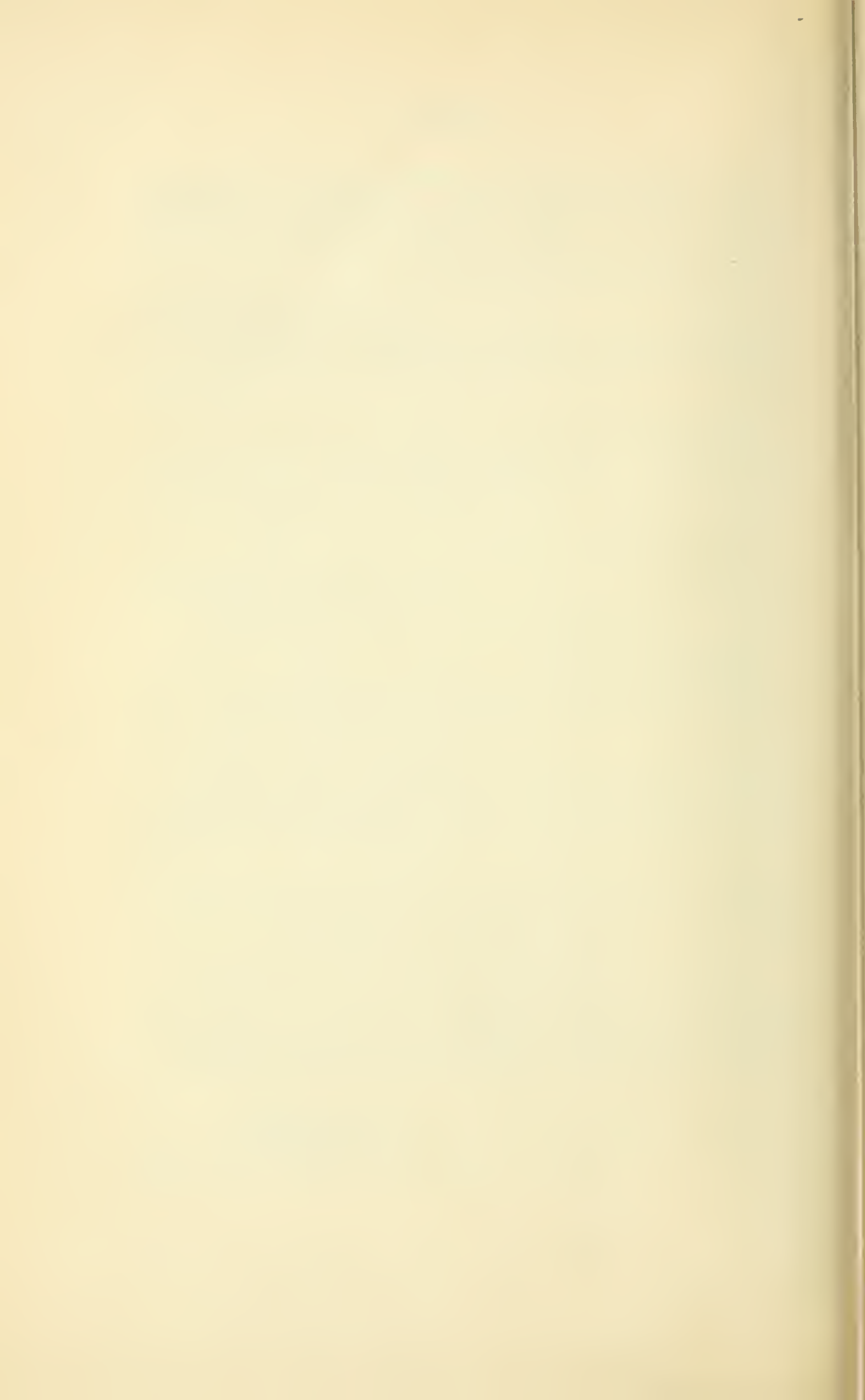
Les pièces ne porteront aucune indication qui puisse faire connaître les auteurs. Ceux-ci joindront à leur manuscrit un billet cacheté contenant leur nom et leur adresse.

Ce billet portera une devise répétée en tête du manuscrit.

Les billets accompagnant les pièces qui n'auraient obtenu aucune distinction, seront brûlés en séance de la Société, immédiatement après la proclamation des décisions des jurys.

Arrêté en séance de la Société, le 11 janvier 1897.

Le Secrétaire,
Julien DELAITE.



LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ARRÊTÉE AU 12 AVRIL 1897.

Bureau.

LEQUARRÉ, Nicolas, *Président*.
CHAUVIN, Victor, *Vice-Président*.
DELAITE, Julien, *Secrétaire*.
DEFRECHEUX, Charles, *Trésorier*.
DEFRECHEUX, Joseph, *Bibliothécaire-Archiviste*.

Membres titulaires.

DE THIER, Charles, conseiller à la Cour d'appel, boulevard Frère-Orban, 30 (août 1862).
BRACONIER DE MACAR, Charles, industriel, boulevard d'Avroy 73. (mai 1869).
LEQUARRÉ, Nicolas, professeur à l'Université, rue André-Dumont, 37 (janvier 1871).
MATTHIEU, Jules, bibliothécaire de la Ville, rue du Gymnase, 4, à Verviers (novembre 1871).
DORY, Isidore, professeur honoraire à l'Athénée, rue des Clarisses, 36 (février 1872).
DEMARTEAU, Jos.-Ern., professeur à l'Université, quai Orban, 58 (décembre 1878).

- POLAIN, Léon, conseiller à la Cour d'appel, quai de l'Industrie, 24 (décembre 1878).
- CHAUVIN, Victor, professeur à l'Université, rue Wazon, 52 (janvier 1879).
- DUCHESNE, Eugène, professeur à l'Athénée, rue Naimette, 1 (février 1885).
- HUBERT, Herman, ingénieur des mines, rue Fabry, 66 (février 1885).
- PEROT, Jules, vice-président au Tribunal, rue de Sclessin, 8 (février 1885).
- DEFRECHEUX, Joseph, aide-bibliothécaire à l'Université, rue Bonne-Nouvelle, 88 (février 1887).
- REMOUCHAMPS, Edouard, meunier, rue du Palais, 46 (mars 1887).
- SIMON, Henri, artiste-peintre, rue de la Casquette, 38 (novembre 1887).
- DEFRECHEUX, Charles, sous-chef de bureau à l'Administration communale, rue Bonne-Nouvelle, 73 (janvier 1888).
- VAN DE CASTEELE, Désiré, archiviste de l'Etat, rue de l'Ouest, 58 (février 1888).
- D'ANDRIMONT, Paul, directeur du charbonnage du Hasard, bourgmestre à Micheroux (février 1888).
- DELAITE, Julien, docteur en sciences naturelles, chimiste, rue Hors-Château, 50 (décembre 1888).
- MARTINY, Jules, négociant, rue Léopold, 38 (mars 1889).
- RASSENFOSSE, Armand, artiste-peintre, rue St-Gilles, 334 (mars 1889).
- NAGELMACKERS, Ernest, banquier et sénateur, boulevard d'Avroy, 27 (avril 1889).
- MICHEL, Charles, professeur à l'Université, avenue d'Avroy, 110 (avril 1894).
- SEMERTIER, Charles, pharmacien, rue Ste-Marguerite, 78 (mai 1894).
- GOTHIER, Charles, imprimeur, rue St-Léonard, 203 (février 1895).
- FELLER, Jules, professeur à l'Athénée, rue Bidaut, 1 *bis*, Verviers (mars 1895).
- DOUTREPONT, Auguste, professeur à l'Université, rue Ambiorix (avril 1896).
- HAUST, Jean, professeur à l'Athénée, r. Fond Pirette, 61 (avril 1897).
- THIRIART, Gustave, imprimeur, quai de la Batte, 5 (avril 1897).
- TILKIN, Alphonse, graveur, rue Lambert-le-Bègue, 7 (avril 1897).

Président honoraire.

HOCK, Auguste, rentier, quai Mativa, 21, décembre 1896 (fondateur).

Membres honoraires (anciens titulaires).

STECHEER, Jean, professeur émérite à l'Université, quai de Fragnée, 36.

GRANDJEAN, Mathieu, bibliothécaire de la Ville à l'Université, rue Fabry, 66.

DELSAUX, Louis, avocat, quai de Longdoz, 67.

CHAUMONT, Léopold, contrôleur d'armes, rue Masset, 2, Herstal.

BODY, Albin, archiviste, à Spa.

Membres d'honneur.

Le Gouverneur de la Province.

Le Président du Conseil provincial.

Le Bourgmestre de Liège.

Membres correspondants.

BREDEN, professeur au gymnase d'Ansberg (Allemagne).

DE NOUE, Arsène, docteur en droit, à Malmedy.

LEROY, A., contrôleur des postes, à Tournai.

RENARD, M.-C., vicaire à l'église du Sablon, à Bruxelles.

RENIER, J.-S., peintre, rue Saucy, 34, Verviers.

VERMER, Alfred, docteur en médecine, à Beauraing.

WILKIN, J., rue du Centre, 68, Verviers.

Membres adjoints.

ABRAS, Charles, ingénieur-constructeur, à Sclessin.

AERTS, Auguste, notaire, rue Hors-Château, 29.

ANGENOT, Remi, candidat-notaire, rue du Chéra, 5.

ANSIAUX, Gustave, ingénieur, rue du Pont-d'Ile, 49.

ARNOLD, Léon, sous-lieutenant d'artillerie, au polygone de Braeschaet.

ATTOUT, Émile, fils, rue Hors-Château.

ATTOUT, Louis, à Tilff.

AUVRAY, Michel, appariteur à l'Université, rue des Houblonnières, 34.

- BAIVY-DE LEXHY, Gustave, directeur d'usine, à Jemeppe.
BANNEUX, Phil., directeur du Horloz, à Tilleur.
BARTHOLOMÉ, négociant, rue de l'Université, 17.
BAUDRIHAYE, Alfred, brasseur, quai St-Léonard, 63.
BEAUJEAN, Émile, ingénieur, rue Basse-Wez, 269.
BEER, Sylvain, ingénieur-constructeur, à Tilleur.
BÉNARD, Auguste, éditeur, rue Lambert-le-Bègue, 13.
BERNARD, Lambert, industriel, quai de Coronmeuse, 36.
BERNARD, Léopold, greffier, rue d'Anvers, 7, Verviers.
BERNARD, directeur-gérant des charbonnages de la Petite Bacnure,
à Herstal.
BERTRAND, Omer, fils, rue Royale, 4.
BERTRAND, Oscar, notaire, place de la Cathédrale, 11.
BEURET, Auguste, rentier, boulevard d'Avroy, 85.
BIA, avenue d'Avroy.
BIAR, Nicolas, notaire, place de la Cathédrale, 20.
BIDAUT, Georges, rue Dupont, 12, Bruxelles.
BIDEZ, J., docteur en philosophie, chez M. de Sélys, boulevard de la
Sauvenière, 34.
BIDLOT, Ferd., chef de clinique, quai de l'Université, 10.
BLANPAIN, Jules, rue des Guillemins.
BLANDOT, docteur en médecine, à Tilff.
BOCKSRUTH, Vincent, avocat, rue de Gueldre, 9.
BODSON, Jos., architecte, rue Bonne-Femme, 18.
BODSON, Emile, peintre-décorateur, rue des Dominicains.
BOINEM, Jules, prof. à l'Ath., Chaussée de Willemeau, 34, à Tournai.
BORGUET, Louis, docteur en médecine, rue Chaussée-des-Prés, 22.
BOULANGER, Jacques, commis à l'Ad. com., place St-Lambert, 15.
BOSCHERON, Léon, brasseur, rue du Coq, 1.
BOULBOULLE, L., professeur à l'Athénée, rue Conscience, 32, à
Malines.
BOURGEOIS, Paul, ingénieur, rue des Augustins, 43.
BOURGUIGNON, Henri, notaire, à Marche.
BOUSSART, L., receveur au bur. de Bienf., 31, r. Haute-Sauvenière.
BOVY, Théophile, imprimeur, rue de Hesbaye, 201.
BOZET, Lucien, notaire, à Seraing.
BRAAS, Adolphe, conseiller à la Cour, boulevard Frère-Orban, 31.

- BRACHET, Albert, docteur en médecine, quai de Longdoz, 57.
BRACONIER DE MACAR, boulevard d'Avroy, 71.
BRACONIER, Frédéric, sénateur, rue Hazinelle, 4.
BRACONIER, Léon, rentier, quai de l'Industrie, 16.
BRACONIER, Maurice, avenue Rogier, 10.
BRACONIER, Raymond, rue Hazinelle, 4.
BRASSEUR, Jean, industriel, rue de la Casquette, 30.
BRASSINNE, Ernest, Chaussée de Montegnée, 340, Glain.
BREUER, Gustave, rentier, quai de Maestricht, 15.
BRONKART, Henri, place du Sud, 26, à Charleroi.
BRONKART, Arnold, directeur de l'Institut du Sud, rue Wazon, 53.
BRONNE, Gustave, fabricant d'armes, Mont-St-Martin, 50.
BRONNE, Louis, ingénieur, rue Darchis, 40.
BROUHA, Maurice, étudiant, place de la Cathédrale, 12.
BROUHON, marchand de bois, à Seraing.
BRUNIN, E., lieutenant au 8^e de ligne. Anvers.
- CALIFICE, Paschal, rue Dartois, 18.
CANTER, Ch., docteur en médecine, boulevard de la Sauvenière, 172.
CARTUYVELS, Eug., Chaussée de Louvain, 21, à Bruxelles.
CHANTRAINE, Joseph, pharmacien, à Herstal.
CHAINAYE, Arthur, quai Sur Meuse.
CHARLIER, Jules, ingénieur au Horloz, à Tilleur.
CHARLIER, Jules, négociant, rue de Fragnée, 62.
CHARLIER, Gustave, architecte, rue de l'Université, 66.
CHAUMONT, Léopold, avocat et conseiller provincial, rue Hayeneux, 102, Herstal.
CHAUMONT, Louis, rue des Guillemins, 52.
CHEHET-ALLARD, L.-J., négociant en grains, rue Dartois, 20.
CHOT, Edm., professeur à l'Athénée, rue Terre-Neuve, 33, à Bruges.
CLAES, Théophile, ingénieur, rue Bassenge, 34.
CLOCHEREUX, Henri, avocat, rue la Casquette, 38.
CLOSE, François, architecte, rue des Anglais, 20.
CLOSON, Jules, horticulteur, rue de Joie, 74.
COIRBAY, J., secrétaire de la Ville de Liège, quai de la Boverie, 9.
COLARD-WOLTER, Math., comptable, Hodister-Wegnez (par Ensival).
COLLETTE, Bertrand, quai de Fragnée, 12.

COLSON, Oscar, instituteur communal, Montagne Ste-Walburge, 6.
COMBLEN, Armand, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 31.
COMHAIRE, Ch.-J., archéologue, boulevard de la Sauvenière, 116.
CONDÉ, Osc., chef de bureau à l'Adm. com., quai de la Boverie, 75.
CONSTANT, Ernest, rue de la Paix, 26.
CORAIN, professeur de musique, rue St-Léonard, 291.
COSTE, J., industriel, à Tilleur.
CRILLEN, Ed., sous-chef de bureau à l'Adm. com., place Verte, 7.
CRISMER, L., professeur à l'Ecole militaire, à Bruxelles.
CROUGHS, Ch., contr. d'armes pens. r. St-Hubert, 9 (fond de la cour).
CRUTZEN, Joseph, négociant, rue Méan, 28.

DABIN, Henri, rue de l'Université, 43.
DALIMIER, C., propriétaire de l'Hôtel de Suède, rue de l'Harmonie, 7.
DAMRY, Paul, comptable à l'Université, avenue d'Avroy, 75.
D'ANDRIMONT, Gustave, avocat, rue de la Casquette.
D'ANDRIMONT, Maurice, ingénieur, boul. de la Sauvenière, 88.
D'ARCHAMBEAU, J., instituteur, rue de Bruxelles, à Ans.
DARDENNE, Jos., propriétaire, à Visé (Devant-le-Pont).
DAVID, Edouard, comptable, à Verviers.
DAVID, Léon, boulevard de la Sauvenière, 75.
DAWANS-ORBAN, Jules, fabricant, Rendeux-Haut, par Melreux.
DAXHELET, Auguste, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.
DEBEFVE, Jules, professeur au Conservatoire de musique, rue de l'Académie.
DE BOECK, G., fils, pharmacien, rue Ste-Marie, 7.
DECHAIINEUX, rue Colompré, 62, Bressoux.
DECHANGE, Ernest, comptable, rue Douffet, 26.
DECHARNEUX, Emile, négociant, quai de l'Université, 13.
DECHARNEUX, Auguste, négociant, quai de l'Université, 13.
DECHESNE, Lambert, architecte, boulevard Frère-Orban, 13.
DECORTIS, Victor, instituteur, à Blegny-Trembleur.
DEFIZE, Jos., ingénieur et conseil. communal, quai de l'Industrie, 30.
DEFRECHEUX, Albert, garde-général des eaux et forêts, à Hasselt.
DEFRECHEUX, Emile, comptable, rue Hayeneux, à Herstal.
DEFRECHEUX, Paul, agent commercial, à Statte-Huy.
DEGAND, E., notaire, à Mons.

- DEGIVE, ingénieur à Grâce-Berleur (Ans).
DEGIVE, Léon, conseiller provincial, à Ramet.
DEGIVE, Adolphe, à Ivoz-Ramet (Val-St-Lambert).
DE GOUTANT-BIRON, F., (comte) avenue Rogier, 29.
DEGRAUX, Auguste, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Malines.
DEGUISE, Edmond, avocat, boulevard Piercot, 7.
DEHAN-MERCIER, négociant en vins, boulevard d'Avroy, 22.
DE HASSE, Fernand, rue Marie-Thérèse, 28, à Bruxelles.
DE HASSE, Lucien, rue Darchis, 19.
DEREZ, Henri, professeur de musique, à Malmédy (par Stavelot), chez
M. Guillot, avocat, rue de l'Académie, 10.
DEHIN, François, fils, fabricant d'orfèvreries, rue Hullos.
DE JAER, Jules, ingénieur en chef, à Mons.
DEJARDIN, P.-H. L., brasseur, rue Pont-d'Ile, 44.
DEJARDIN-DEBATTY, Félix, ingénieur, rue de l'Ouest, 56.
DEJARDIN, Emile, rue Dartois, 41, à Bruxelles.
DE KONINCK, L., professeur à l'Université, quai de l'Université, 1.
DELAITTE, P., sous-chef de bur, à l'Adm. com., r. Charles Morren, 33.
DELAVEUX, Théodore, à Herstal.
DEL BOUILLE, Louis, avenue Léopold, 10, à Ostende.
DELBOVIER, docteur en médecine, rue Lonhienne, 7.
DELEINHE, Lambert, changeur, rue Vinàve-d'Ile, 44.
DE LEXHY, Désiré, ingénieur, à Grâce-Berleur.
DELHASSE, Félix, homme de lettres, à Bruxelles.
DELHAYE, Henri, négociant, rue André Dumont.
DELHAXHE, Willieme, architecte, rue Monulphe, 55.
DELHEID, Jules, avocat, place de l'Acclimatation, 2.
DELIÈGE, Alfred, notaire, à Chênée.
DE LIMBOURG, Ph., propriétaire, à Theux.
DELLEUR, Léopold, négociant, rue Pont d'Avroy, 45.
DELLOYE, Emile, banquier, à Charleroi.
DELPLANCHE, Louis, ingénieur, rue de la Clinique, 49, à Anderlecht.
DELVAUX, Lambert, doc. en philos., rue Paradis, 21.
DE MACAR (baron), Ferdinand, rue d'Arlon, 19, à Bruxelles ou
à Presseux.
DEMANY, Laurent, architecte, boulevard d'Avroy, 79.
DEMANY, Jules, major au 2^e de ligne, Termonde.

- DEMARTEAU, Lucien, conseiller à la Cour, rue Bassenge, 48.
DEMARTEAU, G., substitut du procureur-général, rue Louvrex, 90.
DEMARTEAU, Jules, commissaire d'arrondissement, r. de Chestret, 1.
DEMEUSE, Henri, pharmacien, rue de Fragnée, 186.
DE MOLL, Théophile, employé à la Vieille-Montagne, r. Vivegnis, 279.
DENEFFE, Jules, industriel, quai Orban, 115.
DEPOUILLE, S., industriel, place Delcour, 3.
DEPREZ-DOCTEUR, rue de la Cathédrale, 9.
DEPREZ, William, avocat, boulevard Beauduin, 19, à Bruxelles.
DE PÉRALTA (marquis), ministre plénipotentiaire, avenue Rogier, 29.
DE RASQUINET, Pierre, avocat, rue Louvrex, 111.
DERBEAUDRINGHIEN, Joseph, commissaire de police, r. de Gueldre, 10.
DESCHAMPS, François, avocat, rue St-Séverin, 147.
DE SÉLYS-LONGCHAMPS (baron), sénateur, boul. de la Sauvenière, 34.
DE SÉLYS-FANSON (baron), Ferdinand, rentier, quai Marcellis, 11.
DESOER, Charles, place St-Christophe, 8.
DESOER, Florent, avocat, place de l'Université, 34.
DESOER, Oscar, rentier, place St-Michel, 18.
DESOIE, Jules, agent commercial, rue Jean-d'Outremeuse, 29.
DESTEXHE, Oscar, avocat, place St-Jean, 3.
DESTRÉE, cond. prov. des ponts et chaussées, thier de Cornillon, 36,
à Bressoux.
DE THEUX, Xavier, rentier, à Aywaille (rue Philippe-le-Bon, 2,
Bruxelles).
DE THIER, Léon, homme de lettres, boulevard de la Sauvenière, 12.
DE THIER, Maurice, boulevard de la Sauvenière.
DE VAUX, Adolphe, ingénieur, rue des Anges, 15.
DEVROYE, Jos, docteur en médecine et échevin, à Braine-l'Alleud.
DE WAHA (M^{me} la baronne), à Tilff.
DEWANDRE, Jules, industriel, rue Douffet, 37.
D'HEUR, Émile, artiste-peintre, professeur à l'Académie, Mont
St-Martin.
D'HOFFSCHMIDT, L., cons. à la Cour de Cassation, 57, square Marie-
Louise, Bruxelles.
DIGNEFFE, Emile, avocat, rue Fusch, 26.
DISCAILLES, Ernest, professeur à l'Université de Gand.
DOCHEN, Gh., avocat, rue Neuve, à Huy.

DOCTEUR, Eugène, ingénieur en chef, rue Malibran, 111, Bruxelles.
DOMMARTIN, Léon, homme de lettres, à Bruxelles.
DONCKIER, Ferdinand, rue Hemricourt, 29.
DONNAY, Emile, comptable, rue Peetermans, 16, Seraing.
D'OR, chef de bureau au charb. de Marihaye, à Flémalle-Grande.
DOUHARD, Ch., chef du service topographique, rue Grétry, 15.
DRESSE, Armand, industriel, 132, boulevard de la Sauvenière.
DREYE, Alexis, quai Mativa, 31.
DUBOIS, notaire, boulevard d'Avroy, 60.
DUBOIS, Fernand, instituteur communal, rue du Ruisseau, 23.
DUCULOT, docteur en médecine, rue Agimont, 33.
DUMONT, H., fabricant de tabac, rue Saint-Thomas, 26.
DUMONT, Nestor, employé, rue St-Lambert, 245, à Herstal.
DUMOULIN, Aug., fabricant d'armes, boulevard de la Sauvenière, 86.
DUMOULIN, François, fabricant d'armes, rue Saint-Laurent, 99.
DUMOULIN, Victor, négociant, rue Vinâve-d'Ile, 17.
DUPONT, Armand, avocat, rue de l'Université, Banque Liégeoise.
DUPONT, Emile, avocat et sénateur, rue Rouveroy, 8.
DUPONT, E., professeur à l'Athénée de Charleroi.
DUPUIS, Sylvain, professeur au Conservatoire, rue du St-Esprit.
DURIEU, Félix, directeur de Patience et Beaujone, rue en Bois, 10.
DUVIVIER, Henri, industriel, à Verviers.

ETIENNE, Etienne, rentier, à Bellaire.

FAYN, Joseph, directeur de la Soc. du gaz, rue Lambert-le-Bègue, 36.
FELLENS, Léon, employé, rue Souverain-Pont, 13.
FETU, Joseph, industriel, rue du Chimiste, 39, à Cureghem.
FINCÉUR, Ed., curé à Fexhe-Slins.
FIRKET, Ad., ingénieur-directeur des mines, rue Dartois, 28.
FIRKET, Ch., professeur à l'Université, rue Louvrex, 125.
FLECHET, Ferdinand, représentant, à Warsage.
FLECHET, L., industriel, rue Lairesse, 31.
FLEURY, Jules, professeur honoraire à l'Athénée, rue Chéri, 32.
FLEURY, Félix, négociant, rue Souverain-Pont, 36.
FOCCROULLE, Georges, avocat, rue André-Dumont, 35.
FOCCROULLE, Henri, docteur en médecine, rue des Vennes, 133.

- FÖETTINGER, docteur en médecine, rue des Augustins, 26.
FOUQUET, Guill., dir. émérite de l'Ecole agric. de Gembloux, à Tilff.
FRAIGNEUX, Eugène, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Hubert, industriel, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Laurent, industriel, 15, rue Douffet.
FRAIGNEUX Jean, ingénieur, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Louis, avocat et échevin, rue Grétry, 5.
FRAIPONT, Julien, professeur à l'Université, Mont St-Martin, 33.
FRAIPONT, F., docteur en médecine, rue Darchis, 26.
FRANÇOIS, ingénieur, à Seraing.
FRANCOTTE, X., docteur en médecine, quai de l'Industrie, 15.
FRANKIGNOULLE, Clément, ingénieur civil, à Gilly.
FREDERICQ, Paul, prof. à l'Université, rue des Boutiques, 9, à Gand.
FRÈRE, Georges, conseiller à la Cour, boulevard Frère-Orban, 20.
FRÈRE, Walthère, fils, administrateur de la Banque Nationale, à
Ensival.
FRÉSART, Jules, banquier, rue Sœurs-de-Hasque, 11.
FRÉSON, Arm., avocat, rue des Augustins, 32.
FROMENT, Hubert, architecte, rue St-Laurent, 71.
FROMONT, Louis, ingénieur-directeur de la fabrique de produits
chimiques, à Engis.
FURNÉMONT, Jos., comptable, rue de Pitteurs.
- GARDESALLE, François, rue Hullos, 75.
GENET, Walthère, place St-Pierre, 8.
GÉRARD, F., rue Marie-Thérèse, 37, à Bruxelles.
GÉRARD, Fernand, quai Sur-Meuse, 13.
GÉRARD, Léo, ingénieur et bourgmestre, rue Louvrex, 76.
GERSON, Jos., pharmacien, à Malmedy.
GERNAY, notaire, à Spa.
GEVAERT, Paul, rue des Dominicains, 20.
GILLARD, Robert, rue des Armuriers.
GILLON, A., professeur à l'Université, avenue Rogier, 27.
GÖETHALS, Albert, rue des Douze-Apôtres, 28, à Bruxelles.
GORDINNE, Henri, papetier, rue Méan, 22.
GORDINNE-BURY, Ch., quai de la Boverie, 4.
GORET, Léopold, ingénieur, rue Ste-Marie, 21.

GORRISSSEN (Mlle), régente à l'Ecole Normale, Avenue d'Avroy, 121.

GOUVERNEUR, directeur-gérant du charbonnage d'Ans.

GRAINDORGE, J. rue Paradis, 92.

GRÉGOIRE Camille, greffier au Tribunal de commerce, boul. de la Sauvenière, 64.

GRÉGOIRE, Gaston, député permanent, quai des Pêcheurs, 54.

GRÉGOIRE, Henri, professeur à l'Athénée, rue des Augustins, 25.

GUILLOT, Lucien, avocat, rue de l'Académie, 10.

HAAS, place du Théâtre, 25.

HABETS, Alfred, professeur à l'Université, rue Paul Devaux, 4.

HABETS, Paul, directeur-gérant d'Espérance et Bonne-Fortune, à Montegnée.

HALEIN, Walthère, commis à la direct. des contrib., chez M^{me} Dupuis, rue Sous-la-Tour.

HALLEUX, Nicolas, rue Bonne-Femme, 18, Grivegnée.

HANAY, Joseph, employé, rue Maghin.

HANON de LOUVET, Alph., échevin, à Nivelles.

HANSEN, Jos., avocat, rue des Célestines, 21.

HANSON, G., avocat, rue Paradis, 100.

HANSSENS, avocat, rue Ste-Marie, 10.

HARZÉ, Émile, direct. des mines, place de l'industrie, 25 à Bruxelles.

HAUDRY, C., industriel, rue des Béguines, à Seraing.

HAULET, contrôleur au chemin de fer, rue Varin, 85.

HAUZEUR, Adolphe, industriel, au Val-Benoît.

HAUZEUR, Oscar, industriel, au Val-Benoît.

HÉNOUL, L., avocat général, rue Dartois, 36.

HENRARD, Max., à Mesvin-Ciply, lez-Mons.

HENRIJEAN, docteur en médecine, rue Darchis, 50.

HENRION, François, rue Jonruelle, 69.

HENRION, Emile, rue de la Madeleine, 18.

HERMANS, Joseph, professeur à l'Athénée, rue Fabry, 72.

HEINE, Jean, sous-chef de bureau à l'Administration communale, Montagne de Bueren, 16.

HOCK, Gér. Ang., fils, quai Mativa, 21.

HODEIGE, Arthur, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Etterbeek.

HONLET, Robert, à Huy.

HOUTAIN, avocat, rue Delfosse, 23.

HOVEGNÉE, Ar., professeur, place St-Pierre, 2.

HUBAR, ingénieur au corps des mines, quai des Pêcheurs, 39.

HUBERT, Alph., docteur en médecine, à Rocour.

HULET, Joseph, comptable, rue Metsys, 62, à Bruxelles.

HUMBLET, Jean, à Comblain-au-Pont.

HUYNEN, maréchal-terrant, rue des Clarisses, 37.

ISERENTANT, professeur à l'Athénée royal, à Malines.

ISTA, Alfred, papetier, place St-Pierre, 5.

JACOB. H., commissionnaire-expéditeur, rue de la Syrène, 13.

JACQUEMIN, Achille, rue de la Syrène, 17.

JACQUEMIN, Sylvain, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.

JADOT. Emm., étudiant, à Marche.

JAMAR, Emile, rentier, rue des Clarisses, 41.

JAMAR, Armand, ingénieur, place de Bronckart, 16.

JAMME, secrétaire de *La Wallonne*, rue St-Maur, 170, à Paris.

JAMME, Henri, directeur de la Vieille-Montagne, à Bensberg près Cologne (Prusse).

JAMME, Jules, avocat, rue Jonfosse, 12.

JAMOTTE, Jules, notaire, à Dalhem.

JAMOTTE, Victor, avocat, à Huy.

JANSON, Eug., capitaine commandant, 570, Barchon.

JANSSEN, J., fabricant d'armes, rue Lambert-le-Bègue, 4.

JASPAR, industriel, rue Jonfosse, 20.

JASPAR, André, ingénieur, rue des Augustins, 41.

JASPAR, Emile, décorateur, rue du Pot-d'Or, 37.

JENICOT, Philippe, pharmacien, à Jemeppe.

JOASSART, Nicolas, négociant, rue St-Adalbert, 7.

JOPKEN, Ernest, préfet des études à l'Athénée royal, à Tournai.

JORISSEN, A., professeur à l'Université, rue Sur-la-Fontaine, 106.

JORISSENNE, Gustave, docteur en médecine, rue des Urbanistes, 1.

JOTTRAND, Félix, directeur de la Manufacture de glaces Ste-Marie d'Oignies, rue Defacq, 4, à Bruxelles.

KEPPENNE, Jules, notaire, place St-Jean, 27.

KIMPS, Charles, à Charleroi.

KINET, receveur de la Soc. liég. des maisons ouvr., r. Ste-Julienne, 67.

KIRSCH, Antoine, armurier, rue Chapeauville, 9.

KLEYER, Gustave, avocat et échevin, rue Fabry, 21.

LABASSE, Ad., rue Jonruelle, 55.

LABEYE, Frédéric, avoué à la Cour, avenue d'Avroy, 114.

LABROUX, secrétaire-trésorier de l'Athénée, rue du Vertbois, 84.

LAFONTAINE, directeur de la Société Linière, quai St-Léonard, 36.

LAFUT, F., avocat et candidat notaire, à Genappe.

LAFUT, J., avocat, à Genappe.

LAGASSE, Philippe, propriétaire, quai de Maestricht, 7.

LALOUX, Adolphe, propriétaire, avenue Rogier.

LAMARCHE, Emile, rue Louvrex, 89.

LAMBERT, chef du service commercial du Hasard, à Trooz.

LAMBIN, fabricant d'armes, rue Trappé.

LAMBINON, Eugène, négociant, rue St-Séverin, 27.

LAMBREMONT, Jos., artiste-wallon, rue Puits-en-Sock, 53.

LANCE, B., tailleur, rue du Pont-d'Ile, 15.

LAOUREUX, Armand, rue Sur-Meuse, 12.

LAOUREUX, Léon, rue Bertholet, 7.

LAPORT, Guillaume, fabricant d'armes, quai St-Léonard, 17.

LAPORTE, Léopold, avenue Louise, 56, à Bruxelles.

LAUMONT, Gustave, rue de l'Université, 16.

LECHAT, Emmanuel, ingénieur, place St-Jean, 18.

LECRENIER, Joseph, avocat, à Huy.

LEDENT, Albert, ingénieur, à Herstal.

LEDENT, Jean, professeur à l'Athénée à Verviers.

LEDENT, Joseph, chef-comptable à Gérard-Cloes, r. St-Léonard, 436.

LEENARS, Lucien, industriel, quai des Pêcheurs, 30.

LEJEUNE-VINCENT, industriel, à Dison.

LEMOINE, Edg., docteur en médecine, rue de l'Official, 1.

LENS, Jacques, rentier, rue Mozart, 12, Anvers.

LÉONARD, Constant, malteur, rue du Vieux-Mayeur, 26.

LEPERSONNE, Henri, directeur de la Société anonyme G. Dumont, frères, à Sclaigneaux.

LEPLAT, docteur, rue des Augustins, 26.

LEQUARRÉ, Alph., professeur à l'Athénée, à Retinne.
LEROUX, Charles, président au Tribunal, rue du Vertbois, 76.
LEROUX, Alfred, doct. en sciences, direct. de la fabrique d'*Arendonck*.
LESUISSE, Joseph, professeur, rue St-Laurent, 120.
LEVÊQUE, Joseph, fils, négociant, 22, quai du Canal, Herstal.
LHOEST, Paul, fabricant de papiers peints, rue Robertson, 33.
L'HOEST, Isid., ch. de service au ch. de fer du Nord, place du Parc, 7.
LIBOTTE, ingénieur des mines, à Namur.
LIBOTTE, négociant, rue de l'Université, 30.
LINCHET, fils, boulevard de la Sauvenière, 42.
LIVRON, Albert, ingénieur, rue de la Cathédrale, 41.
LIXHON, Camille, appariteur à l'Univers, et bourgmestre, à Cheratte.
LOHEST, Max., ingénieur, à Rivage (Comblain-au-Pont).
L'OLIVIER, Henri, ingénieur, rue des Quatre-Vents, 25, à Bruxelles.
LOSSAUX, Léon, avocat, rue de Nimy, 37, à Mons.
LOUIS, Mathieu, négociant, rue de la Liberté.
LOVENS, Ignace, rue St-Thomas, 9 et 13.
LOVINFOSSE, Michel, secrétaire du Bureau de bienfaisance, rue St-Gangulphe.

MAGIS, Jules, place de la Cathédrale, 7.
MAGNERY, Em., meunier, à Seraing.
MAGNETTE, Charles, avocat, rue Grétry, 4.
MAIRLOT, Joseph, pharmacien, à Petit-Rechain.
MALAISE, directeur de charbonnage, à Wandre.
MALMENDIER, Pierre, rentier, rue Raikem, 1.
MALVOZ, Ernest, docteur en médecine, rue de Bruxelles.
MANNE, Jacques, ingénieur, rue du Bronze, 8, à Anderlecht.
MARCOTTY, Joseph, fils, Moulin des Agnesses, à Angleur.
MARÉCHAL, Remacle, ingénieur des mines, place St-Michel, 16.
MARQUET, Ad., ingénieur, à Dombasle (Meurthe et Moselle), France.
MARTINOT, Benjamin, rentier, à Pierrepont (Meurthe et Moselle), France, (chez M. Dufour, magasin du Pont-des-Arches).
MASSANGE DE MARET, rue Royale, 310, à Schaerbeck.
MASSART, Emile, industriel, rue Sœurs-de-Hasque, 17.
MASSIN, Oscar, avenue d'Avroy, 61.
MESTREIT, Joseph, avocat, rue Paul Devaux, 6.

- MEUNIER, J.-B., typographe, rue Haute-Souvenière.
MEURT-GOURMONT, Nouveau Marché aux Grains, 7, à Bruxelles.
MICHA, Alfred, avocat, rue Louvrex, 73.
MIGNON, Joseph, commissaire en chef de la ville de Liège, rue Méan.
MINSIER, Camille, ingénieur au corps des mines, à Charleroi.
MODAVE, Léon, directeur de l'École Burenville, rue Dehin, 69.
MONIQUET, Victor, comptable, rue de Harlez, 52.
MONSEUR, prof. à l'Université de Bruxelles, 92, rue Traversière.
MOREAU, Ernest, notaire, boulevard de la Sauvenière, 128.
MOREAU, Joseph, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Louvain.
MORISSEAU, Ch., fabricant d'armes, rue des Bénédictines, 5.
MOSSOUX, négociant, rue de l'Académie, 48.
MOTTARD, Julien, quai de Maestricht, 9.
MOUTON-TIMMERHANS, brasseur, rue Fabry, 34.
MOXHON, Emile, avoué et conseiller provincial, place St-Pierre, 20.
MÜLLER, Clément, littérateur, Malmedy.
MURAILLE, Théophile, négociant, place St-Barthélemi, 9.
NAGELMACKERS, Alfredo, ingénieur, rue du Pot-d'Or, 55.
NAMUR, François, artiste-peintre, place Verte, 5.
NANDRIN, François, négociant, boulevard Frère-Orban, 29.
NEEF-CHAINAYE, Alfred, industriel, à Verviers.
NEEF, Georges, industriel, à Verviers.
NEEF, Jules, bourgmestre de Tilff, avenue Rogier, 4.
NEEF, Léonce, avocat, boulevard Piercot.
NÉLIS, François, industriel, à Grivegnée.
NEUJEAN, Xavier, avocat, boulevard Frère-Orban, 7.
NEURAY, mécanicien, quai d'Amercœur, 37.
NOÉ, frères, rentiers, rue Darchis, 8.
NOIRFALISE, Jules, négociant, quai de l'Université, 5.
NYST, Pierre, rue Méan, 23.
- OLIVIER, Henri, négociant, à Verviers.
ORTH, Ad., lieutenant, chaussée d'Ixelles, 294, à Ixelles.
ORTH, Albert, avocat et conseiller provincial, rue du Paradis.
OURY, Joseph, docteur en médecine, place St-Jean, 8.
- PAQUES, Erasme, quai d'Amercœur, 20.

- PAQUOT, Alex., pharmacien, rue Royale, 6.
PARMENTIER, Edouard, avocat, rue de Soignies, 21, à Nivelles.
PARMENTIER, L., prof. à l'Univ., rue Souverain-Pont, 47.
PASQUES-BEKKERS, chemisier, boulevard Anspach, 14, à Bruxelles.
PAVARD, Lucien, capitaine commandant d'artillerie, à Louvain.
PATERNOSTRE, Paul, ingénieur, à Soignies.
PECQUEUR, Oscar, professeur à l'Athénée, rue des Anglais, 22.
PÉRARD, Georges, rentier, place St-Jacques, 22.
PÉRÉE, François, fabricant, rue Bois-l'Évêque, 26.
PETIT, Léon, ingénieur, à Nivelles.
PETIT, directeur-gérant des charbonnages du Val-Benoit.
PETY DE THOZÉE, gouverneur de la province, au Palais provincial.
PHILIPS-ORBAN, Charles, rentier, rue Forgeur, 12.
PHILIPPART, A., ingénieur, 111, avenue d'Avroy.
PHILIPPI, Ch., chef de bureau à l'Administr. com., rue Lulay, 13.
PHOLIEN, C., subs. du Proc. gén., boul. de Waterloo, 86, à Bruxelles.
PICARD, docteur en médecine, quai de la Boverie, 8.
PICARD, Edgar, directeur à Valentin Coq, à Hollogne-aux-Pierres.
PIRENNE, Henri, professeur à l'Université de Gand.
PIRLOT, Eugène, fabricant d'armes, avenue d'Avroy, 52.
PIROTTE, Alex., chef de bureau à l'Adm., com. rue Jonruelle, 32.
PIRSOUL, Léon, auteur wallon, place du Petit Sablon, 1, Bruxelles.
PLESSERIA, God., secrétaire du Crédit général, quai de Longdoz, 63.
PLOMDEUR, Jean, négociant, rue de la Madeleine, 16.
PLUCKER, Th., professeur à l'Université, rue des Anges, 3.
POMMERENKE, Henri, pharmacien, place St-Pierre, 6.
PONCELET, Félix, dessinateur, à Esneux.
PONCIN, Olivier, industriel, rue Ste-Marguerite, 29.
POSTULA, Henri, directeur d'Institut, rue Chevaufosse, 11.
PREUDHOMME-PREUDHOMME, industriel, à Huy.
PROTIN, M^{me} veuve, rue Féronstrée.
PUTZEYS, Félix, prof. à l'Université, boulevard Frère-Orban, 15.

RASKIN, Victor, directeur du Théâtre wallon, rue des Guillemins, 7.
RASSENFOSSE, Armand, boulevard Frère-Orban, 33.
RAXHON, Henri, industriel, avenue Hamlet, 7, Heusy.
RAZE DE GROULARD, Alph., industriel, à Esneux.

- RAZE, Aug., industriel, à Ougrée.
RAZE, Joseph, ingénieur, à Esneux.
REMACLE, secrétaire communal, à Dinant.
RÉMONT, Joseph, architecte, quai de l'Industrie, 19.
REMOUCHAMPS, Em., architecte provincial, quai de Fragnée, 67.
REMOUCHAMPS, Joseph, négociant, rue du Palais, 46.
RÉMION, Charles, à Verviers.
REMY, Alfred, rue Pied du Pont-des-Arches
REMY, notaire, rue André-Dumont, 16.
RENARD, rue des Vennes, 263.
RENARD, Maurice, avocat, rue Fusch, 12.
RENKIN, François, fabricant d'armes, boulevard d'Avroy.
RENKIN, Henri, banquier, à Marche.
RENKIN, François, à Ramioul (Val-St-Lambert) et place de Bronckart, 15.
RENSON, Antoine, conseiller à la Cour, rue du Parc, 5.
REULEAUX, Fernand, avocat, rue Basse-Wez, 45.
REULEAUX, Jules, consul général de Belgique dans la Russie méridionale, à Odessa (rue Hemricourt, 33).
RIGA, commissaire-voyer, à Chokier.
RIGO, Jos., chef de bureau à l'Adm. com., rue Nysten, 16.
RIGO, Pierre, chef de bureau à l'Adm. com., Fond St-Servais, 4.
ROBERT, Georges, avoué à la Cour, rue Darchis, 44.
ROBERT, Victor, avocat, rue Louvrex, 64.
ROBERT, Albert, chimiste, boul. d'Anderlecht, 80, à Bruxelles.
ROBERTI, D., rentier, rue Naimette, 9.
ROCOUR, G., ingénieur, avenue Rogier, 16.
ROLAND, Jules, négociant, rue Velbruck, 7.
ROLAND, Léon, dr en sciences naturelles, rue Bonne-Nouvelle, 77.
ROMEDENNE-FRAIPONT, J.-F., banquier, place du Théâtre.
ROMIÉE, H., docteur en médecine, rue Bertholet, 1.
RONKAR, E., chargé de cours à l'Université, rue St-Gilles, 263.
ROSE, John, fils, industriel, à Seraing.
ROSIER, Joseph, artiste peintre, rue du Pot d'Or, 7.
ROSKAM, Alphonse, docteur, place St-Jean, 7.
ROUFFART, place St-Lambert, 28.
ROUMA, Antoine, rue Libotte, 14.

- ROUMA, Olivier, directeur d'Institut, Fond St-Servais, 8.
ROUSSEL, Charles, échevin, à Ath.
ROYEN, docteur en médecine, au Stockay, par Engis.
RUFER, Philippe, artiste-musicien, Gentiner-Strasse, 37, à Berlin.
RUTTEN, Louis, industriel, rue Dartois, 24.
- SAUVENIÈRE, Jules, professeur à l'Athénée, rue Bassenge, 17.
SCHAEFERS, Nestor, rue Guinard, à Gand.
SCHIFFERS, docteur en médecine, boulevard Piercot, 18.
SCHMIDT, Paul, avocat, boulevard Frère-Orban, 37.
SCHOENMAEKERS, J., vicaire, à St-Georges, Engis.
SCHUIND, Nic., commis des postes de 1^{re} classe, à Libramont.
SERVAIS, photographe, rue Nagelmackers, 6.
SIOR, Em., rentier, rue Marexhe, à Herstal.
SMEETS, docteur en médecine, place St-Barthélemy, 4.
SNYERS, docteur en médecine, rue de l'Evêché, 18.
SOUBRE, Joseph, avocat, à Verviers.
SOUHEUR, Fl., directeur du charbonnage de Bonne-Fin, rue de l'Ouest, 59.
SPRING, W., professeur à l'Université, rue Beckmann, 32.
STARMANS, Joseph, rue de la Paix, 40.
STASSE, A., chef-comptable à la station, rue Rogier, 24, à Verviers.
STÉVART, A., ingénieur, rue Paradis, 79.
STOULS, directeur-gérant de la Société d'Espérance-Longdoz.
SWAEN, A., professeur à l'Université, rue de Pitteurs.
- TALAUPE, Gaston, chef de bureau à l'Administration communale, rue Antoine-Clesse, 5, Mons.
TASKIN, Léopold, industriel, à Tilleur.
TASSET, Henri, négociant, rue Puits-en-Sock, 7.
TERFVE, Oscar, professeur, rue Mont St-Martin.
THIRIAR, Léon, place Verte, 9.
THIRIARD, Auguste, négociant, rue Chaussée-des-Prés.
TRIRIART, Léon, ingénieur, place Ferdinand Nicolay, à Ans.
THIRY, Fernand, professeur à l'Université, rue Fabry, 1.
THONNARD, Jules, propriétaire, boulevard d'Avroy, 47.

THYS, Albert, capitaine d'état-major, admin. de l'Etat indépendant du Congo, rue Thérésienne, 16, à Bruxelles.

THYS, Joseph, ingénieur agricole, boulevard du Hainaut, à Bruxelles.

TIHON, docteur en médecine, à Theux.

TILMAN, Gustave, rentier, à Bernalmont (Vottem).

TOUSSAINT, Joseph, ingénieur, rue St-Quentin, 15, à Bruxelles.

TOUSSAINT, Aug.-Joseph, avocat, rue St-Séverin, 84.

TRASENSTER, Paul, ingénieur, boulevard d'Avroy, 53.

TRUFFAUT, Constant, pharmacien militaire de 2^e classe, Hôpital militaire, à Ostende.

VAILLANT-CARMANNE, Mme Ve, imprimeur, rue St-Adalbert, 8.

VAN AUBEL, Charles, docteur en médecine, rue Louvrex, 107.

VAN BECELEARE, avocat, rue du Marteau, 15, à Bruxelles.

VAN DER MAESEN, J., négociant en vins, à Malmedy.

VAN GOIDTSNOVEN, P., étudiant, rue de la Casquette, 45.

VAN HAGENDOREN, P., avocat, quai de Longdoz.

VAN HOEGAERDEN, avocat, boulevard d'Avroy, 7.

VAN MARCKE, Ch., avocat, rue des Clarisses, 30.

VAN SCHERPENZEEL-THIM, direct. général des mines, rue Nysten, 34.

VAN SCHERPENZEEL-THIM, Louis, consul général de Belgique à Moscou, rue Nysten, 34.

VAN STRYDONCK-LARMOYEUX, quai des Tanneurs, 4.

VAN WERT, architecte, rue Louvrex, 8.

VAN ZUYLEN, Ernest, place St-Barthélemy, 6.

VAN ZUYLEN, Joseph, négociant, rue Bois-l'Evêque, 59.

VAN ZUYLEN, Léon, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 51.

VAPART, Léopold, boulevard Piercot, 24.

VIELVOYE, Oscar, quai d'Amercœur, 36.

VIERSET, Auguste, rédacteur à l'*Indépendance*, Bruxelles.

VIVARIO, Nic., rentier, rue d'Archis, 17.

VOUÉ, Joseph, quai de Longdoz, 27.

WALEFFE, Pierre, directeur d'école, rue de Sluse, 15.

WARNANT, Julien, avocat, avenue Rogier, 14.

WASSEIGE, Joseph, industriel, rue Lebeau, 6.

WATHELET, Alf., docteur en droit, rue Grétry, 25.

WATHELET, Emile, négociant, rue Grétry, 25.

WATRIN, Gustave, docteur en médecine, rue André-Dumont. 26.

WAUTERS, Edouard, rentier, boulevard Piercot, 10.

WEBER, Armand, ingénieur-opticien, à Verviers.

WESMAEL, Adolphe, capitaine-commandant, à Mariembourg.

WILLAME, Georges, rue de Robiano, 20, Schaerbeek.

WILLEM, Joseph, président du Caveau Liégeois, à Chénée.

WILMET, rentier, rue des Guillemins, 28.

WILMOTTE, Maurice, professeur, rue Léopold, 12.

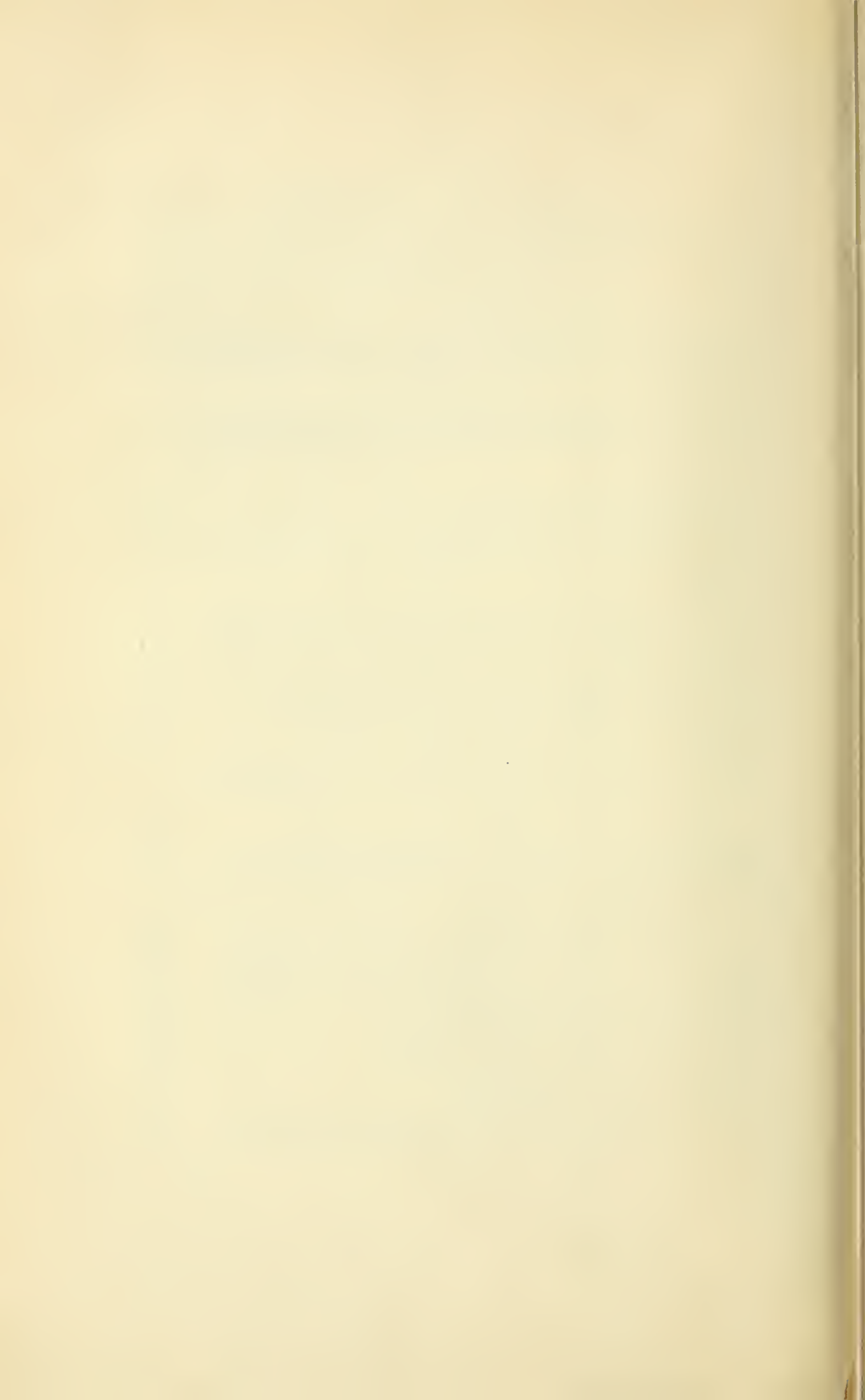
WOOS, notaire, à Rocour.

ZANARDELLI, Tito, professeur, rue de la Pépinière, 25, à Bruxelles.

ZEYEN, Hubert, photographe, boulevard de la Sauvenière, 137.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Rapport sur le 2 ^e concours de 1895. (Vocabulaires technol- ogiques).	5
Rapport sur le 6 ^e concours de 1895. (Noms de lieux). . .	7
Rapport sur un mémoire présenté hors concours en 1894. .	9
Rapport sur le 18 ^e concours de 1895. (Pièces de vers en général).	11
Lès cense, par Charles Derache.	13
Pitits tavlai, par Charles Derache.	15
Rapport sur le 12 ^e concours de 1895. (Pièces de théâtre en prose).	17
Victoire ! comédèye èn ine ake, par Lambert-Joseph Etienne.	31
Rapport sur le 14 ^e concours de 1895. (Satires sur un musée).	71
Rapport sur le 15 ^e concours de 1895. (Scènes populaires). .	73
Après l'messe di Mèye-nute, par Joseph Schoenmaekers. . .	75
Rapport sur le 3 ^e concours de 1895. (Gentilés).	84
Rapport sur le 11 ^e concours de 1895. (Contes en prose). .	86
Rapport sur le 13 ^e concours de 1895. (Pièces de théâtre en vers).	87
L'èfant trové, comédie en 4 actes, par Léon Pirsoul. . . .	93
Rapport sur le 4 ^e concours de 1895. (Mots wallons omis). .	183
Le patois Gaumet. — I. Phonétique du Gaumet et du wallon comparés, par Jules Feller.	201
II. Lexique du patois Gaumet, par Edouard Liégeois. . .	283
Rapport sur le 16 ^e concours de 1895. (Satires et contes). .	380
Rapport sur le 17 ^e concours de 1895. (Cramignons et chansons).	382
Nosse jône timps, par Charles Derache.	384
Nosse pitite mame, par Emile Gérard.	391
Chronique de la Société, année 1896.	393
Concours de 1897. Programme.	401
Liste des membres de la Société arrêtée au 12 avril 1897. .	407

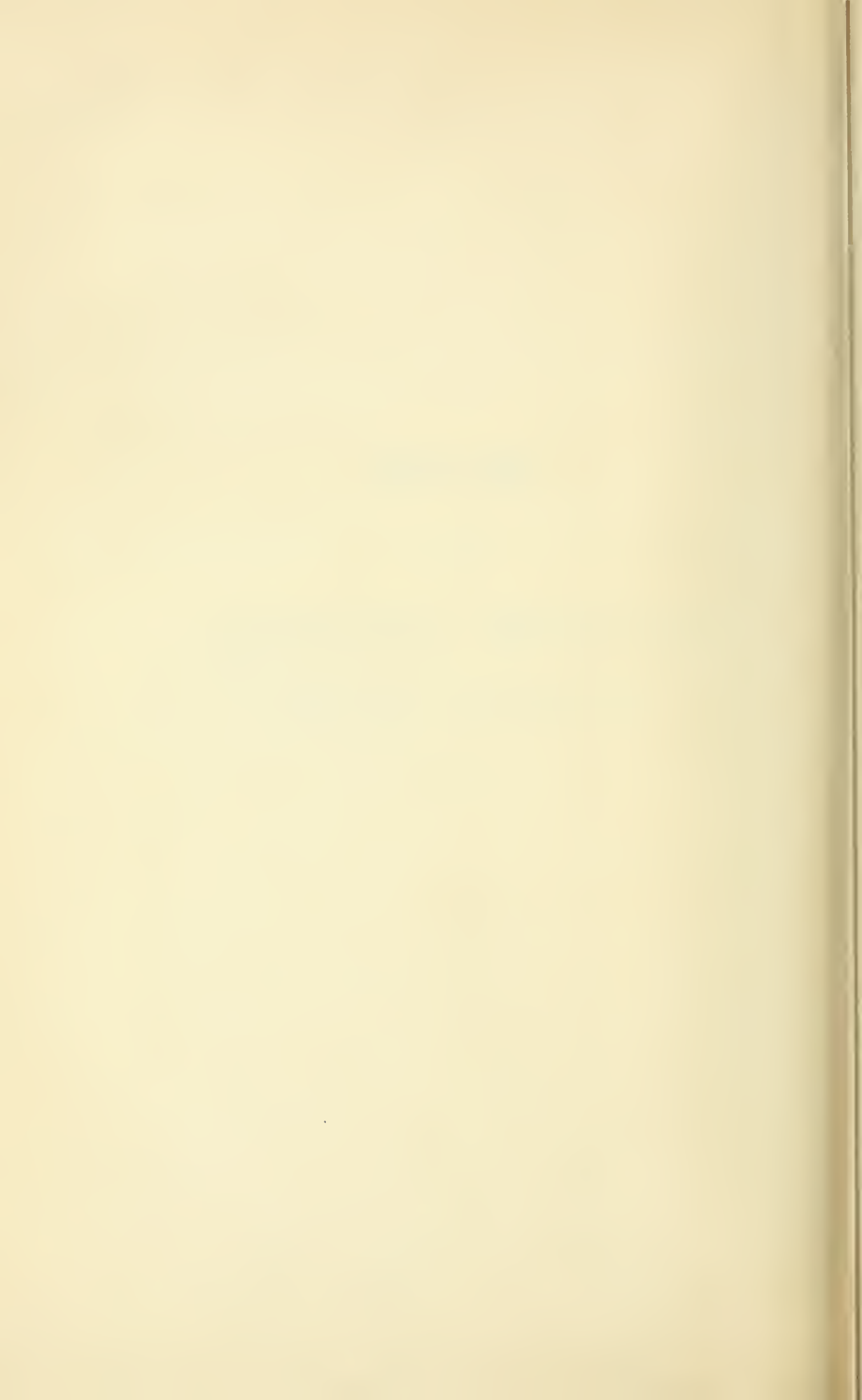


BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE LITTÉRATURE WALLONNE



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE
LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XXV.

Tome XXXVIII des publications



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
8, Rue St-Adalbert, 8,

—
1898



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE

LITTÉRATURE WALLONNE

STATUTS ET RÈGLEMENT (1)

CHAPITRE I.

ART. 1^{er}. Il est constitué à Liège une Société dans le but d'encourager les productions wallonnes; de propager les bons chants populaires; de conserver sa pureté à notre antique idiome; d'en fixer autant que possible l'orthographe et les règles, et d'en montrer les rapports avec les autres langues romanes.

CHAPITRE II.

Titre et travaux de la Société.

ART. 2. La Société prend le titre de *Société liégeoise de Littérature wallonne*.

(1) Revisés dans les séances des 12 avril, 10 mai et 14 juin 1897.

ART. 3. Elle institue annuellement des concours de littérature wallonne.

Des concours pourront également être institués sur les questions historiques ou philologiques relatives au wallon.

ART. 4. Le programme des concours, leurs conditions, les récompenses à donner aux lauréats sont déterminés, chaque année, par la Société, dans la séance de janvier.

Le dépouillement des pièces envoyées, ainsi que la nomination des jurys, se fera dans la séance de décembre de la même année.

Enfin les jurys déposeront leurs rapports et feront connaître leurs décisions, au plus tard, autant que possible, dans la séance d'avril de l'année suivante.

Toute mention honorable donne droit à une médaille en bronze.

Toute personne ayant obtenu une médaille dans un concours de la Société, recevra le *Bulletin* de l'année correspondante.

La distribution des prix pourra avoir lieu en séance publique.

ART. 5. La Société réunira les matériaux du dictionnaire et de la grammaire du wallon. Elle s'attachera à déterminer les règles de la versification.

ART. 6. La Société s'assemble de droit au local ordinaire de ses séances, une fois par mois, sauf en juillet, août et septembre, au jour et à l'heure qu'elle fixe.

Les assemblées générales sont celles de décembre et de mai.

ART. 7. La Société s'assemble aussi sur toute convocation du secrétaire, ordonnée par le président. La convocation contient l'ordre du jour.

A la demande de trois membres titulaires, le président doit faire convoquer la Société.

ART. 8. L'assemblée délibère sur les objets à l'ordre du jour, lorsque cinq membres titulaires sont présents.

En cas d'urgence reconnue par l'assemblée, il peut être statué sur tout autre objet non prévu à l'ordre du jour.

ART. 9. Sur demande de trois membres, le vote a lieu au scrutin secret.

Toute élection a lieu au scrutin secret.

ART. 10. Toute discussion politique ou religieuse est interdite.

CHAPITRE III.

Des fonctionnaires et du bureau.

ART. 11. Les travaux de la Société sont dirigés par un bureau composé d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier et d'un bibliothécaire-archiviste.

La Société pourra, le cas échéant, nommer un secrétaire-adjoint et un bibliothécaire-adjoint.

ART. 12. En cas d'absence du président et du vice-président, le membre le plus âgé en remplit provisoirement les fonctions.

Si le secrétaire est absent, le président choisit un des membres pour le suppléer.

ART. 13. Les membres du bureau sont nommés tous les ans dans la séance de décembre.

Toute candidature nouvelle devra être produite dans une séance ordinaire préalable à la séance du vote.

ART. 14. Le président règle l'ordre du jour et dirige les discussions; il veille à l'exécution du règlement; il rend compte des travaux de l'année écoulée à l'assemblée générale de décembre.

ART. 15. Le secrétaire tient le procès-verbal des séances et la correspondance; il exécute les décisions de la Société.

ART. 16. Le trésorier opère les recettes, fait les paiements et en rend compte à la fin de l'année, le tout sous la surveillance du président. Il présente chaque année un projet de budget pour le nouvel exercice.

Le bibliothécaire-archiviste conserve et classe la bibliothèque et les archives.

CHAPITRE IV.

Des membres de la Société.

ART. 17. La Société se compose : *a*) de membres d'honneur choisis parmi les personnes lui ayant rendu d'éminents services; le Bourgmestre de la ville de Liège, le Président du Conseil provincial et le Gouverneur de la Province sont de droit membres d'honneur; *b*) de membres titulaires; *c*) de membres effectifs; *d*) de membres correspondants; *e*) de membres honoraires.

ART. 18. Les membres titulaires de la Société sont au

nombre de quarante, dont trente de la province de Liège et dix du reste de la Wallonie belge. Ces derniers ne sont tenus d'assister qu'aux deux assemblées générales. Les membres titulaires ont seuls voix délibérative et consultative.

ART. 19. Pourront être nommés membres honoraires, les membres titulaires qui en feraient la demande ou ceux qui, pendant trois années consécutives, n'auront plus participé aux travaux de la Société.

ART. 20. Les personnes présentées par trois membres titulaires sont inscrites comme membres effectifs. Les représentants sont responsables du paiement de la cotisation de la première année due par le membre effectif qu'ils ont présenté.

ART. 21. Les membres correspondants sont nommés à la majorité des membres titulaires présents; ils se tiennent en relation avec la Société. Ils sont invités à faire don à la Société de leurs publications.

Les membres honoraires, effectifs et correspondants ont le droit d'assister aux séances fixées par le règlement.

ART. 22. Les membres titulaires sont choisis parmi les membres effectifs, à la majorité des votes des membres présents.

ART. 23. La démission donnée par un membre titulaire ou effectif ne le libère pas du paiement de la cotisation de l'année dans le courant de laquelle la démission est donnée.

Le défaut de paiement de la cotisation pendant deux ans entraîne la démission. Le démissionnaire n'en est pas moins tenu au paiement de ces deux années.

CHAPITRE V.

Des publications.

ART. 24. La Société fait imprimer :

A. Les pièces couronnées dans ses concours.

Ces pièces deviennent sa propriété, en ce sens qu'elles ne peuvent être imprimées sans son autorisation. Tout manuscrit envoyé au concours est déposé aux archives.

B. Les pièces anciennes dont la rareté et le mérite nécessitent la conservation.

C. Les pièces adressées à la Société, lorsqu'elles en sont jugées dignes.

L'insertion au *Bulletin* d'une œuvre quelconque est accompagnée du tirage à part de cinquante exemplaires destinés à l'auteur.

ART. 25. Le secrétaire est chargé de remplir les formalités voulues par la loi pour assurer à la Société la propriété de ses publications.

ART. 26. Un exemplaire de toute publication est de droit remis sans rétribution à chaque membre honoraire, titulaire ou effectif.

La Société peut décider l'envoi d'un exemplaire aux correspondants.

Un exemplaire est accordé aux Sociétés qui accordent la réciprocité, à la Bibliothèque royale de Bruxelles et à celle de l'Université de Liège.

CHAPITRE VI.

Des recettes et des dépenses.

ART. 27. Les recettes consistent : en cotisations payées par les membres titulaires, honoraires et effectifs, fixées à cinq francs annuellement, qui sont recouvrables dans le courant du mois de janvier; en dons volontaires; en subsides éventuels de la Commune, de la Province et de l'État; et en produits de la vente des exemplaires des publications livrées au commerce.

ART. 28. Les dépenses ordinaires sont celles qui sont prévues au budget.

ART. 29. Les dépenses extraordinaires sont celles qui ne sont pas prévues au budget; elles ne peuvent être votées qu'à la majorité des trois quarts des membres titulaires présents.

CHAPITRE VII.

De la revision du règlement et de la dissolution de la Société.

ART. 30. En cas de nécessité reconnue par la majorité des membres titulaires présents et absents, les Statuts peuvent être modifiés.

Aucune résolution ne peut être prise à ce sujet qu'après avoir été discutée dans deux des réunions de droit.

ART. 31. La dissolution ne peut être mise en délibération

que si les trois quarts des membres titulaires, convoqués spécialement à cet effet, sont présents.

Après deux convocations successives, restées sans résultat, la Société délibère valablement, quel que soit le nombre des membres présents.

La dissolution ne pourra être prononcée que si elle réunit les deux tiers des voix des membres présents. La bibliothèque, les archives et le sceau de la Société seront déposés à la bibliothèque de l'Université de Liège et deviendront la propriété de la Ville; le solde restant en caisse sera acquis en tous cas au Bureau de bienfaisance de la ville de Liège.

Pour copie conforme :

Le Secrétaire,

JULIEN DELAITE.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 6^e CONCOURS DE 1895.

(NOMS DE LIEUX).

MESSIEURS,

Le mémoire que vous avez soumis à notre appréciation est intitulé : *Étude étymologique de quelques noms de lieux de la province de Liège*.

Outre une introduction, cette étude comprend les noms de lieux des communes suivantes : *Waret-l'Evêque, Lavoir, Landenne-sur-Meuse, Huccorgne, Marneffe, Héron, Couthuin, Ville-en-Hesbaie, Ciplet, Embresin, Meeffe, Hannesche, Acosse, Burdinne, Lamontzée, Moha, Vissoul* et *Oteppe*. Total : dix-huit communes de la province de Liège situées entre la rive droite de la Meuse et la Meuse. Dans ce même territoire se trouvent en plus les communes de *Seilles, de Bas-Oha, de Wanze, de Fallais, d'Avin* et même de *Wasseiges* : l'auteur ne dit pas pourquoi il les a négligées. Nous l'invitons, s'il tient compte de notre décision, à faire entrer dans son étude les noms de lieux de ces communes : nous

aurons ainsi un travail complet sur une portion nettement limitée de la province de Liège.

Assurément l'auteur du mémoire a fait de nombreuses recherches, et il serait fâcheux que le résultat de ses efforts fut perdu pour le public. Mais hâtons-nous de le dire : dans les conditions où elle se présente, son étude de noms de lieux ne peut pas être livrée à l'impression.

L'auteur a limité ses recherches à des documents imprimés et qui ne portent que sur les dix-huit noms des communes dont il s'occupe. Les centaines de *lieux-dits*, qui dépendent de ces communes, ne sont en réalité que l'objet d'hypothèses plus ou moins plausibles, mais auxquelles les preuves font défaut.

« La fantaisie, dit-il dans son introduction, s'est » trop souvent donné carrière dans la toponymie..... » Pour arriver à la connaissance des noms de lieux, » il est indispensable d'en connaître les formes » anciennes, plus primitives par conséquent, et se » rapprochant davantage du mot originel ».

C'est parler d'or. Mais pourquoi l'auteur n'applique-t-il pas ce précepte excellent aux noms des hameaux et des *lieux-dits*? Pour ces derniers, il n'a guère consulté que le cadastre ; or le cadastre, dressé pour la première fois par des géomètres étrangers aux localités où ils opéraient, a singulièrement massacré les noms.

Jugez-en. Chacun connaît le château de *Sainval*, commune de Tilff et rien n'est plus simple ni plus

logique que de voir dans *Sainval* le val de la santé. D'après le cadastre, oui ; mais au 17^e et au 18^e siècle, c'est *Chinva*, ou le *val des chiens*, ce qui n'est pas tout-à fait la même chose.

Nous signalerons à l'auteur une source précieuse pour les variations que l'orthographe des noms de lieux a subies. Ce sont les registres aux œuvres de nos anciennes cours de justice, devant lesquelles étaient entérinés, avec reproduction « de mot à autre » tous les actes relatifs à la transmission des propriétés. Ces registres ne remontent qu'exceptionnellement au-delà du XV^e siècle : ils n'en contiennent pas moins d'utiles renseignements.

Ainsi le premier des deux registres de Waret l'Evêque, que nous avons entièrement parcouru cite les *lieux-dits* que voici :

preit alle sock ;

werixhas, werihet, weriha ou baty, werixhet, warichet ; les comenes ou communes ;

al rual de Gretis, ruelle de Gretty, au tige dit de Grettit, à la ruelle de Grétis ;

al terre a saax, aux prés aux saux, terre aux saulx ;

au tige d'Oteppe ;

au tige Piron, tiege Piron, chemin royal appelé le tiege Piron ;

en la Marcelle ;

au grand Vivier à Waretz l'Evecque ;

aux grandes ettriches, aux trixhes de Waret l'Evecque ;

au bois de Tronlu, bois de Tronleu, bois du
Tronlu ;
le cortil Rondaxhe, le cortil Rondache ;
chemin tendant à la Malaisse ;
cense qu'on dit a Pairon, cense du Pairon, cense
du Peron, alle terre Pairon ;
au tiege de Horche ;
les trixhes Godeschal ;
charriage de la Monsée et autres lieux ;
au bois de Herron, de Heron, juridiction de Waret
l'Evêque ;
au bois de Bierwart, de Bierwau ;
au petit Tige ;
le cortil Marechal ;
la cense d'elle Fontaine ;
au cortil Bertrand ;
au prez Louwette ;
à la spinée ou fosse qui sépare le grand paxhis
arboré dit cortil Simon ;

Une quinzaine au moins de ces noms ne figurent pas aux pages 16 et 17 du manuscrit parmi les *lieux-dits* de Waret l'Evêque.

Quant à l'étymologie de Waret, elle est sujette à caution.

Warectum, guéret ou *waret* et *wariscapium* ou *wérixhet* sont proches parents. En admettant qu'ils aient la même signification, comme l'affirme notre auteur, il resterait à expliquer comment les deux formes *waret* et *warichet* ont persisté à Waret l'Evêque même. Au surplus il y a bien des *wérihas*

ou *werihèts* au pays de Liège où le *water*, si cher à notre linguiste, ne se rencontre pas. La nature du sol des warichets, dit-il, s'opposait à leur culture (p. 16) ; cette opposition, croyons-nous, provenait plutôt de la destination du warichet que de la nature de son sol.

L'auteur explique *Tronu* (p. 17) par *lieu des Troènes*. C'est en contradiction avec les formes *Tronlu* et *Tronleu*, mais le hasard le sert assez bien : *troëne*, mot français, correspond à *Tronle* ou *Trôle* wallon, qui est le *tronus* du bas-latin ou le *ligustrum* : peuplier tremble, *populus tremula*.

La plupart des communes dont il est question dans le mémoire appartenaient au comté de *Moha*, *Mouha*, *Mohault*, *Muhault* ou *Mouhault*, par conséquent à la juridiction de la haute cour de Wanze, dont 132 registres aux œuvres remontant au XV^e siècle sont au dépôt des archives de l'Etat. L'auteur les consultera avec fruit.

Le jury l'invite donc à retirer son travail chez notre secrétaire (sans se faire connaître) à le remanier dans le sens indiqué plus haut, et à le représenter à la Société avant le 9 décembre 1895.

Pour en faciliter et l'examen et l'impression, il le prie :

- 1^o) d'écrire très lisiblement tous les noms propres ;
- 2^o) de consacrer un alinéa à chaque *lieu-dit*, même en l'absence de conjectures étymologiques ;
- 3^o) de faire suivre les noms de lieux, qui sont plus

ou moins francisés dans les actes, de la forme wallonne ;

4^o) de faire précéder cette forme wallonne de la préposition convenable et, s'il y a lieu, de l'article. Le français met généralement la préposition *à* devant les noms de lieu. Il n'en est pas de même du wallon, qui, pour prendre des exemples dans le voisinage de Liège, dit : *à Chêgnèye, è Vâ d'sos Chivrimont, so Chirmont, è Chaudfontaine, è Bouny, à Roumseye, èn Agn'gneu, à Beinne, à Heusai, è Bois d' Breu, so Bouhy, à l' Xhavèye, à l' Cowe dè Bois, â Chèneu, sor Avreut, è Trô Louwette, è Glain, à l'Vâ V'neute.*

Le jury a pris sa décision à l'unanimité.

Les membres du jury :

E. DUCHESNE,

D. VAN DE CASTEELE,

N. LEQUARRÉ, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 23 avril 1896, a donné acte au jury de ses conclusions. En conséquence le billet cacheté joint à la pièce non couronnée a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 6^e CONCOURS DE 1896.

(NOMS DE LIEUX).

MESSIEURS,

En réponse au 6^e concours proposé pour l'année 1896, la Société a reçu un manuscrit intitulé : *Etude sur les noms de lieux de la commune de Jalhay*. Ce titre, un peu trop prometteur, est rectifié dans la préface, où l'auteur qualifie plus justement son travail de *nomenclature* des noms de lieux. L'œuvre est en effet une collection, recueillie avec une patience louable, d'un bon millier de termes, dont beaucoup sont naturellement de simples variantes. « Nous croyons, dit encore la préface, avoir reproduit exactement les citations fournies par des écrits émanés surtout de la dite commune, dont les archives reposent à Liège au palais du Gouvernement provincial ». L'auteur ici ne promet que des noms

et des phrases caractéristiques d'anciens actes dans lesquelles ces noms sont enclavés. De fait il indique à peu près toujours la date de l'acte qui a fourni le nom de lieu, et il ajoute assez souvent quelque brève explication ou conjecture étymologique.

Dans son ensemble cette œuvre représente donc une grande somme de travail, un nombre respectable d'heures dépensées à lire et à transcrire les vieilles archives du ban de Jalhay. Rien que cette recherche laborieuse mérite les félicitations du jury, du moment que les renseignements documentaires sont assez sûrs et assez complets. Mais suffit-elle à remplir les conditions du concours? c'est une autre question. Que nous nous mettions au point de vue de la publication d'une *Etude toponymique*, que nous nous reportions simplement au texte de la question proposée, mille exigences d'ensemble et de détails apparaissent, auxquelles ce mémoire est loin de satisfaire.

Origine, étymologie, classification, situation, comparaison avec des noms similaires des pays voisins : voilà ce que demande le programme du concours. C'est peut-être réclamer beaucoup, exiger trop de science, et partant écarter du concours trop de bonnes volontés. L'important pour la Société n'est-il pas de recueillir par ces concours des documents dont elle puisse tirer parti? Personnellement, le rapporteur voudrait qu'à l'avenir on se contentât de demander des documents bien classés, portant en eux-mêmes la marque de leur authenticité. Ainsi

tout ce qui serait ajouté par surcroît serait une contribution volontaire de la science du concurrent; et tel, chercheur de mérite, éviterait de nous fournir, pour satisfaire aux exigences du programme, des œuvres où le faux se mêle au vrai d'une façon inextricable. Quoi qu'il en soit, voyons comment notre auteur a traité les divers points de la question posée.

En général, tout ce qu'il a trouvé dans les actes et transcrit dans ce mémoire, noms, dates, phrases explicatives ou servant de témoignage, est bon et mérite d'être conservé. Nous ne pouvons en dire autant de la partie étymologique. Lorsque nous lisons dans la préface : « parmi ces lieux-dits le latin ne prit part : le langage du pays les dénomma par des particularités du sol... », et plus loin : « il n'y a rien de germanique parmi la multitude de ces lieux-dits... », à travers ce style, fortement teinté du style des vénérables archives, nous entrevoyons bien que l'auteur n'est guère versé dans les questions de linguistique. Rien de latin, ni de germanique ! tout serait de génération spontanée ! A moins que les Celtes... ou les Francs... Non, l'auteur doit se refuser toute incursion sur ce domaine. A effacer donc la plupart de ces notes éparses dans l'ouvrage, reléguées d'ailleurs entre parenthèse, et qui semblent être d'une seconde main. Ce sont des tentatives d'explication ou inutiles ⁽¹⁾, parce qu'elles sont

(1) Exemple : « *charli* ou *chaurli* est le wallon de *charron* ».

connues de tous, ou inopportunes ⁽¹⁾ ou fausses ⁽²⁾ ou fantaisistes ⁽³⁾. Toute cette partie doit disparaître, impitoyablement.

Reste la partie documentaire. Malgré l'intérêt qu'elle présente, nous y trouvons des défauts nombreuses qu'il faut bien énumérer pour montrer dans quel sens le travail doit être amendé, si toutefois l'auteur veut bien supporter la critique et nous faire le plaisir de remanier son œuvre.

L'ordre choisi est l'ordre alphabétique. Acceptons un instant cette disposition qui n'est, dans l'espèce, qu'un pis-aller, et voyons les *desiderata*.

1° Il faudrait tout au moins observer scrupuleusement cet ordre alphabétique ⁽⁴⁾, — éviter de transcrire deux articles sur la même ligne ⁽⁵⁾, — souligner tout ce qui est nom de lieu, — écrire en caractères plus gras l'entête de l'article, — commencer à écrire en retrait à chaque alinéa. Minuties sans doute, et l'auteur se serait conformé à ces règles d'ordre purement extérieur et matériel s'il avait recopié lui-même ses notes; mais négliger ces minuties de scribe, c'est rendre la lecture de son œuvre difficile et l'impression presque impossible.

2° Dans le corps d'un même article, pour l'énumé-

⁽¹⁾ Ex. : *Aguesse* = pie, quand il s'agit de *Aguise* = chiste.

⁽²⁾ Ex. : *tyersi* = poirier ! *Chamont* = mont chauve !

⁽³⁾ *Bomorihea* : la seconde main ajoute : « peut-être un champ de *tendrie* dont le *rihai* est l'un des instruments ». Il faut interpréter évidemment, — les variantes l'indiquent à satiété, — *bo Moriheid*.

⁽⁴⁾ *Al saltz* ne doit pas venir entre *alle stehouque* et *alle tournée*.

⁽⁵⁾ *Bois de Foyr* et *Bois des haies* doivent constituer deux articles différents.

ration des variantes, il faut ou introduire l'ordre chronologique, qui serait bien plus rationnel, ou observer toujours l'ordre alphabétique.

3^o Lorsque des graphies différant par l'une ou l'autre des lettres initiales, se rapportent *évidemment* au même nom, faut-il les présenter en articles séparés ou en un seul article? Voilà un des ennuis du classement artificiel par ordre alphabétique. Isoler les variantes, c'est rendre tout rapprochement pénible ou impossible, c'est faire croire à une multiplicité de noms de lieux dont il faut rabattre les trois quarts. A notre avis, il est nécessaire de grouper les variantes, et de les grouper en suivant l'ordre des dates, de la plus ancienne à la plus récente. Sans doute le hasard et l'ignorance des scribes ont pu contribuer à corrompre les graphies. Malgré cet élément de perturbation, on doit pourtant admettre que l'ordre chronologique est le seul qui permette de suivre l'évolution de la prononciation et de remonter avec quelque chance de succès à l'étymologie. En cas de doute sur l'identité de deux formes, l'auteur se tire d'affaire en créant pour la forme obscure un second article qui pourra n'être que provisoire et qui renverra d'ailleurs à l'article principal.

Une autre difficulté se présentait aussi, qui n'a pas toujours été heureusement résolue : faut-il, dans le classement alphabétique considérer l'article, la préposition, les noms génériques *bois*, *prés*, etc., comme faisant partie du nom de lieu? L'auteur fait tantôt l'un, tantôt l'autre, un peu au hasard.

Certaines explications ne sont guère non plus à leur place. Ainsi, chose étrange, *Foïr* est expliqué au mot *Andrister*. Les citations contiennent parfois des noms ou variantes de noms qu'on ne retrouve pas à leur lettre alphabétique : *arnotte preit* 1650 ne se retrouve point renseigné à la lettre *a*. Quant aux dates qui accompagnent les noms, nous n'avons pu en contrôler l'exactitude, les documents consultés n'ayant été ni énumérés dans une bibliographie d'ensemble ni cités à mesure qu'ils intervenaient dans les articles. Nous les tenons cependant pour exactes, et nous n'avons remarqué qu'une contradiction sans doute facile à résoudre : *Andrister* 1662 est suivi de la mention : *terre joindant alle voye de Foulhier* 1596. Or il va de soi que l'explication doit se trouver dans le même acte et porter la même date, sinon elle est purement conjecturale.

On pourrait multiplier ces remarques et surtout les exemples. Mais nous avons hâte de dire que l'ordre alphabétique n'est guère l'idéal d'un travail de ce genre. Qu'il serve pour la table finale de l'ouvrage, à la bonne heure ! mais l'ouvrage, lui, devrait présenter les noms groupés suivant la situation géographique. Il faudrait donc rechercher l'emplacement des lieux-dits anciens et classer les noms en conséquence. Pour y arriver il faut partir du connu : la topographie actuelle de la commune de Jalhay. Il n'est pas difficile de dresser une carte de cette région en indiquant le relief du sol, les bois, terres arables, prés, fagnes, routes, sentiers, rivières, ponts

de la commune. Ce premier travail exécuté, il faudrait tâcher d'identifier l'ancien avec le nouveau. Les noms recueillis dans les archives se groupent dès lors, non plus suivant le hasard de la lettre initiale d'un nom ou même d'une banale préposition, mais autour de chaque nom de hameau, de lieu important pouvant servir de point de repère. Pour chaque subdivision une carte toute simple montrerait les résultats des recherches dégagés des variantes multiples et des citations de textes, en omettant les choses conjecturales. Il y aura certainement des noms qu'on ne pourra identifier, de ces noms fugaces de petites terres morcelées qui auront disparu après la réunion des terres sous un même maître, ou quand l'endroit aura changé d'attribution. Les mêmes noms ne correspondront pas à toutes les dates aux mêmes étendues de terrain. Souvent l'ancien nom se restreindra de façon à ne plus désigner qu'une mince portion de l'aire ancienne. Mais on ne demande pas le cadastre de chaque région. Il n'y aura aucune difficulté insurmontable à dégager l'essentiel, et rien n'empêche l'auteur à reléguer sous un titre particulier, en suivant cette fois l'ordre alphabétique, tout ce qu'il n'aura pu identifier.

Pour conclure, il nous semble que le parti le plus avantageux au concurrent et à la Société serait de demander à l'auteur de remanier son travail dans ce sens. Il a recueilli patiemment les matériaux : il ne lui reste plus qu'à les mettre en pleine valeur. Nous proposons donc, l'ouvrage étant dès maintenant

digne d'éloges et méritant une mention honorable, d'entrer en relation avec l'auteur, et de lui demander une refonte de son œuvre en vue de l'impression dans nos *Bulletins*.

Les membres du Jury :

N. LEQUARRÉ,

E. DUCHESNE,

J. FELLER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 10 mai 1897, adonné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté, accompagnant la pièce couronnée, a fait connaître que M. Jean-Simon Renier de Verviers en est l'auteur.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1896.

VOCABULAIRE DE L'INDUSTRIE DU TABAC ET DES MÉTIER Y RESSORTISSANT.

Ce mémoire nous avait déjà été présenté l'année précédente. Nous lui avons donné notre approbation ; mais nous en avons subordonné le couronnement à un remaniement qui lui donnât la forme d'un glossaire alphabétique, et qui détachât de celui-ci certaines considérations étrangères à la linguistique.

L'auteur a strictement tenu compte des observations du jury. Il a condensé dans une introduction toute la partie historique et statistique et il a revu son glossaire avec soin. En conséquence nous vous proposons, à l'unanimité, de lui décerner la médaille d'or.

Le Jury :

Ch. DEFRECHEUX,
Julien DELAITE,
H. SIMON
et N. LEQUARRÉ, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 12 avril 1897, a donné acte au Jury de ses conclusions.

L'ouverture du billet cacheté, accompagnant le mémoire, a fait connaître que M. Charles Semertier, de Liège, en est l'auteur.

VOCABULAIRE
DE
L'INDUSTRIE DU TABAC

ET DES MÉTIERS Y RESSORTISSANT

(Cigarier, *tabacquier* anc. wall. ou *toubacqui*,
pippier anc. wallon.)

PAR

Charles SEMERTIER.

DEVISE :

Gros patapouf
Marchand di s'nouf
Dè l'pènèye
Po deux cens et d'mèye.

J. DEFRECHEUX. *Enfantines liégeoises*, n° III.

PRIX : MÉDAILLE D'OR.

INTRODUCTION.

AVANT-PROPOS HISTORIQUE.

D'introduction relativement récente dans les industries, la fabrication du tabac et de ses accessoires, a pris un tel développement, occupe une situation si prépondérante, qu'il est impossible de ne pas en tenir compte dans les études sur les métiers. Cependant au début, son rôle était tellement infime qu'il n'en est pour ainsi dire pas fait mention dans les actes officiels de la principauté (du moins en n'en retrouve guère trace dans ceux qui subsistent). Ce n'est qu'après la géniale conception de Richelieu d'exploiter la passion du tabac au lieu de lutter vainement contre ce goût déjà tant enraciné que nous voyons apparaître ce mot : tabac dans les livres de recettes et de douanes de la principauté de Liège. Certes les documents recueillis ne sont pas nombreux, nous avons cependant cru bon de les colliger de façon à donner un aperçu de la consommation du tabac aux siècles précédents. En accompagnant ces

éléments d'une monographie du tabac, d'un court aperçu historique et de notices explicatives sur les accessoires, qui ne trouveraient pas leur place dans un vocabulaire proprement dit, nous aurons ainsi formé un supplément répondant *dans les limites du possible* à la 1^{re} question des concours de la *Société liégeoise de littérature wallonne*, mais sans aspirer bien entendu à la récompense afférente à ce premier point du programme.

LE TABAC

Wallon : Toubac. — Néerlandais, Polonais : Tabak. — Allemand : Taback. — Suédois et Danois : Tobak. — Anglais : Tobacco. — Espagnol et Portugais : Tabaco. — Italien : Nicoziana, tabacco. — Russe : Tabak, tiotion. — Arabe : Dukan. — Turc : Tutoun. — Tartare : Tamer. — Telinga : Poghako. — Sanscrit : Dhumrapatra. — Indoustani : Tumbaku. — Tamoul : Pogheielley. — Chinois : Sang yen, yen yé. — Japonais : Bujjerbhang, tumbroco. — Malais : Tambracu. — Brésilien : Petun (d'où par corruption le Turc.) — Mexicain : Quauryell.

On a discuté longtemps sur l'origine du mot. Suivant les uns, il tirerait son nom de Tabacco, ville du Jucatan, suivant d'autres, de l'île de Tabago. En réalité, il dérive du caraïbe tabaco, signifiant en même temps feuille de la plante et cigare, et ce double sens originel existe encore dans l'île de Cuba où l'on dit communément : chupar un tabaco, fumer un cigare.

Deux citations suffiront pour corroborer ce dire :

1) Dans sa relation du premier voyage, Christophe Colomb rapporte que ses envoyés dans l'île de Cuba rencontrèrent beaucoup d'Indiens ayant en bouche des petits tisons allumés formés d'une sorte d'herbe dont ils aspiraient le parfum. Ils les appelaient *tabacos* du même nom que la plante.

2) Barthélemy de Las Casas, dans son *Histoire générale des Indes*, raconte qu'en 1527, on vit des Indiens fumant une sorte de tison. Ce tison était une espèce de mousqueton, bourré d'une feuille sèche, que les Indiens appellent *tabacos* et qu'ils allument par un bout tandis qu'ils hument par l'autre extrémité en aspirant entièrement sa fumée avec leur haleine.

Citons encore le récit d'Oviedo disant que le 19 août 1526, dans le Nicaragua, un cacique ayant réuni ses indiens, ils se mettent à fumer des feuilles roulées de 6 pouces de long et d'un doigt d'épaisseur, qu'ils allument par un bout. Ils tiennent l'autre en bouche, aspirent la fumée et la rejettent par le nez et les lèvres. Ils nomment ces rouleaux *yupoquela*.

Voilà qui, ce me semble, démontre péremptoirement non seulement l'origine du mot *tabac*, mais encore l'universalité américaine de cette façon de fumer le *tabac* qui a nom : *cigare*. Quant à l'autre mode : la pipe, les divers échantillons recueillis semblent par leurs ornements symboliques, en confirmer le caractère sacré ou politique, ce qui était tout un chez ces peuples avant la conquête.

Au point de vue botanique, le *Tabac* est un genre de la famille des Solanées, genre dont a, naguère, distrait les Pétunias et les Wigandia. Schrank, en a donné une excellente monographie (la dernière en date) dans la *Botanische Beobachtungen des Botanische Zeitung de Hoppe* 6^e année 1807. Résumons succinctement ses divisions.

GENRE NICOTIANA.

- α) *Attenuatum*. C'est la variété dite de Virginie, à feuilles étroites, aiguës et à fleurs rouge-clair.
- β) *Macrophyllum*. C'est la variété dite de Maryland ou de Floride. Elle est à grandes feuilles, à corolle rose-rouge pâle.
- γ) *Pallescens*. Feuilles ovales, presque blanches.
- δ) *Alipes*. Feuilles ovales, plus grandes encore que le *macrophyllum*. Schrank la recommandait pour la culture, au point de vue du rendement.
- ε) *Serotinum*. Feuilles ovales presque sessiles, fleurissant après toutes les autres variétés.
- ζ) *Gracilipes*. Feuilles lancéolées aiguës.
- η) *Verdon*. Feuilles ovales, à pointe lancéolée, longuement pétiolées, à fleur grande et tardive.
- θ) *Lingua*. Feuilles pétiolées, ovales, aiguës à l'extrémité.

Ce sont là des variétés de culture, et la sélection, le croisement, etc., en ont encore formé d'autres depuis.

- 1. *Nicotiana paniculata* L. Tabac de Vénise ou d'Asie Mineure. C'est le tutun des Orientaux.
- 2. *Nicotiana glauca* Grah. Ornemental.
- 3. *Nicotiana rustica* L.

A. TABACUM.

B. RUSTICA.

C. PETUNIOIDES.

D. POLYDICTIA.

Nicotiana suaveolens Lchm (*Nicotiana undulata* Vent.). De la Nouvelle Hollande.

Nicotiana quadrivalvis Pursh et multivalvis Lindley.

Le dictionnaire encyclopédique des sciences médicales par Dechambre. Paris Asselin et Masson 1885 distingue : le 1° *Nicotiana tabacum* L ayant comme variété le *N. fruticosa* cultivé en Chine ; 2° *Nicotiana rustica* L. qui ne sert plus que pour la pharmacie.

Parmi les variétés du *Nicotiana tabacum*, citons le *Nicotiana repanda* W. ou tabac recourbé qui sert à la Havane à la fabrication des cigares, le *N. persica* Lindl. qui fournit le tabac de Shiraz ; le *N. macrophylla* Spreng. (*N. marylandica* Schubl. *N. Latissima* Mill) qui produit le Maryland, le *N. chinensis* ou *sinensis* de Fischer d'abord considéré comme une espèce autonome que l'on classe actuellement parmi les simples variétés. Le *N. asiatica* Schult (*N. Scabra* Lag.) donne aussi des tabacs à fumer. On emploie aux mêmes usages que le *N. tabacum*, le *N. quadrivalvis* Pursh. et *multivalvis* Lindl.

Mentionnons en passant deux espèces ornementales superbes : le *N. colossea* et le *N. Wigandïoides*.

Examinons in extenso la plante qui nous occupe le plus : le n° I : le *Nicotiana tabacum* L. C'est l'ongesteelde tabak des provinces flamandes. Cette espèce a la fleur grande, en tube allongé à corolle rosée, la feuille est oblongue, lancéolée, sessile, molle, à tissu serré à la partie supérieure de son parenchyme, à tissu lâche à la partie inférieure. Elle est originaire de l'Equateur et des pays adjacents. Hernandez de Tolède rapporta la plante en Espagne et en Portugal en 1520. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que la semence en fut rapportée de Floride en Portugal par un Belge et ce fut grâce à ce Belge inconnu que Nicot put l'introduire dans sa patrie. Tournefort est catégorique à cet égard : « Nomen habet a Joanne Nicotio Nemausensi, regis christianissimi ad regem Lusitaniæ oratore, qui semen Nicotianæ vulgaris seu primæ a Belga quidem e Florida allatum misit in Gallias. »

Dès lors sa vogue devint immense, inouïe, si bien qu'on lui donna les noms de : Tabac, petun, herbe à Nicot, herbe à

la Reyne, herbe du Grand Prieur, piciet, herbe de Sainte-Croix, Tornabona, panacée antarctique, herbe médicée, herbe sainte, herbe à tous les maux, buglosse, jusquiame du Pérou, tabac mâle, grand tabac, nicotiane (en 1690 d'après Tournefort).

Sous Louis XIII, la cour se mit à priser et Marion Delorme et La Rochefoucauld usèrent largement du nouveau produit. Déjà en 1572 J. G. P. (Jacques Gohory, Parisien) publia une : Instruction sur l'herbe petun dite en France l'herbe de la Roynie ou médicée et sur la racine mechioacan, à Paris chez Galiot du Pré 1572 in-8° fig.

En 1587, Aegidius Everaerts publie son traité de Herba panaceâ sive de tâbaco brevis commentariolus Antwerpiaë in-12.

Dès ce moment, la plante a ses fanatiques et ses contempteurs : Jacques Stuart écrivit en 1619 son livre contre le tabac : Misocapnos et les Jésuites du Portugal ripostèrent par l'Anti-misocapnos. En 1622, Néander publia la Tabacologia ; en 1628, Raphaël Thorius, son poème : Hymnus Tabaci.

En 1789, F.-J. Desoer, imprimeur-libraire, sur le Pont d'Isle, à la Croix d'Or à Liège imprima la dissertation sur l'utilité et les bons effets du tabac par M. Buc hoz. En 1791, à Paris, Buisson, libraire-imprimeur, publiait le Traité complet de la culture, fabrication et vente du tabac par un ancien cultivateur. (Ces deux derniers volumes de la collection U. Capitaine à l'Université). En 1845, Barthélemy fit paraître son délicat ouvrage : l'Art de fumer, Blismon ensuite publia Tabaciana, enfin en 1891 Spire Blondel mit au jour son : Livre des fumeurs et des priseurs.

Après les escarmouches de plume, vinrent les attaques de fait : Le pape Urbain VIII, en 1642, lança l'excommunication contre tous ceux qui feraient usage de tabac ⁽¹⁾, Elisabeth d'An-

(¹) Quelques jours après la publication, on trouva sur le socle de Pasquin l'inscription suivante : « Tu veux faire sentir ta puissance à la feuille que le vent emporte et tu poursuis jusqu'à l'herbe desséchée. » Cet à-propos plût singulièrement au pape qui fit savoir qu'il donnerait 500 écus à l'auteur, s'il se faisait con-

gleterre défendit de priser dans les édifices du culte et autorisa les bedeaux à confisquer les tabatières récalcitrantes. Le grand duc de Moscovie, Michel Féodorowitch, à la suite d'incendies considérables de forêts et de villes dûs à l'imprudence des fumeurs, ordonna contre eux la peine de la bastonnade, le Shah de Perse interdit de priser et de fumer sous peine d'avoir le nez coupé et le sultan Amurat IV féroce goguegnard les fit pendre la pipe à la bouche. Mais nos contrées plus clémentes ne les suivirent point dans cette voie de répression, et l'on ne trouve aucune défense analogue dans les Pays-Bas, Espagnols ou Autrichiens et dans la principauté de Liège. Mais ni ces interdictions, ni ces cruels sévices, ni les défenses de la Faculté, ni les sociétés contre l'abus du tabac ne parvinrent à enrayer le mouvement et la plante compte plus d'adeptes que jamais. Disons d'ailleurs que pour le tabac de même que pour l'alcool, beaucoup de gouvernements n'ont rien fait ou n'ont fait que des efforts apparents pour progressivement enrayer puis finalement détruire ces deux passions. Affirmons carrément que leur suppression amènerait dans les budgets un déficit presque impossible à combler, car ces ressources proviennent d'impôts si pas tout à fait somptuaires, tout au moins volontaires. C'est ainsi qu'en France, l'impôt régal créé par la sagacité de Richelieu rapporta dès la 1^{re} année en 1635, 50.000 francs. Aboli par la Révolution, mais rétabli par Napoléon I qui entrevoyait son accroissement d'importance, il progresse au point de rapporter en 1870, 260 millions. De 1844 à 1864, il a donné au gouvernement français un bénéfice de 2 milliards. En 1885, on en cultivait dans les deux mondes près de 432 1/2

naitre. Pasquin répondit : « Envoyez les 500 écus dans l'autre monde où depuis longtemps se trouve l'auteur que vous devriez bien connaître. » Or cette inscription n'était autre chose qu'une citation du livre de Job, verset 25 du chapitre XIII : *Contra folium, quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris.* — Pasquin s'étonnait donc à bon droit que le Souverain Pontife et son entourage qui devaient être profondément versés dans les Saintes Ecritures n'eussent pas reconnu ce passage du vieux livre canonique.

millions de kilogs. Une seule petite commune belge de 700 habitants, Bohan s/Semois a vu cette année (1895) les accises évaluer à cent mille francs le tabac relevé sur son territoire.

En Belgique, on cultive surtout deux variétés principales : la variété *macrophylla* à larges feuilles type : le Maryland et la variété *virginiana* ou *attenuata* à feuilles étroites type : le Virginie.

On cultive parfois aussi et l'on essaie de fumer le *Nicotiana rustica* L, tabac femelle, tabac des paysans, flam : gesteelde tabak, plante à feuilles pétiolées, ovales, obtuses, à fleurs petites d'un vert jaunâtre, originaire de la Californie et du Mexique d'où elle nous parvint en 1570. Elle fleurit chez nous de juillet à octobre, mais les propriétés de cette espèce quoique semblables à celles de la première, le sont à un degré infiniment moindre et son usage se borne actuellement au besoin fort restreint qu'a d'elle la pharmacie.

Voici comment on a depuis toujours cultivé le tabac véritable en Hollande. Ce procédé, apprécié et suivi par les Allemands et les Français, diffère assez bien de la culture belge, telle qu'elle est renseignée dans le vocabulaire au mot tabac. Une plus saine compréhension de la fabrication du tabac amène le Belge à se servir aussi de cette méthode :

Fin juillet, quand les deux ou trois premières feuilles proches de la terre commencent à se faner et à jaunir un peu, on les enlève, puis on les enfle à une même perche pointue par le bout, en pratiquant une incision dans le nerf de la feuille pour y passer la perche, il suffit pour sécher le tabac qu'elle soit suspendue dans une grange par les deux bouts. Cette première effeuillaison est de qualité très médiocre, le tabac qui en provient porte en Hollande, le nom de *zandgoed*; les feuilles sont grandes comme la main. Quinze jours ou un mois après, on procède de même pour deux ou trois autres feuilles, elles ont 30 à 45 centimètres de long, la qualité est meilleure que la précédente et porte le nom de *aardgoed*. Les

trois ou quatre feuilles qui restent vont jusqu'à deux pieds au moins ; on connaît qu'elles sont mûres pour l'effeuillage (c'est toujours en septembre) lorsqu'étant encore verte, il se forme comme des élevures à la feuille et qu'en ces endroits la couleur tire sur le bleu verdâtre ; la qualité tout à fait supérieure qui en provient s'appelle *bestgoed*. En séchant, les feuilles mûres contractent une couleur jaune doré, on les lie alors en bottes : magnotes ou manques, d'une douzaine de feuilles ; après quoi, on les entasse avec méthode par lits en lieu sec sur plancher, en ayant soin de ne toucher aucun mur. Comme les feuilles s'échauffent, il faut tous les mois défaire puis rétablir les tas d'environ 500 kgs en mettant dehors les bottes qui dans le tas précédent étaient à l'intérieur et vice-versa. Après trois mois, l'échauffement ne se renouvelle plus et toutes les feuilles ont contracté une couleur brun marron. Le mieux parfois est l'ennemi du bien, dit un proverbe. C'est le cas pour cette culture que l'on a cru perfectionner en arrachant avec la feuille la partie de la tige où se fait l'insertion parce qu'on prétendait que la sève y contenue se concentrerait dans la feuille et que cette condensation augmentant la teneur en principes actifs bonifiait et fortifiait la feuille. Par contre, en abandonnant ainsi la racine et la tige dans le terrain, il repousse du *wayain* ou regain qui épuise le sol, aussi a-t-on rejeté ce système pour en revenir à celui qui consiste à couper la tige à ras du sol avec une petite faucille, puis à l'enfiler ou bien à l'attacher, soit à l'aide d'un crochet, soit par une ficelle à nœud coulant pour alors la suspendre.

RÈGLEMENTATION DE LA VENTE DU TABAC.

Au début de cette passion du tabac dont nous avons parlé précédemment, on n'y prêtait guère attention et l'on en tenait compte peu ou prou, mais certaines recettes étant venues à baisser, le tabac fut considéré comme le grand coupable et c'est ainsi qu'une ordonnance de 1632 autorisait un impôt sur

le tabac dans la ville de Tournay, ce nouvel impôt ayant pour principal objet de forcer les classes pauvres à ne s'enivrer qu'avec de l'alcool, le fisc perdant à ce que l'ivresse fut produite par le tabac. (*Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, par Aimé Leroy et Arthur Dinaux. Valenciennes, in-8°, 5^e et 6^e livr. 1844, n° 2.

Le tabac devenant matière à impôt, il acquérait nécessairement droit à la sollicitude des gouvernements. Un autre motif vient encore soutenir son crédit officiel, c'est la remarque faite que l'intendance y trouvait son compte, les hommes enclins à fumer consommaient alors beaucoup moins de vivres.

Un passage des œuvres de Sébastien Vauban, le célèbre ingénieur militaire, édition de Paris, Dauphin, 1779, est suffisamment explicite à cet égard : « Le tabac est nécessaire pour » amuser le soldat. Il s'en est fait une si grande habitude qu'il » ne peut plus s'en passer. Cela s'est vu dans plusieurs sièges » où ils ne se sont plaints que d'en manquer. Cette habitude » est si forte parmi eux, qu'il y en a eu qui, à défaut de tabac, » ont fumé des feuilles de chêne et de noyer. Cette manie ne » se borne point au simple soldat, l'officier y participe aussi » en le prenant en poudre ou en fumée. La vérité est que rien » ne contribue plus que le tabac à désennuyer de l'oisiveté et » à émousser le grand besoin qu'ils ont de manger. Le soldat » se trouvant donc dans ce cas, j'ai cru en devoir faire un » article. »

Comme on le voit, c'en était déjà fait dès Louis XIV des noises cherchées à ceux qui prisaient ou soufflaient le pétun. Bientôt le nombre des fervents de l'herbe à Nicot devint tel que la culture du tabac se pratiqua in extenso, en Belgique principalement dans les Flandres et le Hainaut. Pour étayer notre assertion, nous ne pouvons mieux faire que de citer les résumés des règlements concernant la culture et le trafic de cette plante, publiés dans la :

Liste chronologique des Etats et Ordonnances des Pays-Bas Autrichiens, tome I, de 1700 à 1750. Bruxelles, Devroye, 1851.

1703. 14 avril à Mons. Ordonnance de Ferdinand Gaston Lamoral de Croy grand Bailli et officier souverain du Comté de Hainaut, homologuant un placard des députés des Etats au sujet des tabacs qu'on plante dans le dit comté.

1724. 18 mai à Bruxelles. Ordonnance de Charles VI défendant à ceux qui filent du tabac provenant des environs de Grammont d'y mêler du tabac venant de pays étrangers, ou de le falsifier en aucune manière, sous peine de confiscation de la marchandise et de trois florins d'amende pour chaque rouleau mélangé ou falsifié.

1738. 3 octobre, Bruxelles. Ordonnance de Charles VI contre les fraudes qui se commettaient au préjudice des *droits provinciaux* établis dans les Pays-Bas sur les vins, les bières et le tabac.

1745. 3 novembre, Valenciennes. Ordonnance de J.-B. de Machault, seigneur d'Arnouville, etc., portant que l'arrêt du Conseil d'Etat du 1^{er} mai 1725, ainsi que les arrêts, ordonnances et règlements du 7 décembre 1730, 5 août 1731, 14 avril 1734 et 24 février 1736, seront exécutés selon leur forme et teneur et défendant en conséquence à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'acheter ou vendre, dans l'étendue de la Chatellenie d'Ath, d'autres tabacs que ceux de la régie établie pour le compte du Roi.

1746. 7 février à Valenciennes. Ordonnance de Jacques Pinéau, chevalier, baron de Lucé, conseiller du Roi, intendant de justice, police et finances de la province de Hainaut, pays d'Entre-Sambre et Meuse et d'Outre-Meuse, concernant le commerce de tabac.

1746. 11 juillet à Valenciennes. Ordonnance de Jacques Pinéau, baron de Lucé autorisant le sieur Mauroy, directeur-général des domaines dans la province de Hainaut à.....,

l'autorisant aussi à établir des cantines pour la vente des eaux de vie et des tabacs, à l'exclusion de tous autres.

Tome II, 1751-1794, 1^{re} partie :

1757. 27 janvier à Bruxelles. Ordonnance de l'Impératrice-Reine interdisant, pendant deux années, la culture du tabac, et ce afin que les terrains qui étaient employés à la production de cette espèce *vicieuse* le soient à celle des grains.

1757. 26 avril à Bruxelles. Décret du comte de Coblenz permettant par dérogation à l'ordonnance du 27 janvier précédent de récolter du tabac par petites quantités dans les enclos.

1757. 26 avril à Bruxelles. Ordonnance du conseil de Brabant contenant la même disposition.

1757. 2 mai. Même ordonnance du conseil de la Flandre et du conseil du Hainaut.

1757. 4 mai. Même ordonnance du conseil de Namur, de Luxembourg et de Malines.

1771. 20 novembre. Ordonnance contenant des dispositions réglementaires pour l'introduction et la vente, dans le Hainaut, de toute espèce de tabac.

1774. 5 mai à Bruxelles. Ordonnance de l'Impératrice-Reine additionnelle de celle du 24 septembre 1771 (non retrouvée) concernant la fabrication et la vente du tabac dans la province de Hainaut.

Tome II, 1751-1794, 2^e partie :

1782. 12 juin à Bruxelles. Règlement de l'Empereur pour la perception des impôts sur le tabac à Bruxelles.

1786. 30 août à Bruxelles. Décret du comte de Belgiojoso réduisant le droit sur le tabac à Dixmude, lequel avait été fixé par le règlement du 22 avril 1773.

1786. 31 octobre à Bruxelles. Règlement de l'Empereur pour la meilleure perception des impôts sur les brandevins et le tabac dans les petites villes et au plat pays de la province de Brabant.

A quelle époque le tabac fut-il frappé d'un impôt dans la

principauté de Liège ? Je ne puis le préciser, voici cependant quelques documents liégeois inédits relatifs aux impôts :

N° 1. Sa Majesté Catholique et des Pays-Bas ayant établi sur le tabac des droits de sortie vexatoires et fort préjudiciables aux Liégeois, S. A. S., en guise de représailles établit un impôt :

« Le tabac, le cent pesant, doit d'entrée 15 florins et 15 florins pour la sortie. »

Fait le 28 juin 1669. Maximilien-Henri, prince-évêque.

N° 2. Le soussigné notaire public atteste à tous ceux qu'il appartiendra d'avoir le 13 mars 1692 comparu au comptoir du 60^e de cette ville de Liège au nom et de la part du sieur Mathieu d'Oulne, marchand bourgeois de Herstal et donné inspection lecture aux dits commis de la Commission de bourgeoisie datée du 9 janvier dernier. Ayant demandé aux susdits qu'au moyen des paiements des droits du 60^e déjà payés comme de coutume ils voulaient bien laisser suivre les 5 tonneaux de taback appartenant au sieur d'Oulne comme qualité dite qui sont reposant dans la Grande Halle comme passagère. Les sieurs commis ont répondu que non attendu qu'il fallait payer *les 5 liards d'impôt par livre de taback* qui sont l'impôt de consommation (¹).

Vu que ce point était déjà jugé contre un sieur Moreau qui s'est réclamé aussi bourgeois du dit Herstal, sur quoi j'ai moi au nom du sieur d'Oulne protesté contre ce refus des commis et prétention comme aussi de tout dommage intérêt et recours opportun tant attendu que les dites marchandises sont appartenantes au bourgeois de Herstal et parce qu'elles ne sont autres que passagères et par conséquent à autre chose obligé qu'au dit droit du 60^e. Ainsi dit et répliqué et protesté au dit comptoir du 60^e.

Ghiot, notaire.

Mathieu d'Aulne.

Notaire Ghiot, n° 1427.

Témoins : Gilles Presseux.

Jean de Marteau.

Aux Archives de l'Etat, Liège.

(¹) Consommation.

N° 3. 1695. 9 novembre. Lettre de Van Laere de Visé touchant l'impôt sur le tabac :

Je viens à ce moment de recevoir l'honneur de la vôtre du 5 courant. Aussi tost j'ay regardé dans mes registres de l'an 1689 où je trouve que le 3 Magis at fait l'accord avec mess. Jean de Wavek touchant l'impôt de tabac et que ledit Magis at aussy compté l'argent comme aussy au capitaine libert, laquelle somme portant pour le total trois cents écus....

N° 4. Visite des bureaux de la Campine :

Hasselt. Ils ont examiné les Livres qu'ils ont trouvé assez corrects et ont ordonné au Receveur de renvoyer tous les mois à Stockhem les certificats des acquits à caution pour les tabacs qu'on met dans la dite ville en entrepôt, afin qu'on puisse voir en faisant les tournées, combien il en sorte et combien il s'y en consomme, leur ayant recommandé de bien examiner les acquits qui se font audit Stockhem et autres bureaux d'entrée, et quand ils reconnaîtront que les marchandises ne sont pas bien acquittées de les quarer ⁽¹⁾, pour obliger les marchands à les acquitter un peu mieux qu'ils ne font présentement.

Inventaire des liasses du Conseil privé : Visite des bureaux de la Campine. Archives de l'Etat à Liège, n° 630.

N° 5. 1720. N. de Vègne ou des Vennes condamné à une amende comme ayant contrevenu aux chartres et privilèges du bon métier des Merciers en vendant du taback.

Archives de la Cité n° 873. Merciers, 1718-1726. Aux Archives de l'Etat à Liège.

N° 6°. Résultats des collectes d'octobre, novembre et décembre 1726 du 60°. Archives de l'Etat, à Liège, n° 696.

Voici in extenso les sommes perçues pour la collecte d'octobre :

(1) Confisquer.

Collecte d'Octobre 1726

Lieux	60e			Vin			Sel			tabac			frais			util		
	fr.																	
Achel	320	5		35	6	2	3	16	1	44	11	1	76			327	19	
Baionvil	157	7	2										32			125	7	2
Bassenge	50	4			5								30			20	9	
Begden	114	14											48			66	14	
Beringue	99			11	10			12	2	40	10		73	3		78	9	2
Bessemer	430	10	1	1			3		3	6	8	2	57			383	19	2
Bocholt	289	12		71	1	2	10	12	2	7	1	2	62	7		316		2
Brez	50	11		91	17								44	14		97	14	
Cerfontaines	153	2											30			123	2	
Chaince	142			7	11	2										149	11	2
Chastelet	932	18	1	157	12	2	15	6	1	6	15	3	66			1046	12	3
Ciney	179	8	2										30			149	8	2
Clermont	100	3		54	3	3	3						30			127	6	3
Couvin	771	16	2	111	19		1	2	2	6	17	2	117	12		774	3	2
Coronmeuse	120	14		9									62			67	14	
Croupet	68	1														68	1	
Croix de pierre	46	18											8			38	18	
Dailli	139	8	1										30			109	8	1
Dinant	605	14		79	6		1	5		82	3	3	145			623	8	3
Ensival	287	7		40	5								110			217	12	
Fosse	80	12	2										48			32	12	2
Fragnée	88	8											30			58	8	
Fraipont	104	18		7	13								55			57	11	
Ham	128	9		5	7	2	1	5					60			75	1	2
Hamond	677	18		116	2	2	1	15		2	9	1	62			736	4	3
Han sur Heure	124	13		3									34			93	13	
Hasselebrouck	179	6											30			149	6	
Hasselt	274	12		195									117			413	7	
Havelange	87	3											16	13		70	10	
	7019	4	3	1022	12	1	41	15	3	260	2	2	1564	9		6779	6	1

Collecte d'Octobre (2^e page)

Lieux	60 ^e			Vin			Sel			tabac			frais			util		
	fr.																	
Haversain	156	13											57			99	13	
Hauregard	527			10	14	2							55			482	14	2
Hectelle	397	12		165	7	2	45	13	3	3	2	1	87			524	15	2
Heitusen	384	7	2										51	10		332	17	2
Helicteren	41	1	1										30			11	1	1
Hercq	61	6		6						1	4		32			36	10	
Hermée	109	18														109	18	
Herron	118	1											42			76	1	
Heuseux	154	14		6	5								34			126	19	
Houtain	137	5											25			112	5	
Huy	667	16		8	8								70			606	4	
Hallebaie	88	3								9	7	2	56			41	10	2
Iagnée	178	10											55			123	10	
Ialhay	268	16		9			14	11	1				58			234	7	1
Ivot	193	2		4	10								35			162	12	
Iupille	170	10		6	10											177		
Iuprelle	27	13														27	13	
labouxhe	921	14		6	7	2				20	19	3	89			860	1	1
lernes	82	16		9	15	3							30			62	11	3
lixhe	193	11		4									62			135	11	
lcoz	94	12		13	5								31	10		76	7	
Malone	36	12											28			8	12	
Marchien	445	6		7	10					25			61			416	16	
Marcinel	298	13									10	3	55			255	15	
Maseie	299	4		46	12		1	13	3				100	5		247	4	3
Melder	143	13		3									60			86	13	
Mellin	285	17	2										55			230	17	2
Mettet	118	2									5		26			92	7	
Montigni	91	5											30			62	7	2
Neer	164	6											35			129	6	
Neerharen	312	1								2	6	1	55	10		258	17	1
	7170		1	307	5	1	74	12	2	62	15	2	1405	15		6208	18	2

Collecte d'Octobre (3^e page)

Lieux	60e			Vin			Sel			tabac			frais			util		
	fr.																	
Oloy	806	11		9	17	2							61			755	8	2
Peer	34	10			5								28			6	15	
Pelt	589	16		236	7	2	42	17	2	9	6	1	87			791	7	1
Roche fort	197	16		124		3							61	6		260	10	3
Romedene	101	3		6	19								30			78	2	
St Pierre	173	5		10	8	3	3	1	2				55	3		131	12	1
St Trond	469	3		57	10					22	12	2	115			434	5	2
Silenrieu	275	16			5	3							91			185	1	3
Soumagne	308	4		1	9	1							55			254	13	1
Spawen	17	18		22	11	1							18			22	9	1
Spaz	108	15		32	4								60			80	19	
Stochem	778	17		9	10					5	92		70			723	16	2
Tacresse	153	16		38	11		15			9	17	2	58			144	19	2
Tamines	65	5		5									28			42	5	
Termogne	125	17											35			90	17	
Tessengerloz	114	17		4			1						65			54	17	
Theux	221	14		1	16								57	12		165	18	
Thuin	703	5		28	9					9			89			651	14	
Tiff	2524	11											60			2464	11	
Tige en Sart	212	1		86			4	12	2	7	10		55			255	3	2
Tilleux	56	5		12	10											68	15	
Tongres	399	15		6									59			346	15	
Vauclles	49	12		27	10	3							58			19	2	3
Vervier	4263			716	4					126	11	3	363	2		4742	13	3
Veltuesel	173	16		6	1	1				3	4	2	30			153	1	3
Villers	42	2											16	10	2	25	11	2
Vireux	590	13		29	10		6	6	1				91			535	9	1
Visé	180	1	2	6			7	17	2				65			128	19	
Wagnée	18	17											9	8	2	9	8	2
Wansenne	107	12		9	9								56			61	1	
Warem	4	2											1	7	1	2	14	3
Wanzoulle	49	13											15			34	13	
Warfusée	59	13		5	5								25			39	18	
	13978	1	2	1493	14	3	66	10	1	193	12		1968	9	1	13763	9	1

Collecte d'octobre (Suite) (4^e page.)

	60 ^e		Vin			Sel			tabac			frais			util		
Caisse entrante	fr. 9964	2										100	16		9863	6	
„ sortante	4763	4										1362	12		3405	12	
du vin			2719	13	2				689	7	2	303	14	2	3105	6	2
	14732	6	2719	13	2				689	7	2	1767	2	2	16374	4	2

Braz du 15 octobre au 15 9^{bre}.

	Braz			frais			util		
Ville	7717	5		1676	14	2	6040	10	2
Amercœur	1185	12	2	61	7		1124	5	2
Ste Marguerite	2042	5	1	81	2		1961	3	1
tilleux	922	12	3	136			286	12	3
chaine	75	3	3	61			14	3	3
iupille	78	13	3	57			21	13	3
Croupet court f 32 : 19 : 1	22		3	55					
iuprelle	45	12	2	30			15	12	2
hermée	47	4	3	34			13	4	3
Court f 32 : 19 : 1 f	11636	11		2192	3	2	9477 32	6 19	3 1

Util fr 9444 7 2

Récapitulation d'octobre 1726.

		60°			Vin			Sel			tabac			frais			util		
Page 1	fr	7019	4	3	1022	12	1	41	15	3	260	2	2	1564	9		6779	6	1
2		7170		1	307	5	1	74	12	2	62	15	2	1405	15		6208	18	2
3		13978	1	2	1393	14	3	66	10	1	193	12		1968	9	1	13763	9	1
4		14732	6		2719	13	2				689	7	2	1767	2	2	16374	4	2
		42899	12	2	5543	5	3	182	18	2	1205	17	2	6705	15	3	43125	18	2

Nous avons examiné et vérifié le présent compte, lequel est conforme aux rolles d'octobre montantes suivant nostre calcul, le 60° util à la somme de quarante trois mille cent et vingt cinq francs 18 1/2 sous, et le braz neuf mille quatre cent et quarante quatre ff 7 1/2 sous. ce 29 novbre 1726.

D Mangeer		L Ghysen		
Soisant	fr	42899	12	2
Vin		5543	5	3
Sel		182	18	2
tabac		1205	17	2
		49831	14	1
frais à déduire		6705	15	3
rest util	fr	43125	18	2
Le braz		9444	7	2
Total		52570	6	

A. de Parfondry

La collecte de novembre 1726 avait donné fr. 1275,6 sous 3 liards et celle de décembre de la même année fr. 1151,9 sous et 2 liards.

N° 7. 1728. 10 août. L'évêque approuve la continuation de l'impôt du 60^e sur le tabac, etc. jusqu'en 1730.

N° 707 des Archives.

Archives de l'Etat à Liège.

Sous la domination française, on établit la régie; par contre, sous le régime hollandais, je ne vois aucun droit à payer renseigné dans l'Almanach de la Province de Liège, dans celui de 1830, page 328, le tabac est renseigné dans les Taxes municipales de Liège à la 2^e catégorie : Comestibles :

Tabac fabriqué en carotte et toute espèce de tabac fabriqué ou en feuilles et côtes en tige : les 100 livres = 0 flor. 30 cent.

Je ne m'étendrai point sur toutes les mesures fiscales prises depuis la création du royaume de Belgique, mais je citerai à titre de document dernier en date la Taxe (*Take*) que la province de Liège publiait dans son répertoire page 392 à l'article :

Taxes provinciales sur les débits de tabac, sur les chevaux et sur les vélocipèdes :

A. Règlement approuvé par arrêté royal du 29 août 1892,

Le Conseil provincial de la province de Liège,

Considérant que les lois du 27 novembre 1891, relatives à l'assistance et à la répression du vagabondage et de la mendicité, ont pour effet d'accroître considérablement les charges de la Province, et que, pour faire face à cette augmentation de dépenses, il est nécessaire de créer de nouvelles ressources;

Vu la loi du 5 juillet 1871, qui a aboli l'impôt auparavant perçu par l'Etat sur les débits de tabac ainsi que celle du 1^{er} mai 1849;

Vu également les articles 85, 86, 117 et 118 de la loi provinciale, publiée à nouveau par le *Moniteur* du 23 décembre 1891, n° 357, avec les modifications qui y ont été apportées à cette date; arrête :

Article 1^{er}. — Tout débitant de tabac, en feuilles ou en poudre, ou autrement fabriqué, à l'exclusion des cigares, est soumis à une taxe provinciale annuelle d'après le tarif suivant : 1^{re} classe : 15 francs ; 2^e classe : 10 francs ; 3^e classe : 6 francs (¹).

Tout débitant de cigares et de tabac ou de cigares seulement, est soumis à une taxe provinciale annuelle de :

1 ^{re} classe : 96 fr.	3 ^e classe : 72	5 ^e classe : 48	7 ^e classe : 24
2 ^e classe : 84	4 ^e classe : 60	6 ^e classe : 36	8 ^e classe : 16

Toutefois dans les communes dont la population agglomérée est inférieure à 1,500 âmes, les contribuables patentés qui ne vendent des cigares qu'accessoirement, peuvent être dégrevés par la Députation permanente.

Article 2. — Sont réputés débitants ceux qui, soit chez eux, soit ailleurs, vendent aux consommateurs des tabacs ou cigares sans distinction de quantités.

Les marchands-ambulants sont assimilés aux autres débitants pour la vente des tabacs ou cigares ; s'ils habitent la province, ils seront imposés dans la commune de leur domicile et, au cas contraire, dans celle où le débit aura été constaté.

Art. 3. — Le droit est dû en totalité pour les débits existant au 1^{er} janvier, et pour ceux qui seront ouverts pendant le premier trimestre de l'année. Il sera diminué d'un, de deux ou de trois quarts pour les débits ouverts pendant le second, le troisième ou le quatrième trimestre.

Art. 4. — Il n'est accordé aucune remise de taxe en cas de cessation de débit.

Art. 12. — Toute personne sujette à l'une des impositions qui font l'objet du présent règlement, et qui n'aura pas fait la déclaration prescrite, ou qui aura fait une déclaration incomplète ou inexacte, sera condamnée, indépendamment du droit dû et des frais, savoir a) débitants de tabac, à une amende

(¹) Semblable taxe existait déjà au siècle dernier en 1791. Voyez plus loin au mot *Handel* le 3^e extrait de Gobert.

double du droit ou de la cotisation supplémentaire calculée pour l'année entière; en cas de non-paiement de l'une des amendes comminées en vertu du présent article, cette amende sera remplacée par un emprisonnement de 1 à 5 jours.

Art. 13. — Il est alloué aux receveurs des contributions directes chargés de la perception de la taxe :

a) 3 % sur les produits nets des recettes; b) 15 centimes par article de rôle, à raison des frais d'acquisition des imprimés nécessaires pour la distribution des déclarations et des avertissements extraits des rôles, ainsi que pour la formation des rôles.

Art. 14. — Dans les communes où le nombre des débitants de tabac ou de cigares est supérieur à 30, une indemnité calculée à raison de 10 centimes par cote sera allouée aux répartiteurs chargés de la classification.

Art. 15. — Il est alloué aux agents recenseurs 10 centimes par débit de tabac ou de cigares déclaré dans le cours de l'exercice.

Art. 16. — Il sera accordé provisoirement aux contrôleurs de contributions directes chargés de l'examen de la classification des débits de tabac et de cigares, des indemnités dont le montant, pour toute la province est fixé à 1 % du produit net de la redevance sur les dits débits.

Art. 17. — Il est alloué aux receveurs du contentieux une remise de 3 % sur le produit des amendes.

Art. 18. — Le produit des amendes qui seront prononcées à charge des contrevenants, appartiendra pour une moitié aux agents qui auront constaté les contraventions, et pour l'autre moitié à la province. Règlement rendu exécutoire le 1^{er} janvier 1893. B. Règlement. Titre I. Taxe sur les débitants de tabac, etc.

Art. I. — Les débitants de tabac et les débits de cigares et de tabac ou de cigares seulement sont tenus de déclarer leurs débits aux receveurs des contributions directes d'après le mode suivant pour les déclarations des patentes au profit de l'Etat.

La ville de Liège a créé un tarif pour les débitants de tabacs d'après les classes :

Classes.	Droits.	Classes.	Droits.
1	3	7	55
2	6	8	70
3	10	9	85
4	15	10	100
5	25	11	125
6	40	12	150

Toutes ces classes, toutes ces taxes, tous ces droits, toutes les lois qui vont en se modifiant et en aggravant sans cesse les charges de ce commerce prouvent à l'évidence que le Gouvernement s'achemine vers une mesure radicale dont il a bien envie, qui le tente fortement, mais qui le rendrait impopulaire du coup dans tout le pays : la régie ou monopole du tabac. C'est également la conclusion d'un article sur la « Fabrication du Tabac », par Firmin Ladoucette, alias M. Hotton dans l'*Express* du jeudi 29 août 1895, édition B, 1^{re} page, dernière colonne.

COMMERCE DU TABAC.

Trafic. Handel. Par sa situation frontrière, Liège a dû nécessairement toujours être un centre important de ce trafic. Je n'ai retrouvé aucune prohibition concernant ce commerce dans notre principauté. La corporation des marchands de tabac relevait du bon métier des merciers : Chambre St-André.

Polain, tome I, p. 392, nous donne la charte, texte flamand et texte français du bon métier des merciers à Tongres, le 23 janvier 1708 :

N° 15 « Item afin de connaître précisément les objets et marchandises qui ressortissent au bon métier des merciers et que nul autre que les membres de ce métier ne peut vendre,

il s'en fait ici la liste générale et spéciale : d'abord tous brandevins, poissons, *pipes*, *tabacs*, safrans, macis, clous de girofle, gingembre, poivres, sucres et toutes épiceries et drogueries...»

Je relève dans Gobert : *Les rues de Liège*, tome I :

1^o page 466 : En 1689, il y avait déjà des *tabacquiers* ou marchands de tabacs.

2^o la première habitation à l'angle de la rue Féronstrée et du Marché : « Au Mouton noir » s'appelant en 1736 « Au Soleil » était occupée par J. Rouhenne, marchand de tabac et C. Braibant, sa femme.

3^o la maison suivante n^o 5, portant jadis l'enseigne : « A la Vierge Marie » était occupée en 1740, par D. Stévert, veuve Lambor, marchande de tabac. C'est marchand de tabac aussi, *du commun (c'est-à-dire de la dernière classe)* que se déclare être le maître de céans en 1791 J. H. Henkart, quoique son magasin exigeat « six filles de boutique ». On peut juger de l'importance de sa fabrication par les deux tableaux de Defrance : « Visite à la manufacture de tabac » qui sont au Musée communal et qui représentent la maison Henkart.

4^o A la demande de divers habitants, le conseil de la Cité retira en 1753, l'octroi qu'il avait accordé à un grand nombre d'étrangers d'ériger des baraques ou des auvents dans les rues et sur les places publiques pour y vendre du tabac. Cette suppression était basée sur ce que ces étrangers faisaient du tort aux marchands liégeois, qu'ils violaient les lois et privilèges de la corporation.

5^o La propriété Monnet Sleyden, jadis brasserie du Heaume d'Or, était en 1791 occupée par Fr. Detroz, marchand de tabac.

Gobert, tome II.

6^o (page 15). La capitation de 1736 de la paroisse St-Michel signale, rue Haute-Sauvenière, n^o 10. Gérard Witsel, marchand de tabac en détail.

7^o p. 59 sur la place derrière l'Hôtel-de-Ville, dans la 1^{re}

moitié du siècle dernier : « Au Lion Blanc » demeuraient L. de Hasques, prélocuteur et marchand de tabacs et A. Payen, sa femme.

8° p. 560 en Neuvise, habitaient *a)* « A la Main Bleue, au n° 9, (ancien 938) en l'an IX les époux Mathieu Dallemagne Dozin, marchands de tabacs en détail. *b)* « Au Grand Dauphin, n° 49 (955 ancien) en 1762, Guillaume Jamar de Liboy, marchand de tabacs et Catherine Richerine, sa femme.

9° (p. 618). Monsieur Gilles Lamarche, rachète au comte de Canembourg la vieille Cour de l'Officiel pour y installer place aux Chevaux une manufacture de tabac. Il y resta jusqu'en 1863.

François Lefébure, natif d'Hautvilliers en Champagne, s'établit à Liège en 1763 et y acquit droit de bourgeoisie. Il entreprit un commerce de vins et, après avoir acheté une maison derrière le Palais, près des Mineurs, il y joignit celui de *tabacs* en gros. C'est ce même Lefébure qui installa la première faïencerie à Liège (Coronmeuse) avec son beau fils Boussemart de Lille.

Bibliothèque M. Capitaine, n° 1744. Arrêts, procès, plaidoyers, mémoires.

En 1788, d'après les registres des Douanes de la principauté de Liège et de la province de Limbourg, il avait été importé du tabac en feuilles, en carottes et en poudre pour 652,500 francs.

Thomassin. Mémoire statistique.

En 1830, l'industrie du tabac devait être florissante à Liège, car elle se faisait représenter à la Chambre de commerce et des fabriques par Lamarche Vincent, fabricant de tabacs en même temps qu'Orban pour la houille, Nagelmackers pour la banque, Lesoinne pour les vins, Cockerill renseigné comme négociant en fers, etc. (*Almanach de la province de Liège pour 1830, p. 173.*

En 1843, la Belgique avait produit 2,196,609 kilogs de tabac, on en avait importé 10,474,143 de l'étranger, d'où une moyenne

de consommation individuelle de 2 kilogs. (Aucune contrée ne donnait pareil chiffre.)

En 1890, du 1^{er} janvier au 30^e septembre, il avait été importé : tabacs non fabriqués (non compris les côtes) : 6,720,386 kilogs ; cigares : 46,723 ; fabriqués non dénommés : 84,008 kilogs et l'on avait exporté : tabacs non fabriqués (non compris les côtes) : 18,710 kilogs ; cigares : 131,214 kilogs.

Les ports d'arrivage direct des lieux d'origine où se font les ventes de tabacs sont : Anvers ainsi qu'Amsterdam pour les petites quantités ; Brême et Hambourg pour les gros achats. Notons cependant que le mouvement d'Anvers va crescendo et la culture au Congo sera pour ce port un appoint de plus.

Voici d'après le *Précurseur* du 11 septembre 1896, le mouvement en tabacs du port d'Anvers à cette date ; ce tableau nous donnera en plus la liste des tabacs les plus recherchés en notre pays (notons cependant qu'il se fait encore un triage, chaque province, chaque région ayant ses goûts, ses préférences.

Tabacs.		Par $\frac{1}{2}$ k. entr.	
(Droits fr. 70 par 100 kil.		(En centimes.)	
Kentucky	lugs com. à ord.	0.15	0.22
Clarksy.	bon ord. à moy.	0.25	0.32
et	bon moyen	0.35	0.40
Paducah	très bon à beau	0.45	0.50
	supér. filature.	0.50	0.65
Virginie	ordin. à bon lugs	0.25	0.30
»	bon moyen	0.30	0.40
»	très bon à beau	0.45	0.50
»	supérieur	0.55	0.60
Mason County	lugs comm.		
»	» à bon ordinaire	0.20	0.27
»	» bon moyen à bon	0.35	0.50
»	» très bon à beau	0.45	0.55
Maryland	ord. à bon moy.	0.22	0.25
et	bon à beau.	0.45	0.60
Ohio	très bon à supérieur	—	—
Côtes de fabrique	en cons.	7 —	10 —
		En c. P. B. ent.	
Seedleaf	en feuilles	0.12 $\frac{1}{2}$	0.50
»	coupures	0.22 $\frac{1}{2}$	0.30
Havane		0.75	3.50
Brésil		0.15	0.50
»	St-Félix	0.25	0.60
Ambalema		0.30	0.45
Palmyre		0.40	0.60
Java		0.50	0.75
Manille	Ysab. Cagaya 1889	0.65	0.70
»	» » 1892	0.30	0.85
»	» » 1893	27 $\frac{1}{2}$	0.70
Java et Sumatra		0.12	3.50
Esméralda		0.50	0.75
Mexique	prima	1.25	1.75
»	secunda	1.15	1.50
»	tertia	0.75	1.00
»	quarta	0.40	0.50
Hongrie		0.12	0.20
Chine		0.17 $\frac{1}{2}$	0.24

Marques de fabrique. La disparition du régime napoléonien entraînant ipso facto l'abolition de la régie, on vit du jour au lendemain de la chute, se relever d'anciennes maisons de tabacs ou s'en créer d'autres. Pour toutes du reste, le tabac n'était qu'une des matières de leur trafic colonial si longtemps aussi entravé par le blocus continental : café, sucre, riz et toutes espèces d'épiceries d'Outre-Mer. C'est alors que pour se différencier de sa voisine, chaque maison adopta une marque spéciale qui lui était propre et dont en quelque sorte elle se réservait l'usage. N'empêche que des jaloux malintentionnés ne se fesaient pas faute de copier les marques en vogue et tromper de la sorte le public. Heureusement qu'une loi du 1^{er} avril 1879 est venue mettre un terme à cette piraterie commerciale en consacrant le droit de tout un chacun de créer une marque et de la déposer de façon à seul pouvoir en tirer tous les avantages espérés. Le parcours du : Recueil officiel des marques de fabrique et de commerce déposées en Belgique en conformité de la loi du 1^{er} avril 1879. Bruxelles Bruylant, Christophe et C^{ie}, 1^{er} volume 1880 et sequent. nous donne la reproduction de nombre de marques antérieures. Parmi les plus connues, relevons : 1° à Liège, la maison G. Lamarche, rue Louvrex, 89, renouvelle le dépôt de la marque qui a été effectuée A) le 13 juin 1815 : l'Albanais. Un personnage en costume Albanais, des armes croisées sur le dos, tient une longue pipe dans la main droite ; à droite et à gauche, deux arbres et la lettre A, par terre les initiales G. L., plus bas, l'inscription : Hambourg Manufacture de tabac de G. Lamarche, place aux Chevaux, Liège. Un hectogramme ; B) *li neur chestai* ou *l'cloqui*. Nous aurons au mot *canasse* occasion de reparler de cette marque célèbre encore très répandue et créée alors que le siège de la maison était place du Spectacle 786 ; C) *les lanciers* à deux sur la gravure du 3 septembre 1816, à trois sur celle du 22 juin 1826. En 1869, la maison adopte les titres espagnols : El voluntario — El fumador — Los Indios, etc. En 1880, la mode prôna les

tabacs américains : Best eagle's eye Tobacco. A cette dernière date, la même maison fait dépôt d'une marque pour tabac à priser. Sur une bande servant d'enveloppe aux paquets de tabacs à priser on voit : 1° un médaillon avec les mots : « Gilles Lamarche — Liège » au centre, un dessin représentant le rivage de la mer, un navire à voile en rade ; 2° une étiquette portant les mots : Manufacture de tabacs à priser de Gilles Lamarche, rue Louvrex, n° 89, à Liège ; 3° une plus petite étiquette portant : « un hectogramme, 35 centimes le paquet » ; une quatrième variant suivant l'espèce de tabac, exemple : un hectogramme. Tabac en poudre Saint Vincent doux, 35 centimes.

La maison Philips, rue St-Hubert, 8, renouvelle en 1879 le dépôt effectué a) le 23 novembre 1836 : *li ch'min d' fier*. Cette marque représente le modèle curieux d'un chemin de fer de l'époque (c'est le premier établissement continental du railway pour voyageurs : Malines-Bruxelles). Il représente une locomotive à quatre roues, suivie d'une voiture de voyageurs avec bagages sur l'impériale et d'un petit wagon ouvert, en trémie, chargé de marchandises. (Les dimensions de ce dessin pouvant varier de 2 c² à 60 c² maximum.)

b) *li clef*, une clef panneton en bas à gauche.

c) *li p'tit bounamme*, le Suisse ou le Bedeau créé en 1840 on en a fait plusieurs contrefaçons.

d) *li Chinois*, le Chinois accroupi avec les mots : *de Chinees* que l'on traduisait plaisamment et librement par *Toubac di chinisse*.

e) *l'éléphant*

f) *li batai*, représentant un bateau à vapeur.

g) *li Baay* (rouge ?)

h) *li chvâ volant* ou la licorne.

i) *li gros turc* ou *li grosse Tiesse*, le Turc est représenté en buste seulement, tandis que la plupart des autres gravures du même genre représentent le Turc à mi-jambes ou accroupi.

j) *li Missouri*, la vignette représente le serment des 3 Suisses avec la mention : le Serment.

k) *li solo*, ellipse entourée de rayons, au centre se trouve le nom de la firme : Philips frères.

3°) la maison Louis Doize, rue Entre-deux-Ponts, 29, ancienne firme Billy et Berryer, renouvelle le dépôt fait.

a) en 1828. Trois soldats au repos, un sapeur fumant sa pipe, de chaque côté un fantassin ancien uniforme, à gauche la lettre N, à droite le n° 2.

b) en 1828. Une Minerve assise sur une balle de tabac.

c) deux autres marques, l'une de 1828, l'autre de 1837, renseignées à l'article *cigâre*.

d) *li pogne à l'gueuye* ou comme on disait dans le pays de Herve : *li toubac à l'cop d'pogne*, deux individus boxant, le chapeau par terre. Grande fut sa vogue à cause de la demande plaisante amenée par le titre ; *dinez m' on pogne à l'gueuye*, disaient les botteresses et autres commères aussi bien embouchées.

e) *les treus cloqui* du 2 décembre 1835. La marque représente sur un même plan 3 clochers séparés par des bâtiments de moindre élévation, percés chacun de 2 fenêtres.

f) *les 2 commissionnaire*.

4° la maison Ch. Van Zuylen, rue Féronstrée, n° 73 possède les marques :

a) *li passeu d'aiwe*.

b) *li Missouri* : un aigle éployé, au trait, sur une calotte de sphère terrestre avec le mot Amérique

c) *li vélocipédisse* (1870). Un adroit vélocipédiste barbu, à feutre mou, descend une pente en fumant sa pipe.

5° la maison Henri-Hubert Lemal, rue du Pont des Arches, 4, avait :

a) *li bonne feume* ou *l'crâs vai*, la bonne femme ou la femme pour tout faire, lithographie représentant une femme portant un homme coiffé d'un bonnet de coton.

b) *les 2 saulèye*, lithographie avec vignette et lettres en rouge représentant deux fumeurs éméchés. En dessous : les deux amis.

c) li *Savti qui renne*, lithographie en bleu représentant un vieillard et 2 bourgeois en costume Louis XIV, c'est la reproduction de l'image d'Epinal qui accompagne la complainte du Juif-Errant.

6° la maison Ant. Gulikers, succédant à la précédente crée :

a) li *Napoléon*, Napoléon à cheval près d'un blessé et d'un canon. En dessous : bataille de Lutzen.

b) Un homme débarqué d'un canot se prosterne devant un sanctuaire muni d'une lanterne. En dessous : le pêcheur. (Voyez dans le Vocabulaire au mot *Coïeu*.)

c) li *Leune*. Vignette en bleu avec grosse figure humaine au centre et cinq étoiles autour, en dessous : la Lune.

d) li *Ture*.

e) li *quatraînme haute* : portraits de la reine Victoria, des empereurs Alexandre II et Napoléon III, ainsi que du sultan Abd ul-Medjid.

Deux barres : =, indiquaient une qualité supérieure ; on citait les *deux bâre di mon Lamâche* comme tabac hors ligne.

La couleur *rouge* signifiait que le contenu était du tabac doux ; *noire* ou *bleue* que le contenu était du tabac fort.

Certaines marques tombées dans le domaine public n'en étaient pas moins demandées, ainsi par exemple :

1. les *treus roges paysan*, les 3 paysans rouges souvent modifiés en d'autres titres tels que les *treus roges roïe*, les 3 rois en rouge qui s'étaient encore à la montre de la maison Kinard, rue Haute-Sauvenière.

2. les *arme di Londe*, les armes de Londres ou le blason anglais plus ou moins modifié.

3. le Mercure que l'on qualifiait également selon la couleur : li *roge tiesse* ou li *neure tiesse*.

En dehors de Liège, mais fort connu chez nous, Edmond Plaideau, fabricant de tabacs à Menin, renouvelle à Courtrai, en 1880, le dépôt de la marque (effectuée en premier lieu le 26 mai 1826 :

li *Katula*. Un douanier en costume de l'époque met en joue un fraudeur fuyant suivi d'un chien. En dessous : Halte la ! Qu'as-tu là ? Du tabac. Mets ça là.

b) li *Turc* représentant un buste de Turc en profil.

c) li *Polonais*.

Citons encore comme maisons anciennes, ayant nombre de marques :

1. Thomas Philippe, industriel, à Cul des Sarts (maison fondée en 1789). Il a des marques de : Tabac à la Rose, à la Violette, Caporal, tabac à priser Virginie, tabac de la Semois dont la marque représente le cours de la Semois depuis Bohan jusque Alle, etc.

2. Croisez, frères et sœurs, à Fraire, établissent un calembourg sur leur nom : Tabac des Croisés du XIX^e siècle avec 2 croix latérales.

3. Baudelot-Flament, successeur de la maison Gillau-Wautiez, fondée en 1827, à Châtelet, place du Marché, 21, possède également une marque renommée : le Chinois.

4. Louis Horgnies, à Beaumont, etc., etc.

En dehors de ces marques, le négociant avait deux ressources à sa disposition pour faire connaître sa demeure ou développer ses affaires, l'une très ancienne : l'enseigne et l'autre jadis peu connue dont on vit au siècle dernier quelques timides essais, avorton devenu géant aujourd'hui, c'est la réclame.

Enseignes (Esègne). Les anciennes enseignes ayant trait au commerce du tabac ou comportant une des formes, un des attributs du tabac sont rares à Liège. La plus remarquable est celle du *Cavalier d'Ardenne*, au n° 3 du tournant St-Hubert, représentant un militaire en costume empire, à cheval et fumant une pipe. Distinguons aussi celle qui est au-dessus de la porte de la maison Van Zuylen, rue Féronstrée au coin de la rue de la Poule, elle est détachable et vient d'être redorée, elle représente un Mercure ayant autour de lui les attributs du com-

merce : tonneaux, ballots, caisses, etc , marqués *tabacs*, *cigares*. Cette enseigne a été reproduite sur un des paquets de tabac de la maison.

Celles de la *Tête d'Or* (maison Fumel, place St-Lambert), de la *Corne de Serf* (sic) (maison Bernard sur la Goffe), de la Cage : à l' *Gaioule* (maison Nassette, coin de la rue Féronstrée et de la place du Marché), de la *Boule d'Or* (maison Crémons, rue de Bex) et du *Marteau*, rue Puits en Sock, n° 64, antécèdent les commerces de tabacs qu'on y exerce actuellement.

Parmi les enseignes de plus ou moins fraîche date, maintenant encore accrochées aux devantures et se rapportant à la vente des tabacs, citons de nombreuses *carottes* peintes en rouges et cerclées de noir avec parfois une boule dorée à chaque extrémité, ou peintes aux couleurs nationales belges.

Vers le milieu de la rue Neuvice, nous dit Hock dans ses *Us et Coutumes* (*Bulletin*, 6^e année 1864, page 130) de 1823-1833, se trouvait une maison enseignée *au Commerce* et l'enseigne représentait un monsieur peu habillé et tout noir de peau, entourés d'énormes carottes de tabac. »

Comment a pu se produire cette bizarre confusion qui à Liège et dans beaucoup d'endroits dénomme *civette* la carotte de tabacs. Ex. : rue Léopold la maison Godon-Brabant porte : *Aux deux Civettes*, avec 2 Carottes flanquant les consoles du balcon d'entresol. (Voyez *Civette* au vocabulaire.)

Vers 1865 existait cependant à Liège, une seule maison, française d'origine, entre les rues de la Régence et de l'Université (ancienne maison Benekens, maison Mauguin actuelle). Au dessus de la porte était un animal du genre félin ayant la prétention de justifier l'enseigne : *A la Civette*. Ce négociant avait aussi innové en laissant près de son débit, dans le corridor une veilleuse toujours allumée pour enflammer le tabac.

Place Saint-Lambert, 17, il y a une enseigne : *A la grosse pipe*, avec en dessous de la banderolle une énorme pipe; la même enseigne existe rue St-Léonard, entre la rue Goswin et

la rue Dony au n° 26 et dans la rue Saint-Gilles, près du Viaduc.

Vis-à-vis de l'ancienne Académie, rue Féronstrée n° 129, la Compagnie mexicaine, alias M. Collinet a pris comme enseigne : *Au Mexicain*, avec une grande tôle coloriée représentant ce personnage qui est également reproduit sur les caisses, sacs, etc.

Au coin de la rue St-Jean-Baptiste et de Féronstrée, côté gauche, un débit de boissons et de cigares est enseigné : *A l'mache* par les habitués, à cause d'une grande dame de trèfle peinte au-dessus de la porte et rue Féronstrée, vis-à-vis le pont St-Léonard, un établissement analogue pourvu d'un as de cœur s'appelle : *A hasse di cour*.

Au Pied du Pont-des-Arches, la firme bien connue A. Gulikers a sa porte flanquée de deux statues de nègres d'où son titre : *Aux deux nègres*, la maison est cependant désignée le plus souvent : *èmon Gulikers*.

La maison Bovy-Belin, rue de la Cité n° 6, a pour enseigne : *A l'Ancre d'or*. Si mes souvenirs sont exacts, il y avait jadis comme enseigne de la maison une tôle peinte représentant un pacha accroupi fumant une longue pipe turque.

Rue du Pont n° 42, M. Long-Pretz-Ledent, tourneur, a pour enseigne en tôle dorée : *A la pipe d'or*, représentant une ancienne pipe à talon tourné et bout en corne. Le beau-père du propriétaire actuel, Ledent-Sterpin, d'abord ouvrier chez Philippart en Pierreuse, s'établit ensuite rue derrière Sainte-Catherine. Il avait adopté cette enseigne parce que, comme son ancien patron, il tournait les cornes pour pipes. Lorsqu'on démolit le quartier de la Madeleine, il transporta l'enseigne et le magasin au domicile actuel.

Quai de la Goffe, l'ancien café du lutteur Piérard, dit Lhonneux, a maintenant pour enseigne, deux pipes de Mons entrecroisées : *aux deux pipes*.

Rue Léopold, n° 19, chez Monsieur Thiriar, enseigné : *Aux planteurs*, des nègres cariatides supportent le balcon du magasin de cigares.

Rue St-Séverin, n° 17, la maison Maréchal a pour enseigne : *A la botte de cigares*, avec, au-dessus de la porte, une botte de gros cigares, retenus par un lien jaune, le tout en bois sculpté et peint.

Dans la même rue, au n° 155, une tôle découpée peinte, représentant un *Chinois*, enseigne le magasin de M. J. Boinem.

Un peu plus haut, au n° 165, H. Nysten-Rasir, tourneur en corne, tenant les articles pour fumeurs, a pour enseigne : *A la pipe de Vienne*.

Rue Sainte-Marguerite, n° 56, une carotte dorée : *A la carotte d'or*, enseigne la maison Timmermans, aujourd'hui Peeters.

Datant déjà d'assez loin dans le siècle, nous voyons au-dessus de la vitrine de la maison Borsu, rue Sainte-Marguerite, n° 46, un groupe polychrômé se détachant entièrement de la façade. Des deux statuettes composantes, l'une : un Mahométan enturbanné commande à la deuxième, un nègre entouré de ballots, de caisses et de boucauts.

Rue Louvrex, la maison Marsick, au n° 6, a pour enseigne : *Aux délices d'Obourg*, et place Sainte-Véronique, la maison Douhard s'est réservé le titre correspondant : *Aux délices du fumeur*.

Outre-Meuse, rue Puits-en-Sock, n° 24, le magasin : *Au bon marché* a, au-dessus du rez-de-chaussée, un gros cigare comme enseigne.

Les anciens marchands, de même qu'à leur instar quelques négociants modernes, se faisaient souvent reconnaître au moyen d'enseignes parlantes, placées à l'intérieur des fenêtres. Une potiche de Delft décoiffée, de l'intérieur de laquelle surgissaient nombre de pipes en terre ; un chat, en plâtre colorié, tenant dans sa gueule une pipe, un buste représentant un fumeur, étaient les indices d'un *pipier* ; des pots de tabacs à priser, en Delft bleu ou polychrômé, surmontés d'un couvercle en cuivre (il s'en trouve encore de superbes chez M. Bouvier,

rue St-Hubert, n° 1, près Sainte-Croix), du tabac en manoque ou en corde, une carotte ficelée désignaient la demeure comme étant celle d'un *tabacquier*.

On voit encore actuellement des statues et des statuettes de nègres et de négresses, la tête ceinte de plumes multicolores; chez Bouvier, rue Léopold, n° 2, *Au mineur*, les vitrines contiennent quatre statues de houilleurs de fond, représentés dans quatre attitudes différentes du métier.

Rue des Guillemins, n° 7 : *Au vieux caporal*, Vict. Raskin étale à sa montre une magnifique terre cuite de Harzé, représentant un vieux troupiér.

Citons enfin hors Liège l'originale enseigne du *Pourchat qui fume*, à Braine-l'Alleud, sur laquelle nous aurons bientôt à revenir au mot *réclame*, puis ensuite aux *chansons*.

Réclame. On entend par réclame en général toute manifestation tombant sous les sens de façon à provoquer l'attention sur un objet quelconque. C'est entr'autres, l'insertion faite dans un journal ou l'inscription sur une feuille de papier de phrases prônant un produit ou recommandant une maison de commerce. Ce procédé était déjà connu de fait si pas de nom au siècle dernier. C'est ainsi que dès la 1^{re} année de la *Gazette de Liège*, le lundi 17 mars 1766, dans le n° 33, je trouve à la 4^e page, seule réservée aux annonces : « Le sieur Dejoye, marchand libraire, rue Heusi, à Vervier, avertit le public qu'il tient chez lui un magasin de véritable tabac d'Hollande, comme celui de Cologne, rapé, qu'il vend en gros et en détail, ceux qui voudront lui faire l'honneur de s'adresser chez lui, pour en faire leur provision, au lieu de la tirer de Cologne, y trouveront un avantage réel, tant pour la qualité que pour le prix. »

Depuis lors, ce système de vulgarisation a bien progressé et l'illustration, la chromolithographie surtout lui est devenue une aide précieuse et souvent gracieuse.

Comme réclames dans les journaux actuels citons :

1° Celle qui paraît à la 4^e page du journal wallon : *Li Clabot* et qui recommande la maison du directeur du Théâtre wallon :

A. vix Caporâl.

Si vos volez on bon cigâre
Ci n'est nin long èrri dè l'gâre,
Corez èmon Victor Râskin
A l'kwenne dè l'rowe des Guillèmin.
Vos trouverez la po fwert po d'cense
Des cigarettes faite à l'avance
Qui v'donrît li gosse dè founî
Ji v's è l'jeure — rin qu'à les louquî.
Pîpe et touwai di tote les cogne,
Sins co jamâie qui l'prix v'fasse sogne
Sont hâgné ad'fou, mînme â d'vins
Enn'a qu'on vind quâsi po rin.
A fize dè wârdè bin haiteie
Vosse toubac, on vind des vesseie.
Po qu'vos n'seyize nin tourmetté
So l'prix, ni so les quâlitè
Sèpez qui l'mohonne est fondèye
Dèjà dispôie pus d'trinte annèye.

2° Journal « La Meuse » 14 mars 1895, 3^e page.

Tabac de la Semois, Colas-Henri et C^{ie}, planteurs à Chairière et Semois, envoient franco, contre remboursement, véritable Semois, 1^{re} qualité, en vrac, minimum 5 kilogs, 2 fr. 30 le kig. récolte 1892 et 1893; par 20 kil. fr. 2-20. Ne vendent que leurs récoltes.

3° Fumeurs! Dégustez les excellents cigares :

Imperialès de José Monéro à 15 cent.	} 7
High life, cigare du gourmet à 15 cent.	

pour 1 franc.

En vente : Maison E. Thiriar, place Verte, 9.

4° Cigares de la Havane, spécialité exclusive : La maison Bastin Constant, précédemment 13, rue de l'Harmonie, est

transférée 7, boulevard de la Sauvenière, joignant le Vénitien. Téléphone.

5° Fumeurs ! Si vous voulez fumer un bon cigare, dégustez les cigares en véritable tabac du Congo. Ils sont en vente au prix de 10 cent. pièce à la Maison Gaston Massin fils aîné, coin des rues de l'Université et de la Cathédrale, 47 bis.

Même maison, choix incomparable d'articles pour fumeurs de tout premier choix et à des prix absolument réduits.

6° Hors Liège, citons encore une fois le : *Pourchat qui fume*. Marché aux cochons Braine-l'Alleud. En voici la réclame mise à l'endos du chromo. Son originalité va de pair avec le dessin même dont il procède et dont la conception humoristique explique à merveille l'allure franchement wallonne de la chanson qui bientôt suivra : « On vend :

Le tabac à priser de l'*Abesse*, secret de la *cosine Thérèse* ;

La rolle chique *succulente*, secret du *cosin Xavier* ;

Le tabac à fumer de toutes les espèces, moyennant les espèces sonnantes les plus raisonnables ;

La cigarette, pour les fins becs ;

Le cigare de *Jean de Nivelles*, qui s'enfuit en fumée gracieuse et sautillante, moutonnant une nue de flocons onduleux, quand la bouche en cœur, aspirante, l'appelle,

pour cinq centimes.

Le cigare du *Pourchat qui fume*, qu'on ne donne pas aux cochons,

pour six centimes.

Le cigare *Chico*, tout ce qu'il y a de plus chicocandart,

pour dix centimes.

Les différents articles du fumeur, tel que la consolante pipe ouvrière, l'intarissable blague brainoise, le porte cigares, n'importe lequel ; articles qui se conservent jusqu'à l'article de la mort.

Ainsi soit-il. »

CANASSE. De tous les tabacs vendus jadis à Liège, il en est un qui mérite tout spécialement notre attention, d'abord parce que c'est un des plus anciennement mentionné, en second lieu parce qu'il existe encore à l'heure actuelle quoique pour le peuple le nom ait un sens mauvais dont nous cherchons en vain la récente origine. (Voyez ce mot au vocabulaire.)

« A l'égard du tabac en corde, nous dit Savary dans son » Dictionnaire de commerce 1723 (2 vol.), on le distingue » ordinairement en tabac du Brésil, qui est noir et de la grosseur du doigt ; en tabac à l'andouille dont la feuille est sèche et rougeâtre et la corde grosse comme une forte canne ; en » petit briquet ou tabac de Dieppe qui est noir et menu ; en » tabac *de canasse*, qui est très sec et dont la corde n'est guère » plus grosse que le doigt, et la couleur tirant sur le feuille » morte. »

Ce mot vient de l'espagnol *canastro*, *canastron* dérivant du latin *canistrum*, corbeille et c'est par métonymie qu'on a de la sorte désigné ce tabac.

« Les canastres sont des coffres, en forme de nos mannequins, faits non de cuir tanné, mais de peaux de bœufs séchées. » J. Oexmelin. Histoire des Flibustiers, 2^e volume, page 143.

Rien d'étonnant qu'on ait envoyé ce Portorico supérieur en semblable emballage, pareille précaution se prend pour expédier le quinquina en *Suron*.

Au siècle dernier et dans la première moitié du nôtre, ce tabac était on ne peut plus estimé ainsi que le prouve l'extrait suivant du « Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes spécifiques pour les guérir avec la méthode de s'en servir pour l'utilité du public et le soulagement des pauvres, par M. Helvétius, médecin de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans. A Liège, chez Jean-François Broncart, imprimeur et marchand-libraire en Souverain-Pont MDCCV, page 278 : « Enfin tous ceux qui sont menacés d'apoplexie séreuse, ou

» qui y sont déjà tombez, pourront éviter la récidence par le
» seul usage de la fumée de tabac. Ce simple est un des plus
» grands remèdes qui soit connu dans la médecine contre une
» infinité de maladies rebelles, comme la goutte, la gravelle, le
» rhumatisme, l'asthme et la difficulté de respirer. Il délivre
» de toutes sortes de maux de tête, de fluxions sur les yeux,
» sur les dents et sur les autres parties du corps, et de toutes
» celles enfin qui sont causées par une trop grande abondance
» de pituite et de glaires. Il débarasse l'estomac de toutes les
» humeurs qui troublent la digestion, et en dissipe les vents et
» les gonflements. Quand on se sent avoir besoin de vomir, on
» avale quelques gorgées de la fumée, ce qui produit un très
» prompt effet : le tabac tient aussi ordinairement le ventre
» libre.

» Les meilleurs tabacs à fumer, sont celui de Virginie qui
» vient d'Angleterre, la Vérine et grosses Andouilles de
» Hollande, *le petit canasse de Liège* et celui de Scaferlati qui
» est le plus doux de tous et qui vient d'Alep et de Constanti-
» nople. Le tabac de Brésil est celui dont on se sert pour
» mâcher. Le meilleur tabac d'Espagne à prendre par le nez
» est celui de la Havane et de Séville. Celui que l'on fait en
» France est de Saint Domingue et est lavé et grené. Le
» petit tabac de Strasbourg est le plus naturel et le meil-
» leur à râper. »

Nous retrouvons ce mot légèrement modifié, mais toujours avec sens élogieux dans diverses marques à tabac de marchands de notre ville entre autres :

1. Gilles Lamarche renouvelle le 30 décembre 1880, le dépôt de la marque qui a été effectué le 2 mars 1816 (donc sitôt après l'abolition de la régie.) La marque représente dans un petit cercle un cheval; au-dessus, l'inscription « T'honte paard »; au-dessus, l'inscription *Chasser*; plus bas, un dessin : au premier plan de ce dessin, des carottes, rôles de tabacs, une caisse avec les initiales G. L. et autres objets; dans le

fond, des navires à voiles, au côté droit, la signature G. Lamarche, en dessous : Tabac de la fabrique de G. Lamarche, place aux Chevaux, n° 786, à Liège ; à gauche : un hectogramme.

2. Une marque en bleu avec encadrement de ceps de vigne avec grappes, la gravure représente une coquille Louis XV couronnée sur laquelle s'appuient 2 félins mouchetés. Au-dessus en gothique : *Petit canaster*.

Cette espèce jouissait, sans doute, d'une grande réputation dans les deux Limbourg, car toutes les marques à tabac imprimées en notre ville en langue néerlandaise le renseignent selon les formules générales dont exemples ci-après. Disons aussi que le travail hollandais du tabac à fumer, ayant toujours joui dans nos provinces d'une grande et légitime réputation, une inscription en cette langue ne pouvait qu'influer favorablement pour l'achat du paquet.

1. Philips frères : A l'avant-plan, un homme nu appuyé d'une main sur une ancre, de l'autre sur un écusson P. F. à gauche des tonneaux, à droite des caisses, à l'arrière plan une galère et la mer. Sur le côté droit : un hectogramme. En de la vignette : Deze en meere andere zoorten van Tabak als *knaster* swiesent, Maryland, Portorico, Varinas en gesponden tabak als ook alle zoorten van snuyf beste St-Omer, en swiesent carotten worden gefabriceert by Gebroeders Philips, te Maestricht en te Liège rue Saint-Hubert, n° 587, civils inals Amsterdam. (C'est la marque dite : *Li commerce*.)

2. Veuve H.-J. Dumont, H.-H. Lemal, A. Gulikers, Lamarche emploient tous le stéréotype suivant : Deze en meer andere zoorten en snuyf en Rook Tabak als *Canaster* (Lamarche dans *li neur chestai* le modifie en *knaster*), Porto Rico, Swiesent en geele Krull Rappe en Spanse Snuyf. Cigaren, etc., worden gefabriceert verkogt in de genoust Prys en in groot en klyn in't groote magaz en Fabrik.

Cigare. Les 3 manières de fumer existant simultanément

aux Antilles lors de la découverte du Nouveau-Monde furent rapidement adoptées par les conquérants espagnols et leurs successeurs : les Créoles et ceux-ci s'en excusaient lors des objurgations des prêtres en disant que c'était le plus honnête passe-temps de leurs nombreux loisirs. Valmont de Bomare dans son Dictionnaire d'histoire naturelle, tome IV. Paris Lacombe 1769 verbo *Nicotiane* dit à ce sujet : « Dans les deux » presqu'îles de l'Inde et dans les Isles de l'Océan oriental, » presque tous les peuples idolâtres fument des *chirontes* ou » petits rouleaux de feuilles de tabac appelés *cigales* en » Amérique. »

CIGARES.

Les étroites relations des Pays-Bas et des Espagnes ont probablement fait connaître très tôt ces 3 façons de fumer dans les Flandres et le marquisat d'Anvers de même qu'en Hollande. Par contre, les Français de l'ancien régime semblent avoir totalement ignoré ces deux formes : le cigare et la cigarette. Aussi l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux dans son volume de 1890, page 259, pose aux fumeurs de l'Intermédiaire cette simple question : A quelle époque précise remonte l'usage de ces deux procédés de combustion de leur plante favorite : le cigare et la cigarette ? La pipe, dit-elle, est de plus ancien emploi, mais les deux autres ?

A la question ci-dessus posée, l'Intermédiaire répond quant au cigare qu'en 1823, au retour de la promenade militaire des Français en Espagne, l'usage du cigare s'introduisit en France. On ne trouve guère trace de ce fait que dans les Mémoires inédits d'Hippolyte Auger, l'auteur dramatique : « Notre retour à Paris, dit-il, eut lieu par Orléans. Sur la route, nous rencontrions assez fréquemment des officiers revenant d'Espagne. Ils avaient crânement le cigare à la bouche, habitude nouvelle devenue depuis générale. A ce point de vue, la campagne de 1823 eut ce bon résultat financier d'établir un impôt volontaire. »

Un autre document ferait remonter l'usage du cigare à une époque un peu antérieure. L'Ermite de la Chaussée d'Antin (tome IV, 1813) allant semoncer son neveu, jeune officier en permission à Paris, le trouve à son hôtel en costume du matin et « fumant un cigare de la Havane. » Le goût du cigare était, dès cette époque, assez répandu pour que tout épicier, soucieux de ses devoirs, tint à honneur d'en fournir à sa clientèle.

Je n'ai découvert aucun document officiel ni de la régie, ni de l'octroi qui permette d'éclaircir cette question pour *Liège*. Je sais bien qu'un antiquaire liégeois, M. Prévôt, étala à sa montre il y a 4 ou 5 ans, une vingtaine de cigares sans pointe, trouvés, disait-il, dans une cachette pariétale d'une vieille maison démolie place du Marché et qu'il les vendait comme étant du XVIII^e siècle, mais sans mettre en doute sa bonne foi, nous considérons cette date comme apocryphe, aucun fait probant, aucun écrit ne venant corroborer son affirmation. Notons seulement que cette forme est l'ancienne forme des cigares des Indes hollandaises. Ces échantillons auraient-ils été apportés là par un voyageur retour de ces pays et considérés plutôt comme objets de curiosité ?

Il nous faut remonter à notre époque pour avoir des garanties de certitudes et d'authenticité. C'est ainsi qu'au nombre des marques à tabac de la maison Doize, s'en rencontre une datant du 28 février 1828 représentant un Chinois, un Turc et un Européen. Le Chinois placé au milieu déballe une caisse de tabac marquée B & B (Billy et Berryer) et fume *un cigare* (et non une pipe comme le dit par erreur le recueil des marques de fabrique), derrière le Turc, un tonneau renversé. Le Turc fume une pipe recourbée et l'Européen fume également une longue pipe.

Dès que l'industrie des cigares se fut généralisée, chaque industriel sentit le besoin de spécialiser sa production en adoptant différentes marques de fabrique, à l'instar de celles qui caractérisaient déjà les tabacs pour la pipe. Pour se garan-

tir des contrefaçons, ils déposèrent à la Chambre de commerce ou bien au greffe du tribunal civil un modèle en triple exemplaire. Ces marques varient à l'infini, car le manufacturier belge peut donner libre cours à sa fantaisie, il s'inspire surtout de l'actualité : Succès du moment, homme célèbre, guerre ou bataille, nouvelle invention, etc., etc. Citons entr'autres :

Li John Cockerill représentant la statue élevée au grand industriel à Seraing, modèle déposé par Isid. Vanoost, rue Léopold 225, à Seraing le 16 octobre 1879 ;

Les marques ci-après de Léopold Fumel, place St Lambert, n° 1, à Liège, à l'enseigne de la Tête d'Or, qui intéressent plus spécialement encore la Wallonie :

1) *Cigâre Popôl* un buste d'homme entre 2 vases (11 octobre 1873) ;

2) la *Meuse* avec vue de l'Ancien Pont des Arches et des Dardanelles (1874) ;

3) les *Chevaliers de Tolède* avec le portrait de Joseph Michel, compositeur liégeois, auteur de cet opéra-comique ;

4) *Purs wallons* à l'arrière-plan de la gravure, l'Université, en avant 2 médaillons : *Baiwir* et *Crahay* alias Leroy et Picard (1875).

5) *Fanfares de Jemeppe* avec le portrait du directeur des Fanfares ;

6) Le clou (*li clâ*). Un cadre représente un individu souffrant d'un clou, tandis qu'en dessous un personnage en costume de cour, imprime la trace de ses souliers à *gros clous* sur l'arrière d'une soutane, dont le possesseur va de Belgique à Rome ;

7) *les Colèbeux* (1876). Des individus guettent de la rue, la rentrée des pigeons, d'autres « courent pour les pigeons. »

8) *Didi* (1875). Un grotesque ayant à ses côtés une paysanne : c'est la charge d'un courtier bien connu à Liège, sous ce sobriquet.

9) le *Vainqueur de Gand*, avec le portrait de Radoux, directeur de la Société chorale *La Légia* (1875).

10) les *Cràmignons* (1875). Avec en-dessous la figuration du cràmignon ;

11) *Ine bonne tiesse*, avec le portrait de Gust. Thiriart et les 2 vers :

Magni, beurre et foumer (sic)
A d'on n' chanson po bin viker.

Chapuis ou *l' Mârtyr* (1881). Reproduction, en la manière noire, de la statue élevée place du Martyr, à Verviers, modèle déposé par Joseph Anten-Danneau, rue du Jardin Botanique, 25, à Liège.

L'As de carreau (*hasse di carreau*) (1885), marque déposée par Conrardy Léonard, rue Basse-Wez, 39.

L'As de cœur (*hasse di cour*) (1885), marque déposée par R.-J. Hick, rue Grétry, 31.

Ortmans Hauzeur (*l' borquimaisse*) (1885), portrait du feu bourgmestre de Verviers, déposé par A. Humblet, fabricant de cigares, quai des Pêcheurs, 2.

Les Disciples de Grétry, avec la statue de Grétry et les 3 médaillons de Delsemme, Keppenne et Goossens, déposé par Arthur Merlot, négociant, rue Jonfosse, 8, à Liège.

Le *perron* 1887 déposé par Lambert Thiriart Andrien, rue Puits-en-Sock, 66.

Li 28 *julette* 1891. Le prince Bauduin et le bourgmestre de Liège d'Andrimont, tous deux à cheval et vus de face ; au fond, la foule assistant émue et sympathique à la revue. Déposé par Ch. Van Zuylen, fabricant de tabacs, rue Féronstrée, 97, à Liège. (Ce dessin a été fait d'après un instantané de Jules Martiny.)

Tâti l'Perriqui 1887. La scène du 2^e acte où Tâti endosse une pelisse. Déposé par H.-J. Dumont, fabricant, rue du Nord, 17, à Liège

Lârgosse del Tâti 1888. Le tambour major de la comédie. Déposé par A. Stein, à Anvers.

Comte de Looz en uniforme de général de la garde civique 1891. Modèle déposé par Ch. Godon-Brabant, négociant en tabacs et cigares, rue Léopold, 22, à Liège.

Li bleu Buxhe, les treus hût et *li Cigâri*, marques de la maison E. C. G., c'est-à-dire Collard-Gillard, rue Beau-Mur, 53.

Dans certaine localité wallonne, deux coqs vivaient en paix associés pour fabriquer et vendre des cigares portant leur marque : *Le coq*. Mais une poule nommée Licot survint et voilà la guerre allumée. Le coq favorisé fit défense à son ex ami de se servir de son nom.

L'autre, tenant compte de l'interdiction déposa un autre modèle : *Le coq'licot*. Cette spirituelle épigramme, rehaussée encore par un portrait à malicieuse ressemblance, eut un énorme succès dans toute la contrée.

Coluna s'est inspiré de l'héroïne de la pièce à grand spectacle : *Le voyage de Suzette* pour créer sa marque des trois suzettes, différemment coloriées. Cette marque a donné lieu à la plaisanterie : *Dinez-m' 3 paires di suzette* pour donnez moi 6 cigares.

Une fabrique de la Havane vient de créer et d'importer aux Etats-Unis un nouveau type de cigare. Ces cigares sont réunis en paquets de 10 qui valent 225 frs. Cela fait 22 francs cinquante la pièce ; c'est un prix peu commun. Aussi les journaux ont-ils aussitôt interviewé les principaux marchands de tabac. Ils ont voulu savoir 1° s'il était souvent arrivé que l'on payât un cigare aussi cher et 2° si le cigare à 22 francs est très supérieur au cigare à 40 sous. La réponse à la première question a été négative. La plupart des industriels interrogés n'ont jamais vendu de cigare à plus de cinq francs pièce. Un seul en a vendu à fr. 12-50. C'est peu.

A la seconde question, ils ont répondu d'un commun accord qu'à partir d'un certain prix, la finesse du parfum n'augmente pas, mais seulement l'élégance de la confection. Car de tels cigares doivent être roulés dans une grande feuille de tabac

d'une qualité supérieure, extrêmement fine et tendue, que l'on ne trouve que très difficilement; certaines années, il est impossible de s'en procurer. D'où il suit que le principal mérite des cigares à 22 francs est d'être plus jolis à voir; ils ne sont pas faits pour être fumés. Un véritable amateur devra les mettre sous verre : ce sont des cigares de collection.

Quand il voudra fumer, il se contentera de cigares à 5 francs, le cigare du pauvre.

Journal *La Meuse*. Supplément du 28 juillet 1895.

Un cigarier habile peut faire de 500 à 700 cigares par jour et cependant l'on s'est encore efforcé d'obtenir un rendement supérieur au moyen de machines. Différents essais avaient déjà échoué quand récemment parurent les machines Reuse. Les expériences semblaient concluantes : économie de main-d'œuvre : elle faisait l'ouvrage de 10 ouvriers; identité mathématique et beauté du cigare, tels étaient les résultats obtenus. La certitude de réussite s'imposait au point qu'à Liège, Bruxelles et Anvers, les actions des gros cigares Reuse émises à 500 francs furent recherchées avidement et prirent position à 8000 francs. Du coup, les fortes maisons se décidèrent à tenter l'épreuve et c'est ainsi que la firme Lamarche fit la coûteuse acquisition d'une de ces merveilles. Hélas, les conséquences ne répondirent guère aux brillantes promesses des prospectus, malgré l'entraînement et l'habileté des ouvriers préposés, la fabrication journalière n'arrivait pas aux 2000 pièces, l'intérieur du cigare trop tassé et trop serré le rendait infumable et la robe externe nécessitant une feuille entière donnait beaucoup de déchets et de plus se déchirait assez souvent, mal sans remède à la machine, alors qu'à la main semblable accroc se restaure. Conséquence : mise aux rebuts (déchets) des cigares formés, mise au rancart de l'appareil et satisfaction des ouvriers craignant déjà la mise à pied pour bon nombre d'entre eux. Autre conséquence : dégringolade de l'action Reuse à 2,900 francs.

CIGARETTE.

Le désir toujours agréable à l'esprit frondeur parisien de contrecarrer la régie, joint à celui de profiter des plus petits moments de loisir favorisèrent l'extension de la cigarette. Que de reproches ne faisait-on pas au cigare : il est gros, a-t-on dit, incommode à la bouche, long à fumer, d'odeur forte, d'aspect peu gracieux entre de jolis doigts... Comment esquiver ces reproches et ce dédain, comment éluder cette proscription ? Machiavel-tabac n'est pas embarrassé, il s'annihile, se fait humble, presque invisible si bien qu'insidieusement il s'insinue partout sous son 3^e avatar, le plus redoutable de tous : la cigarette. Voyez ce tabac blond, si fin, si soyeux, si suavement aromatique, si gracieusement enveloppé dans sa robe virginale, ne semble-t-il pas une invitation à fumer. Dégustez-moi donc, dit la cigarette, je suis si petite, quelques bouffées et je ne suis plus. Oui, mais avant de disparaître, la perfide aura communiqué sa dernière étincelle à une autre tenue prête et renaît ainsi de ses cendres. Là se trouve peut-être le plus grand danger du tabac, car c'est sous cette forme que le contact avec la bouche est le plus direct et l'incandescence la plus rapprochée. Sa trompeuse apparence d'innocuité lui donne tant d'attraits que nul ne résiste à sa séduction, son prix infime le met à la portée des plus petites bourses et l'on ne voit que trop de bambins et de demoiselles voulant « faire l'homme » la fumer avec la tacite, sinon la complaisante approbation des parents. Et que de ruses chez les passionnels ! Tout prétexte leur est bon pour satisfaire leur envie. Où courent donc ces jeunes écoliers qu'un bienheureux exeat autorise à sortir : *ad pipitum facere*, comme disait jadis un athénéen liégeois en perturbant la tant belle langue d'Horace ? Au but désigné parce que c'est l'asile inviolable où il pourra bien à son aise en griller une. Primitivement, à l'imitation des Espagnols qui, depuis la conquête de l'Amérique, pra-

tiquent le papelito, on faisait la cigarette en roulant dans un rectangle de fin papier du tabac haché menu. On choisissait pour cet usage : le Smyrne, le Turc, le Richmond, tabacs blonds ; le Roisin, tabac brun, et l'Anglais, tabac teinté complètement en noir. On les vend maintenant toutes préparées (depuis 30 centimes le cent), et c'est actuellement une branche spéciale et non la moins importante de l'industrie du tabac. On en fabrique également revêtues d'une feuille de tabac au lieu d'une feuille de papier. La manufacture Van Zuylen a donné une grande extension à cette sous spécialité : les *Emirs* par exemple. Celles de Vevey (Suisse) sont très estimées à Liège, on les débite en paquets de 25 attachés par deux rubans verts. La plupart de ces cigarettes sont enveloppées de papier fort portant une marque par exemple : *li 28 julette* et *Ine bonne tiesse* reproduction réduite de la marque à cigares ; *li neur chet*, le chat noir ; les *Bastos*, donnant lieu au jeu de mot : *J'a co rintré ouye avou 3 bastâ*, les *Khalifas* etc ; d'autres de papier parchemin, tel le papier avec impression en vert : « Vert et vieux. Qualité extra fine » En dessous l'écusson couronné de Verviers avec banderolle portant la devise, puis : « Fabrication spéciale pour la maison Armand Adam. Verviers. » d'autres, en boîtes de carton à charnière ou à glissière telles celle portant au-dessus une photogravure de *Protin* en vélocipédiste et celle de L. Maufroy à Bruxelles sur le plat supérieur de laquelle se trouvent les armes de Namur et l'inscription diagonale : *Cigarettes Nameûr po tot*.

On renferme parfois aussi dans de petites boîtes analogues aux caisses à cigares des cigarettes dont la taille peut aller crescendo au point de se confondre avec les petits cigares dits *entr'actes*, parce qu'on peut les fumer dans l'intervalle d'un entr'acte.

En argot d'atelier, les ouvriers désignent à Liège la cigarette par le mot ; *chiboule*, *n'as nin po fé n'chiboule*, n'as-tu pas de quoi faire une cigarette. Corruption du mot chibouque, pipe d'Orient ?

Il serait intéressant de retrouver et de conserver un curieux olim, créé en France pour faire pièce à la Régie, qu'on vit dans tous les magasins de tabacs de Liège et de Verviers après l'exposition parisienne de 1866. C'était un moule à cigarettes : *foume à cigarette* composé de 3 pièces :

1° Un tube creux, ouvert aux 2 bouts, peint extérieurement en imitation bambou, l'intérieur allant en diminuant et calibré comme nos cigares manille.

2° Un godet ou entonnoir en métal doré : *coirnet* s'adaptant au-dessus du tube sur la partie large.

3° Un bâtonnet à enfoncer le tabac : refouloir ou *stoppeu*. On se servait d'un papier pelure, couleur robe de cigare, collé, ayant 5 lanières découpées vers le large bout. On enfonçait cette enveloppe dans le tube, on la maintenait en plaçant le godet sur le papier interposé avec lanières à l'extérieur, on tassait le tabac par petites quantités à la fois, puis le papier rempli, on enlevait le godet, on tordait les lanières pour fermer le gros bout et l'on faisait sortir le système en appuyant le bâtonnet dans le petit bout.

FABRIQUE.

Fabrique, manufacture. Les plus connues actuellement sont celles de MM. Anten, rue Fusch, 30 (Harte, successeur); Attout Frans, rue Hors Château, 128; Bouvier, J., rue Saint-Hubert, 1; Bouvier, A., rue Léopold, 2; Delrez, N., boulevard de la Constitution, 26; Doize, successeur de Billy et Berryer, rue Entre deux Ponts, 29; Dumont, H., place du Nord, 17; A. Dumoulin-Bouvrie, rue Hors Château, 72; Lamarche, rue Louvrex, 87; Philips, maison fondée en 1812 à Maestricht, qui établit sa succursale à Liège, en 1834, rue Saint-Hubert, 2, dans la fabrique occupée depuis 1818 par Louis Jamme, fabricant de tabacs et bourgmestre de Liège, et Van Zuylen Constant, maison établie comme celle de Lamarche au lendemain de la chute du régime impérial et de la régie

(1815). Il existe également 3 petites fabriques ou maisons de demi-gros très connues du peuple : 1) *èmon* GULIKERS à *pid dè Pont d' s'Aches*, 9; 2) *èmon* NASSETTE, à *l'Gaïoule so l' Marchi* créée en 1814; le successeur actuel est M. Schoonbroodt; 3) *èmon* BORSU, à *Sainte-Margarite* (cette dernière firme vient de cesser).

FRAUDE OU CONTREBANDE.

Nous ne pouvons passer sous silence une des conséquences les plus bizarres et les plus tristes causées par les différences d'impôts sur une même denrée d'une contrée à l'autre. Nous voulons parler de la fraude *fer passé* Liège, *frauder* Hainaut. Plus la disproportion est élevée et plus l'appât du lucre augmente le nombre des contrebandiers. C'est pour entraver autant que possible l'extension de ces trafics illicites que la Régie a créé des tarifs spéciaux réduits pour les départements frontière, mais ces mesures qu'on croyait efficaces n'ont guère répondu aux espérances des auteurs. Un livre que j'ai sous la main me donne au sujet de la fraude quelques curieuses explications. Les voici telles que je les extrais de : *Les Arts et les Métiers*, par un professeur, avec nombreuses gravures, Vve H. Casterman, éditeur, Tournai, 1878, à l'article fabricant de tabac, p. 91.

« En France, le tabac est vendu 4 fois plus cher qu'en Belgique. Aussi les fraudeurs ne se font-ils pas faute de franchir la frontière, bourrés des pieds à la tête de tabac belge et cherchant par mille ruses à dépister les douanes françaises.

» Ils ont de puissants auxiliaires dans leurs chiens; ces animaux portent, attaché sur le dos, un sac de tabac; » d'autres fois, une peau d'emprunt, artistement disposée par leur maître, recouvre un bon nombre de kilogs de contrebande. A la vue de l'uniforme du douanier, ils fuient avec vitesse; malheureusement, celui-ci est souvent accompagné de chiens. Alors commence un combat entre le chien de la

» douane et le pauvre chien fraudeur embarrassé, soit par sa
» peau d'emprunt soit par le tabac dont il est chargé, combat
» que vient terminer d'une manière tragique un coup de
» carabine.

» Quelquefois les fraudeurs portent eux-mêmes du tabac,
» ainsi que leurs chiens tenus en lesse (sic). Ils fixent alors le
» bout de la laisse à leur ceinture, et si par aventure une
» brigade de douaniers paraît dans le lointain, aussitôt chiens
» et fraudeurs de fuir, les premiers entraînant les seconds;
» mais ce procédé n'est pas sans inconvénients, car si un
» douanier plus alerte atteint un fuyard, l'homme et le chien
» sont alors pris en même temps. Les fraudeurs de profession
» ont un moyen fort ingénieux pour faire l'éducation de leurs
» chiens. Imaginez-vous qu'en France, dans une chaumière
» écartée, rendez-vous général des fraudeurs, on héberge un
» certain nombre de chiens destinés à la contrebande; là, ils
» sont largement nourris, bien choyés et caressés. Au bout
» d'un certain temps, les mêmes chiens sont menés en Belgique
» dans une autre chaumière, mais ici la scène change. Un
» contrebandier, habillé en douanier français leur administre
» 4 ou 5 fois par jour des volées de coups de fouet et de plus,
» il les laisse presque mourir de faim. Au bout de quelques
» jours de ce régime, on les détache, puis on laisse la porte
» ouverte. Il ne faut pas demander si les chiens ont hâte de
» fuir et comme ils ont beaucoup de mémoire pour le bien
» qu'on leur fait, ils arrivent à travers champs et par le chemin
» le plus court, à la chaumière hospitalière. Voilà l'éducation
» d'un chien faite et l'on peut être sûr que dès qu'il verra un
» douanier français, il fuira avec terreur. »

PIPE.

Occupons-nous maintenant des divers ustensiles nécessaires aux différentes catégories d'amateurs de tabac et commençons par le plus important : la pipe du fumeur.

A titre de curiosité, laissant au lecteur le soin de conclure, nous citerons ici en résumé la curieuse notice du Dr N. Cloquet, 1884, dans le 14^e volume des Documents et Rapports de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi. Mons, Manceaux, 1886 :

« Le Musée de Charleroi exhibe un tuyau de pipe en terre rose trouvé à la villa belgo romaine d'Arquennes et un 2^e de la villa de Hantes Wihéries; celui de Namur, des tuyaux de pipes trouvés au cimetière franc de Sanson, ainsi qu'à Védrin; le musée de Ravenstein, à la porte de Hal à Bruxelles, une pipe en fer trouvée à Rumpst (établissement gallo romain). Une pipe de terre a été découverte sous la voie romaine de Hotton à Marche, une autre dans la grotte d'On, une 3^e au fond des remparts de Marche, enfin une 4^e couverte de ciment romain fut trouvée dans un mur romain à Arlon. En Amérique, on en trouve dans les Réserves des peuplades préhistoriques : pipes sculptées en os ou en bois de cervidés. Y fumait-on et, si oui, qu'y fumait-on ? Peut-être du chanvre, des narcotiques locaux : belladone, jusquiame, des racines de saule, des feuilles de châtaignier, de sauge, etc.

Passant d'appréciations plus ou moins fantaisistes à des certitudes, l'auteur constate que. « Partout où l'on démolit les anciennes fortifications de Vauban : Hainaut, Namur, Flandres, on retrouve les mêmes formes de pipes servant en 1650, aussi bien aux réîtres de Philippe III, qu'aux mousquetaires de Louis XIV. » Elles se distinguèrent d'abord par la petitesse de leur fourneau et la grosseur de leur tuyau. Ces fourneaux ont 3 centimètres de long depuis l'embouchure jusqu'au talon et 2 1/2 centimètres du côté du tuyau à cause de l'obliquité de cette embouchure qui est coupée en biais. Le fourneau, renflé vers le milieu, porte parfois des dessins en relief : rosace, fleur de lys, etc., le talon a « 4 ou 5 millimètres de saillie, le » tuyau généralement brisé a 1 centimètre de diamètre. Le » conduit de la fumée, d'assez grande dimension, est percé

» irrégulièrement suivant l'axe du tuyau. L'on voit que ces
» pipes encore primitives, n'ont pas subi de perfectionnement
» de travail.

» Il est probable qu'elles sont des imitations de celles im-
» portées d'Amérique en même temps que le tabac, là elles se
» seront perpétuées sous les mêmes formes depuis les temps
» préhistoriques. »

C'est la reproduction faite à la fameuse fabrique de pipes de Gouda (laquelle en 1769 occupait 300 maîtres et 3000 ouvriers en pipes) d'une pipe de ce genre qu'on vendait l'an dernier au vieil Anvers au prix de 20 centimes. Sur le tuyau se trouvent d'un côté : Oud Antwerpen 1660 et de l'autre : Teentoonstelling Antwerpen 1894. Le tuyau a 42 centimètres de long. Le modèle de ces pipes se retrouve fréquemment dans les tableaux des : Teniers, Van Ostade, Mieris, de Craesbeke, d'Adriaan Brouwer, etc. A Olne, au-dessus de Nessonvaux, j'ai vu une pipe Louis XV, à fourneau d'argent; en Hesbaye, à Avins, en 1862, on fumait encore dans des pipes en étain; à Liège, on rencontrait de petits godets de pipes en cuivre, du siècle dernier, travaillés comme la dinanderie.

L'abondance même de ces objets, leur bon marché et la fragilité des pipes de terre en ont amené la rareté, rien de plus difficile à se procurer chez un antiquaire ou dans une collection qu'un exemplaire authentique d'ancienne pipe commune en poterie. Et cependant en notre ville, il y a eu simultanément avec les *tabacquiers*, des *pippiers* et des *pippières*.

Gobert, dans son ouvrage déjà cité, nous dit, à la page 407 : Quand on fouille dans le sol à l'emplacement des rives de l'ancien biez des Potiers, les débris de vieille poterie apparaissent en assez forte quantité : ici des tuyaux de pipes d'un diamètre exagéré sans qu'on puisse assigner de date exacte.

p. 466. Il y a deux cents ans, rue Entre deux Ponts, se trouvaient des *tabacquiers*, un *pippier*, une *pippière*....; rue Chaussée des Prés, au XVII^e siècle logeait un *pippier*.

Monteil dans son *Histoire des Français*, Bruxelles, Wouters 1844, tome I (XVIII^e siècle) page 99 décrit ainsi la fabrication de la pipe en terre : On prend de l'argile la plus fine, on la bat sur une table avec une barre de fer, on la pétrit, on en fait de petits rouleaux de la mesure des pipes. On les perce dans toute leur longueur avec une broche de fer huilé : c'est le tuyau, on en élargit un des bouts, c'est le fourneau où l'on met le tabac et le feu. On les laisse sécher, on leur donne une légère cuisson dans le four ; on les en retire, on peut s'en servir.

Si l'on rapproche cette description de celle de Thomassin décrivant avec plus de détails les 2 fabriques que Liège possédait en 1806 et, si on les compare aux procédés actuels que nous détaillerons dans le Vocabulaire, on verra qu'il n'y a guère de différence dans la fabrication à ces diverses époques.

TABATIÈRE.

Notons d'abord que ce petit grenier tabachique, comme le définit plaisamment Molière, s'est mis en révolte ouverte avec les lois de l'étymologie. Il n'en était pas de même au début alors qu'on disait *tabaquière* ou *tabacuière*. Au XVII^e siècle, Duez, qui ne donne pas le mot tabatière, la désigne sous le nom de *boîte à tabac* c'est le nom qui a persisté en wallon : *boîte à l' sinouf*. On trouve *tabatière* dans le Don Juan de Molière et dans les fameux vers du *Festin de Pierre* de Thomas Corneille :

Quoiqu'en dise Aristote et sa docte Cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale,
Et par les fainéants pour fuir l'oisiveté
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne saurait-on que dire, on prend sa tabatière
.

Larchey cite les mots : *Fonfe, fonfière, fanfe, fanve, fouffe, fauffe, fausse*, expressions d'harmonie imitative du reniflement

de la prise de tabac. On trouve, avons-nous dit, *tabaquière* Fougères (Dagnet), *pétunière* (L) et *boete* (Mercier 1781). Certaines tabatières telles les *queues de rat* furent populaires à la Révolution (1789), on les appela des *sans culottes*, leur emploi populaire est encore quasi général à Liège où on les désigne sous le nom de *boîte di pèlote*, *pèlote*. A Rennes, la *chinchoire* est une tabatière en forme de poire qui ne laisse échapper le tabac que par un étroit goulot. Elle est en usage chez les gens du peuple qui, en raison de leur profession, ne sauraient plonger leurs doigts dans une tabatière à charnière. Ils versent le tabac sur leur main gauche dans un creux adroitement pratiqué entre le pouce et le poignet et aspirent, sans l'avoir altéré, le savoureux pétun. En Normandie, c'est le fait de gens économes qui, de la sorte, n'ont pas de prise à offrir. (Coulabin. *Locutions populaires de Rennes*.)

Il existe au Musée archéologique de Liège, et l'auteur possède une tabatière liégeoise analogue en buis, forme poire à poudre de 10 centimètres de haut sur 6 maximum de large. Sur l'un des côtés un peu aplatis se trouve dans un écusson le buste de la Vierge surmonté d'un Christ en croix, sur l'autre, un écusson fantaisiste, le tout entremêlé de fleurs et de rinceaux. L'ouverture, d'un centimètre de diamètre, est obturée par un bouchon à vis percé d'un trou laissant échapper le tabac petit à petit. On en rencontre aussi de moins ornées, souvent en bois de forme ronde, et l'on arrive ainsi aux plus communes : celles formées par évidemment d'une petite courge ou d'un citron auxquelles on adaptait un tuyau et qu'au siècle dernier on dénommait : *tonik* (Simonon) Ces sortes de tabatières, dans le pays de Herve, servaient surtout aux personnes âgées, aux mains tremblantes ainsi qu'aux cultivateurs, aux mains terreuses. Ils secouaient la poire sur le dos de la main puis aspiraient le tabac par contact.

Aux siècles précédents, ces petits meubles étaient excessivement nombreux et les amateurs les collectionnaient. C'est

ainsi qu'à la 4^e page de la Gazette de Liège, n° cxi du vendredi 15 septembre 1769, on lit : aujourd'hui 15 septembre 1769 et jours suivants, l'on continuera la vente des meubles de la maison de feu Monsieur le baron de Glimes, situé aux pieds les degrez de Saint Pierre, consistant en argenterie, montres et *tabatières d'or*.....

L'exposition de l'Art ancien au pays de Liège nous a montré nombre de riches tabatières du XVII^e et XVIII^e siècle (Catalogue, article Boîtes et Tabatières, par Jules Frésart, p. 123) en or ciselé, en écaïlle avec monture or, en agate, en argent avec peinture, en émail, etc. L'industrie du bois de Spa s'était emparée de cette fabrication et avait orné les boîtes de ses plus fines peintures.

« A l'imitation de Spa, nous dit Thomassin, mais dans un genre différent, on fabrique à Liège des tabatières en bois de noyer, de buis, de bouleau, revêtu d'un vernis qui imite le bois d'acajou, on garnit ces petits meubles de cercles et de plaques d'argent, Il s'en débite annuellement une assez grande quantité dans l'intérieur de la France et en Allemagne. Avant 1790, l'exportation pour la France s'élevait, année moyenne, à 3,500 douzaines de tabatières. »

Pendant leur vogue, de Louis XIII à Napoléon III, les tabatières, par leurs emblèmes et leurs dessins (parfois cachés dans un double fond) ont été une des manifestations les plus usitées pour improuver ou approuver les actes d'un gouvernement, d'une coterie politique, littéraire, etc., Il y a des tabatières à dessins, à devises : En désirez vous — Prenez vous du tabac — En usez vous, etc., en cuir bouilli, en buis, en faïence ou en grès. A Liège, on en a fait longtemps aussi avec une tranche de l'os à moëlle : on clouait en dessous une plaque de bois ou d'argent et au-dessus un couvercle avec charnière, du même métal.

Certaines personnes avaient dans l'intérieur du gilet des *poche à l'sinouf* doublées de peau : tels que le Grand Prieur de

Vendôme et Napoléon I^{er} (pour ce dernier, Spire Blondel s'appuie sur les Mémoires de Constant pour démolir la légende)

Dans le Luxembourg belge, quand on veut se réconcilier avec une personne avec laquelle on est brouillé, on lui tend sa tabatière ouverte, si elle y puise, c'est une preuve qu'elle accepte de se réconcilier.

Dans plusieurs de nos provinces, ouvrir sa tabatière est un euphémisme pour dire pèter. Avant 1870 on voyait assez fréquemment les habitués d'un café se livrer à l'exercice de la tabatière tel qu'il est indiqué dans : Aumusements curieux, divertissants et propres à égayer l'esprit. In-12 Epinal. Charmes Buffet, Nisard. Livr. popul. T. 2, p. 296 :

1. Prenez la tabatière de la main droite.
2. Passez la tabatière dans la main gauche.
3. Frappez sur la tabatière.
4. Ouvrez la tabatière.
5. Présentez la tabatière à la compagnie.
6. Retirez à vous la tabatière.
7. Rassemblez le tabac dans la tabatière en frappant la tabatière de côté.
8. Prenez le tabac de la main droite.
9. Tenez quelque temps le tabac dans les doigts avant de le porter au nez.
10. Portez le tabac au nez.
11. Reniflez avec justesse des deux narines et sans grimace.
12. Fermez la tabatière ; éternuez, crachez et mouchez.

WÂDE-PIPE. (ÉCRIN, ÉTUI.)

Dès Louis XIV, la nécessité impérieuse pour les fumeurs de préserver un objet aussi fragile qu'une pipe en terre sur les bâtiments de mer, dans les armées ainsi qu'au travail, provoqua la création d'un étui à pipe. La fermeture en était terminale et à clapet. Ces protecteurs étaient faits de divers

bois, même d'ébène. Sous Louis XVI, l'Allemagne en fournissait le pays de Liège, on en retrouve encore en bois sculpté, parfois même incrusté de cuivre ou de nacre.

ALLUMETTE.

Les premières allumettes phosphoriques ⁽¹⁾ furent apportées à Verviers en 1835 par un nommé Bergenhuys, à la suite d'un voyage fait en Allemagne. Elles étaient renfermées dans des boîtes en bois tourné. Il fallait voir Bergenhuys trônant sur sa porte au coup de midi, entouré d'un cercle de curieux. Avec quelle solennité il officiait pour enflammer la brindille merveilleuse dont il allumait sa pipe ! et quel regard altier il promenait sur les assistants, une fois l'opération terminée. Que de fois aussi ne m'a-t-on pas fait rire en me racontant la naïveté d'un Liégeois qui, au début de l'invention, croyant que la même allumette pouvait servir plusieurs fois, avait fait flamber l'une après l'autre toutes les allumettes de sa boîte en vue d'émerveiller la galerie, puis les avait remises en place pour les utiliser à nouveau. Dans la suite, on fit les boîtes cylindriques en pelure de bois avec les deux fonds en carton enduit de sable collé servant de frottoir. Elles affectèrent cette ultime forme jusqu'en ces derniers temps, où la loi, soucieuse de la santé des ouvriers allumettiers, fit diminuer la teneur en phosphore et favorisa l'extension des boîtes d'allumettes dites suédoises. Celles-ci datent de 1853, elles sont placées dans des boîtes à tiroir de forme rectangulaire d'environ 0^m,055 de long sur 0,04 de large et 0,018 de haut ; sur les côtés se trouvent les frottoirs au phosphore rouge.

Il existe une grande quantité de boîtes ou étuis portatifs pour allumettes depuis celles qui renferment les allumettes bougies jusqu'à celles en métal et en caoutchouc vulcanisé.

(1) Elles avaient été inventées en 1834 par un Wurtembergeois Jean Frédéric Kammerer.

D'autres renferment en plus latéralement réversible une minuscule bougie dont on peut s'éclairer le soir en rentrant chez soi.

PORTE-CIGARES.

Les premiers étuis à cigare, objet de grand luxe, qui, vers 1840, sont venus d'Angleterre, étaient de plein cuir et estampillés aux armes anglaises. Ils étaient formés de deux parties s'emboîtant l'une dans l'autre et pouvaient contenir 4 ou 5 cigares maximum.

GRAWE-PÎPE.

Cure pipe. Jadis c'était une simple épingle un peu renforcée ; à la période napoléonienne nous devons le cure pipe en cuivre, long de 7 à 8 centimètres dont la tige est d'une part terminée par une statuette en pied de l'empereur Napoléon I et de l'autre par une minuscule curette.

A Liège, les fondeurs et les tourneurs de cuivre ou de fer en faisaient très souvent pour leur usage et pour celui de leurs amis : l'un des bouts formant le cuilleron, l'autre constitué par deux petits sabots, une tête d'homme, un singe grimaçant, etc., le tout à leur fantaisie. La plupart des charretiers ont un débouche pipe qui fixe en même temps le cordonnet serré autour de la vessie de tabac. C'est un affliquet en os, le même dont les tailleurs se servent pour faire les boutonnières, on lui donne le nom de *ponçon*, poinçon.

On fait aussi des grawe pipe avec la corne du sabot de cheval ramolie à l'eau chaude.

En Basse Bretagne, les maréchaux ferrants fabriquent des pincettes (à prendre la braise pour allumer le tabac) dont le dos sert de briquet, d'autres en laiton sont ornés de filigrane, de perles fausses, de houpettes ; une aiguillette sert à débourrer la pipe ou à donner de l'air au tabac.

On voit beaucoup à Liège un assemblage rotatif de 3 pièces

de fer ou nickelées (dont coût 15 centimes) formé : 1° d'une tige s'achevant en curette à bords semi mousses permettant de râcler l'intérieur du fourneau ; 2° d'une tige incurvée à l'extrémité, permettant le débouchage et l'extraction des obstruants jusque dans la partie courbe ; 3° d'une tige perpendiculaire à un petit disque grand comme un centime de Hollande servant à tasser le tabac ou les cendres : c'est *le bourâ* ou *boureu*.

Dans beaucoup de cabarets de campagne, on voit derrière le râtelier de pipes servant aux habitués, des joncs très minces ou des fétus : *fistou* de graminées d'une grande ténuité, destinés à désobstruer les pipes bouchées. Dans le pays de Herve, les habitants se servent pour déboucher leurs pipes du *Kneff*, qui est le chaume de la mélisse bleue : *Molinia coerulea*. Anvers, qui se sert de fétus de la même famille, leur donne le nom de *kwai jongens* ou *kwâ jongens* littéralement méchants garçons (A. Harou).

Dans les villes, on utilise, pour les tuyaux : les plumes d'oiseaux, les *fier* ou *awèye âx châsse*, aiguilles à tricoter, les fils de fer, de zinc ou de cuivre, les brosses à biberon. etc. On les nettoye à fond par un lavage à l'éther ou en faisant passer un courant de vapeur d'eau qui entraîne les impuretés

FUMEUR.

Si les peines sévères édictées contre les fumeurs aux siècles précédents ont disparu dès le début du nôtre, il n'en a pas moins subsisté longtemps une espèce de mise à l'index, qui faisait des fumeurs autant d'outlaws. C'est ainsi que J. Declève, dans ses souvenirs de Mons, nous raconte qu'en 1823, en cette ville, l'accès du Parc, situé en plein air et rendez-vous du monde élégant, était interdit aux fumeurs. Semblables mesures répressives étaient prises en nombre de villes. Mais cette proscription n'empêchait pas le tabac de faire de nombreux prosélytes au point que de partout, vers le milieu du

siècle, s'élèvent des récriminations contre la licence des fumeurs, Jérôme Pimpurniaux (Borgnet) dans le tome II de son *Guide du Voyageur en Ardenne*, Bruxelles Delevingne et Cal-lewaert 1856, proteste le 2 août 1854 contre la permission de fumer dans les compartiments de 2^e ordre ou chars-à-bancs, alors qu'on ne pouvait le faire dans les premières ou diligences. Il réclame des voitures pour non-fumeurs. Ces justes récriminations ont été entendues et, dans tous les trains, on voit maintenant des compartiments portant la plaque bilingue : Défense de fumer — Niet rooken. De même dans beaucoup de théâtres de second ordre tels le Pavillon de Flore à Liège, l'immense majorité des habitués étant fumeurs, la seule concession faite aux adversaires du tabac a été l'organisation d'une seule soirée, dite de gala, par semaine, où il est interdit de fumer. Quant aux principales scènes, c'est autant la question de sécurité et la crainte de catastrophes que le souci de la voix des artistes et la galanterie envers les dames qui a causé et maintenu la prohibition absolue.

Jadis on reléguait les fumeurs en des salles écartées et nues, appelées non sans quelque nuance de mépris : tabagies ; presque partout maintenant dans les maisons privées, il est de bon ton d'avoir un fumoir, une des places les plus coquettement ornées de l'habitation, où l'heureux fumeur peut se livrer à son goût favori bien à l'aise sur un sofa, un divan, une butacca mexicaine ou chaise américaine à bascule, à moins qu'il ne préfère l'ancienne et spéciale chaise liégeoise, *li chère di founieu*. Cette chaise assez analogue à la chaise prie-Dieu servait à rebours : on se mettait là dessus à califourchon face au dossier, sur le coffre accoudoir duquel on appuyait ses coudes et souvent les flancs du coffre recelaient un nécessaire de fumeur : pipe, tabac, cigares, etc. Ce n'est pas à l'ouvrier houilleur du pays de Liège ou du Hainaut qu'il faut semblable raffinement, nargue même de la chaise en bois du ménage ; sa pose de prédilection sur son seuil ou le long de la haie : c'est à croupetons

et c'est dans cette étrange position, si peu confortable en apparence, que nous les voyons et que nous les montrent savourant leur pipe les dessinateurs de la *Belgique* par Camille Lemonnier (Charton, *Tour du Monde*, 1885).

Un auteur français A. de Calonne, dans un de ses romans : *Histoire d'un magistrat sous l'Empire* donne de l'ouvrier fumeur du Nord de la France une description qui s'applique également bien à l'ouvrier fumeur hennuyer et à peu de chose près au fumeur liégeois :

« Dans le Nord de la France, c'est une opération grave, »
» presque solennelle, que de fumer la pipe. On y apporte un »
» soin, une régularité, j'allais dire une austérité, qui la fait »
» ressembler à une cérémonie religieuse. Quand on fume, on »
» ne fait rien autre chose : tout travail cesse. On parle quel- »
» quefois, on échange quelques mots, lentement, posément, sans »
» se permettre des éclats de voix, encore moins des éclats de »
» rire. Le calumet chez les Indiens n'est pas un instrument plus »
» sérieux et plus pacifique que le simple tuyau de terre cuite »
» de Gambier ou de Fiollet. Il faut voir de quels respects on »
» l'environne ! D'abord on tire de son étui de bois la pipe »
» savamment teinte par la fumée quotidienne de deux ou trois »
» années. Le bord est noir, puis la teinte va en s'éclaircissant »
» en brun brillant jusqu'à la rencontre d'un anneau noir tirant »
» sur le roux. C'est la pipe vulgairement « culottée » tout le »
» monde la connaît. Mais il est des raffinés qui ne se contentent »
» pas de cette trop commune ornementation. Ils poussent leur »
» art jusqu'à exiger que le corselet de leur pipe ne commence »
» qu'à une petite distance du talon, d'autres plus bas que »
» le talon lui-même, sous la tête, à la soudure même du »
» tuyau.

» Quand cet instrument vénérable est mis au jour, un mou- »
» vement saccadé de la main gauche ferme l'étui ; le pouce »
» appuyé sur la tête fait jouer un ressort qui produit un petit »
» bruit sec, et l'étui rentre par un geste familier, toujours le

» même, dans la poche de la veste. Un sac de cuir ou de vessie
» contient le tabac, tabac de contrebande.

» De la main droite, le pouce en avant, le tabac est pressé
» dans le fourneau, entassé au point de produire au dehors une
» touffe de tabac qu'un grand art et une longue habitude par-
» viennent à maintenir en boule. Il y a autant de tabac dehors
» que dans le fourneau. Cette opération préliminaire terminée,
» et elle a pris du temps, il faut faire du feu, quand il ne s'en
» trouve pas à portée des fumeurs. L'ouvrier, le paysan ne
» professent qu'une médiocre estime pour les allumettes à fric-
» tion, surtout depuis qu'elles sont devenues chères et mau-
» vaises. Ils leur préfèrent le vieux système : un petit cylindre
» de bois de bureau creux, fermé par une rondelle de bois
» retenue par une petite courroie de cuir. » Cet instrument
primitif qu'ils ont taillé avec un couteau, renferme un peu de
toile carbonisée qu'on appelle du *brûlin*, un caillou de silex et
le dos du couteau produisent l'étincelle qui allume le *brûlin*
au fond du cylindre, où ils engagent le fourneau de la pipe.
Pour ne pas multiplier les foyers, on se passe de main en main
le cylindre, qui retourne ensuite à son propriétaire.

CONCOURS.

J'ai lu dans un numéro du journal *La Meuse* de la première
semaine d'octobre 1895 sous le titre : « Un nouveau genre de
sport » que deux avocats liégeois en villégiature à Esneux
avaient parié à qui finirait le moins rapidement deux cigares
d'une même caisse, allumés en même temps avec cette clause
que l'extinction d'un cigare entraînait la mise hors jeu et la
perte de son possesseur. Ce jeu, presque inconnu chez nous,
est au contraire fort en vogue dans certaines localités des
Flandres. Voici ce qu'en dit *Le Petit Bleu* du dimanche
7 juillet 1895, page 1, colonne 6 : « Un fumeur brugeois et
lecteur assidu du charmant *Petit Bleu* nous adresse quelques
renseignements précis sur les grands concours du Rookers-

club de Bruges dont nous parlions hier : Les pipes des concurrents ont 85 centimètres de longueur. A chaque fumeur, on délivre une pipe bourrée de 4 grammes de tabac. Chacun étant muni de sa bouffarde, le président du Club crie : « Commencez, Messieurs. » Deux minutes après ce signal, toutes les pipes doivent être allumées et les concurrents se mettent à fumer longuement, silencieusement, en vue d'économiser le tabac le plus possible. Au bout d'une demi-heure, on commence à entendre le président crier : « Hij is om smoet » ce qui veut dire : « Il a perdu; sa pipe est éteinte. » Dans le concours d'hier, nombre de fumeurs ont réussi à faire durer leur pipe bien au delà d'une demi heure et même d'une heure. La moyenne a varié entre 1 heure 20 et 1 heure 40. Cette dernière heure marque le record actuel de ces courses de patience et de lenteur qui font un immense honneur au flegme et à la ténacité des Brugeois.

JEU.

Je dois à l'obligeance de M. Béthune communication du « Nouveau et plaisant jeu de l'oison. A Liège, chez Stéphany, libraire au Palais s. d. La planche qui a servi pour la gravure est plus ancienne (XVIII^e siècle) que le texte. Elle nous montre après le n^o, ou Porte, un fou buvant un verre, à cheval sur un tonneau suivi d'un homme fumant une pipe à grand fourneau conique.

CHANSON.

Pas plus en français qu'en wallon, on n'a guère chanté le tabac. Beaucoup de dissertations scientifiques, assez bien de pièces de vers, mais de chansons presque pas. En fait de chansons populaires françaises, seuls le : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière : les adieux de la Tulipe* et la *Pipe de tabac* nous ont été transmis. En wallon, dans tout le *Recueil d'airs de cramignons et de chansons populaires à Liège* » je ne

trouve qu'une allusion au tabac, c'est le 15^e couplet de la variante de *Li houlé et si ch'vâ* (1740 selon Simonon).

I m' fâreut on s'fait qu'il a
Po-z-aller à l' toubac
Si j' l'aven ju l'èploïereu
Po-z-aller quoiri dè feu
Brocalles (ter).

Voici une chanson inédite, chantée il y a environ 25 ans lors d'un anniversaire à la fabrique de tabacs et magasin de denrées coloniales de M. Van Zuylen. Tous les ouvriers, paraît-il, y auraient collaboré. Le refrain constitue un jeu de mots basé sur la double signification de *foumê*.

LI BONNE FOYE.

I.

Dispoye co d'avant l' pépère Noé
Li jus dè l' vègne on l'a chanté
Mais l' vin n'è qu'on lapolisse
Qui rind n' kipagnèye trisse
Mais l' vin n'è qu'on lapolisse
Sins l' toubaque si k'pagnon.

Refrain.

Qwand d' colére i fome
Qui l'homme vite fome
Qwand d' colére i fome
Qu'i fome, i r'vère bon.

II.

Di nos' bonne foye chantans sovint
Si jus, s' sinteur et si agrémint

Sins l' grand naheu ni cole ⁽¹⁾
Ariz-gne cigâre et role ?
Sins l' grand naheu ni cole
On n' fouxreu nin s' gourgion.

III.

D' totes les dinrèye qui nos r'çuvans
D'à d'la dès mer, sins sogne mètans
A prumi rang l' bonne foye
Aimèye dès peupe, des roye
A prumi rang l' bonne foye
Qu'a fait l' tour dès nâtion.

IV.

D'vins l' progrès, à pas d'ageiant
Li toubaque rotte pusqui n' veians
Di nos jous l' damzulette
Qui fome li cigarette
Di nos jous l' damzulette
Qui fome et..... chique dit-st-on.

V.

L' cigâre ès l' boque li jône crapaut
D'lez s' jône crapaute n'è mâye bâbaut,
Li bonne odeur qu'elle home
Fai qu'elle geaire puis qu'elle tome
Li bonne odeur qu'elle home
Amône li pâmoison.

VI.

So l' tâve d'on banquet, l' dièrain plat,
Qu'on siève ine caisse di bon Cuba
Ca l' fouxmire dè l' bonne foye
Fai d'gèré les gogoye
Ca l' fouxmire dè l' bonne foye
Fai dè bin âx poumon.

(1) Je ne comprends pas ; serait-ce Nicole, nom propre et y aurait-il là une allusion inexplicable aujourd'hui.

VII.

A l'église penn'teuse èt penn'teu
Leyè l' chaplet, l' live di messe queu
Po stichi d'sos l' narenne
Dè wèzin, dè wèzenne,
Po stichi d'sos l' narenne
Leu boîte sins fé d' façon.

VIII.

Ine penn'teuse âhe'emint s' passret
Di s' bon Diu dix heures : li cafet
Qwand s' narenne è sins s'nouf
Li martyr, elle li souf
Qwand s' narenne è sins s'nouf
Elle rifrè mâ s' grognon.

IX.

L' bonne foye è knohowe tos costé
On l' nomme divins l' salon doré :
Manille, brisil, havâne ;
Canasse divins l' cabâne,
Manille, brisil, havâne
A si odeur, on sé s' nom.

X.

C'è surtout les méd'cins qu' foumè
Qui so l' toubac li pus hawè
Gros bonnet dè l' méd'cenne
Leyz là l' nicotenne
Gros bonnèt dè l' méd'cenne
Fou d' vos droug' vin l' poizon.

XI.

Es l'ovreus sins honte à s' planquet
On d'mande ine chique ou quéque filet
Di hachèye ou n' pènèye
Qui n'è mâye refusèye
Di hachèye ou n' penèye
Qu'on rind à l'occâsion.

XII.

Li pauve chiqueu n'a bin sovint
Qu'ine chique po s' ripahe qwand l'a faim
L' toubac, parè, nourihe
Et bin des mâ rwèrihe
L' toubac, parè, nourihe
S'on l' prind à p'tite râtion.

XIII.

Ine pîpe di toubac fai rouvi
Qu'on a d' souweûr li front mouï
Grâce à l' bonne foye, l'ovrège
Si fai avou corège
Grâce à l' bonne foye, l'ovrège
Si fai bin tot dè long.

XIV.

Vî et jône tos nos toubaqui
Mostraiant qu' sont comme ine trute haiti
Joyeu, spitane, aimâbe,
Comme li pîson so l'âbe
Joyeu, spitane, aimâbe
Et surtout bons k'pagnons.

XV.

Qu'on jâse et qu'on s'crise tant qu'on vout
Si passé dè l' bonne foye on n' pout
Ji sé qui s' poussire towe
Li halenne, l'âbalowe
Ji sé qui s' poussire towe
Li piou, l' pouce èt l' wandion.

XVI.

D'so l' nom dè l' bonne foye nos rottans
Pasqui s' valeur nos l' kinohans
Tofer à nos' bot'nire
Dè l' poirté n' sèrans fir
Tofer à nos bot'nire
Elle sèrè nosse guidon.

Citons aussi la chanson réclame que l'abbé R... bien connu de l'auteur de Jean de Nivelles fit pour un marchand de tabacs de Braine, à l'enseigne du : Pourchat qui fume :

ELLE CHANSON DU POURCHAT QUI FUME.

I.

A Brainne, o voit tout c' qu'il a d' bia
C'est l' maisot d'ell commune.
Cè qui l' vaut bin qu'est pu novia ⁽¹⁾
C'est no Pourchat qui fume.
C'esst in fameux luron,
Lafaridondaine, lafaridondon.
A l' vir, o doit pichi d' plaigi, biribi,
A la façon d'un barbari, mon ami

II.

Ell chiq qui quaquie el goyi,
A gros bouyoqs qui seume,
Qn'a l' sauce è fond qu'o fait sprichi
Esst au Pourchat qui fume.
El jus court sus l' minton,
Lafaridondaine, lafaridondon.
Juss qui r'lut comme ènn plaque d'aci, biribi,
A la façon d'un barbari, mon ami.

III.

Si vos stez pris d' l'influenza,
A mitan mourt d'in rhume,
Sachiz l' toubac qui vos r'mettra,
L' cin du Pourchat qui fume.
I vaut l' beaumm du Lion ⁽²⁾
Lafaridondaine, lafaridondon.

(¹) Variante : O voit voltin n' saqui qu'est bia,
Dins tout s' pus bia costume.

O l' troufe à Brainne, il est novia,

(²) Préparation pectorale faite par Désirant Boulvin, pharmacien à Braine.

Et co pus fourt : i rajounit, biribi
A la façon d'un barbari, mon ami.

IV.

V'lez vir ènn pup qui tire à flots,
Du moumint qu'ol l'alume ;
L'hivier, qui r'chauffrait les maisots,
Waitiz l' Pourchat qui fume ;
Waitiz s' pupe à s' grougnion,
Lafaridondaine, lafaridondon
C'est comme in four qui brule toudi, biribi
A la façon d'un barbari, mon ami.

V.

Lichnouf, dins l' nez, qui faut stichi,
Qui l' rimplit, qui l' parfume ;
Qui, goutte à goutte, el fait pichi,
Vint du Pourchat qui fume.
O coirait, pou du bon
Lafaridondaine, lafaridondon
Q' c'esst in chap'let, pa s' nez, qu'o dit, biribi,
A la façon d'un barbari, mon ami.

VI.

No pouf monde èsse desfait d' ses gins,
Comme ènn pouie èss desplume.
Dins mille ans, ça sara co l' timps
Dè no Pourchat qui fume.
Adon, tertous diront
Lafaridondaine, lafaridondon
C'es l'homme el pu vi du pays, biribi
A la façon d'un barbari, mon ami.

Le docteur L. Devroye est l'auteur d'une chanson également en wallon de Braine-l'Alleud, chanson qui fut chantée le soir du 22 avril 1890, à la fête organisée par le cercle dramatique et musical de Braine.

Elle est intitulée :

EM CROSSETTE.

I.

Dje pourtais co des des culott's à findache,
Dj' n'avai ni, pou comunyi l'premi coup.
De m'catéchim' appri l'tout premièr pache,
Et djà pou l'pup' adon dj'avais du gout.
Après l'dainner quand m'pa lachait s'fourchette
Pou li fumer, dvant draler travayi,
Ça m'fèyait mau, qu'dje n'pouvais ni com'li,
Satchi seurmin èn bouchaie à s' crossette.

II.

A m'premièr pup' dj' ai sti malât' à biesse
Et mes harins ⁽¹⁾, c' djou là, sè sont sintu,
Dj'ai devenu sous, dje n'ai pu r'trouvé m' tiesse,
Et pou dir' vrai djà cru qu dj'astais foutu.
Dj'cwès qu'on a d'vu me rmainner à browette,
Pus blanc qu'in mourt on m'a stindu sus m'lit;
Maugrè tout ça, d'fumer dj'avais pris l'pli
Et l'djou suvant dj'allumais co m'crossette.

III.

Dj'ai coummainchi, djoune, pou print l'avance
A bruler ferm' in toubac bon martchi;
O d'sai toudi qu' dj'allais gater m'crèchance,
Lètchi m'pwètrin' à constammin rachi.
Min dj' n'astais ni vessau com'èn mazette.
Et dje r'doublais quand o m' disait d'lachi.
Dessus m'caboch' on arait dvu buchi
A le squetter, pou m'erraichi m'crossette.

IV.

Pour mi sovin i n'avait pond dourmatche,
Quand d'sus m'payass' avant douz' heur's dj'astais,
Dje ratindais l'somèi avè coratche
Pou passer m'timps dsus m'pup' adon dj'satchais.

(¹) Vêtement.

Quand au matin on apprestait m'malette,
Dj n'avais ni l'timps dè iess bé rêvèyi,
Que dj'agnais djà dvant d'iess tout habyi,
Dessus l'débout del nwèr' quéw de m'crossette.

V.

Astant marié, les pus grands djous d' l'annaie
Dj'rintrais toudi plein com'in Polonais.
Em fêm adon m'foutait èn bonn' pingnaie
Et sus l'guèrni pou couchi m'invouyait.
Durant huit d'jous, es lanqu', èn vrai lavette,
N'trouvait ré d'fourt assez pou m'maltraiti,
Pou l'fer tair, mi, qui n'li respondais ni,
Dj' soufflais dins s'nez el fumièr' dè m'crossette.

VI.

I gnia des sés qui prindnaient del pénaie
Pou desbouchi constammin leu cervô,
Dleu nez qui djette, en gross' goutt' de fichaie (1),
Tchait fourt sovint sus l'dévant dleu saurô.
Biee des chiqueux muchnaient dins leu barette
Leu boquet d'rol' après l'avwè chiqui,
Pou pouvèr' co dins leu dins le r'broqui;
Mi, dj' trouv' pus bia d'fumer à fond m'crossette.

VII.

Les mèdcins sont tertous d'accourd pou dire,
Qu'in grand pwèson pou les djins c'est l'toubac,
Et qu'on n'sarait jamais ré trouver d'pire
Que fumer fourt pout gater l'estoumac.
Dj'ai nonante ans et dje rote à bachette (2),
Min m'vi' coyen' est co boun' pou longtims,
Jamais o n'm'a vu sins l'pup' dins les dins :
N'a qu'pou dourmi que dj'laichais là m'crossette.

(1) Purin.

(2) Le do vouté.

VIII.

Faura bétô que dje sonjt' à l'aut monde,
Au djou que m' n'âm' hours de m'courps va parti,
Pour iel voler, t'aussi râ't' qu'àn oronde,
Au paradis, tout dwèt, et n'pus sourti.
Quand dj' sarai là monté tout à l'coupette
Dj'ai peu d'ni m'plair', a mwins que l'vi bon Dieu
Ne m'laich' daler dins l'infer quai du feu
Pou qué dj'allum' co d'timps in timps m'crossette.

Notons encore le 9^e couplet d'une chanson liégeoise bien connue : *Prière d'on p'tit valet à Sint-Nicoleie* par Sébastien Hardy.

AIR : des Trembleurs.

Po m' papa fâreu 'ne belle blaque
Qui sereu bourrêye à maque
Dè l' mèyeu d' totes les toûbaque
Avou 'ne grosse pîpe à touwai.

Caveau liégeois, 1^{er} annuaire 1872.

J'allais oublier de mentionner le 7^e couplet de « Li novel an » 1862 de H. Forir sur l'air de : *La bonne aventure, o gué!*

On foumeu, so vinte cinq an,
Avou ses cigâre
Al' fôrteune di ses éfant
Fai-t-on fameux hâre;
S'i raveu çou qu'è broulé
Il areû po lè dôter
V'là son k'ji v' sohaite
Papa!
V'là çou qu'ji v' sohaite.

Ce couplet est d'autant plus original que son renvoi est une longue diatribe de 34 grandes lignes contre le tabac au point de vue de la « malpropreté et de la dépense qu'il occasionne. »

RIOTTRÊYE.

I. *Es-ti vrêye, maisse, dimande adlé on toubaki on p'tit*

cârpai nin pus haut qu'ine botte qui l' ci qui pâie à n' dimèye près, pâie bin tot ?

Awèt dai m' binamé, respond l' marchand.

Alòrs dè qwite, di-st-i l' baligand tot prindant sol' canliette fou d'on platai ine cigarette d'ine dimèye. J'a des alloumette savé, hignarda-t-i tot s' sâvant et lèyant l'homme tot estoumaqué.

II. Les èfant : Comme todis, Joseph après avu sopé, vout founî 'ne pîpe, mais s'aporçûvant qu'elle est bouchéye, i prind 'ne pleume di colon et i sâye dè l' rinettî.

Si p'tit cârpai, on gamin d' quatre ans, qui veut çou qu'i fai, s'aprêpe di lu et li dit :

Vos n'avez nin mèsâhe dè mette ine pleume ès touwai d' vosse pîpe savez papa ; j'ènn' a mettou eune toratte !

Armanack des 4 Mathy po 1897, page 56.

III. J'a passé cisse pîpe cial so on meus.

— Ti t'èware ! mi j' passe eune à l' minute.

— Kimint ?

— Po d'zos m' jambe.

IV. N'asse nin 'ne pîpe di toubac ?

— Esse foumeu ?

— Awè.

— Et bin, enne a â botique qui d'mande à v'ni fou !

V. Rèche-tu, toi, qwand ti fome ?

— Nènni.

— Ti fome comme les str... chose !! Cf. la poésie d'Hector Olivier.

VI. N'asse nin on cigâre por mi ?

— Nenni, valet : ji n'a qu' cicial ; et... onque... qui... ji foun'rè torate.

VII. Les blague à l' toubac ni sont nin sovint si belle qui les blague qu'on raconte.

VIII. N'asse nin l' fré d' cilâ (li même cigâre qui l' ci qu' ti fome) ?

— Ji l'a, mais c'est por mi.

IX. *S' on féve des tiesses di pîpes d'après l' modèle di t' visège, on n' foum'reu pus. — S' on mettève ti portrait so les paquet d' toubac, on n' foum'reu pus.*

Attote qui s' dihaient à ine homme po dire qu'il è laid. Armanack des 4 Mathy 1897, p. 75 : (*On d'mèye qwâtron di riottrèye so les foumeu.*)

On dit de même à ceux qui portent le nom ou le prénom de Jacob pour se gausser d'eux : *Mi dè mon, on n' m'a co mâye fait chervi d' tiesse di pîpe.*

Aussi en parlant de jeunes filles à l'allure provocante, au langage trop libre : *C'è dès vèyès pîpe à l'ôle*, façon métaphorique de dire : *Qui c'e dès ripassèye* ou *qu'elles ont stu... percèye*.

Peut-être serait-il intéressant de narrer deux historiettes wallonnes que Kinable a omises dans son recueil couronné et dans ses « Crostillons » et dont la première a été traitée récemment en français de maîtresse façon par ce joyeux conteur qui a nom Armand Sylvestre. Un spécialiste pourrait probablement nous citer les diverses interprétations du premier de ces contes : le wallon lui-même du reste nous en donne deux variantes; quant au second, il n'est pas téméraire de le juger directement issu de l'anecdote persane du Shah faisant renifler à tous ses hauts dignitaires du crottin de cheval pulvérisé et et leur demandant leur avis sur ce tabac qu'ils s'accordèrent tous à trouver divin.

LI TÔUBAC EST-ON BON R'MÉDE.

I gn'a passé dix creu, li Belgique esteu jondowe à l'Hollande, et di c'timps-là, les borgeu et les borgeuse pennetit, mins n'foumit wère. Nolu n' s'éwarève de vèye on snouffieu ou ine penneteuse dâboré s'narenne di pènèye, mais on distournève li tiesse et tote li k'pagnèye dihifrève on jone compère qui stopève ine pîpe. C'esteu la, leu-s-i sonléve-t-i, manière di sodâr ou di ptitès gin et c'è-st è cachette, respouné

ès s'chambe ou d'vins on câbaret d'foumieu qui l'amateur polève fé passer si îdèye.

Joseph, franc ligeois, bai, bon et riche, mais qu'assotihéve dè foumî comme on dragon, après avu longtims tourniqué âtou d'ine agalêye crapaude, fêye di bons borgeu di Visé, li ahoya si bin qui s'décidit à hanter so l'mariège, avou l'consintemint des parint comme di jusse. Seul'mint, dèri l'père dè l'bâcelle, divant dè fé convnance, i fât passé sermint dè n' jamâye foumî, ca i n'y a rin qui jî hèse tant â monde qui çoula; vos n' foumiz nin, j'espère?

Mi! ava l'front di responde noss' marlou, ottant houmer di l'arsinic qui ces wapeur lâ; rin qui d'lès oder, j'a tot m'cour qui toune.

A la bonne heure, riferra l'b'ai père à div'ni, vos duhez st-à-m'feume, vos n'mi plaihiz nin mâx, nos volà comme des vix camèrâde; après l'mariège, vos vinrez d'mori cial è nosse mohonne wisse qui n'y a dè l'plèce tant et pas, et wisse qu'nos v's' aring'rans on nozé p'tit nid. Joseph fa chârleusmint danke et merci, dismettant qu'inte di lu même. i n' polève s'espèchi di tuser peneusmint à s'promesse. Quimint fer po hiwer cisse clawe là? Ine idèye li surda st è l'tiesse qu'èl rinda tot pâhule tot z-aminant même on rislèt so sès lèppe. Li mariège fourit des pus bai : on magna comme des râyeu et s'buva-t-on co pus po fer d'hinde l'amagni; on chanta, on dansa, on pocha turtos d'sès pu rend, tant qu'à la fin les treus heure â matin sonnît qwand les marié intrît ès leu bedrèye, Li leddimain à doze heure, li mâme qui, tote è marmaise rawârdève leu d'hindèye, assècha s'fèye so l'costé, s'aprestant dèjà à l'rikfoirté et li d'manda : Eh bin ! m'pauve binamèye, et Joseph s'a-ti co bin kdu !

Si bin, si bin, riferra l'jône marièye, i n'a rin d' si amistâve qui lu, i m'a d'né curieus'mint l' mèyeu dè plèce et nos avans doirmou comme des paquet jusqu'à tot à c'ste heure.

Ie! dèri l' mère tot fant 'ne mowe; enfin, s'apinsa-t-elle,

mutoi esteu-t-i trop nâhi, il ârè trop fait l' galaval hîr à l' tâve.

Mais qwand l' leddimain si fèye li rèpéta co l' même divise, elle èvoya cisse cial fé n' fâsse commission et dâra st-ès l' deuzainme plèce wisse qui s' fiâsse léhéve pahul'mint 'ne gazette.

Hai là, valet, brèya-t-elle, qui vout-i dire donc çoula? Sav' bin qui v's avez d'abîme dè front di v' marier!

Des s'faits ovri qu' vos n'ont rin à sposer, on lès ègage tot fi dreut po-z-allèr è l' Turquie wârdèr lès feumme dè gros hère di là.

Ji n' comptève wère diner m' fèye à on bouquet d' bois!

— Awèt, jè l' sé bin, mame, vos avez raison d' m'ahonti, mais ji v' vas fer k'nohe lès kess et lès mess : J'a promettou di n' pus foumi po v' complaire à vos ainsi qu'à vost' homme.

— Eh bin?

— Eh bin dè moumint qui ji m'a meskèyou l' toubac, j'a d'fali, mi si randaxhe tofer, vo m' la div'nou sins nolle vigreus'té è coirps et sins nolle idèye è l' tièsse, ji n'a pus d'keure di rin et j' va-st-astok so tot.

— Estît vrèye?

— Vos m' polez creure, c'est bin ainsi allé, ji v' l'acertinèye.

— Sav' bin quoi dèri l' belle mère, après avu tusé et hossi l' tiesse, pusqui v's estez si affaiti d' toubac qui çoula, foumez 'ne pitite pîpe.

— N' pitite! v' n'estez wère midonne, chère dame.

— Jan donc, grand rinvâ, fé tot çou qu'a dangi, foumez, paftez tant qu' vos vôrez, qui çoula v' rinsse bin vite veste èhowe.

— Et l' papa, dimanda-t-i?

— Oh m' bouname, responda-t-elle tot hossant les spale.....

Vos comprindèz qui l' capon ni s' fât nin fâte de profiter dè l' permission, et l' sorleddimain dè mariège, qwand l' mère vina, li jône marièye si tapa d'vins ses brèsse tote èmainèye et tote rogihante tot d'hant seul'mint : O mame!

So c' trèvin, li pére si bouta è cervai dès l's y dire ossu on p'tit bonjou è leu manège, mais à preume esteut-i intré qui s' mène tote soriente si cangea enn ine' hègne des pus laide et on l'oya groum'té : Quimint donc, Sint Hâlin, on-z-è cial comme enn' on corps di gâre, il y flaire li pufkenne qui po v' séfoqué si téll'mint qu'on a foumi dè l' toubac !

— Awè, vî, on-z-a foumî, hignârda s' feumme, et c'est Joseph, et i foum'rè co et vos n' frîz nin mâ dè foumî ossu ! (')

ON PO D' TROPE.

C'esteu-t ine fèye on baron qui penn'tève et qui rapenn'tève, dispôye â matin disqu'à l' nute et co bin sovint dispôye l'à l' nute jusqu'à matin. Vos d'vez bin savu qui dè vî tîmps, on n' hounéve nin li s'nouf tote peure, mais qu'on-z-y hèreve totes sôre d'odeur po cangî l' gosse et chaskeune è l' fève fer ou l' mahive lu-même serlon ses idèye.

Après co traze et co traze èwarantès sâye, li baron n'aveu trové rin d' si bon qui dè fé l' mahe dè l' pènèye avou l' pous-sîre di deus, treus pill di gatte, comme ces biesse là ennè rôlaient sins allé à botique adlex l'apothicâre.

On-z-a chaskeune ses p'tits mâssis gosse, di-st-i li spot et li k'pagnèye dè baron n'areu nin volou li taper l' hatte affaire di c' margoulèche là apu qui présintève si boîte à tot l' monde et qui nouk di s' parintège n'âreu woïsou r'fuser à cause qui c'esteu-st-on mon onke di souk et qu'on s' hontihève ainsi di li fer affront. Vos comprindex leu displi. Tant portant qu'on bai joû, onk di ses nèveu, farceur fini, jâsa-st-âx autes d'ine friolle qu'il allève èmanchî : « Po l' couyonner et say dè l' corègi di cisse flairante manîre, jî m' va r'quoiri totès peurès crotale di gatte, les mette enn' blesse, les temhi et nn'impli ine boîte à l' sinouf d'ôr et d'ârgint qui nos li donrans po l' buskinter.

(') Il existe une variante fort répandue qui se termine par : « Qwand vos irez-st-à l' toubac, rappoirtez 'nnè on kilog po vosse pére ossu. »

Qwand c'est qu'il ârait houmé et sawouré cisse sôre là, qui j'âye li grand mâ d' Sint Houbert si n' comprind nin çou qu' çoula vout dire ».

Ainsi conv'nou, ainsi fait.

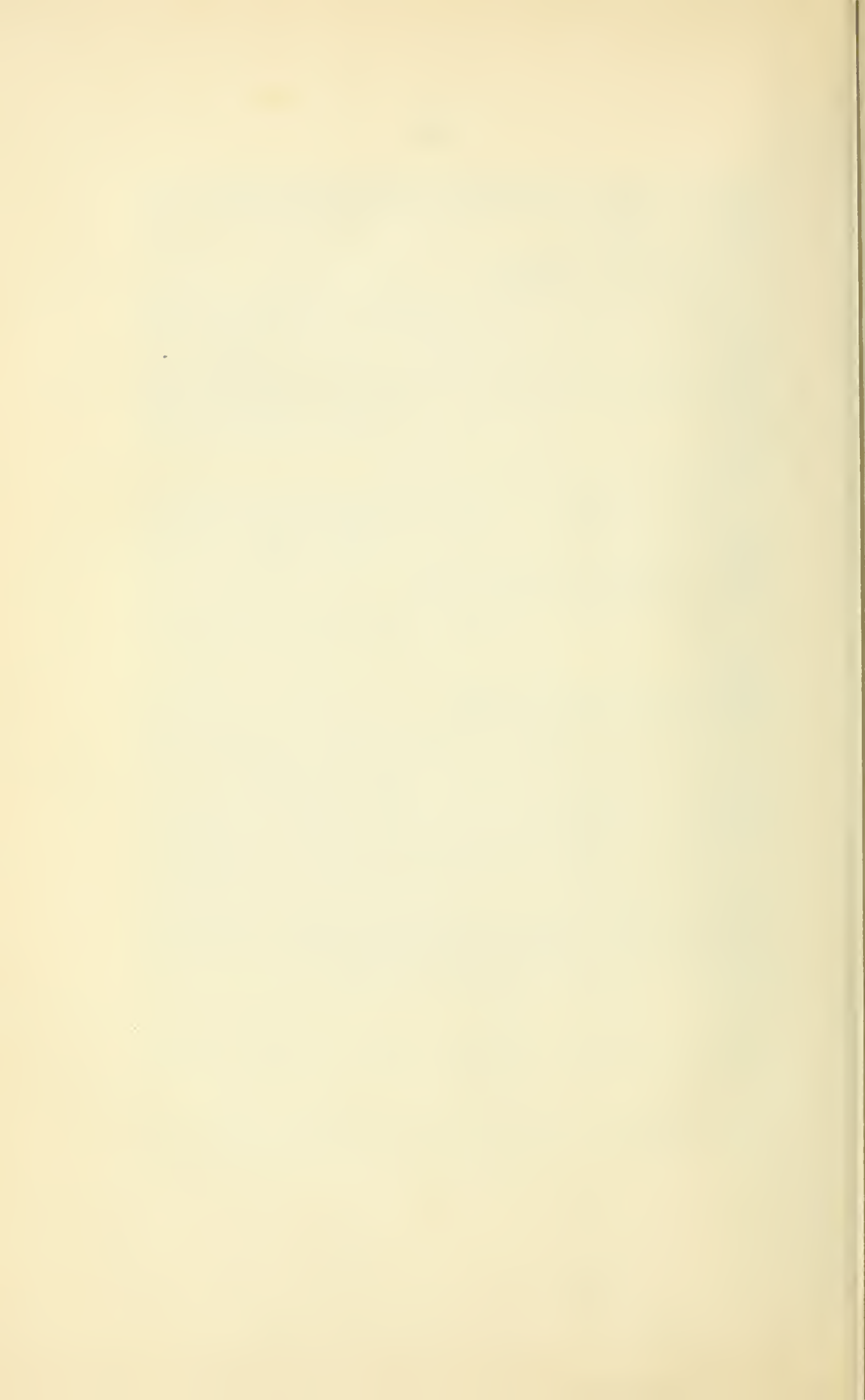
Qwand l' jama fouri v'nou, nosse pindârt qu'aveu toi plein dè l' loquince, fa n' belle serviteur et copina quéque timps comme il esteu solou dè l' fer chaque annèye à cis' t'atoumance et sins cové so ses complumint : « Binamé mon onke, dèrit-i po fini, nos n'avans rin trové d' mîx po vos fiesse qui di v's ach'té ine bonne boîte à l' sinouf et, po l' rawette, ji l'a fait rimpli dè l' toubac qui vos préhi li pus vol'tî. »

— Qui l' bon Dieu v's è l' mère ès s' paradis, mais l' pus târd possibe, ria l' baron. A-c'st'heure on pô qui j'admeure vosse lâsette! Hai don! qu'elle est belle, quelle clapante ôrrèye, comme li d'foutrain è fenmin gravé.

— Mais l'â-d'vins, mon onke, qu'ennè d'héve, ni l'esprovéve nin!

Turtos s' tinit d' leu pus reud po n' nin hahler et rawârdit quelle nouvelle avou l' talmahège.

L'aute, était di s' vèye si bin fiesti, tapa l' covièke â lâge et r'louqua li s'nouf. « Belle couleur, l'oyéve-t-on gruziner... bin gurné... à la bonne heure dè mon... sûr dè l' cisse d'Espagne... » adon puis, i pouha d'vins avou ses deugt ine bonne picèye et l' rinoufla bin à si âhe tot pâpiant; et tot fant aller les élette di s' narenne tant qu'à la fin : « Vérité d' mon Diu, binamèyès gins, dèrit-i, volà fleur di pènèye, elle est karèche fène, bin froumiente et fou ragostante, seul'mint sucina-t-i à s' nèveu, seul'mint vos 'nn' avez mettou on pô d' trope ».



VOCABULAIRE.

A

A. Lettre de l'alphabet qu'on retrouve très souvent sur les marques à tabac, soit seule, soit avec la lettre B, parfois même avec C. On les rencontre déjà en 1815 dans un paquet de tabac de la maison G. Lamarche. Elles marquaient la qualité du produit.

Aboiss'ner. Mouiller une pipe neuve avec du genièvre pour l'étreindre; sans cette précaution, la terre de pipe non humectée ne fait pas corps avec le tabac. Hainaut : *Aviné*.

Aiwe salèye. Eau salée, eau chargée de sel marin, servant à remplacer l'eau de mer, dont on se sert pour la mouillade du tabac.

Aloumer. Allumer. Voyez *Esprinde*.

Quand un enfant curieux demande en voyant des éclairs : « *Qui est-ce qui alome*, les parent répondent : *C'est l'bon Diu qui alome*. » D'aucuns facétieux ajoutent à la phrase : « *si pipe*. » Selon le Bulletin de Folklore, tome 2, n° I, il en est de même dans le Hainaut.

Aloumette. Allumette phosphorique; allumette suédoise. Les premières, dangereuses et pour les ouvriers qui les fabriquent et pour les consommateurs (elles sont à base de phosphore blanc) ont été légalement interdites et remplacées par les secondes. Celles-ci n'offrent aucun inconvénient, le phosphore rouge du frottoir ou grattin ne constituant pas un poison, et l'impossibilité d'enflammer les buchettes autrement que par forte friction sur la boîte qui les contient constituant aussi une autre précieuse garantie de sécurité.

Longtemps on a dénommé les allumettes à phosphore blanc :

« *Dès chimiques.* » *Aloumette à vint*, allumette volcan, que le vent ne peut éteindre. Nivelles : *allumette à vapeur*, allumette à phosphore blanc.

Ambe. Ambre. Substance résineuse fossile, qu'on retire surtout des provinces baltiques, passant par tous les tons du jaune, dont on fait les bouquins et les bouts de pipe, de fume-cigare, etc. Son prix élevé a suscité de nombreuses imitations : débris comprimés, ambroïde, résines diverses, verre, etc.

Arder. Allumer, brûler.

Attèche. Aiguillette, longue épingle en cuivre avec laquelle on désobstruait les tuyaux de pipe engorgés. Aujourd'hui, dans ce but et dans ce genre, on a recours aux aiguilles à tricoter et aux plumes de pigeon.

B

Baay, Bay. Tabac originaire de Bay, très rapproché comme situation géographique et comme tabac, de l'Ohio. La maison Philips s'en fit une spécialité si réputée que toutes les autres maisons l'imitèrent.

Bache à pîpe. Cuve à humecter la terre plastique à fabriquer les pipes.

Bague. Bague, raccord, en or, en argent ou en corne, destiné à maintenir deux parties séparées, vissées ou brisées d'un tuyau de pipe ou de fume-cigare.

Baleine. Fanon de la baleine, dont les morceaux, après avoir servi de supports aux parapluies, étaient débités et fumés par les gamins. Cette volupté ! n'est plus à leur disposition depuis le remplacement des baleines par les tringles d'acier. Voyez *Bois à foumi* et *Jonc*.

Bandouyîre (*Fé l*). Dialecte de Bohan Luxembourg. Mettre en bandoulière. Procédé de dessication des feuilles de tabac. Il s'applique surtout aux feuilles dites de sable : *feuille de sabe*

que leur proximité du sol expose le plus à se détacher ou bien à jaunir et consiste à faire passer ces feuilles en enfilade dans une aiguille à ravauder garnie d'un fil solide. L'ensemble est alors mis à sécher dans un hangar.

Batte, *fier à batte*. Etampe. Instrument en fer, spatulé d'un côté, servant à battre la terre à pipe. On dit aussi *Bateu*.

Batte. Quai de la Batte, à Liège.

« Chaque passant est agrippé, tenté, sollicité par les marchands ou marchandes. Là, c'est un camelot, à l'accent liégeois amalgamé de parisien, qui vend pour 1 franc des pipes sans défaut en véritable écume blanche ou calcinée, munies d'un tuyau avec bout d'ambre ! Dans le verre d'eau placé devant lui, il fait flotter successivement toutes ses pipes pour bien montrer leur légèreté. Ici c'est le marchand de cigares au musc, répandant une odeur infecte (c'est le cigare que je veux dire) : » Allons, les bons cigares ; *treus cigâre po cinq cens ; des foirt, des court, des long, des grèyes*.

Journal la Meuse. Supplément du 29 juin 1893, 3^e page, 3^e colonne, au bas.

Batte dè feu. Battre le fusil.

Batte feu. Briquet, fusil, pièce en acier *qu'on choque* contre le silex. Synonyme : *Maque feu*. V. *jette feu*.

Au siècle dernier, on fabriquait, dans le pays de Liège, *des batte feu* en forme de pistolet à pierre à un coup, sans canon, la partie antérieure appuyée sur deux petits pieds, la crosse formant le troisième appui. Les étincelles étaient projetées par la batterie : *batterèye* dans le bassinet ou réservoir à amadou. Deux échantillons de ce genre ont été vendus vers 1887 à la vente d'antiquités de M^{lle} Crenwyck, rue des Brasseurs. Hainaut : *Batte feu* ou *tape feu*.

Bèche di cigâre. Pointe de cigare, partie que l'on enlève avant d'allumer le cigare, afin d'établir le tirage.

Berrique. Demi lune à coulisses, lunette du *leup* ou hache tabac. *C'est l'berrique qui mône, è l'bon hacheu deut bin t'ni s'coutai disconte po hachi comme i fât*, c'est la lunette qui guide, et le bon ouvrier hacheur doit bien y tenir son couteau pour avoir la coupe convenable. On dit aussi *lunette*.

Bétône. Bétoine. Plante sternutatoire généralement employée avant l'introduction du tabac, on la prise encore comme céphalique.

Beûye, beulèye. Bouffée de fumée.

Beukette. Ventilateur placé dans le carreau d'une fenêtre de tabagie pour laisser passer la fumée et renouveler l'air. Verviers : *Bo*.

Bib'ron, bub'ron. Biberon. Nom plaisamment donné à la pipe que le possesseur tient toujours en bouche.

Bfleure. Défaut, éclat dans une pipe, cheveu presque invisible au début qui apparaît plus distinctement à mesure qu'on fume la pipe, puis s'écaille et finalement se détache. On dit aussi *défaut*.

Blague, blague à l'toubac. Blague à tabac, poche faite de vessie de porc, de caoutchouc, de peau d'animal : blaireau, poche du pélican ou bien encore boîte en métal servant à renfermer la provision journalière que l'on emporte avec soi. Dans les contes populaires que l'on narre au pays hennuyer (tels ceux recueillis par Ch. Deulin) Misère et la Ramée demandent comme faveur à Dieu, au Christ, à Saint Pierre, à pouvoir faire entrer dans leur blague tout ce qu'ils voudront. En Bretagne, on se sert comme blague, de la vessie de porc ou *bouxine*. En argot wallon, *blague à l'toubac* signifie comme le français blague à tabac, un sein flétri. *Blague di pai, blague di pielle, blague di nickel*. Voyez aux mots *Vessèye* et *Crolle*.

Verviers : *blague, bouze à l'toubac, doze* (Lobet).

Hainaut : *saclot*. Certains fumeurs y conservent les dents qu'ils ont perdues et croient par là se préserver des maux de dents (Harou).

Blamèche, *blameur*. Déflagration, pétilllement. Pour rendre certains tabacs ou pseudo-tabacs plus combustibles, on les arrose d'eau nitratée, aussi déflagrent-ils lorsqu'on les allume.

Blamiahe. Etincelle.

Blam'ter. Jeter un peu de flamme, pétiller.

Blawette. Etincelle, particule incandescente projetée du tabac en combustion. *Blawette à feu*, étincelle produite par le choc du silex. Luxembourg : *spitan*.

Bois à founi. Bois à fumer. Nom donné dans beaucoup de campagnes wallonnes et même françaises (par exemple les Vosges : *Bo à fumer*) à la Clématite des haies, parce que les gamins fument les tronçons de sa tige desséchée.

Bois d'muss. Bois de musc, bois de cascarille. Au contact d'un corps en ignition, la cascarille dégage une forte odeur de musc, aussi mélange-t-on la poudre de cette écorce au tabac pour faire des cigares musqués.

Boîte d'aloumette. Boîte d'allumettes.

Les enfants à Liège et à Verviers chantent sur l'air du chœur de Lucie (Donizetti).

N'fât-i nin dès fi, des cowette }
Dès aloumette, des aloumette. } *bis*

Pour garantir l'allumette enflammée et prendre du feu : *prinde dè feu*, l'allumeur tient l'extrémité de l'allumette entre le pouce et l'index de façon que la tête soit placée dans le creux formé par la ou les deux mains juxtaposées en paravent, d'autres la placent dans le fond de leur chapeau, d'autres dans l'angle formé par l'habit entr'ouvert et la poitrine, etc. ; avec les allumettes suédoises, on laisse libre l'enveloppe externe en

faisant sortir presque entièrement le tiroir et dans la chambre ainsi formée, on a un excellent abri. Nivelles : *Bwesse d'allumette à vapeur*, boîte d'allumettes phosphoriques.

Boîte à l'chique. Boîte à role. Boîte en fer blanc dans laquelle le chiqueur détient et conserve sa rôle. A Liège, elles sont en fer blanc avec couvercle à charnière, mais les unes sont plates ovales, tandis que les autres sont hautes et longues. Ce dernier modèle est celui qui a le plus de vogue dans le Hainaut. On dit aussi *boîte à l'role*.

Boîte à l'sinouf. *Boîte à li s'nouf*. Boîte, tabatière, boîte de poche servant à mettre le tabac à priser. L'usage du tabac à priser tend de plus en plus à disparaître, aussi la fabrication des tabatières est-elle de jour en jour plus restreinte. *Avez v' voss' boîte*, avez vous votre boîte à priser. *Boîte à l'sinouf d'argent, di biole, di pâqui, di celihi, di papi maché. Boîte di pèlote*, boîte d'écorces à couvercle ovale muni d'un cordon de cuir terminé par un nœud. Ce sont les anciennes sans-culotte dénommées aujourd'hui des queues de rats.

Bokâ. Boucaut. On y tasse le tabac à la presse et l'on obtient ainsi un poids de 500 à 550 kil. par tonneau. C'est dans ces boucauts que nous arrivent la plupart des tabacs étrangers.

Boleu. Amadou, bolet. On lui fait subir la nitrification, ce qui transforme sa belle couleur fauve en gris noir, afin de le rendre plus combustible. C'est sur un morceau d'amadou qu'on reçoit les étincelles du *batte feu*. Son tissu souple et feutré brûle sans flamme. *Esprinde si pîpe avou dè boleu*, allumer sa pipe avec de l'amadou.

On vend maintenant dans les villes un briquet au boîte nickelée contenant d'une part un rouleau d'amorces ou fulminate et sur le côté, dans un tube latéral, une mèche en coton préparé chimiquement. Un anneau extérieur qu'on tourne active une roue dentée qui fait avancer une amorce sur laquelle

s'abat un détonateur. L'étincelle crachée sur le coton provoque la combustion de celui-ci, on allume cigare ou pipe, puis on retire la mèche garnie d'une chaînette avec disque dans le tube qui sert d'étouffoir.

Bonge. Botte d'allumettes. Hainaut : *bonjot, bonjette*.

Boton d'pîpe. Talon d'une pipe.

Borai. Botte, paquet. *Borai d'brocale*, botte d'allumettes (chènevottes) *Rond d'borai*, amas de bottes d'allumettes formant une circonférence de plus de 2 mètres que les marchands portaient sur le dos et débitaient en ville.

Botte. Manoque. Voyez *manotte*.

Boulia. Silex, pierre à fusil. Braine l'Alleud : Vocabulaire de l'Argayon.

Boulon. Boulon, cigare long et dur, si serré qu'il faut de fortes aspirations pour l'entretenir allumé.

Bounaka. Marque à tabac représentant de vilains petits bons hommes. (Collection U. Capitaine à l'Université.)

Bourâ Boureu. Refouloir, instrument terminé par un petit disque perpendiculaire à une tige, dont on se sert pour tasser le tabac dans le fourneau de la pipe.

Bourer. Bourrer une pipe. Voyez *Stopé*.

Hainaut, Blaton : *bourrer enne pipe, eimplir enne pipe*.

Bout. 1° Bout, bouquin, extrémité d'un tuyau : *bout d'coine, bout d'ambe*. Braine l'Alleud : *débout*.

2° *Bout d'cigâre*, cigare presque consumé, bout de cigare. On sait qu'en France, à Paris surtout, le métier de ramasseur de « mégots » constitue presque une profession, vu la cherté du tabac français.

Boute feu. Papier plié, mis en réserve pour allumer les pipes.

Bris'mint. Déchet, débris de tabac que les cigariers placent au centre du cigare. Ils se divisent en *long* et *court*.

Brocale Chênevotte soufrée, allumette, brin de bois ou de chanvre : *buotte* soufré aux deux extrémités. *Marchand d'brocale*, marchand d'allumettes; *borai d'brocale*, paquets d'allumettes. Les paquets, réunis au moyen d'une corde en un vaste rond, constituaient *li rond d'borai*.

Ajoutons que l'esprit économe de nos grands parents divisait la *brocale* en huit ou dix brindilles sur l'épaisseur et en deux sur la longueur, de sorte que chaque brocale formait en réalité une vingtaine d'allumettes. Voyez dans les Bulletins : *les Brocales*, conte par Félix Poncelet.

« Dans les cabarets wallons, avant l'introduction des allumettes phosphoriques ou chimiques, il existait des allumettes de la longueur d'un double décimètre environ et soufrées à l'extrémité. Pour les allumer, on mettait en contact le bout soufré avec le couvercle du poêle allumé ou avec la flamme de la lampe. La pipe allumée, on plaçait l'allumette dans un vase rempli de sable afin de l'éteindre. Elle servait ainsi à plusieurs clients. Le premier allumait plus facilement sa pipe que les autres, parce que le bout soufré favorisait l'inflammation ; les autres devaient souvent soulever le couvercle du poêle pour mettre leur allumette en contact avec le feu du foyer. Quelque fois un simple morceau de bois découpé en tranche fines. : (*hatchrotte* Liège; *hatche*, *hatchette*, Nivelles) suivant l'axe, suffisait à alimenter un cabaret d'allumettes pendant de longs mois. Il y avait aussi les allumettes de papier représentant un double décimètre en longueur. Elles servaient à plusieurs clients. »

A Harou. Revue des traditions populaires.

Proverbialement, on dit : *Esse comme ine brocale*, être comme une allumette, c'est-à-dire facilement irritable ou s'enflammant aisément. 2. *Ravisé les brocale*, *flairi po d'seur*

et po d'so, ressembler aux chènevottes soufrées, exhaler une maïse odeur par en bas comme par en haut.

Hainaut : Blaton : *buotte*.

Brocali. Porte allumettes. On trouve encore partout dans les pays de Liège et de Limbourg (ancien) de ces grands *brocali* en fer blanc et plus souvent en cuivre que l'on pendait au mur proche la cheminée ou de ces vases en cuivre en forme d'urne que l'on mettait sur la tablette de la cheminée. Les beaux modèles étaient ornés de dessins repoussés. Il y a vingt ans, on en vendait encore chez Lambert à Visé, au prix de 1 franc les ordinaires. On en fit ensuite de plus petits avec frottoir métallique pour allumettes chimiques; puis d'autres coniques, à rayures extérieures servant de frottoir, faits en porcelaine dure, qu'on plaçait sur les tables. Signalons encore un original porte allumettes tout en fonte, assez répandu, il y a vingt ans. C'était un oiseau à bec pointu, placé sur une barre transversale laquelle tournait dans un tiroir où se trouvaient placées les allumettes. Une chiquenaude sur la tête de l'oiseau et vous le voyez faire le plongeon; un doigt appuyé sur la caudale et vous le redressiez ayant au bec l'allumette désirée. Il en existe encore un de ce genre à l'hôtel Taulère au pont d'Engis.

Dans le Hainaut, on connaît sous le nom de *crabot* un brocali primitif, d'habitude un vieux sabot hors d'usage.

Broyî. Froisser. *Broyî 'ne vessèye avou dè laton*, froisser une vessie avec du son (pour la dégraisser et l'assouplir afin d'en faire une blague).

Broûle gueûye. Brûle gueule, pipe munie d'un court tuyau. On dit aussi : *bout d'pîpe* et *cayet*.

Po l'jou d'ouye è leu gaive, is n'ont nin tos leus dints
Qu'is y hèret l'broule gueuye et qu'ont l'meseure è l'main.

Alexis PÉCLERS. *Les buveus d'pèquet*.

Hainaut : Borinage : *burton* : Tournaisis : *touret*.

Brouwire. Bruyère. *Pîpe di rècenne di brouwire, pîpe d'Arlon*, pipe de racine de bruyère, dont jadis le Luxembourg Sud Est avait la spécialité. Très appréciées, ces pipes se vendent maintenant partout. Dans la province de Namur, on vend de même des pipes en racines de buis. En Bretagne, on recherche les pipes en racines de fraisier.

Brulin. Hainaut. Linge à demi brûlé destiné à recevoir l'étincelle du briquet.

Burton. Borinage. Brûle gueule.

Busette. Petit tuyau métallique servant à relier le fourneau et le tuyau d'une pipe.

Busiau. Borinage. Tuyau de pipe.

C

Câbaret d'foumieu. Tabagie. Endroit réservé jadis spécialement aux fumeurs.

Cabée, Cabète Hainaut (Mons). Trou dans le mur près de la cheminée pour y mettre les allumettes. Blaton : *bowette*. Liège : *potale*.

Cabosse. Caboche ou tête, formée par les grosses côtes des feuilles près de la tige. C'est la partie de la manoque qui s'enlève en avant du lien ou *loïeure* (celle-ci comprise). La caboche est enlevée sur place à beaucoup de tabacs, elle subsiste dans d'autres, ceux de Hollande par exemple.

Cahotte di toubac. Cornet, petit sac de tabac (en papier). Avant l'industrie des sacs à la mécanique, un feuillet arraché d'un vieux bouquin et roulé en cornet était jugé bien bon pour débiter le tabac à priser à qui n'avait pas la précaution de se munir de sa boîte.

Caisse di cigàre. Caisse de cigares. Ce mot est substitué à *lâze*.

Canasse. Lobet définit ce mot . tabac filé menu pour fumer, par extension, mauvais tabac. Telles sont de même ses acceptions à Liège. Mais ce qui m'intrigue et ce que je ne m'explique point, c'est semblable extension. Dans les environs d'Aix-la-Chapelle, vers la Hollande surtout, Gnaster tabac signifie également un tabac commun. Et ce sens péjoratif s'est tellement généralisé que maintenant à Liège on dit d'un grand dégingandé : *quèle grande canasse*, d'un mauvais violon : *quèle canasse*, etc. Quand, comment et pourquoi ce tabac si recherché s'est-il modifié au point que son nom est devenu synonyme de mauvais tabac et de mauvais cigare ?

Voyez pour les origines du mot, la partie historique.

Cari. Blaton. Hangar, appentis sous lequel on met sécher les plants de tabac. Liège : *Cherri*.

Carotte. Carotte, tabac ficelé en carotte, tabac en feuilles ficelé en andouille.

Au siècle dernier, en France, les cordes de tabac étaient coupées en plusieurs parties égales, on les frottait d'un peu d'huile à la surface, puis les réunissant par 4, 6 ou 8, on les arrangeait dans les moules, pièces de bois semi cylindriques, creusées en gouttière, dont les côtés, garnis de feuilures profondes, recevaient les bords d'une autre gouttière aussi semi cylindrique que l'on enfonçait à coup de maillet dans les feuilures de la première. De la sorte, on comprimait fortement les bouts de tabac et leur ensemble prenait la forme cylindrique de l'intérieur du moule. Ces moules ainsi garnis de tabac étaient ensuite mis à la presse pendant 48 heures. Puis le tabac, retiré du moule, était ficelé de sorte que la fermentation s'arrêtant, il pouvait se conserver très longtemps sans altération. C'était la carotte du priseur. Le tabac à fumer, comme celui à chiquer, n'a pas besoin de cette préparation, il suffit qu'il soit filé en corde.

A Liège, la carotte se faisait d'une façon fort primitive : on

trempeait un instant les feuilles de tabac, on écotaït, on pesait, on moulait à l'aide d'une toile de la longueur de la carotte à faire (environ 0^m40 de long) puis, le *feu d'carotte* ou *tireu d'carotte* achevait le moulage en attachant un bout de la toile à un crochet cloué dans le mur, tandis qu'il tirait sur l'autre bout. Il enserrait le tout pour le fixer par enroulement et par constriction d'une grande corde, il l'abandonnait quelques jours à lui-même et finalement, ayant enlevé la toile, ficelait la carotte avec une fine cordelette : *fène ficelle*. La carotte pouvait peser de 1 ⁵/₄ kil. à 2 kil.

Tos les marchand d'Lige divit passé po mon Borsu po les carotte di Saint Omer : tous les négociants de Liège étaient tributaires de la maison Borsu pour les carottes de Saint-Omer.

Casse di pompier. Casque de pompier. Pipe de *composition* rouge que le culottage a foncé du pourpre au noir par plaques et par ponctuations. On les appelait casque de pompier parce que le dessin renversé figurait assez bien le casque des pompiers de l'époque. Cette forme de pipe se vendait, il y a quelque soixante ans, chez les bijoutiers, place du Marché et dans les galeries du Palais. C'était à leur métier qu'incombait le soin de garnir la pipe de sa monture : *chapai à relape* et *bague avou chaîne po z'èmanchi l'touwai*, le tout en argent. Et quel soin le fumeur prenait de sa pipe. Comme il en faisait reluire la partie métallique, comme il craignait de la perdre. La chaînette seule ne suffisait pas à le rassurer ; pour sa sécurité, il y ajoutait un fin ruban ou cordonnet de soie.

Cassette di fouxmieu. Nécessaire de fumeur.

Câtrer. Blaton Châtrer. Opération qui consiste à enlever les boutons floraux du plant de tabac.

Cayet d'pipe. Brûle gueule, pipe dont on a enlevé la majeure partie du tuyau. « *Tot tapant des leûpèye di fouxmire*

foû di s'kayet d'pîpe. » DD. Salme. *In' y a rin qui passe si pays.* Bulletin, 1889, p. 24.

Cèke d'ine boîte à l'sinouf. Batte, cercle d'écaille ou de corne formant la gorge d'une tabatière.

Chagrin. Peau de chagrin ou papier chagriné dont on recouvre les étuis à pipe et à fume cigare.

Châfnette. Chaînette, petite chaîne de métal reliant deux parties séparables d'une pipe, tels le fourneau et le couvercle, le fourneau et le tuyau.

Chamburli. Fumer ou brûler mal. *On cigâre qui chamburlèye*, un cigare qui fait la cuiller, de *chamberai*, voie étroite et directe pratiquée dans une veine de houille, d'où *chamburlé*, en parlant de pipe ou de cigare, c'est brûler en faisant une trouée de ce genre au lieu que le feu s'étende à toute la surface qui doit être enflammée

Bulletin. Note d'Isidore DORY.

Chapai d'pîpe. Couvercle de pipe. Ils étaient en métal plein avec charnière à détente : *Chapai à r'clape* et opercule, fixé à la pipe : telles les pipes en porcelaine, ou en fil de fer tressé fixé aux pipes de terre par une chaînette et un anneau que l'on passait dans la queue de la pipe. Ces couvercles sont très employés et ont leur raison d'être dans les endroits présentant des risques d'incendie : forêts, granges, moulins, etc. On fait de ces couvercles économiques au moyen d'un morceau de carte à jouer tourné en cornet, lequel cornet est empêché de se dérouler, soit par un fil à coudre, soit par une épingle.

On dit aussi *covièke di pîpe*.

Chârlîre. Charnière. *Charlire d'ine boîte à l' sinouf*, d'on *covièke di pîpe*, charnière d'une tabatière, d'un couvercle de pipe.

Chiersi. Cerisier. Ses branches servent à faire des pipes et des tuyaux de pipe, mais on recherche surtout le merisier.

Chimique (sous entendu : *aloûmette*). Allumette chimique en opposition avec *brocale*. L'argot a le même terme : chimique ou soufrante.

Chinque. Espèce de lissoir pour pipe en terre. Ce mot est d'origine allemande. Voyez : *pîpe*.

Chique. Chique (de l'espagnol chico, petit). Tabac à chiquer, masticatoire ou comme je l'ai entendu dire à Liège : machicatoire ; quantité de role bonne à mâcher en une fois. *Li chiqueu mèseure li boquet à chiquer tot stindant s'role dispoïe les lèpe jusqu'à d'so d'lorèie*, l'amateur mesure son morceau à chiquer en étendant sa role de la commissure des lèvres au lobe de l'oreille ; *adonpuis el' hagne jus*, alors il le tranche d'un coup de dent. Voyez *role*.

Namur : *chiche*.

Chiquer. Mâcher du tabac.

Chiqueu, Chiqueuse. Celui, celle qui mâche du tabac.

I précha so totes les chiqueuse,
Tot d'mandant s'elles n'estît nin honteuse
Qu'avou 'ne rolle tote difilèye
L' n'avît nin co po passé leu journèye.
Chanson populaire inédite, bonne pour Cryptadia.

Chivèye et ch'vèye. Cheville, goupille. *A Lîge, les grossès role estît clawèye avou ine broque di bois qu'on louméve chivèye*. A Liège, les grosses roles ou roles à fumer étaient fixées par une cheville en bois.

Chiviyf. Cheviller, fixer au moyen d'une cheville.

Cigâre. Cigare. Les feuilles de tabac triées sont placées sur la table du *poupiou* ou de la *poupière*. Cet ouvrier ou la femme tasse et range les *bris'mint*, débris à l'aide desquels il constitue le milieu du cigare, il prend de préférence les morceaux *courts*, car ils se placent mieux et le tirage se faisant plus régulièrement quand on fume il n'y a pas formation de *fosse* c'est-à-dire

de creux. Il les roule alors dans l'*enveloppe*, français : enveloppe, flamand : wickelblatt dont l'excédent s'enlève à la main. Cet ensemble porte le nom de *pope*. L'ébauche passe dans les mains du *cigari* ou *dè l' cigarire* ou *cigarière* qui la roule dans la *coviette* (terme de manufacture) ou *pelote* (terme de fumeur), couverture, flamand : deckblatt. Cette robe du cigare se taille au couteau. On a d'abord séché les cigares achevés sur des claies ou *cleuse* où les cigares étaient jetés pêle mêle, on suspendait la claie et on abandonnait la charge à la dessiccation à l'air libre. On établit ensuite des séchoirs ou *râme*, c'est-à-dire des rames, cadres en bois avec toile d'emballage sur laquelle on rangeait les cigares; ensuite, on fit la dessiccation au moyen de cases superposées : *li rati* ou ratelier. La forme du cigare n'a guère varié. Ceux que les naturels de Cuba fumaient lors de la découverte de l'Amérique étaient déjà formés d'une feuille de tabac enroulée et serrée par des liens autour de débris de feuilles disposés parallèlement. La forme est d'habitude fuselée : 1° avec un maximum de diamètre au centre; 2° en cylindre et atténuée en pointe d'un seul côté; 3° conique et alors avec ou sans pointe : *Manile*, manille.

Nous ne parlerons que pour mémoire de certaines formes extraordinaires telles les formes des *toirchis* actuels obtenus en entrelaçant trois cigares qui font ainsi la tresse et qui, séparés, conservent l'aspect d'une ligne brisée. A Liège, on en a fait aussi privés de nicotine fabriqués par Billy après traitement des feuilles par le pharmacien A. Delaute, et d'autres avec conduit central d'aspiration (fabrique Attout-Frans). Ces deux tentatives méritaient beaucoup mieux que leur vogue éphémère. Les Liégeois rapportent de Tongres, acquis au prix de 3 centimes, des cigares appelés *coudche* en forme de taupettes, longs d'environ 5 centimètres, larges de 2 à 2 1/2, diamètre maximum, lesquels se fument dans la pipe. Est-ce simple coïncidence ou serait-ce là l'origine du mot : il y a dans Tongres, rue de Maestricht un magasin de tabac fondé par un hollan-

dais nommé Kutsch. Il s'est acquis une grande renommée locale en développant, en spécialisant ces espèces de cigares ainsi que l'usage du Porto-Rico, grâce au bon marché de sa vente. Il semble que la question soit élucidée et que l'affirmative s'impose. Eh bien non, car à Liège, il y a quarante ans de vieux fumeurs parlaient de *fé 'ne coudche* c'est-à-dire qu'on enveloppait du tabac de papier de soie et qu'on enfonçait le tout à mi corps dans une pipe pour lui donner un culottage spécial. Ce procédé se pratique également dans le Hainaut vers Charleroi, Fleurus, etc.

On gros cigâre, un gros cigare; *on grèye cigâre*, un cigare fin ou grêle; *on cigâre qui s'rimatihe*, un cigare qui absorbe de nouveau l'humidité.

Abstraction faite des cigares havanais, hollandais, brêmois et hambourgeois qui nous sont peut-être arrivés dès le XVIII^e siècle ou le commencement du nôtre, mais à coup sûr en très minime quantité, je ne relève aucune trace de cette fabrication particulière dans notre province. Ce serait, paraît-il, un nommé Schoumacker de Brême qui aurait fabriqué les premiers cigares à Liège. Il se louait en journée, allant de fabrique en fabrique selon les demandes. Les premiers cigares furent des *cigâre à penne*, cigare muni et pénétré d'un tuyau de plume pour aspirer la fumée. L'économie fit remplacer ces tuyaux par des tuyaux en paille : tels sont encore aujourd'hui les cigares Virginias de Brisaco que l'on vend en notre ville sous le nom de cigare italien : *italien*, *cigâre à fistou*. Peu après, on vit des *cigâre à crolle* ou *toirchi* cigare dont la feuille, au lieu d'être coupée net puis amidonnée au bout, était au contraire torchée. Les mauvais cigares sont appelés par dérision : *crapulos*, *infectados*, *puendos* (du verbe puer), avoine au lieu de havane, et par plaisan'erie *ine toiche*, une torche. La blague liégeoise s'est encore exercée d'autre façon ; pour se gausser et se venger d'un débitant de mauvais cigares, on désigne son produit de son nom suivi de la terminaison *os* ou *dos*. Ainsi

supposons un nom tel que Pisard, on dira *Pisardos*, tel que Regnier, *Regnieros*, etc. En France où les trois dénominations *crapulos*, *infectados*, *puendos* sont également courantes, les cigares de médiocre qualité sont encore appelés Petits Bordeaux, *crapulados* mot à mot le havane de la crapule ainsi que le mot *soutados* qui rentre dans le même ordre d'idées. Pour dénigrer un cigare, le Liégeois le dénommera : *bisgoute*, s. m.; *boulon*, *canasse*, s. f.; *cou d'vèche*, *havane à 3 po 5 cense*, etc., le Bruxellois *zwanzeur* : un *treckfort* c'est-à-dire un cigare sur lequel on doit beaucoup tirer ou aspirer et les Flamands se serviront de l'élégante métonymie : un *zwyger*, un silencieux, parce qu'on doit si souvent le rallumer qu'on n'a pas le temps de causer.

Autant nos cigares sont appréciés chez nos voisins du midi, autant nous Liégeois, nous apprécions et savourons ceux de Maestricht où l'on se fournit d'excellents cigares à 3 centimes ou 5 centimes maximum.

Il est de tradition à Liège que ceux d'un prix supérieur ne supportent pas la comparaison avec les nôtres de valeur égale. Les connaisseurs contrôlent un cigare en le faisant craquer entre les doigts à hauteur de l'oreille, ils s'assurent ainsi qu'il est également bien serré partout et principalement bien sec; ils examinent aussi la robe, mais ceci est plutôt affaire de goût, à part les côtes qu'il faut toujours refuser parce qu'elles ont mauvais goût et qu'elles gâtent l'harmonieuse uniformité de la couverture. Les uns recherchent les cigares à tâches blanches : *Esméralda* dont la robe soyeuse et lisse est du Florida de premier choix, d'autres veulent des clairs ou *claro*, d'autres des demi foncés ou *colorado*, des foncés ou *maduro*, des noirs ou *obsuro*. Presque toujours ces distinctions correspondent aux *doux*, *dimèye foirt* et *foirt*. Beaucoup d'amateurs inspectent également la cendre du cigare. Si elle est blanche, si elle tient longtemps au cigare en combustion sans se détacher, le cigare, à leur avis, est de premier choix. On juge de son arôme en

promenant sous le nez le cigare, sitôt après en avoir tiré une bouffée; puis dans cette situation, on le fait pivoter entre le pouce et l'index, pointe en bas. D'aucuns prétendent les déguster mieux encore en avalant la fumée et la rejetant ensuite par les narines.

Souvent dans les cigares mal confectionnés ou de mauvaise qualité, on trouve des filaments (nervures secondaires des feuilles) qu'on pourrait à la rigueur confondre avec des poils. Ces poils proviennent, disent certains farceurs, de la façon dont sont faits les cigares. Les négresses et les cigarières des pays chauds qui sont chargées de cette fabrication roulent le cigare sur leurs cuisses nues, afin de l'arrondir. Pendant l'opération, il arrive parfois que quelques poils se mêlent au tabac. A Liège, on attribue ces poils aux cigarières qui, dit-on, s'en enlèvent proche le périnée et l'insèrent dans le cigare près du bout lorsqu'elles veulent faire pièce au contre-maître ou bien au patron. Les gens du peuple croient que les cigares entourés de feuille d'étain (*papî d'chocolât*, *papî d'ârgint*) de feuille d'or, d'une écorce ou de feuilles de palmier (comme les cigares du Planteur) sont des cigares de haut prix, ce sont, disent-ils, *des cigâre di riche*. Les industriels profitent de cette croyance pour entourer les mauvais cigares de l'une ou l'autre de ces enveloppes, ils sont alors d'un débit plus facile.

Li cigâre di galant est un cigare fin, un cigare de choix que l'amoureux allume quand il est près de sa belle; *li toubac di galant* signifie au contraire un mauvais tabac que l'on vend cher, dans les cabarets surtout. Pourquoi semblable anomalie pour deux expressions similaires? appellerait-on ce tabac : *di galant* parce qu'un amoureux accepte les yeux fermés et trouve excellent ce que lui vend sa dulcinée ou parce que, se fumant lentement, il permet un plus long séjour auprès d'elle quand « il en a pour une pipe » ? *Éco 'ne pîpe, éco 'ne pitite pîpe. ji m' va-st-aveur fini m' pîpe* implore le fiancé que l'heure avancée oblige à déguerpir.

A l'armée belge, on dira d'un homme de petite stature : Quel bout de cigare ; d'un homme au visage défait : *il a fougî on foirt cigâre*. Facéties : *Vouss' foumi on bon cigâre, dimande Chanchet à s' camèrâde Linâ. — Awet respond haïett'mint ci-cial pinsant bin qu'on va li fer cadeau d'ine saquoi d' fin. — Eh bin fome on havane, couïonne Chanchet!*

Un jeune homme demande un cigare à son ami ; celui-ci ouvre son étui et constate qu'il n'en possède plus qu'un seul. L'autre de dire : Donne le moi quand même, je fumerai et tu cracheras. Cette finale, partout répandue en Wallonie et en France, donne lieu à une variante liégeoise, allusion à la finale d'une anecdote bien connue : tu feras l'actionnaire, *ti frè l'actionnaire*.

Cigarette. Cigarette.

Cigarettière. Cigarettière, ouvrière spécialement chargée de la fabrication des cigarettes.

Cigari. Cigariier, ouvrier travaillant le cigare. Techniquement ce terme, qui pour nous comprend l'ensemble de la profession, s'applique à l'ouvrier qui enveloppe le cigare. Il y a aussi le *poupier*, *li gârniheu d' caisse* et l'*emballeu*. Des femmes exercent respectivement les mêmes parties du métier : *cigarière*, *poupière*, *garniheuse* et *emballeuse*.

Cigarière, rarement *cigârîre*. Cigarière, ouvrière en cigares. Ce n'est qu'en 1870, à la suite d'une grève chez MM. Lamarche que l'on introduisit des femmes dans les ateliers liégeois. Aujourd'hui elles sont légion.

Les bal à l' lamponette, bernique !

C'est bon po l'ovrire di fabrique

Et les cigarière di Jus d'là.

Em. GÉRARD, *OEuvres wallonnes*, 2^e série, p. 56.

Les Costire di Lîge.

Cinde. Cendre. La cendre du cigare contient une forte

proportion de carbonate de potasse (1/3 de son poids), aussi on incinère les grosses côtes pour en retirer ce sel alcalin. Comme la cendre est naturellement bien divisée par la combustion, il en est fait un grand usage populaire comme dentifrice. Alors on recueille la cendre dans une soucoupe ou bien un objet quelconque faisant office de cendrier. La maison Michels, rue Moray vient de faire fabriquer à Maestricht (Société céramique) des plateaux cendriers à sujets liégeois : 1. Oh ! quel bon tabac. 2. Le troupier belge. 3. *Treus cop à à l'pipe di m'père*, etc.

Civette. Carnassier, sécrétion de ce carnassier dont on se servait pour parfumer le tabac à priser. Casanova, dans ses *Mémoires*, raconte qu'à la fin du XVIII^e siècle, deux jeunes mariés établirent rue Saint Honoré, un magasin de tabac à l'enseigne de la Civette. La duchesse de Chartres, Louise de Bourbon Conti, les ayant pris en affection, leur donna sa clientèle et bientôt, la mode s'en mêlant, ils eurent le plus beau débit de Paris. Leur succès fit qu'en d'autres villes, on copia leur enseigne, mais la représentation de l'animal ou l'animal empaillé coûtant sans doute trop cher, on mit simplement le titre : A la Civette ou Aux deux Civettes et en dessous la Carotte traditionnelle. Ceci nous explique la confusion qui s'est faite en maint endroit et le nom de civette appliqué à la carotte !

Cleuse. Claie sur laquelle primitivement on mettait sécher les cigares.

Cloqui (*Li*) Marque de tabac de Lamarche, imprimé en noir sur fond blanc. On l'appelait à Ans : *li neur chestai*. Deux maisons revendiquèrent cette marque qui fut même la cause d'un procès.

Coyf. Récolter, cueillir. Braine l'Alleud : *coude*. Hour : *cote*.

Coide. Corde, gros role, role à fumer. Lorsqu'on a ouvert

le boucaut d'origine et séparé le cas échéant les *tortai* ou agglomérés de manokes (*manotte, botte, minote*), on écaboche si c'est nécessaire, c'est-à-dire qu'on coupe aux feuilles les grosses côtes jusque et y compris l'attache ou *loïeure*, puis les feuilles sont portées dans des mannes : *banse* à époularder : *disflé*, en d'autres termes, on détache les feuilles des manokes, on les secoue pour faire tomber le sable et la poussière qui souillent les feuilles, on les trie : *rchusi les foye* ensuite on les place dans différentes mannes suivant que l'ouvrier les juge propres à telle ou telle destination, par exemple : servir de robe aux cigares, entrer dans la confection des roles, etc. Alors on arrose : *saucé* les feuilles avec une solution de sel marin et au moyen du goupillon on fait la mouillade : *amouï avou l'aspergès* afin de les bien disposer et de leur rendre leur souplesse, Le sel empêche la fermentation de devenir putride, il éloigne les insectes, mais c'est lui qui donne au tabac ses qualités hygroscopiques. On met 10 kil. de sel sur 100 litres d'eau. On arrose un lit de feuilles, puis on superpose un 2^e lit et ainsi de suite, on laisse 3 ou 4 jours les feuilles en cet état, l'excès d'eau s'écoule dans des rigoles. On fait alors le mélange : *fer l'mahe* et quand l'autre atelier se trouve à l'étage, l'ouvrier porte le panier sur son dos en s'aidant pour soulever son fardeau d'une *mécanique* ou corde roulant sur poulie au haut de l'étage, l'une des extrémités aboutissant au panier, l'autre bout se terminant par un anneau que l'homme de peine tient en main en sorte qu'il hisse et porte tout à la fois son panier. Là des femmes et des enfants : *stripéu, stripeuse* pratiquent l'écotage, *striper* : d'une main, on prend les feuilles par un bout, de l'autre on arrache la grosse côte dans toute la longueur de la feuille. Les feuilles écotées sont portées sur des tables ou claies où des femmes les repassent, ôtent les nervures subsistantes et enlèvent les matières étrangères. Les feuilles sont aussitôt portées dans l'atelier des fileurs qu'on nomme aussi torqueurs : *fileu*, leur fonction est de filer le tabac

en manière de grosse corde. Dans leur atelier se trouve une table ayant à l'une des extrémités une espèce de rouet muni d'un dé clic et garni d'une bobine : *gatte* ; des enfants et des femmes sont auprès de la table, leur occupation est de séparer les feuilles les plus larges d'avec celles qui sont étroites. Ces dernières sont disposées par petites poignées telles que la grosseur de la corde que le torqueur file l'exige, et pour cet effet, elles sont placées à sa portée. Les feuilles les plus larges sont étendues et placées aussi dans le voisinage du torqueur qui les prend pour en former le dessus de la corde à mesure qu'elle se fabrique ; lorsque le *fileu* commence la corde, un apprenti : *tourneu d'gatte*, assis sur un escabeau, met le role au crochet du rouet, tourne celui-ci et l'arrête selon que le fileur crie : *pu vite, pus douc'mint, halte*. Ce dernier cri se fait entendre lorsqu'il faut entortiller la corde autour de la bobine. Ces cordes sont plus ou moins grosses, selon l'usage auquel on destine le tabac. L'habileté du torqueur consiste à faire la corde d'une égale grosseur et à l'entortiller bien serrée et bien également autour de la bobine, à mesure qu'elle est filée. Lorsque ces bobines sont suffisamment remplies, on les ôte du rouet pour en substituer d'autres et on les porte dans un autre atelier, celui des roleurs, : *roleu*, où elles sont dévidées sur une bobine ou cheville de bois : *chivèye* qu'à Liège on laissait subsister, et qu'en France on enlevait pour la remplacer par une ficelle. On forme ainsi de gros rouleaux que l'on a soin de serrer fortement, ce qui ralentit d'autant la fermentation et la réduit au minimum. Le tabac en corde destiné aux fumeurs : *grosse role*, *role à fougât*, *coide*, et celui destiné à ceux qui le mâchent : *role à chiquer*, *pitite role*, *fiche*, n'ont plus besoin de préparation ultérieure. Les gros roles à fumer pesaient à Liège de 1 à 2 kilogs, les roles filés menus ou à chiquer de 1/2 à 1/3 de kilog. En France, les rouleaux sont enveloppés de papier et ensuite déposés pendant 6 mois et parfois plus dans de grands magasins. Après ce laps de temps, on le prépare en *carotte*.

Jadis on expédiait en notre ville certains tabacs tels que le Varinas, simplement séché et tordu en corde de la grosseur de deux doigts et avec un eustache, on hachait au fur et à mesure du besoin, pour bourrer sa pipe. Ce procédé primitif est encore usité chez certains paysans des Flandres, où ces cordes lovées pendent aux poutres du grenier. Dans les localités productrices de tabac, ceux qui cultivent pour leur consommation personnelle cordent de même cinq ou six feuilles pour l'usage journalier.

En Bretagne, les paysans fument beaucoup le *carotte*, tabac en gros role qu'ils hachent avec leur couteau, puis après l'avoir roulé dans la paume de la main, l'introduisent dans des petites pipes. Ils ont souvent besoin de le rallumer et l'on assure, en Haute Bretagne, qu'il faut 1/2 corde de bois pour brûler une livre de tabac.

A Nivelles, les paysans ne se donnent pas non plus la peine de corder le tabac si j'en crois les phrases suivantes d'*El rouse de Saint Ernelle*, par J. Willame : p. 11 : *Batisse est in train a hatchi n'manée dè toubak su in aut' coin de l'tâbe*, p. 13 : *Vos d'allex co nos imberlifcoter toutes les scrennes avé vo marotte dé toubak ! Quéé idée d'hatchî ça avé l'coutia qu'ocoupe les tartines !*

Coidler dè l'toubac. Corder, rouler et tordre ensemble les feuilles de tabac.

Coyeu. Celui qui récolte. L'ingéniosité des contrefacteurs qui a tant d'occasion de s'exercer, n'a pas manqué de le faire sur la marque réputée du *pêcheur* : *li pèheu*, de Dumont. La gravure représentait un homme au bord de l'eau, tenant une ligne à la main. On fit d'abord le *pêcheur repentant* à genoux devant une petite chapelle au bord de l'eau, puis le *passieur* : *li passeu d'aiwe*, dans sa barque et le « pêcheur » jardinier cueillant des pêches. Ce dernier sujet eut un succès inespéré chez les gens du peuple à cause des allusions obscènes qu'ils

y trouvaient en modifiant légèrement le titre ou plutôt la traduction wallonne de ce titre. *Dinez m'on bon gros coïeu*. Donnez moi un bon gros paquet de tabac représentant un « *Coïeu* » demandaient les botteresses. Voyez aussi *pogne à l'gueuye*.

Coisse. Côte, nervure des feuilles. *Li grosse coisse*, la nervure médiane; *striper l'coisse*, écoter. Jadis à Liège on n'enlevait pas la cote; actuellement encore dans les tabacs communs, elle se trouve mélangée au limbe de la feuille. On lamine la côte, puis on la hache avec le restant. La section produit ces petites rondelles jaunâtres : *dès nouk* : nœud que les Anglais ont dénommées *bird's eyes* : œil d'oiseau et que les fumeurs au palais blasé ou blindé semblent particulièrement apprécier. L'usage en est cependant malsain, car la côte, partie ligneuse, développe plus de chaleur et la fumée aspirée est plus âcre et plus brûlante, d'où inflammation et forte irritation des gencives et de la langue. Les fumeurs d'âge mûr doivent surtout les éviter, car ce sont les plus exposés au cancer de la langue dit cancer des fumeurs. Il peut arriver qu'un morceau de côte de 2 à 3 centimètres échappe à la coupe et qu'on le retrouve dans le tabac, c'est ce que le fumeur, en son langage, appelle une buche et ce que par une plaisante hyperbole, on dénomme à Liège *on soumis* : une poutre. Les Liégeois s'est rencontré là avec Théodore de Banville qui désigne les fragments de côtes trouvés dans le caporal : « des troncs d'arbres prétentieux. »

Dans la province de Liège, nombre de *colébeu* édifient les nids pour pigeonneaux à l'aide de côtes de tabac d'environ 10 centimètres et ce afin d'éloigner la vermine.

Côpe. Découpe, largeur des découpures du tabac. Coupe ou découpe façon Obourg, très grosse (à Liège on hâchait jadis de la sorte tous les tabacs); façon Menin, grosse; façon Maryland; moyenne; façon Roisin, fine; façon Richmond, très fine. *Po hachi â leup tête marque, i fallève ottant d'dint â crama*,

pour hacher telle marque au hache tabac, il fallait autant de crans à la crémaillère de réglage.

Cope cigâre. Coupe cigare. Lame de canif insérée dans un petit instrument en forme de breloque, canif, plaque à ressort, guillotine munie d'un ou plusieurs trous pour obtenir diverses sections à volonté. L'Œuvre des bouts de cigares a beaucoup propagé les boîtes coupe cigares. Certains fumeurs, au lieu d'enlever la pointe, traversent le cigare au moyen d'une aiguille à ravauder de façon à établir une cheminée à tirage central, d'autres découpent la pointe à biseau rentrant, *à bech d'ouhai*, *à bech di cane*, *à bech di mohon*. Cependant la généralité des fumeurs tranche la pointe par section plate à l'aide d'instruments tranchants, de l'ongle du pouce ou des dents incisives.

Coudche. Cigare pour la pipe fabriqué surtout à Tongres. Voyez *cigâre*.

Cou d'paye. Verviers. Littéral : cul de poule. Guinguette, pipe à petit godet rond ou à fourneau conique, cachotte, pipe de terre à fourneau conique pour y mettre le tabac (Lobet).

Cou d'pîpe. Culot, tabac du fond de la pipe que le fumeur a laissé s'éteindre volontairement ou involontairement et qu'il rallume dans la suite. Ex. : *Rattindant l'prumîre volèye tot finihant l'cou di m'pîpe. A hipe esteut-elle fou:...* (Li Spirou du 21 mars 1897.)

Coutai. Couteau. 1° Petit eustache à manche rond dont le cigarier se sert pour tailler juste à grandeur la robe du cigare. 2° Large lame glissant dans le *leup* entre les coulisses de la *berrique*. (Voir ces mots.)

Covet ou *fornai*. Réchaud. Sert à friser et à griller le tabac placé sur la *taque*. On faisait un feu de bois. *Qwand l'foumîre div'nève trop foite, l'ovri breyève : vosse toubac va hati, risèchiz*

l'covet, quand le dégagement de vapeurs devenait trop abondant, l'ouvrier criait : votre tabac va roussir, tirez le réchaud.

Pour conserver son arôme, le scaferlati ou tabac à fumer ne doit pas trop fermenter. Or pour tuer les ferments, on coagule les matières fermentescibles par une chaleur d'au moins 60° ce qui s'obtient par la torréfaction, soit au moyen de tuyaux juxtaposés formant table sur laquelle on place quelques minutes les feuilles, tout le système étant chauffé à la vapeur, soit par le plus ancien procédé, le placement des feuilles sur des *taque* ou plaques de tôle chauffées par des réchauds. Il se dégage un principe âcre et piquant : *foumîre* qui fait pleurer les yeux « On se sert dans le Tournaisis du mot *chaufferette* pour » désigner un ustensile contenant des cendres avec des braises » ardentes et dont les fumeurs se servent dans les cafés pour » allumer leurs pipes. » DORY. *Wallonismes*, p 139. — Dans les Pays-Bas, on l'appelle *komfoor*, dans les Flandres, le même ustensile, servant au même usage, porte le nom de *Vuurpot*, littéralement : *pot à feu*. Ceux qui n'ont pas l'habitude de mettre le feu à leur pipe de cette manière se brûlent le nez en empoignant de travers le *Vuurpot*. J'ai déjà vu de ces *covet* dans les campagnes wallonnes : ils sont en cuivre, en forme de mortier évasé du haut et du bas et munis latéralement de deux oreilles à poignées de bois. On voit souvent, dans les cafés, des maréchaux-ferrants, pour étonner leur entourage, prendre dans le creux de la main un charbon ardent avec lequel ils allument leur pipe ou leur cigare.

Covièke di pipe. Synonyme de *chapai d'pipe*. Il est étonnant, nous dit M. DORY dans ses *Wallonismes*, qu'on rende souvent le wallon *covièke* par *couvert*, puisque le mot correspondant pour la forme et pour le sens est évidemment *couvercle*. Ainsi couvercle de pipe, de tabatière, etc.

Crabot. Hainaut. Vieux sabot troué qu'on cloue au mur pour servir de réceptacle aux allumettes. Voyez *brocali*.

Cracher feu. Hainaut. Lancer des étincelles.

Crama. Crémaillère dont les dents ou crans d'arrêt servent à régler le découpage du tabac dans le leup.

Croc, crochet. Crochet enfoncé dans le mur, auquel on fixe un des bouts de la toile à mouler la carotte.

Crolé. Bouclé, frisé, tors. Adjectif employé substantivement qui désigne : 1° Le cigare dont l'extrémité encore humide était tordue au lieu d'être découpée et collée à l'amidon. 2° La blague à tabac, formée de l'estomac du mouton, ayant à l'extérieur les villosités brunes frisées de cet organe. C'est aussi le nom donné à la blague en caoutchouc tordue à la partie supérieure, en sorte qu'il faut une torsion en sens inverse pour y pénétrer.

Crosse. Croûte, charbon qui adhère aux parois internes du fourneau de la pipe et qu'au bout d'un certain temps on détache par plaques au canif. Le mot *takon* n'est pas employé dans ce sens à Liège, tandis qu'en Hesbaye on se sert de la variante *takin* qu'on prononce *takègne*.

Crossette. Braine l'Alleud. Pipe recourbée.

D

Dail. Volige en bois blanc, dont on s'est d'abord servi pour faire les premières caisses à cigares. *Kimandé ine voye di dail po fé des lâxe à cigâre*, commander des voliges de bois blanc pour faire des caisses à cigares. (Forir) Voyez *lâxe*.

Défaut. Tares telles que *bîleure*, *chvet*, *sclat*, etc., qui se trouvent dans les têtes d'écume calcinée, etc. *Lès bellès pipe sins défaut sont râtre*.

Diballer, disballer. Déballer.

Diballeuse. Celle qui trie les feuilles de tabac. *Li d'bal-leuse r'chusihe les foye d'ine pârtèye*, la trieuse trie les feuilles d'un lot.

Dibourer. Débourrer.

Difiler. Dérouler. *Difilé n'role*, dérouler un role de tabac à mâcher.

Dimèye (*fer 'n'*). Faire la culbute, faire demi tour.

Li broule gueuye qui li chève di tette
Fai n'dimèye et rispâde sor lu
Si poussîre miette à miette.

JOS. VRINDTS. *Li commissionnaire.*

Dineu d'pènèye. Donneur de prises de tabac. En cette époque où le tabac à priser avait tant de vogue, il était de bon ton, lorsqu'on prenait une prise, d'offrir de son tabac à la ronde.

Disfiler. Epoularder.

Distamper, distoper. Débourrer, désobstruer. *Distamper n'pîpe*, débourrer une pipe; *distoper l'touwai*, désobstruer le tuyau.

Verviers : *d'boucher* (Lobet).

Douce. Douce. L'une des deux distinctions du tabac, l'autre est la *foite*, celle-ci est plus appréciée dans les Flandres, celle-là dans nos provinces wallonnes. C'est la douceur du tabac hollandais qui nous le faisait tenir en estime toute particulière. Elle est souvent de couleur blonde. Les paquets qui renferment *li douce toubac* portaient une impression rouge.

Dresse. Espèce de civière servant à porter les caisses de pipes au four.

E

Ebaler. Emballer, envelopper.

Ebaleuse. Femme préposée à l'emballage des cigares ou des pipes dans les caisses respectivement à ce destinées.

Echtronner. Blaton. Détacher les feuilles de tabac de leur tige.

Ecume di mer. Ecume de mer, abruzzo. Espèce de silicate de magnésie hydraté originaire de Turquie d'Asie qu'on taille commodément hors du bloc, cette pierre est alors assez molle, ensuite on la fait cuire à une chaleur très douce et pendant longtemps après l'avoir imbibée d'huile de sésame parfumée. Au sortir du four, elle a acquis une moyenne dureté, et c'est alors qu'on s'occupe de lui donner le beau poli qui la caractérise. Le plus beau banc d'écume est celui d'Eski-Cheir en Anatolie d'où on l'expédie à Vienne. On trie alors les nodules pour les classer en sublime, supérieure, première et seconde. Ce sont ces dernières masses que l'on prend pour les enduire de cire et les porter au four de façon à obtenir l'écume calcinée ou de Vienne : *écume calcinéye, li calcineure d'ine pîpe di Vienne*.

On a fait de ces deux écumes des imitations plus ou moins réussies, aussi la Batte nous montre-t-elle tous les dimanches le marchand de pipes faisant flotter dans un verre d'eau la pipe en écume véritable ? qu'une liquidation forcée, ou tout autre motif de même valeur oblige à vendre à vil prix. (Cette année, le dimanche 3 novembre 1895 c'était la philanthropie de Môsieu le représentant socialiste Defuisseaux qui permettait au marchand de vendre à plus de 100 p. c. en dessous de la valeur réelle des objets, et l'amorce était bonne, car les ouvriers sortant du local de la Populaire s'étaient rassemblés autour de lui et presque tous achetaient de ces pipes.

On distingue 1^o *li blanque écume, l'écume blanche* qu'en dernier lieu on a frotté de cire et qui se culotte couleur café au lait, 2^o *l'écume calcinéye, l'écume calcinée* de teinte jaune rougeâtre sur laquelle le culottage fait apparaître les fleurs tant admirées des amateurs.

Efoumi. Enfumer. *Voss' mâle toubac a-t-èfoumi tote mi mohonne*, votre mauvais tabac a enfumé toute ma maison.

Elastique d'ine pîpe. Cylindre de fil de fer en circon-

volution, treillissé de gomme élastique et de soie pour raccorder les parties d'un tuyau de pipe, alors ce tuyau est flexible et la pipe, se prêtant aux mouvements, ne fatigue pas autant la mâchoire.

Enahe. Devise. Elles sont assez rares sur nos paquets de tabac liégeois. En voici une dont les deux vers constituent une variante de la chanson française du « Petit Matelot. »

Contre les chagrins de la vie
On crie et ab hoc et ab hac
Moi je me crois digne d'envie
Quand j'ai ma pipe de tabac.

Epufer. Empester. Onomatopée énergique. *Voss' flairante toubac épufkinèye tote li mohonne.*

Escafotoi. Braine l'Alleud. Cure pipe (de *escafoter*, extraire de la coquille.)

Essègne. Enseigne. Voyez la 1^{re} partie.

Esprinde. Allumer. *Esprinde si pîpe*, allumer sa pipe.

Etasser. Entasser. *Etasser des foye di toubac divins on bocâ*, entasser des feuilles de tabac dans un boucaut.

Ewalper. Envelopper, entortiller, enrrouler.
Verviers se sert plus souvent du mot *èvôti*.

F

Fabrique. Fabrique, manufacture. Voyez 1^{re} partie.

Fer passer littéralement : faire passer sous-entendu la frontière, fraude. *Tot riv'nant d'Maestrék, j'a fait passer on kilog d'toubac*, en revenant de Maestricht, j'ai fraudé un kilog de tabac.

Hainaut : *frauder du toubac*.

En Belgique, les tabacs saisis sont vendus. En Angleterre, Londres brûle à White Chapel les tabacs confisqués dans un

immense poêle détruisant près de 2000 kilogs par an et dénommé la pipe de la Reine.

Feille de sabe (Semois). Feuille de sable, en hollandais : *zandgoed*. Ce sont les feuilles qui touchent la terre, par conséquent les moins bonnes.

Feu. Feu [*Ni vorriz-ve nin m'diner*] *on pau dè feu si v'plaît*, [ne voudriez vous pas me donner (ces mots souvent sous-entendus) un peu de feu, s'il vous plaît, est la formule pour emprunter du feu au passant ayant sa pipe ou son cigare allumé.

Fi. Fil à coudre. Les vieillards aux gencives molles et plus ou moins veuves de dents, mettent un bourrelet de fil au côté libre de la queue de pipe en terre. On a voulu, mais infructueusement remplacer ces bourrelets par des bagues ou tuyaux de caoutchouc.

Fiche. *Fène role* ou *pitite role*, voyez *coide* et voyez *role*.

Fiche (*faire la*) Hainaut, Blaton. Corder ou tresser du tabac d'une feuille de longueur. C'est de cette façon que l'ouvrier prépare sa consommation journalière qu'il hache ensuite au couteau.

Fier à batte. Etampe, barre de fer spatulée à un bout dont le *rôleu* se sert pour battre la terre à pipe. On dit aussi *Batte*.

Fier à forer. Fer à forer, espèce d'aiguille à tricoter munie d'un petit manche en bois dont on se sert pour forer les tuyaux de pipes en terre. Voyez *pîpe*.

Filer. Corder du tabac.

Fileu. Fileur, torqueur, celui qui file le tabac en corde.

Fis'ler. Ficeler, entourer une carotte de tabac de ficelle.

Fis'leu. Ouvrier qui ficelle.

Flairant bois. Merisier à grappes. Avec ses branches, on

fait des tuyaux de pipes très odorants dont le parfum se développe encore par l'usage.

Fleur. Fleur. 1° Qualité supérieure d'une sorte de tabac. *Fleur di roisin*, fleur de roisin. *Ces cigâre là c'è fleur di toubac*, ces cigares sont fabriqués avec du tabac supérieur. 2° dessins en teinte plus foncée que le culottage fait apparaître dans une pipe d'écume ou de bois.

Flin. Silex, synonyme de *pire à feu* et de *pire di flin*.

Flochette. Aigrette ou gland qui termine les coulisses d'une blague à tabac ou le cordonnet servant à maintenir la tête d'une pipe et son tuyau.

Fôr. Four à cuire les pipes en terre. Voyez *pîpe*.

Fornai. Réchaud, chaufferette. Voyez *Covet*.

Fosser. (Blaton). Bêcher le terrain destiné à recevoir le plan de tabac.

Fouye ou **foye.** Feuille, partie employée de la plante de tabac. On utilise le limbe débarrassé de la nervure médiane ou grosse côte. On s'est ingénié à imiter cette feuille au moyen d'autres plantes dont les feuilles intercalées entre des feuilles de tabac se pénétraient de l'arôme et de la couleur des feuilles de tabac. On en a même fait, dit-on, une imitation en papier teinté, estampé et saucé comme la feuille même du tabac.

Foumi des foye di jotte, fumer des feuilles de chou, c'est-à-dire fumer un cigare dont la robe est remplie de grosses côtes saillantes comme celles des feuilles de chou; par conséquent, mauvais cigare. Mons : *fwelle*; Braine l'Alleud, Fleurus : *fouie*, Nivelles : *feuie*; Semois : *feille*.

Foumeu, fougmeu. Fumeur.

Li plèce dès fougmeu, le fumoir; *cassette* ou *tâve di foumeu*, nécessaire de fumeur.

Foumf. Fumer, action d'aspirer, puis d'expirer la fumée du tabac.

En cachette, les marmots *tirent un coup* : Liège : *sèchèt on cop, on gourgeon* ; Braine l'Aileud : *satchi en bouchaie* au cigare ou bien à la pipe paternelle ; d'autres fois, une société coopérative ayant réuni un capital de cinq centimes, on achète un cigare que l'on fume avec recueillement, chacun tirant quatre ou cinq coups à tour de rôle, *mins i n'fà nin sèchi trop foirt ou trop longtimps*. *Foumi*, de même que le français *fumer*, possède le sens figuré d'être fâché, être de mauvaise humeur. On dit aussi *foumî sins pipe*. On dit de celui qui fume du mauvais tabac qu'il fume des feuilles de chou, du caporal (allusion au tabac français), des feuilles de betterave, du foin, etc. (A. Harou.)

Selon A. Harou, dans le Hainaut, on pose la demande : Quel est le fumeur qui fume et ne crache pas ! Rép. : L'étron, cf. 1^{re} partie, aux *Riottrèye*. On dit en guise de moquerie aux enfants qui fument qu'ils ne grandiront plus : *gater s'crèchance*, Braine l'Aileud ; *dimorer p'tit*, Liège, qu'ils feront dans leur culotte, qu'ils brûleront leur germe et qu'on leur fera des gaufres (Hainaut).

Dans certains métiers existe depuis longtemps l'interdiction de fumer. Ainsi pour éviter les dangers d'incendie, le bon métier des tanneurs défendait au *groumet* du moulin aux écorces ainsi qu'à ses ouvriers de fumer pendant leur travail. BORMANS : *Le bon métier des tanneurs*. De même encore, actuellement, il y a dans les houillères liégeoises une amende de cinq francs comminée contre le mineur qui serait trouvé dans le fond, muni d'une pipe allumée.

Hainaut : *Feunquier*, fumer. *Ej'funkèye, y funk*.

Foumiège. Fumeron, bois, tabac allumé qui jette de la fumée.

Foumire. Fumée. 1. Nous avons déjà dit que d'aucuns absorbent la fumée et la rejettent par les narines sous prétexte de mieux apprécier l'arôme du tabac. L'autres en l'expirant arron-

dissent le sphincter buccal et propulsent la fumée par saccades de façon à produire des O ou *ronds* de fumée : *fer des O, fer dès rond*. Pour le rejet par le nez, on dit : *soffler l'foumire po l'narène, fer riv'ni l'foumire po l'narène*. 2. Vapeur qui se dégage des feuilles de tabac placées sur la *taque*. Elle contient une grande partie des alcaloïdes volatils du tabac.

Froumiant. Friable, facile à pulvériser. *Dè l'froumiente toubac*, du tabac qui tombe en poussière.

G

Gârniheuse. Ouvrière qui garnit la caisse à cigare.

Gatte. Rouet servant à filer le tabac en corde. Voyez *Coide*.

Ginolire. Genouillère. Pièce de cuir munie d'une boucle et d'une courroie que le mouleur de pipe place sur son genou gauche pour qu'il ne soit pas froissé par la barre de l'étau.

Gland. Gland, fruit du chêne. Les enfants font avec le godet du gland : *pipe di gland* ou la cupule perforée latéralement et munie d'un fêtu de chaume un primitif mais gracieux fume cigare, surtout quand ils ont laissé adhérer la moitié inférieure du gland excavé.

Gosse. Arôme du tabac, montant du tabac à priser. *Li gosse dè Saint Vincent è pu piquant, pu foirt, l'ci dè Saint Omer è pus doux, pus crâs*. Le montant du Saint Vincent est plus piquant, plus fort ; celui du Saint Omer est plus doux, plus gras. Ce montant est principalement provoqué par du carbonate ammonique qui ne s'est pas complètement dégagé lors de la fermentation. On donne aussi au tabac un bouquet artificiel au moyen de substances odorantes, c'est ainsi que sous le nom de *Thé d'Algérie*, on se sert des sommités fleuries du mélilot dont le principe aromatique est le même que celui de

la fève Tonka : la Coumarine et qui, de plus, fonce la teinte du tabac.

Gourgette, *gourgeon*. Bouffée, gorgée par analogie avec la gorgée de liqueur que le buveur avale : *on gourgeon*.

A-j'idèie dè foumer ⁽¹⁾ n'gourgette?

Dizos m'main, ji t' trouve todis prette;

Em. GÉRARD. *A m'pipe*.

Louke don, l'mazouket, k'mint qui fome!

Avou l'gros touai di s'papa;

D'bon cour i sèche dè gourgeons comme

On Turc, tot comptant ses p'tits pas.

Gèrà B. *Li p'tit Foumeu. Li Spirou*, IX^e annèye, n° 35,
12 julette 1896.

Gourmande. Pipe liégeoise dont le fourneau, de grande capacité, exige beaucoup de tabac pour être empli.

Grands pères. (Hainaut : Houdeng.) Nom d'une pipe de terre portant sur le fourneau une sorte de dessin en dents de scie (semblables aux chicots de la bouche des grands parents).

Grawe pipe. Cure pipe, instrument simple ou composé servant à nettoyer le fourneau d'une pipe comme à le débarrasser des corps étrangers qui accidentellement l'obstruent.

Proverbialement : *Aveur l'air d'on mârlicot so] on grawe pipe*, avoir une physionomie grimaçante, être mal à l'aise.

Braine l'Alleud : *escafotoi*. Jodoigne : *disbouche pupe*.

Grèteu. Voyez *havresse*.

II

Hacheu. Hacheur, ouvrier préposé au hachage du tabac.
I g'n'a wére, les hacheu ovrit à pèce. Il n'y a pas bien longtemps, les ouvriers hacheurs travaillaient encore à la pièce.

(1) Licence poétique pour *foumt*. Elle se rencontre assez fréquemment.

Hachî. Hacher. Le hachage s'est longtemps pratiqué au *leup* ou machine à bras, maintenant il se fait à la vapeur. Les feuilles sont entassées par un ouvrier dans les coulisses où elles sont entraînées par une toile sans fin mue par un mouvement discontinu de même sens et calculé pour qu'un couteau muni d'un va et vient et guidé par les coulisses, tranche constamment la même épaisseur de feuilles.

Hanchon, *hanson*, *hansion*. Echantillon. Voyez la 1^{re} partie.

Handel. Commerce. Voyez la 1^{re} partie.

Hati. Roussir, se dit des feuilles trop chauffées sur la taque.

Hausse. 1. Encan, vente aux enchères de lots, de boucauts de tabacs. 2. Hausse, augmentation de prix.

Havâne. Havane. Le nec plus extra des cigares au dire des amateurs et dans la croyance du peuple.

Haver. Raper.

Haveu. Razette, ratissoir de fer dont on se sert pour ôter la terre à pipe qui reste collée sur l'établi après qu'elle a été battue.

Havresse. Râpe. Dans l'industrie du tabac, on s'est toujours servi du mot *rape*. Vers 1710, les râpes que Liège fabriquait, étaient l'objet de demandes suivies des pays circonvoisins. Voyez *Correspondance manuscrite de l'apothicaire droguiste de Villers* aux Archives de l'Etat à Liège.

Heure. Secouer. *Tot hoyant les cinde fou di s'pipe*, en secouant les cendres de sa pipe *Li Clabot*, 8 novimbe 1896, 1^{re} page, 3^e colonne.

Hinëye di toubac. Bouffée de tabac.

Housard. Housard. Nom donné dans le Luxembourg belge aux grandes pipes allemandes ornées de peintures. Des camelots parcourent encore les foires et les fêtes de village avec un choix de ces pipes que l'on peut gagner au jeu des palets : il

consiste en disques ou lunes de cuivre encastrés dans une petite table, lesquels disques doivent être exactement recouverts par d'autres palets semblables jetés d'une distance de 2 mètres. La mise exigée pour 15 à 20 palets est de 10 centimes et l'adresse pourrait avoir de nombreuses réussites, n'étaient certains *trucs* malhonnêtes tels que l'inclinaison du plan à recouvrir, etc. Plusieurs de ces industriels (et grande était leur vogue) sont venus sur la Batte jusqu'en ces derniers temps, le dimanche. « *Et les jeux d'platène wisse qu'on wangne*
» *qwand on'unè coûve eune avou sîhe, des vessèye à l'toubac,*
» *dès pîpe di pôrsulaîne et dès monte qui n'ont mâye roté.*

» *On joweu n'a pus qu'on boquet di li spêheur d'ine orèye*
» *di chet à covier po 'une' discrochter eune, mais l'mâisse dè*
» *l'jowe l'estènèye telmint tot brèyant : Aye! aye! aye! volla*
» *èvôye ! qu'i n'vint nin â sâme avou s'diéraîne rondalle. »*

DD. SALME. *Y n'y a rin qui passe si pays.* Bull. L. Wal.,
tome XIV, 2^e série, 1889.

I

Imitation. Imitation, contrefaçon. Nom donné aux produits bon marché qui imitent les écumes, les ambres, les racines, etc. Ainsi le simili ambre est en verre ou en résine, mais plus lourd que le véritable.

Inribané. Enrubanné, entouré de rubans. *Inribaner des cigâre.* Il se fait souvent dans les caisses des subdivisions en paquets de 25 ou 50 cigares, lesquels sont réunis par un ruban qui d'habitude est jaune, parfois rouge. La maison Heynemann de Bruxelles a la spécialité de fourniture de ces rubans ainsi que des caisses en cèdre, imitation cèdre, bois d'aulne, etc.

J

Java. Java. Tabac originaire de l'île de ce nom. *Li Java di mon Van Zuylen esteu n'fameuse bonne toubac* Le Java de la maison Van Zuylen était un excellent tabac.

Jeton. *Jetton* ou *quettron* (Blaton). Jet, pousse, bourgeon qui croît à l'aisselle des feuilles et qu'on enlève. Le mot *jeton* se dit aussi à Meux.

Jettouner. (Blaton). Enlever le *jeton* ou bourgeon, pincer, ébourgeonner.

Jonc. *Jonc*. Bien connu de notre prime jeunesse comme succédané du tabac. « A l'occasion de la kermesse, nous avions » une nouvelle casquette, modèle plate forme dont le contour » était soutenu par un jonc, ce qui nous procurait la joie de » retirer ce dernier de notre vieux couvre chef et de le pouvoir » fumer. » *Bulletin des Soirées populaires de Verviers*, 24^e année, n^o 3. Le 22 décembre 1894, page 37 : *Coutumes du Verviers ancien*.

Jus d'toubac. Jus de tabac, presse. Jus que la presse fait sortir des feuilles de tabac ou des roles. On l'emploie pour noircir et saucer les roles, et les jardiniers en font grand usage pour tuer les pucerons et les autres insectes qui ravagent les plantes. Lors de la discussion du projet de loi sur le tabac, tous les journaux copiant le rapport officiel ont imprimé *praisse* au lieu de presse.

Juter. Juter (terme de fumeur). Tendance de certains tabacs et de certaines pipes à provoquer la salivation dont une partie s'écoule alors dans le tuyau et le fourneau, ce qui gâte absolument la pipe ou sinon qui exige un fréquent nettoyage. Le liquide a reçu les dénominations ironiques de *jusèye* et *sâce*.

Juteu. Juteux (terme de fumeur). Qui provoque la salivation. *Ine pipe juteuse*, une pipe forte. On a inventé diverses combinaisons pour obvier à cet inconvénient : pipes avec réservoir, à courant réversible, à double cheminée, à bouchon inférieur par où s'écoule le trop plein, la surabondance de *jusèye*, etc.

K

Kneff. Chaume de la Mélisque bleue (*Molinia caerulea*) Mönch dont les paysans du pays de Herve se servent pour désobstruer les tuyaux de pipe. (Thomassin. Mémoire statistique.)

L

Langue dè chin (Semois). Langue de chien. Nom donné à la variété de tabac qu'on cultive le long de la Semois. C'est le *N. Tabacum* var. *attenuata*. Les feuilles ont de 50 à 60 centimètres de long sur 30 à 40 de large et sont très pointues.

Lâsse âx cigàre. Caisse aux cigares. Les premières caisses liégeoises furent fabriquées par un nommé *Happart*, demeurant place Grétry. Elles étaient de bois blanc scié à la main, carrées ou rectangulaires et destinées à contenir 250 cigares. Le vide supérieur était rempli au moyen de débris de papier. Un nommé *Lahaut*, rue du Vert Bois, inventa une *pitite heppe po drovier les lâsse*. On fait actuellement des caisses de toutes grandeurs et de tous formats pour contenir 100, 50, 25 voire même 10 cigares, en bois de cèdre et en imitation.

Lâsse à l'sitoffe. Petite boîte toute noircie, contenant des pierres de silex, le briquet, les allumettes, enfin dans un compartiment fermé d'une planchette, des loques en toile brûlée, des étoupes :

Ji r'veus co l'neure lâsse à l'sitoffe
So l'câvâ ou so l'banacoffe :
Si fier, les pire à batte dè feu !
Comme on soffléve ès l'neure potalle,
Tot z'y boutant ine longue brocale
So l'blawette qui féve l'esprindeu !

Quand le feu ne prend pas tout de suite, Joguet en demande *on tot pau* : un tant soit peu, au bon Saint Laurent. Aug. Hock, *La famille Mathot*.

Dans beaucoup de pays, les cantonniers et les gens de la campagne mettent soit du bois de saule pourri appelé *Tonte* en Haute Bretagne, soit un chiffon dans un récipient où, allumé, il se consume avec lenteur parce que l'orifice en est bouché. Cela s'appelle une *corne à feu*, une *boîte à feu* ou *boîte à brulain*. La corne à feu était souvent une corne de bœuf.

Verviers : *Lâze âx witte*.

Lav'mint à l'toubac. Lavement au tabac. Jadis fort employé.

Buc Hoz. (*Dissertation sur l'utilité et les bons effets du tabac*, in-12. A Liège, chez F.-J. Desoer, imprimeur libraire, sur le Pont d'Isle, à la Croix d'Or, 1789), citant Chomel, blâme déjà ces lavements vu les nombreux accidents qu'ils ont provoqués. Ces mêmes critiques s'adressent également au *r'méde po les nêyi*, boîte à fumigation anale pour les cas d'asphyxie par submersion.

Leup, littéralement : loup. Hache tabac. Voyez *hachi*. On dit aussi *hachoir*.

Leupèye. Grosse bouffée de fumée. *Sèchi quèquès leupèye* dans *Li diale et l'chesseu*, dans le *Spirou* du 14 octobre 1896.

Los (*Toubac*). Tabac en vrac, non emballé, à débiter au poids.

Loum'rotte. Lumière faible, peu éclairante ; chènevotte.

Loyeure ou *riloyeure*. Lien attachant les feuilles de la manoke ; les jardiniers les rachètent pour fixer les plantes à leur tuteur.

M

Macheu d'toubac. Synonyme de *chiqueu*.

Mahi, *fer l'mahe*. Mélanger, faire un mélange, remuer les feuilles aspergées d'eau salée.

Manifacteur. Manufacture. Voyez 1^{re} partie : *handel* et *fabrique*.

Manotte. *minotte, botte* (Liège). *Marotte* (presque partout). Manoque, poignée, assemblage plus ou moins fort de feuilles de tabac, les feuilles étant liées par la tête au moyen d'une feuille cordée ou d'un lien végétal : *loyeure*.

Marque. Marque à tabac. Voyez 1^{re} partie.

Maryland. Maryland, tabac estimé, produit par le *Nicotiana tabacum* variété *macrophyllum*, provenant d'une contrée du même nom dans l'Amérique du Nord.

Masse, *dimèye écume*. Aggloméré de débris d'écume véritable servant de même que celle-ci à confectionner des pipes, des fume cigares, etc.

Mécanique. Mécanique, guindeau, monte charge spécial des ateliers de tabac. Voyez la description au mot *coide*.

Mêlêye. Mélange de tabacs combinant les arômes de façon à produire un bouquet spécial. *Li mêlêye di mon Borsu esteu li pus r'loumêye di Sainte Margarite*, le mélange fait par Borsu était le plus estimé de tout le quartier de Sainte Marguerite. C'était un mélange de 1/4 Virginie et 3/4 Maryland.

Menin. Menin. Localité belge produisant d'excellent tabac tout aussi apprécié jadis par les Liégeois que maintenant l'Obourg et la Semois. L'abus qu'on a fait de ce nom pour marquer de mauvais tabac et le délaissement qui se fait des tabacs en paquets pour rechercher le tabac à peser, lui ont donné fâcheuse réputation et l'ont fait abandonner par beaucoup de fumeurs.

PHILIPPE :

Aureus-je pierdou m'vèssêye! c'è dammage! Ah! j'el sin.

C'è dè Portorico qu'on fait crêhe à Menin.

Cis' toubac è rqwèrowe po fer dè l'nicotène,

Veyans s'elle è capâbe dè fer s'tierni m'voisène.

Il bourre si pipe, l'allome et fome è visège d'a Tonton.

Th. COLLETTE. *Qui freus-je si mi homme morève*, 1867.
Grandmont-Donders, p. 50.

Mette à paque. Mettre en paquets, emballer. Opération exigeant beaucoup d'adresse et d'activité de la part de l'ouvrier *paqu'ieu*. On mettève les foye di toubac hachève, en tas po s'ravn : les pu souwève prindit l'mateur qui gn'aveu d'trop âx pus mouyève, adon l'paqu'ieu mettève en paque d'ine live. Les paquet si fit ossu di 8 ou 10 â kilog serlon qu'on fève li gros quâtron ou l'quâtron ordinaire. Les feuilles de tabac hachées étaient mises en tas pour les uniformiser : les parties trop sèches empruntant l'excédent d'humidité aux plus humectées, alors l'ouvrier forme des paquets d'une livre. On les faisait aussi de huit ou dix au kilog selon qu'on voulait obtenir le gros quarteron (125 gr.) ou le quarteron ordinaire.

Missouri. Missouri, tabac originaire des bords de ce fleuve; nom d'une marque bien connue déposée par la maison Philipps et d'une autre déposée par la maison Van Zuylen.

Molin. Moulin à broyer la terre à pipe afin de rendre la masse bien homogène.

Molin à l'toubac. Moulin à tabac.

« Le Hoyou fait mouvoir entre Modave et Huy, sur une longueur de 10 kilomètres : 17 moulins à farine, 1 à tan, 6 à huile, 1 à polir le marbre, 1 à tabac ... »

Almanach du département de l'Ourthe pour 1811, Liège, Desoer, page 157.

Molin d'Paris. Moulin. Moulin formé d'abord d'un cône en fonte creux, placé la base en haut et le sommet en bas, la surface interne du cône est couverte de rainures hélicoïdales aboutissant au sommet et présentant des lames en relief. Un cône plein, placé en sens inverse, est mobile autour de son axe d'un mouvement de rotation alternatif et vient ainsi faire appuyer contre les lames en relief du premier cône, d'autres lames hélicoïdales et obliques au plan passant par l'axe du cône et les arêtes. Le tabac, rendu friable, est ainsi serré et desserré dans les rainures du cône fixe et sa poudre s'écoule

par le sommet inférieur du cône fixe percé d'une ouverture convenable; cette poudre est encore tamisée. *A Lige, li molin d'Paris n'siervève qu'à moude li gros dè l'rape.* A Liège, le moulin ne servait qu'à moudre les parties grossières échappées à l'action de la râpe.

Moule. 1° Moule en cuivre ou en acier dont on se sert pour donner la forme aux pipes de terre; 2° petit instrument facilitant la formation des cigarettes; 3° instrument dans lequel on assemble la *poupe* du cigare.

Mouleur. Ouvrier mouleur. 1° Celui qui, dans l'industrie du tabac forme la carotte; 2° celui qui, dans la fabrication des pipes met les *role* au moule.



Neure (F'er). Noircir une pipe. Pour faire une pipe noire, il existe divers procédés tel celui qui consiste à imbiber la pipe blanche d'huile de lin et quelques jours après à la recuire à une flambée d'avoine ce qui la rend bon teint. Voyez *pîpe*.

Nicotène. Nicotine. 1° Terme de fumeur: extrait impur séjournant dans les tuyaux et le fond du fourneau, on dit aussi *sâce* et *jusèye*.

2° Alcaloïde très vénéneux, extrait du tabac, dont le Hainaut eût jadis à connaître les funestes effets. C'est en majeure partie à cet alcaloïde que le tabac doit sa force. Ses proportions augmentent avec l'âge de la plante. Les feuilles détachées le 25 mai en contiennent 0.79 % de feuilles sèches; le 27 août, 2.27 %; le 25 septembre, 4.32 %. Les feuilles minces en contiennent moins: 1 à 3 % que les épaisses 9 à 10 %. Dans le tabac à priser, il y a 2 à 3 % de nicotine, dans le tabac ordinaire, de 2 à 2.5 %; dans le cigare bon marché (5 centimes), 1.5 à 2 %; dans ceux de la Havane de 1.8 à 2.2 %. L'écart varie dans les diverses feuilles de 1.5 à 9 %.

Noret di snoufieu. Mouchoir de poche de couleur rembrunie destiné aux priseurs.

Nicoteu. Partisan de l'herbe à Nicot, tabacomane. *Les founmieu, les snoufieu et les chiqueu, c'è tos nicoteux.* C'est le titre d'une pièce présentée au 9^e concours de 1866 (rapport en 1868, p. 41).

O

Odeûr. Odeur, parfum. Depuis longtemps on parfume les tabacs. Ce résultat s'obtenait en faisant alterner un lit de fleurs (telles que par exemple celles de l'oranger, des rosiers, des violettes, du jasmin, de la tubéreuse, etc.), et un lit de tabac purgé, c'est-à-dire ayant macéré deux ou trois fois et 24 heures chaque fois dans de l'eau.

Pour la civette et le musc (servant à faire le tabac d'Espagne), on triture ces deux substances avec un peu de sucre, puis on mélange dans la main avec du tabac.

Certaines variétés de tabac exhalent une odeur agréable qui leur est propre, tel le tabac à la Violette. Ces exhalaisons atteignent leur maximum d'intensité dans le *Nicotiana suaveolens* et dans le *Nicotiana alba*, plantes ornementales que l'on ne fume pas.

Ouyar (Toubac). (Hainaut : Ghlin). Tabac dégénéré. Il croît plus promptement, mais il est de moindre qualité.

P

Pafter. Fumer mal. Onomatopée rendant le bruit spécial produit par les lèvres du mauvais fumeur, forte aspiration accompagnée de succion. *On-z-oyéve seul'mint pafter li pîpe d'à Gilles et d'à J'han Mathê.* DD. SALM. *I n'y a rin qui passe si pays.* Bulletin 1889, tome XIV, 2^e série, p. 29.

Pafteu, Pafât. Mauvais fumeur, tirant avec bruit de fortes et irrégulières bouffées.

Palantin, Plantin. Espèce de tabac cultivé à Angres, disent les Annales du cercle archéologique de Mons, tome XII, page 469. Quoiqu'il en soit, depuis nombre d'années, ce tabac se cultive à Roisin, à Blaton, dans le Tournaisis et même vers Fleurus où il porte le nom de *Toubac di bierdji*. C'est une variété à feuilles d'un vert tendre. Les amateurs font un mélange de deux feuilles de *palantin* pour dix à douze feuilles de tabac ordinaire afin de lui donner plus de force et plus d'arôme. Les feuilles sèches, d'un beau jaune d'or, sont extraordinairement fortes à fumer seules.

Papi à cigarette. Papier à cigarette, papier destiné à envelopper le tabac nécessaire pour faire une cigarette. Le fumeur creuse le papier en gouttière entre ses deux pouces d'un côté et ses deux majeurs de l'autre, les deux index, dans le canal formé, tassent le tabac et l'égalisent en cylindre, puis une torsion avec pression, un tour de papier sur lui-même et le collage obtenu en l'humectant d'un peu de salive et voilà la cigarette faite. Ce papier doit être fin, blanc et de cellulose à peu près pure de façon à brûler en donnant le moins de résidu possible. Citons les papiers Job (¹), Lacroix ou L a † ; riz La † ; la † au goudron, sans nom (d'Abadie); maïs, persan, etc.; un autre, le *véloptime* avait jadis comme enveloppe un moule formé, comme le sont nos volets mécaniques ou les stores indous de petites planchettes juxtaposées et collées sur une toile. Tous ces cahiers se vendent dix centimes.

Paqu'teu. Ouvrier qui met le tabac en paquet.

Pàrtèye. Partie, lot. *Divins n'pàrtèye, i gn'a plusieurs couleur di fouye : dè neures ou maduro*, etc.

Passer. Culotter. *Passer n'pipe, on pôrt cigàre.* Culotter

(¹) On sait que ce nom qui lui a été donné par le public n'est pas du tout l'inscription. Là où l'on a cru lire Job, se trouvent en réalité les deux initiales J B du fabricant J. Bardou, séparées par un ornement <> que l'on a pris pour un O.

une pipe, un fume cigare. Opération présentant de grandes difficultés pour être menée à bonne fin, aussi ce travail a-t-il toujours été considéré comme une œuvre d'art. D'aucuns mêmes en faisaient métier. A Liège, celui qui voulait garnir son ratelier de pipes savamment culottées, s'adressait le plus souvent à l'un ou l'autre hospitalisé de la vieillesse, on lui donnait cinq paquets de tabac à 10 centimes le paquet pour une pipe, plus un petit pourboire quand il vous rapportait la pipe bien culottée.

A Verviers, chez certains marchands, on donnait cinq pipes neuves pour une culottée. (*Coutumes et silhouettes de Verviers ancien*, dans le Bulletin des Soirées populaires, 24^e année 1894.) Pour bien effectuer ce travail ingrat, il n'est truc que l'on n'invente afin de hâter la coloration : ainsi on fait correspondre le tuyau avec la cheminée et l'on bourre la pipe, grâce au tirage, elle se culotte; on entoure la tête de la pipe, d'une chemise de paille fine, de peau, d'étoffe, etc., on place la pipe dans un pain et l'on fait cuir celui-ci au four; on entoure la pipe de feuilles de poireaux; on recuit la pipe à une flambée de seigle ou de balle d'avoine; on enduit la pipe d'huile de lin, on y fume deux jours après, elle deviendra bientôt brune; on met la pipe, entourée au préalable d'un linge dans du sable que l'on fait chauffer doucement dans une forme à pain placée sur le tuyau du poêle.

Mais le vrai « passeur de pipe » dédaigne tous ces artifices, bien plus pour le vrai talent, ce n'est qu'un jeu de limiter les teintes. Le fumeur ordinaire, pour ne culotter que la partie inférieure du fourneau et bien arrêter la marque, mettra dans le fourneau un petit disque percé de trous qui arrivera presque au fond de la pipe : *rond divins n'pîpe*. On dit également *percer. Ine pipe bin percèye*.

Patte de glène. (Hainaut : Blaton); *patte di pouye* (Borinage). Pipe en terre dont le fourneau est relié au tuyau par un ornement en forme de patte de poule.

Pègnon d'pîpe (Lobet). Tuyau d'pipe, tige creuse de corne, de bois, d'os, d'aileron d'oie, etc., etc., qui sert à tenir la pipe en bouche.

Pènêye. Prise, pincée de tabac prise entre les doigts et humée. Ce tabac à priser porte le nom de *sinouff*. Dans le Hainaut proprement dit, on se sert du mot *pinchée*; dans le Nord de cette province et dans le Sud du Brabant, on dit une *pennée*.

« A Nivelles, on parle encore des *pennées* du père Leveau, » cet huissier harpagon qui est mort en 1895, en laissant plus » de 400,000 francs. Il demandait une *pennée* à tous les pri- » seurs, assez nombreux dans le temple de Thémis. Il plon- » geait largement ses doigts dans les tabatières, en retirait » des prises énormes, s'en passait une faible partie dans le nez » et glissait le reste dans la poche de son gilet, histoire de » s'approvisionner à bon marché de la poudre de Jean Nicot. » Le *National liégeois* du 13 mars 1895, 3^e page, 1^{re} colonne. Cette façon d'absorber le tabac tend de plus en plus à disparaître. Diverses sont encore les opinions au sujet de la prise, l'explication de ces divergences est dans la différence entre l'usage et l'abus. C'est ainsi que : priser ouvre l'esprit, dit-on dans le Hainaut. Une bonne prise dégage la tête et les yeux, répète-t-on à Liège. Pour détourner les enfants de cette habitude, on dit à ceux qui veulent priser qu'ils auront un nez comme telle personne ayant trop prisé (on cite naïvement une personne dont l'appendice nasal constitue un phénomène), un nez *comme une petote*, dit-on dans le Hainaut, *comme ine cromptire, comme on sabot, comme on pid di stouve*, dit-on à Liège. Quelques maîtres d'école luxembourgeois mettent du tabac à priser sur les blessures des enfants pour les guérir. Voyez *boîte à l'sinouf* et *sinouf*.

Pènn'ter. Priser.

Pènn'tège. Action de priser. Réunion de priseurs.

Pènn'teu. Priseur.

Pèquet d'kawti. (Lobet). Prise de tabac qu'on se présente réciproquement le matin quand on est à jeun.

Pèser. Peser. *Dè l'toubac à pèser*, tabac en vrac, on disait jadis : *dè l'toubac los*.

Pèter l'cigare. *li cigarette*. Expression de même ordre d'idée que : *mette si queue à caroché*). Se payer le luxe d'un cigare, se donner le genre d'une cigarette. Peut être dans cette acception du mot *pèter* y a-t-il aussi un peu de son autre sens : griller comme dans : *pèter des cromptire, dè laton, etc.*

“ Fallève les vèye turtos

„ Avou l'calotte di sôye, foulâr et court sârro,

„ Fomî leu pîpe d'ine cense ou pèter l'cigarette. »

Jus d'la Mouse, par Ernest BRASSINE. *Bulletin*, 2^e sér., t. XXIII, 1895.

Picège. Pincement. *A l'toubac, on n'lei qui dix foye, si fât-i fer l'picège des autes et dès boton à fleur*. Au plant de tabac, on ne laisse subsister que dix feuilles et l'on doit faire le pincement des autres et des bourgeons floraux.

Blaton : *jettouner*; Bohan : *tchâtrer*; Fleurus : *amette*; Hour : *scopurner*.

Les vigneron liégeois pour : ébourgeonner (la vigne), se servaient jadis du mot *bouh'ner*. Ce mot s'appliquait-il aux autres plantes ?

Pîpe. Pipe. (Ce mot a primitivement signifié chalumeau, puis tuyau). Elle se compose d'un tuyau d'aspiration aboutissant à un réservoir : godet ou fourneau dans lequel on met le tabac. Au XVIII^e siècle, on éprouvait encore le besoin de préciser : pipe à prendre du tabac. *Li tiesse d'ine pîpe*, la tête, le godet ou le fourneau d'une pipe. *Li quowe*, la queue se dit au plus souvent du tuyau d'une pipe, d'une pièce, faisant corps

avec le fourneau; *li touwai*, le tuyau en général, mais caractérise plus fréquemment les tubes détachables quoique cependant dans toute la vallée de la Vesdre depuis Liège jusqu'à Verviers ce mot par métonymie soit devenu synonyme de *pîpe*: *esprinde si touwai*, allumer sa pipe.

Li chapai ou *l' covièke*, le couvercle. *Li talon*, *li boton d'ine pîpe*, le talon d'une pipe. *Sâce d'ine pîpe*, *nicotène*, *jusèye*, résidu qui s'amasse au foyer de la pipe, nicotine (terme de fumeur), culot de la pipe. *Stoper* ou *stàmper 'ne pîpe*, bourrer une pipe. Au point de vue de la forme, les pipes se subdivisent en deux catégories :

1° Les *dreutès pîpe*, les pipes droites, c'est-à-dire celles dont le tuyau droit fait exactement ou approximativement un angle droit avec le fourneau.

2° Les *tournantès pîpe* ou pipes recourbées dont le tuyau s'infléchit en arc ou même en S.

On les classe parfois aussi sous deux divisions : la première comprenant les pipes communes ou pipes de terre; l'autre, les pipes de luxe en écume, en racine, en métal, en porcelaine, etc.

Les pipes peuvent être d'une pièce ou composées d'un fourneau : *tiesse di pîpe* auquel s'adapte un tuyau : *touwai*.

Les pipes de porcelaine : *pîpe di porsulaine*, *pîpe allemande*, gênantes, s'échauffant fort, ne se culottant pas et nécessitant de nombreux raccords tendent à disparaître du pays de Liège, elles sont encore en vogue vers les frontières germaniques par exemple dans le Luxembourg où on les appelle des *houssard* (hussard) sans doute à cause des peintures de généraux d'armée qui ornent souvent ces têtes de pipe.

Les grandes pipes en verre d'une pièce : *pîpe di veule* faites à l'imitation de ces pipes en porcelaine ne sont point commerciales, elles sont dues au caprice de quelque ouvrier verrier du pays de Liège ou du Hainaut. L'exposition de l'art ancien au pays de Liège, en 1880, nous en a montré une de fabrication

liégeoise du XVIII^e siècle, dont les ornements étaient travaillés à la pincette (collection Baar).

Dans les parties forestières de nos provinces, on a de tout temps fait des pipes en bois, ainsi sur le Marché, à Namur, des paysans venaient vendre des pipes en racines de buis curieusement travaillées. La *pîpe di chesseu*, pipe de chasseur; est une pipe de ce genre, en bois, à tuyau incurvé; il en est de même de la *pîpe di scrieu*, pipe de bureau dont le fond du fourneau forme une assise plate qui empêche la pipe de culbuter sur la table ou le pupitre.

On a donné maintes formes aux pipes sous prétexte de les perfectionner, de les rendre plus hygiéniques; on en a fait à bouton de fond se dévissant pour laisser vider la nicotine, à tuyau à courant rétrograde traversé en outre par une brosse à biberon qui se charge des impuretés et qu'on renouvelle de temps à autre, etc., etc. L'un des modèles les plus originaux présentés en ces derniers temps (1895) est la pipe qui se fume à l'envers. Elle est munie au bas du fourneau (que l'on recouvre aussitôt bourré d'un couvercle métallique non percé de trous) d'une petite grille. Le tabac s'allume par la grille et la fumée sort par une petite cheminée pratiquée dans l'épaisseur même de la paroi.

Il n'est sorte de produit qu'on ne se soit ingénié à faire servir à la fabrication des pipes, ainsi par exemple : en papier comprimé, en paille, en pomme de terre légère et bonne à fumer, (tous ces nouveaux modèles aux étalages de la maison Beckers, place du Théâtre) cependant les vrais fumeurs, les purs, s'en tiennent toujours à l'humble pipe de terre. Mais aussi que de subdivisions ne comporte-t-elle pas; c'est vraiment le cas de dire : il y en a pour tous les goûts.

A Liège, on distingue les pipes à court tuyau (*coutès pipe* ou *pîpe d'ine cens*) qui se composent de *blanques* et de *neures*, ce que les mineurs du Hainaut appellent une *boraine*. Ecour-tées de la moitié du tuyau, elles deviennent un *bout d'pîpe*,

on *kayet* ou *cayet*, on *strouk*, on *broule gueuye*, on *jockey* (parce qu'elle chevauche la bouche) et dans le Hainaut : *burton* dans le Borinage et *brûle gueule* ou *touret* dans le Tournaisis, c'est-à-dire un brûle gueule.

La *pîpe* ou *tiesse di crameu* est une pipe en terre de poterie vernissée dont la teinte imite plus ou moins l'écume calcinée,

A Verviers, on donne le nom de *cou d'paie* (cul de poule) aux pipes à petit fourneau. Celles qui, tout au contraire, ont un fourneau démesuré portent, à Liège, le nom de *gourmande*.

Quelques pipes de terre ont sur le fourneau une sorte de dessin en dents de scie, on les nomme *grand père* à Houdeng (Hainaut); d'autres à tuyau aplati portent dans toute la Wallonie le nom de *plate buse*.

Li trompette est une pipe en terre dont le tuyau fait la boucle comme un cornet de poste.

Les pipes à long tuyau (*longuès pîpe* à 2 $\frac{1}{2}$ cens et à 5 cens) sont surtout originaires de Nimy (*pîpe di Mons*, à Liège; *pupe de Nimy* Hainaut) ou de Gouda (*pîpe di Hollande, hollandaise*).

A Bastogne et dans les environs, on vend au prix de 10 centimes des pipes qui se culottent excessivement bien et sont connues sous le nom de *prussienne*. Elles sont également très recherchées à Bohan et autres villages sur la Semois, l'importation en est due là bas à un nommé Remy qui s'en fournit à Sarrebruck.

A Blaton et dans le Tournaisis, on fume surtout les pipes françaises d'Onaing (fabricant : Scouflaire), on y distingue les pipes en terre rouge ou blanche, courtes sans talon et avec talon, la demi longue, la longue avec talon et celle qui porte en prolongement du tuyau sur le fourneau un ornement ayant la forme d'une patte de poule d'où leur nom : *patte de glène* dans le Tournaisis, *patte de pouye* dans le Borinage. On y fume aussi une pipe d'origine hollandaise : *hollandaise* sans marque, assez analogue de forme et de teinte à notre petite pipe noire, mais extérieurement recouverte d'émail.

A Fleurus, on fume la pipe *di Nimy* (fabricant : Scouflaire), *di Mons*, *d'Andenne* et *di Lyon*.

Familièrement, on désigne la pipe sous des appellations féminines : *Fifine* (en France et en Belgique, on dit de même Joséphine); *Pélagie*, ou sous des dénominations plaisantes, telles que : *ine sucette*, *ine tette*, *on bûbron* à Liège, et dans le Hainaut : *sucette*, *pipette*.

La fréquence de nos relations avec la France a fait couramment employer chez nous certains termes d'argot comme : bouffarde, flambarde, calumet. Longtemps la Batte a vu prôner *li pîpe di Marseille*, pipe de couleur rouge brique, courte et poreuse, et les *algérienne* à tuyau orné de velours et de clinquant; les pipes Gambier de Paris jouissent toujours d'une réputation méritée.

Certaines pipes de Monsieur Trees à la Bonne Femme et de Monsieur Wingender à Chokier sont également tenues en grande estime. Tous les fabricants de pipes en terre produisent une qualité supérieure plus fine de grain, partant plus poreuse et meilleure à fumer, à laquelle ils donnent le nom de crème, *crème Trees*. On recherche encore beaucoup les têtes de Jacob (*tiesse di Jâcob*) à figure et barbe de patriarche, les zouaves (*zouave*), les têtes de mort (*tiesse di moirt*) et les têtes de nègre (*tiesse di nègue*), les paniers (*banstai*) à fourneau extérieurement ornés de dessins en treillis et les lanternes

Tous ces sujets sont de même fort usités en France.

On fait aussi des pipes en terre semi émaillées à émail polychromé dessinant un perlé, une grecque, des arabesques ou d'autres ornements, des têtes humaines, des animaux ou sur le tuyau, le nom du propriétaire de sorte que la partie non couverte d'émail se culotte en brun et fait d'autant mieux ressortir les couleurs.

Voici comment se fait une pipe en terre dans les ateliers de la Bonne-Femme à Liège et dans ceux de Chokier : On emploie la terre de pipe d'Andenne, dont les diverses qualités sont

choisies et mélangées d'après la quantité plus ou moins grande de sable qu'elles contiennent. La terre trop grasse ne pourrait pas faire de bonnes pipes, parce que dans ce cas, elles se fendent lorsqu'on les fait sécher à l'air, à plus forte raison quand on les met au four. C'est cette terre qu'on trouve dans une première salle au rez-de-chaussée. Un ouvrier la place dans *li bache à pîpe* ou bac à humecter, puis dans *li molin* ou moulin (espèce de cuve garnie de couteaux) pour rendre la masse bien homogène, on y ajoute également les débris de cette même terre provenant du moulage des pipes.

Jadis l'ouvrier dit *rôleu* devait battre lui même sa terre sur un établi ou *tâve* avec un *fier à batte* ou étampe, barre de fer spatulée à un bout. On arrange la terre en agglomérés ou mottes : *qwaré boquet d'terre*. Pour les pipes blanches, on prend cette terre telle quelle, mais pour les jaunes et pour les noires, il faut faire un certain mélange ou alliage : *fé ine alliage*.

Dans la deuxième salle, à l'étage, le rouleur ou *rôleu* emprunte à la motte de quoi rouler une espèce de magdaléon ou rouleau : *fer n'role* que l'on place l'un à côté de l'autre en paquet de douze. On compte par grosse, c'est-à-dire douze douzaines. La *role* se fait avec la *planchette à rôler*, *so l'banc*, sur le banc. Cette planchette possède la forme et les dimensions d'une coticule ou pierre à rasoir sauf que son épaisseur va d'un côté en s'atténuant pour former la tête de la *role* destinée à constituer le fourneau de la pipe. On met sécher les *role* sur des rayons en planches, puis, pour empêcher un séchage trop brusque, on les porte à la cave, on les tourne sur l'autre face, ensuite on les enlève de la cave, on les plonge dans une cuve pleine d'eau pour leur donner du corps (*trimper ès l'tenne à l'aiwe po les rinde pu foite*), alors on les laisse égoutter. Le mouleur : *mouleu*, assis sur un escabeau, a devant lui, fixé à son banc *li presseu* : étau ou presse à serrer le moule, et sur ce banc, un pot contenant de l'huile grasse dans laquelle

plonge un chiffon. Sur la cuisse gauche, près du genou, il place une *ginolire* : genouillère en cuir préservant la jambe lorsqu'on y appuie un côté du *batta* du *presseu*.

Avec le *fier à forer* (espèce d'aiguille à tricoter muni d'un petit manche en bois) bien huilé à la loque grasse du banc, on perce le rouleau qu'on tient dans la main gauche et l'on place li *role* dans le moule de cuivre ou d'acier qui varie selon les formes que l'on veut obtenir : lanterne, grappe, tête, tonneau, panier (*banstai*) ou sans ornement, c'est-à-dire lisse ou simple : *unèye*; on ferme (*r'clape*) les deux coquilles du moule, on fixe au moyen d'une cheville de fer : *brocque*, puis on place cet ensemble dans le *presseu*. Dans la tête du moule, le mouleur enfonce en tournant le refouloir ou étampon (*stop* à Liège, *stoppeu* à Chokier) muni d'une partie conique en cuivre jusqu'à ce qu'il rencontre l'extrémité du fer à forer, on extrait l'ébauche du moule et l'on retranche de la queue l'excédent que l'on jette dans le bac aux déchets (ils sont, ainsi que nous l'avons vu, reportés dans la première salle et de nouveau mélangés à la terre d'Andenne.) On lisse la queue et l'on aplanit : *rabatte* les arêtes avec la *schinque* (de l'allemand : schinkel m. s.) C'est une poignée de bois dans laquelle se trouve encastrée une lame de couteau et dont l'une des extrémités sert de manche à la tige à lisser les queues : *fier à lisser*. Alors on met les pipes, huilées et possédant toujours les bavures du dessus du fourneau, telles en un mot qu'elles sortent de la presse, sur li *planche di mouleu*, espèce de caisse d'environ 0 m. 50 de large sur 1 mètre de long avec un rebord de 7 centimètres de haut. Un bon mouleur fait 1,800 pipes par jour, c'est lui qui paie le rouleur. L'ouvrage à Chokier est alors transporté hors de la fabrique dans la commune où il est continué par des femmes et des enfants. Ces femmes, appelées *trumeuse* à Chokier et *trameuse* ⁽¹⁾ à Liège *trument* ou *trament*

(1) Le français possède le terme tramasseuse, même signification (Voyez Boiste et Boissière. Dictionnaires).

c'est-à-dire enlèvent *li schouppe*, la bavure ou excédent à la partie supérieure du godet et les *bâbe* ou barbes de la queue, elles aplanissent la ligne de jonction des deux coquilles du moule : *rabatte li costeur*, elles arrondissent avec un bouton sphérique le fond interne du fourneau, puis passent un fer dans le tuyau. C'est la fabrique qui leur fournit ces fers, analogues à des fers à tricoter, ils empêchent la queue de pipe de se déformer et servent de contrôle en ce sens que les ouvrières doivent rapporter à la fabrique autant de pipes qu'on leur a donné d'aiguilles. On met les pipes sur une planche et on les rapporte à la fabrique pour sécher.

En hiver, c'est dans *li souwerèye* ou *sèchoir* : sèchoir où l'on fait du feu ; en été, c'est à la porte que se fait la dessiccation. Alors les polisseuses : *poliheuse*, polissent à la pierre d'agate (espèce de compas dont les extrémités sont constituées par des cônes allongés d'agate) en apportant plus de soin au polissage des pipes de choix ou *fène* qu'à celui des ordinaires : *commeune* ou *unyèe*, alors elles tirent le fer du tuyau. On les range : *èballe* ensuite dans des caisses ; puis pour les enfourner : *mette ès fôr*, on place au-dessus du gros papier d'emballage : *dè gris papî* qu'on recouvre d'argile : *gièle*. Les pipes que l'on destine à la teinte en noir : *neurès pipe* sont entassées dans un pot de fer, on le met au four, on les députe (*dèballe*) blanches, puis on les rempote : *rèballe* avec de la sciure de bois pour les noircir. Ces caisses et ces pots se transportent au four au moyen d'une espèce de civière dénommée *li dresse*. L'ensemble des fours est une construction isolée en maçonnerie. Les fours se superposent au-dessus du foyer et correspondent par des ouvertures rondes faites dans la sole. Dans le four n° 1, on cuit les pipes blanches on y met 4 rangées de dix caisses de haut. Dans le 2^e four, on cuit les pipes noires. Dans le temps, il y avait des fours spéciaux pour chacune de ces couleurs. Dans le 3^e four se fait la première cuisson des noires et pour faire arriver le pot à cette hauteur, on les hisse dans une cage en fer au moyen d'un

treuil : on *z'èmonte* les *pot à neures divins n'gaïoule avou n'mécanique*. On chauffe, en tisonnant : *toquant*, 5 heures au feu de houille et 7 heures au feu de menus bois : *moussâde*. On enlève les pipes du four : *disfornèye*, on les porte au magasin avec la *dresse*, et là deux hommes et une femme vident le pot ou le bac.

Pour expédier les pipes, les *emballeuse* les mettent dans des caisses en superposant trois rangées de pipes, puis une de paille et ainsi de suite.

Dans certains cafés à proximité en deçà des frontières allemande et hollandaise (Liège, Limbourg, Luxembourg), mais à l'instar de ce qui se pratique au delà, des pipes blanches sont au mur à la disposition de tout qui entre et veut fumer. La plus petite goutte donne droit à la pipe de tabac. Au bout de quelque temps, certains cabaretiers économes rajeunissent les pipes, les font blanchir en les repassant au feu.

Dans les Ardennes belges, on dépose de vieilles pipes dans les champs de pommes de terre et l'on croit que leur présence éloigne les sangliers. A. Harou.

Dans toute la partie wallonne du pays, on aveugle les oiseaux chanteurs : pinsons, linots, etc., avec une queue de pipe fortement chauffée. A Liège, lorsque pour un motif quelconque, une femme du peuple cesse de nourrir son enfant et se trouve incommodée par son lait, c'est avec une pipe qu'elle tire celui-ci.

On place de vieilles pipes culottées ou des bouts de cigares dans les vêtements pour en éloigner les mites, c'est dans ce même but qu'on projette la fumée dans une garde robe qu'on s'empresse aussitôt de refermer.

Les enfants achètent des pipes en terre pour faire les bulles de savon.

A Sainte-Marguerite, au local de Fontainebleau, on avait, lors de la fête paroissiale, organisé entr'autres jeux populaires celui de l'œuf placé sur le fourneau d'une pipe de Mons. Il

s'agissait avec cet attirail en bouche d'arriver bon premier au but de la course et ce, sans rien de cassé.

Tête de pipe : *tiesse di pîpe* se dit en France d'un individu laid; en Belgique, ce terme comporte en plus de cette idée de laideur, celle d'avilissement : grotesque, cafard ou abruti. On dit figurément d'une personne fumant beaucoup qu'elle mourra la pipe en bouche. Il aime plus sa pipe que sa femme, dit le Français, *il aîme mîx s'pîpe qui s'crapaute*, reuchérit le Liégeois. *Li pîpe, c'est s'bon Diu*, augmentatif wallon de la locution française : la pipe, c'est sa vie. La pipe, au dire des fumeurs, dissipe le chagrin.

Casser sa pipe, *casser s'pîpe* a toujours été considéré comme néfaste, aussi est-il devenu rapidement synonyme de mourir, d'où l'équivoque et la phrase bien connues : « *A-ti dè l'chance, Mathy ! il a cassé s'pîpe ! — Kimint don, è-st-i moirt ? — Nenni, c'è-st-â tir so l'fôre : il a cassé s'pîpe hir et z'a-ti co cassé s'pîpe houye !*

Nom di n'pîpe, nom d'une pipe, jurera-t-on en Belgique par euphémisme.

A. Hock. Œuvres III, p. 223, a traduit notre comparaison wallonne en français : *fin comme inc quowe di pîpe*, fin comme une queue de pipe.

Enn' avu po n'pîpe est une locution très employée dans le sens de en avoir pour longtemps :

I g'na Poron qui tin voste homme, ènne ont sûr po 'ne pîpe !

H. SIMON : *Brique et moirti*. I acte, fin de la scène VIII.

Il arrive assez fréquemment aux fumeurs de recouvrir le fourneau de leur pipe allumée d'un lambeau d'étoffe : casquette, pan de jaquette ou de veston, puis de souffler avec la bouche hermétiquement appliquée au-dessus de façon à projeter la fumée en un long jet sortant par le tuyau. D'habitude, ce sont les gamins qui opèrent cette manœuvre avec des pipes en terre : *fer l'vapeur*.

A Lîge, qwand ine pîpe divin trop foite, on l'ricu d'vins dè lessai. A Liège, quand une pipe devient trop forte (mauvaise à fumer), on la met recuire dans du lait (pour l'adoucir.) Les fumeurs bourrent leur pipe godet en bas pour ne pas érailler l'écume avec certains fragments durs de tabacs ou avec leurs ongles. *Foumi s'prumire pîpe, strimer s'prumire pîpe* signifie faire un premier essai, faire ses premiers pas dans une affaire ou une profession, débiter.

Poquoi les pîpe d'ine cense sont elles meyeuse po tot?

Pasqui qwand' l'toumet, on n'a d'ceure di les leï là.

Pîper. Fumer. Blaton : *Pipier*, populaire.

Pîpette. Un des termes du trio cité par J. Defrecheux dans ses *Enfantines* : *pipette, canette, vessette*. Jusqu'ici on n'a pu donner aucune explication satisfaisante au sujet de ces mots, par contre la transformation de leur terminal *ette* en *ou* ne s'explique que trop aisément.

Pîpèye. Pipe bourrée de tabac en sorte qu'il déborde du fourneau. Les fumeurs adroits disposent le couronnement de façon à ce qu'une légère inclinaison suffise pour allumer la pipe. *Quèle belle pîpèye qui v's avez fait.*

Pipier. Fabricant de pipes. On écrivait aussi *pippier*. Namur : *pûpi*.

Pipier. (Blaton). Terme trivial équivalant au terme ordinaire : *allumer ess' pipe*.

Pipiô. (Blaton). Fumeur. (Terme trivial.)

Pîpteu. Ouvrier en pipe. Ce nom employé à Chokier me semble contenir une arrière pensée de dénigrement.

Pirre d'agate. Agate, pierre servant à polir les pipes de terre.

Pirre di feu. Pierre à fusil, silex. Faisait jadis l'objet d'un trafic important. Le plus beau était tiré du Hockay près

Malmedy, blanchâtre et d'un tissu très fin. A Beaufays, à Clermont près Henri-Chapelle, à Herve, à Visé et en Hesbaye, on en tire un noir grossier très répandu, propre à tirer du feu.

THOMASSIN : *Mémoire statistique*.

On dit aussi : *pire di fisik*, *pire di flin* ou *flin*, *batte feu*, *mac feu*; — Braine l'Alleud : *Boulia*; — Nivelles : *Bouquia*; Namur : *cabouyau*; — Hainaut : *Bouca*; Jodoigne : *pire tape fêt*.

Pirre di sam. Ecume de mer, littéral. : pierre d'écume. Ce mot est tombé en désuétude à Liège.

Planchette à rôler. Planchette, amincie à l'un des bouts, dont le rouleur se sert pour ébaucher la pipe. Voyez *pîpe*.

Plaquette. Petite plaque. Tabac à chiquer auquel on a donné la forme plate, rectangle d'environ 7 centimètres de long sur 5 de large et 5 millimètres d'épaisseur, cavendish. *Chique di naiveu à 10 cens li plaquette*, chique de batelier ou de matelot à 20 centimes la plaque.

Plate buse. Espèce de pipe en terre caractérisée par son tuyau plat.

Poliheuse. Polisseuse. Voyez *Pîpe*.

Pope. Première enveloppe du cigare, contenant les débris du centre. Voyez *cigâre*.

Pôrte-cigâre. Porte cigare. Ce mot signifie :

1^o Le fume cigare, tube creux, muni d'un bout, dans lequel on insère le cigare pour que celui-ci ne soit pas directement en contact avec les lèvres. On le fait des mêmes matières que les pipes, on le culotte de même.

2^o Figurine ou groupe en faïence, en porcelaine, en métal, etc., dont une partie est percée de trous pour y insérer des cigares. J'ai vu un de ces groupes en porcelaine grossière, sans marque, de l'époque de Louis Philippe, assez mal polychromé, représentant un cheval broutant de l'herbe avec près

de lui un seau renversé, et derrière un débris de tour. A la partie supérieure interne de cette ruine se trouve un disque percé de 10 trous dans chacun desquels on plaçait un cigare.

3° Petite caisse hexagonale en palissandre dont chaque pan peut pivoter sur lui-même. Un tour donné au bouton qui domine le système et les côtés montrent leur face interne supportant chacune sur de petits anneaux dorés 3 ou 4 cigares, un second tour en sens inverse et tout rentre dans l'état primitif. Souvent aussi la révolution, en s'opérant, active une boîte à musique dissimulée dans le milieu ou le fond de la caisse.

4° Petite armoire à une porte que l'on fixe au mur et dans laquelle on renferme des cigares.

Pot à l'toubac. Pot à tabac. Les premiers arrivés dans notre pays sont originaires de Delft et se retrouvent encore fréquemment dans les magasins de tabac. Ils sont en forme de cylindre tronqué surmonté d'un couvercle de cuivre, aux côtés comme *oreilles de prise* des masques de satire ou de tête de lion, avec inscriptions et ornements peints en bleu ou en polychrome. D'autres pots sont ventrus en forme des potiches et portent la représentation de l'aigle impérial allemand. Ces deux formes sont de style hollandais époque de Louis XIV, mais, chose curieuse, les inscriptions sont en français. Ils contenaient d'habitude des tabacs à priser. Dans les magasins modernes, les tabacs de vente courante sont d'ordinaire contenus dans des tonnelets de bois ou de zinc peints en rouge et cerclés de noir ou de doré. Les pots actuels destinés aux particuliers sont souvent en grès et à sujets : tonnelet, maison, boule dogue dont la tête s'enlève, nègre, silène ou faune couronné de pampres et de grappes de raisin, moine ou paysan ventru (d'où l'expression : pot à tabac pour désigner un poussah). C'est dans ces sortes de pots qu'on place une pomme de terre avec ou sans pelure pour maintenir dans le tabac un degré suffisant d'humidité. Il n'y a guère, dans les cafés du Centre de la ville, un Italien colportait de prétendues

terres-cuites (plâtres teintés), servant de pots à tabacs, dont le couvercle représentant une danseuse constituait un sujet libre lorsqu'on l'enlevait. Il existe aussi nombre de ces pots en terre de pipe coloriés au naturel, à sujets grivois. La foire nous fournit de pots et de tonnelets en stuc teinté et marbré.

Pot d'fier. Pot de fer, en forme de creuset, dans lequel on cuit les pipes de terre noires.

Poupier, ière. Ouvrier cigarier, ouvrière cigarière. Celui, celle qui fait l'ébauche du cigare. *Li poupier fait l'pope et l'cigari fait l'coviette.*

Presse. Presse à bras dont on se sert pour comprimer les roles. Le suc qui découle du tabac comprimé porte aussi le nom de *jus* ou *presse*, orthographié *praisse* ? dans la discussion de la loi sur les tabacs.

Presseu. 1. Ouvrier qui travaille à la presse à tabac ; 2. Etaux dans lequel le mouleur de pipe de terre serre le moule.

Prindeu di snouf. Priseur, preneur de tabac à priser,

Prisse. Hainaut. Tabac à priser. Voyez *Pènèye*.

Q

Qwâré (Esse). Être frappé d'une amende, être puni. Expression employée par les ouvriers dans divers métiers. Grand-gagnage traduit par : confisquer, ce qui est véritablement son sens en ancien liégeois.

Qwâtron. Quarteron. Division la plus fréquente du tabac mis en paquet. Il y en avait de 8 au kilog : *li gros qwâtron* (125 grammes) et de 10 : *li p'tit qwâtron* 100 gr. Voyez *paque (mètte ès.)*

Quowe. Queue. 1° Tuyau de pipe en terre. 2° Nom donné au tabac fait avec la queue de la feuille de tabac, donc tabac de mauvaise qualité.



Rainfoiti, renfouetti. Hainaut. Chargé de vase, de terre d'alluvion. Les terres *renfouettées* par les inondations des cours d'eau sont les plus favorables à la culture du tabac.

Râme. Rame ou cadre sur lequel on faisait sécher les cigares.

Râpe. Râpe. Il en existait de deux sortes pour le tabac. 1° Râpe industrielle. C'était une armoire de forme carrée dans laquelle s'inscrivait une roue en bois plein. A la partie supérieure interne de la caisse et sur la roue, on fixait des plaques de fer poinçonnées de façon à former râpe. On imprimait un mouvement de rotation au cylindre et l'on introduisait le tabac par au dessus. Le tabac râpé était alors tamisé et le *gros*, resté sur le tamis, passait au moulin de Paris. 2° *Li p'tite rape, rape à l'sinouf*, râpe à tabac; grivoise. Petite râpe portative plate, souvent ornementée d'acajou et d'ivoire, au moyen de laquelle l'amateur pouvait, à l'aide de la *carotte*, se procurer instantanément du tabac en poudre. La grivoise était en plus munie d'un tiroir à recueillir la poudre.

Rasper. Râper. *Rasper dè l'sinouf*, grivoiser. Il y a environ un demi siècle, cette occupation constituait un passe temps de société.

Rati. Râtelier. Pièce de bois sculpté qui s'accroche au mur et dans laquelle sont forés de nombreux trous où l'on insère les queues des pipes, les fourneaux de celles-ci étant retenues par le support qui leur sert d'appui. On dit aussi *ristlire*. Luxembourg : *rusli*.

R'chusi les foye. Trier les feuilles de tabac, faire une sélection, les plus larges servant de robes aux cigares. Voyez : *toubacq*.

Réchâ. Cracheur (pris en mauvaise part).

Rècheu. 1. Cracheur. 2. Crachoir, bac ou têt d'argile, de faïence, etc., contenant de la cendrée, du sable, de l'eau, etc., dans lequel on crache pour ne pas salir le parquet.

Rèchi. Cracher, expectorer.

Rèchi tot blanc, cracher tout blanc, c'est-à-dire cracher à peine et difficilement, indice que le gosier est altéré.

Rèchi dès d'mèye franc, expumer de petits crachats blancs et ronds, état de l'ivrogne au lendemain.... de la veille.

Rèchi à hitte d'aguesse, lancer un jet de salive entre ses dents, par un mouvement saccadé et propulseur de la langue, de manière à ce que le crachat fasse la queue. Cette façon de cracher est spécialement en vogue dans la plus basse classe.

Ine boque gârnèye di xhardés dint
D'wisse qui rêchive à hitte d'aguesse,
Comme les pèq'teux.

Henri WITMEUR : *Lî crâs pèquet*.

Mais le suprême chic, le triomphe du maître des élégances *di Jus d'lâ*, chic qu'il partage du reste avec les beaux messieurs à rouflaquettes parisiens, consiste à lancer un tout fin crachat accompagné du bruit sec de la langue :

Sitârit l'fin rêchon....

Li nûte di Noyé, par Ern. BRASSINE : *Bulletin*, 2^e série, 1895.

Li chique ès fond dè l'boque.

Sprichant fèn'mint l'rèchon

On vraie type di Jus d'là,

débité par FAUCONNIER J.

Rèchi ou *tapé dès placârd*, exagération de ptyalisme, formant de grandes plaques sur le plancher, habitude de mauvais fumeur, on dit souvent de lui *qui s'rèche tot moirt*, *qui rêche si poumon* (par allusion aux phtisiques), *qui s'rèche tot èvoye*.

Braine l'Alleud : *Sètchi s'pwètrin 'à rachi*.

Mons : *rakier*, cracher avec effort et bruyamment.

Rèchi d'sus et prii l'bon Diu qui geale, dit-on par plaisanterie à celui qui contemple piteusement les débris d'un objet cassé.

Rèchon. Salive, crachat. Cet excrétion a, depuis les temps les plus reculés, joué un grand rôle médical dans le peuple surtout pour la guérison des affections cutanées : boutons, dartres, plaies, brûlures, etc. *D'mesfiz v' dè rèchon d'chiqueu, i donne li venin*. Gardez-vous de la salive d'un chiqueur, c'est un poison.

Rifoumi. Fumer de nouveau.

Rimède po les nèyf. Remède pour les noyés. Lavement de décoction ou de fumée de tabac, jadis préconisé pour faire revenir les noyés à la vie. Les nombreux accidents que cette pratique a provoqués, et les brillants succès obtenus par la traction rythmique de la langue (respiration artificielle), ont fait abandonner et même scientifiquement interdire cette première et tant prônée méthode.

Ripenn'ter. Priser de nouveau.

Rislire. Râtelier à pipes fixé au mur, auquel on accroche les pipes la queue en bas. Voyez *rati*.

Risnoufer. Priser de nouveau.

Ristamper, ristoper. Bourrer une seconde fois une pipe.

Rolle, role. Substantif féminin.

1° Rouleau, ébauche de la pipe non cuite.

2° Role, substantif masculin. Presque partout à Liège et dans le pays wallon, on écrit ce mot avec deux *l* et on le fait féminin. En notre ville, on filait deux sortes de roles :

a) *Li grosse rolle, rolle à founî* ou *coide* (voyez ce mot), le gros role qu'on découpait au couteau pour fumer dans la pipe. Ils étaient d'un kilog à 1 ¹/₂ kil.

b) *Li p'tite rolle, rolle à chiquer* ou *fiche*, le role menu filé pesant 1/2, 1/4 ou 1/8 de kilog. Pour le role à chiquer, on se sert surtout de tabacs américains supérieurs bien gras tels que le Virginie, notre tabac belge étant trop sec et trop maigre. Il y a augmentation de poids à cause de l'addition d'eau et de sel : 10 kil. de tabac donnent 12 kil. de roles. Une fois cordés, comme nous l'avons vu (verbo *coide*) les roles à chiquer allaient dans la presse, qui était à Liège un baquet en bois cerclé de fer muni en dessous d'un tiroir pour recueillir le jus. Tous les jours, on pressait et on remettait une nouvelle quantité de roles. Le presseur examinait si les roles étaient à point et se servait du *jus* ou *presse* pour noircir les roles extérieurement : *rsâcer les rolle*. A cette époque, on ne connaissait pas les distinctions actuelles en *quarrèye, longue, fène, plate*, etc. *Difler n'rolle*, dérouler, dévider un role à chiquer.

A. Harou dit que les ouvriers wallons (?) placent leurs chiques dans leur casquette et se la prêtent entre eux; la même chique passe souvent dans trois ou quatre bouches différentes. Sa première assertion est fondée tant pour la province de Liège que pour le Hainaut,

Bin des chiqueux muchnaient dins leu barette
Leu boquet d'rol après l'awè chiqui,
Pou pouvwr' co dins leu dins le r'broqui;
DEVROYE (de Braine l'Alleud) *Em Grossette*. (Chanson).

..... Jean l'houyeu riprinda s'rolle qu'il aveut mettou doirmi
è s'calotte....

A. BOCCAR (de Liège). *Li bonne Feumme*.

mais je n'ai pu contrôler nulle part à Liège l'exactitude du second fait avancé, et nul texte wallon ne m'a autorisé à considérer comme vraie cette affirmation; j'ai seulement constaté que le possesseur d'une chique non encore utilisée, découpait avec ses dents un ou plusieurs morceaux qu'il offrait à son ou à ses compagnons. A Liège, la chique passe pour avoir une in-

fluence préservatrice des maladies et pour préserver les dents de la carie quoique les jaunissant, par contre il est avéré pour tous que ainsi chargée, la salive ingérée délabre l'estomac et possède même une action délétère externe.

Harou renseigne l'expression *avalér sa chique* comme signifiant mourir (France et pays wallon), C'est là un sens péjoratif, car à Liège, *avalér* ou *ravalér s'chique* signifie faire triste mine, avoir l'air fort malade comme l'est celui qui avale du tabac, et de là, le sens d'avoir une déception.

En termes militaires belges, un *p'tit bout d'chique* désigne un homme de petite taille.

Pour faire taire quelqu'un, on lui dit souvent : *pose ta chique et fais le mort* ; à Liège, il existe une variante à double sens : *tire ta chique et fais le mort*.

Çoula n'vât nin ine chique, cela ne vaut pas une chique, cela n'a guère de valeur.

La chique est souvent venue en aide aux soldats cultivant la carotte :

1) Ils frottent leurs yeux avec le jus de leur chique et simulent l'ophtalmie.

2) Ils avalent leur chique, ce qui les indispose fortement et les exempte de service à moins que le docteur, vieux malin, ne leur ingurgite de l'eau tiède ou de l'émétique, ce qui fait revenir le corps du délit, constater la supercherie et « coller le carottier au clou. »

Rôleu. Ouvrier qui roule la terre à pipe, cette opération est souvent faite par des jeunes gens. *C'è l'mouleu qui pâie les rôleu*, c'est le mouleur qui règle le compte des ouvriers rouleurs.

Rôse. Rose. Nom donné à différents tabacs parfumés aux pétales de rose ou portant sur l'enveloppe un dessin représentant une rose.

R'sâcer les rolle. Arroser de nouveau les roles de *jus* ou *presse*.



Sâce. Littéral. Sauce. Culot, nicotine (terme de fumeur), extrait liquide de tabac qui se forme dans la pipe.

Sâcer. Saucer. *Sâcer l'toubac*, arroser le tabac de liquides, de façon à lui communiquer un goût, un arôme spécial. Il y a diverses formules de sauces.

Scopurner. (Hour). Ecimer, ôter l'œil, la partie supérieure d'une plante.

Sé. Sel marin, chlorure sodique que l'on emploie dissous dans l'eau, à défaut d'eau de mer pour mouiller le tabac. Il entre 32 grammes de sel par kilog de tabac ouvré.

Sèchai. Sac, cornet en papier dans lequel on met du tabac. *Li paquet* est rectangulaire, *li sèchai* est conique.

Sinouf. Tabac en poudre, tabac à priser.

Voici comment la régie française prépare ce produit .

Le tabac grossièrement haché est mis à fermenter dans une chambre spéciale contenant 7 à 8 masses ou tas de 20 à 40 mille kilogs. La température s'élève jusqu'à 75°, (il ne faut pas d'air sinon la fermentation deviendrait acétique), vers la 15^e semaine, il se dégage du carbonate ammonique et du carbonate de nicotine et presque tout l'acide du tabac a disparu. On pratique des tranchées pour diminuer la température et, au bout d'un an, on brise les mottes et on porte au moulin. On comprend que ce tabac, ayant subi une fermentation lente on ne peut plus favorable, est vraiment supérieur et jouit d'une réputation méritée.

D'abord à Liège, il ne subissait pas de fermentation, on râpait la *carotte di snouf* sur la râpe et la poudre servait telle quelle. Dans la suite, la fermentation s'est faite chez nous dans des tonneaux ou *couve* contenant 200 kilogs environ, il est

clair que ce procédé primitif ne pouvait rivaliser avec ceux de la régie. Quelle chute que celle de ce produit ! Le premier en date à Paris et prôné par toutes les célébrités, même par bien des têtes couronnées, consommé par Catherine de Médicis ⁽¹⁾, Ninon de l'Enclos, Frédéric II et Napoléon I^{er}. Déclaré divin par Thomas Corneille dans le Festin de Pierre ; il tombe en discrédit au point que de nos jours, un poète pot au feu a dit :

Je méprise la femme qui prise
Je prise la femme qui reprise.

La génération actuelle est devenue tout à fait rebelle à ce genre de volupté, et la consommation des *pènèye* diminue chaque jour.

En 1694, d'après l'histoire des Drogues de Pomet, on distinguait les tabacs à priser à Paris en : 1^o le tabac de Dieppe ou petit briquet, 2^o le tabac d'Espagne et 3^o le tabac musqué ou Vérine. C'était alors et ce fut assez longtemps, vu son prix élevé, un plaisir aristocratique, les pauvres aimaient mieux fumer.

Depuis on a ramené à deux types les divisions de la prise.

1) *Li haut gosse* ou *foirt*, tabac dit de Saint Omer, il passe pour excitant.

2) *Li doux gosse*, tabac dit de St-Vincent, on le considère comme calmant. Des amateurs le parfument avec divers odeurs, mais principalement au moyen de la fève Tonka (*Coumarouna odorata*) ; parfois aussi les priseurs placent un haricot dans leur tabatière, afin d'entretenir la fraîcheur du tabac. Les priseurs mettent aussi un morceau de papier dans leur tabatière en guise de memento : *mette on p'tit boquet d'papi è l'boîte à l'sinouf* (Forir). *Prinde dè l'sinouf*, prendre du tabac en poudre,

(1) Telle est la légende accréditée ; en réalité, on ne se mit à priser que sous Louis XIII, et le tabac valait alors 12 francs la livre.

DUTERTRE. Mémoires pour servir à l'histoire du tabac. Manuscrit du 17^e siècle.

priser. *Pénèye di s'nouf*, prise de tabac. *S'nouf dès curé*, tabac à priser dit des curés de A. Libert, à Hasselt, maison fondée en 1750. Qualité supérieure à 4 francs le kilog. Il y en a un dépôt à Liège chez Godon, rue Léopold.

Hainaut : *chnouf*. *Prisse de chnouf*, *prisse*, prise de tabac

Sinoufer, *s'noufer*. Prendre du tabac en poudre, priser.

Sinoufieu. *s'noufieu*. Priseur, celui qui hume du tabac en poudre par les narines. Féminin : *s'noufieuse*.

Sitoffe, littéral : étoffe. Brûlin, linge semi carbonisé tenant lieu d'amadou. Voyez : *Lâsse*.

Soffoquer, *seffoquer*. Eteindre, étouffer (terme de fumeur). Quand l'ouvrier doit rentrer à l'usine et qu'il n'a point achevé sa pipe *ès timp d' l'heure*, il l'étouffe, c'est-à-dire qu'il appuie fortement la pulpe du pouce ou du majeur sur les cendres, puis secoue sa pipe sur la paume de la main ou quand la pipe est fragile, sur l'ongle du pouce pour vider le fourneau. De même on racle le cigare contre un mur de façon à l'éteindre ou bien à faire tomber les parties enflammées, on peut alors le réserver. Pour obvier à cet ennui, on a inventé une petite boîte métallique allongée en forme de cigare, dite étouffe cigare *s'tofeu à r'clape* dont les deux valves à charnières se referment hermétiquement sur le cigare en ignition et l'extinction se produisant de suite, le tout peut impunément se mettre en poche.

Soufe, *soufe di brocal*. Soufre, so ifre d'allumettes.

Souwer. Sècher. *Fer souwé dès pipe, dè l'toubac*, faire sécher des pipes, du tabac.

Souwège. Sèchoir. Endroit où s'opère la dessiccation des pipes, du tabac. Les hangars où l'on fait sécher le tabac portaient encore au XVIII^e en France le nom de *Suerie*.

S'tierni. Eternuer. *Bénisse ange*, dit-on, à celui qui éternue.

S'tofeu, *s'tofeu à cigâre, stofeu à relape*. Etouffe cigare. Voyez : *soffoqué*.

S'top (Liège); *s'topeu* (Chokier). Refouloir ou étampon pour pipes de terre.

S'toper, *sitoper*. 1° Bourrer : *stoper n'pipe*, bourrer une pipe. L'usage est assez répandu parmi les ouvriers wallons de se reposer pendant le travail ; et le patron tolère ce repos pendant lequel l'ouvrier allume sa pipe ; à Blaton et dans le Hainaut, on appelle cela : *faire tabac, faire toubaque*, à 10 heures du matin et à 3 heures après midi.

A Liège, dans semblable occasion, l'on dit *enn' è s'toper one, s'toper n'pipe, volans-je sitoper*. On dit aussi *boucher*. Une farce de cabaret consiste à introduire une paille, un brin d'allumette dans le tuyau de pipe d'un des fumeurs, et tous les assistants prévenus s'ébaudissent en voyant le malheureux s'épuiser en vains efforts d'aspiration.

Striper. Ecoter, enlever la nervure médiane de la feuille de tabac.

Stripeu. Ouvrier qui pratique l'écotage, féminin : *stripeuse*.

Sucette, littéral : tétine. Nom donné par dérision à la pipe qu'on tient constamment en bouche.

T

Talon. Talon d'une pipe.

Tape feu. Silex, synonyme de *pire di feu*.

Taquin, *takin* (du verbe *taquer*, adhérer). Incrustation qui se forme dans les fourneaux de pipe. Dans ce sens, ce mot est surtout hesbignon et dans la contrée on prononce : *takègne*. A Liège, il se dit des incrustations de chaudières, de coquemars, etc., Y a-t-il là une nuance par rapport au mot *takon* ?

Tâve. Table, établi de cigarier. Planche souvent doublée de zinc sur laquelle se découpe et se roule le cigare.

Teinture. Teinture, procédé de coloration artificielle des tabacs. On noircit les tabacs à fumer en les imprégnant de bois de campêche et de sulfate de fer, les roles au moyen de sulfate de fer mélangé de sulfate de cuivre. On ne saurait trop mettre les *chiqueurs* en garde contre le danger de cette fraude.

Terre di pipe. Terre de pipe. Elle nous vient actuellement d'Andenne. Dans le Mémoire de J Boussemart 1786, publié par M. Van de Castele, il nous dit avoir fait ses produits avec la terre de Tahyer et celle de Cologne : « La terre de pipe que l'on emploie ordinairement pour la fabrication du grès, n'est à proprement parler, qu'une argile pure que la nature a purgée de toutes matières hétérogènes et c'est pour-quoi elle se cuit blanche. . . » Il se servait comme matières colorantes de safre (oxyde de cobalt), de manganèse ou braustein, de bleu royal, de jaune de Naples, de bol d'Arménie ou de rouge anglais, de vert (bleu et jaune de Naples) fixées à la gomme. Ce sont les procédés et les produits encore en usage dans la coloration moderne. Quant à la manufacture liégeoise de Boussemart, il n'est pas à ma connaissance qu'il en soit sorti des pipes, mais bien des assiettes de même composition. Resterait à savoir si la manufacture précédente, celle de Lefébure 1767, n'en fabriquait point, étant donné qu'en son domicile : à l'Arbre d'Or, entre le Marché et les Mineurs derrière le Palais, le faïencier tenait grand commerce de tabacs.

Tetter. Tetter. Se dit par plaisanterie de celui qui a constamment la pipe à la bouche.

Tiesse di pîpe. Godet ou fourneau de pipe, tête de pipe. Dans le Hainaut, on dit aussi le *pot*. Pour ses autres acceptions. Voyez *pîpe*.

Toiche. Littéralement : torche. Dénomination donnée au cigare bon marché, long et dégageant beaucoup de fumée : « *Adon so l'timps qui l'feume d'a Donné d'hergive li tâve, onque sitampa s'Jâcob, l'aute esprinda n'toiche dimon Borsu,*

Jean l'houyeu r'prinda s'rolle qu'il aveu mettou doirmi è s'calotte.... » Li Bonne Feumme, par Alphonse BOCCAR. Bulletin, 2^e série, t. 22, 1894.

Toirchèye. Abréviation pour *dè l'toubac toirchèye*, littéralement : du tabac tordu, c'est-à-dire du tabac mis dans des sacs en papier dont l'extrémité libre se tord au-dessus du contenu.

Tonique. Tabatière jadis fort commune dans notre province. Voyez la 1^{re} partie au mot *Boîte*.

Torquette. Hainaut (de *torque*, torche de paille), petite torche. Fumer le tabac en *torquette*, c'est introduire dans le fourneau de la pipe de longs fragments de feuilles non découpées. Ce sont de grands fragments qui ont été pliés. Ils ne peuvent entrer en entier dans la pipe. C'est ainsi que les amateurs dégustent le tabac à Obourg, lieu de production du tabac de ce nom.

Tortai. Tourteau, aggloméré de feuilles de tabac formant une masse cohérente dans le boucaut.

Toubac. Tabac. Voyez la 1^{re} partie.

Voici d'abord comment on cultive le tabac à Hour, d'après l'enseignement donné dans les écoles de culture de l'État :

DIALECTE DE HOUR.

TRADUCTION.

*Terrain qui couvint : Sape
putôt qui d'l'aurzie.*

*Préparation : Foui divant l'hi-
vier, riscouviet li labour di ter-
reau fait avec d'l'ancenne.*

*Chwaix dè l'sôte : d'Obourg ou
d'one ôte qui l'amateur aime mia.*

Aivache. En fevri su terreau

*Terrain qui convient : Sable
plutôt que de l'argile.*

*Préparation : Bêcher avant l'hi-
ver, recouvrir le labour de ter-
reau obtenu par réduction du
fumier.*

*Choix de la variété : d'Obourg or
d'une autre préférée de l'amateur.*

Semis. En février sur terreau

au rquet d'on chassi vitret avet payasson po les nait's d'djalée.

Mettache a place des plantes. Par in timp di pleuf, si ça est possible après avet co rfouï li terrain, bin nivlet au restia li deusinne quinsaine di maïe. Rpiquet les plantes à ces distances ci : 75 centimètres di tos les sins ou bin en lignes à 1^m50 et 75 centimètres l'one di l'autre. Li n° 1 riçit pus d'plantes au terrain égal qui l'n° 2, citte ci a l'avantache de d'net des pus grantès fouies, les plantes estant pus lonri l'one di l'autre, elles ont pus d'air, ài lumière et d'chaleur, pus aujie à attertinu li culture. Manière de l'ettertine, après li repiquache : garanti les plantes avu des pannes ou des scaïes po les garanti do solia et des dairennès djalées.

Retpet, rattiret les plantes quant elles auvont 30 centimètres di hauteur. Arrachi les fleurs, ni leï qui dix fouie su chaque montant, iut ou chiche pô les avet pus grandes. Un cô par semaine sins faute arrachi les faussès pousses qui crecheront djondant les grandès fouyes.

Rcodache. Manière po les aur-det., On arrache li plante estire ou bin on côl chaque fouye à paur et

abrité d'un chassis vitré, avec paillassons pour les nuits de gelée.

Mise en place des plants. Par un temps de pluie, si c'est possible, après avoir bêché de nouveau le terrain, bien niveler au râteau la deuxième quinzaine de mai. Repiquer les plantes à ces distances ci : 75 centimètres dans tous les sens ou bien en lignes à 1 mètre 50 et 75 centimètres l'une de l'autre. Le n° 1 reçoit plus de plantes à terrain égal que le n° 2, celui-ci a l'avantage de donner de plus grandes feuilles, les plantes étant plus distantes l'une de l'autre, elles ont plus d'air, de lumière et de chaleur, et l'on a plus facile d'entretenir la culture. Manière de l'entretenir après le repiquage : on garantit les plantes avec des tuiles ou des ardoises pour les garantir du soleil ou des dernières gelées, (c'est-à-dire des gelées tardives.)

Biner, butter les plantes quand elles auront 30 centimètres de hauteur. Arracher les fleurs, ne laisser que dix feuilles sur chaque tige, huit ou six pour les avoir plus grandes. Une fois par semaine, sans faute, arracher les faux bourgeons qui croîtront proche les grandes feuilles.

Récolte. Manière de les conserver. On arrache la plante entière ou bien on cueille chaque feuille

*on les fait sèchi o gurni; on côp
les fouyes setchies; on es fait
des pougnes qu'on nomme ma-
niques.*

à part et on les fait sécher au gre-
nier, on coupe les feuilles séchées,
on en fait des poignées qu'on
nomme manques.

Voici maintenant de quelle manière on cultive le tabac à
Blaton (Hainaut) et à Bohan s/Semois (Luxembourg).

DIALECTE DE BOHAN.

Culture du toubac.

*O sème dèvè le 20 mars dè la
smoce dè toubac su couche. C'est
ladlez que dou 1^{er} ou 10 jiun ou va
queri les ptites plantes qui sont
alor hautes dè 0^m10 à po près
(plante avè la racine) pou les
rplanter dèdo un terrain conve-
nabe, ça s'appelle : planter ou
rpiquer l'toubac. Ou les plante en
lignes séparées a po près da
0^m60, à 0^m70, les plantes sépa-
rées ossi de c'te longueur là. L'en-
grais aplôï est l'bon fumi ou fin.
On z'arrouse deux ou trois cô avec
dou dard, dès fin mais alors l'toubac
est pus fort. Dèvant què d'planter,
la terre doit ète bin labourée et
même roulée. Quand la plante ess
à po près 0^m10 à 0^m12 de hau-
teur, ou la raterre dè peu què l'vo
ne l'arrache. Quèque temps après,
un bouton pousse ou d'bout de la
tige ou tuié. Ou coupe c'bouton là
avè les ongues, c'cst t'châtrer
l'toubac. Quinze djours ou trois
sèmaines après, atèr el' tuié et*

TEXTES FRANÇAIS

avec (mots de Blaton).

Culture du toubac (toubaque).

On sème le 20 mars de la se-
mence de tabac sur couche. C'est
là que du 1^{er} au 10 juin on va
chercher les petites plantes qui
sont alors hautes de 0^m10 en-
viron (plante avec la racine)
et transplantées sur un terrain
convenable, ce qui s'appelle : *plan-*
ter ou repiquer le toubaque. On les
plante en lignes distantes entre'
elles de 0^m60 et 0^m70, les plantes
étant aussi espacées de cette lon-
gueur. L'engrais employé est le
bon fumier (*fumier*). On verse
deux ou trois fois par intervalles
du purin (*puriau*) mais alors le
tabac est plus fort. Le terrain
avant la plantation doit être bien
labouré et même passé au rouleau.
Quand la plante a environ 0^m10 à
0^m12 de hauteur, on remet de la
terre au pied de la plante (*rein-*
motter) de peur que le vent ne
l'arrache. Quelque temps après,
un bouton pousse au haut de la
tige. On coupe ce bouton (afin de

chèque feuille, y pousse un jetton qu'ou z'enlève, ça s'appelle jettouner. Ou jettoune pou qu'la sève va dèdo les feuilles qui s'allongeo et s'élargisso mîx. Ou doit jettouner l'pus souvo possible. Ou laiche à tchèque plante, 10 à 12 feuilles. Quand la feuille fait $1/4$ de tour d'su li même et què l'débout s'roule et t'janit, l'toubac est meûr. Dèvè l'mois d'septembe, ou l'coupe su place sans l'arratchi, â matin, pa un bè sollo; l'même soir ou bin l'lendemain, ou l'ramosse, èt ou l'pod pa l'pid ou tait d'un guerni, d'un hangar, enfin à un endroit à l'abri de la pluie. (Pourtant i fâ que l'vo circule aier les plantes). On z'arratche les feuilles du tuiè quand les côtes sont bien sèques, ou tape les tuiès d'su l'fumi. Ou fait des p'tits paquets d'une dizaine dès feuilles qu'on loie avè une aute, ça fait des manottes. Ou qu'une dizaine de plantes douno un kilog d'toubac à po près. Ou fait des paquets d'manotte d'a po près 10 kgs (tchèque.)

n'avoir pas de semence), c'est châtrer (câtrer) le tabac. Quinze jours ou trois semaines après, entre la tige et chaque feuille pousse un jet (jeton ou quettron) que l'on enlève. Ceci, pour que la sève aille mieux dans les feuilles qui s'allongent et s'élargissent mieux. On opère ainsi le plus possible (de 15 en 15 jours). A chaque plante, on laisse 10 à 12 feuilles. Quand la feuille fait $1/4$ de tour sur elle-même et que le bout s'enroule et jaunit, le tabac est mûr. En septembre, on le coupe sur place à ras de terre sans l'arracher, le matin par un beau soleil, le soir ou le lendemain, on le ramasse et on le pend par le pied au toit d'un grenier, dans un hangar (kari), etc., à l'abri de la pluie (plève). Quand les côtes (côtes) sont bien sèches, on détache les feuilles de la tige, cela s'appelle : *echtronner*. On jette la tige sur le terrain pour servir d'engrais. On fait un ensemble de 5 ou 6 feuilles et on les lie au moyen d'une autre feuille ce qu'on appelle : *enne marotte* de toubaque. On compte qu'une dizaine de feuilles donnent environ 1 kilog de tabac. On fait des paquets de manottes d'environ 10 kil. chacune.

CULTURE DU TABAC A FLEURUS.

On choisit plusieurs sortes : li p'tit et l'grand Grammont, enne miette di Havane et waire di toubac di bierqi (palantin.) On choisit principalmint pou planter l'toubac ain terré dains l'quel i gna yeu des canadas l'année di d'avant. Les plantes sont metteuves di 50 à 60 centimètes yenne di l'onte. Li pus grande partie est plantée du 15 mai au 1^{er} juin et les ontés du 1^{er} au 15 juin. On amette ôrdinairement li toubac quand l'bouton s'mousse. On arrache deux troës sous les djets pa ain tchou solia pou n'nè casser les fouïes, et quand li toubac a sti planté dain ain terré bé n'esgrachi, on lai pousser les djets les 15 dain d'ious sains pu les arrachi pou qui l'toubac fuge moës foärt.

Alôrs on choisit ain djou di bia solià, on l'compte au matin après qui l'rosée est dispareue, on l'lait d'su l'terre jusqu'à l'soërée et on l'enlève di peu qui les voleurs ni vègne nuche li quai a pruster (sic). On pu l'mette setchi à l'uche comme on pout l'mette dissus l'gurgni. Li toubac setchi à l'uche aurait enne pu belle couleur ; li toubac setchi su l'gurgni aurait pu d'poëd et pus d'côrps. Diviet li moës d'novembre quand on

On choisit plusieurs variétés : le petit et le grand Grammont, un peu Havane et guère de tabac de berger (palantin). On choisit principalement pour planter le tabac un terrain dans lequel il y a eu des pommes de terre l'année précédente. Les plantes sont mises de 50 à 60 centimètres l'une de l'autre. La plus grande partie est plantée du 15 mai au 1^{er} juin et les autres du 1^{er} au 15 juin. On châtre ordinairement le tabac quand le bouton se montre. On arrache deux ou trois fois les jets par un chaud soleil, pour ne pas casser les feuilles et quand le tabac a été planté dans un terrain bien engraisé, on laisse pousser les jets les 15 derniers jours sans plus les arracher pour que le tabac soit moins fort.

Alors on choisit un jour de beau soleil, on le coupe au matin après que la rosée est disparue, on le laisse sur la terre jusqu'à la soirée et on l'enlève de peur que les voleurs ne viennent le chercher à prêter. On peut le mettre sécher à la porte comme on peut le mettre sur le grenier. Le tabac séché à la porte aura une plus belle couleur, le tabac séché sur le grenier aura plus de poids et plus de

voët qu'il est setche, on choësit ain djou humide qui rain l'toubac maniabe et on l'marotte. On met toutes les marottes en ain moncia enne quaingtaine di djous, puis on l'sitaure su l'gurgni ain djou ou deux, alors on l'estasse comme i faut dain enne caisse et chix moes après, on pou l'printe et l'couper pou fumer, mais i s'rait meyeux eune an après. Li mélange di toubac di plusieurs années est supérieur à enne année toute seule.

On voet qui l'toubac est meûr quand les fouies potellent nu et co en ployant li d'bout d'enne fouie et qu'elle pette.

corps. Vers le mois de novembre, quand on voit qu'il est sec, on choisit un jour humide qui rend le tabac maniable et on le met en manoque. On met toutes les manokes en un monceau une quinzaine de jours, puis on les disperse sur le grenier un jour ou deux, alors on l'entasse comme il faut dans une caisse et six mois sprès on peut le prendre et le couper pour le fumer, mais il sera meilleur un an après. Le mélange de tabac de plusieurs années est supérieur à une année toute seule.

On voit que le tabac est mûr quand les feuilles se bossellent et encore en pliant le bout d'une feuille et qu'elle pète

Le procédé de culture usité en Flandre est à peu près le même, sauf qu'on fume plus fortement la terre : fumier de poules, colombine et qu'on use largement du purin.

Dans le Hainaut, on sème le tabac le jour de la Saint Joseph (19 mars), et afin de lui donner plus de douceur, on l'arrose de temps en temps avec du petit lait (Godarville). On repique ensuite les plants de façon à ce qu'ils aient repris à la Saint Jean (24 juin). Longues nuits font bon tabac, dit-on à Obourg. En application de ce dicton, le tabac qui a subi le vent de septembre est de qualité supérieure (à cause de la longueur des nuits.)

Deux cents beaux plants ont donné cette année (1895) 27 kilogs de rendement. En général, le tabac belge étant simplement séché, n'ayant pas subi de fermentation et de plus fumé dans l'année même de sa récolte, est dur à fumer, âcre et

irritant, mais ceux qui prennent à son égard les précautions prises pour les tabacs à l'étranger obtiennent un excellent tabac. La fermentation, en effet, détruit partiellement la sève ou nicotine complexe.

Le tabac est surtout cultivé dans les Flandres, le Hainaut et le Luxembourg : Alost, Thourout, Blandin, Poperinghe, Werwicq, Grammont, Menin, Tournai, Obourg, Roisin, Alle, Membre, Bohan. etc. Les essais faits pour son acclimatation dans la province de Liège ont été infructueux, on a également dû renoncer au tabac de Hasselt, *toubac di Hasse*, que les fumeurs liégeois ont été unanimes à déclarer franchement mauvais.

Un hectare peut produire de 2 à 3000 kilogs de tabac. C'est le Belge qui consomme le plus de tabac : environ 12 millions de kilogs par an, dont 4 millions de Belgique, non compris la fraude qui est considérable : en petit par les chemins de fer, surtout les vicinaux, en grand par la Campine.

Dè l'bonne toubac, du bon tabac. *Toubac losse*, tabac à peser, tabac en vrac, *Toubac è pak*, tabac en paquet. *Dè l'flairante toubac di côrps di gêre*, du puant tabac de corps de garde (Forir) ⁽¹⁾. En France, le tabac ordinaire s'appelle *caporal*, parce qu'il est plus fin que celui dit de *cantine* ou de *soldat*. Celui-ci a le nom significatif de tabac à deux sous la brouette. De France, le mot est passé dans le Hainaut et dans l'armée belge où il est devenu synonyme de mauvais tabac. A Liège, on dit *des foye di jotte, dè halle madame*. Dans le vocabulaire de l'*Argayon* (Braine l'Alleud), l'auteur donne au *toubac* les deux sens de tabac et de raclée, analogue au *passer à tabac* de l'argot français.

Facéties. A l'Université de Liège, quand un copain sans

(¹) Comme on le voit par ces exemples, *toubac* à Liège est féminin, les textes wallons précédents montrent la divergence de genre existant dans les diverses contrées wallonnes pour ce mot.

gêne empruntait la pipe d'un autre étudiant, après lui avoir demandé du tabac, l'exploité répondait d'un ton sentencieux : *In illo tempore, Jesus dixit discipulis suis : Lî ci qui n'a nolle pipe, n'a nin mèsâhe di toubac*. Au dire de P. Sébillot, cette facétie existe à Troyes et ailleurs, mais elle se dit complètement en français.

A qui lui pose semblable demande de tabac, de pipe et d'allumette, l'ouvrier liégeois goguenard répond : *ni d'fât-i nin co m'g....eaive po rêchi?*

Quelles bouquettes fait-on avou dè l'toubac?

C'est les bouquettes ôbourg (à bourre) et âx roèsins.

Cette dernière demande est extraite du *Spirou*, 9^e année, n° 36, 19/26 jui et 96, p. 1. *Mâle toubac*, dit-on, en parlant d'une chose qui périlclite, d'une affaire mauvaise.

Toubacqui. Négociant en tabac, ancien liégeois, *tabacquier*.

En 1689, il y avait déjà, rue Entre deux Ponts, des *tabacquiers*, un *pipier* et une *pipière*. Gobert, tome 1, page 466.

La Capitation de 1762 cite dans sa nomenclature des Etats des habitants de la rue des Foulons.... un ouvrier en tabac. Gobert, t. 1, p. 538.

Touret. (Blaton). Brûle gueule.

Tramer. (Liège Bonne femme) *trumer* (Chokier). Ebarber les pipes de terre avant leur cuisson.

Trameuse. (Liège B.F.), *trumeuse* (Chokier). Tramasseuse, ouvrière à domicile chez laquelle on porte les pipes à *trumé*.

V

Varinas. Varinas ou Vérine. Contrée de l'Amérique du Sud donnant un bon tabac.

Verre di plomb. Petit godet en forme de petit dé à coudre

dont les cigarières se servent pour faire une pointe bien lisse et bien régulière aux fins cigares, *po fé les cigâre bin bèchou*. C'était jadis un petit godet en verre, ce qui explique le bizarre assemblage de ces deux mots : verre de plomb.

Vessèye. Vessie, sert à fabriquer les blagues à tabac. Celle du porc est la plus recherchée.

W

Wâde pipe, wâde di pipe. Garde pipe, étui à pipe. Corps de carton pierre ou de bois recouvert extérieurement de cuir ou de papier similicuir, intérieurement de velours ou bien de soie, moulant exactement la pipe. Il y a maintenant de semblables gâines pour le fume cigarette (*wâde di port cigâre, wâde di port cigarette*). Tous ces étuis s'ouvrent latéralement en deux parties égales réunies par deux charnières. Voyez 1^{re} partie

Weyain. (Luxembourg : Manhay, Erezée, etc.) Regain. Nombre de fermiers et de cultivateurs ont profité de la nouvelle loi et cultivent le tabac nécessaire à leur consommation. Ils laissent la tige dans le sol et les domestiques parfois, mais les mendiants surtout s'approprient les feuilles qui repoussent, pour les faire sécher et obtenir ainsi un tabac aussi misérable que celui même qui le fume.

ERRATA.

Page 49, 15^e ligne, au lieu de *Coluna*, lisez : Ch. Van Zuylen.

VOCABULAIRE TECHNOLOGIQUE

WALLON - FRANÇAIS

SE RAPPORTANT AU MÉTIER DU TISSERAND

PAR

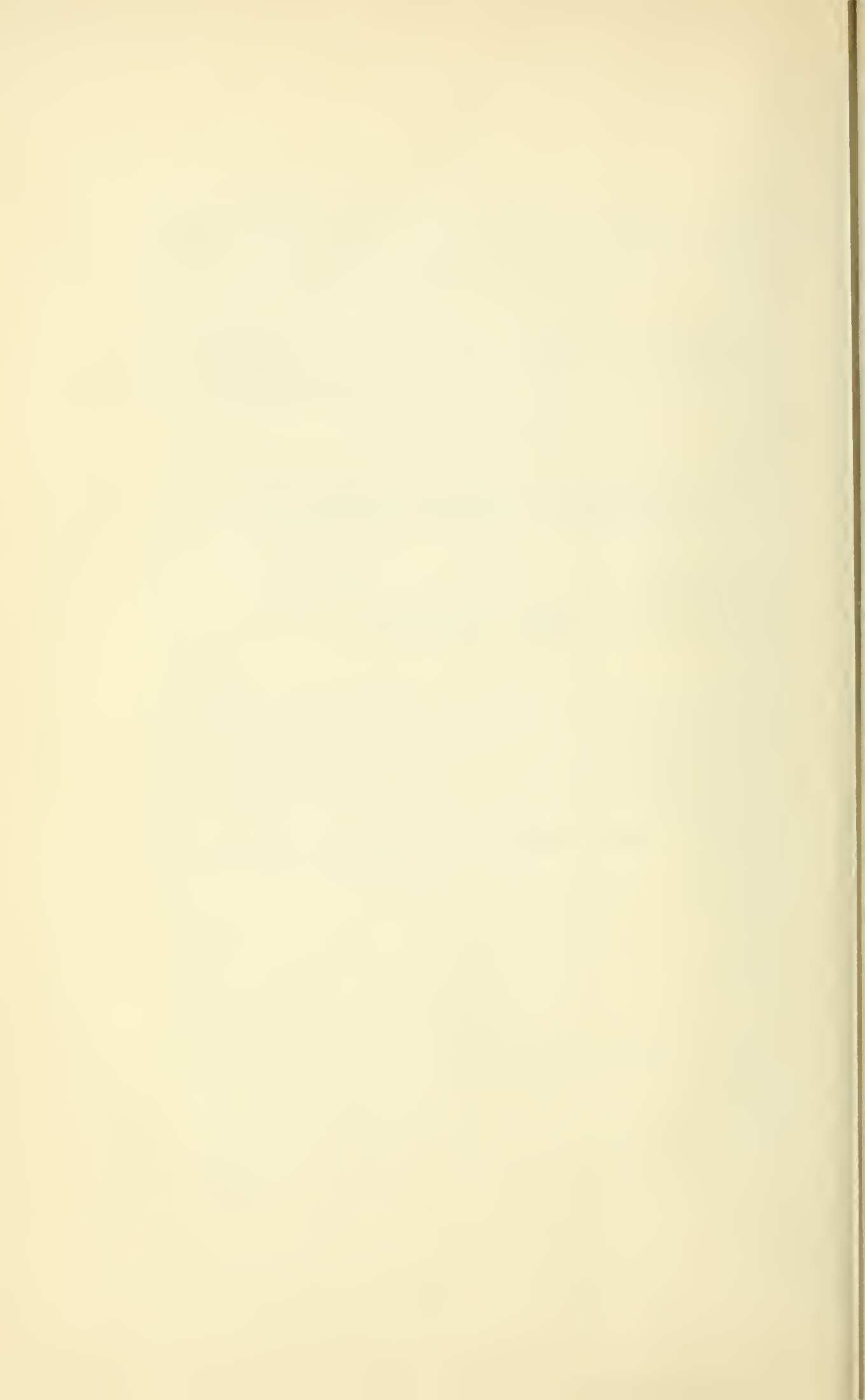
Victor WILLEM

(DISON).

DEVISE .

« J'vas tot dreut. »

PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL.



VOCABULAIRE DU TISSERAND.

J'adresse à la Société liégeoise de littérature wallonne un Vocabulaire technologique wallon-français se rapportant au métier du tisserand. Les mots techniques en sont assez nombreux et méritent, je crois, d'être relevés actuellement; car l'emploi, qui se généralise, des métiers mécaniques amène la concentration des ouvriers dans un milieu où s'altère le dialecte wallon; bientôt disparaîtront et s'oublieront une série d'expressions et de termes curieux, se rapportant à un métier autrefois exercé dans une aire beaucoup plus étendue, par des artisans qui ne rougissaient pas encore d'apprendre à leurs enfants le langage pittoresque de leurs pères.

Petit-fils, neveu de tisserands, j'ai été familiarisé dès l'enfance avec les instruments de cette profession; quand j'ai songé à rédiger le présent vocabulaire, je n'ai eu qu'à raviver mes souvenirs en interrogeant, en présence des pièces à dénommer, les membres plus âgés de ma famille. Ceux-ci m'ont parlé encore des temps lointains qui précédèrent l'introduction de la " Mulljenny „ et du Jacquard (vers 1840-45); période de pauvreté pittoresque où la ménagère, en sus de sa besogne, et les enfants, au retour de l'école, étaient astreints à l'épouloir, à une lourde tâche journalière; où le tisserand, outre de grands mouvements de bras, " exécutait des pas „ sur les multiples marches de son primitif métier. Je cite ces sources, afin qu'on ait confiance dans les documents que j'ai rassemblés.

Le présent vocabulaire comporte, en conséquence, les termes se rapportant aux anciens " métiers à hamais „ et au métier moderne en bois encore usité par le tisserand en chambre. Je n'ai pas de documents précis sur les termes employés par les ouvriers des métiers mécaniques : à ce qu'il m'a paru, d'ailleurs, les termes nouveaux se rapportant à ces machines d'introduction étrangère, maniées par des ouvriers qui ne parlent plus guère le wallon, n'ont rien d'intéressant pour un dictionnaire wallon.

J'ai défini les termes de façon aussi précise que possible ; pour plus de facilité de compréhension, j'ai renvoyé aux figures d'un livre élémentaire bien connu ⁽¹⁾ et ajouté un croquis quand la chose était utile. Je me permets de rappeler, cependant, qu'on ne peut étudier un métier dans un vocabulaire technique et que, pour en comprendre les définitions concises, il faut connaître les éléments de la profession.

J'ai emprunté beaucoup d'équivalents français au manuel de BONA, en indiquant chaque fois les pages correspondantes. BONA, autrefois directeur de l'école de tissage de Verviers et jouissant dans cette ville d'une grande autorité, était d'origine *française*, lyonnaise, je crois ; son manuel élémentaire est, soit dit entre parenthèses, d'une très grande clarté. Les traductions de cet auteur me paraissent devoir être acceptées pour la raison suivante : on ne peut s'attendre à rencontrer dans la langue académique les équivalents français de termes purement techniques ; il faut, je pense, savoir se contenter des termes analogues usités dans les régions françaises.

(¹) T. BONA. *Manuel du tissage, ou exposé complet de la fabrication des tissus et spécialement de la draperie-nouveauté*, (avec atlas). Bruxelles (H. Tarlier), 1837.

N. B. Ce vocabulaire a été remanié par le jury : l'ordre des mots a été changé et quelques termes usités à Liège ont été ajoutés.

VOCABULAIRE DU TISSERAND (').

A

Ablot, m. Bloc de bois qu'on intercale entre *la pèlète* et *l'chapitai*, quand la chasse doit être surélevée.

Airson, m. On donne ce nom, à Liège, aux parties de bois servant à maintenir les lames.

Asse, f. Hausse (Bona, p. 37). Tringle en bois de la lame.

Awèye, f. Aiguilles du métier Jacquard.

B

Bache à spoule, m. Entre la barre et le banc se trouve placé *li bache à spoule* ou bac divisé en quatre compartiments, dont les trois premiers contiennent des époules de différentes nuances tandis que le quatrième sert à recueillir les *buxète*.

Balanci, m. Balancier. — *Balanci dè l'chèsse*, pièce horizontale supérieure, reliant entre elles les épées (C. fig. 15). — Aileron (Bona, p. 43.) ou levier supportant les lames par une extrémité et ordinairement relié par l'autre aux contre-marches. (B fig. 26; A. fig. 28 et 30).

Bâre, f. Barre, poitrinière (Bona, p. 25). Traverse à l'avant du métier placée à la hauteur de la ceinture de l'ouvrier; elle supporte l'étoffe au-dessus de la petite ensouple (V. *Enseu*) (B. fig. 9^b pl. 7).

(') Les indications entre parenthèses renvoient au texte et dessins de T. BONA. Manuel de tissage, ou exposé complet de la fabrication des tissus et spécialement de la draperie-nouveauté (avec atlas). Bruxelles (H. Tarlier), 1857.

Boubiner, v. bobiner, dévider et mettre le fil de chaîne, *fi di stin*.

Boubineu, m. Bobineur.

Boute-jus, m. Appareil laissant se dérouler un bout de la chaîne enroulée sur l'ensouple d'arrière. Il se compose d'une roue dentée, d'une *clichète* et d'une *tinkowe*. (Voir fig. dans Bona).

Boute-sus, m. Appareil servant à enrouler l'étoffe sur l'ensouple d'avant; il se compose de deux *clichète*, d'un *jambon* et d'une *tinkowe*. (Voir fig. dans Bona.)

Buzai, m. *Buzète* f Fuseau creux en bois ou en fer blanc servant de support au fil enroulé. (Bona, pl. 4, fig. 6, A.)

C

Calbote, f. V. *Lâssète*.

Canârî, m. Déchets d'époules que le tisserand indélicat détourne à son profit.

Chapitai, m. Chapeau ou estase (Bona, p. 25). Traverse supérieure unissant d'un même côté les deux montants du métier.

Chaîne, f. Chaîne; elle est composée de fils allant d'un bout à l'autre dans le sens de la longueur.

Chesse, f. Chasse, battant du métier à tisser.

Chesse navète, m. Chasse-navette. Système de tringles articulées remplaçant le patinet dans les métiers modernes et servant à lancer la navette.

Clichète, f. Crochet du métier Jacquard. (U, fig. 31.)

Coide, f. Corde. On distingue : 1° *les coide d'air*, appelées aussi *coide di lame*, disposées en V renversé (Λ) et servant à suspendre les lames (A fig. 26). Elles étaient souvent remplacées par des courroies moins sujettes à s'étendre.

2° *Les coide du contru-marche*, servant à relier les contre-marches aux balanciers.

3° *Les coide d'enseu*, fixées à l'ensouple d'arrière pour y relier la *fèce* au moment de commencer l'enroulement ; et aussi à l'ensouple d'avant où s'attache *li vège des pène*.

4° *Les coide di hamai*, qui relient les marches aux contre-marches.

5° *Les coide di pas*, qui limitent les mouvements verticaux des lames et l'étendue du pas.

6° *Li coide di tirasse*, celle qui relie le patinet ou le chasse-navette à la main du tisserand.

Coirdai, m. Cordeau ; ensemble des premières duites obtenues avec une trame non appropriée et *chassées* graduellement et de plus en plus fort. Il sert d'appui aux duites définitives. — *Taper l'coirdai*, tisser le cordeau ; c'est une expression de Verviers ; à Liège, on dit *taper l'elbate*. Voir *Lisseu*.

Contru-marche, f. Contre-marches, leviers intermédiaires entre les marches et les lames ou les balanciers. (Fig. 30. B et C.)

Côp d'chèsse, m. Coup de chasse, mouvement par lequel le tisserand tire la chasse à lui et comprime le fil de trame.

On dit : *ine pèce k'est foirt chèsseye*, pour indiquer que le tissu en est très serré.

Côper lès bâbe. Enlever les barbes des nœuds après *l'nokiège* (voir *noki*).

Corone, f. Couronne, cadre en bois léger ou en fil de fer portant l'écheveau à dévider.

Cotelègne, f. Coteline, tissu exécuté à huit lames ou à un nombre supérieur, multiple de huit.

Covièke dè l'chèsse, m. Couvercle de la chasse, traverse horizontale de la chasse couvrant le peigne. Bona (p. 30) l'appelle poignée, parce que l'ouvrier la saisit pour balancer la chasse. (D. fig. 15 et 16).

Cowes, f. Portions de la chaîne qui restent non tissées et qu'on retranche.

Coyeute, f. Lien formé par la torsion grossière de fils de lisière et servant à maintenir les encrois pendant le transport de la chaîne.

Crankion, m. Torsade qui se produit spontanément dans un fil trop tordu, et défaut d'un tissu où la duite présente ce caractère. Voir *Toirchon*.

Creuheleure, f. Encrois (Bona, p. 12). Croisement des fils à l'une et à l'autre extrémité de la chaîne. On distingue *li creuheleure dè mantai*, celle qui au commencement se fait fil par fil, et *li creuheleure di cove* à la fin, où le croisement est fait portée par portée.

Creuhf, m. Croisé ou tissu fait à quatre lames. Les tisseurs l'avaient autrefois baptisé *foirt diale* à cause de la solidité relative que lui donnait son mode de texture. *Ji tèhe dè foirt diale* : je tisse du croisé.

D

Divalèye, f. V. *Ouve*.

Doblai, m. V. *Lizi*.

Drap, ou à Verviers : *Drèp*. Drap, tissu de laine, ordinairement de qualité fine, dont les fils plus légèrement tordus, le sont à torsion inverse dans la chaîne et dans la trame. Il est tissé avec deux lames; l'entrecroisement est donc le plus simple possible, de là la qualification de *plat* qui lui est donnée. *Tèhe dè plat* signifie tisser du drap.

Dute, f. Duite, c'est-à-dire le fil de trame laissé à chaque passage de la navette. — *Dobe dute*, double duite, deux fils de trame au lieu d'un.

E

Èchè, m. Echeveau. V. *Èki*

Èki, m. Echée ou longueur de fil qu'on enroule à la fois sur le dévidoir. L'*èki* est formé de quatre *kwârt* de cinq *make* chacun. V. *Make*.

Espeye, f. Epée, un des quatre montants verticaux de la chasse. (B. fig. 15 et 16.)

Esse, f. Crochet en S du métier Jacquard.

Èssègne, f. Marque ou repère sur les fils de la chaîne pour les diviser en longueurs égales. Autrefois l'*èssègne* était marquée à *ltule* ou à l'ocre, ce qui tachait la chaîne. On y a remédié en liant de distance en distance les fils d'une portée par un fil de lisière ou *flochète*. L'*èssègne*, autrefois de quatre aunes, est aujourd'hui de quatre à six mètres. Par extension, on appelle aussi *èssègne* l'espace entre deux repères : *j'a tèhou deux èssègne*.

F

Fèce. f. Anneau terminal de la chaîne — *Vège di fèce*, verge qui s'introduit dans cet anneau. Elle porte, nouée à ses deux extrémités une corde qu'on fait passer en avant de l'encrois.

Fi, m, Fil.

Flochette, f. Nœud marquant l'*èssègne*. V. ce mot.

Fond d'chèsse, m. Fond de chasse (Bona, A fig. 15 et 16, pl. 10), pièce horizontale inférieure de la chasse.

G

Gayoule, f. Verviers, *guèyale*. Boîte en forme de cage enveloppant les balanciers quand ils sont nombreux.

Grèteu, m. Grattoir, instrument à dents très fines permettant de déplacer, par frottements répétés, un fil d'un tissu.

H

Hamai, m. Marche, pédale, levier que le pied du tisserand baisse. Ce mouvement soulève ou abaisse une ou plusieurs lames. Les anciens métiers étaient munis de deux à douze ou quatorze de ces marches, que les deux pieds baissaient dans un ordre déterminé. Le métier moderne n'a plus qu'un *hamai*.

Hamelire, f. Broche de fer où s'enfilaient les *hamai* dont elle constituait le point d'appui.

Haspler. Dévider des bobines et les transformer en écheveaux. Verviers, *hespler*, *hespleu*, *hesplirèsse*, dévideur, dévideuse.

Hesse, m. Hasple. Cadre sur lequel s'enroulent les écheveaux.

Herna, m. Grand harnais, tire. Assemblage de cordes réunissant les fils de la chaîne aux crochets de la machine de Jacquard et remplaçant les lames.

Houlau, m. Appareil servant à enlever l'excès d'eau aux époules trempées. Le ronflement que détermine sa rotation rapide lui a valu son nom (*houlé* = hurler).

I

Inseu, m. Ensouple ou rouleau sur lequel s'enroulent : 1° la chaîne, sur l'ensouple d'arrière ou *gros inseu* et *grand inseu*; 2° le tissu, sur l'ensouple de devant ou *petit inseu*, en français : *ensouplau*, *déchargeoir* (Bona, p. 25).

L

Lame, f. Lime. Cadre supportant une partie des fils de la chaîne. Il se compose de deux tringles de bois qui maintiennent, au moyen de minces cordelettes, (V. *Lice*.) une rangée de maillons.

Lami ou *Lamli* m. *lam'rèsse* f. Lamier, lamière, façonnant les lames.

Lassète, f. ou *Calbotte*, f. Boîtes placées aux extrémités du fond de chasse et où se logent les navettes. Les unes sont fixes; d'autres, *lâssète à tape-cou*, se déplacent les unes au-dessus des autres; d'autres encore, *les lâssette à ridan*, sont solidaires, circulent le long de glissières et se présentent à leur tour au niveau du seuil.

Lice, ou *Lisse* f. Lissette ou cordelette qui fait lever les fils de la chaîne. Cette cordelette en chanvre est aussi fine que solide; elle s'appelle *lice de lame*. Les enfants s'en servent pour enlever et retenir le cerf-volant.

Ligueu, m. Porte-fil (Bona, p. 25). Traverse mobile attachée aux montants postérieurs du métier et supportant la chaîne au-dessus du *grand inseu*. (A fig. 9^b pl. 7)

Lisseu, m. Même chose que le *coirdai*. V. ce mot.

Lisseure, f. Groupe de lisses. V. *Maisse-lice*.

Lizf, f. ou *Lixire*. Lisière ou bordure extérieure du tissu, formée par des fils de chaîne de nature plus grossière que les autres. A Liège, on l'appelle aussi *Doblai*.

M

Maisse lisse, f. Maîtresse lisse, cristelle (Bona, p. 39). Corde courant le long de l'*asse* et à laquelle se lacent les lisses. Une deuxième cordelette serpente autour de la *maisse lice* en divisant les lisses en groupes ou *lisseure*.

Make, m. Mesure correspondant à 44 tours du hasple. L'axe de celui-ci actionne un compteur de tours; au 44^m il laisse échapper un déclic qui frappe ou *make* un coup.

Mârtai, m. Marteau, pièce de fer qu'un manche attache à la chasse et dont le tranchant appuie dans une des rainures

d'une plaque de fer supportée par le chapiteau. (Bona, fig. 20, pl. 12). Le marteau est attaché au balancier, ou dans les anciens métiers dépourvus de balancier, à une pièce de bois unissant les deux épées de chaque côté et appelée *sabot*.

Mayète, f. Maillon, anneau de métal, faisant partie d'une lame et traversé par un fil de la chaîne.

Les anciennes *mâyète* étaient formées par un anneau de fil d'archal (diamètre, 5 à 6 millimètres), dont les deux bouts tordus étaient soudés à l'étain. Plus tard, on a fabriqué des *mâyète* à trois trous, obtenues par deux torsions d'un anneau en fil de fer, enfin des *mâyète* plates à trois trous fabriquées à l'emporte-pièce dans une tôle. La lisse passe dans l'anneau à *clame*, c'est-à-dire en forme d'U, sans nœud fixateur.

Mestî, m. Métier; d'une manière absolue ou *mesti di tèheu*, métier à tisser.

Mouton, m. Griffes du métier Jacquard.

N

Navète, f. Navette, instrument servant de support à la bobine. (Voir fig. dans Bona).

La navette en fer comprend : *deux visège*, deux faces; *deux rôlète*, deux petites roues; *deux travers*, dont l'un porte *li broke* ou broche recevant l'époule et l'autre, *li croc* ou crochet dans lequel le fil glisse.

Nokî. Nouer, attacher un à un les fils d'une nouvelle chaîne aux fils correspondants laissés dans les lames.

Nokieu, m. *nokerèsse*, f. Celui ou celle qui effectue l'opération du nouage.

Nopète, f. Pincettes à mors très pointus servant à saisir les fils dans un tissu.

Nouke. Verviers : *Noke*, m. Nœud.

Passé lès noke, tisser une longueur telle que les nœuds reliant les fils aux pennes traversent les lames. — Quand on a tissé une longueur de tissu suffisant à faire un tour sur l'ensouple on dit familièrement qu'*on-z-a tèhou s'cou d'châsse*.

O

Onai, m. Anneau, division de la chaîne à l'èce correspondant à deux portées. — Bona (p. 14) fait *anneau* synonyme de *portée*, mais à tort.

Ourdi. Ourdir, disposer côte à côte une série de fils pour en former une chaîne à tisser. *Ourdi à l'corone*, ourdir avec les dévidoirs sans se servir de bobines.

Ourdiheu, m. Ourdissoir, métier à ourdir.

Ourdiheu, m. *Ourdiherèsse*, *ourdiressse*, ourdisseur, ourdisseuse.

Ouve, f. Œuvre, étendue de chaîne comprise entre les lances et le *ligneu*. A Liège, on dit aussi *li d'valèye*.

P

Pas, m. Pas, espace compris entre les fils de la chaîne quand le mouvement vertical des lames les a séparés en deux groupes. — *Coide di pas*. (V. *Coide*) — *Pas d'chèt*, défaut du tissage provenant de ce qu'une duite a irrégulièrement enjambé plusieurs fils de chaîne. — *Pas d'oragne* ou *d'arègne*, défaut provenant d'une répartition défectueuse des fils dans le peigne et amenant une densité moindre du tissu en un point déterminé.

Patinèt, m. Taquet glissant le long d'une tige et transmettant à la navette le mouvement que lui imprime le tisserand.

Pêlète, f. Pièce de fer portant sur le chapiteau ou sur un *ablôt* et dans un des creux de laquelle s'appuie le tranchant du marteau.

Pène, f. Penne (Bona, p. 35). Fils placés une première fois dans les lames ou fils qui restent de la chaîne tissée précédemment. — *Mette li vège è pène*, enfiler une verge (*vège di pène*) dans les extrémités des penne, nouées en paquets au-devant du peigne.

Pfce, f. Perche, une des traverses supérieures unissant les deux montants antérieurs ou postérieurs du métier. (D. de la fig. 8, pl. 5).

Planche, f. Planche. — *Planche dè fond d'chèsse*, planche sur laquelle court la navette (F. fig. 16). Bona l'appelle *seuil* (p. 30.)

Ploumion, m. Déchets formés de filaments de laine qui s'accumulent en couche ouatée sous l'œuvre.

Ployèye, f. Quantité dont avance la chaîne pendant une opération de *bouter jus*. (V. ce mot.) Je propose, comme traduction, *avancée*. On dit aussi *ployi*, m.

Pochèt, m. Epoule incomplètement couverte de fil. De là, dans le langage imagé du tisserand de Verviers, l'application du nom de *p'tit pochèt* au cadet de ses enfants, qu'on appelle ailleurs *houlot*.

Poirtèye, f. Portée. Subdivision de la chaîne comprenant un certain nombre de fils. Elle provient de l'ourdissage et correspond au nombre de fils que l'ourdisseur a dirigés à la fois sur l'ourdissoir. — Autrefois la portée comprenait 28 fils et servait d'unité pour la mesure d'une des deux dimensions de la chaîne. Actuellement on a mis cette mesure en harmonie avec le système décimal et on compte par *cint d'fi*.

Postai, m. Poteau, montant; une des quatre pièces verticales du bâti du métier.

R

Ramon, m. Traverse inférieure unissant les deux montants latéraux du métier et portant la petite ensouple (Bona, fig. 8, pl. 5, C.)

Rifer on fi. Renouer un fil cassé de l'œuvre. Au fig. *Rifer sès fi*, rétablir ses affaires.

Rôlete, f. Poulie, petite roue. — Une des parties de la navette. — Galet de la griffe du métier Jacquard. — *Rôlette d'inseu*, disques mobiles appartenant à l'ensouple d'arrière et se calant sur elle à une distance égale à la largeur du tissu. Ils empêchent l'éboulement latéral de la chaîne enroulée.

Rôs, m. Ros ou rot. — Peigne (Bona, p. 29) ou appareil serrant les fils de la trame contre la partie déjà tissée.

Rozai, m. Dents du ros. Ces dents, au lieu d'être en fer ou en acier, étaient autrefois des fragments clivés dans une tige de bambou, improprement *roseau*.



Sabot, m. Pièce de bois unissant quelquefois les deux épées. V. *Mârtai*.

Sèra, m. Serroir. Appareil servant à *bouter jus* dans les anciens métiers. Il se composait d'une tige vers l'extrémité de laquelle était verticalement emboîtée une planchette mince. La tige, longue d'environ 75 centimètres était amincie à l'extrémité opposée à celle de la planchette. Elle s'enfonçait par cette extrémité dans un des huit trous équidistants qui traversaient l'ensouple d'arrière. L'instrument, venant buter contre une pièce de bois clouée au *postai*, empêchait l'ensouple de continuer à tourner. Quand on voulait *bouter jus*, on reculait le *sèra* d'un trou. Pour permettre seize *ployèye* au lieu de huit par tour d'ensouple, on faisait pivoter le *sèra*, de façon à ce qu'il butât alternativement par son manche et par sa

planchette. Le tisserand, debout sur son *trouwant*, le manœuvrait par l'extrémité dépassant la planchette et formant poignée.

A Liège, à la poignée du *Sèra* était fixée une corde qui passait sur une poulie maintenue au-dessus d'un des *postai* au moyen d'un étrier appelé *tahète*. A l'extrémité de cette corde se trouvait la *wafe* ou planchette percée de trous. Quand on voulait tendre la chaîne placée sur la grande ensouple, on tirait la *wafe* de manière à la fixer à une broche de fer clouée au pilier.

Sintrou ou *sitrou*, m. Lisière.

Sipène, f. Epinglette du métier Jacquard.

Sitipe, f. Etançon reliant le bâti du métier aux murs de l'atelier.

Sitofe, f. Etoffe, nom générique donné à des tissus de laine autres que le drap et formés de fils plus fortement tordus et dont la torsion est presque toujours dans le même sens pour la chaîne et la trame.

Spoule, f. Espole, espoule, espouille, époule, espolin, espolet, sorte de bobine portant le fil de trame, qu'on engage dans la navette.

Spouler. Enrouler le fil sur l'époule.

Spouleu, m, Spoulerèsse, f. Espouleur, ouvrier qui charge l'époule. — Espèce de rouet servant à cette opération.

Li spouleu consistait en un support horizontal ou *ban di spouleu* porté sur quatre pieds. A une de ses extrémités s'élevaient les deux *montant dè l'rowe* ; à l'autre un bâti ou *tièsse dè spouleu* mobile dans des *glissire* ou rainures. Le bâti recevait la broche ou *broke*, prise entre deux planchettes creusées, dont l'une était fixe et l'autre, appelée *vinta*, basculait sous la poussée d'un poids qui l'appliquait contre la pointe de la broche.

Spriche ou *spruche* (Verviers), pompe en zinc à piston en bois servant à mouiller les époules.

Stin, m. Fil caractérisé par sa torsion de droite à gauche, qui, dans les anciens procédés de fabrication, constituait l'élément de la chaîne. *Li fi di stin* est l'opposé de *fi d'trème*.

Stalon, m. Piédestal de la couronne.

Stron d' navète, m. Flocon de déchet de laine abandonné dans le tissu par la navette.

T

Tahète, f. Etrier servant à la manœuvre du *sèra*. V. ce mot.

Tèhe. Tisser.

Tèheu, m. Tisserand.

Timpe, f. Temple, templet, temploir. Instrument servant à *timpler*.

Timpler. Tendre le tissu dans le sens transversal au moyen d'une règle à crémaillère appelée temple, de façon à lui maintenir la largeur qu'il présente à la sortie du peigne.

Tinkion, m. Tendeur, partie du temple garnie de dents qui s'engagent dans la lisière du tissu. Il est relié à la tringle par un anneau de corde (fig. 22, 2^e modèle).

Tirer jus. Enlever la pièce de tissu enroulée sur l'ensouple antérieure.

Toirchon, m. Torsade dans un fil trop tendu. V. *Crankion*.

Tournant d'enseu, m. Levier qu'on introduit dans des trous ménagés dans l'ensouple d'arrière, pour lui imprimer le mouvement de rotation qui enroule la chaîne.

Trème, f. Trame. Fil que l'on conduit avec la navette à travers les fils de la chaîne. - *Fi d' trème*, fil de trame, opposé à *fi di s'tin*.

Trongnai, m. Pièce de bois dans laquelle tourne *li boton* ou l'axe d'une ensouple. Les anciens métiers portaient de chaque côté à l'arrière *on trongnai*; l'inseu di dri et li ligueu y étaient fixés. Sur le devant *li trongnai*, attaché au *ramon*, recevait *li boton di p'tit inseu*.

Trouwant, m. Passe-pied. Pièce longitudinale passant au-dessus des marches, sur laquelle le tisserand se haussait pour atteindre l'œuvre, derrière les lames. A Liège, on l'appelait *passe-pî*.

V

Vai, m. Série de tours de fil qui se détachent d'une époule mal faite. On dit en ce cas *ki li spoule vêle*.

Vège, f. Verge. — *Vège d'ouve*, verge d'œuvre : dans le tissage à deux lames, on la glissait entre les fils de l'œuvre. — *Vège di pène*. Voir *Pène*.

Vôye. Défaut du tissage provenant de l'absence dans le tissu d'un fil de chaîne.

Vôtai, m. Vautoir, espèce de rateau recevant entre ses dents les différentes portées de la chaîne à enrouler et servant à donner à celle-ci la largeur convenable (fig. 21, pl. 13).

Vôti Enrouler la chaîne sur l'ensouple postérieure.

W

Wafe, f. Planchette percée de trous servant à tendre la chaîne. V. *Sèra*.

Winchète, f. Poulie. Cadre à une ou deux poulies supportant les lames (fig. 29, pl. 18).

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 11^e CONCOURS DE 1896

(TYPES POPULAIRES LIÉGEOIS).

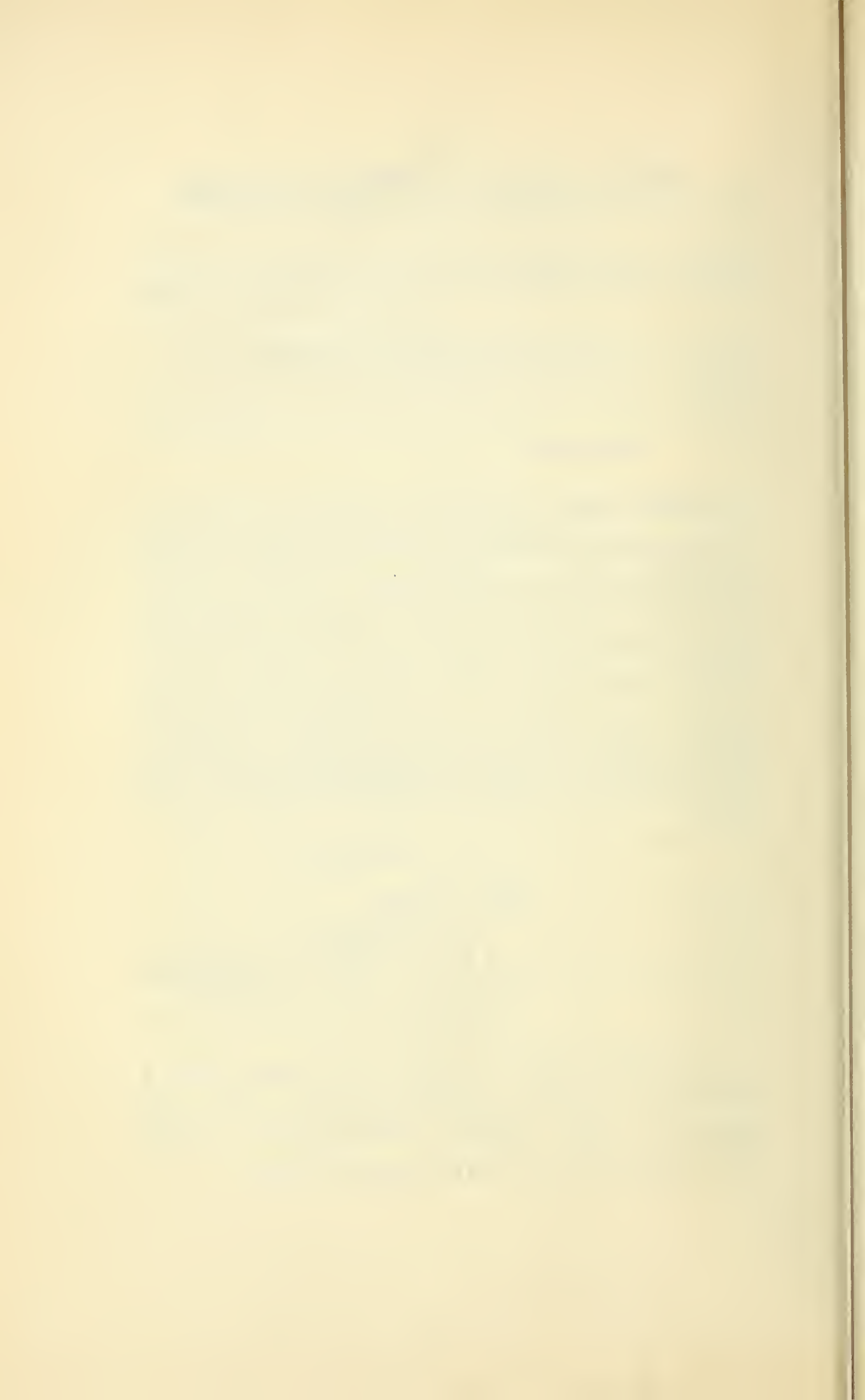
MESSIEURS,

L'auteur de la seule pièce envoyée à ce concours, *Lu vîx Jacques Louhai*, a cru créer un type d'ivrogne en laissant courir sa plume pour se borner à dire que son héros aimait à boire et qu'il ne supportait pas la boisson. Mais pour créer un type, il faut des traits d'observation, il faut du style, il faut bien des choses dont l'auteur ne semble guère se douter. Aussi le jury n'a-t-il pas eu à délibérer longuement pour écarter la pauvre élucubration qu'il avait à juger.

Le Jury :

MM. J. DORY,
E. DUCHESNE,
et Victor CHAUVIN, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 8 mars 1897, a donné acte au jury de ses conclusions. En conséquence le billet cacheté, accompagnant la pièce non couronnée, a été brûlé séance tenante.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 12^e CONCOURS DE 1896

(CONTES ET NOUVELLES EN PROSE.)

MESSIEURS,

Nous constatons avec plaisir que le concours des Contes et nouvelles en prose a tenté, cette année, un plus grand nombre d'auteurs que d'ordinaire ; nous avons, en effet, reçu cinq pièces, à savoir :

- 1^o *Là pu lon* ;
- 2^o *L'ârmâ* ;
- 3^o *Lu poye d'â pré Manin* (dialecte de Stavelot) ;
- 4^o *On binfait n'est mâye pierdou* ;
- 5^o *Jôye et pône*.

Malheureusement, la qualité ne répond pas à la quantité, et le jury a dû immédiatement écarter trois pièces : le n^o 1, vieux conte peu vraisemblable, que son auteur n'a pas su rajeunir ; le n^o 3, qui est inepte et le n^o 4, qu'une invraisemblance absolue rend inacceptable.

Le n^o 5, au contraire, est très banal ; trop long, en outre, et parfois même un peu grossier : par exemple au début. Mais comme l'historiette est, en

somme, bien contée, elle nous a paru mériter une mention sans impression, à titre d'encouragement.

Reste le n° 2. C'est une histoire touchante et heureusement présentée, dont l'auteur a fait preuve d'imagination. A cette œuvre, qui a une vraie valeur, nous avons été heureux d'accorder la mention avec impression, et nous espérons qu'à l'avenir notre lauréat obtiendra de plus hautes récompenses encore : il a certainement tout ce qu'il faut pour réussir.

Le Jury :

MM. Ch. DEFRECHEUX,
E. DUCHESNE,
et Victor CHAUVIN, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du mars 1897 a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. François J. Renkin, de Ramioul (Val St-Lambert), est l'auteur de *L'armâ*, et M. Edouard Jacquemotte de Jupille, l'auteur de *Jôye* et *Pône*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

L'armâ.

PAR

François J. RENKIN.

DEVISE :

On n'est jamais excusable d'être méchant.

(Un jour d'été elle se résigna — des papillons s'envolèrent
de l'armoire) — Gustave FLAUBERT. Un cœur simple.

MÉDAILLE DE BRONZE.

Li pitite Jeanne, s'elle avahe viqué elle areu fait ses pâque
ciste annêye; mais vola passé treus an qui l'curé l'a v'nou
qwèri on sem'di d'novimbe qu'i plovève.

Li jou d'après l'èter'mint on ressèra les affaire d'a l'èfant
divin on meube la haut, et dispoie on n'a mâye pu stu âtou
di çou qu'esteut d'a Jeanne.

Ci dimègne là portant, li jône feume a volou riveûye tot a
fait; l'horlôge sonève dihe heure et si homme vinève di
d'hinde po-z-allèr à grand messe.

Elle inteure è l'chambe, qui l'solo rimplihève di s'loumire.

Elle drouve l'armâ; des mote avolet fou.

Tot esteu dimoré bin è plèce.

So l'planche di dzeur les p'titès robe riployèye eune adlé

l'aute; a costé, des chmihe et des norèt. E l'coine deux cha-pai, li ci d'dimègne et l'ci di tos les joû, ricoviert d'ine gaze po l'poussîre.

Et so c' moumint là, l'pauve mame, li sonla qui s'fèye n'esteu nin moite. I li sonla qu'il esteu tims dè r'houqui Jeanne, di li abot'ner ses solé, di li fer s'tiesse, di li mette si belle rôbe po-z-aller à l'église. Pauve fèye, va !

E-ce bin possible qu'on n'el rivièrè mâye pu ?

On joû à matin, elle si dispierta avou on si drôle di tosse; elle raukive, si visège esteu tot roge; ine samaine après, on l'pointève è terre et tote li jôye dè l' mohonne à stu resserèye avou lèye è p'tit wahai d'chène qui l'èmina.

*
* *

Les onze heure sonit — Les gins sortit fou d'messe, les feumrèye ennè rallit a pus habèye po houmer leu bouyon et peler leu cromptire; les homme, des ci s'arrestit so l'plèce po d'viser dè tims, des colon, dè novai mayeur, des ci moussit divin les cabaret po jouwer à piquet et beure ax tournèye.

Lèye n'a rin vèyou, n'a rin oyou : por lèye, li monde c'est l'armâ d'à Jeanne. So l'planche d'à mitan, des vantrin, des chasse, des floquet, on gris mantai d'hivier qui n'a stu mettou qui deux còp ! Onque à onque li mère prindève tos les moussmint, les hoyève, féve voler évôye li poussire qui tournikève è l'loumire dè solo, adon les r'mettève sogneus'mint è leu plèce.

Qu'elle donreut gros po r'veuye si efant assiowe à l'tàve, si sayant, on deugt so s'live, à fer ses lètte so l'ardoise ou bin è vinàve pochant à l'coide avou les cisse di si âge ou s'fant aller à cablance so l'chène d'ine cherrette tapèye à cou.

Et li prumi « bon point » qui li p'tite rappoirta, tote fire et tote roge di binâhisté; et à l'fiesse, quand c'est qui Jeanne, blanque moussèye, rotève è l'porcession avou lès pu binamèye di li scole et tappève des fleurs so les vòye dè bon Diu.

Et i li r'passe ossi à coür, avou les bon, les mâvas joû....

Quéne transe, li fèye qu'elle jouève adlé li stoufe et qu'elle si broûla si foirt â bresse.

Si père cora tot dreut â docteur et qué còp qwand ci-cial ni pola acertiner qu'elle ni wardreu nin l'marque tote si vèye. Tote si vèye, ça nin stu long !

*
* *

Po l'fignesse â lâge, elle n'òt nin li boulet rivièrses les bèye, les buveu bahler â comptoir divin les cabaret.

So l'dièraine planche, c'esteu co traze sòrt : des awèye à tricoter divin ine pitite chässe quimincèye, ine suzette, on caba, ine pope sin bresse, on stau, des jeux di St-Nicolèye, et dressi è fond dè meube, on p'tit mureu qui Jeanne aveu wangni ax porçulaine so l'fiesse di Chokir.

Divin ine ròse boîte di cârton, dè mèdaye et on chaplet avou deux imâge d'â curé qu'estit divnowe totès jène.

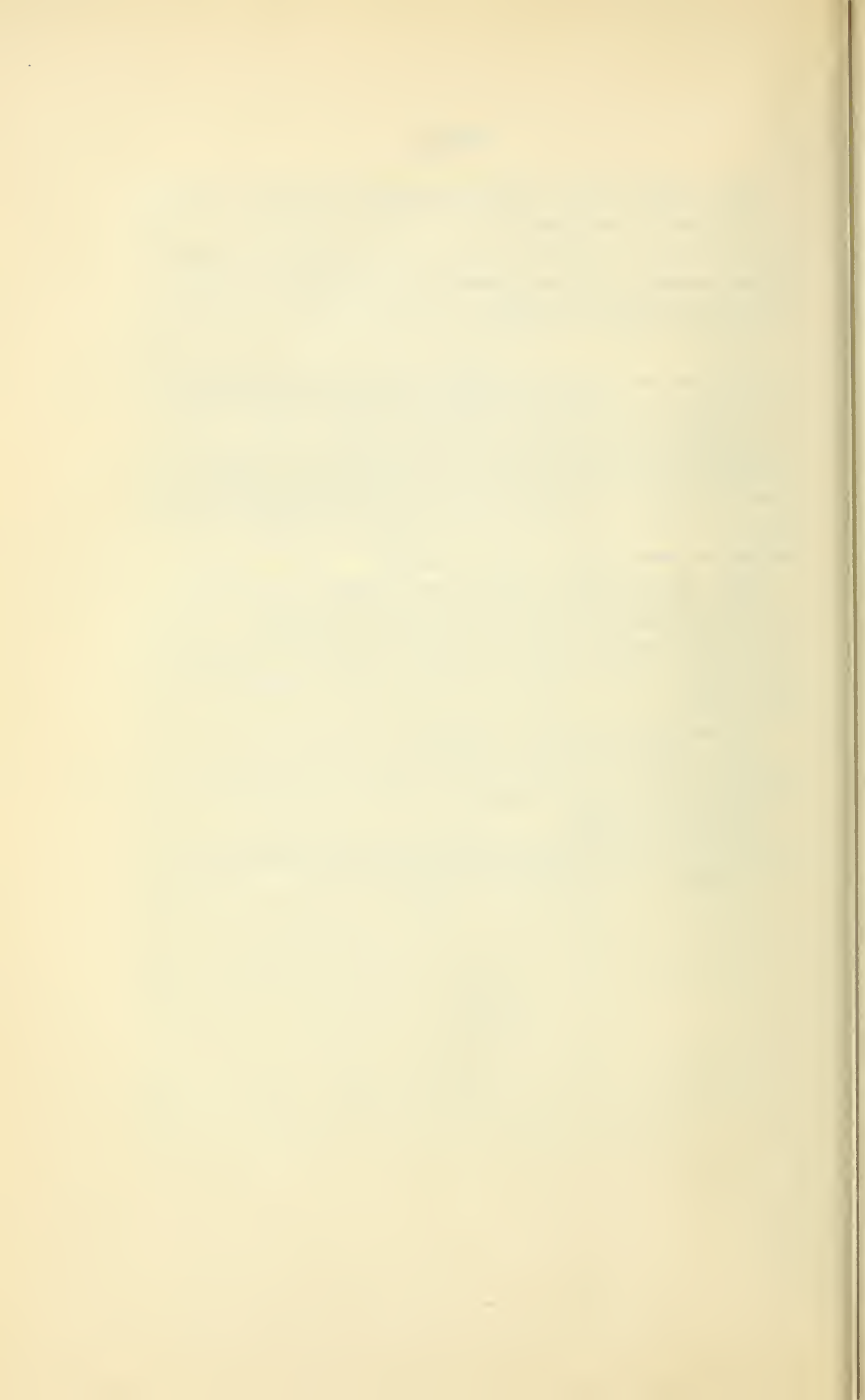
Li mère s'aspòye li tiesse so l'armâ. Kimint è-sti- possipe qu'i n'âye des autes efant qui viket et dè parint qui polet rire et s'amuser !

Qui pout-elle bin avu fait â bon Diu ?

N'a-t-elle nin todi roté li dreute vòye et ni s'a-t-elle nin todi kidu comme on bon chrétien ?

Les doze heure sonit.

So l'trèvin, on monta les montèye et si homme drova l'ouhe tot d'mandant : « Li bouyon è-st-i prête ? »



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 13^e CONCOURS DE 1896

(PIÈCES DE THÉÂTRE EN PROSE.)

MESSIEURS,

J'ai lu les différentes pièces du concours de comédie en prose et je n'ai pu m'empêcher d'établir immédiatement une corrélation intime entre ces œuvres et deux arts connexes l'un de l'autre : la photographie et la peinture. Que de différences essentielles entre elles deux ! elles prétendent cependant arriver au même but : la représentation de la nature. Mais l'une montre exactement le côté matériel des choses, elle le rend minutieusement jusque dans ses plus infimes détails, rien de plus, rien de moins : c'est une reproduction, allant même à la perfection, je le concède, néanmoins ce n'est qu'une reproduction ; l'autre, loin de procéder de la sorte, d'agir mécaniquement, en esclave, en inconsciente, s'inspire d'une esthétique singulière, d'un faire tout spécial. Le peintre nuance d'après ses perceptions et ses sensations propres, il insiste sur tels détails peu visibles, mais qu'il juge essentiels, il en atténue ou en élimine d'autres, quoique plus saillants, il met en évidence certains côtés et relègue d'autres à l'arrière-plan, ainsi fera-t-il sienne, toute personnelle, une œuvre qu'un autre aurait traitée d'une façon

non moins remarquable peut-être, mais d'une toute autre manière. Voilà ce qui caractérise la peinture, c'est que le peintre met son âme dans l'exécution de ses tableaux, pas n'est besoin d'idéaliser, c'est de ceux-ci, quels qu'ils soient, qu'on peut dire avec le poète : *Sunt lacrymæ rerum*. De ces données toujours vraies dans tous les temps et dans tous les pays devraient également se pénétrer les auteurs de comédies lors de l'enfantement de leurs œuvres.

Malheureusement chez nous, cette base si nécessaire est ce qui manque le plus, on ne semble que trop rarement se rendre compte de ces divergences primordiales. Les personnages se meuvent, mais aucun souffle ne les anime, les études sont en général trop superficielles, il n'y a pas assez de recherches, de fouilles, le domaine psychologique reste inexploré, tout est en surface, rien en profondeur, on trouve de la technique, de l'entendement scénique, souvent même du mécanisme théâtral, mais bien rarement de l'art, c'est-à-dire de la passion. Pour mieux le prouver, je couperai court à mon préambule et, de concert avec collègues, j'aborderai succinctement l'examen des pièces reçues :

N° 1. *On quèreau d'bouse*. Pendant que Lambert Burin tente la fortune au Congo, sa femme Tatenne et sa fille Lisa tiennent un petit café aux environs de Liège. Deux amoureux gravitent autour de la demoiselle : un monsieur Adolphe, employé de banque, Narcisse au petit pied et coureur de dot, et Joseph, honnête maréchal-ferrant, momentanément

ment sous les drapeaux. Ce dernier, préféré de Lisa, a comme confident un commissionnaire public : Michel, dont la fille est enceinte des œuvres d'Adolphe. L'annonce de la mort du père Burin en plein océan affole Tatenne et montre la cupidité d'Adolphe et l'inanité de son amour ; bref, ces divers incidents nous amènent au dénouement : le retour du père (l'annonce de la mort était controuvée), le campos donné au *qwèreu d'bouse* qui répare sa faute en épousant la fille à *Michî* et les fiançailles de Lisa et de Joseph.

Il y a du métier dans l'œuvre, la pratique du théâtre ne manque pas, mais que de maladresses accumulées dans ces deux actes. Voyez tout le premier acte, qu'il est pâle, à peine y relève-t-on deux ou trois mots pour rire, encore sont-ils bien péniblement amenés. De quel ton froid, la fille, au 2^e acte, fait le récit de la mort de son père, en vérité, elle nous ferait douter de son cœur ; combien emprunté est ce pauvre militaire Joseph si peu dégourdi que la mort de Lambert Burin ne trouve en lui d'autre écho qu'un malheureux : sapristi ! Autre reproche, plus grave : ce n'est guère heureux d'avoir exhibé en spectacle pour la ridiculiser, la folie si touchante et si respectable de la mère. Ça c'est de la photographie, un peintre rejeterait un tel effet à l'arrière-plan ou masquerait même tout à fait semblable épisode. Si Michel reste bien conséquent avec lui-même, c'est le seul, car Adolphe, sujet principal, tourne comme un toton, et loin de mettre en pra-

tique ses théories sur le moyen de parvenir, fait précisément tout l'opposé. Envisagée à d'autres points de vue, la pièce donne davantage encore prise à la critique, ainsi son wallon est ou bien fautif ou manquant de coloris : page 1 *dè l'chique*, on dit *ine chique*, *dès chique*, *on boquet d'chique*. — *Ine pitite caisse*, pourquoi pas *ine lâxe* ; page 2, description des personnages : *mustache et favori grisonnant*, pourquoi pas au moins *peuve et sé*, sinon *chenou*. L'auteur place presque toujours l'adjectif après le substantif : *ine fraque neure*, *gâmette blanke*, *pardessus clére* ; il dira : *breune visège ! âx environs* pour *invuron* ; *li théâte riprésinte l'intérieur* — *li contoïr* — *dès tavlais attèchis à l'muraie* — *mes pinsèye son bin lon dè responde â sonke !* — *conversation* — *filer* au lieu de *bixer èvoye* — *est-ce todis Adole qu'est so l'tapis* — *poirter freude mène* — *sinti on gosse di broûlé*.

Cueillons un échantillon du style : Lisa se refuse à choisir Adole comme fiancé, sa mère veut le lui imposer et pour mieux la convaincre réclame l'aide du voisin Linâ : *O Lixa, mutoi qui vosse mame a raison ? et por mi, quoiqui jî n'vôye nin vis foirci savez... jî houtreus todis les conseye d'ine mère qui sont des feies qui n'a foirt bon.... vos savez ! jî jâse cial ainsi c'est pasqui voss père, qwand c'est qu'il a pârti po l'Congo, i m'a bin rikmandé de louqui on po so l'manège di cial ... Vos savez çou qui j'vous dire.... dè chervi d'père comme on dit.... i m'a minme dit qui j'ennè sereut riscompinsé.... et*

comme ji li a promettou dè fer çou qui m'dimande (et vola cinq ans qui çoula deure) ji vous rimpli mi d'voir jusqu'à bout... Houtez donc çou qui voss' mame vis rikmande, ji n'sâreu aut'min qui dè dire avou leie,.... prindex Adole po voste homme !

Citons enfin pour finir, parmi les naïvetés et les distractions de l'auteur : Acte I Scène XVI : la mère tombe en syncope en apprenant que le navire ramenant son mari a péri corps et biens, et Lisa à qui Tatenne a crié la catastrophe avant de s'évanouir, termine le premier acte par cette demande saugrenue : *Qu'avez-ve don mame ?* Voilà donc le fait tel qu'il a été établi par l'auteur, mais à la page suivante Acte II, Scène I, la mère n'a pu dire le malheur, elle a dû montrer du doigt l'article du journal. En voilà, je pense, plus que suffisamment pour vous édifier et nous permettre de passer au n° 2 : *Les treus size*. L'auteur, à notre avis, s'est complètement mépris sur le sens du mot comédie en l'appliquant à son œuvre : les accordailles de la jeune fille : Constance et de Jules, l'employé, sont presque des hors d'œuvre et ne sont, en tous cas, que des accessoires dans les deux premiers actes : le premier représentant une veillée de mort, le deuxième, un réveillon de Noël. Ces deux cadres attirent trop notre attention et la détournent de ce qui devrait être le sujet principal, c'est seulement à la troisième veillée ? : le mariage que l'épisode se transforme en action, se développe et nous montre la désertion motivée du fiancé Jules et son rempla-

cement par l'amoureux transi Colas, ami d'enfance de Constance. L'auteur, disons-nous, s'est fourvoyé. En effet, avec quelques modifications, en coupant le fil si ténu qui relie les différents actes, il faisait de cette piètre comédie un excellent tableau populaire, sinon plusieurs. Qu'il lise *on tour di botresse* de G. Delarge qui se rapproche assez bien de son genre, il aura là un excellent modèle. Il y a chez l'auteur beaucoup d'esprit d'observation, les mots sont très nature, trop même parfois, seulement j'aurai maints griefs à articuler contre lui : il n'a pas d'orthographe du tout, il ne raisonne pas la façon d'écrire ses mots, il le fait suivant son caprice, et Dieu sait si la folle du logis s'en donne à cœur joie, il y a de nombreuses négligences de style, les situations étant identiques, les mêmes acteurs sont amenés à répéter les mêmes mots et les mêmes phrases. Il nous donne un bon type bien observé et bien vivant : *mon onke Chaudire bouteu fou* dit la Terreur des Remparts, c'est le matamore d'Outre Meuse ; celui de Jules, par contre, ne l'est guère, de plus, il donne prétexte à des diatribes aussi virulentes que déplacées contre les employés. Répétons nous : pour peu que l'auteur veuille s'en donner la peine, transformer sa donnée, enrichir son vocabulaire et travailler dans le sens indiqué, il y aura lieu à plusieurs tableaux populaires bien locaux et bien pittoresques.

Que ne pouvons-nous en dire autant du n° 3 : *Tot est bin qui finihe bin*. Eûtes-vous déjà en une libre Exposition de peinture vos bourgeoises rétines im-

pressionnées par la vue d'un chaotique et symbolique pêle-mêle qui était censé représenter une bataille, un cataclysme ou l'enfer ? compréhensible pour les seuls initiés, elle vous plonge dans une profonde et angoissante stupéfaction dont vous ne pouvez revenir. Ainsi de même, enfoncés dans un abîme de réflexions, restons-nous perplexes à la lecture de ce tant énigmatique ouvrage.

Apprenant, par une indiscretion de clerc de notaire, que sa servante Marie, souillon de mœurs équivoques, doit hériter de 200,000 francs, le tailleur Isodore Halkin, célibataire endurci l'épouse en hâte. L'ouverture du testament qui coïncide avec la fin du repas de noce détruit tous ses beaux projets, toutes ses espérances, car une clause additionnelle, impossible à réaliser transforme le superbe magot en une pension mensuelle de trente francs. Voilà notre homme Gros-Jean comme devant avec tous les frais et une méchante femme en plus. On a fréquemment traité ce sujet : la servante, ayant un gros lot avec son billet de loterie, épousée par son maître, mais ce qui constitue l'ajoute, pas heureuse par exemple, c'est que pour semblable héritage, on ne s'adresse pas à l'héritier directement ; nous ignorons aussi pourquoi ce tant bavard clerc a divulgué gratuitement, sans motif, un testament dont il ignore exactement la teneur. Au début, l'auteur omet de nous désigner les personnages et le lieu où se passe l'action, et dès la première page, il met en circulation tout un recueil d'expressions argotiques, de

dictons temporaires qui courent les rues et que l'on caractérise du nom de cris du jour. Ces tendances à l'introduction de semblables néologismes sont on ne peut plus blâmables, car autant en emporte le vent et ce serait préparer plus que des tortures aux Kinable, Body et Grandgagnage de l'avenir. Un mot wallon n'est-il pas présent à la mémoire de l'auteur, vite se dit-il créons-en un : *Quèle avalanche. — C'n'est qu'on p'tit aperçu di s'talent. — Nos jonèsgins roucouli. — Ine tiesse comme ine tâve qu'a n'cwène jus — c'est ine pierreusienne — injustice — li fin justifierait les moyens. — jarretière.* La promiscuité régnant entre le maître et la servante, la liberté de langage du maître, tant de franc parler chez la maritorne autorisent en nous les pires suppositions. Ainsi en est-il encore de leur prise de bec pendant que le clerc sonne. Voulez-vous un exemple typique de ce mauvais ton :

Zidôr. *Vos m'pèlez l'vinte avou on coutai d'bois.*

Mareie. *Bi ji n'voureu nin sûr pelez vosse vinte, on n'voureut nin co l'aduzer avou des picette.*

Zidôre. *L'avez-ve vèyou vos ? Il est todis pu prope qui l'vosse !!!*

Trois fois le terme fleuri et fleurant attribué à Cambronne s'étale orgueilleusement dans le cours de l'ouvrage de même que les *je m'en f...* Si j'en crois sa devise et certaines observations, l'œuvre est cependant d'un homme d'esprit ; mais pour le justifier, nous n'avons que trois arguments plausibles : ou c'est le résultat d'une gageure, c'est, comme on

dit, écrit pour un pari, ou c'est une parodie ou (je vous le dis bien confidentiellement), c'est peut-être la machine de guerre d'un transfuge soudoyé par Monsieur Coremans pour prouver que son dire est exact : le wallon n'est qu'un français corrompu. N'essayons pas d'élucider ; dans le doute, abstenons-nous et voyons le n° 4 : *li Matoufet*, écrit en wallon de Spa. C'est l'histoire souvent contée de la femme ripaillant en l'absence de son mari qui peine dur à la carrière. La dénonciation d'un vieux barbon, ancien amoureux évincé, la fait prendre en flagrant délit de *matoufet*. Scène terrible d'où le mari sort transformé en ivrogne, mais grâce à sa bonne vieille mère, il se débarrasse de ce vice, la femme s'amende et la réconciliation se produit entre les deux époux. La donnée, on le voit, est bien vieille et rien ne s'y trouve qui puisse constituer la trame d'une comédie, c'est tout au plus un canevas d'historiette. Il y a là absence complète de verve comique et ce n'est ni le wallon correct mais bien pâle, ni le dialogue traînant, ni les personnages épisodiques qui pourront modifier cette conviction des membres du jury.

Nous arrivons au n° 5 *Li fèye Mathy*, comédie en un acte, écrite en namurois. Une jeune fille Marie surprend l'adultère de sa mère Cécile Mathy avec leur pensionnaire Louis. Voilà certes qui n'est pas banal du tout, ce thème pourra prêter aux développements les plus dramatiques. Que va faire la fille en cette circonstance ? Fera-t-elle cesser la

liaison coupable qui s'est développée et continuée sous le toit paternel ? Là est le nœud de l'intrigue. Il y a de quoi hésiter, cela se conçoit aisément. On s'explique que, dans un moment d'indignation, devant l'impudence effrontée des deux coupables, le secret terrible lui échappe et qu'elle le révèle au père. L'auteur a senti que c'était la vraie solution restituant au mari, honnête homme, l'estime qu'on lui doit et qu'un ridicule, tout de convention, lui enlève, stigmatisant et abaissant par contre l'épouse adultère, mais cette scène n'est pas bien amenée, il n'y a pas assez de gradations attisant la colère de Marie, l'excitant jusqu'au paroxysme au point de la faire éclater. Cette irritation de la fille n'est-elle pas aussi sujette à critique, telle qu'on nous la présente : puise-t-elle exclusivement sa source dans le sentiment de l'honneur, ne voit-on pas poindre en elle une arrière-pensée égoïste. Ainsi étalé, ce caractère reste bien énigmatique. D'autre part, on ne crie pas sur tous les toits semblables infamies et la fenêtre par laquelle le père entend tout, reste vraiment trop ouverte pour les besoins de la cause. Je comprends que pour se décharger d'un tel fardeau, on en fasse aveu au fiancé Charles, confident naturel et tout indiqué, mais avoir si longtemps conservé ce secret, s'en soulager auprès du futur époux et le crier alors à la tante Titine, notoirement connue comme bavarde invétérée, voilà qui dépasse ma compréhension, et voilà, ce me semble, un grave défaut de la pièce. J'aurai d'autres reproches secondaires à

formuler : pourquoi Louis, l'amant, a-t-il répandu le bruit de son mariage : cela n'a d'autre effet que d'exciter la jalousie de sa complice, mais n'apporte aucun élément de pathétique dans le rôle de l'héroïne principale, et Cécile l'épouse, n'y a-t-il pas naïveté de sa part d'abandonner la place à cette Mareye Tarame de Titine, afin d'aller dans les environs cueillir des nouvelles du mariage de Louis. Les scènes finales ne sont pas assez claires et la comédie pouvait, je crois, se terminer sur l'annonce du mariage ; mais ces défauts de texture une fois signalés (et je m'y suis d'autant plus attaché, que l'œuvre est plus méritante), regrettant que l'auteur ne se soit pas placé sur le terrain même d'une émotion vraie, en dessinant mieux encore la lutte entre le sentiment de l'honneur familial et le respect dû aux parents, je ne trouve plus place que pour des éloges ; presque tous les éléments du succès scénique : l'invention du sujet, la facilité du style, la vivacité du dialogue, l'aisance avec laquelle la pièce se déroule et l'habileté de l'auteur à manier et dénouer ces situations équivoques, tout cela ne peut que mériter une récompense, aussi proposons-nous de lui accorder une toute première mention honorable avec impression complète.

La dernière comédie : *Les maisse sont sortis* est écrite en dialecte de Nivelles. Elle est bonne, les caractères sont bien soutenus, le dialogue lestement enlevé et le dénouement est bien amené, mais pour les Liégeois et les Namurois, toute la pièce se devine

aisément, il y a trop d'analogies avec différentes œuvres de nos théâtres, entr'autres avec l'un des chefs d'œuvre du début de notre renaissance : li *Galant dè l'siervante*, avec *Couhnire et siervante* si fréquemment applaudie au pays de Liège, et celle tant prônée par *Nameur po tot : Cwamdgi et médcin*, Notez que nous n'en faisons pas un grief à l'auteur, nous n'incriminons en rien son honnêteté et loin de l'accuser de pastiche, nous nous expliquons fort bien son ignorance de pièces antérieures distant comme il l'est de nos littératures dramatiques, mais il doit bien comprendre que ce nous est un motif suffisant pour ne pas admettre la pièce à l'impression afin d'éviter à nos Bulletins le reproche de constantes redites et pour ne lui attribuer qu'une seconde mention honorable.

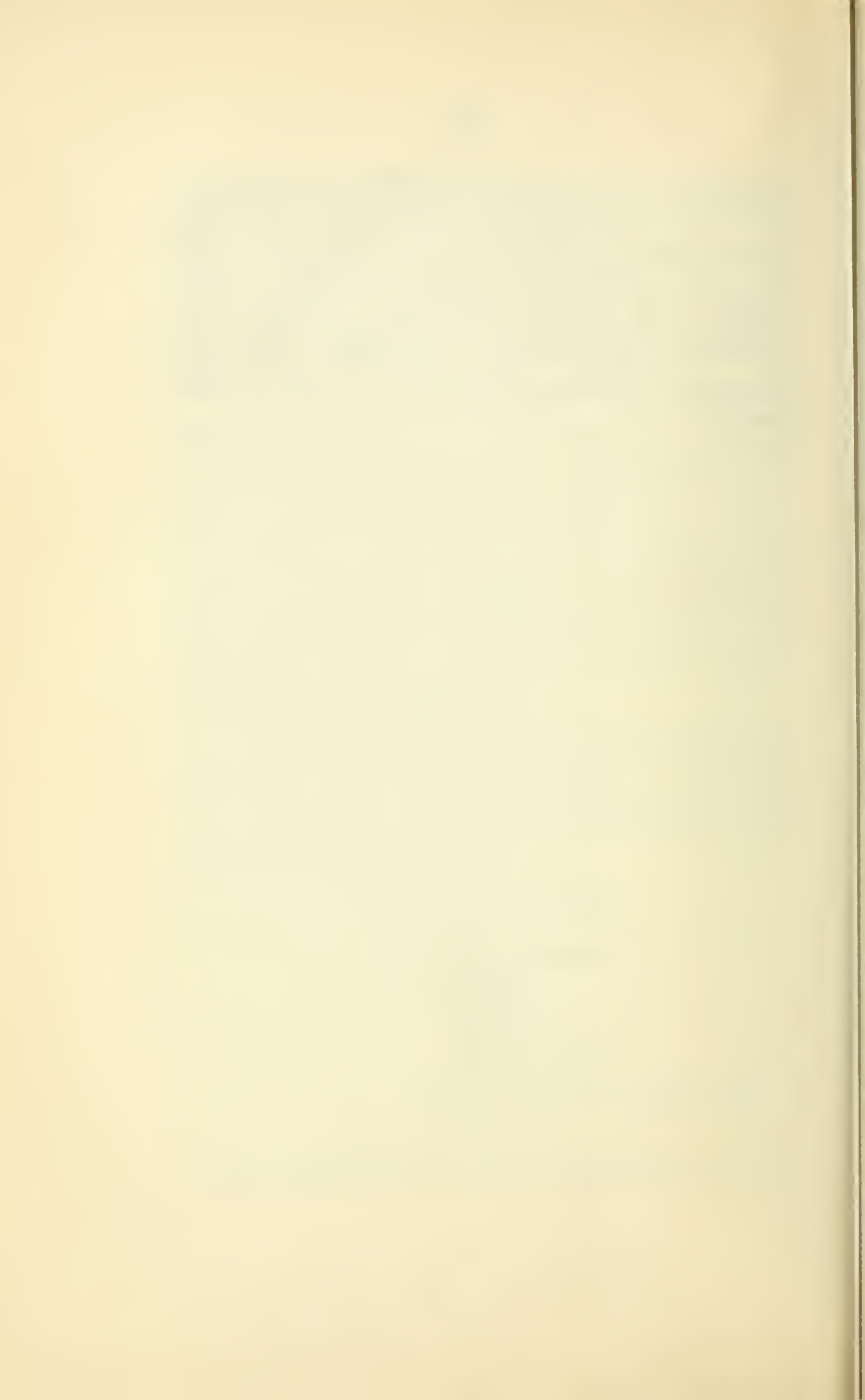
Voilà, Messieurs, le bilan de ce concours. Sans être très brillant, il n'en contient pas moins des pièces de valeur et pour peu que les auteurs progressent, nous n'aurons pas encore lieu de désespérer de la comédie wallonne en prose.

Les membres du jury :

MM. Julien DELAITE,
I. DORY,
J. FELLER,
Ch. GOTHIER,
et Ch. SEMERTIER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 10 mai 1897, a

donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées a fait connaître que M. Auguste Vierset de Bruxelles est l'auteur de la pièce intitulée : *Li fêye Mathy*, et M. Emmanuel Despret, de Nivelles, l'auteur de la pièce intitulée : *Les maisse sont sourti*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.



LI FÈYE MATHY

COMÉDIE È ONE AKE

PAR

Auguste VIERSET.

DEVISE :

Tes père et mère honoreras....

MÉDAILLE DE BRONZE.

PERSONNAGE :

Mathy, Joseph, maisse ovri.

Cisfile, si feume.

Marie, leu bauchelle.

Louis, leu locataire.

Châles, voisin, galant da Marie.

Titine, li sou da Mathy.

Li scène si passe on dimègne, li jou d'Sainte-Marie, à Nameur.

Li fèye Mathy

COMÉDIE È ONE AKE.

One chambre d'ovri. — On huche avou one fègnesse di chaque costé au fond. A gauche one armoire. A droite on huche, one situve, one dresse. One tauve au mitan dèl coujène. Des chèyère. Li fègnesse di gauche è-st-à mitan douviète. D'su l'armoire on bouquet din on pot.

Scène I.

CISILE, puis LOUIS.

CISILE (*après awoi chîmé s'bouyon, attrape si chèna d'canada, èt s'assî po lès pèler*).

Dèjà dige heure ! ji n'aurè jamais fini m'diner à tims.
Croireuve-t-on bin qui l'Sainte-Marie m'a rastaurgi tant qu'ça !
(*Louis interre pa l'huche d'au fond.*)

Vos riv à d'jà Louis ?

LOUIS.

C'n'è nin mi habitude di rintrer si timpe li dimègne au matin, don ?

(*I va qwai l'boisse d'allumette su l'cheminée et allume on cigare*).

Ji m'va vos dire. J'estè sôrti t't à l'heure sin songî à l'fiesse da Marie. Vos compirdoz, Cisile, ji n'a jamais stî habitué di m'jône tims di fiesti Jean ou Jènné. C'è-st-en vèyant les affiche plaquée su tote les boucanière qui j'y a r'pinsé.

CISILE.

Oh bin, j' n'y song'reuve nin pu qu'vos, allez, si m'fèye ni nos aveuve nin mettu su s'pîd-là gna saquants annèe, pac'qu'è scole, tote ses camarâde avaine todi leu fiesse di leu parint..., comme si on avè dangî di tote ces chimagrawe là pos mostrer qu'on s'voè voltî !

Louis s'assî d'lé lèye à gauche, èt li tape dissu l'cuisse).

V's avoz raison, Cisile. Gna d's ôtes moyen, d'on ?

(I l'rabrèsse).

CISILE *(riwaitant l'huche di droite.)*

Vloz bin fini, vos ? si on nos vèyeuve !

LOUIS (li aspouyant s'moîn gauche su s'gauche sipalle, comme po l'rabressê cor on côp.)

Vos savez bin qu'on n'pou mau ! Mathy è rivnu berzinque haïr, i doi comme on stoque.

CISILE *(si r'culant.)*

Allons, choûtez-m' Louis. Resculez v'one miette. I gna dès còp qui m'song s'arrête tot dins mès waïne, avou vosse toupet d'infer. Vos voirez qu'ça tou'n'rè mau.

LOUIS (ossant lès spale.)

Commint vloz qu'ça tou'ne ?

CISILE *(s'arrêtant on momint d'pèler.)*

Taijoz vos Louis. Gna dès momint qui j'sos honteuse di mi-meîme.

LOUIS.

Ji vòreûve bin sawoi poquoi ! On bia plaiji qui v's avoz avou on homme qui n'sé sòrti à l'nait sin rentrer sô.

CISILE.

Ji v' disfin d'è dire do mau. Jôseph è-st-on bon homme, nin bèrdèleu po deux caur,... on bon ovri... èt quand il è mouai, qui r'chai ossi vite qu'one soupe au lacia.

LOUIS.

One creïme d'homme, allons ! Bè, jè l'sé bin. Mais qué toirt è c' qui j'li fai ? si v' lai là, c'è qu'i n'y tin nin, don ?

CISILE (*ripirdant s'coutia.*)

Ji sé bin qui v's avoz l'linwe bin pindeuwe, allez ! mais n' èspèche qu'avou tote vos biestrie, vos nos froz prinde on jouù l'ôte.

LOUIS (*allant r'qwai one brocale.*)

Quénne trônneuse vos fioz aujôurd'hu !

CISILE (*choûtant.*)

Choûtez, là Mathy qui s'lève..., et Marie qu'à-st-è s'chambe, qui vint d'riv'nu d'èl messe.

LOUIS.

Ah ! elle è là-hôt ?

CISILE.

Oï.... Et bin, à propos, què li avoz rappoirté ?

LOUIS.

Ah tin, c'è vrai, ji n'a nin achèvé. J'estè foirt èbarrassé. Din l'botique, is m'foutaine one tièsse avou leu ramage!.... A l'fin d'tot j'a pris dès pindant (*mostrant s'cadeau*) ; qu'è c'qui vos chonne ?

CISILE (*pirgant l'boisse.*)

Hie, Mariâ ! c'è des bia oh ça ! c'è-st-one sottise, Louis, v's estoz vramint trop bon. J'i m'va l'fer dischinde. Vos li dôroz vos même.

(*Elle si lève è met s'chèna à l'terre.*)

LOUIS (*l'arrétant.*)

Nònna, Cisile, vau mia qu'ci fuche vos. Elle ni sé m'sopoirter, vos l'savoz bin.

CISILE (*geînée.*)

Fau nin fer attintion, Louis, c'è-st-one èfant.

(*Elle riwaite do costé d'l'huche.*)

Et d'abôrd, c'è d'vosse faute, j'i vin co d'vos l'dire. Vos n'vos geînez nin assez. V's estoz todi à tourner autoû d'mi quand Mathy n'è nin là ... èt comme Marie n'a nin ses ouye è s'poche...

LOUIS (*qu'è-st-à gauche di Cisîle.*)

Oh! s'on v'choûtreuve, vos!... Po saquants pòvès bèche di tims in tims....

(*I vou co l'rabressé : Marie douve l'huche di l'ôte chambe èt l'risèrre è vèyant c'qui s'passe.*)

CISILE (*ripoussant Louis.*)

Mais finichoz don ! Mathy va dischinde. E c'qui vos vloz mette li brouye din m'moînage ?

LOUIS.

Taijoz 'v' innocîne ! on n'a qui l'bin qu'on s'fai.

CISILE.

Si vos pinsez qu' j'a bon quand ji trône tote li joûrnée ! ...

LOUIS (*mostrant l'huche di l'ôte chambe.*)

Vos vèyoze bin qu'i doi todi. Et l'ôte...

CISILE (*si r'mettant à l'ouvrage.*)

Et l'ôte va nos chair su l'casaquin.... Allons, tirez v' èri, èt leyiz m'fêr m' diner. Ji so d'jà assez taurdeuwe ainsi.

LOUIS (*li tapant su l'massale.*)

C'è bon, Cisîle. On èva. A t't' à l'heure, d'abôrd. Ji m'va qwai d'èl graîne po mes mouchon.

(*Il èva.*)

CISILE (*sin r'toûrner.*)

C'è ça. A tot rate.

Scène II.

CISILE, MARIE.

CISILE.

Marie !

MARIE (*di l'ôte chambre.*)

Man !

CISILE.

Dispèchîz-v', mi fèye, po v'nu m'donner on còp d'moin.

MARIE (*intransant.*)

Vo-m'là.

(*Elle mèt on d'vantrin, et pèle les canada.*)

CISILE (*li r'waitant.*)

Bin, qu'avez ? vos n'avez nin l'air di foirt bonne humeur po l'joû d'vosse fièsse.

MARIE (*sin lèver l'tiesse.*)

Qu'è c'qui vos vòrîz qu' j'euche ?

CISILE.

Qu'è c'qui j'sé, mi ? (*silence*) On a-t'appointé tot' à l'heure one saquoi por vos.

MARIE (*waitant autoû d'lèye.*)

Ah ! c'bouquet-là ?

(*Elle si lève et va l'quai.*)

CISILE.

Tin, c'est vrai, ji n'y songeuve pus.

MARIE.

Comme i sin bon ! c'è d' Châles, j'è sos sûre.

CISILE.

Tot jusse.

(*Marie coud one fleur et l'met à s'botnière.*)

Mais c'n'è nin co tot. Qu'è d'jo d'ça ?

Elle tire lès pindant fou di s'poche.

MARIE.

Mària, qu'is sont bia ! c'è co da li, ça ?

CISILE (*geînée.*)

Non ; c'è Louis qu'a songi à vosse fiesse.

MARIE (*rimettant l'boèsse su l'tauve.*)

Ah ! c'est li.... Et d'qué droit m'donne-t-i ça, li ?

CISILE.

Bin, j'croi qu'vos div'noz sottè ! c'è nosse locataire, don ? Il è causumint d'èl maujône.

MARIE (*fiant on pa viè l'armoire.*)

Por vos c'è possibe, mais nin por mi.

CISILE (*si lèvant tote mouaiche.*)

Qu'è c' qui vos v'loz dire, hon, vilaine qui v's estoz ?

(*Marie pirdant on fleur foû do bouquet.*)

Enfin, man, pusqui ji n'tin nin à prinde ça !

CISILE.

Mais j'tin à c'qui vos lès pirdoche, mi. Quand vos nos auroz brouyi avou Louis, è qu'i nos aurè planté là, c'sèrè co one belle journée di gagnie, don ?... Qu'i nos rappoite cinquante bias franc tos lès mois po s'pension...

MARIE.

I gu' ènne a d's ôte.

CISILE.

Oï, dès mouais payeu lès trois quart do timps.... Et puis, assez d'ramage comme ça. Vos lès pidroz èt puis tot è dit.

MARIE (*si r'toûrnant èt pirdant l'boèsse.*)

Et bin, pusqui c'è da mi, là c'qui j'è fai, wai !

(*Elle tape les pindant à terre, les spoche, èt les èroïe din on coin.*)

CISILE (*richait su s'chèyère tote stomaquée.*)

Ah ! l'sorcire !

Scène III.

LES mêmes MATHY.

MATHY (*s'arrête, tot saisi, su l'soû d' l'huche di droite.*)

Qu'-è c' qui gna co ?

CISILE.

Rin !

(*Elle wide din on saïa l'aiwe di ses canada, et r'met d'el prope aiwe dissu.*)

MATHY *s'avançant* : *su l'même ton qui s'feume.*)

Rin !... Ji voi bin qu'i gna one saquoi, mi, qu'è c' qu'elle a tapé là èvôye ?

CISILE (*mettant ses canada au feu.*)

Ecore one preuve di s'gintiyesse !.. (*Elle mosteure Marie.*)
Louis li rapporte dès bias pindant po s'fiesse ; et elle les spoche,
comme on poison qu'elle è.... Ji voreuve qui l'fiesse fuche
aux cinq cent mille diâle què l'vègne qwai !....

MARIE.

Ji n'so nin foircie di prinde lès cadeau dô prumî v'nu, don ?

MATHY *après lès awoi r'waitî totes les deux.*)

One drole di maujone, vaici !

(*I va prinde dins l'dresse di droite one jatte. Marie appoite li poin èt
li wide si cafeu. Mathy si còpe one tartine.*)

One drole di maujone !

CISILE (*qui tot en causant s'occupe di s'moènage.*)

Quand t'elle repètreuve co dix còp ! Si t'y esteuve pus sovint
è l'maujône, t'aureuve dressî t'fèye à n'nin iesse si insolente.

(*Marie qu'è-st-allée si raspouyi su l'armoire d'gauche lève li tiesse
comme po responde, et s'tait.*)

MATHY (*tot mougant.*)

(*Rilèvant l'tiesse.*) Pus sovint !... on sé bin qu'c'è mi qu'aurè
tos les toirt. N'espèche qui tot va sclin-boigne, vaici (*i boit*).

CISILE.

C'è quand t'rinterre sô comme haïr, qui ça va scin-boigne.

MATHY

J'estè sô haïr, mi ?

MARIE.

Vos n'savoz pu quand v' l'estoz, allez... C'è si bin div'nu one habitude....

MATHY.

Douc'mint vailà vos, hein ? D'abôrd, ji fai c'qui m'plai. A-t-on jamais vèyu?... V'nu r'prinde sès parint !

(Cisile rimplit l'jatte di st-homme).

MARIE.

Poquoi c'qui ji n'pôreuve nin dire mi mot ? quand lès cop d'linwe plov'nu su vosse compte, pinsez v' qui ji n'è rascoud nin, mi ?

CISILE.

Qué còp d'linwe, don ?

MARIE.

Si vos croiyoz qu'on n'di rin, din l'voisinage !... On m'appelle déjà « l'fèye Mathy » comme si nos estaïne dès poirteu aux sache.

(Elle va s'assire dilè l'fègnesse èt r'souve sès ouye avou s'vantrin.)

MATHY *(qu'a fini d'mougnî, i s'lève.)*

Et commint v'loz qu'on vos appèle, don, m'fèye ? li comtesse di Broquèmcauve ?

CISILE *(à Mathy.)*

Ni t'fai nin do mouai song, Joseph. Ti sé bin qui t'pièdrè tès poine avou lèye.

MATHY *(allumant s'pupe.)*

C'è qui j'commence à nn' awè assez, parait mi, di totes sès

manière di mamzelle ! Pac'qui j'travaye à m'compte èt qu'nos viquans one miette pus à noste auje qui dins l'timps, faureuve quéqu' fie fér d'sès embarras po vo plaire ! ou nos rireuve au nez, taise !

Scène IV.

LES MÊME, CHALES.

CHALES (*pa l'fégnesse.*)

Bonjoû, Marie ! bonne fiesse, savoz ! j'a v'nu t't à l'heure, mais vos estîz à messe.

MARIE.

J'a stî bin containe di vosse bouquet, Châles. N'intrez v' nin one miette ?

CHALES.

Sia. J'vin justumint qwaire li papa (*Il intère*). Ri-bonjoû, nosse dame. Bonjoû, monsieu Mathy.

CISILE *et* MATHY.

Bonjoû, Châles.

MATHY.

Ça tin todis, monsieu Mathy. Vos vloz bin v'nu choisi on sizet avou mi, reuve dès Molin ?

MATHY.

Ji va iesse prête din one minute. (*I rinterre on momint din l'ôte chambre.*)

CHALES (*à Marie qui disfai si dvantrin.*)

Et bin, pou-t-on vos rabressî l'jou d'vosse fiesse ?

CISILE.

Elle ni pou mau d'dire non, allez, j'è respond.

(*Châles rabresse Marie.*)

CHALES.

Bè, on direuve qui v's avoz brai ?

MARIE (*geînée.*)

Mi ? nôнна.

CHALES.

Oh bin sia, j'èl voi bin.

CISILE.

Ni fioz nin attention, Châles. Elle a des zinne di timps in timps. Ça li pass'rait.

(*Marie li r'waite ; Châles lès r'waite totes lès deux.*)

MATHY (*rintrant.*)

Vos n'm'avez nin appresté mès píce, Cisile ?

CISILE.

Ah mon Diè ! j' l'a rovl. Ça va iesse fait à l'minute.

(*Is interr'nu tos lès deux dins l'ôte chambre.*)

Scène V.

MARIE, CHALES.

CHALES (*prind one chèyère et s'assi d'lé Marie.*)

Don, qui v's avoz brai ?

(*Marie ni respond nin*)

Avoz ieu des tracass'rie ?

MARIE (*brèyant.*)

Si vos savîz l'vie qui j'moine vaici !

CHALES.

Avou vosse père èt vosse mère ? mais c'è les deux mèyeu-ègin qui gn'euche à trover.

MARIE.

Oï, c'è todis c'qui tot l'monde mi respond !

CHALES.

E-c' qui vos vòriz qu'on è dîge do mau, par hasard ?

MARIE.

C' n'è nin ça qui j'vou dire, Châles. Mais vos compîrdoz bin qu' lès gin n'sont nin si bièsse.... èt qu' dins l'fond....

CHALES.

Qu'è c' qu'is pôraine bin dire ?

MARIE.

Papa passe totes sès soirée au cabaret....

CHALES.

One bèlle affaire !... In' fait point d'toirt à persòne... èt quand i rinterre i n'fait jamais pont d'disdû din s'moinàge.

MARIE.

Oh ! po ça....

CHALES.

Et bin alòrs ?.... Et vos n'mi diroz nin qui c'è vosse moman qui vos rindrè jamais malhèreuse ?

MARIE.

Vos n'èl connichoz nin Châles...

CHALES (*li côpant l'parole.*)

Choûtez Marie, lèyans là tot ça. Ji n'so nin meyeu qu'one ôte, mais ji n'saureuve comprinde qu'on tape li pire à ses parint.

MAIRE.

Vos avoz aujie, avou dès parèye aux vosse.

CHALES.

Si vos pinsez qu'is n'ont nin leus p'tits défaut ! seul'mint quand l'papa r'vint one miette trop gaie, qui l'maman barbotte por on rin, j'lès lai dire. Ji so l'pus jône don ?

MARIE.

Vos avoz beau dire, vèyo, Châles. Quand lès gin pol'nu d'viser mau su leu compte, ça r'chai todis d'su l'dos dès èfant.

CHALES.

Ni songeant nin si long qu'ça. Et si pa dès còp on a dès misère, gna nin dangî d'aller les crier comme one biesse dissu lès toit. Et à c't heure, rapaujiz v'. Quand nos sèrans marié vos n'auroz pus d'chagrin.

(I s'lève èt l'rabresse.)

Scène VI.

LES MÊME, MATHY *et* CISILE.

MATHY *(à Châles.)*

Allè, m'fi, j'y sos.

CISILE *(à Châles.)*

Vos r'pass'roz pâr ci ?

CHALES.

Oi, quand j'aurè stî r'poirter m'mouchon è l'maujône.

(Mathy èt Châles sòrt'nu. Marie va s'rassite d'lez l'fègnesse.)

Scène VII.

MARIE, CISILE, *puis* TITINE.

CISILE.

Vos n'allez nin grognî comme ça tote li journée, hein ? Ça vos fai one figure divant lès gin qu'i chonne qu'on è todis à s'mougnî l'nez vaici.... Q'avîz dangî d'fer sinti à Châles qu'on s'disputait co ?

MARIE.

I n'estè nin malaugi d'èl vòye.

CISILE.

Ji croi bin. I n'avè qu'à vos r'waiti po ça. Si vos pinsez qu'c'è-st-on moyen d' l'attirer.... et causer comme vos fioz à vosse père.... on homme bon comme li poin !

MARIE.

Bè, elle è foite citèl-lal'. C'è vos qu'a comminci.

CISILE (*qui s'occupe todis di s'moinage.*)

Qu'è c'qui ça vous dire ? c'è mi homme, mi.

MARIE (*inte sès dint.*)

Si vos vos è sov'niz pu sovint, ça n'ireuve nin comme ça vaici.

CISILE.

Taijoz 'v', tournisiènne, ji n'sé commint on pou iesse ossi mèchante qui v' l'estoz !

MARIE.

E c'qui vos pinsez qui ji n'voi rin ?

Cisile (*si r'tournant vièr lèye.*)

Quoi don ?

MARIE.

Ji sé c'qui j'di. Si vos croyoz qu'on n'è cause nin din l'voisinage.

CISILE (*tote mouaiche.*)

Qu'è c'qu'i gna tant à dire, à l'fin d'tot ? c'è vo, assuré, qui fai lès comméragé si gn'ènn' a.

MARIE.

Si on n'avait jamais d'visé, poquoi Pierre, li commis d'èl brèssène, n'a-t-i pu v'nu ? Et Adoffe, qu'avè causu d'mandé l'intrée ?

CISILE.

S'is v'naine pos vos bias ouye, mi fèye, vos les auroz vite richessî avou vosse caractère.

MARIE (*qui s'lève.*)

C'è vos ôte qui m'èl fait, m'caractère ! comme si gn'avè
moyin d'esse di bonne humeur dins c'maujonne ci.

CISILE.

C'è ça... criez pus foirt, avou l'fègnèsse qu'è-st-au lauge...
Et puis, au résumé, lai-m' tranquille. Ti freuve sôrti l'diâle
fou di s'pia.

MARIE.

Ji n'vos d'jè rin, mi.

(*On toque à l'huche.*)

Intrez !

TITINE.

Bonjoû, bonjoû.

CISILE.

C'è vos, Titine.

MARIE.

Bonjoû, matante.

TITINE.

Jôseph n'è nin vaici ?

CISILE.

I n'è jamais vaici l'dimègne au matin. Vos ènn' avoz dangî ?

TITINE (*perdant one chèyère.*)

Non oh ! Ji so v'nu dire on p'tit bonjoû è passant.

CISILE (*qui vint d'douviè l'armoire di droite.*)

Marie, allez one miette mi qwai dès bole noire, dèl mamus-
cade èt do poin d'bouche.... gna pu rin vaici.

(*Elle li donne lès caur. Marie èva. Titine dissu c'timps-là a tapé on p'tit
côp d'ouye autou d'lèye.*)

Scène VIII.

CISILE, TITINE, *puis* MARIE.

TITINE.

Qué bia bouquet qui v's avoz là, Cisile.

CISILE.

C'è st-aujoûrd'hu l'Sainte-Marie, don ?

TITINE.

Ah tin c'è vrai, qui j'so bièsse ! C'è po ça qui gn'avè tant d'fleur au marchi.... A propos d'bouquet, vosse Louis ènn' avè t't à l'heure on bin bia.

CISILE.

Nosse locataire ?

TITINE.

Oï.... N'avez nin par hasard one jatte di cafeu ?

CISILE. (*tot pirdant one jatte et widant do cafeu.*)

Où alleuv-t-i avou ça ?

TITINE.

E-c' qu'on sé jamais avou lès jonès gin (*Elle boi.*)

CISILE (*foirt intriguée.*)

Où l'avez rescontré ?

TITINE.

Aux Quate Coin.

CISILE.

Oùsqu'il alleuve bin pôr là, eh ?

TITINE.

Si vos t'noz tant qu'ça à l'sawoi....

CISILE.

Oh ! c'è pa manière di d'vise.... Vos compirdoz bin qu'c'è ses affaire.

TITINE.

Ça, c'è tot clér... Mais ji vou dire qui j'èl sé bin, mi, oùsqu'il alleuve, èt ça m'chonne drole qu'i n'vos l'a nin co dit.

CISILE.

E c' qu'il aureuve par hasard one mayon avaur là ?

TITINE.

Mia qu'ça, Cisile. I va s'mârier !

CISILE (*tote sitomaquée.*)

Si mârier !

TITINE.

'Lè grand timps por li, don ? E c'qui vosse Marie n'nè va fer ostant ?

CISILE.

Si mârier !.... Et avou qui ?

TITINE (*boi on côp.*)

Avou Châles, don. E c'qui n'èl courtise nin dispeu longtimps assez ?

CISILE (*énervée.*)

Qui è c'qui vos cause di Châles ? Ji d'mandeuve avou qui Louis va s'mârier.

TITINE

Avou one commère d'èl reuwe di Fier, one fèye Clément.

CISILE (*ricanant.*)

One gravée ! bin il a do goût.

TITINE.

Li gravée n'esteuve nin si laide avant d'awoi lès ploque.
Mais c'n'è nin lèye, c'è s'soù.

CISILE.

Ci n'è nin là on si bia pârti.

TITINE.

Elle li appoite todis s'mestî, Cisile.

CISILE.

Ji n'sé croire citte affaire-là, Titine. Si c'estè vrai, i m'lau-
reuve dit.

TITINE.

Ji n'sé nin s'i vos raconte sès p'titès affaire mi, Cisile, mais
ji so sûre di c'qui j'di. Jè l'y a vèyu intrer pu d'dige cop su
one samoine.

CISILE (*tote agitée.*)

Fau qui j'sépe ça. C'è pu foirt qui mi.

TITINE (*avou deux air.*)

E c' qui c' mariage-là vos gêne ?

CISILE.

Mi ?... qui vloz qu'ça m'faiye ?... (*si r'pirdant*) seulmint s'i
s'marie, mi chambe è-st-à louer, mi èt j'aime mia sawoi tote
suite à quoi m'è t'nu (*Elle vou sôrti*).

TITINE.

Où couroz si rat'mint ?

CISILE.

Ji saurè bin ça vaici tot près. Si m'bouyon cour èvoye, tapez y on còp d'ouye, hein Titine.

TITINE.

Oï, oh !

(Cisile va po douviè l'huche : Marte rinterre.)

CISILE.

Mèt tès commission su l'dresse, mi fèye.

MARIE.

Où allez ?

CISILE.

J'va riv'nu.

(Elle éva.)

Scène IX.

TITINE, MARIE.

MARIE.

Où court-elle ainsi, matante ?

TITINE.

C'è rappòrt à Louis... N'auriz nin co par hasard one pitite jatte ?

MARIE *(li wîdant do cafeu.)*

Nosse Louis ?... qu'a-t-elle dangî d'aller couru après ?

TITINE.

A dire li vrai, ji so ossi saisie qui vos. Mais c'è quéqu'fie po sawoi à quoi s'è t'nu po l'chambe don... si Louis éva....
(Elle boi.)

MARIE (*saisie.*)

Louis quitte li maujône ?

TITINE.

Li brût court qu'i va s'marier avou one commère d'èl reuwe di Fier, èt si j'tin bin, lès affaire sont d'jà foirt avancie.

MARIE.

Gn'aureuve pont d'mau.

TITINE.

E c'qui v's estoz en brouye avou li, par hasard ?

MARIE (*appristant l'tauve po diner.*)

Què vorîz qu'i gn'euche ieu ?

TITINE.

Qu'è c' qui j'sé, mi ? I fau on rin pa dè cop,... et i m'chonneuve awoi r'marqué qui vos n'vos causîz wère. (*Elle boi.*)

MARIE.

Què vloz qui j'die ? I doi, i mougne, i paye, èt puis c'è tot.

TITINE (*aspouyant su lès mot.*)

Oï po ça ; mais j'vou dire qui v' n'estîz nin avou li comme vosse mère.... po dire one saquoi.

MARIE (*sin rêflèchi.*)

I n'manqu'reuve pu qu'ça !

TITINE.

Qu'è c' qui vos vloz dire ?

MARIE (*s'assî so one chàyère.*)

Ni r'mouans nin tot ça, matante.

TITINE.

Vos vloz rire hein, assuré ? vos pinsez qu'vosse mère....

(Marie ni respond nin.)

Bon Diè, si Jôseph savè ça. C'n'è nin qu'ça m'chonne drole.... Estant jône.... Mais ènn' estoz bin sûre ? on s'trompe si aujîemint !....

MARIE.

Ji so bin malhèreuse, allez !

TITINE.

Ni v'fîz nin aux mouaichès linwe, mi fèye. Ah ! si vos lès avîz vèyu, d'vos prôpès ouye....

(Marie rifrotte sès ouye aron si d'vantriu.)

Vos lès avoz vèyu ?

(Mathy èt Châle pass'nu d'vant l'fèguesse douviète.)

Cisile si dèrang'reuve avou Louis ?

(Mathy s'arrête divant l'fèguesse.)

MARIE *(qui brai.)*

Is s'rabrèssîne co vaîci t't à l'heure !

TITINE *(lèvant sès deux brès.)*

Ci qu'c'è qu' lès gein tot d'même !

Scène X.

LES MÊMES, MATHY *et* CHALES.

MATHY *(intrant avou Châles.)*

Qu'è c' qui j'vins d'ètinde, malhèreuse ?

TITINE *(courant serrer l'fèguesse.)*

Oh ! mon Diè, l'fèguesse qu'estè douviète !

CHALES *(ractinant Mathy.)*

Ni v's èpoirtez nin, Monsieu Mathy !

MATHY (à Titine.)

C'aureuve sitî drole di n'nin vos vòye là-d'dins, vos!

TITINE.

Mais Joseph, ji n' sé c'qui vos prind tot d'on côp.

MATHY.

C'qui m'prind !.... J' l'a bine oyu !

CHALES.

Què vòriz qu'i gn'euche don, Monsieu Mathy? vos auroz mau compris, nèdon Marie ?

(Marie, qu'è todîs assîte dilè l'tauve, li dos à l'fègnesse ni respond nin.
Titine è v'nu s'rassîte à s'place.)

TITINE.

E c' qui ça s'dimande ?

MATHY (à Titine.)

Waitîz d'vos taire, ou foutoz m' li camp, vos, hein ? j'a viqué assez longtîmps avou vo po v'connaiche (à Marie). Eh bin, qu'avoz à dire, hon ?

CHALES (à Marie.)

Rapaujîz vite vosse père, Marie.

MATHY (lèvant s'pougne dissu Marie.)

Elle a one tiesse qui ji n'sé ci qui m'ractin qui ji n'lî casse d'on côp d'pougne. (*i lai chair si brès avou abattemint.*) Cisile !... Non, ji n'sé croire one avanîe parèye !....

CHALES.

Vos-v' mèttoz là dès affaire è l'tiesse !... Vos compîrdoz bin qu' c'è dès biestrîe.

TITINE (*sê lèvant.*)

Ji m'distrû à li répèter.

MATHY (*à Titine.*)

L'a-je ètindu, oï ou non ?

TITINE.

Qu'a-s ètindu, à l'fin dès fin ?

MATHY (*s'pormoirnant ; à li même.*)

Vaici... dins m'maujone!... non, c'è trop foirt... (*à Marie*)
I m' plai d'sawoi tot, èt sin taurgi.

MARIE (*rilèvant l'tiesse.*)

Ci sèreuve mirauque qui ça n'richaireuve nin co sur mi !

MATHY.

Sur vos ! mais vos v'noz di briji m'vie... qui j'na pus qu'à
m'pinde, si c'è vrai !.... oï, qui j'na pus qu'à m'pinde!

CHALES (*à Mathy.*)

Monsieu Mathy !

TITINE (*à s'frère.*)

Ti sèreuve lâche assez po ça.

CHALES (*à Marie.*)

V's avoz fai là on bel ovrage !

(*Marie hoëse lès spale avou humeur.*)

TITINE.

Po on ramage d'èfant.... Qu'èlle a mau vèyu, taiss!.... nin
dangi di s'casser l'tiesse po l'adviner.

CHALES (*à Mathy.*)

Rapaujiz v', allons, Monsieu Mathy. Lèyiz ça là.

MATHY.

Lèyi ça là ! vos è causez à voste auje, vos!... I faut qui j'è
sépe li fin mot ... èt s'i gna one saquoi d'vrai...
(*I fai on gesse.*)

MARIE.

Mon Diè, papa, taijoz v', on va vos étinde.

MATHY.

Vos n'songîz wère à ça quand v' criyiz tot à l'heure, vos !....

Oï, qui j'saurè l'fin mot.... èt is m'èl païront cher !

TITINE (*tot fiant dès gèsse.*)

Mais quand on vos di qui gna rin, Joseph.

MATHY.

Ji leu frè bin dire, si gna rin.... Quand ji d'veuve lès strôner
tos lès deux.

Scène XI.

Les mêmes LOUIS.

Bonjoû tot l'monde.... (*à Mathy*) Vos vloz strôner one saqui,
Mathy ? E c' qu'on vos a qwèri dispute tot à l'heure ?

(*Mathy va s'assire adlè li stove. Persône ni dit mot.*)

Choûtez Mathy, ça n'vau rin di s'mette è colére; ça vos
r'moue li tièsse, èt li stomaque, èt vos rind malade dès heure
au long, don Châles ?

CHALES (*gêné.*)

A dire li vrai, ça n'avance wère les affaire.

TITINE.

E on risquée au pus sovint d'fèr dès bièstrîe.

LOUIS.

Allons Mathy, v'nos prinde li gotte vaici tot près en rattin-
dant l'dîner.... Ça vos r'mettrè.

MATHY (*si lèvant.*)

(*Tot sèche.*) Merci, j'n'y tin nin ! (*Il intère dins l'ôte chambre.*)

Scène XII.

TITINE, MARIE, CHALES èt LOUIS.

LOUIS (*à Titine.*)

Qu'è c' qu'il a?

TITINE (*choïant stièsse.*)

Ah! taijoz v'!

(*Louis r'waite Châles, li mostère Marie aspouïye dilé l'taue, è l'huche pa oùsqui Mathy è sorti, comme po d'mander si c'è-st-étur zels deux qui qua ieu one dispute. Châles fait signe qu'oï.*)

LOUIS (*à Marie.*)

Ni v'fioz pon d'poine, Marie. Vos savoz bin qu'i s'rapauge ossi vite qu'i s'mouaiji. (*I li mèt l'moin su li spale.*) Rimettoz v' allez, choûtez-m'.

MARIE (*si lèvant.*)

Lèyiz-m' tranquille vos, à l'fin d'tot. Ci vos n'èstiz nin vaici, ça n'arriv'reuve nin!

LOUIS (*saisi*)

Commint ça?

CHALES.

V'loz bin vos taire, Marie?

MARIE.

E c'qui v' pinsez qui j'soppoitrè d'payi todis po lès ôte?

LOUIS.

Qu'è c'qui vos vloz dire: Do diale si j'y comprend one saquoi! (*Marie si tai.*)

TITINE.

Bè, Monsieur Louis, vau co mia s'èspliquer, don ? on y voi branmint pus clér.

CHALES (à *Titine.*)

Pinsez bin à c'qui vos fioz, Mamzelle Mathy.

LOUIS.

Mais pusqu'on m'mèle à c't affaire-là, i m'ehonne qui j'a bin l'droit....

TITINE (*li copant l'parole.*)

Ça va sins dire. Là l'affaire, wai....

CHALES (à *Marie.*)

J' m'è va, savoz, mi ? ji vos l'dijè bin, qu'vos ènn' avîz fait one belle. (*Marie rifrotte sès ouye.*)

LOUIS (à *Châles.*)

Mais vos n'estoz nin d'trop vaici. Pusqu'on m'attaque, il è bin jusse....

CHALES.

Nônna, ça n' mi r'gârde nin. (*I sorte.*)

LOUIS (à *Titine.*)

Qu'è c' qui gna, au résumé ?

TITINE.

Ça va quéqu' fie vos stomaquer, mais enfin, si drole qui ça vos chonne, i vau mia vos l'dire, hon ?

LOUIS (*one miette mouai.*)

Mais dispaichiz-v', mille tonnère !

TITINE.

Et bin, Mathy s'a mettu è l'tièsse qui Cisile... c'è télmint bièsse qui ji n'sé commint l'dire....

MARIE (*à s'matante.*)

Qu'avoz dangi d'vos è mèler ossi, vos ?

TITINE (*vit'mint.*)

Enfin, qu'vos toûrnez autoû d'lèye, là !

LOUIS (*stomaqué.*)

Mathy, ça ?

TITINE (*li r'waitant dins les ouye.*)

Oï, don, qu'elle è foite ?

LOUIS (*r'waitant Marie.*)

Bin assuré ! si j'm'attindeuve à c'tèl-lall !

(*Marie si r'tonne èt l'riwaite en plein visage. Louis gêné, rwaite Titine.*)

Mais qu'è c'qui pinse, au résumé ?

TITINE.

Bè, parè qu'vos v's aurîz rabressî au matin.

LOUIS (*on momint gêné.*)

Rabressî!.... (*i s'mè à rire*). Li pasquée è trop drole. Fau qui j'vôye Mathy.

MARIE (*inte sès dint.*)

Faut-i awoi tos lès toupèt !

TITINE.

Pirdoz gârde, Louis. N'allez nin r'commencî one scène. Attindoz qu'i fûche rimettu, au moins.

LOUIS.

Nonna ! (*criant*) Mathy !... (*aux ôte.*) Si v'connichîz l'histoire... (*criant*), Mathy !... (*aux ôte*), c'è qui gna ieu tot d'même one saquoi au matin..., faut croire qu'i r'waiteuve pa l'trou d'èl sèrrure... (*criant*). Et ! Mathy, è c'qui faut qui j'vos vauïe qwai ?

Scène XIII.

TITINE, LOUIS, MARIE, MATHY, *puis* CISILE.

LOUIS (*tapant su li spale da Mathy qui rinterre.*)

Et bin, Mathy, c'è pò rire don ? commint ! v's èstoz mouais conte mi, èt vos n'mi d'joz rin ! Si Titine ni m'aveuve nin conté d'quoi qu'i r'toùne....

MATHY (*tot mouais à Titine.*)

T'è todis là, t'même, à c' qui parè, po fer pèter t'linwe, èt t'mêler di c'qui n'ti r'gârde nin.

LOUIS.

Mais elle a bin fait, Mathy.

TITINE.

Si j' m'enn' a mélé, c'è po vosse bin, mi.

MATHY (*ricanant.*)

Hîe, mâria ! l'bon cœur.... (*imitant l'voix d'Titine*) C'è po vosse bin, mi.... (*tot mouais, à s'sou*). Vie sôrcîre !

LOUIS.

Allons, Mathy, choûtez m', ét finichans-è.

(*Marie si lève, va r'culer l'bouyon, avancî lès canada su l'feu èt va s'aspoi conte li dresse di droite.*)

MATHY

C'è bon comme ça.

LOUIS.

Estoz fò? ji n'a rin à vos cachî mi!... Là tote l'affaire, wai... (*Marie li r'waite, apuis toûne li tiesse.*) J'aveuve riçu one bonne novèlle au matin.... J'esteuve si contint qu'j'aureuve rabressî tot l'monde. Ça fai qu' sins songî à mau.... (*Cisile rinteure.*) Ah! volà justumint Cisile; elle vos dirè...

MATHY (*gêné.*)

C'è bin, vos di-je.

CISILE (*à Titine.*)

Çè tot l'même vrai, parè! (*à Louis.*) V's èstoz on ginti valèt, vos! ji vin d'apprende one novèlle....

LOUIS (*li fiant signe di s'taire.*)

J'èl racontè justumint. Figurez-vos....

MATHY.

Lèyoz-là tot ça, Louis. C'è-st-one affaire finie.

CISILE (*à Mathy.*)

Quéne affaire?

MATHY.

Rin du tout.

CISILE (*mostrant Louis.*)

Bin, i parè qu' monsieu s'mârie, èt qu'avou totès sès cachot'rie, nos èstans lès dairin à l'savoi! (*à Louis*) Don, qu' c'è vrai?

LOUIS (*tot saisi.*)

Qui ji m'marie?

CISILE (*si montant.*)

N'fioz nin l'innocint !.... avou one fèye Clément ... N' so-je nin bin renseignie ?

(*Maria, qu'avé comminci l't à l'heure à mète li tauve èt qu'arè mettu l'tas d'assiette, lès range à leu place; èt po n'nin awoi l'air di s'mèler d'èl scène, va qwai din l'autre armoire (di gauche) lès couyt, les contia èt les forchette qu'elle arrange do timps qu'on cause, puis elle va s'assite dilé s'matante do costé d'èl fègnèsse.*)

LOUIS (*qui s'a r'mettu.*)

Sia. Ji so saisi qu'vos l'savoz d'jà, là tot (*à Mathy*). C'è justumint l'bonne novèlle qui j'vos d'jeuve tot à l'heure.

TITINE (*qui d'timps in timps boi on côp.*)

Ah ! j'comprind !

CISILE (*à Mathy.*)

Vos l'savîz d'jà, vos ?

MATHY (*gêné.*)

Bè....

LOUIS.

Ji li avè causé d'one novèlle, comme ça... sins li dire... Ji compteuve vos è d'viser à diner....

CISILE.

Po nos côper l'appétit ?.... Bin, v's avoz totes lès prév'nance vos, aujourd'hu.

MATHY (*à Cisîle.*)

Mais qu'asse à qwèri ainsi misère aux gein, t'même ? qu'è c'qui ça t'rigârde, en définitive ?

TITINE.

I fallait bin qu'i vos l'dije on jouè ou l'ôte, don ?

LOUIS.

Justumint !

CISILE.

Il aureuve bin dû nos l'dire lès prumî !

LOUIS.

C'è c'qui j'fiè justumint !... Et là d'sus vos alloz nos wîdî l'gotte, Mathy ; c'è mi qui paë.

TITINE (*widant vit'mint s'cafeu.*)

C'è ça. Fiestans l'mariâge.

(*Mathy va à l'armoire quai dës verre èt one botèye. I prind on platia qu'è d'sus l'meuve, y mè lès verre èt lès rimpli do tîmps qu'lès ôte caus'nu.*)

LOUIS (*à Titine.*)

Ji n'y so nin co, Mamzelle Mathy.

CISILE (*à Louis.*)

Oh ! c'è comme si ça y esteuve.

(*Louis li cause tot bas.*)

TITINE (*à Marie qui r'waite Louis èt Cisile.*)

Vos n' dijôz rin. C'è paçqui Châles è-st-èvôye ?

MARIE.

Tè l'a dit qu'non ! il a bin fait. Vau mia qu'i n'fuche nir là.

CISILE (*à Louis.*)

Ji sé à quoi m'è tinre.

LOUIS (*à méye voix.*)

C'è-st-on brût qu'j'a fait couru... Ji v's expliqu'rè ça.

MARIE (*qu'a ètindu.*)

Li qué toupét !

MATHY (*qui vint mette li platia tot chergî su l'tauve.*)

Què d'joz ?

LOUIS.

Rin, Mathy (*lê tindant l'moin*). Et à c't heure, nos allans wîdî l'gotte comme deux vîs camarade (*i prind on vèrre di l'ôte moin.*)

MARIE (*si lèvant do côp.*)

Oh, bin c'côp-là ! j'enn' a assez, mi, di ç' comédie-là ! (*à Mathy*). Vos ploz choisi inte nos deux ; mais s'i d'meure one minute di pus vaici, mi j' m'è va !

(*Titine lève sès deux brès ; Louis tot saisi r'mèt s'vèrre su l'tauve.*)

MATHY (*à Marie.*)

Qu'è c' qui ça vou dire ?

CISILE (*à Marie.*)

Fou m' li camp tot d'suîte, poison, èt lai lès gin tranquille !

MARIE.

J'aime co mia aller siervu qui d'viquer avou dès brouyeu d'moinage èt dès gin sins honneur !

TITINE (*tot fiant dès gèsse.*)

Maria Dèï !

CISILE (*à Marie.*)

Pitite canaye !

MATHY (*qui lès r'waite tortos comme on fô.*)

S'expliqu'rè-t-on, à l'fin d'tot ?

LOUIS (*qu'a sti prinde si chapia.*)

C'è tot expliqué, Mathy. Pusqui j'gène vaici, j'm'èva !

(*I vou nn'aller.*)

CISILE (*v'lant l'ractinu.*)

I n' manq'reuve pu qu'ça.

LOUIS (*s'disgageant.*)

Merci, j'enn'a sopé. (*A Mathy*) aurdez bin vosse feume, camarâde.

(*Il é va.*)

TITINE.

Binâmée sainte Vierge ! (*Elle boi on cop à s'verre.*)

MATHY (*s'arrêtant, lès brès croisé, d'avant s'feume qui r'waite co l'huche tote sitomaquée.*)

Aléss,.... c'è vrai, ainsi?

CISILE.

(*A Mathy*) Vas-è au diâle !..., (*à Marie*) ah ! mouaige gale ! chipie d'infer ! (*elle vou s'daurer d'sur lèye, mais Mathy è djâ ètur deux, one chèyère din s'moin. Titine si lève.*)

MATHY (*lèvant c'chèyère.*)

Si t'fai on pas, j't'assomme... Vos avoz stî l'maisse vaici tote vosse vie ; ji vos jure bin qu' c'è mi qui l'sère aujôurd'hu... (*li mostrant l'aute chambre do doigt.*) Vite fou d'mès ouye, savoz.... tot d'suîte.... ou ji n'respond pu d'mi.

(*Marie si cramponne au brès di s'père.*)

CISILE (*hèsite one seconde, li r'waite, puis èva en lèvant sès deux pougne au ciel.*)

Ji voreuve qui l'tonnoire nos écrase tortos ! (*elle interre dins l'aute chambre.*)

(*Mathy lai r'chair si chèyère èt si lai chair en cachant s'visage din sès moïn.*)

TITINE (*si rassît tot fiant dès gèsse.*)

Jèsuss-Mater !

Scène XIV.

MATHY, MARIE, TITINE.

MARIE (*si lai chair dilé s'père èt li prind lès deux pognèt.*)

Mon Diè, pa, rimettoz-v'.... ji n'è pou rin,... ç'a stî pu foirt qui mi.

TITINE.

Allons, Mathy, ça s'rimettre, ... li p'tite a ieu toirt.

MATHY.

Toirt?... Si vos n'l'aviz nin poussé à causer comme on poison qui v'estoz ... Si dispeue vingt ans j'avé d'mèré pu sovint è l'maujone...

TITINE (*qui s'lève.*)

Poison!... Paç qu'on voi pu clér qui toi vaiei! (*Elle achève si vèrre.*)

MATHY (*s'lève, Marie ossi.*)

Va-s'è ossi t't même! et n' t'avise pus di r'mette lès pid vaici!

TITINE.

C'è bon! on èva.... p'tit homme! (*Elle sôrte.*)

MARIE.

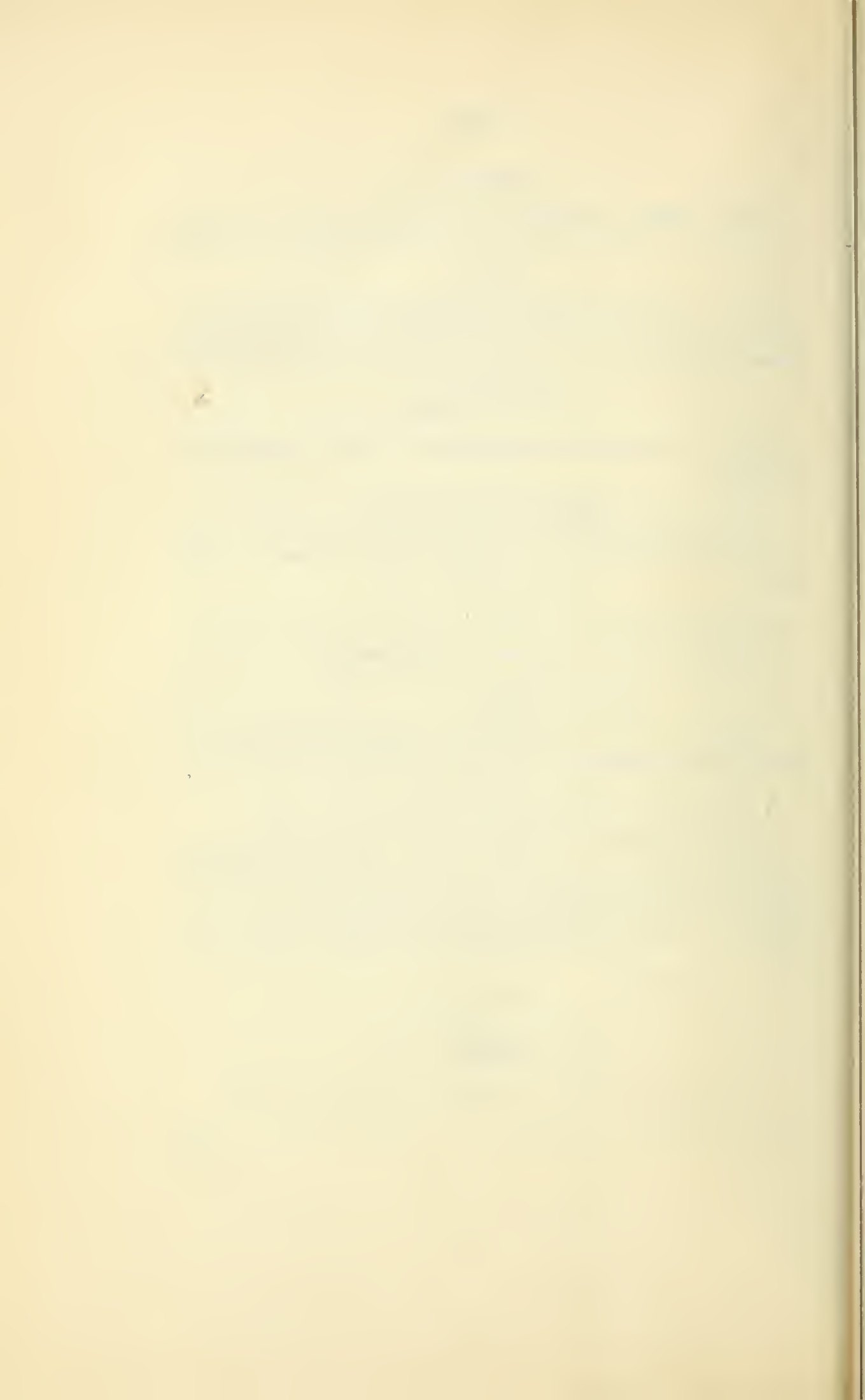
Rimettoz-v', pa,.... c'è di m'fauté... (*elle rifrotte ses ouye*) mais j'èstè si malhèreuse,.. j'aveuve si peu qu'ça toûne mau!...

MATHY (*qui a fait deux trois pas, lès brès croisé, s'arrête.*)

Vos m'avez brîji l'vie, mi èfant, mais ji n'vos è vou nin.... V's avoz quèq'fie trop pinsé à vos èt nin assez aux aute,.... mais à c't heure qui j'y songe, vèyoze, dire leus vérité à sés parint po espèchî leu dèshonneur, c'è co mostrer qu'on tin à zèls.

(*I l'rabrèsse.*)

RIDEAU.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

RAPPORT SUR LE 16^e CONCOURS DE 1896

(UNE SCÈNE POPULAIRE DIALOGUÉE EN VERS)

MESSIEURS,

Trois pièces ont été soumises au jury chargé de juger le 16^e concours : *une scène dialoguée en vers*.

Dans celle qui a pour devise : *Pus d'on savant l'a dit : l'homme est ine drole di biesse*, Gilles, épris d'une belle dédaigneuse, explique à son ami Pierre *poquoè qui l'ainme !* Ce n'est ni pour ses cheveux noirs comme jais, ni pour ses yeux remplis de mystère, ni pour sa taille de guêpe, ni pour sa figure pâle, ni pour sa petite bouche et ses dents blanches, ni pour son bon cœur :

Si ji l'ainme tant qu'çoula, c'est pasqu'elle ni m'vout nin !

Ce trait final est heureux dans son imprévu et sa finesse d'observation psychologique ; il séduit par sa grâce mélancolique. Mais l'auteur n'y arrive

qu'au prix de développements pénibles ; sa versification est dépourvue d'aisance et de naturel, alourdie par le remplissage et les chevilles ; sa langue est émaillée de mots et de tours français ; ses rimes sont parfois insuffisantes et ses comparaisons peu réussies.

L'auteur du pot-pourri dialogué : *Jôseph li sôcialisse* a mis en scène un étudiant de l'école vétérinaire, qui s'est avisé de vouloir convertir ses concitoyens de Hoûtsiplou aux splendeurs de l'idéal collectiviste. Pour leur en imposer davantage, il porte lorgnon et fransquillonne en langage des dieux. Mais son français est aussi mal reçu par ses auditeurs villageois que ses utopies. C'est justice d'ailleurs, car on se demande si l'orateur ne se moque pas tout simplement de son public. Mais glissons : les vers français, si mal venus soient-ils, ne sont pas de notre compétence. Malheureusement les strophes wallonnes (car c'est un poème lyrico-dramatique qu'on a prétendu faire) ne rachètent pas l'insuffisance de leurs consœurs françaises : pauvreté de la rime, fautes de mesure, gallicismes, apostrophes injurieuses, jeux de mots puérils ne sont pas non plus suffisamment compensés par quelques tournures vraiment populaires, quelques accents de gouaillerie franchement wallonne. — Ajoutons que l'auteur a eu la bizarre idée de mettre ses couplets sur des airs connus, et qu'il a choisi ceux-ci en dépit du bon sens. Est-il admissible, par exemple, que des interlocuteurs s'abordent sur l'air de la *Brabançonne* ou de *Gasti-*

belxa? Et puis, quelle apparence d'aller mettre ces raisonnements politico-économiques en musique? Pareil thème ne se prêtait absolument pas à cette adaptation musicale, et peut-être, à la représentation, ce pot-pourri wallon-français ferait-il moins de mal à Jôseph li sôcialisse qu'à ceux qui voudraient le ridiculiser.

Ine copène à l'vesprèye développe aussi des lieux communs de morale antisocialiste. Le thème est banal, et banalement développé : il ne pouvait guère en être autrement dans une scène populaire, dans un dialogue entre un forger et un ajusteur. Mais, par une singulière contradiction entre la forme et le fond, l'auteur vise à l'archaïsme et prend même un soin excessif à traduire en note ses vieux mots. Il eût mieux employé sa peine à nettoyer ses vers des gallicismes qui les infestent, à leur donner un relief, une énergie, une vivacité qui leur manque trop souvent. Néanmoins sa versification nous a paru assez coulante et facile pour mériter une mention, sans toutefois que nous puissions aller jusqu'à proposer l'impression.

N. B. L'orthographe wallonne attendant encore ses règles fixes et logiques (que la *Société liégeoise*, espérons-le, ne tardera pas à lui donner définitivement), il est loisible à nos auteurs d'obéir à leurs caprices et à leurs préférences. Mais au moins devraient-ils être conséquents avec eux-mêmes et ne pas changer jusqu'à trois fois l'orthographe du même mot dans la même pièce, éviter les notations

superflues, les lettres doubles qui n'ont pas même pour excuse l'analogie du français, etc., etc.

Les membres du Jury :

Victor CHAUVIN,
Joseph DEFRECHEUX,
et Auguste DOUTREPONT, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 12 avril 1897, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté accompagnant la pièce couronnée (*Ine copène à l'vesprèye*), a fait connaître que M. Charles Derache, de Liège, en est l'auteur. Les autres billets ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

RAPPORT SUR LE 18^e CONCOURS DE 1896

CRAMIGNONS ET CHANSONS.

MESSIEURS,

Dix-neuf envois ont répondu aux questions du XVIII^e concours, chansons et cràmignons.

Le cràmignon *Sopheie* allonge sur la même rime en *ire* une promenade sentimentale terminée par un coup de *tonnire*, fatal à la belle; quant à l'expression, la pièce est déparée par des termes qui n'appartiennent pas au wallon. D'autre part, le cràmignon patriotique célébrant sur l'air de « Dors tu, dors, tu dors », la gloire des Eburons, ne peut se recommander ni par le fond ni par la forme.

C'est également en vue de la statistique et pour n'oublier aucun morceau, que nous citerons le titre des chansons suivantes : *Li chanson dè prétimeps*, *Avou l'prétimeps*, *l'Ombrelle*, *Rose*, *Li brubeu*, *Li chet d'koulé*, *Ji n'sé l'oder*. Rappelons qu'il ne suffit pas que les paroles s'adaptent tellement quellement à l'air fredonné par l'auteur : il

faut qu'à la lecture se retrouvent les qualités du genre. On pourrait croire que pour certains de nos compositeurs, la chanson, une fois écrite, est dès lors tenue pour faite et parfaite : l'auteur n'y revient pas — le lecteur peut faire de même.

Il y a plus de mérite dans ces autres pièces : *Elle aconté co si ancien galant, Mi maïsse, C'est assez drole, Viquer sins vos, Corègi voste èfant, Ji m'y r'veu*. On y constate l'effet d'un premier mouvement de verve, une intention satirique, et le refrain est parfois heureusement opposé au couplet ; mais la composition laisse en général à désirer, et il y a encore trop de fautes de goût et de langage. Telle pièce, destinée précisément à une musique nouvelle, a des couplets dont les vers sont au nombre tantôt de sept, tantôt de huit. Telle autre n'est qu'ennuyeuse. Il faut évidemment d'autres qualités dans l'esprit et dans la forme pour obtenir une récompense dans un concours institué pour encourager la bonne littérature.

Des encouragements de ce genre peuvent être donnés — mais non sans critiques ni corrections à effectuer — à deux romances : *Li vîx Colas*, dont les cinq couplets constituent une courte composition dramatique qui a le mérite de l'unité ; et *Tot hossant mu p'tite feye*, pièce qui se recommande par le sentiment et des vers harmonieux ; elle fait partie d'un triple envoi : *A mu p'tite feumme* et *Prumir amour*.

Nous vous proposons d'accorder une mention

honorale avec la médaille de bronze et l'impression au *Vîx Colas* ainsi qu'à la romance *Tot hossant*.

Les membres du jury :

N. LEQUARRÉ,

E. REMOUCHAMPS.

et J. E. DEMARTEAU, *rapporteur*,

La Société, dans sa séance du 12 avril 1897, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Martin Lejeune, de Dison, est l'auteur de la pièce intitulée ; *Tot hossant mu p'tite fèye*, et M. Charles Derache de Liège, l'auteur de la pièce intitulée : *Li vîx Colas*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

Tot hossant mu p'tite fèye

(WALLON D'VERVI)

ROMANCE.

PAR

Martin LEJEUNE.

AIR : *L'ange aimé : Depuis 20 ans que je vous aime...*

DEVISE :

Mu treuzème chanson.

MÉDAILLE DE BRONZE.

1.

Nânnéz, nânnéz, chère pitite ange
È vosse nid si frisse et si doux ;
Vos d'vez trover bin dè l' duscange
Après tant d'jôye,... nos poirtans dou. (*bis*)
Lu cisse qui v'hossive à l'vesprèye
Et qui chantéve po v's esocter,
Nu frè pus tote ses chouftirèye... (*bis*)
Ah ! mu pauve cour est tot d'sônnté (*bis*).

2.

Poquoi l' bon Diu qui wâude lu mère
Des p'tits ouhais nin co pârés
V's a-t-i déjà fait l'vèye amère
Et m'a-t-i tot duzawuré ? (*bis*)

Poquoi nin nos prinde tos essaûle ?
C'est si trisse du d'veur su qwitter !
Esse po çoula qui nos rassaûle ?... (*bis*)
Ah ! mu pauve cour est tot d'sônnté (*bis*).

3.

Mains ju v'veu fer d'vin vosse sommèye
On p'tit rislet.... j'sos tot bablou !
Veurîz-v' duvin vos songe, paufe fèye,
L'aubion dè l'cisse qu'i j'a pièrdou ? (*bis*)
Vosse bresse su tind.... ! vos d'nez-st-on bèche,
Toprès d'lèye voriz-v' rèvoler ?
Lu joye esprind tot vosse visège ! (*bis*)
Ah ! mu pauve cour est tot d'sônnté (*bis*)

4.

Mon Diu, mon Diu, rat'nez vosse bresse !
Nu m'prindez nin mu p'tit poyon !
Qui volez-v' don quu ju rabresse ?
Wisse trouvrè-j' des consolâtion ? (*bis*)
È paradis, v'manque-t-i des ange ?
Ou s'ia-st-one dette qu'on deut rech'ter,
Pitié, Seigneur ! et fez 'ne duscange ! (*bis*)
Prindez m'pauve cour qu'est tot d'sônnté ! (*bis*)

Li vîx Colas

ROMANCE

PAR

Charles DERACHE.

DEVISE :

Ak'live dès chins...

MÉDAILLE DE BRONZE.

1.

C'èsteut l'grand camaråde di m'père
Qu'aiméve vol'ti dè l'hâbité,
A rèspect di s'bon caractère
Et d'sès d'visse plainte di sincieusté.
Ca lu qu'èsteut pauve, mains honnièsse,
Dihéve qui l'pus grand dès bonheur
On n'èl' trovéve nin d'vins l'richèsse,
Min tot suvant l'vôye di l'honneur !

REFRAIN.

Pauve vîx brave homme, i m'sonle éco l'rivèye ;
Si pus grande jôye èsteut dè repèter
Qu'tot l'ôr dè l'térre ni li fève nole èvèye,
Il aiméve mîx l'honneur èt s'pauvrité !

2.

Tote si vèye, i fa l'wâde bârrîre,
Disqu'a tant qu'on l'ouhe pinchonné.
Li mot d'pinchon mi freu bin rire:
C'est-ine amônne qu'on aveu d'né.
Min i n'lacha mâye nôle parole
Po s'plainde di l'injustice d'è haut,
A contrâve i sonléve tot drole
Quand on d'héve qui c'esteut trop pau.
(Au refrain.)

3.

Si fèye Bare èsteu tote si jôye,
Lèye n'aiméve qu'ine saquoi : danser.
Mains comme èl' minéve è l'dreute vòye
On n'âreu polou mà pinser.
Qwand i vèyéve di cès mam'zelle
Qu'ont rôbe di sôye et falbalas,
I s'dihéve, tot fir, qui s'bâcelle
Ni magn'reu jamâye di c'pan-la.
(Au refrain.)

4.

Mains lès jonès fèye sont comme sotte,
Leu p'tit coür batte, elles ont dès d'zir,
Èt pinsant qui l'viyèsse radotte,
Elles rouvièt tot po lès plaisir.
A vingt ine an Bâre èst bizêye....
On l'aveut si bin èdoirmou
Qui s'passé d'honneur, èt l'pinsêye
Di s'vîx pére ni l'a nin rat'nou.
(Au refrain.)

5.

C'est m'père qui li dèri l'novèlle ;
Mâgré qu'i n'âye trinte ans d'çoula,
Tot fî parèye qu'hoûye, ji m'rappèlle
Qué còp ç'fourî po l'pauve Colas :
I s'lèya toumer so n'chèyire
Sin-z-aveur li foice dè moti,
Puis j'vèya s'rabatte ses pâpire,
Il èsteut st-évôye po todîs !

REFRAIN.

Pauve vîx brave homme, i m'sonle éco l'rivèye ;
Si pus grande jôye èsteut dè repèter
Qu'tot l'ôr dè l'tèrre ni li féve nôle èvèye,
Il aimève mîx l'honneur èt s'pauvrité !

Le Croè d'St G're ⁽¹⁾.

Croè d'pire, vie croè d'S'-G're, dairé resse de vi tîmps,
Dejo'm qui v'z'a dressie au croèzia des deux vômes.
J'el demande à tot l'monde ; i n'a nec que m'respôie,
C'est on mestère, dest-on, même po les viès gins.

Le croè d'S' G're, l'croè d'pire, long èt lauge est connoue ;
Se belle, hôte èt carrée, c'n'est né l'premene venoue ;
On l'pout veuie è montant, se bé d'Chause que d'Vel'rou,
On l'a dins l'ouie qu'on vègne de Cortel ou d'Geblou.
Devant lèie combé d'gins ont teré leu barette !
L'premi còp qu'on l'salouwe, on l'rawaitte, on s'arrette,
On s'det : C'est one belle Croè, c'est'on vrai monemint,
On rève au tîmps passé, on li fait s'complemint :
« Dejo'm qui v'z'a dressie au croèzia des deux vômes. »
Main ça c'est' on mestère, elle ne vout né qu'on l'sôie.

Après les viès guerres, po waurder l'tradetion,
A S' G're, faut-e croère, esto-ce onne punetion ?
On n'arot pe r'trové âme que veque è vellache !
Main po v'dire ce tîmps-là, faut r'monter dins les âches
Ousque les Saints rotinnent è poirtant dins leus moins
Le Croè qu'el ont planté pe taurd se tos les coins.
Saint Patron de m'vellache, vi S' G're lèi m'dire
Que c'est'à vos' bon cœur que nos d'vans noss' croè d'pire :

(1) St Géry.

Comme Saint Bernard on jou èn arrevant d'Corte,
Po r'poiser d'se l'eurée, i d'faut né m'desmint,
Vos jambes que n'è plinent pe de tos vos saints voïaches
V'z avi boun'mint planté voss crosse delez vosse sache,
Sin pinser qu'on merauque ètrètims d'vosse sommeil
Pa l'vouloèr dè Bon Dieu se f'rot po vosse réveil :
Comme d'effet : pepon d'crosse, i n'a pe ré qu'i r'chone,
.... C'estot l'croè d'pire qu'asteur, miette èri des maujones
On salouwe è li d'jeant, tode honnètrémint
Tode c'qu'on vout soie, tode l'même sintemint :
« Dejo 'm qui v'z a dressie au croèzia des deux voies. »
Main ça c'est'on mestère, elle ne vout né qu'on l'sôie.

Et que c'feche on mestère ! J'y pinse à tot momint ;
Est ce petètte le souv'nir d'onne heure de contint'mint,
Comme i n'a wair se l'vòie que faut qu'on sùie tolmème ?
Le dame d'adon l'aret fait planter au baptême
Et s'bia r'jèton, petaurd, sègneur de Bosinmont.
Nos avinent nos Sègneurs t'osse bé qu'à Noèrmont ;
De leu chestia v'la l'tour, i n'a pe qu'ça que dere.
Asteur, c'n'est pe qu'onne cinse èt c'est Damé qu'y d'mère
C'est da le, le qu'ma d'né l'vi Lion qu'est din m'cou
Que tot l'monde trove se pròpe avou s'rampioule autou.
Vi Lion d'Bosinmont co pe vi qu'les roualles
Qu'a ses pattes osse roèttes que des viès astalles !
Main côbé l'a-t-e dans que n'lache né l'èquesson
Ousque ses maisses avinnent fait graver leu blason !
I n'a pe ré à veuie, i n'a pe ré à lire,
Onne lette, on chefe, on trait, né d'pe que d'se l'croè d'pire ;
O croè d'pire, croè d' S^t-G're, on v'dirèt co sovint
Adon qu'nos n'serans pe que dè l'pouchère au vint
« Dejo'm, qui v'z a dressie au croèzia des deux vòies. »
Main quene avance a-t-e se vos n'v'los né qu'on l'sôie ?

Quisqu'a jamais planté onne croè dins ses bias jous,
S'elle nos rappelle des heures, n'est'ce né les sennes de dou ?
C'est des poènes èt des larmes, onne croè, c'est l'cœur qui sòne,
Onne croè, c'est on malheur ; i n'a jamais persòne
Que songe à l'croè que pwate senèfe dins l'tourmint
Quand c'est que l'cœur èsva comme au dairé momint.
Madame de Bosinmont n'a-ce né s'ti vos, de jo'm
Qu'a fait planter l'croè d'pire à l'mémoère de vost'homme ?
È terre sainte il avot, suvant Godfroè d'Bouillon
Pwarté l'drapia brodé à ses armes èt s' Lion
Pa vos tinrettès moins. Èt ce n'a sti qu'on rêve
De tot vos' jonne bounheur, èt chaque solia que s'lève
Vos à vèie, Madame, abemée èn' allant
Jesqu'à l'croè d'pire prîi po vos-t-homme se vaillant.
C'est lèie que v'z a fait mette au croèzia des deux vôiés,
Croè d'pire, po s'solag'mint, main vos n'v'los né qu'on l'sôie.

L'homme est-e fait comme ça, que faut que mette se nez
Dins l'question d'onne saqui, dins ce que n'comprind né,
Que n'conerèt jamais ! qu'on li crie au mestère,
Maugré tot, faut que sôie, maugré tot que destère
Ce qu' n'a d'zos. Je n' des né qu' pad'zos l'croè l'plaque de plomb
Ne pôrot né nos fêr connèche onne miette pe long...
Qu'on waite s'on vout... Por me je n' voès pe que m'croè d'pire
Que m'fait rêver mes vers, n'arot-e les sôrcires,
N'arot-e l'diale, faut-e qu'el arot bé l'sang froè.
Poz ôie l'front d'aller s'racâheté d'zos l'croè !
Je n'voès pe que m'croè d'pire, maugré les pôfès tiesses
Qu'ont peu dè rèscontrer aviè l'nait masse de biesses
Comme au Musée ancien on r'présinte au désert
Saint Antoène au metan des p'tes nutons d'l'infer.
On det qu'les gins d'Cortel n'ont né leu cœur à l'auche
Po r'aller dins leus sauies à l'heure que tot s'rapauche ;

On det main, c'est des mintes, que X ...
A braqué d'se l'croè d'pire ses ouies èt s'évolver,
A desclechi l'brave homme ! I vèieufe onne bèguene
Qu'avot ses pîs se terre èt s'tiesse ne'long dè l'lene;
N'a-t-e né po trônner? N'est-ce né pos'oïe peu?
Me je n'voès que m'croè d'pire èt jè l'salouwe heureu.
O chère Croè, qui n'a né ses croès èt ses croèjettes
Faut-e s'rimple l'cervia de totes les colebettes
Qu'on reve è tot perdant ses chausses po ses solés ?
Fechiz tode stampée, on sèrot trop d'seulé
Sins âme èt sins corache, chère Croè, s'on n'vos aveche ;
Qu'on seuie storné, savant, qu'on seuie pòfe, qu'on seuie reche,
I faut qu'on vos accepe, qu'on vos pwate dedins s'cœur,
Et s'on vos voèt plantée au croèzia des deux vòies,
C'est po nos rappèler c'que l'Bon Dieu vout qu'on sòie :
C'est que v'z'estot tode le chère croè d'nosse Sauveur.

O Fortunatos nimium

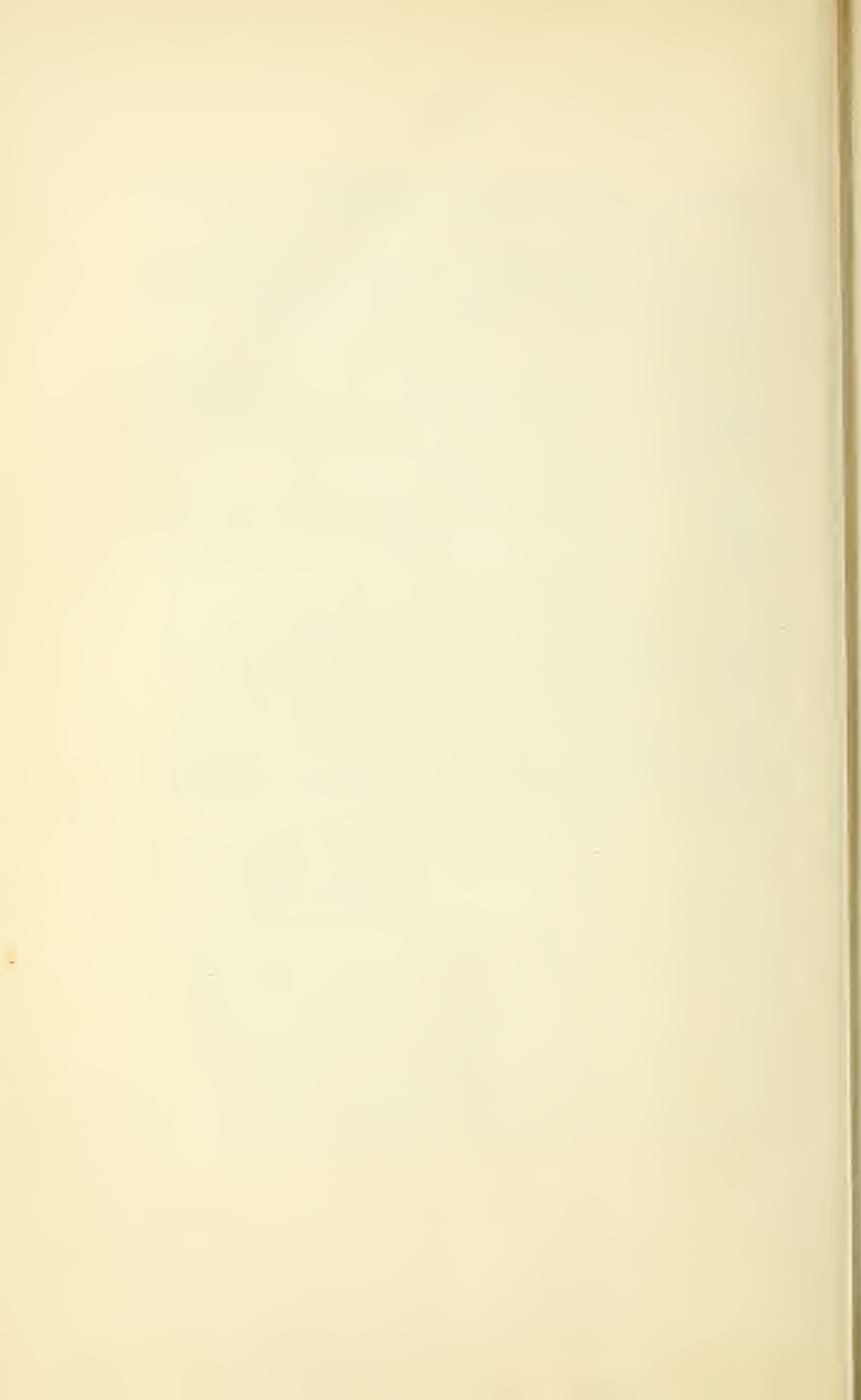
Question dé fér leu ned, deux jônnesses alouettes,
 Aviè Pauque, aviè l'croè, è tot s'chiplant tinrettes,
 Avinent branmint des airs de mariés novel'mint,
 Rebatant leu veg'nauf po s'trover on log'mint.
 C'estot'on vrai plaije de les veuie se lègères
 Se continnes d'iesse au monde, è leu grace se paugères
 Uj' aros det qu'ells 'n'avinent qu'à s'balancé dins l'air.
 Leu lene estot bien douce : leu tims n'estot né dèr.
 Qué bounheur de mouchons!... Main, se bé qu'on pout iesse
 Ça n'vout ne tode dire que tot l'monde est à l'fiesse,
 Èt po mouchon qu'on est, on a co bien des jous,
 Que s'lèv'nent sins solia, des jous gregneus, se n'plout.
 Les culott' à brayette ont d'ja leus grossès pwènes.
 I n'a se waire du monde que n'trov'nent dins leur vwènes
 One espèce de mwai song, one crainte dedins l'cervia
 Quand c'n'est né one arègne, dins l'cabolée on ch'fia.
 Lèï'm vos raconter seul'mint lès jònes transes
 Que mes mouchons s'chiplinent sins n'oye l'apparence ;
 Po qui veque au velache one devesse de mouchons
 S'espleque sins dectionaire ; on èstind ça d'au long.
 D'au long, j'ells avos pres po deux vraïès arondes,
 Raminnées pa l'bon tims de l'aute debout dè monde,
 Waitant de se r'conneche autou dè l'croè d'S' G're
 Allant, volant, glessant... Je n'avos ne compre
 Que m'jonne ménage waiteuf dè trover onne boïée

Belle à chair dinr one ouye po cachi one netée,
Èt l'belle edée estot de s'logi d'lez l'vie Croè,
One miette èri dè l'vôie, des ouyes èt dè l'mwaiche foè,
Des gins qu'ont des gaïoles... èt mès deux alouettes
N'estinent néco d'accord desse l'gauche ou d'se l'droète ;
— « Vola d'ja, dest-elle one, qu'on nos rawaite lauvau ! »
— « Ça, c'est l'curé d' S^t G're, c'est né le que pout mau
» D'invii m'liberté. » — « Ne des né : « Ma parole ! »
— « Se veut volti l'mouchon, c'n'est né dins one gaïole. »
— « I n'est né tos les jous se fiabe que n'a l'air ;
» V'la deux ans que d'mandeuf onne alouette à s'clerc,
» Se c' n'estot né por le, c'estot por on vecaire,
» Èt se n'a né rovi ses jous d'au Sèmenaire,
» El a d'lez s'bia vecaire mète l'maule en pension
» Ostant dire à S^t-Gille, ostant dire è prijon ;
» È c'estot, quand c'sèrot, l'vecaire de S^{te} Guedelee. »
— « Elle estot bé sognie. » — « Oïe, treviè d'one grele. »
— « On l'vèieuf se volti ; commint sèrot-on mia ? »
-- « Comme nos estans nos autes libes è l'air, au solia :
» Quene alouette arot l'cœur dè chanter d'zos l'toèle
» Q'on met d'zeus les gaïoles po né s'brigi l'cervelle ? »
— « Oh ! c't-elale ne pleuf mau, peuie que l'vecaire, on jou,
» A trové dins l'gaïole que l'maule poneuf des ous.
» On det qu'on n'connait ré s'on n'a vèie Bresselle,
» I m'chonne que j'sèros fière des caresses d'onne mamzelle,
» D'onne belle gaïole dorée, d'onne fontaine de crestal. »
-- « Avou d'l'aiwe qu'on appéte comme on drogue d'hopetal. »
— « Tot l'monde court à Bresselle, i n'a se p'tet velache
» Que n'y vôiè ses èsfants po leu paurt au fremache :
» C'est qu'on y veque à l'auge, ce que s'appelle vequer,
» Dins des bellès maujones, èt pon d'brou po s'plaquer.
» On pwate ses bounès hardes le dimègne èt l'samène,
» On travaille se p'tet compte, à tote heure on s'promène

- » A l'esgliche, au théâtre, au musée, au concert
» Qu'les meseques des soudards, au parc, don'nent tot fèr.
» Qué malheur de n'conneche que l'clochi de s'velache ! »
— « Vos m'fioz-là d'se Bresselle, chère dame, on s'fait messache;
» Je n'l'aroz né croèyu, main c'est l'monde aujourd'he
» Dè rêver mia qu'on est, dè chouter tot c'qu'on de :
» Despeuie que l'monde est monde, avans'n cangi d'plemache,
» Aux autes mouchons qu'chant'nent, a-je invii l'ombrache
» Quand je monte mes « Vive Dieu » à troès mel pis dins l'air ?
» Se l'homme a s'vi saurot ne li trove pe bel air,
» Po rascouvie les spales de s'garçon que stédie
» Po iesse au moins menesse, se l'y arrefe è vie,
» Se faut, qu'ça vauie ou non, moussi l'paltot d'monsieu
» Èt ne tode passer por on faijé brebeu,
» S'on n'sé pe s'continter dè vi mesti de s'père,
» Et son n'se pinse à l'auge s'on n'a cangi d'mesère,
» Je m'demande se n'a co des gins contints d'leu sòrt ;
» Main se ça n'me r'vé né de leu dire qu'el ont tòrt,
» Au moins tot autou d'me, je trove tot po m'complaire,
» Èt je n'a né dangi dè l'gaiole d'on vicaire;
» On est heureux au monde quand on comprend s'bounheur
» Èt po n's'è né vanter on n'est brammint pe seur. »

L -J. COURTOIS,

Curé de Saint-Géry.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 14^e CONCOURS DE 1896

(PIÈCES DE THÉÂTRE EN VERS.)

MESSIEURS,

Deux pièces en vers ont été soumises à notre appréciation. De l'une, *Les mâx d'aquire*, nous ne dirons qu'une chose : c'est mauvais à tous les points de vue.

Avant de parler de la seconde, disons un mot de la poésie en général. Nos auteurs wallons, aussi bien ceux qui abordent la scène, que ceux qui n'écrivent que la poésie lyrique, pourront, peut-être, en tirer quelque profit, car bon nombre d'entre eux se figurent que les règles de la prosodie n'ont été inventées qu'afin de mettre des bâtons dans les roues à l'imagination du poète.

La prose qui parvient à captiver le cœur et l'esprit du lecteur a rempli sa mission. Une autre obligation incombe à la poésie : celle-ci doit, en outre, charmer les yeux et l'ouïe. C'est par la richesse de la rime que l'on obtient ce résultat.

On naît poète, dit-on ? soit ; mais on apprend à

faire des vers. N'est-ce pas Théodore de Banville qui disait de Théophile Gautier : « je lui dois surtout cet appoint : il m'a appris à faire difficilement des vers faciles ? »

Comme l'on disait à Victor Hugo, qui préconisait l'enjambement du vers afin de briser la monotonie du récit, qu'il était superflu de faire des rimes si l'on ne devait pas les entendre, il répondit :

— Nous ferons la rime d'autant plus riche et elle se percevra quand même.

Et, en effet, si nous comparons les œuvres des Hugo, des Coppée, des Sully Prud'homme, en un mot, de nos maîtres contemporains à celles de leurs émules du dix-septième siècle, nous voyons qu'elles leur sont infiniment supérieures au point de vue de la rime.

Certes, il ne suffit pas de bien rimer pour produire une œuvre remarquable ; mais une poésie écrite dans les règles est une jolie personne, bien parée, sur laquelle les yeux se portent avec plaisir et que l'on écoutera pour cela d'autant plus volontiers. Tant pis pour elle si elle dit des bêtises !

Par contre, un poème bien pensé et mal écrit nous donnera toujours l'impression d'un joli garçon à la voix d'or qui serait mal peigné et vêtu de guenilles.

L'auteur de la *Fôte à vinde* est tombé dans ce travers, et cela est d'autant plus regrettable qu'il nous a paru qu'il pourrait faire mieux.

Analysons, au surplus, cette petite piécette.

Elôye, *maisse marhâ*, père de Pauline, une gente demoiselle de vingt ans, désire se retirer des affaires et vendre sa forge : cependant, on sent un regret dans cette décision : le regret du travailleur pour ses outils.

Linâ, le maître ouvrier du maréchal-ferrant aime Pauline Cette dernière partage son affection. Dame ! pensez donc, *Linâ* a 25 ans, c'est un excellent travailleur et gai avec cela. Toute la journée, sa belle voix accompagne le martellement de l'enclume et le cœur de la jeune fille s'est conquis à leur rythme.

Une ombre existe à ce tableau : *Linâ* n'a que de faibles économies et Elôye exige dix mille francs, rubis sur l'ongle, de sa forge.

Lorsque les jeunes gens lui avouent leur amour, il entre dans une colère bleue et leur enjoint de s'oublier. *Linâ* supplie, Pauline pleure ; rien n'y fait. Elôye se montre impitoyable.

Heureusement que, s'il est un Dieu pour les ivrognes, la Providence veille aussi sur les amoureux. Celle-ci se montre sous les traits d'un médecin de campagne. Celui-ci est venu faire ferrer sa monture, et, malgré les recommandations du maréchal-ferrant qui a remarqué des allures fantasques à la bête, l'a enfourchée pour aller voir ses malades.

Tout-à-coup, les cris : « au secours ! » se font entendre : c'est *le docteur et sa bête*, comme dit la chanson, qui descendent la grand'route dans un galop échevelé. *Linâ* s'élance à la tête de l'animal

et au péril de ses jours, sauve la vie du médecin. Celui-ci, reconnaissant, achètera la forge d'Elôye pour l'offrir en cadeau de nocces aux jeunes fiancés et la pièce se terminera par un mariage.

Comme on le voit, l'intrigue est ténue et le dénouement un peu tiré aux cheveux. Mais le dialogue est mouvementé. Il n'y a pas un seul a parte. Le mérite de cette pièce est d'être écrite en bon wallon.

Nous proposons d'accorder une mention honorable avec impression à l'auteur de *Fôge à vinde*.

Le jury :

I. DORY,

A. DOUTREPONT.

et Charles GOTHIER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 12 avril 1897, donne acte au jury de ses conclusions, l'ouverture du billet cacheté, accompagnant la pièce couronnée a fait connaître que M. Godefroid Halleux, de Liège, en est l'auteur, l'autre billet cacheté a été brûlé séance tenante.

FÔGE A VINDE

COMÈDÈYE EN VERS ÈN INE AKE

PAR

Godefroid HALLEUX.

DEVISE :

C'è tot fôrgeant ...

MÉDAILLE DE BRONZE.

PERSONNÈGE :

Elôye , <i>maïsse mar'hâ</i>	70 an.
Linâ , <i>mar'hâ, galant da Pauline</i>	25 »
Bonasse , <i>mar'hâ</i>	23 »
Mathy , <i>chârli</i>	65 »
<i>On méd'cin</i>	50 »
Pauline , <i>fêye d'Elôye</i>	20 »

Li scène si passe divins 'ne plèce qui chève di câbarèt à costé d'ine fôge. A l'pareuse dè fond i gn'à 'ne ouhe èt deux fignèsse. Po l'fignèsse di dreute on veu Linâ èt Bonasse ovrer tot sèchant comme po fer aller l'sofflet. So l'dreute costé dè l'scène i gn'a 'ne ouhe èt so l'hlinche costé ine candliète. So l'scène, dès tâve et dès chèyîre; enfin çou qui fâ po on p'tit câbarèt d'campagne.

Fôge à vinde.

Mathy, Elôye (moussi comme on mar'hâ). Qwand l'teule si live, Mathy è-st-achou a 'ne tâve wisse qui gn'a deux pintai d'bire. Eloye jâse po l'fignèsse à Linâ qu'ouveure.

Scène I.

ELÔYE (*jâsant à Linâ po l'fignèsse.*)

Et si moncheu l'baron avôye fer fèrer s'hongue
Aye brâh'mint d'l'atrimprance, arrondihe li bin l'ongue,
Rilive on p'tit pau l'fiér dè hlinche sabot di drî,
Et surtout n' l'èclawe nin, ca 'na nin trope di pîd.

LINA (*brèyant d'âdfoûs,*)

Bon maisse.

(*I bouhe quéque còp so l'èglome so l'trèvin qu'Elôye va vès l'ouhe.*)

ELÔYE (*drovant l'ouhe et brèyant.*)

Pauline ! Pauline !! Pauline !!! Çou qu'èlle dimeure !

(*riv'nant d'le Mathy.*)

Jâsez tot fôûs dès dint ; qu'volîz-v'dire tot à c'ste heure ?

MATHY.

Qui n' div'nans vîx, mar'hâ.

ELÔVE.

Çoula, nos l'sèpans bin ;

Mais n's avans co bon pîd, bon ouye,

MATHY.

Ah ! ji n' dis nin

Qui nos deux brèsse ont l'flèmme, mais malgré nosse corège
C'è tot l'même nos ov'ri qu'fèt l'pus gros dès ovrège.

ELÔYE.

Por vos, c'n'è rin, Chârli, ca v's avez 'ne aspouya
So vosse deuxème valet ; n'è-st-i nin vrêye ?

MATHY.

Sia.

ELÔYE.

Mais mi, j' n'a qui m'bâcèlle, èt po m'aidi c'n'è waire ;
C'è po çoula qu' j'i m'vou bouter fòus dès affaire
Tot mèttant m'fòge à vinde.

MATHY.

Et si ji v'l'ach'téz-v', mi ?

ELÔYE.

En èstèz-v' amateur ?

MATHY.

Bin, bin, c'è sorlon l'prix.
J'a l'pus vix d'mès valèt qu'va riv'ni d'à chervice ;
Jans, kibin 'nnè d'mandez-v' ?

ELÔYE.

Dix mêye, nin 'ne cence di mons.

MATHY.

Po 'ne fòge qu'è disprèhèye, c'è trop chîr, nom di nom.

ELÔYE.

Disprèhèye, mèye èglome, mi qu'a 'ne tèle flouhe di k'mande,
Qu'èlle fàreu ragrandi, po-z-ahessî mes cande.

MATHY.

C'ènnè d'mander par trope. Eye, eye, dix mèye franc !

ELÔYE.

Vos pinsiz qu' j'èl vindreu seur'mint po 'ne pèce di pan !
Ji v'mètte è l'main l'marchi.

MATHY.

S'ji v's è bouttéve sept mèye...

ELÔYE

Lèyans cès d'vise po bouf.

MATHY.

Ji v' pou bin dire m'idèye.

ELÔYE.

V'n'èstèz nin sot.

MATHY.

Et vos, v' volez-t-èsse trop sùti,
S' ji v's ènnè d'néve hût mèye, d'hez çoula v's îreu-t'i ?

ELÔYE.

Nin 'ne gotte.

MATHY.

Vos èstèz deur.

ELÔYE.

Ji rawàdrè po l'vinde.

J'a-st-on bon maiste-ovrî.

MATHY.

Jans, sayans d'nos ètinde,
J'vou co bin r'mètte cint pèce.

ELÔYE.

C'è dix mèye franc tot rond.
Et v' n'èl fôrpây'rifz nin, j' l'acèrtinèye.

MATHY.

Eye donc,
Qué vireux ! bin, louquîz, j'îrè jusqu'à nouf mèye.
Mais à l' kèsse qui v' leyîse è l'fôge totes lès ustèye.

ELÔYE.

Nè d'visans pus, chârli ; j' la co di.

MATHY (*s'apontant po 'nne aller.*)

V's y tûs'rez.

Et j' v'vèrè tot à c'ste heure vèye çou qu'vos 'nnè direz.

ELÔYE (*rik'dûhant Mathy.*)

C' sèrè nènni.

MATHY (*tot 'nne allant.*)

Mutoi.

(*So l'timps qu'Elôye clô l'ouhe, Linâ bouhe quéque cop so l'èglome.*)

Scène II.

ELÔYE (*riv'nant à l'fignèsse jâser à Lînâ.*)

Si l'méd'cin v'nève toratte
Fer fèrer s'novai ch'vâ, dimèsfèye-tu d'ses patte,
Ca 'l è qu'arape grigneux ; po qu' l'intèure è trava,
Bind'lèye-lî lès deux oûye ; ci n'sèrè nin mâvas.
Et surtout lôye-lu bin ; c'è-st-ine trop mak'tèye bièsse,
Qui s'pèye'reu tot l'basâr, ca 'lle n'a rin d'bon è l'tièsse.

LINA (*d'â-d' foûs.*)

Awè, maisse.

(*So l'timps qu'Elôye va drovi l'ouhe, Linâ bouhe quéque còp so l'èglome.*)

ELÔYE (*drovant l'ouhe èt brèyant.*)

Pauline, hoppe !

(*I r'clô l'ouhe tot riv'nant jâser à Bonasse à l'fignèsse.*)

Et toi, Bonasse, t'apontèy'rè

Lès fiér po mètte âx brèsse dè bègnon d'a Mouyet.

Osse ?

BONASSE.

Awè, maisse.

ELÔYE (*à Linâ.*)

Linâ, ti tap'rè-st-on còp d'ouye
Po qu 'faisse l'ovrège d'adreu, ca fâ qu' j'ènnè vâye hoûye.
(*Pauline intoure so l'timps qu'Elôye rivin so l'scène èt qui Lina bouhe quéque còp so l'èglome.*)

Scène III.

ELOYE, PAULINE.

ELÔYE.

Vo vs-chal; jans, gn'a nou mâ. Volez-v' prinde li scrif'tôr
Po fini l'dieraine note ?

PAULINE (*prindant li scriftôr.*)

J'vou bin.

ELÔYE (*prindant on vîx régisse jus d' l'ârmâ.*)

Achez-v', alors.

PAULINE (*s'assiant.*)

Ji' so prè'e.

ELÔYE (*jâsant à Linâ à l'fignèsse.*)

Di, Linâ, ti r'frè-st-ossu l'èrrère

Da Bolzéye.

LINA.

Awè, maisse.

(*I bouhe quéque còp so l'èglome.*)

ELÔYE (*à Pauline, tot mèttant sès bèrique.*)

Sicriyez, ji m' va lère.

(*Drovan l'régisse èt léhant malâheye'mint.*)

Pour moncheu le baron....

(*Riprindant l'dièrain mot.*)

baron, avoir fèré

Deux pied.

PAULINE.

Di si ch'vâ ?

ELÔYE.

Quoi ? d'si ch'vâ. Çou qu'vos d'hez !

(Léchant.)

Trois francs.

(Si rapinsant.)

Oho !

(Allant à l'fignèsse et jâsant à Bonnasse.)

Bonasse, ti r'châss'rè 'ne noûve bûsleure
A l'dame dè bol'gî. Louque qu'èlle seuye bin à mèseure.

(I r'vînt so l'scène tot r'drovan s'régisse.)

BONNASSE *(boutant s'tièsse à fignèsse.)*

Ine grosse, èdon, nosse maisse ?

ELÔYE *(riv'nant so l'scène.)*

Mette-lu comme ti l'ârè.

(L'nd bouhe quèques còp so l'èglome. Elôye si r'toûne et veu todîs Bonnasse à l'fignèsse.)

Qui rawâde-tu, nawe chin ?

BONNASSE *(fant sègne à Pauline.)*

Mi, 'ne grande gotte di pèquèt.

ELÔYE *(broquant vès l'fignèsse.)*

Ji t'di co, mèye èglome, en deux mot, qwate parole,
Qui, s'ti n'vou nin ov'rer, ji t'va fer t'compte à l'vole,
Ca ti n'è qu'ine saulêye, on feu d'mohe à deux cou,
T'è pus franc qu'on tigneu,

BONNASSE *(tot s'rissèchant.)*

Qu' n'a mâye avu dès piou.

ELÔYE *(à Pauline, tos r'drovan s'régisse.)*

S'criyez.

(Léchant.)

Pour la voiture de madame la baronne.

BONASSE (*boutant s'tièsse à l'fignèsse.*)

Fâ-ti prinde dè nou fiér po qui l'bûsleure seuye bonne ?

ELÔYE (*à Bonasse.*)

Lais-m' è pâye, malignand, avou tot tès ràchâ,
Ti n'fai qu' dè balziner ; ouveure, louque comme i fâ.

(*Rilouquant so l'régisse.*)

Ji n'mi r'trouve pus.

BONASSE.

C'è qui...

ELÔYE (*broquant à l'fignèsse, à Bonasse qui s'rissèche.*)

Coûrt à diâle qui t'époite.

Avou tès boigne mèssège, ti m'freu piède li maquette.

(*Riv'nant so l'scène.*)

Mi qu'deu 'nne aller tot-rate, ji n'ârè mâye fini.

(*Léhant à Pauline.*)

De Madame la baronne....

(*Riprindant l'mot.*)

Baronne, avoir hasi

A son derrière deux clous.

(*A Pauline qui rèye à hah'lâde.*)

Poquoi riez-v' là, m'fèye ?

PAULINE.

Oh ! ji n'mi pou ravi.

ELOYE (*mâva.*)

M'rèspndrez-v', mèye ustèye ?

PAULINE.

Bin, vos enn avez dit 'ne bonne ; c'é-st-a l'voitûre, èdon,
Qui vos avez r'hâsi lès clâ ?

ELÔYE.

Wisse sèreusse, donc ?

(*Léhant, tot r'prindant l'phrase.*)

A son derrière, deux clous, deux francs.

(*Ricloyant s'régisse.*)

On n'si r'trouve gotte
Qwand les compte sont si long. Vos additionn'rez l'note
So l'trèvin qui j' m'irè-st-agad'ler.

PAULINE.

Bon papa,

ELÔYE.

Et ni v' marihez nin.

(On ô comme li galop d'on ch'vâ. Allant à l'fignèsse dè hlinche costé.)

Quî sèreuse bin, cilà

Qu'vin d'ine reude abatowe ? Mèye èglome, comme i chèsse,

(Tot vèyant qui c'è.)

C'è l'méd'cin. C'ennè-st-onque qu'a-st-ach'té 'ne vîreuse bièsse
Qui n'vâ nin lès qwate fiér d'on chin.

LI MÉD'CIN *(brèyant d'âd'foûs.)*

Hai là, mar'hâ !

ELÔYE *(allant à l'fignèsse di dreute et brèyant.)*

Bonasse, li mèd'cin t'houque ; vasse à coûse tinre si ch'vâ,
D'hombeure-tu, mèye trava ; ti veu bin qui s'kitappe,
Et ti d' d'meure ossi reud qu'on pâ, diâle qui t'arappe.

PAULINE *(louquant à l'fignèsse.)*

Vo-lî-là.

ELÔYE.

G'na nou mâ.

(Li mèd'cin inteure ; Linâ bouhe quéque còp so l'èglome.)

Scène IV.

Lès même, LI MÉD'CIN.

LI MÉD'CIN.

Bonjou.

ELÔYE èt PAULINE *(qui r'sowe lès vèrre.)*

Monsieu l'méd'cin,

LI MÉD'CIN.

Buvans-gne ine pitite gotte, père Elôye ?

ELÔYE.

Ji vou bin.

LI MÉD'CIN (*à Pauline.*)

Vûdîz-nos deux hêna.

ELÔYE.

V'nez v' fer fêrer à c'ste heure ?

LI MÉD'CIN.

Qwand ji rid'hind'rè l'thiér, ca fâ qu'ji m' dihombeure
J'a bin trope di malâde, hoûye, à-z-aller vèyi.

ELÔYE.

V's êstèz todîs so champs so vòye.

LI MÉD'CIN.

Qui volez-v', vîx,
C'è li d'voir dè méd'cin, qui vou qui nos cotianse,
Po l'moumint, j'va monter jusqu'adlé l'père Defrance
Qu'ènnè r'lai fameus'mint. Mais à propos, mar'hâ,
A-v' apontî lès fier po fêrer m'novai ch'vâ ?

ELÔYE.

Ji v'lès va-st-aksègnî.

(*Allant à l'fignèsse et brèyant.*)

Linâ !

LINA (*d' âd' foûts.*)

Si v'plait, noss maisse ?

ELÔYE.

Appoite on pau lès fiér, qui t'a fai, qu'sont-st-è laisse !

LI MÉD'CIN.

Ji creu qu'vosse maise-t-ovri, c'è-st-onque qu'è corègeux.

ELÔYE.

Lu, 'la l'compas è l'ouye; adon 'l è foirt sincieux,
A prouvé c'è qui gn'a waire, il a wagné s'diplome
A concours di fèrège, çou qu'mosteure qu'è-st-ine homme.

LI MÉD'CIN.

C'è qu'lè-st-a 'ne bonne sicole, père Elôye, adlé vos.

(Pauline chève les verre.)

ELÔYE.

J'n'a pus à l'raksègnî d'vins l'mèstî, ca sé tot.

LI MÉD'CIN *(â moumint qu' Lîna inteure.)*

A vosse santé.

(Lîna inteure avou deux fièrs di ch'vâ.)

Scène V.

Lès même, LINA.

ELÔYE *(mostrant â méd'cin lès deux fièrs di ch'vâ.)*

Louquîz.

LI MÉD'CIN *(â Pauline, tos aksègnant Lîna.)*

Dihez, vûdîz-lî l'gotte.

LINA.

On verre di bîre !

(Pauline èt Lîna fèt l'èqwance dè jâser èssonle.)

ELÔYE *(mostrant lès fièrs â méd'cin.)*

Vèyez-v ! qwand v' vòrez l'sèchi hotte.

Si patte si tin'rè reude; adon n's'ârvol'rè nin

LI MÉD'CIN.

Et qu'è d'hez-v', père Elôye, di m'novai ch'vâ ?

ELÔYE *(mèttant les fièrs so l'coîne dè l'cand'liète.)*

Bin, bin.

On a chaskeune s'idèye.

LI MÉD'CIN.

Dihez-m'èl, cosse qui cosse.

ELÔYE.

Vos v'savez fai bouter l'deugt è l'ouye d'on maisse gosse.

LI MÉD'CIN.

I m'a portant costé 'ne hiède di Napoléon.

ELÔYE.

Ji n' di nin, ji n'di nin, min c'n'è gotte ine raison
Po qui m'ahâye.

LI MÉD'CIN.

C'è vrêye.

ELÔYE.

Ca l' a l'orèye balante,
Et lès ouye kimahî. Mâgré qu'il a dè l'plante,
Si j'èsteu-st-è vosse pièce, j'èl di d'bonna fidé,
Bin, j'i m'dihombeureu dè l'vin le ou dè l'trouk'ler.

LI MÉD'CIN.

Il è-st-on pau sâvage...

ELÔYE.

Vos d'hez qu'il è sâvage,
Mi j'di qu'il è fin sot è qui v' f'rè dè carnage,
A vèye li blanc d'sès ouye, ji n'a wâde di m'mari,
Et j'creu qui d'vins lès ch'vâ gn'a dè pus bièsse qui mi.

LINA

Çoula, c'è vrèie, li maisse è tot comme ine artisise.

ELOYE (*â méd'cin.*)

Vos veurez qui v'jow'rè-st-on laid toûr.

LI MÉD'CIN.

G'na nou risse

Et po l'nanti ji m'va li fer monter â trot
Li thiér qu'é-st-assez reud.

ELÔYE.

Louquîz todîs à vos.

LI MÉD'CIN (*tot payant lès vèrre.*)

Eye, mi qui copinêye et qu'rouvèye mes malâde.

(*A Pauline qui li rind dè l'manôye.*)

Prindez on vèrre po l'aute ovri

(*S'appontiant po un'aller.*)

C'è qu'on m'rawâde;

Jusqu'a lorate, èdon ?

ELÔYE.

Awè, moncheu l'méd'cin.

Houûtez m'consèye, vis dis-je, èt vos v'sè trouv'rez bin.

(*Li méd'cin èt Linâ qu'a r'pris lès fiérs, ènnè vont.*)

Scène VI.

ELOYE, PAULINE.

ELÔYE.

A c'ste heure, ji creu qu'l'è tîmps d'm'aller-st-agad'ler 'ne gotte,
Ca l'hôrloge toûne. Louquîz di m'appontî lès note
Po qu' ji n'm'astârgihe waire.

(*Bonasse inteure et va à l'cand'liète.*)

Scène VII.

Les même, BONASSE.

BONASSE.

J' vin tût'ler m'clâ d'wahai.

ELÔYE (*à Bonasse, so l'timps qu'Pauline vûde ine gotte.*)

Ti n'tûse qu'a lèver l'coûde èt beure cêke è tonnaî;
Diâle mi spate si t'na nin so t'cabosse on còp d'hèppe.
Ca ji n'ti veu jamâye si t'na-st-on ch'vèt so l' lèppe.

BONASSE.

Es ce pace qui j' hom'reu 'ne lâme ou deux di timps in timps
Qu' fâ qu'vos m'tapésse ine hatte.

ELÔYE.

Ti beu pòr trop sovint.

BONASSE.

Eye, quélle affaire à Lîge, pace qui j' goûrgèye 'reu 'ne gotte?

ELÔYE.

Qwand ti beu, t'n'ouveure nin; pinsse-tu qui ji n'veusse gotte?

BONASSE.

Et portant j'aîme l'ovrège.

ELÔYE.

Awè, ti t'couk'reu d'sus.

BONASSE.

Vos d'hez todis : ouveûre, et jamâye : ripoise-tu,
Dai, vos, nosse maisse.

ELÔYE.

Ti n'va mâye pus lon qu'on n'ti boute,
Prind astème à Lînà, louque, qu'è-st-ine homme tot oute.

BONASSE.

Ov'rer comme lu, nènni : j'sèreu trop vite bossou.

(*A Pauline.*)

Savez v' bin quoi, mam'selle, rimplihez-m' mi placou,
Ca j'haltèye'reu trop foirt si j'en allève so 'ne jambe.

(*Pauline li rimplihe si verre.*)

ELÔYE.

Torate ti vèrè fer dès madame avâ l'chambe.

BONASSE.

J'n'a wâde.

(A s'verre tot l'levant.)

Entrez, chère ange.

(I heu èt r'mette si vèrre so l'cand'liète.)

ELÔYE.

Vasse fer ti-ovrège, louque, la,

Sins voleur fer l'sûti.

(Bonasse vout jâser ; Elôye èl chôque evôye divant lu.)

Rotte, ti dis-je, mèye trava.

(Enne vont ; Linâ bouhe so l'èglome quéque còp.)

Scène VIII.

PAULINE.

(Pauline è-st-achowe à l'tàve tot fant l'èqwance d'additionner les notes. Linâ d'ad'fous chante à cudince tot bouhant so l'èglome ; Bonasse répète à respleu.)

Li chant dès mar'hâ

(AIR : des Matelots.)

1^{er} COUPLET.

Qwand dès joû vin l'aireure,
Allons, mar'hâ, pan, pan ;
Jan, hoppe, qu'on s'dihombeure,
Allans, marhâ, pan, pan.
Mettans nos-st-à l'ovrège
Jusqu'à l'nutte sins lâquer,
Todis rimpli d'corège,
Ni rouvians nin d'chanter :

RÈSPLEU.

Tot corrègeux,
Di nos pus reud,
Qui so l'èglome
Li mârtaï r'tome
Et tot chantant,
Haye, siprâchans
L'fiér comme i fâ,
Ginti mar'hâ.

2^e COUPLET.

Tot d'nant-st-â fiér ine chaude,
Allons, mar'hâ, pan, pan,
Tûsant-st-à nosse crapaude,
Allons, mar'hâ, pan, pan,
Et qui tote li journêye
A côur nos vinsse graw'ter
L'sov'nance dè l'binamêye
Qu'tofer nos fai chanter.

(â *Respleu.*)

3^{me} COUPLET.

Ov'rant deur'mint-st-à coûse
Allons, mar'hâ, pan, pan,
Fans crêhe à mîx nosse boûse,
Allons, mar'hâ, pan, pan,
Adon sins nou mèssège
N'pôrons-st-allèr d'mander
Nosse crapaude è mariège
Et todîs mîx chanter.

(â *Respleu.*)

PAULINE (*tos s'lèvant.*)

Qu'i chante bin!

(*Lînd louque à l'fignèsse; èlle li fai sègne dè r'ni.*)

Comme ji l'aîme!

(*Lîndâ inteure.*)

Scène IX.

PAULINE, LINA.

PAULINE.

Mi papa s'agad'lêye ;
I' va poirter sès note ; ènn àrè po 'ne happêye.

LINA.

È-st-i co d'bonne houmeure, hoûye ?

PAULINE.

Bin, comme çï, comme ça ;
On rin l'boutte foûs d'sès gond.

LINA.

C'è-st-anoyeu, çoulà.

PAULINE.

C'è d'pòye qui jâse dè vinde si fôge qui n'è pus l'même.

LINA.

Et portant j' vòreu bin qu'i sêpasse qui ji v's aime.
Mais l'dîre èt l'fer, c'è deux, ca c'è l'diâle à k'fesser.
C'è qui, comme j'èl kinohe, si v'néve à m'ribouter,
I m'freu-st-â-pus abèye d'gan'ler foûs dè l'mohonne.

PAULINE.

Rawârdez co 'ne miètte jusqu'a tant qu'seuye è s'bonne.

LINA.

Adon, j'frè pète qui hêye, j'mètrè lès fiér è feu
Tot li d'hant, çou qu'enn'è, ca j'sos trop mâlhèreux.

PAULINE.

Et c' joû là n'li frott'rans comme i fâ l'dreute sipale.

LINA.

Ah ! si j' poléve avu quéques bons toûr di macralle
Po poleur l'andouler qwand j' risqueye'rè l'paquet.

PAULINE.

Et qui direu, marièz-v', qué bonheur !

LINA.

Ah ! awè.

(Bâhant Pauline.)

Mi p'tit poyon !

(A moumint qui Linâ bâhe Pauline, Bonasse inteuve avou 'ne damé di chèrette.)

Scène X.

Lès même, BONASSE.

BONASSE.

Aha ! ji v'attrape là, vos aute,
Qui vos v'chouf'tez !

PAULINE *(si r'sèchant.)*

Qu'elle sogne !

LINA *(à Bonasse.)*

Qui vins-s' fer chal, l'apôte !

BONASSE *(mostrant l'dame dè l'chèrette.)*

Ji v'vin mostrér l'bèchète. Ennè f'riz v' bin ot'tant ?
Vos qui di qu' po-z-ov'rer ji n' vâ nin co n'aidan.

LINA.

Bâbô, ti l'a châssî bonn'mint po cou po tièsse.

BONASSE *(èwaré.)*

Elle è mâ faite alòrs ?

LINA.

Hoppe, èvôye, gros roubièsse.
Vasse ajans'ner çoula d'a façon, d'hombeure-tu,
Ou j'èl dirè-st-à maisse, t'sé bin qui n'rèye nin lu ?

BONASSE.

Si v'savez l'hasse di cœur dè jâser dè l'bèchète,
J'èl dirè po çoula.

(I fai l'ei qui bâhe ine saqui.)

LINA *(si mâv'lant.)*

Qui groum'tèye-tu, clapète ?

(Tot l'man'çant.)

Vous-s' qui jî t'riwèrine avou d' l'hôle di brèsse, di !

(Tot l'kihoyant.)

Ji t'difonce li baptème s'ta l'mâlheur dè moti.

As-s' oyous ?

(El chôque évôye tot l'kihoyant.)

Scène XI.

LINA, PAULINE.

PAULINE.

N'a-ti wâde ?

LINA.

Ji n'pinsse nin ; 'l a trop sogne,
S'fève li racûse-potêye, qui jî'n li d'nasse si gogne.
Mais il è si brouhalle, qui, sins l'voleur mutoi
Qu'i s'côp'rè d'vins sès d'vise, c'è po çoula, ma foi,
Qu' vâ co mix qu' j'ènnè jâse à vosse papa.

PAULINE.

C'è vrêye.

(On ô dè brut d'vins lès coulisse.)

Vos l'chal tos justumint, j'ò qui d'hind lès montêye.

LINA.

Jusqu'à torate.

PAULINE.

Awè.

(Linâ s'sâve ; adon i bouhe so l'èglome tot chantant l'respheu dè chant dè mar'hâ. Pauline s'assi à l'tâve tot mêtant lès note à pont. Elôye inteure moussi cômme li dimègne. Il a mêtou 'ne bâse et on bai noû sâro à pleu diseus 'ne fraque.)

Scène XII.

PAULINE, ELOYE.

ELÔYE.

Là, vos m' la-st-agad'lé.
Avez v' fini lès note po qui j' pòye èn aller ?

PAULINE.

Vos lès là-st-apontèye.

ELÔYE.

Bon, bon,

PAULINE (*comptant lès note.*)

Eune, deux, treus, qwate.

ELÔYE (*tot mettant 'ne grosse crawatte.*)

Dirtz-v' bin çou qu' Mathy m'a v'nou d'mander torate !

PAULINE.

Nenni.

ELÔYE (*chôquant les note èn on vix cal'pin.*)

Ji v' s'èl va dire.

(*Brèyant à l'fignèsse di dreute.*)

Accoùrs on pau chal, vix,

Fâ qui ji t' fasse sèpi 'ne nouvelle onque des prumi.

(*A Bonasse.*)

Kimint, nawe chin d' Bonasse, t'na nin co châssi l'dame
Dispôye li timps qu' t'è d'sus ?

(*On ô Bonasse qui brai. Eloye riprind.*)

Nin tant dè rime, ni rame,

Ti n' sèrè jamâye bon qui po sèchi l'sofflet.

Et brôdi lès ovrège

(*I r'vin so l'scène.*)

BONASSE (*choquant s'tiesse à l'fignèsse et brèyant.*)

Et dè beure dè pèquèt.

(*I s'rissèche et Lind inteuve.*)

Scène XIII.

Lès même LINA.

ELÔYE (*broquant à l'fignèsse foirt mâva.*)

Ti l'a di, malignant. Ouveure, louque, sins tant braire.

(*Riv'nant vès Linâ et Pauline.*)

Oh! j'sos binâhe qui j'va mi r'sèchî dès affaire

Po n'pus k'mander 'ne sifaite bouhalle.

LINA et PAULINE (*èwaré.*)

Kimint ?

ELÔYE.

Aha !

Çoula t'èware tot l'même, hein, valèt, c'novèlle là ;

J'a n'amateur po m'fôge, ca j' sos so l'pont dè l'vinde.

(*I prind l'timps po s'assire.*)

LINA (*èwaré.*)

E-ce à creure ?

ELÔYE.

Awè, ciètte. Veus-s', Linâ, fa-st-étinde

Qui lès annêye chèrèt-st-èvòye èt qu'ji d'vins vix,

Ca j'bèche so mès sept creux, çou qui n'fâ nin rouvî ;

Adon j'a rascoyî so l'trèvin 'ne pitite plote,

Mais c'na nin stu sins pône.

LINA.

Ah ! çoula, ji m'è dote.

ELÔYE.

J'a grètté, rapiné po-z-av'ni wisse qui j'sos,

Et à c'ste heure, veus-s'...

(*Bonasse inteure to pèneu avou l'dame di chèrette è l'main. Linâ et Pauline fèt l'èquance di sèxpliquer essoule.*)

Scène XIV.

Lès même, BONASSE.

BONASSE (*à Elôye.*)

Nosse maisse...

ELÔYE (*si r'tournant tot mâva.*)

Mèye trava, qui vous s' co?

BONASSE.

C'è rappòrt à l'bèchète.

ELÔYE.

Et bin ?

BONASSE.

Elle è pertaine.

ELÔYE.

Ah ! t'a fai dèss boquet ; bin qwand c'sèrè l'qwinzaine,
Ji t' ritinrè deux franc.

BONASSE.

C'è trope.

ELÔYE.

Ti m'èl paye'rè ;

Si ti n'sé nin l'costinge dè fiér, ji t' l'appriind'rè,
Ca ti n' sâreu rin fer si c'nè so pâ, so foché.

BONASSE.

Ji n'pou nin rèsponde mi d'ine bûsleure qwand èlle hoche.

ELÔYE.

Çou qu'on t'reu l's ouye cligni, toi, t'èl fai l'cou-z-à haut,
Et t'na jamâye châssi l'pèçe qu'a costé dè trô,
Ca t' fautrimassèye tot.

BONASSE.

C'nè nin 'ne si grande affaire;
V' n'avez qu'à compter dobe à bol'gi sins tant braire.

ELOYE.

Mi consi d'compter dobe, dè fer l'voleur, à mi !
Va ti n'èl poitr'è nin n' sifaite è paradis.

BONASSE.

Oh ! lès maisse qui singnèt leus cande ni sont nin râtre.

ELÔYE.

I n'mi plaît nin dè fer dè compte d'apothicâre.

BONASSE.

Allez, tot l'monde sé bin qui lès compte di mar'hâ
Ou bin d'apothicâre sont salés comme i fâ;
I n' polèt mâ d'gâter.

ELÔYE.

Vasse à diâle qui t'possède
Avou tès boignes mæssège.

LINA (*chôquant Bonasse évôye.*)

Rote.

ELÔYE (*à Bonasse.*)

Ti n'vâ nin co l'coide

Po t'pinde,

Scène XV.

Lès même, sâf BONASSE.

PAULINE (*à Elôye.*)

Ni v'mâv'lez nin, papa.

ELÔYE.

Ni v' mâv'lez nin ;

Vos avez bèl à dire ; on l'freu-st-à mon, seur'mint.

PAULINE (*co'rant è s'cand'liète.*)

Jan, riv'nant-st-à nos d'vise.

ELÔYE.

Awè, c'è l'mèyeu, m'fèye.

(*À Lina.*)

Sésse bin k'bin qu'on m'vou d'ner po m'fôge ?

LINA.

Nenni.

ELÔYE.

Nouf mêye;

Mais mi, j'ènnè d'mande dihe èt ji vou-t-èsse payî
Argint costant.

LINA.

Oho !

ELÔYE.

L'amateur, c'è l'chârli.

Ti fai dès lâges ouye, hein, qu'on m'boute ine sifaite somme,
Mais ji t'rik'mand'rè, sésse, ca t'ouveure comme ine homme.

LINA (*à Pauline.*)

Adiè bonheur.

PAULINE (*à Lina.*)

D'mandez l' ?

LINA (*à Elôye.*)

Avez v' jamâye avou

A v' plaine di mi, nosse maisse ?

ELÔYE.

T'ma todis bin chervou,

Çoulà, j' èl deu riknohe.

LINA.

S'ji d'mandéve dè l'riprinde.

Esse qui vos m'èl vind'riz ?

ELÔYE.

C'è-st-âhèye à comprinde,
Ca j' t'aïme brâh'mint, mîx qu' l'aute, dè mon s'ta dèss aidan.

LINA.

Po v' dire li vrêye èdon, j'a-st-a hippe cinq cints francs.

ELOYE.

Si j'vind m'fôge èdon, c'è po-z-èsse payi rubis so l'ongue.

LINA.

J'ouêveur'rè sins lâquer, ji v' s'èl paye'rè-st-à l'longue.

ELOYE.

J' n'ò nin di c'ste orèye-là ; crédit, veusse, c'è-st-on saint
Qui n'è gotte acompté ; mi j'n'èl buskintèye nin.
Et s'ti moréve jamâye ?

LINA.

J'a co bon pîd, bon ouêye.

ELÔYE.

On n'sé ni d'moirt, ni d'vèye, sésse, valet, po l'joû d'houêye,

LINA.

N'ès ce nin mi qu'fai-st-è l'fôge li gros d' l'ovrège, dihez !

ELÔYE.

Di pôr qui chal, c'è toi, qu'è l'chin â grand golé,
Qu'ji n'so qu'ine vèye bouhalle, bon à mètte â riquette
Qui j' n'a pus rin à dire.

LINA.

Sia, v's'èstèz l'maisse, ciètte.

Mais, si v'volîz ..

(Bonasse inteure tot pèneu.) (Pauline rimette ses vèrre à pont.)

Scène XVI.

Lès même, BONASSE.

BONASSE (*à Elôye.*)

Nosse maisse ?

ELÔYE.

Qui vousse co, mèye trava ?

BONASSE.

Mi r'tinrez-v' mès deux franc ?

ELÔYE.

T' pou compter d'sus, çoula.

BONASSE (*mâva.*)

Fâ qui vos rapinésse so tot, si bin qu'on fâisse.

ELÔYE.

I m' plait, èt c'nè nin toi chal qui m'frè passer maisse.

BONASSE.

Vos n'èstèz nin portan, n'ov'ri ?

ELÔYE (*si mâv'lant.*)

Va-zè foûs d'cial,

Ca s'ti m'boute foûs d'mès gond...

BONASSE.

Ji m'soverrè d'cisse-lal.

Vos veurez.

LINA (*à Bonasse.*)

Haye, èvôye, ou ji t' râye in orèye.

BONASSE (*aksègnant Pauline.*)

Attouchez-m', èt j'dîrè qui v'hantez-st-avou lèye.

ELÔYE (*èwaré.*)

Kîmint !

LINA (*fant vaner Bonasse à l'ouhe à côp d'pîd.*)

Tins, v'la t'michot, raccuse-potêye.

Scène XVII.

Lès même, sâf BONASSE.

ELÔYE (*à Lînâ.*)

Qu' di-s'ti ?

LINA (*si décidant.*)

Li vrêye.

ELÔYE (*aksègnant Pauline.*)

Et t'âreu l'front dè l'voleur riqwèri,
Lèye qu'a tant à prétinde ?

PAULINE (*à Eloye.*)

Et bin, wârdez vos cense ;
Lèyîz m'marier Lînâ, pusqu'il è-st-à m'conv'nance.

ELÔYE.

Jamâye çoula !

LINA (*à Elôye.*)

Poquoi ? Quand vos v's avez marié,
Vos n'avîz rin non pus. Esce qui mès brèsse, dihez,
N'front nin bin çou qu'lès vosse ont fai tot l'timps d'vosse vèye ?

ELÔYE.

Nos n'avîz rin, c'è vrêye, ni mi, ni m'feumme, mais m'fèye
Arè n'vingtaine di mèye, sèsse, qwand ji sèrè d'mon.

LINA.

J'è ramas'rè-st-ossu.

ELÔYE.

Ci n'è pus comme adon.
Qu'on wâgnîve sol' sovrège brâhmint pus d'cense qu'a c'ste heure,

LINA.

Jans, maisse....

ELÔYE.

Hoûte, po çoula, r'clape louhe so l'trô dè beure,
Ti sé qui j'sos fòrgî tot à fiér èt à clà
Et même ossi vîreu qui l'pus mak'té dè ch'vâ.
Ti pou fer 'ne creux là-d'sus.

PAULINE (*à Elôye.*)

Bin, mi, Linâ m'ahâye.

ELÔYE (*à Pauline.*)

Ji v'di co, mêye èglome, qui c'è, jamâye, jamâye.

(*A Linâ.*)

C'è-st-on fiér qui clap'têye qui d'n'aveur rin du tout
Et lès raison qu'ti m'donne n'valèt nin on fistou.

LINA.

Mi, qui m'rafiyîve tant, vola m'bonheur èvôye.

ELÔYE.

On rafia, ci n'è sovint qu'ine âbe coûte-jôye.

(*Creuh'lant ses brêsse.*)

A! t'a pinsé m'bouter l'deugt è l'ouye, canâri.
Ti taspôye so 'ne mâle cohe, si tî pinse m'atinri;
Ti t'dîreu qu'è m'cabosse i gn'a 'ne saquoi qui hoche,
S'ji t' dinéve mi bâcèlle, toi qu'na qui l'diâle è t'poche.

LINA.

Et portant, si v'volîz, nos sèrîz si hureux !

ELOYE.

Si t'èsteu moyenné, çoula n'freu nin on pleu.

(*Si māv'lant.*)

Ti t'àrè seur'mint di : fans caroché ou bèsèce,
Sayans d'èfflouwer s'fèye po-z-agrawî sès pèce.
Mais por toi, veusse, cisse-lal, c'è dè-l'châr di mouton.
Asse oyou, halcotî ; ci n'è nin po t'grognon.

LINA (*s'mâv'lant.*)

C'è bon qui v's estez s'père èt qu'çoula mette astâche
A m'colère, ca sins quoi comme on viér ji v'siprâche.

(*A Pauline avou désespoir.*)

Pauline, çou qui m'sèrè l'pus deur, c'è di v'qwitter.
Fàrè bin qu' j'ènnè vâye, ca ji n'sâreu-st-ov'rer
Po l'ci qu'va r'prinde li fòge.

PAULINE.

Lînâ !!

LINA.

Portant, ji v'saîme

Di tote li foice di mi âme.

PAULINE.

Oh ! ji v' sè rind dè même.

ELÔYE (*à Lînâ.*)

Ji t'va fer t'compte à couse po qu' t'ènnè vâye rat'mint.

(*Bonasse aroufèlle so l'scène.*)

Scène XVIII.

Lès même, BONASSE

BONASSE (*brèyant tot fôûs d'lu.*)

Abèye, abèye, vos autes, gn'a li ch'vâ dè méd'cin
Qu'apatraf'tèye di d'seur et qui d'hind reud-à-balle.

ELÔYE (*broquant à l'fignèsse avou Linâ et Pauline.*)

Awè, c'è tot l'même vrêye.

PAULINE.

Mon Diu !

(*On ô comme li galop d'on ch'vâ qu'a l'moirt âx dint.*)

BONASSE.

Hoûtez l'trikballe.

LINA (*tot roufiant jus dè l'scène.*)

Pauline, adieh !

ELÔYE (*A Linâ, qu'ènnè va.*)

Wisse vasse !

(*Bonasse sù Linâ tot corant. Li brut d'vin todîs pus foirt. Elôye èt Pauline louquet à l'fignèsse tot fant dèss gèsse di sogne.*)

Scène XIX.

ELOYE, PAULINE.

PAULINE (*brèyant.*)

I s'tape divant li ch'vâ !

ELOYE (*brèyant à Linâ.*)

Apogne lî lès nasai, wàde.

PAULINE (*brèyant.*)

Oh!! Linâ!! Linâ!!

ELOYE (*brèyant foirt.*)

Lès nasai, lès nasai, lès nasai, t'dis-je, apogne.

PAULINE (*brèyant.*)

Oh ! vos-l' là d'sos li ch'vâ.

(*On ô pus nou brut âd'fous.*)

ELÔYE.

Mêye èglome, il a s'gogne.

PAULINE (*avou désèsespoir.*)

Mon Diu! vo-l là touwé.

Oh! j' n'arè pus à c'ste heure qui mès ouye po choûler.

(*Elle difalihe so 'ne chéryire qu'è jondant l'fignèsse.*)

ELÔYE (*âtou d'Pauline.*)

Elle difalihe.

(*Brèyant après Bonasse tot t'nant Pauline.*)

Bonasse, Bonasse, accoùrs, abèye,

Rote, ti dis-je, mèye trava, po m'aidî sognî m'fèye.

(*Louquant à l'fignèsse.*)

I n' vèrè nin, l'bouhalle.

(*Brèyant comme on pièrdou.*)

Bonasse, accoùrs, accoùrs.

(*Bonasse inteure et coûrt avâ l'scène comme on pièrdou.*)

Scène XX.

Lès même, BONASSE.

BONASSE (*corant avâ l'scène.*)

Gn'a-t-i l'feu chal, nosse maisse, qui v'brèyez pé qu'ine awe.

ELÔYE.

C'è po m'fèye, loûrd potince, qui vint dè toumer flâwe.

Coûrs qwèri l'méd'cin, hoppe.

BONASSE (*qui vou jâser d'Linâ.*)

Linâ....

ELÔYE (*brèyant tot volant broquê so Bonasse.*)

Fais v'ni l'méd'cin,

Mâlignant.

(*Bonasse si sâve jus dè l'scène.*)

Scène XXI.

ELÔYE, PAULINE.

ELÔYE (*atoû d'Pauline.*)

Jans, Pauline, riprindéz sintumint,
Ca j'sos chal âtou d'vos tot comme ine vèye bouhalle.

(*Bonasse et Mathy appoirtet Linâ qu'è comme moirt; li méd'cin, qu'a pierdou
s'bûse, sù.*)

Scène XXII.

Lès même, BONASSE, MATHY, LINA, li MÉD'CIN.

LI MÉD'CIN (*so l'ouhe jâsant âd'fous.*)

Ji v'don'rè 'ne abondreu; r'mettez so pîd m'cavale.
(*Il inteûre.*)

ELÔYE (*â méd'cin.*)

Cial, cial, moncheu l'méd'cin.

LI MÉD'CIN (*adlé Lînâ qu'on a-st-achou so 'ne chàyîre.*)

Tot doux, tot doux, mar'hâ.
Vosse fèye n'è qu'toumèye flâwe, sognans d'abôrd Lînâ.

ELÔYE.

Qu'fâ-t-i fèr?

LI MÉD'CIN.

Bassinez-l' avou dè vinaigue.

ELÔYE (*à Bonasse.*)

Hope,

Vas-y-è qwire è l'couhène, èt s'ni targêye nin trope.

BONASSE (*à Elôye.*)

Vos v'èmontez todîs comme ine sope â lèçai.
V's allez housser torate.

ELÔYE (*brèyant.*)

Dihombeure-tu, napai.

(*Bonasse ènnè va tot fant 'ne hègne d'ri Elôye.*)

Scène XXIII.

Lès même, sâf BONASSE.

ELÔYE (*âtou di s'fêye*)

On dîreu qu'èlle è moite.

LI MÉD'CIN (*âtoû d'Lînâ.*)

Nonna 'lle ni pou mâ, lèye,
Mais di c'brave valèt-chal, ji n'respond nin di s'vèye.

ELÔYE (*âtou d'Pauline.*)

Tot l'même, v'la qu'èlle hansihe.

LI MÉD'CIN (*tot k'sintant Lînâ.*)

Ji n' lî sins rin d'cassé.

MATHY.

J'pinsève, moncheu l'méd'cin, qu'il esteu tripaner,
Ca s'a st-at'nou d'pau d'choi qui n'fasse si dieraïne mowe.

LI MÉD'CIN.

Awè, vos l'polez dîre. Enfin vola qui r'mowe,
Ji veu qui pass'rè l'aiwe bon marchî, mais r'vint d'long.

ELOYE (*â méd'cin.*)

G'na ti dangi po nouk ?

LI MÉD'CIN (*louquant Pauline qui s'ra pauc à pauc.*)

Nènni, vola qui s'ront.

(*Bonasse inteure rad'mint avou 'ne botèye.*)

Scène XXIV.

Lès même, BONASSE.

BONASSE (*dinant li botèye à Elôye.*)

Vos m'cial savez, nosse maisse ; tinez, vola l'botèye.
J' n'a v'raimint fai qu'ine hope.

ELÔYE (*louquant l'botèye.*)

Esse sûr qui cè bin lèye ?
Qu'apporte tu là, bâbô ? c'è l'botèye à pèquêt
(*Brèyant.*)

C'è dè vinaigue qui m' fà ; vasse vite èl qwîre, boubièt.

BONASSE (*mostrant l'botèye.*)

D'nez m' on p'tit còp.

ELÔYE (*si volant mâv'ler.*)

Hein,...

LI MÉD'CIN (*à Elôye.*)

C'è tot, lèyans-l' â rése ;
G'na pus mèsàhe à c'ste heure.

(*A Mathy èt à Bonasse.*)

Savez v' bin gou qui v' fesse ?
Allez bouter fòus vòye li bèrouche et li ch'vâ.

MATHY (*louquant à l'fignèsse.*)

C'è m'fi Thièdòre qu'èl tint.

ELÔYE (*à Bonasse.*)

Chòque li cavalle è s'tà.

BONASSE (*mostrant l'botèye.*)

J'a seu, mi.

ELÔYE.

Rote, ti dis-je.

(*Bonasse èt Mathy énnè vont.*)

Scène XXV.

(*Lès même, sâf MATHY èt BONASSE.*)

PAULINE (*riv'nant bin à lèye.*)

Wisse sos j' ?

ELÔYE.

Adlé nos aùte,
Jans m' fèye, rilevez l'tièsse, ca fà qu'èlle seuye pus haute,
V' n' ârez torate pus rin.

(*Li méd'cin è d'rant Linâ qui Pauline ni veut nin.*)

LI MÉD'CIN (*à Linâ.*)

V's avez fai 'ne bèlle action,
Mais s'a-st-at'nou d'pau d'choi qui vos n'estahiz d'mons ;
Comme ji n'sin rin d'cassé, v' sèrez vite so vos jambe.

PAULINE (*bin riv'nowe à lèye à Elôye.*)

Et Linâ, wisse è st-i ?

ELÔYE.

Vol-là, m'fèye, chal è l'chambe.

PAULINE (*si dressant tot vèyant Linâ.*)

I vique co ?

(*Tot toumant d'vins les brèsse da Linâ.*)

Qué bonheur !

LI MÉD'CIN.

On s'aîme à çou qui j'veu ?

ELOYE (*à Pauline, tot l'sèchant so l'costé.*)

Çou qu'vos fez, mèye èglome, c'è-st-ine saquoi d'honteux.

LI MÉD'CIN (*à Linâ.*)

Oh ! gn'a dès amourette ! et bin ! ji so binâhe.
Qui v' s'èstèz chappe.

LINA (*tot anoyeu.*)

Mi, nin, ca ji n'a pus mèsâhe
Dè viquer.

LI MÉD'CIN (*èwaré.*)

Poquoi donc ?

PAULINE (*so l'costé à Elôye.*)

J'èl vou pusqui j' l'aîme bin.

(*Li méd'cin hoâte.*)

ELÔYE (*jâsant reud.*)

Mi ji v' dî, mèye trava, qui n'vis marèyèrè nin
Si n' m'aboute lès dix mèye po rach'ter l'fôge.

LI MÉD'CIN (*à Linâ.*)

A diâle,

J' sé d'wisse qui l'vint soffèle,

ELÔYE.

J' n'a d'keur qui v'sèisse mâle.

C'è nènni.

PAULINE (*d'on gèsse décidé.*)

Bin volà.

LI MÉD'CIN (*à Elôye.*)

Jans, rapâf'tez-v', mar'hâ,
Et houtez : si j' vique co, c'è grâce à brave Linâ.

LINA.

Oh ! ji n'a fait qu' mi d'voir.

LI MÉD'CIN (*à Elôye.*)

Po l'ci qu'm'a sâvé l'vêye,
Fâ qui j' seuye rik'nohant èt qu' ji n' louque nin a 'ne gêye,
Cè mi qu'ach'têye vosse fôge po çou qu'vos nnè d'mandez.

(*A Linâ.*)

Mais so vosse no, jône homme.

(*Linâ vou r'fûser.*)

Mon Diu ! v' m'èl rédim'rez.

P'tit à p'tit.

PAULINE.

Qué bonheur !

ELÔYE (*â pârt.*)

Ça cange m'idèye tot l'même.

LINA (*qui vous r'fuser.*)

Ji n'sé, moncheu l'méd'cin....

LI MÉD'CIN (*aksègnant Pauline.*)

V'chal in saquî qui s'v'aime,
Et qu' po v'fer accepter, k'nohe bin li s'cret mawet.

LINA.

Oh ! v' savez tos lès toûrs.

ELÔYE. (*à Lînâ.*)

T'a dè rûse, sêsse, valet,
Dè n' nin avu r'çu t'gogne, ca ti n'a qu'ine chîchêye.
T'a portant fai 'ne belle hoppe po l'arrêster,

LI MÉD'CIN.

C'è vrêye.

Qwand i broqua-st-a s'tiêsse, li ch'vâ ni m'hoûtéve pus
Et ji m'vèyéve rauler à l' valêye dè talus.

LINA.

Et portant d'ine main d'fiér, j'pou dire qui j'èl tinéve,
Mais qwand mâgré mès foice ji vèya qu' m'èpointéve,
Po l'fer toumer j'dogua-st-à s'mòrs di mès pus foirt,
Et ji raula d'sor lu,

LI MÉD'CIN.

M'warantihant dè l'moirt.

LINA.

Après, ji n'sé pus rin.

LI MÉD'CIN.

V' savez stu m' providence.

ELÔYE (*dinant 'ne pognèye à Lînâ.*)

Fâ qu' ji t'donne ine pognèye; tè-st-on hardi potince

PAULINE.

Qui j'sos binâhe !

LI MÉD'CIN (*à Lînâ.*)

A c'ste heure, ji v'va fer décorer,
A pus abèye, po l'belle keure, qui vos v'nez dè fer.

(*A Eloye.*)

Et nos deux, père Eloye, po-z-arringi l'affaire,
Nos nos d'hombeur'nans d'main d'aller trover l'notaire.

(*Bonasse et Mathy qui rappoite li bâse dè méd'cin, intrèt.*)

Scène XXVI.

Lès même, MATHY, BONASSE.

LI MÉD'CIN (*à Mathy.*)

Qué nouvelle, èt mi ch'vâ ? j'sos sûr qu'il è forbu,

MATHY.

Awè, ca n'è pus bon qu'po l'pochâ.

BONASSE.

'L è foutu.

LI MÉD'CIN.

J'mè dotève, è l'bèrouche ?

BONASSE.

Elle è tote èn eune blèsse;
Elle a 'ne rowe sipyèye èt s'n'a t'èlle pu nou brèsse.

MATHY (à *Elôye*.)

Et po vosse fôge, Elôye, az-v' tûsé comme i fâ ?

ELÔYE.

Oh, c'è l'méd'cin qu' l'achtêye.

BONASSE (*tos ak'sègnant l'méd'cin.*)

Lu qui va-t'-èsse mar'hâ ?

Alôrs mi j' pôrè fer si j'vou l'apothicâre ?

(*Riant comme on bossou.*)

Qwand 'ferrè s'prumî ch'vâ, ci sèrè n'saquoi d'râre.

MATHY (à *Elôye*.)

J'creu qu'vos m'dibitez 'ne bleuve.

ELÔYE.

Nonna, ji v' s'èl jeure vîx.

MATHY.

Et vos d'hez qu' c'è l'méd'cin !

ELÔYE.

Sins blague, dis-je,

MATHY.

Et po qui ?

ELÔYE (*ak'ségnant Lînâ.*)

C'è po c'brave valet cial, louquiz, qu'va s'poser m'fèye.

LI MÉD'CIN (à *Mathy*.)

Ji n'èl pâye nin trop chîr tot l'ach'tant po dix mêye.

BONASSE (*â méd'cin.*)

Ci n'è nin lu, qu'è câse, qui vos n'èstèz nin moirt.

(*Bouhant so si stoumac.*)

Vos-l' la louquiz.

ELÔYE.

Toi, disse ?

BONASSE.

N'a-je nin brai d'mès pus foirt.

LINA (à *Bonasse*.)

Tot t'sàvant.

ELÔYE (à *Bonasse*.)

Hein, couyon.

BONASSE.

Pace qui li ch'vâ coréve,

Si m'âreu rawârdé, sins bambi j' l'arrèstéve.

LI MÉD'CIN (à *Bonasse*.)

Ji v' don'rè n'abondreu.

ELÔYE (à *Bonasse*.)

T'è binâhe, hein, babô !

BONASSE.

Awè, ciètte, ca j' poré 'ne fèye à fer beure mi sau.

ELÔYE.

T'pôre pryî sainte Gotte qu'elle t'avôye des grands vèrre.

BONASSE.

Oh ! ji l'aime li pèquet, mais lu c'è tot l'contraire,
Ca m'rivièsse tot còp bon.

ELÔYE.

Qwand t'è so l'houpe di guèt.

LI MÉD'CIN (à *Elôye*.)

Qui vous-je dire, père Elôye, po qwand fans-gne li banquet ?

ELÔYE.

L'pus vite, c'è tant mix vâ.

LI MÉD'CIN.

S'nos l' fîz d'vins treus samaîne ?

Qui v' sè sonle-ti ?

ELÔYE.

C'a m'va.

PAULINE (à *Lînâ*.)

Mon Diu, qui j' sos contaïne !

LINA.

Et mi donc.

LI MÉD'CIN.

Ci jou-là, nos taprans lès ouhe foûs
Et n' f'rans franque fièsse.

ELÔYE.

Awè, n'fricass'rans l'poye èt l'ouù,
Ca ji vou qui tot l'monde s'è donne po lès babène.

MATHY (à *Elôye*.)

Qui v's èstèz gènèreux !

BONASSE.

Awè, comme ine rècène.

PAULINE (à *méd'cin*.)

Nos v' bènihrans tot fèr.

LINA (à *méd'cin*.)

Et d'vins l'fi fond d'nosse coûr
Vosse no sèrè wardé.

LI MÉD'CIN.

Jan, jan, còpans-l'à coûrt.
Tot m'sâvant l'vèye, jône homme, ji v' deu d'l'obligation,
C'è tot fant vosse bonheur qui j' pâye vosse belle action.

(Is chantet po fini so l'air de : *Malvina*.)

LI MÉD'CIN.

Ax parint qu' houtet c'comèdèye
Et qu'ont po leus éfant dè coûr,
Qu'is s'dihesse, qui c' nè nin lès mêye,
Qui fait l'bonheur, mais qu' c'è l'amour ;
Ossu, qwand galant et crapaute
Si valet po l'honnètité.
Et qu'is ont dè coûr onke po l'aute,
Dihombrez-v' di lès fer marier.

RÈSPLEU (*essonle.*)

Ca, ci n'è nin l'ârgint, (*bis*)
Qu'fait l'bonheur è manège ;
C'è l'accoird et l'corège,
Ca ci n'è nin l'ârgint (*bis*)
Qui fait l'bonheur dè gins,
C'è d'avu l'contint'mint.

Li teule tome.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 17^e CONCOURS DE 1896

(SATIRES ET CONTES EN VERS.)

MESSIEURS,

Quatre concurrents seulement se sont présentés au 17^e concours. Il y a lieu de s'étonner de cette pénurie, car les sujets proposés sont de ceux qu'affectionnent le plus les wallons et qui s'adaptent le mieux à leur caractère. Notre vieux langage. *Rude et franc tot comme nos père*, ne sait guère louer, encore moins flatter, mais il excelle dans le conte et surtout dans la critique et la satire. Cependant aucune pièce n'a été jugée digne de récompense.

La première, intitulée *Prédikcion*, écrite en wallon de Stavelot, laisse à désirer au point de vue du fond et de la forme.

L'amateur di fleur, le n^o 2, est sans contredit le meilleur morceau du concours. On sent que l'auteur sait écrire le vers, ses rimes sont irréprochables. Il eut été certainement couronné, s'il avait apporté plus

de vigueur et mis moins de monotonie dans sa description.

Le n° 3, *Fagatte*, ne révèle aucune qualité saillante.

Enfin, la dernière pièce, *Histwère du Gènèvive du Braibant*, est un long, très long récit qui compte plus de 1300 vers. On chercherait vainement une idée poétique dans cette œuvre dont trop souvent le style est dur et la langue peu correcte. Les six premières lignes suffisent pour donner une idée de la composition entière :

D'po qu'au monde v'na l'histwère,
Seuie à ses joû d'pône ou d'glwère,
Veïat-on rin d'si mouwant
Qui l'trahison lâche et neure
Maurtyrisant lu douceur
D'Gènèvive du Braibant.

On comprendra qu'il est difficile d'encourager de telles rapsodies.

Les membres du jury :

P. D'ANDRIMONT,
H. HUBERT,
A. RASSENFOSSE,
et Jos. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 12 avril 1897, a donné acte au jury de ses conclusions. En conséquence, les billets cachetés accompagnant les pièces non couronnées ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

RAPPORT SUR LE 19^e CONCOURS DE 1896.

(UNE PIÈCE DE VERS EN GÉNÉRAL.)

MESSIEURS,

Comme de coutume, le XIX^e concours a tenté de nombreux amateurs : vingt-deux envois ont été soumis à l'appréciation du jury. La déception n'en a été que plus grande. Hélas ! la qualité est loin de répondre à la quantité. Une seule pièce obtient une récompense. Elle a pour titre : *Côp d'ôûye so l'Grande Bèche*.

Il est regrettable que l'auteur se contente d'un simple coup d'œil sur ce quartier essentiellement populaire à propos duquel il y a tant et de si intéressantes choses à dire. Espérons qu'il prendra sa revanche plus tard, car il a fait preuve de beaucoup d'esprit d'observation, et il sait décrire.

Quant aux pièces écartées, elles pèchent, pour la plupart, de la même façon : sujet peu attrayant, faiblesse de style, négligence dans la versification, manque de développement, etc.

En résumé, le jury n'accorde aucune distinction

aux pièces du 17^e concours ; il propose une médaille à *Côp d'ouïe so l'Grande Bèche*.

Les membres du jury :

P. D'ANDRIMONT ;

H. HUBERT ;

A. RASSENFOSSE ;

et JOS. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 12 avril 1897, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté, accompagnant la pièce couronnée, a fait connaître que M. Charles Derache, de Liège, est l'auteur de *Côp d'ouïe so l'Grande Bèche*.

Les billets cachetés accompagnant les pièces non couronnées ont été brûlés séance tenante.

Côp d'ouye so l'grande Bèche

PAR

Charles DERACHE.

DEVISE :

« Ut pictura poësis. »

MÉDAILLE DE BRONZE.

I

Les pâque.

RONDEL

Qwand on fait lès pâque, è l'Grande Bèche,
C'è plein d'caroche.... ènne a pus d'cint,
Èt chaque cocher, qu'a 'ne fraque qui hèche,
Ni k'dù nin mons di deux ronsin.

Comme lès çix qu' n'ârit nole l'rît tèche,
Nou manège ni voreu-t-èsse sins,
Qwand on fait lès pâque, è l'Grand Bèche,
C'è plein d'caroche.... ènne a pus d'cint.

Mâgré, qu'avou pône, on s'kisèche,
Çoula fait jalot lès wèsin,
Et pus d'onque magne si pan tot sèche
Po qu'on li mette dès blanc cossin.
Qwand on fait lès pâque, è l'Grande Bèche !

II

Li 15 d'aoûss.

SONNET.

È Bèche i n'a nou millionnaire,
C'è même tot peûr di p'titès gins,
Portant, po mète dès luminaire,
Nolu n' rêfuse on pau d'ârgint.

Puis qwand c'è l'grand jou, quelle affaire !
On attaque tot timpe à matin
A gârni.... chaskeune volant plaire,
Èt sayî d'fer mix qui s'wèsin.

Mins vocial qui l'nute è toumêye :
Avou lès loum'rotte alloumêye
On n'sé pus çou qu'on veût r'glati.

Dès gins qu'passêt, houtez lès d'visse,
Èt v's ôrez dire qui l'rowe ravisse
A 'n'e poite droviète so l'paradis !

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ANNÉE 1897.

Séance du 11 janvier. Le bureau pour 1897 est ainsi constitué :

MM. Nicolas LEQUARRÉ, président ;
Victor CHAUVIN, vice-président ;
Julien DELAITE, secrétaire ;
Charles DEFRECHEUX, trésorier ;
Joseph DEFRECHEUX, bibliothécaire-archiviste.

La Société adopte le programme de ses concours de 1897, qui a été inséré p. 401. T. XXXVII des publications.

Sur la proposition de M. Delaite, la Société décide d'adresser une protestation au Sénat contre la loi votée par la Chambre des représentants et instituant texte légal le texte flamand des lois. Elle subordonne cette protestation à sa rédaction dont M. Delaite est chargé de présenter un projet.

M. Hock, président d'honneur de la Société, lui fait don de ses œuvres wallonnes. Le bureau est chargé de se rendre chez lui pour le remercier chaleureusement de sa générosité.

Séance extraordinaire du 19 janvier. Le projet de protestation au Sénat contre la loi flamingante est examiné, amendé et voté.

En voici le texte :

Liège, le 19 janvier 1897.

A Messieurs les Président et Membres du Sénat belge.

MESSIEURS,

Au nom de la Société liégeoise de Littérature Wallonne, nous prenons la liberté de vous transmettre la protestation suivante

contre le projet de loi qui est soumis à vos délibérations et qui tend à rendre officiel le texte néerlandais des lois.

S'il est rationnel de voir les habitants de la partie flamande du pays, *ne connaissant pas le français*, mis à même de lire le texte de la loi dans leur langue maternelle, il est cependant de toute évidence qu'une traduction des documents officiels suffit amplement à cette partie de la population; elle s'en est d'ailleurs parfaitement contentée depuis soixante-sept ans que la Belgique est libre.

Au point de vue juridique, il est indispensable, dans le but d'éviter toutes contestations, et toutes équivoques inutiles, qu'il n'y ait qu'un texte officiel faisant loi, le texte français.

Si l'on considère ensuite que l'éducation juridique néerlandaise du pays est loin d'avoir actuellement acquis un développement suffisant, on est en droit de conclure que l'adoption de la mesure proposée serait tout au moins prématurée.

Il est d'ailleurs de notoriété publique que la majorité des députés wallons n'auront pas la compétence voulue pour voter le texte néerlandais de la loi; ils seront mis par là dans l'impossibilité de remplir convenablement leur mandat législatif.

Nous attirons, Messieurs, tout particulièrement votre attention sur les points suivants :

La nouvelle loi n'est pas dans les vœux de la grande majorité des Flamands.

Il est inopportun d'ajouter, quant à l'administration de la justice, un grief de plus à tous ceux que font déjà valoir les Wallons, et il est, en définitive, dangereux, pour la paix du pays, d'entretenir la mésintelligence entre les deux races principales qui l'habitent.

Par ces motifs, nous vous adjurons, Messieurs, de rejeter le projet de loi qui vous est soumis, et nous avons l'honneur de vous présenter l'expression de nos sentiments très distingués.

POUR LA SOCIÉTÉ :

Le Secrétaire,

JULIEN DELAITE.

Le Président,

N. LEQUARRÉ.

Séance du 8 février. La Société charge son président de remercier M. Emile Dupont de la façon brillante dont il a défendu les droits des Wallons au Sénat.

Une discussion générale est ouverte sur les bases à donner au Dictionnaire wallon dont la Société va entreprendre la publication.

Les principes suivants sont adoptés :

1° Ce dictionnaire sera un dictionnaire wallon-français comprenant les dialectes de Liège, de Namur, du Luxembourg, et d'une partie du Hainaut et du Brabant.

2° Le système orthographique usité, sera un système mixte, procédant de l'orthographe phonétique et de l'orthographe analogique.

3° L'orthographe phonétique pure servira à indiquer, entre parenthèses, la prononciation exacte du vocable. Les nuances de prononciation trop sensibles seront laissées de côté.

4° On ne reproduira pas toutes les orthographes possibles d'un même mot : les radicaux différant sensiblement feront seuls l'objet d'articles spéciaux.

5° Il est désirable que l'orthographe adoptée permette à un lecteur d'œuvres littéraires de lire un dialecte wallon local avec sa véritable prononciation. La Commission de l'orthographe tâchera d'atteindre cet idéal.

Séance du 8 mars. La Société fixe à octobre la date de la distribution des prix aux lauréats des concours de 1894, 1895 et 1896.

La Société décide d'accorder son patronage à la Ligue wallonne en voie de formation à Liège.

Séance du 12 avril. MM. Jean Haust, professeur à l'Athénée, Gustave Thiriart, auteur wallon et Alphonse Tilkin, auteur wallon, sont nommés membres titulaires.

M. Lequarré propose une série de modifications au règle-

ment dans le but de faire admettre à la Société, en qualité de membres titulaires, des représentants de la Wallonie belge. Le nombre des titulaires serait porté de trente à quarante, et, pour les membres étrangers à Liège, il n'y aurait que deux séances annuelles obligatoires.

Ces modifications sont prises en considération, et renvoyées, pour discussion, à la séance de mai.

La Société décide de ne pas publier d'Annuaire cette année.

Séance du 10 mai. La Société examine les propositions et les modifications aux statuts. M. Ch. Defrecheux voudrait voir établir une distinction entre les statuts, difficilement modifiés, et un règlement d'ordre intérieur à créer. La proposition sera examinée.

Résultats généraux des Concours de 1896.

2^e CONCOURS. — *Vocabulaires technologiques*, 1^{er} prix, médaille d'or, à M. Charles Semertier, pharmacien, à Liège, pour son *Vocabulaire de l'industrie du tabac*.

2^e prix, médaille de vermeil, à M. Victor Willem, chef des travaux pratiques de zoologie à l'université de Gand, pour son *Vocabulaire du tisserand*.

6^e CONCOURS. — *Noms de lieux*. Médaille de bronze, à M. J. S. Renier, de Verviers, pour son mémoire sur les *Noms de lieux de la commune de Jalhay*.

11^e CONCOURS. — *Types populaires liégeois*. Pas de distinction.

12^e CONCOURS. — *Contes et nouvelles en prose*. Médaille de bronze, à M. François J. Renkin, de Ramioul (Val St-Lambert), pour sa pièce intitulée : *L'ârmâ*.

Médaille de bronze, sans impression, à M. Edmond Jacquemotte, pharmacien, à Jupille, pour sa pièce intitulée : *Jôye et pône*.

13° CONCOURS. — *Pièces de théâtre en prose*. Médaille de bronze, à M. Auguste Vierset, de Bruxelles, pour sa pièce intitulée : *Li fèye Mathy*.

Médaille de bronze, sans impression, à M. Emm. Desprez, de Nivelles, pour sa pièce intitulée : *Les maisse sont sourti*.

14° CONCOURS. — *Pièces de théâtre en vers*. Médaille de bronze à M. Godefroid Halleux, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Fôge à vinde*.

16° CONCOURS. — *Scènes populaires dialoguées en vers*. Médaille de bronze, sans impression, à M. Charles Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Ine copègne à l'vesprêye*.

17° CONCOURS. — *Satires et contes en vers*. Pas de distinction.

18° CONCOURS. — *Crâmnignons et chansons*. Médaille de bronze à M. Martin Lejeune, de Dison, pour sa pièce intitulée : *Tot hossant nu p'tite fèye*.

Médaille de bronze à M. Charles Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Li vîx Colas*.

19° CONCOURS. *Pièces de vers en général*. Médaille de bronze à M. Charles Derache, de Liège, pour sa pièce intitulée : *Côp d'ouye so l'grande-Bèche*.

Séance du 14 juin. La Société félicite chaleureusement son président, M. Lequarré, qui a été nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. M. Chauvin répète les paroles qu'il a dites lors de la manifestation organisée à cette occasion :

« Par l'initiative que notre président a prise de faire augmenter le nombre des titulaires de dix membres, choisis dans les autres provinces wallonnes, il a procuré au mouvement wallon ce qui lui manquait : *une direction centrale*, tout en assurant, pour l'avenir, à notre société, la prééminence que, jusqu'à ce jour, on lui a toujours reconnue en Wallonie ; c'est là un service dont on ne saurait méconnaître l'importance. »

Les modifications suivantes au règlement sont adoptées

après discussion, (elles sont indiquées en italiques). Le règlement modifié se trouve en tête du présent volume :

Art. 6. La Société s'assemble de droit, au local ordinaire de ses séances, *au jour et à l'heure qu'elle fixe, une fois par mois, sauf en juillet, en août et en septembre.*

Les assemblées générales sont celles de décembre et de mai.

Art. 13. Les membres du bureau sont nommés tous les ans, dans la séance de *décembre.*

Art. 17. La Société se compose : a) de membres d'honneur, *choisis parmi les personnes lui ayant rendu d'éminents services* ; le Bourgmestre de la ville de Liège, le Président du Conseil provincial et le Gouverneur de la Province *sont de droit membres d'honneur* ;

b) de membres titulaires ;

c) de membres *effectifs* ;

d) de membres correspondants ;

e) de membres honoraires.

Art. 18. Les membres titulaires de la Société sont au nombre de *quarante, dont trente de la province de Liège et dix du reste de la Wallonie belge.*

Ces derniers ne seront tenus d'assister qu'aux deux assemblées générales.

Les membres titulaires ont seuls voix délibérative et consultative.

Sur la proposition d'une commission composée de MM. Delaite, Dory, Lequarré et Semertier, la Société décide d'insérer dans ses Bulletins la pièce de M. DD. Salme, intitulée *Madame Libert*, à la condition expresse que l'auteur y fasse les corrections qui lui seront indiquées.

Séance du 11 octobre. La Société a appris avec une douloureuse émotion la mort de M. Jules Matthieu, bibliothécaire de la ville de Verviers, un de ses plus anciens membres titulaires, décédé le 17 juin 1898 ; M. le président rend un juste

tribut d'hommages à ce membre zélé et dévoué, dont la verve était étincelante et l'amour qu'il avait de notre vieille langue proverbial.

La Société fixe au samedi 11 décembre la date de son banquet annuel, la Commission chargée de l'organiser, est composée de MM Hock, Lequarré, d'Andrimont, Duchesne, J. Defrecheux et Delaite.

La Société fixe au jeudi 25 novembre la cérémonie de la distribution des médailles aux lauréats des concours de 1894, 1895 et 1896.

Séance du 8 novembre. Le bibliothécaire est chargé de dresser chaque année la liste des publications, contre lesquelles on effectue l'échange du Bulletin.

M. Ch. Defrecheux propose de créer des prix en espèces pour les lauréats de nos concours. La question sera examinée lors de l'adoption du programme des concours de 1898.

Séance du 13 décembre. La date du banquet annuel a dû être postposée à cause de la visite du prince Albert à Liège. Elle est fixée au 18 décembre, puis au 8 janvier 1898.

La Société nomme le jury de ses concours de 1897. (Voir plus loin)

Séance extraordinaire du 25 novembre. Voici le programme de cette séance.

CÉRÉMONIE

DE DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES AUX

LAURÉATS DES CONCOURS DE 1894, 1895 ET 1896,

A 7 1/2 HEURES,

EN LA SALLE DE L'ÉMULATION

Avec le gracieux concours du Théâtre Wallon, direction Jacques FAUCONNIER et de MM. T. QUINTIN et A. NONDONFAZ, ex-artistes de ce théâtre.

PROGRAMME :

1. UNE DROLE D'IDÉE,

Comédie en une acte d'Al.-J. ETIENNE, mêlée à l' Littérature wallonne.

Jouet d'un rôle : J'han Labèque, agent d'affaire, MM. H. VÉDERS; Andri Hèrpai, hacheu d'leume, LONCIN; Modeste, sieur sans place, BROCK; Marée Cabu, cotirresse, M^{me} Andrien DEHOUSSE; Fifi, si fève, M^{lle} M. VIDAL.

2. Discours de M. N. LEQUARRÉ, président de la Société.

3. Distribution des Récompenses.

4. Les amours d'À Géra

Comédie en 2 actes d'Ed. REMOUCHAMPS, mêlée à l' Littérature wallonne.

Jouet d'un rôle : Jacob, maïsse coté, M. A. NONDONFAZ; Victôr, jonaî d' l'vèye, amoureux d'À Louise, M. BROCK; Géra, moneœur d'À Babeth, vârlèt d'À Jacob, M. QUINTIN; Louise, fève d'À Jacob, M^{lle} VIDAL; Babeth, sièrvante d'À Jacob, M^{me} HEUSY; Marée Crochet, tap'rèsse di qwârjeû, M. J. LAMBREMONT.

5. Tirage d'une Tombola de livres.

Voici le discours de M. Nicolas Lequarré, président.

MÈS BINAMÈYÈS GIN,

Sav' bin çou k' c'èst k'on discours â bai mitan d'ine joyeuse fièsse comme li cisse d'ouye dè l' sise?

C'èst tot justumint l'minme afaire k'on pogne so 'n ouye.

A pus bai èt â mèyeu ki l'Tèâte walon si k'xhène d'air èt d'trèsair po v' fé rire èt po v's amusé, noss Réglumint vout k'on grand vî Monsieu si vègne planté d'avant vos aute, èt c' li k'mande-t-i di v' raconté l'pus gros d' çou k's'a passé à l'Société walone èt d'çou k'nos y avans fait so lès treus dièrinnès annèye.

Pusk' èl fât fé, j' èl frè; mains ki nouk ni piède si misse: j'èl côperè-st-â-pus court.

* * *

On prumi mot d'abôr po lès ci k'sont révolé.

So lès treus an, nos avans stu kwite di sihe di nos mèyeu sôciétaire:

Po k'minci, li savant profèsseûr Alphonse Lèroy, li pus spitant d'nos sçryeu, li pus vigreu d'nos chanteu, k'aveu tant grûsiné d'vins nos banquet avou s'brave camèrade Adolphe Picard;

Adon puis nosse rigrètè président Josèph Dèjârdin, kinouhou long èt lâge po s' fameu live di spot. Nouk n'avent ciètte come lu pris nosse Société à cour; ènn' aveut fait s' marotte so li d' dièrin, èt, tot halcrosse k'il esteut div'nou, i savent co bin rivni d'Brussèle, ine fèye li meu, po v'ni r'tètè à s'Société walone di Lîge.

A pus' ki nosse président d'honneur, Angusse Hock, ki s'wâde todi jône èt ricokèsse à l'Bovrèye èt qui rîmèye co tot l's an ine joyeuse lète po pryî à nosse banquet, Lèroy èt Dèjârdin èstit çou k'nos d'manéve dès ancien k'avît mâginé dè fé 'ne Société walone à Lîge, volà torate karante-deus an.

Nos avans co pierdou Emile Jamme, li fi d'à fameu Louis Jamme, k'aveut stu borghimaisse di Lîge à l'révolution di 1830. Emile Jamme, tot l'monde s'è sovint, a crânnemint sut'nou lès Wallon à l'Chambe; c'èst lu ki nos a-st-akwèrou, pos nos aidi à vikoté, li p'tite pârt des aidant k'on alowe à Brussèle po lès Société littéraire. Ji di

li p'tite pàrt, pace k'on s'y mosteure todi baicôp pus lâge è l'house kwan c'est po lès Flamind.

Après Jamme, ç'a stu nosse vice-président Châle-Auguste Dèsoer, on Wallon dè l'vèye cogne ci-là èt on fin brave home, k'a stu bin dès annèye à l'tièsse dè Bureau d'bienfaisance di Lige : ossu i vike todi èt i vikerè co dè timp divins lès sovenance di tot lès ci k'sont so l'âmone dès pauve vès d'tot cial ;

Adon Jôsèph Delbœuf, on suti d'vins lès suti, mutwè l'pu awehi dès Walon, ossi capâbe dè jâsé avou lès pus grands savant qu'avou l'pus p'tit dès ovri, ki knoxhéve tot, ki saveut mette pîd èt main à tot çou ki féve, èt ki s'no a triviersé tot lès pays èt minme passé lès mér po risdondi disquè l'Amérique.

È nawère si camèrade Jules Mathieu, in ancien maisse di scole, k'esteut div'nou bibliothécaire dè l'Vèye à Vervî, èt ki, sins fé nou brut, nos a rindou dès sièvice di tote sôrt pus d'vingt-cinq an á long.

Honeur, cint fèye honeur et riknoxhance à nos hiltants planquèt, ki, tot lès sihe, n'ont mèskèyou ni leus pône ni leu-z-èhowe po d'sièrvi leu plèce à l'mî è nosse Sôciété.

* * *

Nos avans-st-intrupris, volà déjà 'ne hapèye, li pus rude èt l'pus mâlâxhéye di nos ovrège : li dictionnaire walon.

Nos n' nu'estans todis k'a l'prumi pîre, pace k'i s'a falou étinde, po k'minci, so l'mèyen ôrtografe, eune qui pôye dure ossi bin às Ligeoi èt às aute Wallon dè pays, k'às savant di l'Allemagne, dè l'France èt d'ante pâ, k'ont l'curieusité dè studi nosse linghège.

Nosse dictionnaire sèrèt è wallon d'Lige, mains à tot lès mot. kwan 'nnè' vâret lès pône, on rapoitrèt l'façon dè dvisé di Vervî. di Mâmedèye, d'èl Hesbaye, d'èl Condroz, di l'Ardène, di Nameûr, d'èl Braibant, d'èl Hainaut, ottant dire di tote li walonerèye.

Po èsse sûr dè fé 'ne sakoi d'adreit, nos nos frans-st-aidi d'home chusi d'vins lès pus sincieu dès qwate cinq pays ki j' vins dè l'oumé.

C'est po çoulà ki, l' traze di julète, ciste annèye, nosse Réglumint a stu 'ne miète cangi. Nos avans volou élârgi nosse rondai : è l' plèce di trinte sôciètaire nos 'nn'alans aveur karante èt n's élérans lès dis novai seuye-çu d'vins lès An'neu ou lès Condrcsi, seuye-çu d'vins lès Namuroi èt lès Braibançon ou d'vins lès Montoi et lès Tournaisien.

* * *

On mot po fini sos nos concours walon.

On v' va tot-à-c'ste-heure dire leus résultat po lès annèye nonante-kwatte, nonante-cinq èt nonante-sihe.

On n'a mutwè mâye vèyou 'ne sifaite abundance de pièce. Vos pièdriz âxhèyemint patience si ji m' hèraxhe è l' tièsse di v' lès rapètassé tote, dispôye li prumire disk'à l' dièrinne. Mains ji n' pou mâ.

So lès treus an, i nos ènn' a v'nou nè pus nè mon ki 219, èt c' ènn' a-t-i portant ki 45 k'ont mèrité 'n rèscompince èt d'vins l' nombre, seulemint *doze* k'ont st-oyou on prumi ou on deusinme pri.

C'ènnè wère, comme vos vèyéz, èt, l' bai dè jeu, c'èst ki n'va nin mî d'vins lès autès sôciété walone ki drovièt dèz concours à Lîge.

Lès scribeu s'ènnè mægrièt èt, si n'èl dit nin minme, pus d'onk s'apinse ki sès juge si mostrèt trop strègne.

Puski nos 'nn' avans l'ocâsion, i vât mî dè dire hayètemint nosse façon d' pinsèye.

Divins nos scribeu, ènn' a sakwante — ji n' dis nin çoulà po turtot — ki sont pus francé k' walon èt ki bastârdèt nosse patoi tot 'l pinsant fé r'flori.

A pus sovint, c'èst à l'avîre k'on chusixhe li sujèt d'ine pièce; on v's èmanche dèz afaire ki n'ont ni cou ni tièsse, dèz histoire ki n'ont ni rime ni ram, èt come il avise ki tout-à-fait passe d'estant k' c'èst è walon, on n' prind nin minme lès pône dè fé lès kwanse d'èsse vraye divins lès k'tapés mèssège k'on raconte.

Li ci ki vout rèussi, kwire ine sakwè qui s'agîstrèye bin è walon.

Nosse patoi, — i n'èl fât nin rouvi — n'èst nin fait po s'diné dèz grands air : ènnèva tot p'titemint; i rote à p'tits pas, so on tot p'tit pasai, ki n'èst nin lâge, mains k'on pout co sûre bai-z-èt long tot ramèxhnant hâre et hote ine bone bressèye di sakwantès bèllès fleur.

Li mèxhin dèz mèxhin, vèyéz-v', c'èst k'à Lîge, ossi bin d'vins l's ovri ki d'vins lès scribeu, on n'kwire câsi mâye à mète li dièrinme main à çou qu'on intruprind.

Nos rowe, — mande escuse à Monsieu l' Borghimaisse, ci n'est nin po l'ofinsé, — nos rowe sont fèlemint mâ pavèye, parce ki l' paveu, tot d'nant s'dièrin cop d' mârtaï dit d'vins lu-minme : c'èst todi bon ainsi!

Et c'èst parèye à Lîge câsi d'vins tot, câsi tot costé.

Vocial on scribeu k'a fait 'ne sôrt ou l'aute. I l'adièserent bin mî, mains i s'ennè fâreut d'né lès pône..... Oh ! va, c'est todi bon ainsi !

I n'y a k' lès feume, savez, zelle : divins leus mousseure, i n'y a, ma frike nolle ki pôye mâ d'dire : c'est todi bon ainsi; elsi fât l'mèyeu dè gosse, çou ki n'y a d'pus rafiné, çou ki gâyelotèye li mî.

Elle ont, so mî âme raison, èt, si nos scribeu volèt sûre on bon consèye, c'est d'prinde eximpe sor zelle; di louki à mète leus ouve walone, chaskeune so s'mî; di lès d'né à k'noxhe âs ci d'leus camè-râde ki sont l'pus capâbe d'ennè jugi; di n's'ennè disfé ki kwan èlle sont bien attitotèye, ki tot lès flokèt sont-st-è leu plèce èt k'èlsi sonle ki n'a pus rin à dire après.

Adon lès mèdaye d'ôr aplouront.

J'a mutwè on tot pau kihustiné nos cande; mains, crèyéz-m', ci n'est po nou mâ.

Nosse Sôciété ni fait k' si d'voir.

Elle n'a mâye kwèrou à fé li loi à pèrsonne. Mains si l'Vèye di Lige èt l'Consèye dè l'Province, ossi bin ki l'goviène dè Pays, l'assistèt to l's an di leus aidant — çou ki vât ciète bin ki nos lès r'mèrcixhanxhe tot lès treus vocial inte nos aute — c'est po n's éco-règi à tofèr fé çou k' nos avans todi fait : canedozé nosse bon vî walon, rassonlé tote nos foice et lès mète èn ouve po l'wârdé tot come nos tâye l'ont jâsé; louki ki n'toune à neurès bièsse ou ki n'plôye divant 'ne aute jârgon, èt çoulà pace ki n'l'ainmans turtot dè fond d'nosse cour èt ki n'sérans jourmâye fir d'èl vèye riglati comme li mèyeu dè sovenance di noste ancien pays d'Lige.

C'est tot.

PALMARÈS.

Concours de 1894.

Médaille d'or, à M. Joseph Haikin, pour : *Le bon métier des Vignerons*.

Médaille de vermeil, à M. Alphonse Hanon de Louvet, pour : *Bonheur in famie*. — 1^{er} prix Médaille de vermeil à M. Ernest Brassine, pour : *A l'nute*.

Médaille d'argent, à M. Jean Bury, pour : *Pauve Chanchet*. — A M. Lambert-Joseph Etienne, pour : *Ine drole d'idèye*. — A M. Ernest Brassine, pour : *Jus-d'la-Mouse : Li Noyé àx marionnettes*. — A M. Antoine Kirsch, pour ses pièces intitulées : *Les deux colon* et *Li cloque di nosse chapèlle*. — A M. Louis Loiseau, pour : *One sov'nance di jônèsse*.

Médaille de bronze, à M. Alphonse Boccar, pour : *Li fèye Coûrà*. — A M. Godefroid Halleux, pour : *L'héritège d'à Marèye-Aily*. — A M. Alphonse Boccar, pour : *Brîhe d'amour*. — A M. Jacques Doneux, pour : *L'èmancheûre d'à Jôsèph*. — A M. Alphonse Boccar, pour : *Accoplé*. — A M. Edouard Doneux, pour : *Li bouyon d'poye*. — A M. Emile Gérard, pour : *Li Batte di Lîge*. — A M. Léon Pirsoul, pour : *Les deux voyageûr*. — A M. Alphonse Boccar, pour : *On r'proche à Bon Diu*. — A M. Charles Derache, pour : *Nos èstans trop vite moirt*. — A M. Lambert-Joseph Etienne, pour : *Ottant 'ne èplâsse so 'ne jambe di bois*. — M. Emile Gérard, pour : *L'imbarras d'ne héritège*. — A M. le Dr Tihon, pour : *Compère Lorient*. — A M. Léon Pirsoul, pour : *Souv'nir d'exposition*.

Concours de 1895.

Médaille de vermeil, à M. Edouard Liégeois, pour : *Mots wallons de Tintigny et du pays Gaumet*.

Médaille d'argent, à M. Léon Pirsoul, pour : *L'éléphant trouvé*.

Médaille de bronze, à M. Charles Derache, pour : *Pitits tât'lai*. — A M. Charles Derache, pour : *Les cense*. — A M. Emile Gérard, pour : *Nosse pitite mame*. — M. Charles Derache, pour : *Nosse jône tims*. — A M. Charles Derache, pour : *A grand Lombârd. Li vinde des gage*. — A M. Léon Pirsoul, pour : *Les rouleu*. — à M Joseph Schoenmaekers, pour : *Après l'messe di mèye nute*. — A M. Lambert-Joseph Etienne, pour : *Victoire !*

Concours de 1896

Médaille d'or, à M. Charles Semertier, pour son *Vocabulaire de l'industrie du tabac*.

Médaille de vermeil, à M. Victor Willem, pour son *Vocabulaire du Tisserand*.

Médaille de bronze, à M. Jean-Simon Renier, pour : *Noms de lieux de la commune de Jalhay*. — A M. Godefroid Halleux, pour : *Fôge à vinde*. — A M. Emmanuel Desprez, pour : *Les maisse sont sourti* — A M. Auguste Vierset, pour : *Li fèye Mathy*. — A M. Edmond Jacquemotte, pour : *Jôye et pône*. — A M. François J. Renkin, pour : *L'ârmâ*. — A M. Charles Derache, pour : *Côp d'ôûye so l'Grande Béche*. — A M. Charles Derache, pour : *Ine copène à l'vès-prêye*. — A M. Charles Derache, pour : *Li vîx Colas*. — A M. Martin Lejeune, pour : *Tot hossant mu p'tite fèye*.

Concours de 1897.

La Société a reçu 98 pièces :

2^e CONCOURS. — Vocabulaire technologique.

N^o 1. *Vocabulaire du filateur en laine*. Devise : Fac et spera.

N^o 2. *Vocabulaire du peintre en bâtiments*. Devise : Anch'io son pittore (Et mi ossu ji so wallon.)

N^o 3. *Vocabulaire du peintre en bâtiments*. Devise : Ed io anche son pittore.

Jury : MM. J. Defrecheux, Simon, Lequarré et Semertier, rapporteur.

3^e CONCOURS. — Gentilés ou noms ethniques.

N^o 1. *Recueil des gentilés*. Devise : Cueillette plutôt que recueil.

Jury : MM. Lequarré, Michel et Dory, rapporteur.

4^e CONCOURS. — Mots wallons omis dans les dictionnaires.

N^o 1. *Mots wallons nouveaux*. Devise : Nil nove sub sole.

N^o 2. *Contribution au dictionnaire wallon français*. Devise : Ce qui reste à faire maintenant, etc.

Jury : MM. J. Defrecheux, Delaite et Feller, rapporteur.

8^e CONCOURS. — Poids et mesures du pays de Liège.

N^o 1. *Vocabulaire des poids et mesures du pays de Liège*. Devise : Sans poids et sans mesure.

N^o 2. *Anciennes monnaies du pays de Liège*. Devise : Chiva piano, va sano.

Jury : MM. Semertier, van de Castele et Lequarré, rapporteur.

10^e CONCOURS. Syntaxe wallonne et française.

N^o 1. *Etude comparative de la syntaxe wallonne et française*. Devise : Est bien pauvre qui n'a qu'un père.

Jury : MM. Delaite, Dory, Haust, et Doutrepont, rapporteur.

11^e CONCOURS. Locutions vicieuses du wallon.

N^o 1. *Examen critique des expresions et des locutions vicieuses*. Devise : Mort l'esprit, morte la langue.

Jury : MM. Lequarré, Simon et Dory, rapporteur.

12^e CONCOURS. — Types populaires liégeois.

N^o 1. *Lu Joweu d'drapeau*. Devise : Bon vix tims !!

N^o 2. *Li Pondeu*. Devise : Tot lès Ligeu sont-st-on pau pondeu.

Jury : MM. Ch. Defrecheux, Duchesne et Chauvin, rapporteur.

13^e CONCOURS. — Contes et nouvelles en prose.

N° 1. *One fièsse so l'viyège* Devise : Po qu'on n'él rouvèye nin.

N° 2. *Les spâgne d'à Louise* Devise : C'é-st-ine belle keure.

N° 3. *Misère et Pardon*. Devise : Ab uno dis ce omnes.

N° 4. *Li mârâsse*. Devise : Enne a dès bonne.

N° 5. *Les quâreyès tièsse*. Devise : Flamands, Wallons, ce n'étaient que des prénoms.

Jury : MM. Ch. Defrecheux, Duchesne et Chauvin, rapporteur.

14° CONCOURS. — Pièces de théâtre en prose.

N° 1. *Li cadeau dè pârain* (1 a.) Devise : C'è les d'visse qui fè les marchis.

N° 2. *Li vège dè Bon Diu* (1 a.) Devise : Credere humanum est.

N° 3. *Les dusplis d'on père* (2 a.). Devise : Nu v'moquez jamais.

N° 4. *Li Bastaud* (2 a.). Devise : Poquoi nin ?

N° 5. *Dadite et Lucèye* (1 a.). Devise : Và mix tard qui maye.

N° 6. *Ine kitapêye fièsse* (1 a.). Devise : Prinde feumm'rèye.

N° 7. *Li fèye dè jârdinî*. (1 a.). Devise : On vix bois prind vite feu.

N° 8. *Les deux frés*. (1 a.). Devise : On n'hène nolle pirre è l'aiwe, etc.

N° 9. *A câse d'on chapai*. (1 a.). Devise : Po l'disfinse dè wallon.

N° 10. *Lucèye*. (1 a.). Devise : Hoc qualidie non videtur.

Jury : MM. Dory, Feller, Gothier, Semertier et Delaite rapporteur.

15° CONCOURS. — Pièces de théâtre en vers.

N° 1. *Les qwiriture d'à Marèye*. Devise : Li bonne raison batte li mâle.

N° 2. *Coquète et Coquai* Devise : Quand on ô les Flamids, etc.

Jury : MM. Dory, Gothier et Tilkin, rapporteur.

16° CONCOURS. — Satires sur un musée.

N° 1. *Lu Bazar*. Devise : Av' situ vèye.

N° 2. *So l'rouwe*. Devise : Enn' a po tot.

N° 3. *So l'plèee Delcour*. Devise : A vèye hârd lès vîx spot.

Jury : MM. Chauvin, Demarteau et Duchesne, rapporteur.

17^e CONCOURS — Scènes populaires dialoguées en vers.

N° 1. *A doze heure*. Devise : Le fruit du travail, etc.

N° 2. *Inte deux lame*. Devise : This lantern daes she horued moon présent.

N° 3. *Deux voisins*. Devise : Comme on fait s'lét on s'couke.

N° 4. *Ine trovaye*. Devise : Suvans l'dreute vòye.

N° 5. *Ine dimande è mariège*. Devise : Mâque di respect amône li guërre.

Jury : MM. Michel, Simon et Haust, rapporteur.

18^e CONCOURS. Satires et contes en vers.

N° 1. *L'âwe d'à monsieur*. Devise : Viquans sins façon.

N° 2. *Les harlaques*. Devise : Is n'si vèyêt nin.

N° 3. *L'imbarras d'à Bajènne*. Devise : I fâ qu'on rèye.

N° 4. *A eâse d'on disdu !* Devise : J'aîme les blague.

N° 5. *Lu pu vîx dè deux !* Devise : Respectans nos...

N° 6. *Ine rik'mandâtion*. Devise : Vive lès vieyès môdes.

N° 7. *Li mâle pâye*. Devise : Ni pètans nin trop haut.

N° 8. *Dèdet*. Devise : On n'juge nin l'âbe à l'pèlotte.

N° 9. *Mu fèye*. Devise : Famille, famille !

N° 10. *Lès p'tits rousins !* Devise : Studians l'wallon.

N° 11. *Li k'fession à domicile*. Devise : Ci qui vou, pou !

N° 12. *Li priesse et l'marchande di leçai*. Devise : Elle l'a bin adiersî.

N° 13. *Treus eints et dix kulog*. Devise : C'è l'pu fin k'a-trape l'aute

N° 14. *A d'fainte di vélo*. Devise : On s'pou mari.

N° 15. *Si l'âreu volou !* Devise : Si non e vero bene trovato.

N° 16. *Si c'esteu mi !* Devise : Aimans lès p'tits ouhais.

N° 17. *Ine flemme*. Devise : Pour voir un peuple descendez dans la rue.

N° 18. *On mâvas pleu*. Devise : Vola l'plâye.

Jury : MM. d'Andrimont, J. Defrecheux, Rassenfosse et Hubert, rapporteur.

19^e CONCOURS. -- Cràmignons et chansons.

N° 1. *J'aime lès bièsse !* Devise : C'è pèchi dè hér.

N° 2. *A mi p'tite soûr*. Devise : Lacrimis Sedatillo dolorem.

N° 3. *Lu nute dè Noyé è mon m'grand père*. Devise : Vive lu Noyé.

N° 4. *Comme mi père*. Devise : Fans l'bin.

N° 5. *Lu judi dè l'fièsse*. Devise : C'è l'fièsse amusans nos.

N° 6. *C'è todis l'même po cangi*. Devise : C'è dispôye todis, etc., etc.

N° 7. *Copène so l'papî*. Devise : Ine idèye comme in aute.

N° 8. *Li principâ*. Devise : Ji parole fou dè dints.

N° 9. *Li chant di l'atelier*. Devise : Rin sins pône.

N° 10. *Riant prétimps !* Devise : Todis novai et todis bai.

N° 11. *Li brâve forgeu*. Devise : Nihil labor pulchrius.

N° 12. *Qué laid mèhin, dont qu' d'hayi*. Devise : Qu'nos cours batihent à l'unisson.

N° 13. *L'avinteur d'on serwi*. Devise : A quelque chose, malheur est bon.

N° 14. *Çou qu'ji n'pou rouvî*. Devise : En pensant qu'il faut qu'on oublie.

N° 15. *Li chant dè houyeu*. Devise : C'è l'coûr qui jâse.

N° 16. *Mi coûr sâro*. Devise : Vî camarâde.

N° 17. *Maye*. Devise : L'air est plainte di sinteur, di jôye.

N° 18. *Les s'cole d'a l'nute*. Devise : Vive l'instruction.

N° 19. *Rosi flori*. Devise : A p'tit bonheur.

N° 20. *Quèque poite bonheur*. Devise : C'è tot vîx conte.

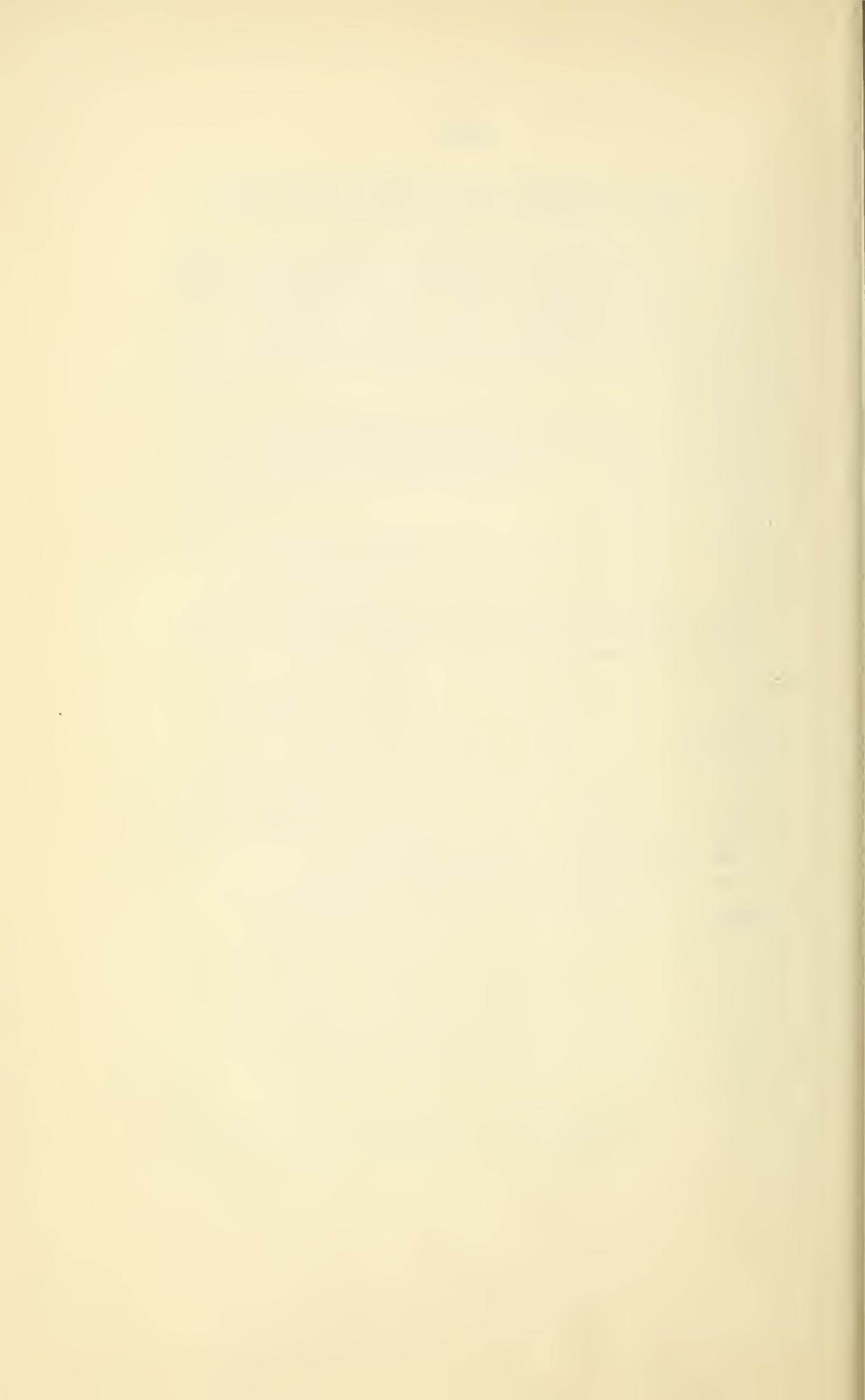
N° 21. *Li moirt da Nanette*. Devise : Rigrets.

Jury : MM. Lequarré, Nagelmackers et Demarteau, rapporteur.

20^e CONCOURS. — Pièces de vers en général.

N° 1. *Li faquin*. -- Devise : Trop ni vâ rin.

- N° 2. *Deux râres brâkleu*. Devise : Soyons simples, etc.
- N° 3. *A Saint Linâ*. Devise : Mâlheureux.
- N° 4. *Li vèye*. Devise : Tourniquet.
- N° 5. *Bin asku !* Devise : Ni v'moquez mâye don mâ châssi.
- N° 6. *Li billet d'lotrèye*. Devise : Si c'esteut l'bon.
- N° 7. *Li lion et l'tahon*. Devise : On trouve todi s'maïsse.
- N° 8. *Lu chet di m'belle mère*. Devise : Pus rirè-t-on, pus viqu'rè-t-on.
- N° 9. *Comme j'èl l'voureû*. Devise : Vive les Wallons.
- N° 10. *Sov'nance*. Devise : L'espoir fait viquer.
- N° 11. *Li mohe et l'erichon*. Devise : Le bonheur est de toutes les conditions.
- N° 12. *Prétimps*. Devise : Nessun major dolore che ricordarsi.
- N° 13. *Deux vîx*. Devise : Onke plôye et l'autre drenne.
- N° 14. *Lu planette qu'on nos a sèchi*. Devise : One planète.
- N° 15. *L'homme sincieux et sès èfant*. Devise : Semons le bien.
- N° 16. *L'an trinte*. Devise : A l'mémoère dè rèventeu de l'an trinte.
- N° 17. *Li nute dè Noyé*. Devise : Ine belle costeume ni s'divreu mâye piète.
- N° 18. *Li joû dè Roye*. Devise : In' héle, si v'plait nosse dame.
- N° 19. *Pardon*. Devise : Qui fai bin troûve bin.
- N° 20. *Bourdeu*. Devise : Rectusfiàs.
- Jury : MM. Gothier, Tilkin et Hubert, rapporteur.
-



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

CONCOURS DE 1898.

PROGRAMME.

1^{er} CONCOURS. Une étude sur les règlements, les us et coutumes de l'une des corporations de métiers de l'ancien pays de Liège, d'après des documents authentiques. Expliquer les termes spéciaux employés dans les pièces officielles ou dans l'usage commun ; remonter autant que possible à leur origine ; dire s'ils sont restés en vogue dans le langage de l'industrie moderne et dans quelles localités ; rassembler les faits historiques relatifs à la corporation que l'on aura en vue ; comparer enfin brièvement son organisation à celle de la même corporation dans d'autres villes principales des provinces belges, telles que Gand, Bruxelles, etc.

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs.

N. B. — Sont exclus du concours les mémoires relatifs aux corporations des *Tanneurs*, des *Drapiers* et des *Vignerons*.

2^e CONCOURS — Un vocabulaire technologique wallon-français (relatif à un métier, un état ou une profession, au choix des concurrents). Citer les sources autres que les traditions orales, s'il en existe, et faire autant que possible l'histoire des termes spéciaux les plus importants.

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs.

N. B. Sont exclus du concours les vocabulaires de l'*apothicaire-pharmacien*, de l'*armurerie*, des *brasseurs*, des *bouchers* et *charcutiers*, des *boulangers* et *pâtissiers*, des *chapeliers en*

*paille, des chandelons, des charrons et charpentiers, du cigari-
rier, du fabricant de tabac, etc., des cordonniers, des cou-
vreur, des cultivateurs, des drapiers, des ébénistes, des gra-
veurs sur armes, des houilleurs, des maçons, du maréchal-
ferrant et du forgeron à Malmedy, des menuisiers, des mou-
leurs, noyauteurs et fondeurs en fer, des pêcheurs, des ramo-
neurs, des serruriers, des tailleurs de pierre, des tanneurs,
des tisserands, des tonneliers, et des tourneurs.*

3^e CONCOURS. — Recueil explicatif de sobriquets donnés aux habitants de certaines localités par leurs voisins (blason populaire). Ex. *Les hite à Mouse*, c'est-à-dire les Liégeois; les *Leup* ou les *Stembertins*, nom donné par les Verviétois, etc.

Prix : une médaille de vermeil.

4^e CONCOURS. — Rechercher et définir les mots wallons qui ne sont relevés dans aucun de nos dictionnaires, vocabulaires ou glossaires (Grandgagnage, Forir, Remacle, Bormans, Body, Simonon, Lobet, Cambresier, Hubert et autres).

Les concurrents pourront consulter aux archives de la Société des listes de mots nouveaux.

5^e CONCOURS. — Rechercher et définir les mots wallons employés dans un village ou dans une partie de la Wallonie et différant des mots de l'idiome liégeois, à l'exclusion de ceux qui se trouvent dans les dictionnaires et vocabulaires locaux.

Les prix des 4^e et 5^e concours seront proportionnés à l'importance des collections. Une centaine de mots suffisent.

En instituant ces concours, la Société a pour but de rassembler des matériaux pour former un dictionnaire complet. Les travaux couronnés ne seront pas nécessairement publiés dans le *Bulletin* : la Société se réserve d'en faire l'usage qu'elle jugera convenir.

6^e CONCOURS. — Nomenclature des termes géographiques du wallon liégeois : terminologie (pays, thier, vèye, aiwe, etc., et onomastique (Misterdam, Groulande, Hermustère, etc.)

Prix : une médaille de vermeil.

7^e CONCOURS. — Rechercher, à travers la Wallonie, la limite d'un son caractéristique ou d'un fait grammatical intéressant. Ex. ai = ia (rondai, rondia), h = ch (bihe, biche), o = a (ton, tan), ils chantent : i chantet, i chant'nu.

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs.

8^e CONCOURS. — Règles de la transformation des mots latins et germaniques dans le wallon.

Prix : un diplôme de médaille d'or et deux cents francs.

9^e CONCOURS. — Une étude sur des noms de lieux propres à une ou plusieurs localités du pays de Liège : origine, étymologie, classification, situation et comparaison, autant que possible, avec les noms similaires des pays voisins.

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs.

10^e CONCOURS. — Une étude sur les vieilles enseignes de Liège, avec explications des emblèmes.

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs.

11^e CONCOURS. — Histoire de la littérature wallonne.

Les concurrents pourront traiter à leur choix :

1^o L'histoire de la langue wallonne et de ses productions, jusqu'au XVII^e siècle exclusivement.

2^o L'histoire de la chanson (pasquêyes, cràmignons, noëls, pièces politiques, etc).

3^o L'histoire du théâtre wallon.

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs, pour chacun des trois concours.

12^e CONCOURS. — Une étude sur le vocabulaire et la syntaxe du vieux Théâtre liégeois (XVIII^e siècle)

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs.

13^e CONCOURS. — Une étude en prose wallonne sur quelques types populaires.

Prix : une médaille de vermeil.

14^e CONCOURS. — Un conte wallon, une nouvelle ou une scène dialoguée en prose.

Prix : une médaille de vermeil.

15^e CONCOURS. — Une pièce de théâtre en prose.

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs.

16^e CONCOURS. — Une pièce de théâtre en vers.

Prix : un diplôme de médaille d'or et cent francs. Le prix pourra être porté à deux cents francs pour une pièce en vers en trois actes ou plus.

17^e CONCOURS. — Une chanson ou un tableau satirique sur les musées, bazars, marchés, etc., de la Wallonie.

Prix : une médaille de vermeil.

18^e CONCOURS. — Une scène populaire dialoguée, en vers ou en prose mêlée de vers.

Prix : une médaille de vermeil.

19^e CONCOURS. — Une satire (mœurs wallonnes) ou un conte en vers.

Prix : une médaille de vermeil.

20^e CONCOURS. — Un cràmignon, une chanson ou en général une pièce de vers faite pour être chantée.

Prix : une médaille de vermeil.

21^e CONCOURS. — Une pièce de vers en général. (Fable, monologue, sonnet, etc.)

Prix : une médaille de vermeil.

CONDITIONS GÉNÉRALES DU CONCOURS.

En vertu de l'article 25 du règlement, la Société fait imprimer les pièces couronnées dans les concours et celles non couronnées qui méritent cette distinction.

Ces pièces deviennent sa propriété.

L'insertion au *Bulletin* d'une œuvre quelconque sera accompagnée d'un tirage à part de cinquante exemplaires destinés à l'auteur de la pièce. Celui-ci pourra en obtenir davantage à ses frais.

Les manuscrits envoyés à la Société restent sa propriété. Ils ne seront jamais rendus, même pour être recopiés.

Au lieu du prix en espèces, le lauréat pourra obtenir une médaille d'or, s'il le désire.

La Société pourra décerner des mentions honorables et des seconds prix ou médailles d'argent. La mention honorable donne droit à une médaille de bronze et, s'il y a lieu, à l'impression de tout ou partie de la pièce mentionnée.

Toute médaille sera accompagnée du tome des publications de la Société où sera insérée la pièce couronnée.

Les concurrents indiqueront sur le billet cacheté, joint aux pièces qu'ils envoient, s'ils s'opposent à son ouverture, au cas où ils n'obtiendraient qu'une mention honorable. A défaut de cette indication, tous les billets cachetés joints aux pièces couronnées seront indistinctement ouverts. Si l'auteur ne se fait pas connaître, la Société statue.

La Société désire que les concurrents, tant dans leur intérêt que pour faciliter les travaux des jurys, fassent connaître si les sujets qu'ils ont traités sont complètement de leur invention. Dans le cas contraire, ils désigneront la source à laquelle ils auront emprunté leur idée.

Ils sont instamment priés d'indiquer exactement l'édition et les pages des livres auxquels ils empruntent des citations. Ils voudront bien aussi désigner les dépôts où sont conservés les manuscrits qu'ils auront consultés.

Ils sont tenus de se conformer aux règles d'orthographe que la Société a publiées dans le tome XIV, 2^e série, de ses *Bulletins* et dont ils pourront se procurer des tirés à part en s'adressant au secrétariat de la Société.

Ils sont priés d'adopter un format de grandeur moyenne, d'écrire très lisiblement et seulement au recto des pages.

Les pièces devront être adressées, franchises de port, à M. Julien Delaite, secrétaire de la Société, rue Hors-Château, n° 50, à Liège, avant le 12 décembre 1897. L'auteur désignera sur l'enveloppe le concours auquel il destine son œuvre. Chaque envoi ne pourra contenir qu'une seule œuvre.

Les pièces ne porteront aucune indication qui puisse faire connaître les auteurs. Ceux-ci joindront à leur manuscrit un billet cacheté contenant leur nom et leur adresse.

Ce billet portera une devise répétée en tête du manuscrit.

Les billets accompagnant les pièces qui n'auraient obtenu aucune distinction, seront brûlés en séance de la Société, immédiatement après la proclamation des décisions des jurys.

Arrêté en séance de la Société, le 10 janvier 1898.

Le Secrétaire,

JULIEN DELAITE.

Le Président,

N. LEQUARRÉ.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ARRÊTÉE AU 15 OCTOBRE 1898.

Bureau.

LEQUARRÉ, Nicolas, *président*.

CHAUVIN, Victor, *Vice-Président*.

DELAITE, Julien, *Secrétaire*.

DEFRECHEUX, Charles, *Trésorier*.

DEFRECHEUX, Joseph, *Bibliothécaire-Archiviste*.

Membres titulaires.

DE THIER, Charles, conseiller à la Cour d'appel, boulevard Frère-Orban, 30 (août 1862).

BRACONIER DE MACAR, Charles, industriel, boulevard d'Avroy, 73, (mai 1869).

LEQUARRÉ, Nicolas, professeur à l'Université, rue André-Dumont, 37, (janvier 1871).

DORY, Isidore, professeur honoraire à l'Athénée, rue des Clarisses, 36 (février 1872).

DEMARTEAU, Jos.-Ern., professeur à l'Université, quai Orban, 58 (décembre 1878).

- POLAIN, Léon, conseiller à la Cour d'appel, quai de l'industrie, 24 (décembre 1878).
- CHAUVIN, Victor, professeur à l'Université, rue Wazon, 52 (janvier 1879).
- DUCHESNE, Eugène, professeur à l'Athénée, rue Naimette, 1 (février 1885).
- HUBERT, Herman, ingénieur des mines, rue Fabry, 66 (février 1885).
- PEROT, Jules, vice-président au Tribunal, rue de Sclessin, 8 (février 1885).
- DEFRECHEUX, Joseph, aide-bibliothécaire à l'Université, rue Bonne-Nouvelle, 88 (février 1887).
- REMOUCHAMPS, Edouard, meunier, rue du Palais, 46 (mars 1887).
- SIMON, Henri, artiste-peintre, rue de la Casquette, 38 (novembre 1887).
- DEFRECHEUX, Charles, sous-chef de bureau à l'Administration communale, rue Bonne-Nouvelle, 73 (janvier 1888).
- VAN DE CASTEELE, Désiré, archiviste de l'Etat, rue de l'Ouest, 58 (février 1888).
- D'ANDRIMONT, Paul, directeur du charbonnage du Hasard, bourgmestre à Micheroux (février 1888).
- DELAITE, Julien, docteur en sciences naturelles, chimiste, rue Hors-Château, 50 (décembre 1888).
- MARTINY, Jules, négociant, rue Léopold, 38 (mars 1889).
- RASSENFOSSE, Armand, artiste-peintre, rue St-Gilles, 334 (mars 1889).
- NAGELMACKERS, Ernest, banquier et sénateur, boulevard d'Avroy, 27 (avril 1889).
- MICHEL, Charles, professeur à l'Université, avenue d'Avroy, 110 (avril 1894).
- SEMERTIER, Charles, pharmacien, rue Ste-Marguerite, 78 (mai 1894).
- GOTHIER, Charles, imprimeur, rue St-Léonard, 203 (février 1895).
- FELLER, Jules, professeur à l'Athénée, rue Bidaut, 1^{bis}, Verviers (mars 1895).
- DOUTREPONT, Auguste, professeur à l'Université, rue Ambiorix (avril 1896).
- HAUST, Jean, professeur à l'Athénée, rue Fond Pirette, 61 (avril 1897).
- THIRIART, Gustave, imprimeur, quai de la Batte, 5 (avril 1897).
- TILKIN, Alphonse, graveur, rue Lambert-le-Bègue, 7 (avril 1897).
- RENKIN, François-J., rue des Augustins, 2 (janvier 1898).

PARMENTIER, Léon, professeur à l'Université, quai des Pêcheurs, 55
(mars 1898).

Membres titulaires délégués de la wallonie belge.

BERNARD, Emile, professeur à l'Athénée, rue de l'Onest, 58 (juillet 1898). Luxembourg méridional.

HANON DE LOUVET, Alphonse, échevin, à Nivelles (juillet 1898).
Brabant méridional.

HENS, Joseph, auteur wallon, à Vielsalm (juillet 1898). Sud de Liège.

LEROY, Auguste, contrôleur des postes, à Tournai (juillet 1898).
Région de Tournai.

LYON, Clément, publiciste, à Charleroi (juillet 1898). Région de
Charleroi

RENKIN, Henri, banquier, à Marche (juillet 1898). Luxembourg
septentrional.

ROBERT, Albert, chimiste, palais du midi, Bruxelles (juillet 1898)
Province de Namur.

WILLAME, Georges, auteur wallon, rue de Robiano, 20, Schaerbeek
(juillet 1898). Brabant méridional.

Président honoraire.

HOCK, Auguste, rentier, quai Mativa, 21, décembre 1896 (fondateur).

Membres honoraires (anciens titulaires).

STECHEER, Jean, professeur émérite à l'Université, quai de Fragnée, 36.

GRANDJEAN, Mathieu, bibliothécaire de la Ville, à l'Université, rue
Fabry, 66.

DELSAUX, Louis, avocat, quai de Longdoz, 67.

CHAUMONT, Léopold, contrôleur d'armes, rue Masset, 2, Herstal.

BODY, Albin, archiviste, à Spa.

Membres d'honneur.

Le Gouverneur de la Province.

Le Président du Conseil provincial.

Le Bourgmestre de Liège.

Abbé RENARD, rue Bodenbroeck, Bruxelles.

Membres correspondants.

BREDEN, professeur au gymnase d'Ansberg (Allemagne).

DE NOUE, Arsène, docteur en droit, à Malmedy.

RENIER, J.-S., peintre, rue Saucy, 34, Verviers,

VERMER, Alfred, docteur en médecine, à Beauraing.

WILKIN, J., rue du Centre, 68, Verviers.

Membres effectifs.

ABRAS, Charles, ingénieur-constructeur, à Sclessin.

AERTS, Auguste, notaire, rue Hors-Château, 29.

ANGENOT, Remi, candidat-notaire, rue du Chéra, 5.

ANSIAUX, Gustave, ingénieur, rue du Pont-d'Ile, 49.

ARNOLD, Léon, sous-lieutenant d'artillerie, au polygone de Braeschaet.

ATTOUT, Emile, fils, rue Hors-Château.

ATTOUT, Louis, à Tilff.

AUVRAY, Michel, appariteur à l'Université, rue des Houblonnières, 34.

BAIVY-DE LEXHY, Gustave, directeur d'usine, à Jemeppe.

BANNEUX, Phil., directeur du Horloz, à Tilleur.

BARTHOLOMÉ, négociant, rue de l'Université, 17.

BAUDRIHAYE, Alfred, brasseur, quai St-Léonard, 63.

BEAUJEAN, Emile, ingénieur, rue Basse-Wez, 269.

BEER, Sylvain, ingénieur-constructeur, à Tilleur.

BÉNARD, Auguste, éditeur, rue Lambert-le-Bègue, 13.

BERNARD, Lambert, industriel, quai de Coronmeuse, 36.

BERNARD, Léopold, greffier, rue d'Anvers, 7, Verviers,

BERNARD, directeur-gérant des charbonnages de la Petite-Bacnure, à Herstal.

BERTRAND, Omer, fils, rue Royale, 4.

BERTRAND, Oscar, notaire, place de la Cathédrale, 11.

BEURET, Auguste, rentier, boulevard d'Avroy, 85.

BIA, J., rue Trappé, 24.

BIAR, Nicolas, notaire, place de la Cathédrale, 20.

BIDAUT, Georges, rue Dupont, 12, Bruxelles.

BIDEZ, J., docteur en philosophie, boulevard Léopold, 48, Gand.

- BIDLOT, Ferd., chef de clinique, quai de l'Université, 10.
BLANPAIN, Jules, rue des Guillemins.
BLANDOT, docteur en médecine, à Tilff.
BOCKSRUTH, Vincent, avocat, rue la Goffe, 16.
BODSON, Joseph, architecte, rue Bonne-Femme, 18.
BODSON, Emile, peintre-décorateur, rue des Dominicains.
BOINEM, Jules, prof. à l'Ath., Chaussée de Willemeau, 34, Tournai.
BOULANGER, Jacques, commis à l'Ad. com., place St-Lambert, 15.
BOSCHERON, Léon, brasseur, rue du Coq, 1.
BOULBOULLE, L., prof. à l'Athénée, rue Conscience, 32, à Malines.
BOURGEOIS, Paul, ingénieur, rue des Augustins, 43.
BOURGUIGNON, Henri, notaire, à Marche.
BOUSSART, L., receveur au bur. de bienf., 31, rue Haute-Sauvenière.
BOVY, Théophile, imprimeur, rue de Hesbaye, 201.
BOZET, Lucien, notaire, à Seraing.
BRAAS, Adolphe, conseiller à la Cour, boulevard de la Sauvenière, 98.
BYA, rue des Récollets, 19.
BRACHET, Albert, docteur en médecine, quai de Longdoz, 57.
BRACONIER DE MACAR, boulevard d'Avroy, 71.
BRACONIER, Frédéric, sénateur, rue Hazinelle, 4.
BRACONIER, Léon, rentier, quai de l'Industrie, 16.
BRACONIER, Maurice, avenue Rogier, 10.
BRACONIER, Raymond, rue Hazinelle, 4.
BRASSEUR, Jean, industriel, rue de la Casquette, 30.
BRASSINNE, Ernest, Chaussée de Montegnée, 340, Glain.
BREUER, Gustave, rentier, quai de Maestricht, 15.
BRONKART, Henri, place du Sud, 26, à Charleroi.
BRONKART, Arnold, directeur de l'Institut du Sud, rue Wazon, 53.
BRONNE, Gustave, fabricant d'armes, Mont-St-Martin, 50.
BRONNE, Louis, ingénieur, rue Darchis, 40.
BROUHA, Maurice, étudiant, place de la Cathédrale, 12.
BROUHON, marchand de bois, à Seraing.
BRUNIN, E., lieutenant au 8^e de ligne, Anvers.

CALIFICE, Pascal, rue du Midi, 13.
CANTER, Ch., docteur en médecine, boulevard de la Sauvenière, 172.
CARTUYVELS, Eug., Chaussée de Louvain, 21, à Bruxelles.

- CHANTRAINE, Joseph, pharmacien, à Herstal.
- CHAINAYE, Arthur, quai Sur Meuse.
- CHARLIER, Jules, ingénieur au Horloz, à Tilleur.
- CHARLIER, Jules, négociant, rue de Fragnée, 62.
- CHARLIER, Gustave, architecte, rue St-Jacques, 7.
- CHAUMONT, Léopold, avocat et conseiller provincial, rue Hayeneux, 102, Herstal.
- CHAUMONT, Louis, rue des Guillemins, 52.
- CHEHET-ALLARD, L.-J., négociant en grains, rue Dartois, 20.
- CHOT, Edm., professeur à l'Athénée, rue Terre-Neuve, 33, à Bruges.
- CLAES, Théophile, ingénieur, rue Bassenge, 34.
- CLOCHEREUX, Henri, avocat, rue de la Casquette, 38.
- CLOSE, François, architecte, rue des Anglais, 20.
- CLOSON, Jules, horticulteur, rue de Joie, 74.
- COIRBAY, J., secrétaire de la Ville de Liège, quai de la Boverie, 9.
- COLARD-WOLTER, Math., comptable, Hodister-Weguez (par Ensival).
- COLLETTE, Bertrand, quai de Fragnée, 12.
- COLSON, Oscar, instituteur communal, Montagne Ste-Walburge, 6.
- COMBLÉN, Armand, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 31.
- COMHAIRE, Ch.-J., archéologue, boulevard de la Sauvenière, 116.
- CONDÉ, Osc., chef de bureau à l'Adm. com., quai de la Boverie, 75.
- CONSTANT, Ernest, rue de la Paix, 26.
- CORAIN, professeur de musique, rue St-Léonard, 291.
- COSTE, J., industriel, à Tilleur.
- CRILLEN, Ed., sous-chef de bureau à l'Adm. com., place Verte, 7.
- CRISMER, L., professeur à l'Ecole militaire, à Bruxelles.
- CROUGHS, Ch., contr. d'armes pens., r. St-Hubert, 9 (fond de la cour).
- CRUTZEN, Joseph, négociant, place de l'Université.
- DABIN, Henri, rue de l'Université, 43.
- DALIMIER, C., propriétaire de l'Hôtel de Suède, rue de l'Harmonie, 7.
- DAMRY, Paul, comptable à l'Université, avenue d'Avroy, 75.
- D'ANDRIMONT, Gustave, avocat, rue de la Casquette.
- D'ANDRIMONT, Maurice, ingénieur, boulevard de la Sauvenière, 88.
- D'ARCHAMBEAU, J., instituteur, rue de Bruxelles, à Ans.
- DARDENNE, Jos., propriétaire, à Visé (Devant-le-Pont).
- DAVENNE, rue Lairesse, 184.

DAVID, Edouard, comptable, à Verviers.

DAVID, Léon, boulevard de la Sauvenière, 75.

DAWANS-ORBAN, Jules, fabricant, Rendoux-Haut, par Melrenx.

DAXHELET, Auguste, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.

DEBEFVE, Jules, professeur au Conservatoire de musique, rue de l'Académie.

DE BOECK, G., fils, pharmacien, rue Ste-Marie, 7.

DECHAIINEUX, rue Colompré, 62, Bressoux.

DECHANGE, Ernest, comptable, rue Douffet, 26.

DECHARNEUX, Emile, négociant, quai de l'Université, 13.

DECHARNEUX, Auguste, négociant, quai de l'Université, 13.

DECHESNE, Lambert, architecte, boulevard Frère-Orban, 13.

DEFIZE, Jos., ingénieur, quai de l'Industrie, 30.

DEFRECHEUX, Albert, garde-général des eaux et forêts, à Hasselt.

DEFRECHEUX, Emile, comptable, rue de Pitteurs, 21.

DEFRECHEUX, Paul, agent commercial, à Statte-Huy.

DEGAND, E., notaire, à Mons.

DEGIVE, ingénieur, à Grâce-Berleur (Ans).

DEGIVE, Léon, conseiller provincial, à Ramet.

DEGIVE, Adolphe, à Ivoz-Ramet (Val-St-Lambert).

DEGONTAUT-BIRON, F., (comte), avenue Rogier, 29.

DEGRAUX, Auguste, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Malines.

DEGUISE, Edmond, avocat, boulevard Piercot, 7.

DE HASSE, Fernand, rue Marie-Thérèse, 28, à Bruxelles.

DE HASSE, Lucien, rue Darchis, 19.

DEHEZ, Henri, professeur de musique, à Malmedy (par Stavelot)
chez M. Guillot, avocat, rue de l'Académie, 10.

DEHIN, François, fils, fabricant d'orfèvreries, rue Hullos.

DE JAER, Jules, ingénieur en chef, à Mons.

DEJARDIN, P.-H.-L., brasseur, rue Pont-d'Ile, 44.

DEJARDIN-DEBATTY, Félix, ingénieur, rue de l'Ouest, 56.

DEJARDIN, Emile, rue Dartois, 41, à Bruxelles.

DE KONINCK, L., professeur à l'Université, quai de l'Université. 1.

DELAITE, P., sous-chef de bur. à l'Adm. com., r. Charles Morren, 33.

DELAVEUX, Théodore, à Herstal.

DELBOEUF, rue Louvrex.

DEL BOUILLE, Louis, avenue Léopold, 10, à Ostende.

- DELBOVIER, docteur en médecine, rue Lonhienne, 7.
DELEIXHE, Lambert, changeur, rue Vinâve-d'Ile, 44.
DE LEXHY, Désiré, ingénieur, à Grâce-Berleur.
DELHASSE, Félix, homme de lettres, à Bruxelles.
DELHAYE, Henri, négociant, rue André Dumont.
DELHAXHE, Willame, architecte, rue Monulphe, 55.
DELHEID, Jules, avocat, rue Hemricourt.
DELIÈGE, Alfred, notaire, à Chénée.
DE LIMBOURG, Ph. propriétaire, à Theux.
DELLEUR, Léopold, négociant, rue Pont d'Avroy, 45.
DELLOYE, Emile, banquier, à Charleroi.
DELPLANCHE, Louis, ingénieur, rue de la Clinique, 49, à Anderlecht.
DE MACAR, (baron), Ferd, rue d'Arlon, 19, à Bruxelles ou à Presseux.
DEMANY, Laurent, architecte, boulevard d'Avroy, 79.
DEMANY, Jules, major, au 2^e de ligne, Termonde.
DEMARTEAU, Lucien, conseiller à la Cour, rue Bassenge, 48.
DEMARTEAU, G., substitut du procureur-général, rue Louvrex, 90.
DEMARTEAU, Jules, commissaire d'arrondissement, rue Fabry, 64.
DEMEUSE, Henri, pharmacien, rue de Fragnée, 186.
DE MOLL, Théophile, employé à la Vieille-Montagne, r. Vivegnis, 279.
DENEFFE, Jules, industriel, quai Orban, 115.
DEPOUILLE, S., industriel, place Delcour, 3.
DEPREZ-DOCTEUR, rue de la Cathédrale, 9.
DEPREZ, William, avocat, boulevard Beauduin, 19, à Bruxelles.
DE PÉRALTA (marquis), ministre plénipotentiaire, avenue Rogier, 29.
DE RASQUINET, Pierre, avocat, rue Louvrex, 111.
DERBEAUDRINGHIEN, Joseph, commissaire de police, r. de Gueldre, 10.
DESCHAMPS, François, avocat, rue St-Séverin, 147.
DE SÉLYS-LONGCHAMPS (baron), sénateur, boul. de la Sauvenière, 34.
DE SÉLYS-FANSON (baron), Ferdinand, rentier, quai Marcellis, 11.
DESOER, Jharles, place St-Christophe, 8.
DESOER, Florent, avocat, place de l'Université, 34.
DESOER, Oscar, rentier, place St-Michel, 18.
DESOIE, Jules, agent commercial, rue Jean-d'Outremeuse, 29.
DESTEXHE, Oscar, avocat, place St-Jean, 3.
DESTBÉE, cond. prov. des ponts et chaussées, thier de Cornillon, 36,
à Bressoux.

- DE THEUX, Xavier, rentier, à Aywaille, (rue Philippe-le-Bon, 2. Bruxelles).
- DE THIER, Léon, homme de lettres, boulevard de la Sauvenière, 12.
- DE THIER, Maurice, boulevard de la Sauvenière.
- DE VAUX, Adolphe, ingénieur, rue des Anges, 15.
- DEVROYE, Jos., docteur en médecine et échevin, à Braine-l'Alleud.
- DE WAHA (M^{me} la baronne), à Tilff.
- DEWANDRE, Jules, industriel, rue Douffet, 37.
- D'HEUR, Emile, artiste peintre, professeur à l'Académie, Mont St-Martin.
- D'HOFFSCHMIDT, L., cons. à la Cour de Cassation, 57, square Marie-Louise, Bruxelles.
- DIGNEFFE, Emile, avocat, rue Fusch, 26.
- DISCAILLES, Ernest, professeur à l'Université de Gand.
- DOCHEN, Ch., avocat, rue Neuve, à Huy.
- DOMBRET, rue de l'Usine, Liège.
- DOCTEUR, Eugène, ingénieur en chef, rue Malibran, 111, Bruxelles.
- DOMMARTIN, Léon, homme de lettres, à Bruxelles.
- DONCKIER, Ferdinand, rue Hemricourt, 29.
- DONNAY, Emile, comptable, rue Peetermans, 16, Seraing.
- D'OR, chef de bureau au charb. de Marihay, à Flémalle-Grande.
- DOUHARD, Ch., chef du service topographique, rue Grétry, 15.
- DRESSE, Armand, industriel, 132, boulevard de la Sauvenière.
- DREYE, Alexis, quai Mativa, 31.
- DUBOIS, notaire, boulevard d'Avroy, 60.
- DUBOIS, Fernand, instituteur communal, rue du Ruisseau, 23.
- DUCULOT, docteur en médecine, rue Aginont, 33.
- DUMONT, H., fabricant de tabac, rue Saint-Thomas, 26.
- DUMONT, Nestor, employé, rue St-Lambert, 215, à Herstal.
- DUMOULIN, Aug., fabricant d'armes, boulevard de la Sauvenière, 86.
- DUMOULIN, François, fabricant d'armes, rue Saint-Laurent, 99.
- DUMOULIN, Victor, négociant, rue Vinâve-d'Ile, 17.
- DUPONT, Armand, avocat, rue de l'Université, Banque Liégeoise.
- DUPONT, Emile, avocat et sénateur, rue Rouveroy, 8.
- DUPONT, E., professeur à l'Athénée de Charleroi.
- DUPUIS, Sylvain, professeur au Conservatoire, rue du St-Esprit.

DURIEU, Félix, directeur de Patience et Beaujonc, rue en Bois, 106.
DUVIVIER, Henri, industriel, à Verviers.

ETIENNE, Etienne, rentier, à Bellaire.
EYMAEL, Ferdinand, négociant, rue Vilette.

FALLOISE, Maurice, échevin des finances, rue Fabry.
FAYN, Joseph, directeur de la Soc. du gaz, rue Lambert-le-Bègue, 36.
FELLENS, Léon, employé, rue Souverain-Pont, 13.
FETU, Joseph, industriel, rue du Chimiste, 39, à Cureghem.
FIRKET, Ad., ingénieur-directeur des mines, rue Dartois, 28.
FIRKET, Ch., professeur à l'Université, rue Louvrex, 125.
FLECHET, Ferdinand, représentant, à Warsage.
FLECHET, L., industriel, rue Lairesse, 31.
FLEURY, Jules, professeur honoraire à l'Athénée, rue Chéri, 32.
FLEURY, Félix, négociant, rue Souverain-Pont, 36.
FOCCROULLE, Georges, avocat, rue André-Dumont, 35.
FÖETTINGER, docteur en médecine, rue des Augustins, 6.
FOUQUET, Guill., dir. émérite de l'Ecole agric. de Genbloux, à Tilff.
FRAIGNEUX, Eugène, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Hubert, industriel, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Laurent, industriel, 15, rue Douffet.
FRAIGNEUX, Jean, ingénieur, quai de Longdoz, 27.
FRAIGNEUX, Louis, avocat et échevin, rue Grétry, 5.
FRAIPONT, Julien, professeur à l'Université, Mont St-Martin, 33.
FRAIPONT, F., docteur en médecine, rue Darchis, 26.
FRANÇOIS, ingénieur, à Seraing.
FRANCOTTE, X., docteur en médecine, quai de l'Industrie, 15.
FRANKIGNOULLE, Clément, ingénieur civil, à Gilly.
FREDERICQ, Paul, prof. à l'Université, rue des Boutiques, 9, à Gand.
FRÈRE, Georges, conseiller à la Cour, boulevard Frère-Orban, 20.
FRÈRE, Walthère, fils, administrateur de la Banque Nationale à
Ensival.
FRÉSART, Jules, banquier, rue Sœurs-de-Hasque, 11.
FRÉSART, rue Louvrex, à Liège.
FRÉSON, Arm., avocat, rue des Augustins, 32.
FROMENT, Hubert, architecte, rue St-Laurent, 71.

FROMONT, Louis, ingénieur-directeur de la fabrique de produits chimiques, à Engis.

FURNÉMONT, Jos., comptable, rue de Pitteurs.

GALAND (Dr), rue du Trône, 120, Bruxelles.

GARDESALLE, François, rue Hullos, 75.

GENET, Walthère, place St-Pierre, 8.

GÉRARD, F., rue Marie-Thérèse, 37, à Bruxelles.

GÉRARD, Fernand, quai Sur-Meuse, 13.

GÉRARD, Léo, ingénieur et bourgmestre, rue Louvrex, 76.

GERSON, Joseph, pharmacien, à Malmedy.

GERNAY, notaire à Spa.

GEVAERT, Paul, rue des Dominicains, 20.

GILLARD, Robert, rue des Armuriers.

GILLON, A., professeur à l'Université, avenue Rogier, 27.

GÆTHALS, Albert, rue des Douze-Apôtres, 28, à Bruxelles.

GORDINNE, Henri, papetier, rue Méan, 22.

GORDINNE-BURY, Ch., quai de la Boverie, 4.

GORET, Léopold, ingénieur, rue Ste-Marie.

GORRISSEN (Mlle), régente à l'Ecole Normale, avenue d'Avroy, 121.

GOVERNEUR, directeur-gérant du charbonnage d'Ans.

GRAINDORGE, fils, rue Paradis, 92.

GRÉGOIRE, Camille, greffier au Tribunal de commerce, boulevard de la Sauvenière, 64.

GRÉGOIRE, Gaston, député permanent, quai des Pêcheurs, 54.

GRÉGOIRE, Henri, préfet de l'Athénée de Huy.

GUILLOT, Lucien, avocat, rue de l'Académie, 10.

HAAS, place du Théâtre, 25.

HABETS, Alfred, professeur à l'Université, rue Paul Devaux, 4.

HABETS, Paul, directeur-gérant d'Espérance et Bonne-Fortune, avenue Blonden.

HAIRS, Eugène, chef des travaux à l'Université, rue Monulphe.

HAIRS, Georges, économe à l'Inst. des sourds-muets, rue Monulphe.

HALEIN, Walthère, commis à la direct. des contributions, rue Mont St-Martin.

HALLEUX, Nicolas, rue Bonne-Femme, 18, Grivegnée.

HANSAY, Alfred, attaché aux archives de l'Etat, Montagne Ste-Walburge, 85.

HANSEN, Jos., avocat, rue des Célestines, 21.

HANSON, G., avocat, rue Paradis, 100.

HANSSENS, avocat, rue Ste-Marie, 10.

HARZÉ, Emile, direct. des mines, place de l'Industrie, 25, à Bruxelles.

HAUDRY, C., industriel, rue des Béguines, à Seraing.

HAULET, contrôleur au chemin de fer, rue Varin, 85.

HAUZEUR, Adolphe, industriel, au Val-Benoît.

HAUZEUR, Oscar, industriel, au Val-Benoît.

HÉNOUL, L., avocat général, rue Dartois, 36.

HENRARD, Max., rue Anselms, 12, Anvers.

HENRIJEAN, docteur en médecine, boulevard de la Sauvenière.

HENRION, François, rue Jonruelle, 69,

HENRION, Emile, rue de la Madeleine, 18.

HERMANS, Joseph, professeur à l'Athénée, rue Fabry, 72.

HEINE, Jean, sous-chef de bureau à l'Administration communale, Montagne de Bueren, 16.

HOCK, Gér.-Aug., fils, quai Mativa, 21.

HODEIGE, Arthur, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Etterbeek.

HONLET, Robert, à Huy.

HOUTAIN, avocat, rue Delfosse, 23.

HOVEGNÉE, Ar., professeur, place St-Pierre, 2.

HUBERT, Alph., docteur en médecine, à Rocour.

HULET, Joseph, comptable, rue Metsys, 62, à Bruxelles.

HUMBLET, Jean, à Comblain-au-Pont.

HUWART-DUMONT, avenue d'Avroy.

HUYNEN, maréchal-ferrant, rue des Clarisses, 37.

ISERENTANT, professeur à l'Athénée royal, à Malines.

ISTA, Alfred, papetier, place St-Pierre, 5.

JACOB, H., commissionnaire-expéditeur, rue de la Syrène, 13.

JACQUEMIN, Achille, rue de la Syrène, 17.

JACQUEMIN, Sylvain, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.

JADOT, Emm., étudiant, à Marche.

JAMAR, Emile, rentier, rue des Clarisses, 41.

- JAMAR, Armand, ingénieur, place de Bronkart, 16.
JAMME, secrétaire de *La Wallonne*, rue St-Maur, 170, à Paris.
JAMME, Henri, directeur de la Vieille-Montagne, à Bensberg près
Bologne (Prusse).
JAMME, Jules, avocat, rue Jonfosse, 12.
JAMOTTE, Jules, notaire, à Dalhem.
JAMOTTE, Victor, avocat, à Huy.
JANSON, Eug., capitaine commandant, 570. Barchon.
JANSSEN, J., fabricant d'armes, rue Lambert-le-Bègue, 4.
JASPAR, industriel, rue Jonfosse, 20.
JASPAR, André, ingénieur, rue des Augustins, 41.
JASPAR, Emile, décorateur, rue du Pot-d'Or, 37.
JENICOT, Philippe, pharmacien, à Jemeppe.
JOPKEN, Ernest, préfet des études à l'Athénée royal, à Tournai.
JORISSEN, A., professeur à l'Université, rue Sur-la-Fontaine, 106.
JORISSENNE, Gustave, docteur en médecine, rue des Urbanistes, 2.
JOTTRAND, Félix, directeur de la Manufacture de glaces Ste-Marie
d'Oignies, rue Defacq, 4, à Bruxelles.
- KEPPENNE, Jules, notaire, place St-Jean, 27.
KIMPS, Charles, à Charleroi.
KINET, receveur de la Soc. liég. des maisons ouv., rue Ste Julienne, 67.
KIRSCH, Antoine, armurier, rue Chapeauville, 9.
KLEYER, Gustave, avocat et échevin, rue Fabry, 21.
- LABASSE, Ad., rue Jonruelle, 55.
LABEYE, Frédéric, avoué à la Cour, avenue d'Avroy, 114.
LABROUX, secrétaire-trésorier de l'Athénée, rue du Vertbois, 86.
LAFONTAINE, directeur de la Société Linière, quai St-Léonard, 36.
LAFUT, J., avocat, à Jemappe.
LAGASSE, Philippe, propriétaire, quai de Maestricht, 7.
LALOUX, Adolphe, propriétaire, avenue Rogier.
LAMARCHE, Emile, rue Louvrex, 89.
LAMBERT, chef du service commercial du Hasard, à Trooz.
LAMBIN, fabricant d'armes, rue Trappé.
LAMBINON, Eugène, négociant, rue St-Séverin, 27.
LAMBREMONT, Jos., artiste-wallon, rue Puits-en-Sock, 53.

- LAMBRECHT, rue St-Léonard, 288, Liège.
LANCE, B., tailleur, rue du Pont-d'Ile, 15.
LAOUREUX, Armand, rue Sur-Meuse, 12.
LAOUREUX, Léon, rue Bertholet, 7.
LAPORT, Guillaume, fabricant d'armes, quai St-Léonard, 17.
LAPORTE, Léopold, avenue Louise, 56, à Bruxelles.
LAUMONT, Gustave, rue de l'Université, 16.
LAURENT, rue St-Séverin, 47, Liège.
LECHAT, Emmanuel, ingénieur, quai des Carmes, 65, Jemeppe.
LEBEAU, rue Collard Trouillet, 45, Seraing.
LECRENIER, Joseph, avocat, à Huy.
LEDENT, Joseph, rue Raikem.
LEDENT, Albert, ingénieur, à Herstal.
LEDENT, Jean, professeur à l'Athénée à Verviers.
LEDENT, Joseph, chef comptable à Gérard-Cloes, r. St-Léonard, 436.
LEENARS, Lucien, industriel, quai des Pêcheurs, 30.
LEJEUNE-VINCENT, industriel et sénateur, à Dison.
LEMOINE, Edg., docteur en médecine, rue de l'Official, 1.
LENS, Jacques, rentier, rue Mozart, 12, Anvers.
LÉONARD, Constant, malteur, rue du Vieux-Mayeur, 26.
LEPERSONNE, Henri, directeur de la Société anonyme G. Dumont, frères, à Sclaigneaux.
LEPLAT, docteur, rue Beckmann.
LEQUARRÉ, Alphonse, professeur à l'Athénée, à Retinne.
LEROUX, Charles, président au Tribunal, rue du Vertbois, 76.
LEROUX, Alfred, doct. en sciences, direct. de la fabrique d'*Arendonck*.
LESUISSE, Joseph, professeur, rue St-Laurent, 120.
LHOEST, Paul, fabricant de papiers peints, rue Robertson, 33.
L'HOEST, Isid., ch. de service au ch. de fer du Nord, place du Parc, 7.
LIBOTTE, ingénieur des mines, à Namur.
LIBOTTE, négociant, rue Simonon, 8.
LINCHET, fils, boulevard de la Sauvenière, 42.
LIVRON, Albert, ingénieur, rue de la Cathédrale, 41.
LIXHON, Camille, appariteur à l'Univers. et bourgmestre, à Cheratte.
LOHEST, Max., ingénieur, à Martinrive (Aywaille).
L'OLIVIER, Henri, ingénieur, rue des Quatre-Vents, 25, à Bruxelles.
LOSSAUX, Léon, avocat, rue de Nimy, 37, à Mons.

- LOUIS, Mathieu, négociant, rue de la Liberté.
LOVENS, Ignace, rue St-Thomas, 9 et 13.
LOVINFOSSE, Michel, secrétaire du bureau de Bienfaisance, rue St-Gangulphe.

MAGIS, Jules, place de la Cathédrale, 7.
MAGNERY, Em., meunier, à Seraing.
MAGNETTE, Charles, avocat, rue Grétry, 4.
MAILOT, Joseph, pharmacien, à Petit-Rechain.
MALAISE, directeur de charbonnage, à Wandre.
MALMENDIER, Pierre, rentier, rue Raikem, 1.
MALVOZ, Ernest, docteur en médecine, rue de Bruxelles.
MANNE, Jacques, ingénieur, rue du Bronze, 8, à Anderlecht.
MARCOTTY, Joseph, fils, Moulin des Aguesses, à Angleur.
MARÉCHAL, Remacle, ingénieur des mines, place St-Michel, 16.
MAQUET, Ad., ingénieur, à Dombasle (Meurthe et Moselle), France.
MARTINOT, Benjamin, rentier, à Pierrepont (Meurthe et Moselle), France, (chez M. Dufour, magasin du Pont-des-Arches).
MASSANGE DE MARET, rue Royale, 310, à Schaerbeek.
MASSART, Emile, industriel, rue Sœurs-de-Hasque, 17.
MASSIN, Oscar, avenue d'Avroy, 61.
MÉLOTTE, rue du Parc, 43.
MESTREIT, Joseph, avocat rue Paul Devaux, 6.
MEUNIER, J.-B., typographe, rue Fond-Pirette, 51.
MEURT-GOURMONT, Nouveau Marché aux Grains, 7, à Bruxelles.
MICHÀ, Alfred, avocat, rue Louvrex, 73.
MIGNON, Joseph, commissaire en chef de la ville de Liège, rue Méan.
MINSIER, Camille, ingénieur au corps des mines, à Charleroi.
MODAVE, Léon, directeur de l'Ecole Burenville, rue Dehin, 69.
MONIQUET, Victor, comptable, rue de Harlez, 52.
MONSEUR, prof. à l'Université 92, rue Traversière, Bruxelles.
MOREAU, Ernest, notaire, boulevard de la Sauvenière, 128.
MOREAU, Joseph, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Louvain.
MORISSEAU, Ch., fabricant d'armes, rue des Bénédictines, 5.
MOSSOUX, négociant, rue de l'Académie, 48.
MOTTARD, Julien, quai de Maestricht, 9.
MOUTON, Alphonse, brasseur, rue St-Paul.

- MOUTON-TIMMERHANS, brasseur, rue Fabry, 34.
MOXHON, Emile, avoué et conseiller provincial, place St-Pierre, 20.
MÜLLER, Clément, littérateur, Malmedy.
MUNDERS, rue Verte, Schaerbeek.
MURAILLE, Théophile, négociant, place St-Barthélemy, 9.

NAGELMACKERS, Alfredo, ingénieur, rue du Pot-d'Or, 55.
NAMUR, François, artiste-peintre, place Verte, 5.
NANDRIN, François, négociant, boulevard Frère-Orban, 29.
NARCISSE, rue Lairesse, 55, Liège.
NAVARRÉ, rue de la Liberté, 18, Liège.
NEEF-CHAINAYE, Alfred, industriel, à Verviers.
NEEF, Georges, industriel, à Verviers.
NEEF, Jules, bourgmestre de Tilff, avenue Rogier, 4.
NEEF, Léonce, avocat, boulevard Piercot.
NÉLIS, François, industriel, à Grivegnée.
NEUJEAN, Xavier, avocat, boulevard Frère-Orban, 7.
NEURAY, mécanicien, quai d'Amercœur, 37.
NOÉ, frères, rentiers, rue Darchis, 8.
NOIRFALISE, Jules, négociant, quai de l'Université, 5.
NYST, Pierre, quai Marcellis, 39.

OLIVIER, Henri, négociant, à Verviers.
ORTH, Ad., lieutenant, chaussée d'Ixelles, 294, à Ixelles.
ORTH, Albert, avocat et conseiller provincial, rue du Paradis.
OURY, Joseph, docteur en médecine, place St-Jean, 8.

PAQUES, Erasme, quai d'Amercœur, 20.
PAQUOT, Alex., pharmacien, rue Royale, 6.
PARMENTIER, Edouard, avocat, rue de Soignies, 21, à Nivelles.
PASQUES-BEKKERS, chemisier, boulevard Anspach, 14, Bruxelles.
PAVARD, Lucien, capitaine commandant d'artillerie, à Louvain.
PATERNOSTRE, Paul, ingénieur, à Soignies.
PECQUEUR, Oscar, professeur à l'Athénée, rue des Anglais, 22.
PÉRARD, Georges, rentier, place St-Jacques, 22.
PÉRÉE, François, fabricant, rue Bois-l'Evêque, 26.
PETIT, Léon, ingénieur, à Nivelles.
PETIT, directeur-gérant des charbonnages du Val-Benoit.

- PETY DE THOZÉE, gouverneur de la province, au Palais provincial.
PHILIPS-ORBAN, Charles, rentier, rue Forgeur, 12.
PHILIPPART, A., ingénieur, 111, avenue d'Avroy.
PHOLIEN, C., avocat-général de la Cour d'appel, boul. Waterloo, 95, Bruxelles.
PICARD, docteur en médecine, quai de la Boverie, 8.
PICARD, Edgard, directeur à Valentin-Coq, à Hollogne-aux-Pierres.
PIRENNE, Henri, professeur à l'Université de Gand.
PIRLOT-DUMONT, Armand, avenue d'Avroy.
PIRLOT, Eugène, fabricant d'armes, avenue d'Avroy, 52.
PIROTTE, Alex., chef de bureau à l'Adm., com., rue Jonruelle, 32.
PIRSOUL, Léon, auteur wallon, rue d'Hooghvorst, 3, Bruxelles.
PLESSERIA, God., secrétaire du Crédit général, quai de Longdoz, 63.
PLOMDEUR, Jean, négociant, rue de la Madeleine, 16.
POMMERENKE, Henri, pharmacien, place St-Pierre, 6.
PONCELET, Félix, dessinateur, à Esneux.
PONCIN, Olivier, industriel, rue Ste-Marguerite, 29.
POSTULA, Henri, directeur d'Institut, rue Chevaufosse, 11.
PREUDHOMME-PREUDHOMME, industriel, à Huy.
PROTIN, Mme veuve, rue Féronstree.
PUTZEYS, Félix, prof. à l'Université, boulevard Frère-Orban, 15.

RASSENFOSSE, Armand, boulevard Frère-Orban, 33.
RAXHON, Henri, industriel, rue Hamlet, 7, Heusy.
RAZE DE GROULARD, Alph., industriel, à Esneux.

RAZE, Aug., industriel, à Ougrée.
RAZE, Joseph, ingénieur, à Esneux.
REMACLE, secrétaire communal, à Dinant.
RÉMONT, Joseph, architecte, quai de l'Industrie, 19.
REMOUCHAMPS, Em., architecte provincial, quai de Fragnée, 67.
REMOUCHAMPS, Joseph, meunier, rue du Palais, 46.
RÉMION, Charles, à Verviers.
REMY, Alfred, rue Pied du Pont-des-Arches.
REMY, ancien notaire, rue André-Dumont, 16.
RENARD, rue des Vennes, 263.
RENARD, Maurice, avocat, rue Fusch, 12.

- RENKIN, François, fabricant d'armes, boulevard d'Avroy.
RENSON, Antoine, conseiller à la Cour, rue du Parc, 5.
REULEAUX, Fernand, avocat, rue Basse-Wez, 45.
REULEAUX, Jules, consul général de Belgique dans la Russie méridionale, à Odessa, (rue Hemricourt, 33).
RIGA, commissaire-voyer, à Chokier.
RIGO, Jos., chef de bureau à l'Adm. com., rue Nysten, 16.
RIGO, Pierre, chef de bureau à l'Adm. com., Fond St-Servais, 4.
ROBERT, Georges, avoué à la Cour, rue Darchis, 44.
ROBERT, Victor, avocat, rue Louvrex, 64.
ROBERTI, D., rentier, rue Naimette, 9.
ROCOUR, G., ingénieur, avenue Rogier, 16.
ROLAND, Jules, négociant, rue Velbruck, 7.
ROLAND, Léon, dr en sciences naturelles, rue Bonne-Nouvelle, 77.
ROMEDENNE-FRAIPONT, J.-F., banquier, place du Théâtre.
ROMIÉE, H., docteur en médecine, rue Bertholet, 1.
RONKAR, E., chargé de cours à l'Université, rue St-Gilles, 263.
ROSE, John, fils, industriel, à Seraing.
ROSIER, Jos., artiste peintre, rue du Pot d'Or, 7.
ROSKAM, Alphonse, docteur, place St-Jean, 7.
ROUFFART, place St-Lambert, 28.
ROUMA, Antoine, rue Grétry, 79.
ROUMA, Olivier, directeur d'Institut, Fond St-Servais, 8.
ROUSSEL, Charles, échevin, à Ath.
ROYEN, docteur en médecine, au Stockay, par Engis.
RUFER, Philippe, artiste-musicien, Gentiner-Strasse, 37, à Berlin.
RUTTEN, Louis, industriel, rue Dartois, 24.
- SAUVENIÈRE, Jules, professeur à l'Athénée, rue Louvrex, 32.
SCHAEFFRS, Nestor, rue Guinard, à Gand.
SCHIFFERS, docteur en médecine, boulevard Piercot, 18.
SCHMIDT, Paul, avocat, boulevard Frère-Orban, 37.
SCHOENMAEKERS, J., vicaire, à St-Georges, Engis.
SCHUIND, Nic., commis des postes de 1^{re} classe, à Libramont.
SERVAIS, photographe, rue Nagelmackers, 6.
SIOR, Em., rentier, rue Marexhe, à Herstal.
SMEETS, docteur en médecine, rue Hemricourt, 7.

- SNYERS, docteur en médecine, rue de l'Evêché, 18.
- SOUBRE, Joseph, avocat, à Verviers.
- SOUHEUR, Fl., directeur du charbonnage de Bonne-Fin, rue de l'Ouest, 59.
- SPRING, W., professeur à l'Université, rue Beckmann, 32.
- STARMANS, Joseph, rue de la Paix, 40.
- STASSE, A., chef-comptable à la station, rue Rogier, 24, à Verviers.
- STÉVART, A., ingénieur, rue Paradis, 79.
- STOULS, directeur-gérant de la Société d'Espérance-Longdoz.
- SWAEN, A., professeur à l'Université, rue de Pitteurs.
- TALAUPE, Gaston, chef de bureau à l'Administration communale, rue Antoine-Clesse, 5, Mons.
- TASKIN, Léopold, industriel, à Tilleur.
- TASSET, Henri, négociant, rue Puits-en-Sock, 7.
- TERFVE, Oscar, professeur à l'Athénée de Namur.
- THIRIAR, Léon, place Verte, 9.
- THIRIARD, Auguste, négociant, rue Chaussée-des-Prés.
- THIRIART, Léon, ingénieur, place Ferdinand Nicolay, à Ans.
- THIRY, Fernand, professeur à l'Université, rue Fabry, 1.
- TONNARD, Jules, propriétaire, boulevard d'Avroy, 47.
- THYS, Albert, capitaine d'état-major, admin. de l'Etat indépendant du Congo, rue Thérésienne, 16, à Bruxelles.
- THYS, Joseph, ingénieur agricole, boulevard du Hainaut, à Bruxelles.
- TIHON, docteur en médecine, à Theux.
- TILMAN, Gustave, rentier, à Bernalmont (Vottem).
- TOUSSAINT, Joseph, ingénieur, rue St-Quentin, 15, à Bruxelles.
- TOUSSAINT, Aug.-Joseph, avocat, rue St-Séverin, 84.
- TRASENSTER, Paul, ingénieur, boulevard d'Avroy, 53.
- TRUFFAUT, Constant, pharmacien militaire de 2^e classe, Hôpital militaire, à Ostende.
- VAILLANT-CARMANNE, M^{me} Ve, imprimeur, rue St-Adalbert, 8.
- VAN AUBEL, Charles, docteur en médecine, rue Louvrex, 107.
- VAN BECELEARE, avocat, rue du Marteau, 15, à Bruxelles.
- VAN DER MAESEN, J., négociant en vins, à Malmedy.
- VAN DER MAESEN, rue St-Gilles, Liège.
- VAN GOIDTSNOVEN, P., étudiant, rue de la Casquette, 45.

- VAN HAGENDOREN, P., avocat, quai de Longdoz.
VAN HOEGAERDEN, avocat, boulevard d'Avroy, 7.
VAN MARCKE. Ch., avocat, rue des Clarisses, 30.
VAN SCHERPENZEEL-THIM, direct. général des mines, rue Nysten, 34.
VAN SCHERPENZEEL-THIM, Louis, consul général de Belgique à
Moscou, rue Nysten, 34.
VAN STRYDONCK-LARMOYEUX, quai des Tanneurs, 4.
VAN WERT, architecte, rue Louvrex, 8.
VAN ZUYLEN, Ernest, place St-Barthélemy, 6.
VAN ZUYLEN, Joseph, négociant, rue Bois-l'Evêque, 59.
VAN ZUYLEN, Léon, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 51.
VAPART, Léopold, boulevard Piercot, 24.
VIELVOYE, Oscar, quai d'Amercœur, 36.
VIERSET, Auguste, rédacteur à l'*Indépendance*, Bruxelles, rue
Josaphat, 32, St-Josse-ten-Noode.
VIVARIO, Nic., rentier, rue Darchis, 17.
VIVARIO, Victor, pharmacien, rue de l'Université.
VOUÉ, Joseph, quai de Longdoz, 27.
- WALEFFE, Pierre, directeur d'école, rue de Sluse, 15.
WARNANT, Julien, avocat, avenue Rogier, 14.
WASSEIGE, Joseph, industriel, rue Lebeau, 6.
WATHELET, Alf., docteur en droit, rue Grétry, 25.
WATHELET, Emile, négociant, rue Grétry, 25.
WATRIN, Gustave, docteur en médecine, rue André-Dumout, 26.
WAUTERS, Edouard, rentier, boulevard Piercot, 10.
WEBER, Armand, ingénieur-opticien, à Verviers.
WESMAEL, Adolphe, capitaine-commandant, à Mariembourg.
WILLEM, Joseph, président du Caveau Liégeois, à Chênée.
WILMET, rentier, rue des Guillemins, 28.
WILMOTTE, Maurice, professeur, rue Léopold, 12.
WOOS, notaire, à Rocour,
- ZANARDELLI, Tito, professeur, rue de la Pépinière, 25, à Bruxelles
ZEYEN, Hubert, photographe, boulevard de la Sauvenière, 137.
-

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Statuts et Règlement de la Société.	5
Rapport sur le 6 ^e concours de 1895 : Noms de lieux.	13
Rapport sur le 6 ^e concours de 1896 : Noms de lieux.	19
Rapport sur le concours de 1896 (Vocabulaire.)	27
Vocabulaire de l'industrie du tabac et des métiers y ressortissant, par Charles Semertier.	29
Vocabulaire technologique wallon-français se rapportant au métier du tisserand, par Victor Willem.	193
Rapport sur le 11 ^e concours de 1896 : Types populaires liégeois.	211
Rapport sur le 12 ^e concours de 1896 : Contes et nouvelles en prose.	213
L'armâ, par François J. Renkin.	215
Rapport sur le 13 ^e concours de 1896 : Pièces de théâtre en prose.	219
Li fêye Mathy, comédie è one ake, par Auguste Vierset.	233
Rapport sur le 16 ^e concours de 1896 : Une scène populaire dialoguée en vers.	269
Rapport sur le 18 ^e concours de 1896 : Crâmignons et chansons.	273
Tot hossant mu p'tite feye, wallon d'Vervi, romance, par Martin Lejeune.	276
Li vix Colas, romance, par Charles Derache.	278
Le Croè d'St G're.	281
O Fortunatos nimium.	285
Rapport sur le 14 ^e concours de 1896 : Pièces de théâtre en vers.	289

	Pages.
Fôge à vinde, comèdèye en vers èn ine ake, par Godefroid Halleux.	293
Rapport sur le 17 ^e concours de 1896 : Satires et contes en vers.	337
Rapport sur le 19 ^e concours de 1896 : Une pièce de vers en général.	339
Côp d'ouye so l'Grande Bêche, par Charles Derache. . . .	341
Li 15 d'aoûss, sonnet, Id.	342
Chronique de la Société, année 1897.	343
Concours de 1898. Programme.	363
Liste des membres de la Société arrêtée au 15 octobre 1898.	369





BINDING C21

JUN 16 1970

PC
3041
S55
t.37-38

Société de langue et de
littérature wallonnes
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
